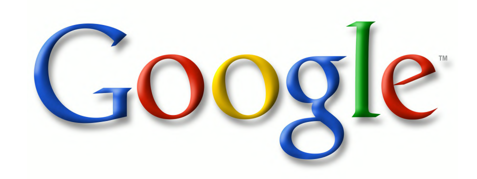





VE RI
TAS







BURT FRANKLIN RESEARCH & SOURCE WORKS SERIES # 2

JEAN II COMNÈNE

(1118-1143)

ET

MANUEL I COMNÈNE

(1143-1180)

LES COMNÈNE

II (1)



JEAN COMNÈNE ET SON FILS ALEXIS

Cod. græc. Vat. Urb. 2.

LES COMNÈNE

ÉTUDES SUR L'EMPIRE BYZANTIN

AU XIe ET AU XIIe SIÈCLES

II (1)

JEAN II COMNÈNE

(1118-1143)

ET

MANUEL I COMNÈNE

(1143-1180)

PAR

FERDINAND CHALANDON

BURT FRANKLIN RESEARCH & SOURCE WORKS SERIES # 2



BURT FRANKLIN

New York 25, N. Y.

AVANT-PROPOS

L'ouvrage que nous publions forme le second volume de nos Etudes sur l'empire byzantin au xie et au xiie siècles ; *il est consacré aux deux règnes de Jean et Manuel Comnène. Nous comptons pouvoir donner prochainement un troisième volume où nous étudierons l'histoire des deux derniers Comnène et celle de leurs successeurs jusqu'à la prise de Constantinople par les Latins (1180-1204). Peut-être essayerons-nous alors de donner, sous une forme moins aride, une* Histoire de la civilisation byzantine au xiie siècle.

Pour la commodité des recherches, nous avons joint au présent volume une table des noms de personnes et de lieux contenus dans les tomes I et II.

Je tiens en terminant à exprimer mes remerciements à M. l'abbé Chabot qui a bien voulu me communiquer les bonnes feuilles du troisième volume de sa traduction de la Chronique *de Michel le Syrien, et à M. Grégoire qui m'a fait profiter de sa parfaite connaissance de la topographie de l'Asie Mineure. Je n'aurai garde d'oublier mes confrères et amis MM. de Manteyer et Poupardin ; ce dernier a bien voulu assumer la tâche ingrate de relire les épreuves.*

INTRODUCTION

ÉTUDE DES SOURCES

I. — Documents d'archives.

1° *Textes législatifs.* — La partie de l'œuvre législative de Jean Comnène qui est parvenue jusqu'à nous est peu considérable; elle se réduit à trois novelles et une sentence. Les novelles traitent des sujets suivants : de la protection à accorder aux possessions des sièges épiscopaux vacants (1124 ou 1139)[1]; de la contribution de la dot (s. d.)[2]; du droit du mari et des enfants à profiter de la dot de la femme adultère (s. d.)[3]. La sentence rendue par Jean Comnène proclame la nullité des legs faits par le testateur à ceux de ses parents qui se feraient eunuques[4].

Les actes législatifs émanés de Manuel Comnène sont assez nombreux; nous mentionnerons : 1° les novelles : sur l'immunité ecclésiastique (1144)[5], sur les possessions immobilières du clergé séculier ou régulier[6], sur l'interdiction faite aux membres du

1. Ed. Zachariæ a Lingenthal, *Jus græco-romanum*, t. III, Leipsig, 1857, p. 428 et sq.
2. *Ibid.*, p. 430.
3. *Ibid.*, p. 431.
4. Cf. Mortreuil, *Histoire du droit byzantin*, t. III, Paris, 1846, p. 168.
5. Ed. Zachariæ a Lingenthal, *op. cit.*, t. III, p. 432.
6. Une novelle (1148) est relative aux titres de possession des églises, Zachariæ a Lingenthal, *op. cit.*, t. III, p. 443; une autre (1153) concerne les possessions de Sainte-Sophie, *ibid.*, p. 446, et une troisième (1158) les biens des monastères, *ibid.*, p. 450. En outre, on a l'indication de trois actes relatifs à ce même sujet, *ibid.*, p. 433 (1146), p. 454 (1159), et p. 502 (1176).

clergé de tenir des comptoirs de change ou de banque (1152 ou 1167)[1], sur l'obligation de renvoyer dans leurs diocèses les évêques qui séjournent trop longtemps à Constantinople (1174)[2], sur la protection à accorder contre les agents du fisc aux biens des évêques défunts (1151 ou 1166)[3]; 2° les novelles relatives aux empêchements du mariage pour cause de parenté[4]; 3° les novelles: sur la nullité de tout acte impérial contraire au droit (1159)[5], sur l'organisation des tribunaux et les devoirs des avocats, sur les divers modes de citation, les délais d'appel, les actions contre les percepteurs de l'impôt et les gouverneurs de province (1166)[6], sur les jours fériés pendant lesquels les tribunaux ne siègent pas (1166)[7], sur les homicides et les mesures que les fonctionnaires doivent prendre envers les coupables (1166)[8], sur l'interdiction de chercher à retarder un procès en demandant à être jugé par l'empereur (1170)[9]. A ces novelles il faut en ajouter deux autres relatives au serment et au for des Juifs (1148 et s. d.)[10] et une troisième autorisant la femme, qui a quitté son mari pour entrer dans un monastère, à prendre le voile au bout de trois mois (s. d.)[11].

Un certain nombre d'actes sont relatifs aux discussions qui agitèrent l'Eglise de Constantinople sous le règne de Manuel Comnène. De 1146 est une ordonnance promulguant des peines contre ceux qui professent un avis contraire aux décisions approuvées par l'empereur et le synode[12]; de 1147 est la sentence de déposition du patriarche Kosmas[13]. Nous connaissons en partie les actes des conciles de 1156 et de 1157 qui condamnèrent Sotéri-

1. Ed. Zachariæ a Lingenthal, *op. cit.*, t. III, p. 492.
2. *Ibid.*, p. 500.
3. *Ibid.*, p. 457.
4. Une sentence de Manuel prohibe le mariage entre parents au septième degré, *ibid.*, p. 483 (1166); une autre sentence (1145-1160 ou 1175) règle la condition de deux cousins germains qui ont épousé les deux sœurs, *ibid.*, p. 501; une novelle (s. d.), *ibid.*, p. 503, interdit le mariage entre parents au sixième degré.
5. *Ibid.*, p. 455.
6. *Ibid.*, p. 460.
7. *Ibid.*, p. 469.
8. *Ibid.*, p. 476.
9. *Ibid.*, p. 498.
10. *Ibid.*, pp. 440 et 504.
11. *Ibid.*, p. 503.
12. Cf. Mortreuil, *op. cit.*, t. III, p. 169.
13. Ed. Banduri, *Imperium Orientale*, Venise, 1725, p. 635.

chos Panteugenès[1], et ceux du concile de 1166 qui jugea Démétrios de Lampè[2]. Aux actes de ce concile, incomplètement reproduits par Nikétas Akominatos, il faut ajouter les documents, récemment publiés par le P. Petit, qui nous montrent que l'affaire fut reprise, en 1169, et ne se termina qu'en 1171[3].

2° *Documents diplomatiques*. — Un diplôme de Manuel Comnène (1147) nous a conservé le texte du traité qui, en 1126, mit fin aux hostilités entre Venise et Jean Comnène[4]: ce document nous fait connaître seulement en partie les conventions alors passées entre la République et le basileus, car divers actes contenant certaines dispositions additionnelles ne sont point parvenus jusqu'à nous[5].

De Manuel Comnène nous ne possédons pas moins de cinq traités conclus avec des puissances étrangères. Les deux premiers sont d'octobre 1147 et de mars 1148; ils sont vidimés l'un dans un acte d'Alexis II Comnène, l'autre dans un acte d'Isaac l'Ange[6]; tous deux furent passés avec Venise, au moment où le basileus sollicita le secours de la flotte de la République pour combattre les Normands d'Italie. Le premier de ces actes renouvelle, en les augmentant, les privilèges accordés aux Vénitiens par Alexis Ier Comnène; le second assure au basileus l'appui des navires vénitiens, et, en échange, accorde aux marchands de la République, établis à Constantinople. de nouvelles faveurs.

Le troisième traité de Manuel Comnène parvenu jusqu'à nous est l'acte mettant fin (1170) aux difficultés qui, depuis 1161 environ, s'étaient élevées entre Pise et Constantinople; il nous a été conservé dans un acte d'Isaac l'Ange[7].

1. Ils sont insérés dans le *Trésor de l'Orthodoxie* d'Akominatos. Migne, P. G., t. CXL, p. 147 et sq.

2. Zachariæ a Lingenthal a publié, *op. cit.*, t. III, p. 485, un édit de Manuel sur cette affaire, cf. les actes dans Migne, P. G., t. CXL, p. 202.

3. L. Petit, *Documents inédits sur le concile de 1166 et ses derniers adversaires*, dans la *Viz. Vremenik*, t. XI, p. 465 et sq.

4. Ed. Zachariæ a Lingenthal, *op. cit.*, t. III, p. 434.

5. Cf. Neumann, *Uber die urkundlichen Quellen zur Geschichte der byzantinisch-venetianischen Beziehungen vornehmlich im Zeitalter der Komnenen* dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. I, p. 370 et sq.

6. Ed. Zachariæ a Lingenthal, *op. cit.*, t. III, pp. 433 et 525; l'éditeur a placé à tort le premier acte sous la date de 1148; l'indiction indique qu'il s'agit de septembre 1147.

7. Ed. Miklosich et Müller, *Acta et diplomata*, t. III, Vienne, 1865, p. 13 et

Les deux autres traités se rapportent aux affaires génoises, l'un est de 1155[1], l'autre de 1170[2]; mais à ces deux documents se rattache toute une série d'actes diplomatiques particulièrement intéressants qui nous permettent de suivre le détail des négociations alors engagées, c'est à savoir : les instructions données par la République de Gênes à Amico de Murta, son ambassadeur à Constantinople (1168)[3], un projet de traité avec Manuel (1169)[4], les observations du gouvernement génois sur ce projet[5], un acte par lequel les Génois sont mis en possession d'un quartier à Constantinople[6], un autre acte confirmant cette concession (mai 1170)[7], enfin, le traité proprement dit, qui nous est parvenu vidimé dans un diplôme d'Isaac l'Ange[8]. A ces documents se rattachent les instructions données par le gouvernement génois à Grimaldi qui, en 1174, vint à Constantinople comme ambassadeur[9]. Ces instructions sont particulièrement importantes, car elles contiennent la liste des réclamations adressées au gouvernement byzantin par les Génois qui ont subi des pertes dans leur commerce par la faute des Grecs.

3° *Lettres*. — Un grand nombre de lettres de l'époque de Jean et de Manuel Comnène nous ont été conservées. Du fils d'Alexis nous possédons trois lettres : l'une est adressée à l'empereur Conrad III (1142)[10], une autre au pape Calixte II (juin 1124)[11], et la troisième au pape Honorius II (avril 1126)[12]. Dans ces deux dernières

sq. ; une traduction latine dans Zachariæ a Lingenthal, *op. cit.*, t. III, p. 547. Celui-ci, p. 449, place, à tort, l'acte à l'année 1155.

1. Ed. dans *Historiæ patriæ monumenta, Liber jurium*, t. I, p. 183, et dans Bertolotto, *Documenti sulle relazioni di Genova coll'impero bizantino*, dans *Atti della società ligure di storia patria*, t. XXVIII (1896), p. 343 et sq.

2. Miklosich et Muller, *op. cit.*, t. III, p. 33 ; Bertolotto, *op. cit.*, p. 420.

3. Bertolotto, *op. cit.* p. 347.

4. Ed. *Historiæ patriæ monumenta, Liber jurium*, t. I, p. 252 ; Bertolotto, *op. cit.*, p. 352 ; Zachariæ a Lingenthal, *op. cit.*, t. III, p. 493.

5. Bertolotto, *op. cit.*, p. 345.

6. *Id.*, *op. cit.*, p. 364.

7. *Id.*, p. 366.

8. Miklosich et Müller, *op. cit.*, t. III, p. 33.

9. Ed. Bertolotto, *op. cit.*. p. 368 et sq.

10. Cette lettre a été insérée par Otton de Freisingen dans ses *Gesta*, I, 24, M. G. H. SS., t. XX, p. 364.

11. Ed. dans Theiner, *Monumenta spectantia ad unionem ecclesiarum græcæ et romanæ*, Vienne, 1872, p. 1.

12. *Ibid.*, p. 4.

lettres, il n'est à peu près rien dit des négociations alors engagées entre Byzance et Rome ; le basileus, après quelques considérations sur l'utilité de l'union des Eglises, se borne à accréditer ses ambassadeurs qui doivent exposer verbalement l'objet de leur mission.

De Manuel Comnène nous avons deux lettres sur le projet de croisade ; l'une est adressée au pape Eugène III et l'autre au roi de France Louis VII (août 1146)[1] ; une autre lettre est écrite à ce dernier pour lui annoncer que le basileus se rallie au parti d'Alexandre III (lettre écrite après le 25 décembre 1161)[2]. Nous avons conservé également des lettres de Manuel à Alexandre III sur le projet d'une nouvelle croisade[3], à Henri II, roi d'Angleterre, pour lui annoncer le désastre de Myrioképhalon (1176)[4], à Wibald abbé de Stavelot[5], au patriarche arménien sur la réunion de l'Eglise arménienne à l'Eglise grecque[6]. Une correspondance échangée entre Manuel, Louis VII et Alexandre III, au moment où il fut question de la formation d'une ligue contre Frédéric Barberousse, est en partie perdue ; elle ne nous est connue que par des lettres du pape et des ambassadeurs chargés des négociations par Manuel[7].

Particulièrement importantes sont les lettres de Conrad III à Jean Comnène, à Manuel et à Irène[8], celles de son fils Henri à

1. Ed. *Recueil des historiens des Gaules* (R. H. G.), t. XV, p. 440, et t. XVI, p. 9 ; la lettre à Eugène III est également éditée dans Theiner, *op. cit.*, p. 6. Ces deux lettres sont des réponses à des lettres perdues par lesquelles le pape et le roi de France annonçaient la croisade à Manuel.

2. Ed. R. H. G., t. XVI, p. 82, c'est une réponse à une lettre perdue de Louis VII.

3. Ed. dans Baronius, *Annales ecclesiastici* (éd. de Lucques, 1746), t. XIX, p. 512 ; c'est également une réponse à une lettre d'Alexandre III, relative à un nouveau projet de croisade. Une autre lettre de Manuel à Alexandre III, écrite, sans doute, après la reconstruction de Dorylée, ne nous est connue que par la mention qu'en fait le pape, R. H. G., t. XV, p. 952.

4. Cette lettre a été insérée dans sa *Chronique*, par Roger de Hoveden, ed. Stubbs, Londres, 1869, t. II, p. 101. Rappelons que l'impératrice Marie était cousine germaine de la reine Aliénor.

5. Ces lettres sont conservées dans le registre de la correspondance de Wibald, ed. Jaffé, *Bibliotheca rerum germanicarum*, t. I, Berlin, 1864, nos 325 et 424.

6. Elles sont insérées dans la *Disputatio* de Théorianos, Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 120 et sq., et dans les œuvres de Nersès, Cappelletti, *Nerses Clajensis opera*, Venise, 1832, 2 vol. 8°.

7. Cf. R. H. G., t. XV, p. 803 et sq., et t. XVI, p. 56 et sq.

8. Les lettres de Conrad III à Jean Comnène ont été insérées par Otton de

Manuel et à Irène[1], et celles de Frédérie Barberousse à Manuel[2]. Il faut également mentionner certaines lettres écrites ou reçues par l'abbé de Stavelot, Wibald, dont le registre de correspondance est une mine précieuse de renseignements sur les rapports de l'empire d'Orient avec l'empire d'Occident[3]. Citons encore une lettre importante du cardinal Guillaume de Pavie à Manuel[4], les lettres de Louis VII à Suger, écrites pendant la croisade[5], quelques lettres de Pierre de Cluni[6], de saint Bernard, de Jean de Salisbury et d'un Pisan établi à Constantinople, Ugo Eteriano[7].

Sur la situation de l'Orient latin, pendant les années 1162 et suivantes, nous trouvons beaucoup de renseignements dans une série de lettres adressées au roi de France Louis VII par le roi de Jérusalem, Amauri Ier, successeur de Baudouin († 10 février 1162), Bohémond III et divers hauts personnages[8]. Ces lettres ne sont pas datées. M. Röhricht les place toutes sous l'année 1164, sauf celle écrite par le prince d'Antioche qu'il place entre août 1163 et août 1164.

Freisingen, dans ses *Gesta*, I, 23 et 24, M. G. H. SS., t. XX, p. 363 et sq. Les lettres à Manuel et à Irène sont conservées dans le registre de la correspondance de Wibald, ed. Jaffé, nos 218, 237 et 243.

1. Ces lettres sont conservées dans le registre de la correspondance de Wibald, nos 244 et 245.

2. Il y a deux lettres de Frédéric Barberousse à Manuel : l'une est conservée dans le registre de la correspondance de Wibald, n° 410 ; l'autre, écrite par Barberousse en réponse à une lettre de Manuel, a été éditée par Kap-Herr, *Die abendländische Politik Kaiser Manuels*, Strasbourg, 1881, p. 156 et sq. ; elle n'est pas datée. Etant donné que Manuel faisait allusion dans sa lettre à ses succès sur les Turks et que Barberousse parle des difficultés du basileus avec le patriarche, cette lettre est des dernières années du règne et n'a pu être écrite qu'entre 1178 et 1180. La manière dont Manuel raconte à Henri II son échec de Myrioképhalon, ne permet pas de supposer qu'il ait cherché à dissimuler le désastre subi par ses troupes ; or, c'est seulement à partir de 1177 que les Byzantins ont remporté quelques succès sur les Musulmans ; c'est un peu après cette même époque que se produisirent les difficultés du basileus avec le patriarche Théodose (1178-1183).

3. Wibald, abbé de Stavelot, puis de Corvey, ministre de Lothaire, de Conrad et de Frédéric, a joué un rôle considérable ; il remplit diverses missions, fut notamment envoyé comme ambassadeur auprès de Manuel ; il mourut en revenant de Constantinople, le 19 juillet 1158.

4. Ed. R. H. G., t. XVI, p. 55.

5. Ed. R. H. G., t. XV, p. 487 et sq.

6. *Ibid.*, pp. 488 et 495.

7. Muller (G.), *Documenti sulle relazioni delle città toscane coll'Oriente*, Florence, 1879, p. 11.

8. Röhricht, *Regesta regni hierosolymitani*, Œniponti, 1893, nos 382 et sq.

A mon avis, quelques unes de ces lettres sont à dater de 1162. En effet, des lettres émanées d'Amauri, l'une (Röhricht, *Regesta*, n° 396, R. H. G., t. XVI, p. 36), datée du 8 avril, annonce que Baudouin est mort le jour de la fête de sainte Scolastique (10 février), que Renaud de Chatillon est prisonnier et qu'au mois d'août précédent il y a eu un tremblement de terre. Or, une seconde lettre (Röhricht, n° 384, R. H. G., t. XVI, p. 37), est à rapprocher de celle-ci. Cette lettre portée en France par l'archevêque de Mopsueste contient les mêmes nouvelles que la précédente. Il me paraît probable que ces lettres sont parties à peu d'intervalle l'une de l'autre ; Amauri aura écrit au roi de France à deux reprises pour que ses messages parviennent plus sûrement. Ces lettres, étant donnée l'annonce de la mort de Bau douin, sont, sans doute, les premières écrites à Louis VII par Amauri. Or, nous possédons une lettre du roi de Jérusalem au roi de France, de la fin du mois de septembre 1163, d'après les événements auxquels il est fait allusion, dans laquelle il n'est fait aucune mention de la mort de Baudouin (Röhricht, n° 382, R. H. G., t. XVI, p. 59-60). Il semble donc *a priori* que les n°s 384 et 396 sont antérieurs au n° 382. Les éléments mêmes de ces lettres confirment cette manière de voir. L'indication que Baudouin est mort le jour de la fête de sainte Scolastique, sans indication d'année, témoigne que la lettre a été écrite l'année même où cette mort a eu lieu. Amauri, deux ans après la mort de son frère, n'écrirait pas que celui-ci est mort le 10 février, sans préciser davantage. On est ainsi amené à placer à 1162 les lettres n°s 384 et 396 des *Regesta* de Röhricht. D'autre part, la lettre de Bohémond III, n° 392, faisant allusion également à un tremblement de terre qui a eu lieu l'année précédente paraît devoir se rapporter à la même époque, ce que confirmerait le fait que dans la suscription Bohémond ne prend pas pas le titre de prince d'Antioche qu'il n'a eu qu'en 1163.

A ces diverses correspondances il faut ajouter plusieurs lettres du patriarche Nersès et du patriarche Grégoire IV relatives à l'union de l'église arménienne à l'église grecque[1].

1. Les œuvres de Nersès ont été traduites par Cappelletti, *Nerses Clajensis opera*, Venise, 1832, 2 vol. in-8°. Les lettres de Grégoire ont été éditées à

4° *Typika*. — Trois *Typika* de fondations pieuses faites par des membres de la famille impériale nous ont fourni d'intéressants renseignements ; ce sont : 1° le *Typikon* du monastère du Pantokrator, fondé, en 1136, à Constantinople, par Jean Comnène[1] ; 2° le *Typikon* du monastère de Notre-Dame-de-Pitié, à Constantinople, fondé par Irène, femme d'Alexis Ier ; celle-ci apporta, après la mort de son mari, divers changements au *Typikon* primitif[2] ; 3° le *Typikon* du monastère de la Kosmosotira, près d'Aenos, fondé, en 1152, par Isaac Commène, frère de l'empereur Jean[3].

5° *Actes gracieux*. — Nous ne possédons de Jean et Manuel Comnène qu'un petit nombre d'actes gracieux ; ce sont pour la plupart des concessions faites à des couvents[4].

II. — Sources narratives.

1° *Chroniques grecques*. — 1) Kinnamos. — Jean Kinnamos s'est proposé de continuer les ouvrages de Nicéphore Bryennios et d'Anne Comnène et a composé une histoire des règnes de Jean et Manuel Comnène qu'un manuscrit du Vatican nous a conservée sous le titre suivant : Ἐπιτομὴ τῶν κατορθωμάτων τῷ μακαρίτῃ βασιλεῖ καὶ πορφυρογεννήτῳ κυρῷ Ἰωάννῃ τῷ Κομνηνῷ καὶ ἀφήγησις τῶν πραχθέντων τῷ ἀοιδίμῳ υἱῷ αὐτοῦ τῷ βασιλεῖ καὶ πορφυρογεννήτῳ κυρῷ Μανουὴλ τῷ Κομνηνῷ πονηθεῖσα Ἰωάννῃ βασιλικῷ γραμματικῷ τῷ Κιννάμῳ[5]. Nous ne possédons pas la rédaction originale de l'œuvre, mais seulement un abrégé qui se termine brusquement,

Etchmiazin en 1865. N'ayant pu me procurer cet ouvrage, je les cite d'après l'analyse de Ter Mikelian, *Die armenische Kirche in ihren Beziehungen zur byzantinischen*, Leipsig, 1892, p. 99 et sq.

1. Ed. Dmitrievskij, *Typika*, Kiev, 1895.

2. Ed. Miklosich et Muller, *Acta et diplomata*, Vienne, 1887, t. V, p. 327 et sq.

3. Ed. Petit, *Typikon du monastère de la Kosmosotira près d'Aenos*, dans le *Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, t. XIII (1909).

4. Ed. Miklosich et Muller, *op. cit.*, t. VI, p. 99-117.

5. Edit. A. Meineke, dans *Corpus script. hist. byzantinæ*, Bonn, 1836. Sur Kinnamos, cf. Krumbacher, *Geschichte der byzant. Litteratur*, 2e éd., Munich, 1897, p. 279.

au milieu du récit des évènements de l'année 1176[1]. Il est probable que l'ouvrage devait s'étendre jusqu'à la mort de Manuel Comnène[2]. L'éditeur de Kinnamos dans le *Corpus* de Bonn a adopté une division arbitraire en sept livres[3].

Sur la vie de Kinnamos nous ne pouvons rassembler que fort peu de renseignements. Né après 1143, l'historien de Jean et de Manuel a vu la dynastie des Anges arriver au pouvoir[4]; il vécut à la cour de Manuel, et accompagna celui-ci dans diverses campagnes en Asie et en Europe[5]. Sa connaissance des questions militaires a fait supposer qu'il appartenait à l'administration de l'armée[6]. Nous savons qu'il remplit les fonctions de γραμματικός, ou secrétaire, de Manuel Comnène[7]. Kinnamos commença à rédiger son histoire aussitôt après la mort de Manuel; il ne la termina probablement qu'après la chute d'Andronic Comnène (1185)[8] Son œuvre paraît avoir été peu répandue; elle fut notamment ignorée de Nikétas Akominatos [9] qui composa également une histoire des règnes de Jean et de Manuel Comnène.

Quels documents Kinnamos a-t-il eu à sa disposition pour

1. Ce fait a été mis en lumière par Neumann, *Griechische Geschichtschreiber und Geschichtsquellen im zwölften Jahrhundert*, Leipsig, 1887, p. 79 et sq. A diverses reprises, l'auteur nomme des personnes dont il a, dit-il, déjà parlé (p. 21, 17, Manuel Comnène, p. 61, 4, Andronic Comnène, p. 66, 15, Soliman, p. 95, 19, Sotas, p. 236, 15, le duc Henri) ; or, dans la rédaction que nous possédons, aucune de ces personnes n'a été mentionnée antérieurement. Une allusion faite par Kinnamos, II, 7, p. 54, aux tentatives d'Andronic Comnène pour usurper la couronne, pourait faire supposer qu'il comptait écrire aussi l'histoire d'Alexis II, surtout si on rapproche ce passage de ce qu'il dit d'Alexis, VI, 2, p. 257.

2. Dans le prologue de son ouvrage, l'auteur indique qu'il se propose de raconter les règnes de Jean et de Manuel, Kinnamos, I, 1, p. 4.

3. Cf. Neumann, *op. cit.*, p. 82-84. Dans l'édition de Tollius, Utrecht, 1652, l'ouvrage était divisé en 4 livres ; dans celle de Du Cange, Paris, 1670, en 6 livres.

4. Cf. Miller, *Catalogue des manuscrits grecs de l'Escurial*, Paris, 1848, p. 218.

5. Kinnamos, I, 1, p. 5.

6. Cf. Neumann, *op. cit.*, p. 94.

7. C'est le titre de son ouvrage qui nous apprend que Kinnamos remplit ces fonctions. Sur l'emploi de grammatikos, cf. Neumann, *op. cit.*, p. 94, et Treu, *Michael Italikos*, *Byz. Zeitschrift*, t. IV, p. 3.

8. Kinnamos, I, 1, p. 4 ; II, 7, p. 54, et VI, 2, p. 257, il parle d'Alexis Comnène († 1183) comme vivant. Un passage de la *Chronique* de Nikétas Akominatos, *De Andronico Comneno*, II, 5, p. 431, nous montre Kinnamos discutant, à la cour d'Andronic, sur une question théologique. Kinnamos, VI, 2, p. 276, témoigne pourtant peu de goût pour les querelles de cet ordre.

9. Cf. Krumbacher, *op. cit.*, p. 279.

écrire son œuvre? Pour arriver à donner des événements un récit exact, Kinnamos paraît avoir fait de louables efforts. Il s'est proposé de ne raconter que ce qu'il a vu de ses propres yeux ou ce qu'il a connu par des renseignements puisés à bonne source. Quand il n'a pu réussir à se documenter, Kinnamos se contente de mentionner brièvement les faits; à cet égard, le livre I relatif au règne de Jean Comnène est caractéristique. Parfois, si dans l'esprit de l'historien quelque doute subsiste sur l'authenticité d'un renseignement, le lecteur en est aussitôt averti.

Pour les évènements dont lui-même n'a pas eu directement connaissance, Kinnamos s'est adressé à un certain nombre de témoins oculaires qui semblent pour la plupart avoir été des chefs militaires; ceux-ci ont raconté, parfois avec le plus grand détail, les guerres auxquelles ils avaient pris part. De là, vient, sans doute, que certaines parties d'une même campagne sont rapportées les unes très longuement, les autres très brièvement; on est, en effet, en droit de supposer que le témoin interrogé, dans le premier cas, s'est étendu sur les faits auxquels il avait assisté, tandis que, dans le second, il s'est borné à mentionner brièvement les évènements qu'il n'avait pas été à même de connaître personnellement.

Les nombreuses lettres insérées dans l'ouvrage de Kinnamos pourraient faire croire que l'auteur a eu à sa disposition des documents diplomatiques; il n'en est rien et ces lettres doivent être regardées comme fabriquées de toute pièce. Il suffit, en effet, de comparer les lettres insérées par Kinnamos sous le nom de Manuel et de Conrad avec les lettres authentiques de ces deux souverains, qui sont parvenues jusqu'à nous, pour voir que les premières ne présentent aucun caractère d'authenticité. Ces lettres supposées sont un des procédés de composition que Kinnamos emploie le plus volontiers; de même, les discours prêtés à ses personnages par l'auteur byzantin, ne sont qu'un artifice littéraire emprunté aux historiens classiques.

Kinnamos paraît néanmoins avoir connu certains documents des archives de la capitale : les instructions données à Paléologue, quand il fut envoyé en Italie, et certaines lettres pontificales. Il semble, par contre, ne pas avoir eu entre les mains les procès-verbaux des assemblées ecclésiastiques qui s'occupèrent des

affaires de Basile, de Sotérichos, etc. Pour Démétrios de Lampè, il a été seulement au courant des pourparlers qui eurent lieu au palais. De même, en ce qui concerne la législation impériale, Kinnamos ne paraît pas avoir eu connaissance des novelles dont il expose sommairement et incomplètement le contenu. Il faut également indiquer ici que Kinnamos paraît avoir assez mal connu la géographie ; cette ignorance explique plusieurs erreurs que l'on peut relever dans son ouvrage.

En résumé, la plus grande partie des renseignements dont a disposé Kinnamos, en dehors de ses souvenirs personnels, a été puisée à des sources orales.

Comment Kinnamos a-t-il employé les matériaux dont il disposait? A n'en pas douter, l'historien de Jean et Manuel a entendu ranger les faits qu'il racontait dans l'ordre chronologique, car ce n'est que par exception (l. III et l. IV) qu'il a parfois groupé pour en donner une vue d'ensemble les renseignements relatifs à une même question politique[1]. Cela résulte avec évidence de l'analyse des divers livres de son ouvrage. Remarquons, avant de faire cette analyse, que chez Kinnamos les données chronologiques sont fort imprécises ; il n'indique généralement ni l'année de l'ère, ni l'année du règne ; le plus souvent, il se borne à mentionner la saison où tel fait a eu lieu, si bien qu'on ne rencontre guère que des mentions telles que : « l'année suivante, à telle saison. »

Sauf une courte introduction dans laquelle l'auteur vante l'utilité de l'histoire et expose le sujet qu'il se propose de traiter, le livre I est tout entier consacré au règne de Jean Comnène. L'auteur constate lui-même que la partie de son œuvre relative au fils d'Alexis est très brève par suite de la pénurie des renseignements. Tout ce premier livre est, en effet, très sommaire, Kinnamos connaît en gros les évènements, mais, le plus souvent, ne donne aucun détail ; il s'est borné, en suivant l'ordre chronologique, à raconter les principaux faits qui ont marqué le règne de Jean Comnène (1118-1143). Le livre se termine par un long

1. Neumann, *op. cit.*, p. 85, qui croit que Kinnamos a voulu imiter Procope, me paraît avoir exagéré la tendance de Kinnamos à grouper les événements relatifs à un même sujet. On ne peut alléguer pour justifier cette manière de voir que le livre III, et encore, à propos des guerres normandes et hongroises, il est parlé des événements de Cilicie.

discours, soi disant prononcé par Jean Comnène sur son lit de mort, et destiné à justifier l'élévation au trône de Manuel Comnène faite au détriment d'Isaac, fils aîné de l'empereur.

Le livre II raconte les événements de 1143 à 1152, mais en laissant de côté tout ce qui regarde les rapports de Byzance avec les Normands d'Italie. Les deux premiers tiers du livre sont consacrés aux rapports de Manuel avec l'Orient latin et les Musulmans d'Asie Mineure antérieurement à la seconde croisade ; le dernier tiers traite de la croisade et des relations d'amitié qui s'établirent alors entre Conrad et Manuel. On voit clairement dans ce premier livre que l'auteur suit l'ordre chronologique. Notons que le récit est beaucoup plus détaillé que dans le livre précédent. il en est de même pour les livres suivants.

Le livre III, consacré aux relations de l'empire grec avec le royaume normand, depuis la mort du duc de Pouille, Guillaume (1127), contient plusieurs chapitres qui ne se rattachent qu'indirectement au sujet traité. Si, en effet, l'invasion des Coumans, qui empêcha Manuel de se porter devant Corfou tombée au pouvoir des Normands, ou bien les guerres de Serbie et de Hongrie, suscitées par les manœuvres de Roger II, sont en relation directe avec les guerres de Byzance contre les Normands, il n'en est pas de même du récit des affaires de Cilicie et d'Antioche que Kinnamos a placé dans ce livre simplement parce qu'ayant à raconter la trahison d'Andronic Comnène, survenue au cours de la guerre hongroise, il a retracé la carrière antérieure de celui-ci. Le livre III s'arrête à l'année 1156.

Presque en totalité, le livre IV est relatif aux affaires italiennes et allemandes. Après l'exposé des premiers rapports de Frédéric Barberousse avec Manuel, vient le récit de la conquête de l'Italie méridionale par les agents byzantins et naturellement à ce propos sont exposées les négociations des Grecs avec Rome. Après avoir mentionné la paix conclue entre Manuel et le roi normand v. 1158, Kinnamos passe aux événements de l'Orient latin et de Cilicie qui amenèrent la campagne de Manuel (1159) ; il termine par le récit des campagnes contre les Turks, récit qu'il conduit jusqu'à 1161.

Dans le livre V les faits rapportés sont à placer entre 1160 et 1166 ; l'auteur suit l'ordre chronologique en traitant tour à tour

des affaires hongroises, serbes. russes, turques, et des rapports de Manuel avec Antioche, Rome, Venise et l'empereur allemand

Dans le livre VI, qui est consacré aux événements de 1166 à 1174, nous constatons que les faits sont disposés comme dans le livre précédent. Après avoir raconté les affaires de Cilicie, le procès de Démétrios de Lampè, les négociations allemandes, la disgrâce d'Alexis Axouch, Kinnamos dit quelques mots des constructions du basileus et de sa législation, puis revient aux affaires politiques et militaires : campagne d'Egypte, visite d'Amauri roi de Jérusalem à Constantinople, arrestation des Vénitiens et guerre avec Venise, affaires de Cilicie, avènement de Béla III au trône de Hongrie, siège d'Ancône, événements d'Asie Mineure. Le livre se termine par un éloge du talent oratoire de l'empereur.

Le livre VII, que nous ne possédons pas en entier, donne des détails sur les affaires d'Asie Mineure et les tentatives de Manuel pour réduire le sultan d'Ikonium. L'ouvrage est brusquement interrompu au milieu du récit de l'envoi de la flotte en Egypte, envoi fait en 1176, au moment où l'empereur entreprenait l'expédition qui devait aboutir au désastre de Myrioképhalon.

De tout l'ouvrage de Kinnamos le livre I est le plus médiocre. L'auteur assez mal informé n'a connu que les événements principaux ; parmi les lacunes les plus importantes, on peut relever : le silence complet gardé sur les intrigues qui ont accompagné l'avènement de Jean Comnène et sur les tentatives d'Isaac pour renverser son frère, l'insuffisance des renseignements relatifs aux affaires de Serbie et à la guerre contre les Petchénègues. En ce qui concerne les affaires turques, Kinnamos ignore beaucoup de choses ; ainsi, il ne dit mot de la venue à Constantinople du prince musulman Maçoud, et ignore les succès remportés par Jean Comnène à Balzon, Alanos, etc. Il n'est pas beaucoup mieux informé sur la lutte soutenue contre l'empire par le prince arménien Léon et sur la deuxième campagne de Jean Comnène en Cilicie (il ignore notamment les rapports du basileus avec Jocelin d'Edesse et Raimond, prince d'Antioche). Notons encore que Kinnamos ne dit absolument rien des relations de Jean Comnène avec l'Occident ; ce n'est qu'incidemment, à propos des événements de 1171, qu'il parlera des guerres du basileus avec les Vénitiens. On voit, sans qu'il soit besoin d'entrer plus avant dans le

détail, combien le premier livre de Kinnamos est défectueux ; mais, quelles que soient ses imperfections, ce livre est néanmoins précieux, car seul, avec l'ouvrage de Nikétas Akominatos, il nous permet de connaître, au moins dans ses grandes lignes, le règne de Jean Comnène.

Dans le livre II, Kinnamos se montre beaucoup mieux informé ; il connaît bien les affaires turques et, autant que nous pouvons sur ce point contrôler son récit, il est généralement exact. A propos du récit des premières guerres turques, apparaît un des défauts principaux de Kinnamos, la tendance au panégyrique ; l'auteur raconte avec minutie les exploits du basileus et néglige de nous donner des détails sur des faits plus généraux qu'il nous importerait davantage de connaître. Ce même défaut se retrouve dans tout l'ouvrage, dès que l'auteur parle des expéditions auxquelles l'empereur lui-même prend part.

La partie du livre II relative à la seconde croisade a valu à Kinnamos de nombreuses critiques; à cause de la haine de l'auteur contre les Latins, on a suspecté la véracité de son témoignage. Kugler a défendu Kinnamos, à mon avis avec raison [1]. En effet, si nous comparons le récit de l'auteur grec avec celui d'Eude de Deuil, nous constatons, en faisant abstraction de la haine réciproque des deux auteurs pour les Grecs et les Latins, que le fond des récits est analogue et que les principaux griefs articulés de part et d'autre sont exacts ; le chroniqueur latin lui-même reconnaît les violences commises par les croisés à l'égard des Grecs. En ce qui concerne notamment le combat qui eut lieu devant Constantinople entre Grecs et Allemands, le témoignage de Kinnamos se trouve confirmé par celui de Prodromos [2].

Le livre III appelle quelques remarques. Si l'auteur connaît bien les faits militaires, il ignore souvent les négociations diplomatiques. Ainsi, il ne sait rien des nombreuses lettres sur les affaires italiennes qui furent échangées entre Manuel et Conrad ; il ne

1. Kugler, *Studien zur Geschichte des zweiten Kreuzzugs*, Stuttgart, 1866, p. 36 ; *Analecten zur Geschichte des zweiten Kreuzzugs*, Tubingen, 1878, p. 60 et sq., et *Neue Analecten zur Geschichte des zweiten Kreuzzugs*, Tubingen, 1883, p. 29.

2. Neumann, *Griechische Geschichtschreiber und Geschichtsquellen im zwölften Jahrhundert*, Leipsig, 1888, p. 61-62.

connaît pas davantage les rapports du basileus avec le roi de Jérusalem ; par contre, il paraît mieux documenté sur les relations entre l'empire grec et Antioche. Sur la Serbie et l'Arménie, Kinnamos ne donne que des renseignements incomplets et insuffisants. On peut se demander si parfois le silence gardé sur certains faits n'est pas volontaire ; il ne serait pas étonnant, que ce soit par respect pour son maître que Kinnamos n'ait pas dit un mot de la mascarade dans laquelle les Vénitiens. devant Corfou, tournèrent Manuel en dérision.

Pour les affaires allemandes traitées dans le livre IV, Kinnamos a utilisé de bonnes sources : il connaît assez bien les premières ambassades échangées entre Manuel et Frédéric Barberousse, mais ne sait rien des négociations postérieures à la conquête de l'Italie par les Byzantins ; de même, il ignore les rapports de Manuel avec Gênes. Par contre, pour l'expédition des Byzantins en Italie, il a utilisé des sources très détaillées. Sur les affaires de Cilicie, Kinnamos a eu des renseignements assez médiocres ; il est mieux informé en ce qui concerne Antioche et l'Asie Mineure.

Dans les livres V et VI, où il traite de faits contemporains qu'il a été à même de connaître par lui-même, Kinnamos paraît bien informé ; dans cette partie de son œuvre, il mentionne de nombreuses négociations diplomatiques avec l'Italie, les princes russes, les latins d'Orient ; il est probable que ses fonctions auprès de l'empereur lui auront permis de se renseigner facilement et exactement pour toute cette période.

Quel crédit mérite l'ouvrage de Kinnamos ? Dans son ensemble, l'œuvre de Kinnamos mérite entièrement créance ; il y a lieu, toutefois, de faire quelques réserves sur la manière dont l'auteur a présenté certains événements.

A diverses reprises, Kinnamos se défend d'avoir voulu faire œuvre de courtisan et dit qu'il s'est borné à rapporter des faits authentiques. Malgré ces affirmations, il semble bien que son admiration sans borne pour Manuel Comnène l'ait parfois entraîné au delà des limites de la stricte vérité et que le portrait de l'empereur soit quelque peu idéalisé ; c'est, en effet, sous les traits d'un demi-dieu ou d'un héros qu'apparaît le fils de Jean Comnène. Il y a là, à n'en pas douter, une réelle exagération dont il faut tenir compte pour apprécier justement le caractère de Manuel. Il est

d'ailleurs possible qu'au moins une partie des éléments que Kinnamos a fait entrer dans son portrait du basileus provienne de la légende à laquelle donnèrent sans doute naissance dans les camps byzantins les exploits chevaleresques accomplis par le basileus dans sa jeunesse.

Pour apprécier les jugements portés par l'historien byzantin sur les hommes et les événements, il faut également tenir compte de la conception qu'il se fait du rôle de l'empire grec. Kinnamos nous apparaît, en effet, d'après son ouvrage, comme le représentant d'un état d'esprit alors fort répandu. Tout imbu des idées traditionnelles sur le caractère universel de l'empire romain, Kinnamos ne s'est point aperçu ou n'a pas voulu s'apercevoir, que les temps avaient changé et que de grandes modifications avaient eu lieu. Il en est resté à la conception de l'empire tel qu'il existait au temps de Justinien. Sans doute, Byzance a vu son territoire amoindri par des démembrements successifs, mais ses droits sur les provinces perdues n'en demeurent pas moins imprescriptibles, qu'il s'agisse de l'Italie ou de la lointaine Egypte. Contre les souverains qui se sont partagés les dépouilles du vieil empire, le secrétaire de Manuel nourrit une haine vigoureuse et c'est en termes violents qu'il s'exprime sur ceux qui détiennent quelque parcelle des territoires de Byzance ou ont usurpé quelques-uns de ses droits. Son animosité ne se borne pas seulement au pape, à l'empereur allemand, au roi normand, elle s'étend d'une manière générale à tous les Latins.

Quelle que soit d'ailleurs la partialité dont il fait preuve toutes les fois qu'il est amené à toucher à des questions de cet ordre, Kinnamos n'a pas été jusqu'à se laisser aveugler entièrement par ses sentiments intimes et si parfois il présente les faits sous un jour défavorable à ses adversaires, il ne paraît pas les avoir altérés sciemment.

2) Nikétas Akominatos Choniatès. — Comme celle de Kinnamos, l'œuvre de Nikétas Akominatos est capitale pour l'histoire des règnes de Jean et de Manuel Comnène. Né à Chonæ (l'ancienne Colossée) en Asie-Mineure, vers le milieu du XII[e] siècle[1], Nikétas

1. Nikétas Choniatès, *De Manuele Comneno*, l. VI, 1, p. 230.

vint, dès l'âge de neuf ans, à Constantinople, pour y faire son éducation ; il fut confié aux soins de son frère aîné, Michel, qui, quelques années plus tard, fut nommé métropolite d'Athènes [1]. Entré dans la carrière administrative [2], Nikétas réussit à traverser sans encombre les temps dangereux qui suivirent la mort de Manuel et l'avènement d'Andronic. En 1189, nous le trouvons gouverneur de la province de Philippopoli [3] ; quelques années plus tard, il fut nommé grand logothète, charge dont il fut dépossédé par Alexis Doukas Mourzouflos (1204) [4]. Lors de la prise de Constantinople par les Latins, Nikétas, grâce au dévouement d'un de ses serviteurs, vénitien d'origine, réussit à s'enfuir avec sa famille [5], il gagna Nicée et passa les dernières années de sa vie à la cour de Théodore Laskaris [6]. Il mourut, à une date indéterminée, entre 1210 et 1220 [7].

Dans ses œuvres, Nikétas se révèle comme un esprit cultivé et instruit, mais aussi quelque peu crédule. Il paraît connaître assez médiocrement l'histoire byzantine [8] ; il a des notions de géographie généralement exactes [9], possède parfaitement la Bible et l'histoire de l'antiquité auxquelles il fait des allusions fréquentes dans son œuvre [10] et se montre très au courant du mouvement philosophique

1. Cf. l'oraison funèbre de Nikétas par son frère Michel dans Lambros, Μιχαὴλ Ἀκομινάτου τοῦ Χωνιάτου τὰ σωζόμενα, t. I, Athènes, 1879, p. 347 et sq.

2. Nikétas Choniatès, *De Isaacio Angelo*, II, 1, p. 518. Sous Isaac l'Ange, Nikétas est ὑπογραμματεύς.

3. *Id.*, II, 3, p. 526.

4. Nikétas Choniatès, *De Alexio Duca Murzuflo*, p. 749. Voici, d'après Krumbacher, *op. cit.*, p. 282, les charges et dignités de Nikétas : λογοθέτης τῶν σεκρέτων, ἐκ τῆς συγκλήτου βουλῆς, ἐπὶ τῶν κρίσεων, γενικὸς λογιστὴς τῶν φόρων, ἔφορος καὶ κριτὴς τοῦ βήλου, προκαθήμενος τοῦ κοιτῶνος, et enfin μέγας λογοθέτης.

5. Nikétas Choniatès, *De urbe capta*, 2, p. 777.

6. Plusieurs discours de Nikétas adressés à Théodose Lascaris, Sathas, *Bibliotheca græca medii ævi*, Venise, 1872, t. I, p. 97 et sq.

7. Les derniers discours de Nikétas Choniatès sont de 1210 environ ; d'autre part, Michel Akominatos qui composa l'oraison funèbre de son frère, est mort en 1220. Peut-être Nikétas a-t-il dépassé l'année 1212, cf. Neumann, *Griechische Geschichtschreiber und Geschichtsquellen im zwölften Jahrhundert*, p. 104.

8. Nikétas Choniatès, V, 4, p. 208 ; il ne connaît que vaguement les anciennes limites de l'empire.

9. Cf. Nikétas Choniatès, I, 6, p. 95, et VI, 1, p. 230, sur la région du Méandre, IV, 3, p. 174, sur la situation de Zeugmin, V, 5, p. 211, sur l'Egypte.

10. Cf. v. g. Nikétas Choniatès, I, 6, p. 95, II, 1, p. 100, 5, p. 115, et 6, p. 118, III, 6, p. 164 ; IV, 2, p. 170 et 6, p. 190, VI, 3, p. 237, 4, p. 242, et 5, pp. 244 et 250.

et théologique qui, à l'époque de Manuel, se traduisit par de nombreuses discussions.

On a remarqué que la tournure d'esprit de Nikétas était plutôt celle d'un théologien que d'un historien et dans ce fait on a vu, avec grande vraisemblance, une preuve de l'influence exercée sur son frère par Michel Akominatos [1]. Dans divers passages de son œuvre Nikétas se montre enclin à la crédulité ; il a une tendance à voir à tout propos des miracles et croit fermement aux songes, à la magie et à l'astrologie [2]. A cet égard, il représente l'opinion moyenne de son temps. Notons également que Nikétas se plaît à introduire dans son récit des réflexions morales.

L'activité littéraire de Nikétas s'est exercée dans divers domaines et nous possédons ses œuvres oratoires, poétiques et historiques [3]. Nous n'avons à nous occuper ni des discours, ni des poésies, qu'il a laissés ; de même, l'un de ses ouvrages historiques, le *Traité sur les statues de Constantinople*, ne concerne pas notre sujet. De la grande œuvre de Nikétas, l'histoire en vingt et un livres des empereurs de Constantinople de 1118 à 1206, nous examinerons seulement le livre consacré à Jean Comnène et les sept livres relatifs à Manuel Comnène [4].

A quelle époque Nikétas a-t-il rédigé son œuvre ? De divers passages de l'ouvrage, il résulte que le premier livre de l'histoire de Manuel n'a pas été écrit avant l'avènement d'Andronic Comnène (1183) [5] et le quatrième avant l'arrivée au pouvoir d'Isaac l'Ange (1185) [6]. Le septième livre semble avoir été composé après la prise de Constantinople en 1204 [7].

Nikétas Choniatès a été témoin d'une partie des faits qu'il raconte,

1. Krumbacher, *op. cit.*, p. 284.

2. Nikétas Choniatès, *De Joanne Comneno*, p. 21-22, p. 23-24. *De Manuele Comneno*, III, 5, p. 155, IV, 6, p. 187-188, pp. 190 et 192 : V, 1, p. 196 ; V, 8, p. 220 ; VI, 5, p. 248. Pourtant, parfois, Nikétas raille les astrologues, V, 1, p. 200 et VII, 7, p. 286.

3. Les discours de Nikétas que nous possédons sont postérieurs à la mort de Manuel : sur leurs éditions, cf. Krumbacher, *op. cit.*, p. 285. Sur un poème de Nikétas, cf. *ibid.*, p. 284.

4. Les vingt et un livres d'histoire et le *Traité des statues* sont édités par I. Bekker dans le *Corpus scriptorum historiæ byzantinæ*, Bonn, 1835.

5. Nikétas Choniatès, *De Manuele Comneno*, I, 1, p. 68.

6. *Id.*, IV, 6, p. 192.

7. *Id.*, VII, 2, p. 265. Nikétas parle des événements, postérieurs à la mort de Manuel, qui amenèrent presque le naufrage du vaisseau de l'état et montrèrent

mais c'est seulement pour les dernières années de Manuel Comnène qu'il a pu utiliser ses souvenirs personnels. Pour l'époque antérieure, il a demandé des renseignements aux personnes plus âgées qu'il a pu connaître. Parmi les témoins oculaires ainsi interrogés, il indique un certain nombre d'officiers, vétérans des troupes de Jean Comnène [1]. Il est probable que parmi les témoins que Nikétas a pu interroger, sur les événements de 1118 à 1143, la plupart n'avaient pris part qu'aux dernières campagnes de Jean Comnène.

La très grande part faite par Nikétas aux intrigues de cour permet de supposer que des renseignements ont été fournis par un certain nombre de fonctionnaires ayant vécu dans l'entourage de la famille impériale. Les informations de ce genre sont d'autant plus précieuses qu'elles font entièrement défaut chez Kinnamos.

Il semble que Nikétas a emprunté également quelques renseignements à des récits populaires, tels sont par exemple ceux qu'il donne sur les femmes à la seconde croisade ou sur le soi-disant empoisonnement des croisés par ordre du basileus. Cette accusation contre le basileus a été très répandue dans le public ; on la retrouve chez Michel le Syrien.

Il est très difficile de dire à partir de quelle date Nikétas raconte les faits d'après ses souvenirs personnels. D'une manière générale le récit devient plus détaillé vers 1166 ; mais nulle part nous ne trouvons d'indication assez précise pour nous prononcer avec certitude [2].

En dehors de ses souvenirs personnels et des renseignements oraux qu'il a pu se procurer, Nikétas a utilisé quelques sources écrites. Parmi celles-ci ne figure pas l'ouvrage de Kinnamos qui

la sagesse de la politique de Manuel vis-à-vis des Latins. Il s'agit donc ici non pas des troubles intérieurs qui éclatèrent dans l'empire. mais de l'intervention des Latins, en 1204.

1. Nikétas Choniatès, *Præfatio*, p. 7.

2. Les passages relevés par Kap-Herr, *Die abendländische Politik Kaiser Manuels*, Strasbourg, 1881, p. 122, me paraissent ne rien prouver. Le premier, Nikétas Choniatès, III, 5, p. 153, est une invocation générale qui ne se rapporte pas nécessairement aux événements racontés ; le second, *ibid.*, IV, 6, p. 195, n'est pas plus caractéristique ; l'auteur dit que grâce à Manuel les provinces d'Asie sont redevenues florissantes et paient l'impôt, mais ces paroles ne peuvent s'appliquer en particulier à aucune année.

est demeuré inconnu à notre auteur [1]. Celui-ci n'a pas eu, semble-t-il, à sa disposition des documents tirés des archives impériales, comme en témoignent son ignorance des négociations diplomatiques et son inexactitude quand il parle des novelles du basileus ; par contre, il paraît avoir connu quelques documents des archives de Sainte-Sophie; notamment les procès-verbaux de quelques-unes des assemblées réunies pour trancher les problèmes théologiques soulevés à l'époque de Manuel [2], En outre, Nikétas a utilisé une source écrite racontant la campagne contre les Turks qui aboutit au désastre de Myrioképhalon. Cette source a été également connue par Bozon, l'auteur de la *Vie d'Alexandre III* [3].

Comment Nikétas a-t-il utilisé les sources dont il a disposé et quel ordre a-t-il suivi dans son récit ? Une brève analyse et l'indication des principales lacunes de l'ouvrage nous permettront de répondre à cette double question.

Dans le livre consacré à Jean Comnène, Nikétas a rangé les événements suivant l'ordre chronologique. Alors que pour certains faits (intrigues de cour, premières guerres contre les Turks, invasion des Petchénègues, événements d'Asie-Mineure, campagne de Cilicie, expédition d'Antioche, mort du basileus) Nikétas paraît avoir eu de très bons renseignements, quelques parties du livre reposent sur une documentation insuffisante. Les affaires de Serbie, la guerre de Hongrie, la campagne contre Kastamouni, les rapports de Jean avec les princes latins sont très incomplètement racontés. Certains autres faits sont entièrement passés sous silence; ainsi nous ne trouvons mentionnées ni la rupture du basileus avec la République de Venise, ni la guerre qui s'en suivit; de même, Nikétas n'a rien su des relations de Jean Comnène avec la papauté et l'empire allemand.

Le premier des sept livres racontant l'histoire de Manuel Comnène comprend les événements des années 1143 à 1148. Dans son exposé des faits l'auteur a suivi l'ordre chronologique, en intercalant toutefois une assez longue digression sur l'administration et les conseillers de l'empereur. Toute la première partie

1. Nikétas Choniatès, *Præfatio*, p. 7, dit que l'époque qui suit la mort d'Alexis n'a été traitée par aucun historien.
2. Nikétas Choniatès, *De Manuele Comneno*, VII, 5, p. 277.
3. Cf. Kap-Herr, *op. cit.*, p. 130.

du livre est très sommaire (envoi d'Axouch à Constantinople, retour de l'empereur dans sa capitale, expédition contre Raimond de Poitiers, premières guerres avec les Musulmans d'Asie-Mineure). Nikétas ignore complètement les négociations entre Conrad et Manuel. Avec la seconde croisade le récit devient plus détaillé. Louée par quelques auteurs, cette partie de la chronique de Nikétas a été très vivement attaquée par Kugler [1]. Ce dernier reconnaît toutefois la valeur des renseignements fournis sur le passage des croisés en Thrace ; ces renseignements, suivant toute vraisemblance, ont été recueillis sur place par Nikétas lorsqu'il était fonctionnaire à Philippopoli. Les critiques formulées par Kugler me paraissent en partie injustifiées. On ne saurait, à mon avis, reprocher à Nikétas qui a surtout utilisé des sources orales de s'être fait l'écho des haines soulevées par les Latins, lors de leur passage ; il est au contraire intéressant de pouvoir connaître quels furent les sentiments des Grecs vis-à-vis des croisés. Les renseignements fournis par Eude de Deuil confirment d'ailleurs ceux du chroniqueur grec ; il faut, en outre, noter que ce dernier a fait preuve d'impartialité et a cherché à justifier, dans une certaine mesure, les Latins des fausses accusations dont ils ont été l'objet [2]. Bien plus, Nikétas n'a pas craint d'insérer dans son œuvre les bruits populaires défavorables à Manuel [3].

Je ne regarde pas comme fondées les critiques dont Nikétas a été l'objet de la part de Kugler, pour avoir longuement parlé des préparatifs militaires faits par Manuel, en 1147, alors que celui-ci, au dire de l'historien allemand, n'aurait cessé de recommander à ses officiers d'éviter toute difficulté avec les croisés. Des ordres de ce genre peuvent parfaitement avoir été donnés ; il n'en est pas moins très admissible de supposer que l'empereur ait pris, en même temps, une série de mesures pour parer au danger très réel que la traversée du territoire grec par les croisés faisait courir à ses états. Remarquons d'ailleurs que les mesures, ainsi décrétées, n'ont rien d'insolite. Manuel n'a fait ici que prendre modèle sur son grand-père Alexis qui, lors de la première croi-

1. Kugler, *Studien zur Geschichte des zweiten Kreuzzuges*, Stuttgart, 1866, p. 38-43.
2. Nikétas Choniatès, *De Manuele Comneno*, I, 4, p. 80-81.
3. *Id.*, 5, p. 89.

sade, a cherché par tous les moyens à canaliser le flot des Latins.

Les critiques portées par Kugler contre le récit que Nikétas donne de la bataille livrée par les croisés contre les Musulmans lors du passage du Méandre paraissent plus justifiées. Il n'est pas douteux qu'une grande confusion règne dans ce récit; mais Kugler me paraît à tort critiquer Nikétas au sujet de la harangue prononcée par Louis VII. Celle-ci n'est pas plus invraisemblable que tel autre discours prêté par Nikétas à des Byzantins ou même que les lettres fabriquées par Kinnamos. Dans les deux cas les auteurs byzantins ont employé un procédé de composition qui n'a jamais trompé personne.

Ce n'est pas que le récit de la croisade fourni par Nikétas soit à l'abri de toute critique; l'auteur a été insuffisamment informé sur plusieurs points importants ; il n'a rien su de l'envoi d'ambassadeurs grecs au-devant des croisés, a ignoré le rapprochement de Manuel et de Conrad, et n'a connu ni les deux séjours de l'empereur allemand à Constantinople, ni le traité qui en fut la conséquence.

Le second livre embrasse la période de 1147 à 1158; il présente une chronologie très confuse, quoique l'auteur paraisse avoir voulu ici encore placer les événements suivant l'ordre des temps. Nikétas commence par raconter les conquêtes faites aux dépens de l'empire grec par les Normands à l'automne 1147 (le livre précédent contenait une allusion à ces succès des troupes de Roger II); puis, il en vient au siège de Corfou dont il interrompt le récit par une longue digression sur la déposition du patriarche Kosmas [1]. Reprenant alors sa narration au point où il l'avait quittée, Nikétas raconte la prise de Corfou et expose le projet de descente en Italie formé par Manuel en 1149. Vient alors le récit de la campagne contre les Serbes qui eut lieu à l'automne 1149 ; puis, au printemps suivant, est placé l'envoi de Paléologue en Italie (il y a ici une erreur de cinq années). L'auteur raconte ensuite la guerre de Serbie de 1150, donne un récit fantaisiste de la guerre d'Italie (1156) [2] et mentionne l'envoi à Ancône d'Alexis Axouch.

1. Cette digression est motivée par une prédiction du patriarche Kosmas, laquelle se réalisa pendant le siège de Corfou.

2. Nikétas Choniatès, II, 7, p. 124, raconte que Paléologue rappelé eut pour successeurs Alexis Comnène et Jean Doukas. En réalité, Paléologue, mort en

Il raconte alors la défaite navale infligée à Constantin l'Ange par les Normands [1], et les négociations qui aboutirent au traité de paix conclu, en 1158, avec Guillaume Ier. Le livre se termine par le récit de la tentative faite contre Constantinople par la flotte normande, à une date indéterminée [2].

Dans ce livre la chronologie est parfaitement exacte en ce qui concerne le siège de Corfou et les deux guerres de Serbie, elle est fausse pour le début de la guerre d'Italie. On a voulu expliquer par une confusion entre Axouch qui, en 1149, reçut l'ordre de passer en Italie et Paléologue, l'erreur commise par Nikétas [3]. Je ne partage pas cette manière de voir, car précédemment Nikétas a dit tout ce qu'il savait de cette première tentative qui d'ailleurs fut à peine esquissée. Il est plus vraisemblable d'admettre que Nikétas, d'ailleurs très insuffisamment renseigné sur les guerres d'Italie, et voulant grouper tout ce qu'il savait à ce sujet, n'a pas su que plusieurs années s'étaient écoulées entre la prise de Corfou et le moment où Manuel put tirer vengeance des Normands. De là, l'erreur initiale de cinq ans qu'il a commise. La campagne des successeurs de Paléologue est mal exposée ; ainsi Nikétas place, après la bataille de Brindisi, une bataille navale qui est de 1154 ; de même, l'expédition de la flotte normande contre Constantinople semble inexactement datée. D'après Nikétas, l'apparition des navires ennemis devant la capitale serait quelque peu postérieure à la paix (1158) ; or, très vraisemblablement, il faut rattacher cette expédition à la campagne maritime qui précéda de peu la cessation des hostilités. Pour l'envoi d'Alexis Axouch à

Italie, eut pour successeur Jean Doukas qui avait été envoyé avec lui, Alexis Comnène n'arriva que pendant le siège de Brindisi.

1. D'après Nikétas, II, 7, p. 126-127, cette défaite est postérieure à la bataille de Brindisi : en réalité, elle est antérieure et doit être placée en 1154, cf. *infra*, p. 348.

2. Kap-Herr, *op. cit.*, p. 123, a prétendu que l'expédition mentionnée par Nikétas doit être identifiée avec celle de 1149. La mention de Maion comme chef de la flotte, nous place pourtant bien au temps de Guillaume Ier ; or, un peu avant le traité de 1158, le roi de Sicile envoya contre les côtes de l'empire une expédition sous les ordres d'Etienne, frère de Maion, cf. Chalandon, *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile*, Paris, 1907, 2 vol. 8°, t. II, p. 247 : il faut vraisemblablement identifier cette expédition avec celle mentionnée par Nikétas.

3. Kap-Herr, *Die abendländische Politik Kaiser Manuels*, Strasbourg, 1881, p. 124.

Ancône et les négociations préliminaires du traité de 1158 Nikétas a eu d'assez bonnes sources et son récit est plus complet.

En dehors des erreurs chronologiques que nous avons indiquées, on peut relever dans ce livre de Nikétas de graves lacunes : les détails fournis sur la guerre d'Italie sont tout à fait insuffisants, en outre, l'auteur ignore complètement les négociations diplomatiques engagées par Manuel Comnène avec Conrad et Frédéric Barberousse.

Avec le livre III nous revenons aux guerres de Hongrie et de Serbie ; les premiers évènements rapportés se placent entre 1153 et 1156 ; vient ensuite le récit de l'expédition de Manuel en Cilicie et en Syrie (1159) ; deux longues digressions sont intercalées ici : l'une est relative à Andronic Comnène, l'autre à la conspiration de Stypiotès. Toutes deux peuvent se rattacher de manière indirecte à l'expédition de Cilicie. C'est, en effet, à Tarse, que Manuel apprit la fuite de son cousin Andronic. Ayant à mentionner cette nouvelle, Nikétas en profite pour racônter tout ce qu'il sait sur Andronic dont il n'a jusqu'ici prononcé le nom que d'une manière incidente. De même, c'est pendant l'expédition de Cilicie que les ennemis de Stypiotès entreprirent de ruiner son crédit auprès de l'empereur. Après avoir raconté ces premières menées. Nikétas continue l'histoire de Stypiotès et fait allusion à des évènements de 1165 (association de Béla à l'empire). L'expédition de Cilicie et de Syrie racontée, Nikétas mentionne la mort de l'impératrice (1160), le second mariage de Manuel (25 décembre 1161). Il reprend alors les évènements d'Asie Mineure à la mort Maçoud (1155) et consacre toute la fin du troisième livre à la politique de Manuel vis-à-vis des princes musulmans d'Asie Mineure. Les faits sont exposés assez sommairement ; seul le séjour de Kilidj Arslan à Constantinople (1162) est raconté avec détail. Nikétas connaît les grandes lignes de la politique asiatique du basileus et montre bien comment Manuel a été conduit à s'appuyer sur les ennemis du sultan d'Ikonium ; par contre les évènements militaires sont racontés très incomplètement.

Le livre IV commence à la mort du roi de Hongrie Geisa (1161). L'auteur revient quelque peu en arrière et explique comment les frères du roi défunt avaient été amenés à venir à Constantinople

pour y chercher un refuge ; il raconte ensuite les évènements de Hongrie jusqu'à la mort d'Etienne IV (1165). Vers cette date, Andronic Comnène fut rappelé d'exil ; Nikétas, ayant à mentionner ce fait, en profite pour raconter les aventures du cousin de Manuel, depuis le moment où il réussit à s'évader ; revenant alors aux affaires hongroises, le chroniqueur expose sans ordre les évènements (1165 et 1166) jusqu'à l'association de Béla à la couronne. Andronic rentre en scène à l'occasion de cette mesure à laquelle il s'opposa ; Nikétas est ainsi conduit à parler de nouveau de celui-ci et donne le récit de ses pérégrinations à travers l'Orient (Andronic arrive à Jérusalem en 1167). Les derniers chapitres du livre traitent de la prétendue conspiration d'Alexis Axouch (v. 1167), de diverses affaires de cour et des progrès des Byzantins en Asie-Mineure.

Le livre V est consacré aux guerres de Hongrie des années 1166 et 1167, de Serbie (1168) et à l'expédition d'Egypte (1169). L'auteur, après avoir mentionné la naissance du fils de Manuel, indique les conséquences que cet évènement eut pour l'héritier présomptif : proclamation d'Alexis II (1171), rupture des fiançailles de Béla et Maria, mariage de Béla avec la belle-sœur du basileus, mariage de Maria avec Renier de Montferrat (1180) Revenant alors en arrière, Nikétas raconte les démêlés de l'empereur avec les Vénitiens.

Tout le livre VI est consacré à la guerre musulmane de 1174 à 1180.

Le livre VII traite principalement de l'histoire intérieure ; seul le premier chapitre se rapporte à l'histoire extérieure ; il contient un exposé général de la politique de Manuel en Italie, politique dont la capture de Christian de Mayence fut le dernier succès. Le livre se termine par un récit détaillé des derniers jours de l'empereur.

Si nous laissons de côté le livre VII qui présente un caractère particulier, nous constatons que dans le livre consacré à Jean Comnène, dans le livre I, dans la première partie du livre II, et dans les livres III, IV, V et VI de l'histoire de Manuel Comnène, Nikétas a voulu suivre l'ordre chronologique, mais qu'il ne l'a point fait d'une manière absolue. Fréquemment, quand notre auteur nomme un personnage, il lui arrive de se laisser aller à une

digression plus ou moins longue au sujet de celui-ci et de remonter ou de descendre le cours des évènements [1]. De même, Nikétas veut parfois montrer les conséquences d'un fait et devance l'ordre des temps [2]. Quelquefois également, tout en suivant dans une certaine mesure l'ordre chronologique, il lui arrive de grouper certains faits se rapportant à un même objet. Ainsi dans le livre III après avoir conduit le récit jusqu'en 1161, Nikétas allait être amené à raconter la visite de Kilidj Arslan en 1162. Pour expliquer ce rapprochement du sultan avec le basileus, il reprend le récit des rapports de Manuel avec les Turks à 1155 et expose comment a été préparée l'alliance que scella l'entrevue de 1162 [3].

La deuxième partie du livre II, si l'on fait abstraction de l'erreur chronologique de plusieurs années commises par l'auteur, paraît avoir été composée de la même manière. Nikétas a groupé les renseignements qu'il avait sur la guerre d'Italie. On ne saurait essayer de retrouver ici les procédés de composition de Nikétas, car celui-ci n'a eu sur les évènements de la guerre normande que des données tout à fait insuffisantes.

De ce qui vient d'être dit, il résulte que la chronologie des évènements racontés par Nikétas est parfois difficile à établir. Rarement le chroniqueur emploie les dates de jour de règne ou d'année,

1. Cf. l. III, 4, p. 148, ce que dit Nikétas lui-même. Les principales digressions de ce genre se trouvent l. I, 3, p. 73-80, sur l'administration et les conseillers de Manuel, l. II, 3, p. 105-109, sur la prédiction de Kosmas, relative à la mort de Kontostéphanos, digression amenée par la mort de ce dernier, l. III, 2, p. 135-141, et 4, p. 145-151, sur Andronic Comnène et sur Stypiotès, l. IV, 2, p. 168-172, et 4, p. 180 et sq., sur Andronic Comnène, et 3, p. 173, sur Gabras.

2. Cf. à ce sujet, l. V, 8, p. 219 et sq., la digression sur les conséquences de la naissance d'Alexis, le fils de Manuel.

3. Nikétas Choniatès, l. III, 5, p. 152. Je ne crois pas que les remarques de Kap-Herr, *op. cit.*, p. 124, sur les procédés de composition de Nikétas, puissent être admises. Il s'appuie presque uniquement sur la deuxième partie du livre II qui est la partie la plus faible de l'œuvre de Nikétas. Ce qu'il dit du témoignage de Nikétas sur les relations d'Andronic et de Thoros, en 1166, n'est nullement certain. Les rapports du prince arménien avec Byzance ont été suffisamment troublés pour que l'on ne puisse dire *a priori*, comme le dit Kap-Herr, que Nikétas, IV, 5, p. 181, a confondu les événements de 1154 avec ceux de 1166. Kap-Herr paraît d'ailleurs avoir travaillé un peu vite, ainsi, *op. cit.*, p. 126, il parle de l'attitude de Manuel envers son oncle et appelle ce dernier Alexis, alors qu'il s'agit d'Isaac Comnène. L'erreur vient de la confusion entre Isaac Comnène et Alexis Axouch, dont il est question dans le passage de Nikétas cité par Kap-Herr, *op. cit.*, p. 126, note 1.

le plus souvent, il se borne à indiquer la saison où tel évènement a eu lieu, comme si tout son récit procédait rigoureusement par ordre chronologique. Le tableau synoptique dressé par l'éditeur de Nikétas ne présente aucune valeur; celui de Kap-Herr est meilleur mais appelle quelques corrections.

L'œuvre de Nikétas a-t-elle un caractère tendancieux? Pour l'époque de Jean Comnène qu'il n'a pas connue, Nikétas paraît s'être fait l'écho de l'admiration presque générale qu'avait suscitée l'œuvre militaire accomplie par le fils d'Alexis. Le règne de Manuel Comnène n'a point obtenu des suffrages aussi unanimes et la diversité des jugements portés sur le basileus par ses contemporains nous est révélée par les contradictions qu'on peut relever dans l'œuvre de Nikétas. Celui-ci n'a pas vu l'époque la plus brillante du règne, les premières années durant lesquelles l'empereur par l'éclat de ses exploits et par sa munificence a réussi à se concilier la faveur générale. Nikétas a connu seulement la fin du règne ; à ce moment, le fardeau des impôts, devenu intolérable par suite des sommes énormes que coûtait au basileus sa politique extérieure, suscitait dans la population de l'empire un mécontentement général. De toute part, on critiquait Manuel auquel on reprochait de ruiner l'empire par ses trop grandes ambitions. De ce mécontentement nous trouvons l'écho dans l'œuvre de Nikétas qui paraît avoir un moment partagé l'opinion de ses contemporains. Akominatos ne regarde point Manuel comme un être exceptionnel, il rend justice aux qualités du souverain, mais ne cherche pas à dissimuler les défauts de celui-ci [1]. Il critique même avec acrimonie la politique trop ambitieuse du basileus [2].

Dans le dernier livre de l'histoire de Manuel, Nikétas porte un jugement tout différent. Sans modifier son opinion sur l'empereur, il reconnaît que celui-ci, en cherchant à empêcher les Occidentaux d'intervenir en Orient, avait vu clairement où était le véritable danger pour l'empire [3]. Les événements de 1204 lui ont

1. Nikétas Choniatès, *De Manuele Comneno*, III, 2, p. 135, sur la jalousie de Manuel envers Andronic.

2. Cf. *id.*, V, 4, p. 208, la critique de l'expédition d'Egypte.

3. Nikétas Choniatès, VII, 2, p. 265. Il indique lui-même le revirement qui s'est produit dans l'opinion. Cf. Ilger, *Markgraf Konrad von Montferrat*, Marburg, 1880, p. 5.

fait comprendre les avantages de la politique extérieure adoptée par Manuel; de là, le revirement que nous constatons chez le chroniqueur. On pourrait peut être supposer que les livres où Manuel est critiqué ont été écrits avant 1204; on aurait ainsi l'explication des contradictions que nous avons relevées [1].

Dans le jugement qu'il porte sur l'œuvre administrative de Manuel, Nikétas a été également influencé par le souvenir des événements de 1204 [2]. Sa haine des Latins se montre clairement dans la manière dont il parle des nombreux Occidentaux que Manuel avait introduits dans les cadres administratifs.

Il semble que sur un point spécial, l'intervention de Manuel dans les affaires religieuses, Nikétas ait été l'écho du mécontentement du monde ecclésiastique [3]. Hostile à l'intervention du basileus dans les questions théologiques et favorable aux divers patriarches qui ont tenté de s'opposer aux prétentions impériales, Akominatos paraît avoir partagé à ce sujet les idées du haut clergé: il a très probablement subi tout particulièrement l'influence de son frère, l'archevêque d'Athènes. De même, dans son jugement sur les diverses novelles de Manuel relatives aux biens ecclésiatiques, Nikétas paraît également refléter l'opinion du monde religieux.

Les tendances que nous venons d'indiquer chez Akominatos font pour une bonne part l'intérêt de son ouvrage qui nous aide à mieux connaître Manuel Comnène. L'œuvre de Kinnamos a, en effet, nous l'avons vu, une tendance marquée au panégyrique; les chroniqueurs étrangers, comme Guillaume de Tyr, n'ont vu que les côtés brillants du règne et ont été éblouis. Nikétas nous fait apercevoir le revers de la médaille et nous montre tout ce que la gloire de Manuel a coûté à ses sujets.

2° *Chroniques latines.* — Parmi les sources les plus importantes des règnes de Jean et de Manuel, il faut citer: Eude de Deuil, Guillaume de Tyr, Otton de Freisingen, Romuald de Salerne, les chroniques relatives à l'histoire de Hongrie, le prêtre de Dioclée et l'*Historia Salonitana* de Thomas de Spalato.

1. Nous avons déjà indiqué que le septième livre était postérieur à 1204.
2. Nikétas Choniatès, *De Manuele Comneno*, VII, 2, p. 267 et sq.
3. *Id.*, II, 2, p. 107, et VII, 5, p. 274 et sq., et 6, p. 278 et sq.

1° Eude de Deuil. — Eude de Deuil[1], moine, puis abbé de Saint-Denis et de Saint Corneille de Compiègne, suivit Louis VII à la croisade comme chapelain et secrétaire. On lui doit le *De Ludovici VII profectione in Orientem*, histoire de la deuxième croisade[2]. L'auteur a voulu fournir à Suger des matériaux pour composer sa vie de Louis VII. Dans sa lettre dédicatoire à l'abbé de Saint-Denis, Eude dit qu'il a écrit son œuvre en cours de route. Le second livre n'a été rédigé qu'après l'arrivée à Constantinople[3]; le dernier inachevé date du mois de juin ou de juillet 1148.

Par la situation qu'il occupait auprès du roi de France, Eude était à même d'être très bien renseigné ; il paraît avoir été au courant de tout ce qui se passait au conseil. Grâce à lui, nous connaissons les négociations diplomatiques engagées entre l'empereur grec et Louis VII, et aussi l'existence d'un parti qui ne songeait qu'à s'emparer de Constantinople. Eude raconte avec détail la marche de la croisade française à travers les provinces occidentales de l'empire ; il n'est pas moins précieux pour la croisade allemande qui précédait de quelques jours l'armée de Louis VII. Pour l'histoire de la croisade en Asie, Eude est une source à peu près unique ; on ne peut donc que difficilement le contrôler. Jusqu'au départ du roi Louis VII d'Attalia, Eude est témoin oculaire, mais il cesse de l'être pour la fin du séjour des croisés à Attalia[4]. Cette partie de son récit mérite donc moins de créance.

Détestant les Byzantins, Eude leur est nettement hostile ; toutefois, par moment, il est assez impartial et, après avoir insisté longuement sur les méfaits de toute espèce commis par les Grecs, il lui échappe l'aveu que les violences des croisés ont été au moins égales à celles des sujets de Manuel Comnène. Pour Eude, comme pour beaucoup d'Occidentaux, le basileus de Constantinople est responsable de toutes les difficultés rencontrées par les croisés, notamment de celles provenant de l'approvisionnement et de la

1. Cf. Molinier (A.), *Les sources de l'histoire de France*, t. II, Paris, 1902, p. 300.
2. Ed. Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1205 et sq.
3. Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1211 et 1213.
4. Eude a quitté Attalia avec Louis VII quand celui-ci abandonna ses troupes.

cherté des vivres. Il est certain que les croisés, dès leur départ de France[1], ont avec peine assuré leur ravitaillement, et point n'est besoin de soupçonner l'empereur grec de trahison pour expliquer un phénomène économique provenant tout naturellement de l'accumulation en un même point d'une multitude de personnes à nourrir. En Asie, les difficultés du même ordre s'expliquent, en outre, par le changement brusque d'itinéraire décidé après le passage à Esseron. Etant donnés les moyens de transport dont pouvait disposer Manuel, il n'y a rien d'étonnant à ce que le ravitaillement de la croisade ait été défectueux.

A mesure que la croisade avance, l'hostilité d'Eude contre les Grecs ne fait que grandir ; il rend Manuel responsable des attaques subies en Asie Mineure par les croisés, et l'accuse d'avoir appuyé les Turks. L'absence de témoignages rend difficile toute critique; nous avons essayé de montrer que les lettres de Louis VII rendaient peu probables certains des reproches formulés par Eude, et que point n'était besoin d'un ordre de l'empereur pour que les populations asiatiques de l'empire se défendissent contre les croisés qui pillaient tout sur leur passage. Ce pillage avait d'ailleurs été autorisé par le basileus, mais il n'est pas très étonnant que les populations qui en étaient victimes n'aient pas ratifié l'autorisation impériale.

Comme beaucoup d'Occidentaux, le correspondant de Suger, au lieu d'accuser de l'échec de l'expédition l'impéritie des chefs et les défauts d'organisation, préféra rejeter sur l'empereur grec toutes les responsabilités. Nous avons essayé de montrer la très grande part d'exagération qu'il y avait dans ces attaques. Malgré ces réserves, l'œuvre d'Eude est capitale pour l'histoire de la seconde croisade, mais on ne doit jamais oublier la partialité de l'auteur et on ne peut sans examen admettre tous ses jugements.

2° Guillaume de Tyr. — Il faut mentionner comme tout particulièrement importants les chapitres de l'*Historia rerum in partibus transmarinis gestarum* consacrés par Guillaume de Tyr aux rapports de l'Orient latin avec l'Empire grec[2]. La vie de l'arche-

1. Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1211.
2. *Recueil des historiens des croisades*, publié par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, *Historiens occidentaux*, t. I.

vêque de Tyr (1130?-1186?) est trop connue pour que nous la racontions ici[1]; rappelons seulement que l'activité politique de Guillaume s'est exercée principalement à partir de 1165; c'est dire que celui-ci a été le témoin oculaire d'une bonne partie des faits qu'il raconte[2]. Les charges que Guillaume a remplies, les missions dont il s'est acquitté (notamment il a été deux fois à Constantinople), les relations qu'il a eues avec les plus hauts personnages de l'Orient, lui ont permis d'être parfaitement informé des faits qu'il raconte, surtout pour le règne de Manuel Comnène. Pour l'époque de Jean, Guillaume n'a guère pu connaître les faits que par ouï-dire[3]; il paraît toutefois avoir eu à sa disposition de bons renseignements, autant que nous en pouvons juger quand il nous est permis de comparer son récit avec d'autres témoignages. Il faut cependant remarquer que l'information de l'archevêque de Tyr est strictement bornée aux états latins; ainsi, l'auteur ne dit pas un mot de la campagne de Jean Comnène contre le prince arménien Léon, campagne qui commença avant le siège d'Antioche et se termina seulement après la signature du traité conclu entre le basileus et Raimond de Poitiers.

On est étonné en lisant l'œuvre de l'archevêque de Tyr de la modération de ses jugements. Contrairement à la plupart des Latins, Guillaume ne professe pas la haine des Byzantins et il a su apprécier les basileis avec impartialité. Si, parfois, il critique la politique impériale, quand elle lui paraît empiéter sur les droits des Latins[3], nul n'a plus que lui rendu justice aux mérites de Jean et de Manuel Comnène. A l'égard de ce dernier, avec lequel

1. Cf. A. Molinier, *Les sources de l'histoire de France* t. II, p. 303.

2. Pour la période de 1118 à 1143, Guillaume a utilisé outre des sources orales (l. XIV, 10, p. 620), un certain nombre de pièces d'archives, l. XII, 25, p. 550, et l. XIV, 11, 12, 13, p. 622-624. Au début du livre XVI, Guillaume écrit : « *Quæ de presenti hactenus contexuimus historia, aliorum tantum quibus prisci temporis plenior adhuc famulabatur memoria, collegimus relatione ; unde cum majore difficultate, quasi aliena mendicantes suffragia, et rei veritatem, et gestorum seriem, et annorum numerum sumus consecuti : licet fideli, quantum potuimus, hæc eadem recitatione, scripto mandavimus. Quæ autem sequuntur deinceps, partim nos ipsi fide conspeximus oculata, partim eorum, qui rebus gestis interfuerunt, fida nobis patuit relatione.* » C'est aux événements postérieurs à 1142 que s'appliquent les dernières paroles de Guillaume.

3. Cf. l. XIV, 24, p. 641, l'exposé de la question d'Antioche, d'après la manière de voir des Latins ; nous montrons ailleurs, cf. p. 124, que, d'après les traités conclus, ce point de vue n'était pas défendable.

il avait été plusieurs fois en relations directes, Guillaume professe une telle admiration que les éloges qu'il lui accorde dépassent de beaucoup ceux de certains écrivains grecs.

3° OTTON DE FREISINGEN [1]. — Demi-frère de l'empereur Conrad III et oncle de Frédéric Barberousse, Otton, évêque de Freisingen, a écrit les *Gesta Friderici I imperatoris*. L'auteur, qui prit part à la seconde croisade et joua un rôle politique considérable, était à même d'être bien informé des faits qu'il avait à raconter; aussi a-t-il composé un ouvrage de grande valeur, précieux à la fois par les renseignements qu'il contient et par les documents qui y sont insérés. Parmi ces derniers, nous citerons notamment des lettres de Conrad III, de Frédéric Ier et de Jean Comnène. Pour l'histoire des relations de l'empire byzantin avec l'Allemagne et l'Italie, l'œuvre d'Otton a une importance capitale. Sur la deuxième croisade, Otton apporte également des renseignements intéressants ; malheureusement, il ne dit rien des aventures du corps de croisés qu'il conduisit de Nicée jusqu'à Attalia. L'œuvre d'Otton s'arrête à 1156 ; elle a été continuée (l. III et IV) par un secretaire de l'auteur, Rahewin qui a conduit le récit jusqu'en 1160. Rahewin a utilisé des récits plus anciens ; il est également l'auteur des notes relatives aux années 1161-1170 qui sont publiées en appendice aux *Gesta*.

4° ROMUALD DE SALERNE. — Archevêque de Salerne (1153-1181), Romuald II joua un rôle politique important à la cour de Palerme sous les règnes de Guillaume Ier et Guillaume II, et remplit diverses missions diplomatiques ; il fut notamment l'un des négociateurs normands, lors de la paix de Venise. Romuald est l'auteur d'un *Chronicon* [2] qui embrasse l'histoire depuis la création du monde jusqu'en 1178. Pour toute la partie de son livre relative à la politique extérieure du royaume normand, seule partie dont nous ayons à nous occuper, Romuald était à même d'avoir de très bons renseignements qu'il a su judicieusement utiliser. Nous lui devons la plupart des informations que nous possédons sur la

1. Ed. Wilmans, M. G. H. SS., t. XX, p. 347 et sq. Sur Otton de Freisingen et son œuvre, cf. Wattenbach, *Deutschlands Geschichtsquellen*, t. II, 6e éd., Berlin, 1894, p. 271 et sq. ; Hashagen, *Otto von Freisingen als Geschichtsphilosoph und Kirchenpolitiker*, Leipsig, 1900, et Schmidlin, *Die geschichtsphilosophische und kirchenpolitische Weltanschauung Ottos v. Freising*, Fribourg, 1906.

2. Ed. Ardnt, M. G. H. SS., t. XIV, p. 387 et sq.

politique suivie en Italie par Manuel Comnène, depuis les débuts de la lutte qui mit aux prises la papauté et Frédéric Barberousse jusqu'à la paix de Venise.

5° Chroniqueurs hongrois. — Les sources hongroises qui traitent de l'histoire de Hongrie, à l'époque de Jean et Manuel Comnène sont le *Chronicon Budense* et le *Chronicon pictum Vindobonense*. La première de ces chroniques ne fournit aucun détail sur les rapports de Byzance avec la Hongrie et ne mentionne le plus souvent que le nom de chacun des souverains[1]. La seconde contient des renseignements assez détaillés sur les rapports de Jean Comnène et d'Etienne II. Pendant longtemps, on estimait que le *Chronicon pictum Vindobonense* avait été rédigé à une époque tardive (fin XIII s.). M. Marczali a combattu cette opinion et a essayé de montrer que la partie du *Chronicon pictum* relative aux XIe et XIIe siècles était beaucoup plus ancienne et qu'une première rédaction datait de 1150-1160[2]. Cette manière de voir n'a pas été d'abord admise. La thèse de M. Marczali a été combattue par Hüber et Grot[3]. Elle a été reprise et complétée par M. Hannenheim qui admet une première rédaction d'une *Chronique nationale* antérieure au milieu du XIIe siècle, une continuation jusqu'en 1147, écrite entre 1150 et 1160, et, peu après, une nouvelle continuation jusqu'à Béla III[4]. Il semble pourtant que les renseignements fournis sur la lutte de Jean Comnène avec Etienne II ont un caractère quelque peu légendaire.

Le *Chronicon pictum Vindobonense* a été inséré textuellement dans sa *Chronica Hungarorum* par Jean de Thurocz, protonotaire au temps de Mathias Corvin. Nous le citerons d'après l'édition de Jean de Thurocz par Schwandtner qui nous a été plus accessible que les éditions de Toldy et de Florianus[5].

1. Le *Chronicon Budense* a été édité par A. Hess à Bude, en 1473 ; réimprimé par Podhradczky, *Chronicon Budense*, Budæ, 1838. L'édition de 1473 a été reproduite en fac-simile par Fracnoi, en 1900.

2. Marczali, *Ungarns Geschichtsquellen*, Berlin, 1882, p. 68 et sq.

3. Cf. le compte-rendu du livre de Marczali par Hüber, dans les *Mittheilungen d. Instit. f. öster. Geschichtsforschung*, t. IV (1883), p. 132 et sq., et Grot, *Iz istorij Ougrij i Slavianstva v XII viékié*, Varsovie, 1889, p. VIII et sq.

4. Hannenheim, *Ungarn unter Bela II* (1131-1141) *und Geisa II* (1141-1161) *in seinen Beziehungen zu Deutschland*, Hermannstadt, 1884, Excursus, p. II et sq.

5. Schwandtner, *Scriptores rerum Hungaricarum*, Vindobonæ, 1746, t. I, p. 39 et sq. Les autres éditions du *Chronicon pictum Vindobonense* sont celles de

Quelques renseignements sur l'intervention de Manuel Comnène dans les affaires de Hongrie, lors de la lutte pour la couronne qui mit aux prises Etienne III et Etienne IV, nous sont fournis par Henri de Mügeln († 1332), dont la chronique, d'abord écrite en latin, ne nous est parvenue que dans une traduction allemande[1].

6° Le Prêtre de Dioclée. — On désigne sous le nom de *Chronique du Prêtre de Dioclée* la traduction en latin d'une chronique écrite d'abord en langue slave[2]. L'ouvrage a été rédigé à la fin du xii° ou au commencement du xiii° siècle ; il raconte l'histoire des Serbes de la côte de l'Adriatique jusqu'au règne de Manuel Comnène ; malheureusement, le plus souvent, le Prêtre de Dioclée est impossible à contrôler, tout élément de critique faisant défaut. L'auteur a une chronologie incomplète et se borne généralement à indiquer le nombre des années de règne[3].

7° *L'Historia Salonitana* de Thomas, archidiacre de Spalato († 1268), nous fournit quelques détails sur l'occupation de la Dalmatie par Manuel Comnène en 1166 et la politique impériale vis-à-vis des villes de l'Adriatique[4].

8° Parmi les autres chroniques latines, il faut encore citer : la *Chronica slavorum*, d'Helmold, († après 1177)[5], et sa continuation par Arnold de Lubeck († après 1212)[6], qui nous ont fourni quelques renseignements sur la deuxième croisade, les affaires allemandes et hongroises ; Vincent de Prague[7] qui donne quelques détails sur les guerres de Hongrie, à l'époque de Manuel Comnène,

F. Toldy, sous le titre de *Marci chronica de gestis Hungarorum*, Pestini, 1867, et de Florianus dans *Historiæ Hungariæ fontes*, I, SS., II, p. 100 et sq.

1. Ed. Kovachich, dans *Sammlung kleiner noch ungedrückter Stücke*, I, Ofen, 1805, 8°.

2. « *Ex Sclavonica littera verterem in latinam* », dit l'auteur dans sa dédicace au clergé de Dioclée, Ed. Lucius, *De regno Dalmatiæ et Croatiæ*, Amstelædami, 1666, p. 287.

3. Pour la période ancienne, les sources de l'ouvrage ont été étudiées par Thalloczy, *Die ungarischen Beziehungen der Chronik des Presbyter Diocleus*, dans l'*Archiv für slavische Philologie*, t. XX, p. 201 et sq.

4. Ed. Lucius, *op. cit.*, p. 312 et sq. ; d'après Rački, *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium*, t. VII, Agram, 1877, p. xi-xii, l'auteur aurait utilisé des sources anciennes.

5. Ed. Lappenberg, M. G. H. SS., t. XXI, p. 1 et sq. ; cf. Wattenbach, *op. cit.*, p. 338.

6. Ed. Lappenberg, *ibid.*, p. 115 et sq.

7. Ed. Wattenbach, *ibid.*, t. XVII, p. 654 et sq.

et précise le rôle joué alors par la Bohême ; l'*Historia ducum veneticorum*, écrite peu après 1229[1], et, enfin, Dandolo qui a utilisé pour sa chronique des sources anciennes[2].

3° *Chroniques arméniennes*. — La Chronique de Mathieu d'Edesse, dont nous avons déjà parlé dans notre précédent volume[3], s'arrête à l'année 1136, lors de l'expédition de Jean Comnène contre Léon d'Arménie. Pour la période 1118-1136, l'auteur, contemporain des faits racontés, est assez bien informé des événements d'Orient : il donne des renseignements intéressants sur les affaires de Syrie et sur les progrès des princes danichmendites Ghâzi et Mohammed[4].

L'œuvre de Mathieu d'Edesse a été continuée par son disciple Grégoire le Prêtre jusqu'à l'année 1163[5]. Nous ne savons absolument rien sur la vie de l'auteur. On trouve dans l'œuvre de celui-ci de bons renseignements sur les expéditions conduites en Orient par Jean et Manuel Comnène, sur les rapports de l'empire grec avec les princes arméniens de Cilicie, sur les tentatives du sultan d'Ikonium pour s'étendre du côté de la Syrie. Grégoire est nettement hostile aux Grecs[6] ; on trouve notamment exprimée chez lui, en termes caractéristiques, la désillusion causée à tous les chrétiens d'Orient par la retraite hâtive de Manuel[7]. L'auteur n'est pas toujours très bien informé ; ainsi, il fait entrer Jean Comnène à Antioche, en 1142, ce qui est faux ; de même, il ne dit pas un mot de la seconde croisade.

1. Ed. Simonsfeld, M. G. H. SS., t. XIV, p. 72 et sq.
2. Ed. Muratori, R. I. SS., t. XII. Pour les affaires de Dalmatie, Dandolo a eu comme principales sources Thomas de Spalato et Jean Diacre, cf. Lenel, *Die Entstehung der Vorherrschaft Venedigs an der Adria*, Strasbourg, 1897, p. 32, notes 3 et 6.
3. Cf. Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis Ier Comnène*, Paris, 1900, p. XL.
4. Mathieu d'Edesse a été traduit par Dulaurier, *Bibliothèque arménienne*, t. I, Paris, 1855. Le même a donné une édition et une traduction de la dernière partie de la *Chronique* (1096 à 1136) dans le *Recueil des historiens des croisades*, publié par les soins de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, *Documents arméniens*, t. I, Paris, 1869.
5. Ed. et trad. Dulaurier, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 152 et sq.
6. *Ibid.*, t. I, p. 191.
7. *Ibid.*, t. I, p. 192.

Les œuvres de Guiragos de Kantzag[1], de Vartam[2], de Samuel d'Ani[3], de Héthoum[4], de Vahram[5] et de Sempad[6] fournissent quelques détails sur les rapports de Byzance avec les princes arméniens; mais tous ces auteurs, écrivant à une époque assez éloignée des événements, ont accueilli sans contrôle les fables répandues sur les princes du XIIe siècle qui fondèrent l'indépendance de leur nation.

4° *Chroniques syriaques.* — MICHEL LE SYRIEN. — La plus importante des chroniques syriaques est la *Chronique* de Michel le Syrien. Celui-ci, fils d'un prêtre de Mélitène, fut abbé du monastère de

1. Guiragos de Kantzag, né au début du XIIIe siècle, est l'auteur d'une *Histoire d'Arménie* qui commence au IVe siècle et finit en 1270. Une partie de cette œuvre, relative aux années 1096-1270, a été éditée et traduite par Dulaurier, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 413 et sq. (Divers passages ont été omis, notamment la lettre de Nersès au protostrator Alexis). L'œuvre entière a été traduite par Brosset, *Deux historiens arméniens*, Saint-Pétersbourg, 1870.

2. Vartan le Grand, qui prit part aux négociations engagées par Innocent IV pour amener la réunion de l'Église arménienne, est l'auteur d'une *Histoire universelle* commençant à la création du monde et s'arrêtant à l'année 1268. Il a copié Mathieu d'Edesse et Grégoire le Prêtre. Son œuvre, depuis l'année 1163 jusqu'à l'année 1221, a été éditée et traduite par Dulaurier, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 434 et sq.

3. Samuel d'Ani a composé une *Chronographie* qui s'étend depuis la création jusqu'à 1178. Une traduction latine complète a été publiée par le P. Zohrab et le cardinal A. Maï, à Milan, en 1818, in-f°. Une traduction française de la partie de l'ouvrage postérieure à l'ère chrétienne a été donnée par Brosset, *Collection d'historiens arméniens*, t. II, Saint-Pétersbourg, 1876, p. 341 et sq. Une édition et une traduction française de l'œuvre, depuis 1097, ont été insérées par Dulaurier dans *Recueil historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 447 et sq.

4. Nous n'avons à parler ici que des tables chronologiques composées par Héthoum qui comprennent les années 1076-1307 (la fin, depuis 1296, est sans doute d'un continuateur). L'œuvre a été éditée et traduite par Dulaurier, *Recueil historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 471 et sq.

5. Vahram d'Edesse, chancelier du roi d'Arménie Léon III, a voulu continuer une œuvre poétique de saint Nersès Schnorhali qui s'arrêtait aux premiers Roupéniens et a composé une *Chronique rimée des rois de la Petite Arménie*. Seul le début de son œuvre se rapporte à la période dont nous nous occupons. La plupart des renseignements relatifs au XIIe siècle ont d'ailleurs un caractère légendaire. L'ouvrage a été édité et traduit par Dulaurier, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 493 et sq.

6. Sempad (1208-1276), connétable du royaume d'Arménie, est l'auteur d'une *Chronique* qui s'étend de 952 à 1274. Jusqu'en 1152, il copie Mathieu d'Edesse et Grégoire le Prêtre. L'ouvrage a subi diverses additions et a été continué jusqu'en 1331. L'œuvre depuis 1092 a été éditée et traduite par Dulaurier, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 610 et sq.



Barsauma ; il fut nommé patriarche, en 1166, et mourut en 1199[1] Outre sa *Chronique*, Michel composa divers ouvrages juridiques et liturgiques. La *Chronique* de Michel, pendant longtemps perdue, a été retrouvée par M. l'abbé Chabot et est actuellement en cours de publication. Jusqu'ici on ne la connaissait que par une traduction arménienne fort abrégée[2].

L'ouvrage commence à la création et s'étend jusqu'à l'année 1193 ; l'auteur l'écrivit en 1196. « La plupart des chapitres sont sur trois colonnes, la colonne du milieu donne l'histoire civile, une autre contient l'histoire ecclésiastique, une troisième rapporte, sous forme de synchronismes, divers récits qui ne figurent pas dans la colonne du milieu »[3]. Pour l'époque qui nous intéresse, une lacune grave existe entre les années 1152 et 1168. Outre ses souvenirs personnels, Michel a utilisé une chronique dont il cite l'auteur, Jean de Kéçoun, mort en 1171[4].

La *Chronique* de Michel a une importance considérable ; l'auteur est en général bien informé et donne des renseignements précieux pour l'histoire des rapports des Musulmans d'Asie Mineure avec l'empire grec et la Syrie.

2° Bar Hebræus. — Bar Hebræus ou Abou'l Faradj était fils d'un médecin de Mélitène ; il naquit en 1226 ; à l'âge de vingt ans, il devint évêque de Goubos, puis passa successivement sur les sièges de Labakin et d'Alep[5]. En 1264, le patriarche Ignace III le nomma maphrien de l'Orient ; il mourut en 1286.

L'activité littéraire de Bar Hebræus a été considérable ; elle s'est exercée dans presque toutes les branches des sciences. Ses ouvrages historiques sont sa *Chronique syriaque*[6] et sa *Chronique ecclésias-*

1. Cf. Rubens Duval, *La littérature syriaque*, Paris, 1907, 8°, p. 401.
2. *La Chronique de Michel le Syrien, patriarche jacobite d'Antioche* (1166-1199), éditée pour la première fois et traduite en français par J.-B. Chabot, Paris, t. I-III (incomplet), 1899-1904. La version arménienne a été traduite par Langlois, *Chronique de Michel le Grand, patriarche des jacobites*, Venise, 1868 ; et éditée en arménien, à Jérusalem, en 1870 et 1871. Une édition et une traduction française se trouvent dans *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I.
3. Rubens Duval, *op. cit.*, p. 197.
4. *Ibid.*
5. *Id.*, p. 409.
6. Ed. et trad. Bruns et Kirsch, *Bar Hebræi Chronicon syriacum*, Leipsig, 1789, 2 vol. in-8°. Edition Bedjan, *Gregorii Bar Hebræi Chronicon syriacum*, Paris, 1890.

tique[1]. La première est un abrégé et une continuation de la *Chronique* de Michel le Syrien. Bar Hebræus en a donné lui-même une traduction arabe[2]. Pour notre sujet, l'importance de l'œuvre de Bar Hebræus a diminué depuis la découverte de l'œuvre originale de Michel ; toutefois le *Chronicon syriacum* permet de combler les lacunes de l'unique manuscrit de Michel connu jusqu'ici.

La *Chronique ecclésiastique* de Michel commence à Aaron et traite de l'histoire de l'église syrienne occidentale et des patriarches d'Antioche jusqu'à 1285 ; elle a été continuée jusqu'en 1495. Elle ne nous a fourni que peu de détails.

5° *Chroniques arabes*. — Les deux ouvrages d'Ibn el Athir dont nous avons parlé dans notre premier volume sont également à utiliser pour l'histoire de Jean et de Manuel Comnène[3].

Sibt ibn el Djenzi (1186-1256) est l'auteur d'une vaste chronique, le *Mirât ez Zèmân*, qui donne quelques détails sur l'expédition de Jean Comnène en Syrie[4]. L'ouvrage est malheureusement incomplet et s'arrête à l'année 1146.

Abou Chamah, né à Damas (1202), mort en 1267, est l'auteur du *Livre des deux jardins*, particulièrement important pour l'histoire de l'Orient latin, depuis la seconde croisade jusqu'à la fin du XIIe siècle[5]. Au point de vue de l'histoire byzantine, l'auteur fournit des renseignements intéressants sur les relations de Manuel Comnène avec Nour ed Dîn, sur les expéditions de Syrie (1159) et d'Egypte (1169) ; il expose clairement les craintes causées au basileus par les tentatives des Normands de Sicile pour prendre pied en Orient. L'auteur a utilisé des chroniques plus anciennes et a inséré des documents d'archives qui donnent une valeur particulière à son œuvre.

Kemal ed dîn, né à Alep (1191), mort au Caire (1262), est l'auteur de la *Crême de l'histoire d'Alep*[6]. Il fournit, notamment

1. Ed. et trad. Abbeloos et Lamy, *Gregorii Bar Hebræi Chronicon ecclesiasticum*, 3 vol. in-8°, Louvain, 1872-77.
2. Cette version a été éditée et traduite par Pocock, à Oxford, en 1663, et éditée à Beyrouth par le P. Salhani, en 1890.
3. Cf. mon *Alexis Ier Comnène*, p. XLI et sq.
4. Ed. *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. III, p. 517.
5. Ed. *ibid.*, t. IV et V.
6. Jusqu'à l'année 1146 l'ouvrage est édité et traduit dans le *Recueil des his-*

au point de vue chronologique, des détails sur la première expédition de Jean Comnène en Syrie ; sur l'époque de Manuel, Kemal ed dîn est plus bref ; il est néanmoins une source importante, car il nous permet de constater les résultats donnés par l'alliance des Latins avec Byzance (après 1159) et nous renseigne sur les rapports de Nour ed dîn avec le sultan d'Ikonium.

6° *Les Annales.* — Sous les règnes de Jean et de Manuel Comnène, Byzance est intervenue dans la plupart des questions que la politique européenne eut à traiter ; aussi les affaires byzantines sont-elles assez fréquemment mentionnées dans les Annales qui nous ont été conservées. Sans entrer dans le détail, nous nous bornerons à indiquer les diverses Annales qui doivent être consultées. D'une manière générale, il faut toujours avoir présent à l'esprit que, depuis la deuxième croisade, Manuel, rendu responsable de l'échec de l'expédition, a été très sévèrement jugé par l'opinion publique européenne ; par suite, les divers rédacteurs d'Annales ont souvent une tendance marquée à présenter les faits sous un jour défavorable au basileus.

Les *Annales Posonienses*[1], les *Annales Mellicenses*[2], les *Annales Pragenses*[3], les *Annales Gradicenses*[4], la *Continuatio canonici Wisegradensis Cosmæ*[5], la *Continuatio Zwetlensis*[6], la *Continuatio Admuntensis*[7], et la *Continuatio Claustroneoburgensis*[8] nous fournissent sur les rapports de la Hongrie avec Byzance des renseignements d'autant plus précieux qu'ils permettent de fixer la chronologie.

Pour l'histoire de la deuxième croisade, les Annales les plus importantes sont les *Annales Herbipolenses*[9] et les *Annales Pali-*

toriens des croisades, *Hist. orientaux*, t. III, p. 517 et sq. Depuis cette date, M. Blochet en a publié une traduction dans la *Revue de l'Orient latin*, t. III et IV.

1. Ed. Arndt, M. G. H. SS., t. XIX, p. 571 et sq.
2. Ed. Wattenbach, *ibid.*, t. IX, p. 484 et sq.
3. Ed. Köpke, *ibid.*, t. III, p. 119 et sq.
4. Ed. Wattenbach, *ibid.*, t. XVII, p. 644 et sq.
5. Ed. Köpke, *ibid.*, t. IX, p. 245 et sq.
6. Ed. Wattenbach, *ibid.*, t. IX, p. 537 et sq.
7. Ed. Wattenbach, *ibid.*, t. IX, p. 579 et sq.
8. Ed. Wattenbach, *ibid.*, t. IX, p. 613 et sq.
9. Ed. M. G. H. SS., t. XVI, p. 1 et sq.

denses[1]; quelques détails sont fournis par les *Annales Magdeburgenses*[2], les *Annales Egmundani*[3], les *Annales Rodenses*[4], les *Annales Pegavienses*[5], les *Annales Ratisponenses*[6], la *Continuatio Præmonstratensis*[7] de Sigebert de Gembloux (1113-1155) et la *Continuatio Sanblasiana*[8] d'Otton de Freisingen (1149-1209).

Pour les relations de Byzance avec l'Allemagne et l'Italie, il faut consulter outre les *Annales Herbipolenses*, les *Annales Erphesfurdenses*[9], les *Annales sancti Petri Erphesfurdensis*[10], les *Annales Magdeburgenses*[11], l'*Annalista Saxo*[12], les *Annales Marbacenses*[13], les *Annales maximi Colonienses*[14], dites aussi *Chronica regia Coloniensis* (ces dernières sont particulièrement importantes par ce qu'elles nous apprennent des relations de Barberousse avec le sultan d'Ikonium, Kilidj Arslan, l'adversaire de Manuel Comnène en Asie Mineure), les *Annales Venetici breves*[15], les *Annales Casinenses*[16], les *Annales Ceccanenses*[17], les *Annales Januenses*[18], et les *Annales Pisani*[19].

Il faut également citer les *Annales de Goustin*[20], et les *Annales d'Ipat*[21] qui nous permettent de préciser le rôle joué par les Byzantins dans les affaires russes.

1. Ed. M. G. H. SS., t. XVI, p. 48 et sq.
2. Ed. *ibid.*, p. 107 et sq.
3. Ed. *ibid.*, p. 443 et sq.
4. Ed. *ibid.*, p. 688 et sq.
5. Ed. *ibid.*, p. 234 et sq.
6. Ed. Wattenbach, *ibid.*, t. XVII, p. 579 et sq.
7. Ed. Bethman, *ibid*, t. VI, p. 447 et sq.
8. Ed. Wilmans, *ibid.*, t. XX, p. 304 et sq.
9. Ed. *ibid.*, t. VI, p. 536 et sq.
10. Ed. *ibid.*, t. XVI, p. 16 et sq.
11. Ed. *ibid.*, p. 107 et sq.
12. Ed. Waitz, *ibid.*, t. VI, p. 542 et sq.
13. Ed. Wilmans, *ibid.*, t. XVII, p. 146 et sq.
14. Ed. Waitz, M. G. H., in usum scholarum, Hanovre, 1886.
15. Ed. Simonsfeld., M. G. H. SS., t. XIV, p. 70 et sq.
16. Ed. *ibid.*, t. XIX, p. 305 et sq.
17. Ed. Pertz, *ibid.*, p. 276 et sq.
18. Ed. Pertz, *ibid.*, t. XVIII, p. 11 et sq. De 1099 à 1163, les *Annales Januenses* sont l'œuvre de Cafaro, de 1164 à 1173 celle d'Oberto, et de 1174 à 1196 celle d'Ottoboni.
19. Ed. K. Pertz, M. G. H. SS., t. XIX, p. 236 et sq. Elles sont l'œuvre de Marango, † v. 1188.
20. Ed. de la Commission archéographique, *Polnoe sobranie rousskik lietopisei*, t. II, Saint-Pétersbourg, 1866.
21. Ed. de la Commission archéographique, *Lietopis po Ipatskomou spiskou*, Saint-Pétersbourg, 1871. Ces annales tirent leur nom du monastère de Saint-Ipat, à Kostroma, où elles ont été rédigées.

On désigne improprement sous le nom d'*Annales Dalmates*, des recueils composés tardivement par divers savants [1]. Pour une époque plus tardive ces Annales peuvent avoir une certaine utilité, leurs auteurs ayant connu des documents perdus, mais pour le XII[e] siècle elles n'ont aucune valeur.

Il en est de même des *Annales serbes*, recueil de récits légendaires composé à une époque tardive (XIV[e] s.) [2].

7° *Œuvres diverses*. — POÉSIES, DISCOURS, VIES, etc.

Certaines œuvres littéraires des contemporains de Jean et de Manuel Comnène renferment de nombreuses allusions à des faits historiques et par là elles sont une source précieuse pour l'historien.

Parmi les orateurs dont quelques discours nous ont été conservés, nous nommerons Eustathios de Thessalonique, Basile d'Achrida, et Michel de Thessalonique.

Eustathios († v. 1194) est un personnage trop connu pour qu'il soit besoin de donner sur son compte des détails biographiques [3]. Dans son œuvre immense seuls quelques discours fournissent des détails pour le règne de Manuel. Les deux plus importants sont le discours prononcé à l'occasion de l'arrivée à Constantinople de la fille de Louis VII, fiancée au jeune Alexis II, et l'oraison funèbre de Manuel ; cette dernière œuvre est particulièrement précieuse par la variété des détails qu'elle nous donne tant sur la personne que sur la politique de l'empereur défunt [4].

Basile d'Achrida, archevêque de Thessalonique, nous a laissé, outre plusieurs discours de polémique contre l'Église latine, l'orai-

1. Les principaux rédacteurs sont : Orbini (M.), *Il regno degli Slavi*, Pesaro, 1601 ; Luccari (Giac. di Piet.), *Copioso ristretto degli annali di Rausa*, Venise, 1605 ; Resti, *Chronica Ragusii*, ed. dans *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium*, t. XXV.

2. Ed. Schafarik, *Krátké Letopisy srbske*, dans *Okázky občanského pisemnictvi*, Prague, 1851, p. 68 (cette brochure figure dans l'ouvrage du même auteur, *Památky drevniho pisemnictvi Jihoslanuv*, Prague, 1851, avec une pagination spéciale) et Stojanitch, *Srpski rodoslovi letopisi*, dans le *Glassnik*, t. LIII.

3. Cf. Krumbacher, *op. cit.*, p. 536 et sq.

4. L'oraison funèbre de Manuel est éditée dans Tafel, *Eustathii Thessalonicensis opuscula*, Francfort-s.-M., 1832 ; le même auteur en a donné une traduction allemande avec de nombreuses notes dans *Komnenen und Normannen*, Stuttgart, 1870. Les autres discours ont été édités par Regel, *Fontes rerum byzantinarum*, t. I, Saint-Pétersbourg, 1892.

son funèbre de l'impératrice Irène, première femme de Manuel Comnène[1].

A Michel de Thessalonique, condamné comme hérétique, nous devons divers discours où abondent les allusions aux événements contemporains[2].

Il faut encore citer : Constantin Manassès dont l'*Hodoiporikon*, récemment publié, est précieux pour l'histoire des négociations qui précédèrent le second mariage de Manuel[3]. Tzetzès qui eut avec l'impératrice Irène des rapports orageux[4], et enfin Théodore Prodromos dont l'œuvre est de beaucoup la plus considérable.

Sur la personnalité de Prodromos les critiques sont bien loin d'être d'accord, et on ne sait pas encore exactement à qui il convient d'attribuer les multiples ouvrages que les manuscrits nous ont transmis sous le nom de Prodromos. La question pourra seulement être résolue, comme le pensait Krumbacher, quand l'œuvre entière de Prodromos aura été éditée[5].

Sans prendre ici parti dans le débat, nous nous bornerons à faire connaître les opinions contradictoires des divers critiques qui se sont occupés de la question le plus récemment. M. Chatzidakis compte deux écrivains du nom de Prodromos, Théodore et Hilarion Ptochoprodromos, ce dernier aurait été moine au couvent de Philothée[6]. MM. Neumann[7] et Diehl[8] admettent égale-

1. Sur Basile d'Achrida, cf. Schmidt, *Des Basilius aus Achrida Erzbischofs von Thessalonich bisher unedierte Dialoge*, Munich, 1901 ; l'oraison funèbre d'Irène a été éditée par Vasilievskij dans la *Vizant. Vremennik*, t. I, p. 55 et sq.

2. Sur la personnalité de Michel, cf. Dräseke, *Zu Michael Glykas*, *Byz. Zeitschrift*, t. V (1896), p. 57, et Schmidt, *op. cit*,, p. 7 ; je me range à l'avis de ce dernier qui se refuse à voir en Michel un archevêque de Thessalonique. Trois discours de Michel sont édités dans Regel, *op. cit.*, p. 131 et sq.

3. Ed. Horna, *Das Hodoiporikon des Konstantin Manasses*, *Byzant. Zeitschrift*, t. XIII, p. 313 et sq.

4. Les lettres de Tzetzès ont été éditées par Th. Pressel, Tübingen, 1881 ; les *Chiliades*, par Th. Kiessling, *Joannis Tzetzæ historiarum variarum chiliades*, Leipsig, 1826. Cf. sur Tzetzès, Krumbacher, *op. cit*,, p. 526, et Hart, *De Tzetzarum nomine vitis scriptis*, Jahns Jahrb. Supplementb., t. XII (1880-1881). Je n'ai pu me procurer H. Giske, *De Joannis Tzetzæ scriptis ac vita*, Diss. Rostock, 1881. Sur les démêlés de Tzetzès avec Irène, cf. *infra*. p. 210.

5. Krumbacher, *op. cit.*, p. 760.

6. G. Chatzidakis, Περὶ τῶν Προδρόμων Θεοδώρου καὶ Ἱλαρίωνος, dans la *Viz. Vremennik*, t. IV (1897), p. 100 et sq. Déjà, la distinction entre les deux Prodromos avait été faite par Iken et Petersen, cf. Krumbacher, *loc. cit.*

7. Neumann, *op. cit.*, p. 46 ; cf. Keil (B.) dans *Wiener Studien*, t. XI (1889), p. 106.

8. Diehl, *Figures byzantines*, 2e s., Paris, 1908, p. 136.

ment l'existence de deux personnages du nom de Prodromos. Pour M. Papadimitriou, il faudrait distinguer Hilarion Ptochoprodromos et deux Théodore Prodromos, l'un, né vers 1070 et mort vers 1153; l'autre, mort vers 1166[1]. M. Papadopoulos Kerameus ne reconnaît qu'un seul Prodromos[2].

Sous le nom de Prodromos nous possédons une série d'ouvrages appartenant aux genres les plus différents. A la fois romancier [3], hagiographe [4], épistolier, orateur, Prodromos est également l'auteur d'un poème astrologique[5], de poèmes religieux, d'ouvrages philosophiques, de satires et de compositions burlesques[6]. Un grand nombre de ces œuvres sont des pièces de circonstance, précieuses par leurs allusions aux personnes, aux évènements politiques ou militaires[7]; d'autres nous fournissent de curieux renseignements sur la vie du menu peuple de Constantinople.

Les écrits de Prodromos actuellement édités sont épars dans

1. Papadimitriou (S.), Οἱ Πρόδρομοι, dans la *Viz. Vremennik*, t. V (1898), p. 91 et sq. ; *Feodora Ptochoprodroma manganskia stichotvorenia*, dans les *Annales (Lietopis) de la Société d'histoire et philologie de l'Université d'Odessa*, t. VII (1899), partie byzantine, IV, p. 1 et sq. ; Κρῖστος καὶ Θεόδωρος Πρόδρομοι, *ibid.*, t. X (1902), partie slave-byzantine, VII, p. 1 et sq. ; Ὁ Πρόδρομος τοῦ Μαρκιανοῦ κώδικος, dans la *Viz. Vremennik*, t. X (1903), p. 102 et sq. ; *Feodor Prodrom*, Odessa, 1905.

2. Papadopoulos Kerameus, Εἷς καὶ μόνος Θεόδωρος Πρόδρομος, dans les *Annales (Lietopis) de la Société d'histoire et de philologie de l'Université d'Odessa*, t. VII (1899), partie byzantine, IV, p. 385 et sq. Sur toute la question Prodromos, cf. Kurtz, dans *Byz. Zeitschrift*, t. X, pp. 234 et 244, t. XIII, pp. 227 et 535, t. XVI, p. 289 et sq., t. VIII, p. 214.

3. Prodromos a composé un roman, Τὰ κατὰ Ῥοδάνθην καὶ Δοσικλέα. ed. Hercher, *Scriptores erotici græci*, t. II, Leipsig, 1859, p. 287 et sq., cf. O. Häger, *De Theodori Prodromi in fabula erotica* Ῥοδάνθης καὶ Δοσικλῆς *fontibus*, Gottingen, 1908.

4. Prodromos est l'auteur d'une *Vie* de saint Mélétios le jeune, éd. Vasilievskij, Saint-Pétersbourg, 1886.

5. Poème dédié à la sébastocratorissa Irène, éd. Miller, *Notices et extraits des manuscrits*, t. XXIII (1872), 2, p. 1 et sq.

6. On trouvera l'indication des œuvres de Prodromos dans Krumbacher, *op. cit.*, pp. 87, 140, 750 et sq., et 864 et sq.

7. Parmi les pièces de circonstances composées par Prodromos, certaines sont particulièrement importantes ; ce sont celles qui nous fournissent des renseignements que les chroniqueurs ne nous donnent point. Mentionnons spécialement les pièces célébrant les victoires de Jean Comnène sur les Turks, Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1344 et sq., et Kurtz, *op. cit.*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. XVI, p. 75.

une multitude de publications : on en trouvera la bibliographie dans l'ouvrage de M. Papadimitriou[1].

En dehors de l'intérêt historique qu'elles présentent, les œuvres de Prodromos sont particulièrement précieuses en cela qu'elles nous permettent de connaître le monde des écrivains à Constantinople et qu'elles nous montrent ce qu'était à l'époque des Comnène ce qu'on a appelé très justement le prolétariat de lettres[2]. Vivant dans le monde de la cour, en rapport avec la famille impériale et avec les grands, les malheureux auteurs trouvaient néanmoins fort difficilement des protecteurs dont la munificence leur assurât la vie matérielle. A Byzance, on se piquait d'aimer les lettres, mais on se souciait fort peu de la manière dont les écrivains pouvaient vivre. Les œuvres de Prodromos nous révèlent l'écrivain besoigneux, à l'affût de toutes les occasions de gagner quelque argent avec sa plume, prêt à célébrer tous les événements qui surviennent dans la vie de ses protecteurs, dans l'espérance que son œuvre sera récompensée de quelques pièces de monnaie. Pour obtenir ce qu'il lui faut pour vivre, l'écrivain byzantin ne recule devant aucune flatterie : non seulement, il prodigue à ceux auxquels il s'adresse les louanges les plus hyperboliques, mais encore sa plume est à la disposition de quiconque veut bien la payer. On conçoit facilement ce que de pareilles mœurs enlèvent à la dignité de l'écrivain. La vie de Prodromos, jusqu'au moment où il trouva un abri dans un monastère, n'est qu'une perpétuelle sollicitation. A l'honneur du poète on ne peut guère relever que la fidélité témoignée jusque dans sa disgrace à sa protectrice, la sébastocratorissa Irène. Prodromos ne craignit pas de solliciter auprès de Manuel Comnène la grâce de sa bienfaitrice.

Diverses œuvres écrites par des auteurs non byzantins doivent encore être signalées. Telles sont la *Vie d'Hadrien IV* et la *Vie*

1. Papadimitriou, *Feodor Prodrom*, p. 11 et sq. Aux ouvrages indiqués il faut ajouter : L. Sternbach, *Spicilegium Prodromeum*, dans *Dissert. philol. class. Acad.*, t. XXXIX, Cracovie, 1904, p. 336 et sq., cf. les éclaircissements de Grégoire, *Notes épigraphiques*, dans la *Revue de l'Instruction publique en Belgique*, t. LII, p. 152 et sq., et A. Majuri, *Anecdota Prodromea*, dans *Rendi conti della r. Academia dei Lincei Scienze morali storiche e filol.*, 5e série, t. XVII (1908), p. 521 et sq., et Kurtz, *op. cit.*, dans la *Byz. Zeitschrift*, t. XVI, p. 69 et sq.

2. Sur la vie des écrivains à Byzance à l'époque des Comnène, cf. Diehl, *op. cit.*, p. 134 et sq.

d'Alexandre III par le cardinal Boson († peu après 1178)[1]; toutes deux sont précieuses par les renseignements qu'elles nous fournissent sur les rapports de la papauté avec l'empire d'Orient; elles nous font connaître les tentatives de Manuel pour rétablir l'unité de l'empire.

La *Translatio sancti Isidori* est la meilleure source que nous possédions sur la guerre qui mit aux prises Venise et Jean Comnène; elle a pour auteur Cerbani qui assista à une partie des événements qu'il raconte[2].

Le *Liber de obsidione Anconæ*, de Boncompagni, écrit sans doute dans les premières années du XIII[e] s., raconte le siège d'Ancône par les troupes de Barberousse, en 1173. C'est une apologie des Ancônitains. mais on y trouve quelques renseignements précieux sur le rôle alors joué par les Grecs[3].

Nous mentionnerons enfin les vies d'Etienne Némannia, prince de Serbie, qui, devenu moine, prit le nom de Siméon, sous lequel il est canonisé. Nous possédons trois vies de Némannia; les deux premières sont l'œuvre de ses fils, Etienne le premier couronné, et saint Sabbas; la troisième est de Domentian[4]. Ce sont trois ouvrages médiocres manquant complètement de précision.

Enfin, dans cette même catégorie, une place à part doit être faite à l'*Autobiographie* d'Ousâma qui nous fournit un récit excessivement détaillé du siège de Schaizar par Jean Comnène[5].

1. Ed. Duchesne, *Liber pontificalis*, t. II, p. 388 et sq.
2. Ed. *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. V, p. 321 et sq.
3. Ed. Gaudensi, *Bulletino dell'istituto storico italiano*, n° 15, 1895; cf. Ebehrard (W.), *Uber das Handschriftenverhältniss des Liber de obsidione Anconæ*, dans le *Neues Archiv*, t. XXVI, p. 760.
4. Ed. Paulovitch, Belgrade, 1877. Les deux premières vies sont, en outre, éditées par Schafarik, dans *Památky drevniho pisemnictvi Jihoslavnuv*, Prague, 1851, et la troisième par Chodzko, *Légendes slaves du moyen âge*, Paris, 1858, 4°.
5. Cf. Derenbourg (H.), *Ousâma ibn Mounkidh, Un émir syrien au premier siècle des croisades* (1095-1188). Paris, 1886-1889, 2 vol. in-8°. La traduction de l'*Autobiographie* a été publiée par le même auteur dans la *Revue de l'Orient latin*, t. II (1894), p. 327 et sq.



l. M. G. H. SS., t. XX.

l. Simonsfeld, M. G. H. SS., t. XIV.

des *Königreichs Sizilien vom Tode Rogers II*

1892, 8°.

Konstantin Manasses, dans *Wiener Studien*,

l. Pesth, 1863, 8°.

kh, dans *Recueil des historiens des croisades*,

al. ibid., t. II.

fferrat, Marburg, 1880, 8°.

NICARUM, t. I, *Monumenta Corbeiensia*, Berlin,

. Migne, P. L., t. CLXXIX.

hrichten über Friedrichs I griechische und

ser Reichstage, Berlin, 1874, 8°.

on Belgrad nach Konstantinopel, Prague,

, Athènes, 1894. 8°.

dische Politik Kaiser Manuels, Strasbourg,

ad. St.-Thomas, t. II, Paris, 1819.

ngariæ, t. II, III et IV, Pesth, 1779-1781, 8°.

stoire d'Alep, *Recueil des historiens des croi-*

à l'année 1146 ; après cette date, trad. Blo-

et IV.

iarum variarum chiliades, Leipsig, 1826, 8°.

θωμάτων τῷ μακαρίτῃ βασιλεῖ καὶ πορφυρογεν

ησις τῶν πραχθέντων τῷ ἀοιδίμῳ υἱῷ αὐτοῦ τ

λ τῷ Κομνηνῷ πονηθεῖσα, éd. A. Meinecke,

zantinæ, Bonn, 1836, 8°.

du moine Jacques ave … *Irène*,

de l'université d'Ode

byzantinischen Litte

richte d. bayer.

des zweiten Kr

eiten Kreuzzugs,

des zweiten Kreuzzu

BIBLIOGRAPHIE

Liste des principaux Ouvrages et Articles cités [1].

Abou chamah, *Le livre des deux jardins,* dans *Recueil des historiens des croisades. Hist. orientaux*, t. IV et V.

Acta Bosnæ = Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium, t. XXIII.

Michel Akominatos, Μιχαὴλ Ἀκομινάτου τοῦ Χωνιάτου τὰ σωζόμενα, éd. Lambros, Athènes, 1879, 2 vol. 8°.

Nikétas Akominatos Choniatès, Ἱστορία, ed. Bekker, dans *Corpus scriptorum historiæ byzantinæ*, Bonn, 1835, 8°.

— Θησαυρὸς Ὀρθοδοξίας, éd. Migne, P. G., t. CXL.

Alishan, *Sissouan*, Venise, 1899, 4°.

Allatius, *De ecclesiæ occidentalis atque orientalis perpetua consensione*, Cologne, 1648, 8°.

Annales Casinenses, éd. Pertz, M. G. H. SS., t. XIX.

Annales Ceccanenses, éd. Pertz, M. G. H. SS., t. XIX.

Annales Colonienses maximi = Chronica regia Coloniensis, éd. Waitz, M. G. H. *in usum scholarum*.

Annales Egmundani, éd. M. G. H. SS., t. XVI.

Annales Erphesfurdenses, éd. M. G. H. SS., t. VI.

Annales de Goustin, éd. dans *Sobranie rousskik lietopisei,* t. II, Saint-Pétersbourg, 1843.

Annales Gradicenses, éd. Wattenbach, M. G. H. SS., t. XVII.

Annales Herbipolenses, éd. M. G. H. SS., t. XVI.

Annales d'Ipat, éd. de la commission archéographique, *Lietopis po ipatskomou spiskou,* Saint-Pétersbourg, 1871.

Annales Januenses, éd. M. G. H. SS., t. XVIII.

Annales Magdeburgenses, éd. M. G. H. SS., t. XVI.

Annales Marbacenses, éd. Wilmans, M. G. H. SS., t. XVII.

Annales Mellicenses, éd. Wattenbach, M. G. H. SS., t. IX.

Annales Palidenses, éd. Winkelmann, M. G. H. SS., t. XVI.

Annales Patherbrunnenses, éd. Scheffer-Boichorst, Innsbruck, 1870, 8°.

1. A compléter par la bibliographie du t. I. Les sources narratives et les recueils d'actes sont indiqués en petites capitales.

ANNALES PEGAVIENSES, éd. M. G. H. SS., t. XVI.

ANNALES PISANI, éd. K. Pertz, M. G. H. SS., t. XIX.

ANNALES POSONIENSES, éd. Ardnt, M. G. H. SS., t. XIX.

ANNALES RATISPONENSES, éd. Wattenbach, M. G. H. SS., t. XVII.

ANNALES RODENSES, éd. M. G. H. SS., t. XVI.

ANNALES SANCTI PETRI ERPHESFURDENSES, éd. M. G. H, SS., t. XVI.

ANNALES SANCTI RUDBERTI SALISBURGENSIS, éd. Wattenbach, M. G. H. SS., t. IX.

ANNALES VENETICI BREVES, éd. Simonsfeld, M. G. H. SS., t. XIV.

ANNALISTA SAXO, *Chronicon*, éd. Waitz, M. G. H. SS., t. VI.

ANNE COMNÈNE, *Alexiade*, éd. Schoppen et Reifferscheid, Bonn, 1869-78, 2 vol., in-8°.

ARNOLD DE LUBECK, *Chronica Slavorum*, éd. Lappenberg, M. G. H. SS., t. XXI.

A. Baer, *Die Beziehungen Venedigs zum Kaiserreiche in den staufischen Zeit*, Innsbruck, 1888, 8°.

Banduri, *Imperium orientale*, Venise, 1725, f°.

BAR HEBRÆUS, *Chronicon syriacum*, éd. Bruns et Kirsch, Leipsig, 1789, 2 vol., 4°.

— *Chronicon ecclesiasticum*, éd. Abbeloos et Lamy, Louvain, 1872, 3 vol., 8°.

BENJAMIN DE TUDELE, *Die Reisebeschreibungen des R. Benjamin von Tudela*, éd. et trad. Grünhut et Adler, Jérusalem, 1903, 2 vol., 8°.

SAINT BERNARD, *Epistolæ*, éd. Migne, P. L., t. CLXXXII.

Bernhardi, *Konrad III*, Leipsig, 1883, 8°.

Bertolotto, DOCUMENTI SULLE RELAZIONI DI GENOVA COLL'IMPERO BIZANTINO, dans *Atti della società ligure di storia patria*, t. XXVIII (1896).

Besta, *La cattura dei Veneziani in Oriente per ordine dell imperatore Emmanuele Comneno*, Feltre, 1900, 8°.

Boissonade, *Anecdota nova*, Paris, 1844, 8°.

BONCOMPAGNI, *Liber de obsidione Anconæ*, éd. Gaudenzi, *Bulletino dell' istituto storico italiano*, t. XV, 1895.

Ami Boué, *Recueil d'itinéraires dans la Turquie d'Europe*, Vienne, 1854, 2 vol. 8°.

Bréhier, *L'Eglise et l'Orient au moyen âge*, Paris, 1907, 8°.

Brosset, COLLECTION D'HISTORIENS ARMÉNIENS, Saint Pétersbourg, 1874-76, 2 vol., 8°.

— HISTOIRE DE GÉORGIE, Saint-Pétersbourg, 1849, 4°.

CAFARO = ANNALES JANUENSES.

CANONICI WISEGRADENSIS CONTINUATIO COSMÆ, éd. Köpke, M. G. H. SS., t. IX.

Cappelletti, *Nerses Clajensis opera*, Venise, 1832, 2 vol. 8°.

Casanova, *La numismatique des Danichmendites*, dans la *Revue numismatique*, 3e s., t. XII, XIII et XIV.

Castellani, *Epitalamio di Teodoro Prodromo per le nozze di Teodora Comnena e Giovanni Contostephano*, Venise, 1888, 8°.

Casus monasterii Petrishusensis, éd. Abel et Weiland, M. G. H. SS., t. XX.

Cerbani, *Translatio sancti Isidori*, dans *Recueil des historiens des croisades, Historiens occidentaux*, t V.

F. Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis Ier Comnène (Mémoires et Documents publiés par la Société de l'Ecole des Chartes*, t. IV), Paris, 1900, 8°.

— *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile*, Paris, 1907, 2 vol. 8°.

Chronicon Casauriense, éd. Muratori, R. I. SS., t. II, 2.

Chronicon pictum Vindobonense, éd. Florianus, *Historiæ Hungariæ fontes*, I, SS., II.

Continuatio Admuntensis, éd. Wattenbach, M. G. H. SS., t. IX.

Continuatio Claustroneoburgensis, éd. Wattenbach, M. G. H. SS., t. IX.

Continuatio Præmonstratensis, éd. Bethmann, M. G. H. SS., t. VI.

Continuatio Sanblasiana, v. Otto de San Blasio.

Continuatio Zwetlensis I, éd. Wattenbach, M. G. H. SS., t. IX.

Cramer, *Anecdota græca e codd. manuscriptis bibliothecarum Oxoniensium*, Oxonii, 1836, 8°.

Dandolo, *Chronicon*, éd. Muratori, R. I. SS., t. XII.

H. Delehaye, *Synaxarium ecclesiæ Constantinopolitanæ*, Bruxelles, 1902, f°.

Démétracopoulos, *Bibliotheca ecclesiastica*, Leipsig, 1866, 8°.

Hartwig Derenbourg, *Ousâma ibn Mounkidh, Un émir syrien au premier siècle des croisades* (1095-1188), Paris, 1886-1889, 2 vol., 8°.

C. Diehl, *Figures byzantines*, 2e s., Paris, 1908.

— *Manuel d'archéologie byzantine*, Paris, 1910, 8°.

Dmitrievskij, Typika, Kiev, 1895, 8°.

Dodu, *De Fulconis Hierosolymitani regno*, Paris, 1894, 8°.

J. Dräseke, *Zu Michael Glykas*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. V.

— *Zu Nikolaos von Methone*, dans *Zeitschrift f. die Kirchengeschichte*, t. IX.

— *Nikolaos von Methone*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. I.

— *Bischof Anselm von Havelberg und seine Gesandtschaftsreisen nach Byzanz*, dans *Zeitschr. für die Kirchengeschichte*, t. XXXI.

Du Cange, *Familles d'Outre-mer*, éd. Rey, Paris, 1869, 4°.

— *Historia byzantina duplici commentario illustrata*. I, *Familiæ augustæ byzantinæ*. II, *Constantinopolis christiana*, Paris, 1680, f°.

L. Duchesne, éd. du Liber Pontificalis, Paris, 1886-1892, 2 vol., 4°.

Ebersolt, *Etude sur la topographie et les monuments de Constantinople*, dans *Revue archéologique*, 4e s., t. XIV.

Ebersolt, *Le grand palais de Constantinople*, Paris, 1910, 8°.

Endlicher, Monumenta Arpadiana, Saint-Gall, 1849, 8°.

Eude de Deuil, *De Ludovici VII profectione in Orientem*, éd. Migne, P. L., t. CLXXXV.

Eustathii Thessalonicensis Opuscula, éd. Fr. Tafel, Francfort s M., 1832, 4°.

Eustratiadès, Μιχαὴλ τοῦ Γλυκᾶ εἰς τὰς ἀπορίας τῆς θείας γραφῆς κεφάλαια, t. I, Athènes, 1906, 8°.

Falcand, *Liber de regno Siciliæ*, éd. Siragusa, Rome, 1897, 8°.

Fessler, *Geschichte von Ungarn*, éd. Klein, t. I, Leipsig, 1867, 8°.

Fejer, Codex diplomaticus Hungariæ, t. II, Budæ, 1829, 8°.

Forster, *III Béla*, Bude, 1900, f°.

Gédéon, Πατριαρχικοὶ πίνακες, Constantinople, 1890, 8°.

Gerhoh, *Opera*, éd. Scheibelberger, Lincii, 1875, 8°.

W. v. Giesebrecht, *Geschichte der deutschen Kaiserzeit*, 5 vol., Brunswick Leipsig, 1855 et sq.

H. Grégoire, *Notes épigraphiques*, dans *Revue de l'instruction publique en Belgique*, t. LII.

Grégoire le Prêtre, éd. et trad. Dulaurier, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I.

C. Grot, *Iz istorij Ougrij i Slavianstva v. XII viékié*, Varsovie, 1889, 8°.

Guillaume de Tyr, *Historia rerum in partibus transmarinis gestarum*, dans le *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. I.

Guiragos de Kantzag, *Histoire d'Arménie*, trad. Brosset, *Deux historiens arméniens*, St-Petersbourg, 1870.

F. Hanna, *Das byzantin. Lehrgedicht Spaneas nach dem Codex Vindobon. 193*, dans *Jahresbericht über das k. k. akad. Gymnasium in Wien*, Vienne, 1896.

— *Das byzant. Lehrgedicht Spaneas nach dem Codex Vindobon. sup. gr. 77 und Oxoniensis miscell. 284*, Vienne, 1898.

J. von Hannenheim, *Ungarn unter Bela II und Geisa II in seinen Beziehungen zu Deutschland*, Hermannstadt, 1884, 8°.

Hart, *De Tzetzarum nomine vitis scriptis*, dans *Jahrbücher für class. Philol.*, XII Supplementband, 1881.

Helmold, *Chronica Slavorum*, éd. Weiland, M. G. H. SS., t. XXI.

Henri de Mügeln, *Chronique*, éd. Kovachich, *Sammlung kleiner noch ungedruckter Stücke*, I, Ofen, 1805, 8°.

A. Hergès, *Le monastère du Pantokrator*, dans *Echos d'Orient*, t. II.

Héthoum, *Tables chronologiques*, éd. Dulaurier, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I.

Heyd, *Histoire du commerce dans le Levant*, trad. Furcy-Rainaud, Leipsig, 1885-86, 2 vol. in-8°.

Historia patriæ monumenta, *Liber jurium*, t. I, Turin, 1854, f°.

— *Chartæ*, t. I, Turin, 1836, f°.

Historia pontificalis, éd. Ardnt, M. G. H. SS., t. XX.

Historia ducum veneticorum, éd. Simonsfeld, M. G. H. SS., t. XIV.

Holzach, *Die auswärtige Politik des Königreichs Sizilien vom Tode Rogers II bis zum Frieden von Venedig*, Bâle, 1892, 8°.

Horna, *Eine unedierte Rede des Konstantin Manasses*, dans *Wiener Studien*, t. XXVIII.

Horvat, *Geschichte Ungarns*, t. I, Pesth, 1863, 8°.

Ibn el Athir, *El Kamel Altevarykh*, dans *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. I.

— *Histoire des atabeks de Mossoul, ibid.*, t. II.

Ilger, *Markgraf Konrad von Montferrat*, Marburg, 1880, 8°.

Jaffé, Bibliotheca rerum germanicarum, t. I, *Monumenta Corbeiensia*, Berlin, 1864, 8°.

Jean de Salisbury, *Epistolæ*, éd. Migne, P. L., t. CLXXIX.

— v. Historia pontificalis.

Jungfer, *Untersuchung der Nachrichten über Friedrichs I griechische und normannische Politik bis zum Wormser Reichstage*, Berlin, 1874, 8°.

C. Jirecek, *Die Heerstrasse von Belgrad nach Konstantinopel*, Prague, 1877, 8°.

Kalligas, Μελέται Βυζαντινῆς ἱστορίας, Athènes, 1894, 8°.

H. von Kap-Herr, *Die abendländische Politik Kaiser Manuels*, Strasbourg, 1881, 8°.

Karamsine, *Histoire de Russie*. trad. St.-Thomas, t. II, Paris, 1819.

Katona, *Historia critica regum Ungariæ*, t. II, III et IV, Pesth, 1779-1781, 8°.

Kemal ed din, *La Crème de l'histoire d'Alep*, *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. III, jusqu'à l'année 1146 ; après cette date, trad. Blochet, *Revue de l'Orient latin*, t. III et IV.

Kiessling, *Johannis Tzetzæ historiarum variarum chiliades*, Leipsig, 1826, 8°.

Jean Kinnamos, Ἐπιτομὴ τῶν κατορθωμάτων τῷ μακαρίτῃ βασιλεῖ καὶ πορφυρογεννήτῳ κυρῷ Ἰωάννῃ τῷ Κομνηνῷ καὶ ἀφήγησις τῶν πραχθέντων τῷ ἀοιδίμῳ υἱῷ αὐτοῦ τῷ βασιλεῖ καὶ πορφυρογεννήτῳ κυρῷ Μανουὴλ τῷ Κομνηνῷ ποιηθεῖσα, éd. A. Meinecke, dans *Corpus scriptorum historiæ byzantinæ*, Bonn, 1836, 8°.

Kirpicnikov, *La correspondance du moine Jacques avec l'impératrice Irène*, dans *Annales de la Société d'histoire de l'université d'Odessa*, t. II, 1892.

K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, 2e éd., Munich, 1897, 8°.

— *Michael Glykas* dans *Sitzungsberichte d. bayer. Akademie*, année 1894.

B. Kugler, *Studien zur Geschichte des zweiten Kreuzzugs*, Stuttgart, 1866, 8°.

— *Analecten zur Geschichte des zweiten Kreuzzugs*, Tübingen, 1878, 4°.

— *Neue Analecten zur Geschichte des zweiten Kreuzzugs*, Tübingen, 1883, 4°.

Kurtz, *Die gegen Soterichos gerichtete Synode zu Konstantinopel im Jahre* 1157, dans *Byz. Zeitschrift*, t. XV.

— *Unedierte Texte aus der Zeit des Kaisers Johannes Komnenos*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. XVI.

— *Echtche dva neisdannich proisvedeniia Konstantina Manassi*, dans *Vizant. Vremennik*, t. XII.

— *Dva proizvedeniia Konstantina Manassi*, dans *Vizant. Vremennik*, t. VII.

Kurtz et Korablev, Actes de Zographou, suppl. au t. XIII de la *Viz. Vremennik*, Saint-Pétersbourg, 1907.

Labarte, *Le palais impérial de Constantinople*, Paris, 1861, 4°.

Langer, *Politische Geschichte Genuas und Pisas im XII Jahrhundert*, Leipsig, 1882, 8°.

La Porte du Theil, v. Théodore Prodromos.

Laurent, *A propos de l'impératrice de Montpellier*, *Annales du Midi*, t. XXIII, 1911.

C. Lebeau, *Histoire du bas empire*, éd. St.-Martin, Paris, 1824-1836, 21 vol. 8°.

E. Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, t. I, Paris, 1880, 8°.

Lencl, *Die Entstehung der Vorherrschaft Venedigs an der Adria*, Strasbourg, 1897, 8°.

Liber jurium, v. *Historiæ patriæ monumenta*.

Ljubič, éd. de Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium, t. I, Agram, 1868, 8°.

C. Loparev, *Ob ouniatsvié imperatora Manouela Comnena*, dans *Viz. Vremennik* t. XIV.

— *Brak Mstislavnj*, dans *Viz. Vremennik*, t. IX.

— *Vizant. Petchat s imenem rousskoi Kniagini*, dans *Vizant. Vremennik*, t. I.

Luccari, *Copioso ristretto degli Annali di Rausa*, Venise, 1605, 4°.

Mailath, *Geschichte der Magyaren*, Vienne, 1828, 8°.

A. Majuri, *Anecdota Prodromea*, dans *Rendiconti della r. Academia dei Lincei, Scienze mor. stor. e filol.* 5° s., t. XVII, Rome, 1908.

Constantin Manassès, *Hodoiporikon*, éd. Horna, *Byz. Zeitschrift*, t. XIII.

Marango = Annales Pisani.

Marczali, *Ungarns Geschichtsquellen*, Berlin, 1882, 8°.

Martin, *Les premiers princes croisés et les syriens jacobites*, dans *Journal asiatique*, 8° s., t. XII, Paris, 1888.

Martinov, *Les manuscrits slaves de la bibliothèque impériale*, Paris, 1858, 8°

Mathieu d'Edesse, *Chronique*, éd. Dulaurier, *Bibliothèque arménienne*, t. I, Paris, 1855, 8°.

Mélanges Lamanskij, Saint-Pétersbourg, 1883, 8°.

Mercati, *Gli aneddoti d'un codice Bolognese*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. VI.

Michel le Syrien, *Chronique*, éd. J.-B. Chabot, Paris, 1899-1904, 3 vol. (le t. III en cours de publication), 4°.

— Version arménienne, trad. Dulaurier, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I.

Miklosich et Müller, ACTA ET DIPLOMATA, t. III et V, Vienne, 1865-1887, 8°.

Emm. Miller, *Préface d'un auteur byzantin*, dans *Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques*, Paris, 1873.

— *Poèmes astronomiques de Théodore Prodrome et de Jean Camatère*, dans *Notices et extraits des mss.*, t. XXIII.

— *Catalogue des manuscrits grecs de l'Escurial*, Paris, 1848, 8°.

— *Manuelis Philæ carmina*, Paris, 1855-57, 2 vol., 8°.

— *Poésies inédites de Théodore Prodrome*, dans *Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques*, Paris, 1883.

— *Mélanges de philologie et d'épigraphie*, Paris, 1876, 8°.

— *Description d'une chasse à l'once*, dans *Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques*, Paris, 1872.

E. Molinier, *Histoire générale des arts appliqués à l'industrie*, t. IV, *L'orfèvrerie religieuse et civile*, Paris, s. d., f°.

E. Montet, *Un rituel d'abjuration des Musulmans dans l'Eglise grecque*, dans *Revue d'histoire des religions*, t. LIII.

Montfaucon, *Analecta græca*, Paris, 1688, 8°.

MONUMENTA SPECTANTIA HISTORIAM SLAVORUM MERIDIONALIUM, t. I, III, VII, XXIII et XXV, Agram, 1868 et sq.

Mordtmann, *Die Dynastie der Danichmende*, dans *Zeitschrift f. d. morgenl. Gesellschaft*, t. XXX.

Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, publiée par F. de Mély, Lille, 1892, 4°.

J. Mortreuil, *Histoire du droit byzantin*, Paris, 1843-1846, 3 vol., 8°.

Müller, DOCUMENTI SULLE RELAZIONI DELLE CITTA TOSCANE COLL'ORIENTE CRISTIANO, Florence, 1877, 4°.

C. Neumann, *Über die urkundlichen Quellen zur Geschichte der byzantinisch-venetianischen Beziehungen vornehmlich im Zeitalter der Komnenen*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. I.

— *Griechische Geschichtschreiber und Geschichtsquellen im zwölften Jahrhundert*, Leipsig, 1888, 8°.

NERSÈS DE LAMPRON, éd. *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I.

Norden, *Das Papsttum und Byzanz*, Berlin, 1903, 8°.

ORDERIC VITAL, *Histoire ecclésiastique*, éd. Le Prévost, Paris, 1838-55, 5 vol. 8°.

Orbini, *Il regno degli Slavi*, Pesaro, 1601, 4°.

OTTO DE SAN BLASIO, *Ad librum VII chronici Ottonis Frisingensis ep. continuatæ historiæ appendix*, éd. Wilmans, M. G. H. SS., t. XX.

OTTON DE FREISINGEN, *Gesta Friderici I imperatoris*, éd. Wilmans, M. G. H. SS., t. XX.

— *Chronicon*, éd. Wilmans, *ibid.*

Ousama ibn Mounkidh, *Autobiographie*, trad. Derenbourg, dans la *Revue de l'Orient latin*, t. II.

Ouspenskij, *Le mouvement théologique à Byzance au xiᵉ et au xiiᵉ siècles*, dans le *Journal du ministère de l'instruction publique russe*, septembre-octobre 1891.

— *Lettre d'Aristée à Philocrate*, dans *Actes du XIVᵉ congrès des Orientalistes*, Paris, 1906, 8°.

— *L'octateuque de la bibliothèque du Sérail*, dans *Bulletin de l'institut archéologique russe à Constantinople*, t. XII.

Pachali, *Noch einmal die Jahreszahl der II Synode gegen Soterichos Panteugenos*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. XIX.

— *Soterichos Panteugenos und Nicolaos von Methone*, dans *Zeitschrift f. wiss. Theologie*, t. L.

Pantechnès, v. Miller, *Description d'une chasse*, etc.

Papadimitriou, Ὁ Πρόδρομος τοῦ Μαρκιανοῦ κώδικος XI, 22, dans *Viz. Vremennik*, t. X.

— *Brak Mstislavnj s Aleksiem Komninom*, dans *Viz. Vremennik*, t. XI.

— *Feodor Prodrom*, Odessa, 1905, 8°.

— Οἱ Πρόδρομοι dans *Vizant. Vremennik*, t. V.

Papadopoulos Kerameus, Ῥητορικὸν γύμνασμα τοῦ Μανασσῆ, dans *Vizant. Vremennik*, t. V.

— Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη, t. IV, Saint-Pétersbourg, 1899, 8°.

— Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας, t. IV, Saint-Pétersbourg, 1896, 8°.

— Fontes historiæ imperii Trapezuntini, Petropoli, 1897, 8°.

— Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν Τραπεζοῦντος, dans *Vizant. Vremennik*, t. XII.

Pargoire, *Les saints Mamas de Constantinople*, dans *Bulletin de l'institut archéologique russe de Constantinople*, t. IX.

— *Anaple et Sosthène*, *ibid.*, t. III.

Paspati, Βυζαντιναὶ μελέται, Constantinople, 1877, 8°.

Pavlov, *Sinodalnii akt Constantinop. patriarcha Michaila Anchiala 1171 goda*, dans *Viz. Vremennik*, t. II.

Paulovitch, *Chronolochke belechke ev. Sabe o Stephanou Nemanij*, dans *Glasnik*, t. XLVII, 1879.

H. Pelzer, *Friedrichs I Politik gegen Dänemark Polen und Ungarn*, Diss. Münster, 1906, 8°.

Petit, Documents inédits sur le concile de 1166 et ses derniers adversaires, dans *Vizant. Vremennik*, t. XI.

— *Monodie de Théodore Prodromos sur Etienne Skylitzès, métropolitain de Trébizonde*, dans *Bulletin de l'institut archéologique russe de Constantinople*, t. VIII.

— Typikon du monastère de la Kosmosotira près d'Aenos, dans le *Bulletin de l'institut archéologique russe de Constantinople*, t. XIII.

— *Le monastère de Notre-Dame de Pitié*, dans *Bulletin de l'institut archéologique russe de Constantinople*, t. VI.

S. Pétridès, *Le chrysobulle de Manuel Comnène* (1148) *sur les biens d'église*, *Revue de l'Orient chrétien*, 2e s., t. IV.

— *Epitaphe de Théodore Kamatéros*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. XIX.

Pierre de Cluni, *Epistolæ*, éd. Migne, P. L., t. CLXXXIX.

P. Pisani, *Num Ragusini ab omni jure veneto a sæc. X usque ad sæc. XIV immunes fuerint*, Paris, 1893, 8°.

Phocas, *Descriptio Terræ sanctæ*, Migne, P. G., t. CXXXIII.

K. Præchter, *Beziehungen zur Antike in Theodoros Prodromos Rede auf Isaak Komnenos*, dans *Byzant. Zeitschrift*, t. XIX.

Le Prêtre de Dioclée, *De regno Slavorum*, éd. Lucius, *De regno Dalmatiæ et Croatiæ*, Amstelædami, 1666, f°.

Théodore Prodromos, *Opera*, éd. La Porte du Theil, Migne, P. G., t. CXXXIII.

H. Prutz, *Kaiser Friedrich I*, Dantzig, 1871-74, 3 vol., 8°.

J. Psichari, *Le poème à Spaneas*, dans les *Mélanges Renier*, Paris, 1885.

Racki, Documenta historiæ chroaticæ periodum antiquam illustrantia Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium, t. VII, Agram, 1877, 8°.

Rambaud, *L'empire byzantin au Xe siècle*, Paris, 1870, 8°.

Ramsay, *The historical geography of Asia Minor*, t. IV des *Supplementary papers* de la Société royale de géographie, Londres, 1890, 8°.

Regel, Fontes rerum byzantinarum, t. I. Saint-Pétersbourg, 1892, 8°.

Resti, *Chronica Ragusii* = Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium, t. XXV.

H. Reuter, *Geschichte Alexanders III und der Kirche seiner Zeit*, Leipsig, 1860-64, 3 vol., 8°.

E. Rey, *Les colonies franques de Syrie*, Paris, 1883, 8°.

— *Etude sur les monuments et l'architecture militaire des croisés en Syrie*, Paris, 1871, 8°.

— *Histoire des princes d'Antioche*, dans *Revue de l'Orient latin*, t. IV.

W. Ribbeck, *Friedrich I und die römische Kurie in den Jahren 1157-9*, Leipsig, 1881, 8°.

J. Richter, *Quellen der byzant. Kunstgeschichte*, Vienne, 1897, 8°.

Roger de Hoveden, *Chronica*, éd. Stubbs, Londres, 1868-71, 4 vol., 8°.

Romuald de Salerne, *Chronicon*, éd. Arndt, M. G. H. SS., t. XIX.

Röhricht, *Amalrich I*, dans *Mittheilungen des Instituts f. œster. Geschichtsforschung*, t. XII.

— Regesta regni hierosolymitani, Innsbruck, 1893, 8°.

— *Geschichte des Königreichs Jerusalem*, Innsbruck, 1898, 8°.

Sacharov, *Opjt izsliedovania teksta* Ἐκ τοῦ Σπανέα dans *Viz. Vremennik*, t. XI.

Saint-Martin, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, Paris, 1818-19, 2 vol., 8°.

Samuel d'Ani, *Chronographie*, éd. Dulaurier, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I.

E. Sayous, *Histoire générale des Hongrois*, Paris, 1900, 8°.

Schafarik, *Slavische Alterthümer*, Leipsig, 1843-44, 2 vol., 8°.

Schaube, *Handelsgeschichte der romanischen Völker*, Munich, 1906, 8°.

G. Schlumberger, *Sigillographie byzantine*, Paris, 1880, 4°.

— *Mélanges archéologiques*, Paris, 1895, 8°.

— *Renaud de Chatillon*, Paris, 1898, 8°.

— *L'épopée byzantine*, t. II, Paris, 1900, 8°.

— *Les campagnes d'Amaury I de Jérusalem*, Paris, 1900, 8°.

— *Sceaux byzantins inédits*, 4e série, *Revue des études grecques*, t. XIII, 1900.

J. Schmidt, DES BASILIUS AUS ACHRIDA ERZBISCHOFS VON THESSALONICH BISHER UNEDIERTE DIALOGE, Munich, 1901, 8°.

— *Ueber den Verfasser des Spaneas*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. I.

T. Schmit, *Kahrié Djamì*, dans *Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, t. XI.

Seger, *Byzantinische Historiker des 10 und 11 Jahrhunderts*, Munich, 1888, 8°.

SEMPAD, *Chronique*, éd. Dulaurier, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I.

SIBT IBN EL DJEUZI, *Mirât ez Zèmân*, dans *Recueil des historiens des croisades. Hist. orientaux*, t. III.

H. Simonsfeld, *Jahrbücher des deutschen Reiches unter Friedrich I*, t. I, Leipsig, 1908.

Siragusa, *Il regno di Guglielmo I*, Palerme, 1885-86, 2 vol. in-16.

Smičklas, CODEX DIPLOMATICUS REGNI CROATIÆ, DALMATIÆ ET SLAVONIÆ, t. II, Agram, 1904, 8°.

Sretikovitch, *Stanie i odnosi srpskik arkontija prema Ougriji i prema Bizantiji y polovini XII veka*, dans *Glassnik*, t. LIV.

L. Sternbach, *Spicilegium Prodromeum*, Cracovie, 1904, 8°.

Stojanitch, *Srpski rodoslovi i letopisi*, dans *Glassnik*, t. LIII.

L. Streit, *Venedig und die Wendung des vierten Kreuzzugs gegen Konstantinopel*, Anklam, 1877, 4°.

Strzygowski, *Das Epithalamion des Paläologos Andronikos II*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. XI.

Sudendorf, REGISTRUM ODER MERKWÜRDIGE URKUNDEN FÜR DIE DEUTSCHE GESCHICHTE, Iéna-Berlin, 1849-54, 3 vol. 8°.

Tafel, *Komnenen und Normannen*, Stuttgart, 1870, 8°.

Tafel et Thomas, URKUNDEN ZUR ÆLTEREN HANDELS-UND STAATSGESCHICHTE DER REPUBLIK VENEDIG, t. I, Vienne, 1856, 8°.

Tannery, *Théodore Prodrome, sur le Grand et le Petit* dans *Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques*, 1887.

Ter Mikelian, *Die armenische Kirche in ihren Beziehungen zur byzantinischen*, Leipsig, 1892, 8°.

L. Thalloczy, *Die ungarischen Beziehungen der Chronik des Presbyter Diocleas*, dans *l'Archiv fur slavische Philologie*, t. XX.

Theiner, Monumenta spectantia ad unionem ecclesiarum græcæ et romanæ, Vienne, 1872, 8°.

Théophylacte, *Epistolæ*, éd. Migne, P. G., t. CXX-VI.

Théorianos, *Opera*, éd. Migne, P. G., t. CXXXIII.

Thomas de Spalato, *Historia Salonitana*, voir Lucius, *De regno Dalmatiæ*.

Thuroczy, *Chronica Hungarorum*, éd. Schwandtner, *Scriptores rerum Ungaricarum*, t. I, Vienne, 1746, f°.

Timarion, éd. Hase, dans *Notices et extraits des manuscrits*, t. IX, 2.

F. Toldy, Marci chronica de gestis Hungarorum, Pestini, 1867, 8°.

Torelli, *I patti della liberazione dell' arcivescovo Cristiano di Magonza*, dans *Miscellanea di storia italiana*, 3° s., t. XIII, Turin, 1909.

Tournebize, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, Paris, s. d., 8°.

Treu, *Nicephori Chrysobergæ ad Angelos orationes tres*, Bresslau, 1892, 8°.

— *Michael Italikos*, dans *Byzant. Zeitschrift*, t. IV.

Vacandard, *Vie de saint Bernard*, Paris, 1895, 2 vol., 8°.

Vahram, *Chronique rimée des rois de la Petite Arménie*, dans Dulaurier, *Recueil des historiens des croisades. Documents, arméniens*, t. I.

Van Millingen, *Byzantine Constantinople*, Londres, 1899, 8°.

Varrentrap, *Erzbischof Christian von Mainz*, Berlin, 1867, 8°.

Vartan le Grand, *Histoire*, trad. Dulaurier, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I.

V. Vasilievskij, *Vasilia ochridskago neizdanoe nadgrobnoe slovo*, dans *Vizant. Vremennik*, t. I.

— *Nadgrobnoe stichotvorenie Theodora Prodroma na Ljva Tzikandila*, dans *Vizant. Vremennik*, t. III.

— *Sur la sébastocratorissa Irène*, dans *Journal du ministre de l'instruction publique russe*, t. CCLXXXV.

— *Iz istorii Visantij v XII viékié*, dans *Slavanskij Sbornik*, t. II, Saint-Pétersbourg, 1877.

Vincent de Prague, *Annales*, éd. Wattenbach, M. G. H. SS., t. XVII.

Wibald, *Epistolæ* = Jaffé, *Bibliotheca rerum germanicarum*.

W. Wagner, *Carmina græca medii ævi*, Leipsig, 1874, 8°.

Wilken, *Rerum ab Alexio Joanne et Manuele Comnenis gestarum libri IV*, Heidelberg, 1811, 8°.

C. Wilson, *Handbook for Travellers in Asia Minor*, Londres, 1907, in-16.

Zachariæ a Lingenthal, *Jus græco-romanum*, t. III, Leipsig, 1857, 8°.

Zonaras, Ἐπιτομὴ ἱστοριῶν, éd. Büttner-Wobst, t. III, Bonn, 1897, 8°.



JEAN II COMNÈNE

(1118-1143)

ET

MANUEL I COMNÈNE

(1143-1180)

CHAPITRE PREMIER

L'AVÈNEMENT DE JEAN COMNÈNE — LA FAMILLE IMPÉRIALE
LA COUR — L'ADMINISTRATION

Le 15 août 1118, dans une des salles du palais de Mangane où il avait été transporté peu après le début de la maladie qui l'immobilisait depuis de longs mois, le basileus Alexis Ier Comnène était entré en agonie [1]. Le mal auquel succombait l'empereur était demeuré rebelle à tous les soins. Les médecins les plus célèbres de Constantinople, Nicolas Kalliklès [2], l'eunuque Michel [3] et Michel Pantechnès [4], l'ami de Théophylacte, avaient eu en pré-

1. *Alexiade*, XV, 11, éd. Schoppen et Reifferscheid, Bonn, 1839-1878, 2 vol., t. II, pp. 372 et 374.
2. Nicolas Kalliklès, poète et médecin, était un ami de la famille du sébaste Georges Paléologue ; il fut également en relations avec Grégoire Kamateros, cf. Théophylacte de Bulgarie, Migne, P. G., t. CXXVI, *Epist.*, nos 38, 39, 44, 56 et 57, pp. 440, 460 et 473, et avec la famille impériale, cf. *ibid.*, *Epist.*, no 46, p. 460 et no 47, p. 464. On a de lui de petites pièces de vers, sur une croix donnée par Anne Comnène, cf. Du Cange, *Not. in Alex.*, p. 702 (un autre manuscrit au mont Athos, *Cod. Athon.*, 136, s. 18 (n. 14) cité d'après Krumbacher, *Geschichte der byz. Litteratur*, 2e éd., Munich, 1897, p. 745), sur un fragment de la vraie croix et une image de saint Georges, éd. Du Cange, *loc. cit.*, p. 701 et Miller (E.), *Manuelis Philæ carmina*, Paris, 1855-57, 2 vol., t. I, p. 210. Prodromos parle de Kalliklès, Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1054.
3. Peut-être ce personnage était-il de la famille de l'orateur Lisix, cf. Prodromos, Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1054.
4. Michel Pantechnès fut un des correspondants de Théophylacte, Migne, P. G., t. CXXVI, *Epist.*, nos 44, 47, 73, 74 et 75 ; il gagnait beaucoup d'argent,

sence de la princesse Anne Comnène de longues et orageuses discussions sans réussir à se mettre d'accord sur la nature des humeurs qui, selon eux, était la cause du mal [1] dont avait été frappé l'empereur. La thérapeutique à la mode n'avait donné aucun résultat, les saignées n'avaient pas été plus efficaces que les purgations, et les potions les plus violentes, les remèdes les plus énergiques n'avaient produit aucun effet [2]. Sans plus de succès l'impératrice et ses filles avaient sollicité l'intervention divine ; en vain elles avaient fait brûler des cierges dans les sanctuaires les plus réputés de la capitale, en vain le clergé par des prières incessantes avait imploré la guérison du basileus, en vain d'abondantes aumônes avaient été distribuées aux moines et aux solitaires les plus connus par la sainteté de leur vie pour les inciter à redoubler leurs macérations afin d'obtenir du Très-Haut le rétablissement d'Alexis [3] ; tout était demeuré inutile, le mal n'avait fait qu'empirer, aucune illusion n'était plus possible : l'empereur allait mourir [4].

Autour du lit de l'agonisant, réunies par leur commune angoisse, étaient groupées l'impératrice Irène et ses trois filles Maria, Eudokia et Anne [5], qui par leurs tendres soins s'efforçaient d'adoucir les derniers instants d'Alexis. Tandis que l'impératrice répand « des larmes plus abondantes que les eaux du Nil [6], »

ibid., n° 74. La lettre de Théophylacte, n° 31, p. 552, est sans doute adressée à Michel. Plusieurs personnages du nom de Pantechnès figurent dans la correspondance de l'archevêque de Bulgarie, *Epist.*, n° 59, p. 477, n° 72, p. 497. Le sceau d'un Michel Pantechnès a été publié par M. Schlumberger, *Sigillographie byzantine*, Paris, 1880, p. 618, qui a donné dans *Mélanges d'archéologie*, Paris, 1895, p. 249, n° 93, un sceau d'un autre membre de cette famille, Philippe. A l'époque de Manuel, un Théodore Pantechnès était questeur et nomophylax, cf. Dmitrievskij, *Typika*, Kiev, 1895, p. 714.

1. *Alex.*, XV, 11, pp. 367 et 375.

2. *Id.*, XV, 11, p. 370 et Zonaras, XVIII, 28, éd. Buttner-Wobst, t. III, Bonn, 1897, p. 759.

3. *Alex.*, XV, 11, p. 372.

4. *Id.*, XV, 11, p. 374.

5. Maria, mariée d'abord à Grégoire Gabras, puis, le mariage ayant été annulé pour cause de parenté, à Nicéphore, fils de Constantin Euphorbènos Katakalon, qui fut créé sébastocrator par Alexis, cf. Du Cange, *Historia byzantina duplici commentatio illustrata*, 1, *Familiæ augustæ byzantinæ*, Paris, 1680, p. 177; Eudokia mariée au fils de Constantin Jasit, maltraitée par son mari, s'était retirée dans un couvent, cf. Zonaras, XVIII, 22, p. 739 et les vers de Kalliklès, dans Du Cange, *Not. in Alex.*, p. 701, et *Familiæ, etc.*, p. 178.

6. *Alex.*, XV, 11, p. 371.

Anne Comnène « méprisant la philosophie et l'éloquence [1] » est assise au chevet de son père et lui tenant la main compte les pulsations d'un pouls qui va toujours s'affaiblissant. A ses côtés la princesse Maria humecte légèrement les lèvres de l'agonisant desséchées par la fièvre et cherche à le ranimer en lui faisant respirer de l'essence de roses [2]. C'est ainsi, entouré par sa femme et ses filles, que l'empereur exhala son dernier soupir. Anne Comnène fut la première à s'apercevoir que la mort avait fait son œuvre ; en voyant sa fille sangloter éperdument, la tête dans ses mains, l'impératrice comprend que son mari a cessé de vivre et sa douleur s'exhale en cris retentissants. Aussitôt Irène d'un mouvement rapide jette à terre sa coiffure impériale et saisit un couteau pour couper sa chevelure ; dans sa hâte de prendre le deuil elle enlève ses chaussures de pourpre et emprunte à sa fille Eudokia, qui venait de perdre son mari, un vêtement sombre et un voile noir dont elle se couvre la tête [3].

Tel est le tableau, touchant par sa simplicité, qu'Anne Comnène a tracé des derniers moments de son père. Pourquoi faut-il que l'histoire ne puisse admettre le récit de la fille d'Alexis ? La fin du basileus fut bien loin d'avoir la calme et sereine tranquillité que lui a prêtée l'auteur de l'*Alexiade* ; autour du lit du mourant, qui vraisemblablement y prit lui-même une part active, une âpre partie dont la couronne impériale était l'enjeu se joua entre l'impératrice et sa fille, Anne, d'un côté, et, de l'autre, l'héritier légitime du trône, Jean Comnène.

Le nom de Jean Comnène est mentionné seulement une fois par sa sœur Anne dans tout le cours du long récit qu'elle a consacré aux dernières heures de leur père [4]. Il est dit en quelques mots que Jean voyant Alexis à l'agonie sortit en hâte pour aller occuper le Grand Palais, et il est fait allusion à l'agitation qui aurait alors régné dans la capitale. D'après Anne Comnène, autant qu'on en peut juger d'après le texte mutilé en ce passage de l'*Alexiade*, l'impératrice tout entière à sa douleur se serait désintéressée des événements qui se déroulaient hors du palais.

1. *Alex.*, XV, 11, p. 376.
2. *Id.*, XV, 11, 375-378.
3. *Id.*, XV, 11, p. 378.
4. *Id.*, XV, 11, p. 377.

Tout le récit d'Anne Comnène est inexact ; Irène et sa fille ont pris aux événements qui précédèrent et suivirent la mort d'Alexis une part prépondérante et c'est précisément leur attitude qui a obligé Jean Comnène à prendre les devants et à occuper le Grand Palais. Cette hâte du fils d'Alexis avait sa raison d'être ; c'est à l'énergie et à la décision dont il fit preuve à cet instant que l'héritier légitime dut de conserver la couronne que l'ambitieuse envie de sa sœur cherchait à lui enlever.

Né en 1088[1], Jean Comnène avait été associé à l'empire en 1092[2]. Si la naissance de son fils avait été une grande joie pour Alexis, il n'en avait pas été ainsi pour Anne Comnène qui avait voué à son cadet une haine vigoureuse. Jusque-là, en effet, la fille d'Alexis promise à Constantin, le fils de l'empereur Michel VII, avait été l'héritière de l'empire auquel son fiancé était associé. Ecartée du trône par la naissance de Jean, Anne ne se consola jamais de ne plus être appelée à ceindre le diadème impérial et elle tint toujours rigueur à son frère. La haine qu'elle lui voua, dès lors, explique le silence presque complet de l'*Alexiade* sur Jean Comnène. Celui-ci est nommé seulement à deux ou trois reprises ; aussi ne savons-nous presque rien sur son compte avant son avènement[3].

Mariée après la mort de son fiancé, Constantin, à Nicéphore Bryennios, Anne n'avait pas renoncé à l'espoir de succéder à son père. Elle réussit à faire entrer dans ses vues sa mère et son frère Andronic. Pendant les dernières années du règne d'Alexis, Irène et Anne s'efforcèrent de le gagner à leurs projets ; mais l'empereur se refusa toujours à déshériter son fils au profit de son gendre qu'il traitait de « Macédonien »[4]. En vain, l'impératrice vantait-elle à son mari les qualités de Bryennios et dénigrait-elle son propre fils qu'elle représentait comme doué d'un esprit léger et, en outre, perdu de mœurs ; Alexis se refusa en por-

1. Cf. Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis Ier Comnène*, Paris, 1900, in-8°, p. 181, note 1.
2. *Id.*, p. 138.
3. L'*Alexiade*, VI, 8, mentionne la naissance de Jean Comnène, et XII, 4, celle de deux jumeaux enfants de celui-ci. Jean est, en outre, simplement nommé dans le traité conclu avec Bohémond, *Ibid.*, XIII, 12, dans divers passages, XIII, 7, XIV, 5, et enfin à propos de sa fuite au Grand Palais, XV, 11.
4. Nikétas Choniatès, *De Joanne Comneno*, éd. Bekker, Bonn, 1835, 2, p. 8-9.

tant atteinte au droit de succession à sacrifier les droits de Jean[1].

Depuis quelques années, l'influence prise sur Alexis par Irène était très grande et il semble que jusqu'à la fin l'impératrice ait espéré arracher à son mari l'acte qui déshériterait leur fils[2]. Celui-ci était parfaitement au courant des intrigues maternelles ; aidé par son frère, Isaac, il s'efforçait secrètement de se former un parti[3] et cherchait à gagner à sa cause le sénat et le peuple[4]. La tâche n'était point facile, car Jean était étroitement surveillé et chacune de ses démarches était épiée par les espions de sa mère. Malgré tous les obstacles, l'héritier légitime groupa autour de lui un certain nombre de partisans décidés et énergiques[5].

Informé que son père allait bientôt mourir, Jean réussit à avoir, à l'insu de sa mère et de sa sœur, une entrevue avec lui[6]. Quand il sortit de la chambre du moribond le jeune prince avait au doigt l'anneau impérial. L'avait-il pris par ruse ou l'avait-il reçu d'Alexis ? Il semble bien que le basileus lui-même se soit dépouillé de sa bague et l'ait remise à son fils[7]. Sans perdre de temps, Jean Comnène monte à cheval et, escorté d'une troupe assez nombreuse, parmi laquelle doit se trouver son frère, Isaac, franchit les portes du palais de Mangane[8]. A peine sorti, il rencontre les ambassadeurs des Abasges[9] qui avaient amené à Constantinople une fille de leur prince, fiancée à l'aîné des fils de Nicéphore Bryennios et d'Anne Comnène[10] ; ce sont ces étrangers qui les premiers acclament le nouvel empereur.

1. Nikétas Choniatès, *loc. cit.*
2. Cf. Chalandon, *op. cit.*, p. 273.
3. Zonaras, XVIII, 24, p. 748.
4. Nikétas Choniatès, p. 10 ; Glykas, éd. Bekker, Bonn, 1836, IV, p. 622 ; Zonaras, XVIII, 24, p. 748.
5. Zonaras, *loc. cit.*
6. Zonaras, XVIII, 28, p. 761-762 ; Nikétas Choniatès, p. 10.
7. Zonaras et Nikétas, *loc. cit.*, mentionnent tous deux comme plus probable la version d'après laquelle Alexis aurait conseillé son fils.
8. D'après Zonaras, XVIII, 28, Jean aurait été proclamé hors du palais par les ambassadeurs Abasges (= Géorgiens, cf. la note suivante) ; d'après Nikétas Choniatès, p. 10, il aurait été proclamé par ses partisans à l'intérieur même du palais de Mangane. Un rôle important fut alors joué par Isaac Comnène, frère de Jean, cf. Nikétas Choniatès, p. 13.
9. La princesse alors amenée à Byzance est Cata, fille du roi de Géorgie, David II le Réparateur, cf. Brosset, *Histoire de la Géorgie*, Ire partie, Saint-Pétersbourg, 1849, p. 360.
10. On possède l'épithalame composé par Prodromos pour le mariage des fils de Nicéphore Bryennios, cf. Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1397. M. Diehl, *Anne*

Cependant dans la capitale le bruit de la mort de l'empereur se répand et Jean Comnène voit grossir rapidement les rangs de sa troupe par des parents, des chefs militaires, des sénateurs[1]. En approchant du Grand Palais, on apprend que les gardes Varangiens du poste des Excubiteurs ne laissent pénétrer personne[2]. Jean Comnène leur fait demander leurs conditions ; en même temps, il envoie à Sainte-Sophie pour faire annoncer au patriarche la mort d'Alexis et demander qu'on le couronne tout de suite. De ce côté il ne rencontre pas d'obstacle et la cérémonie du couronnement s'accomplit rapidement. On revient alors aux portes du palais dont les Varangiens refusent l'accès à toute personne tant que l'empereur sera vivant. Par serment Jean Comnène affirme que son père est mort et obtient enfin que les portes lui soient ouvertes. A peine est-il entré qu'elles se referment sur lui et les siens. Couronné et maître du palais le fils d'Alexis peut désormais attendre les évènements avec plus de tranquillité ; son audacieuse initiative a jeté le désarroi dans le camp de ses adversaires.

Au palais de Mangane, on avait bien vite appris le départ de Jean Comnène et sa proclamation comme basileus[3]. Informées des événements, Irène et sa fille songent à profiter de l'acte de Jean pour tenter auprès d'Alexis mourant un dernier effort ; elles espèrent que le moribond, indigné de voir la hâte de son fils à monter sur le trône, se décidera enfin à le déshériter. L'impératrice s'approche de son mari qui déjà n'a plus l'usage de la parole. A plusieurs reprises, elle lui répète en criant : « Ton fils est parti pour s'emparer de l'empire alors que tu vis encore. » En apprenant que son fils a réussi, l'empereur sourit et lève les mains

Comnène, dans *Figures byzantines*, 2e serie, Paris, 1908, p. 40, paraît croire que ce morceau a été composé du vivant d'Alexis ; à mon avis, il est postérieur à 1118, car, p. 1400, l'auteur parle de l'impératrice Irène comme ayant régné sur les Grecs. Seger, *Byzantinische Historiker*, I. *Nikephoros Bryennios*, Munich, 1888, p. 23, Papadimitriou, *Feodor Prodrom*, Odessa, 1905, p. 261, placent ce morceau au temps de Jean. L'aîné des fils de Bryennios s'appelait Alexis et le second Jean Doukas, cf. *infra*, p. 17.

1. Zonaras, XVIII, 29 et Nikétas Choniatès, p. 10-12.

2. Il s'agit sans doute des Varangiens gardant la porte de bronze dite des courtines ou des Excubites. Sur l'emplacement de cette porte, cf. Labarte, *Le Palais impérial*, p. 62 plan, n° 20, D, et Ebersolt, *Le grand palais de Constantinople*, Paris, 1910, p. 36 et n° 9 du plan, qui donne un emplacement différent de celui de Labarte.

3. Zonaras, XVIII, 28, et Nikétas Choniatès, p. 10-11.

au ciel. Comprenant alors qu'elle a été jouée, Irène éclate en reproches : « Toute ta vie tu as su employer la ruse et dissimu- « ler ta pensée, tu restes le même jusqu'à ton lit de mort. » Alexis expira, le soir, abandonné de tous. C'est à peine si quelques serviteurs s'occupèrent des soins de l'ensevelissement. Irène et sa fille, désolées de voir leurs projets avorter misérablement, irritées contre le défunt qui les avait jouées, cherchaient sans doute à tenter un coup de force pour faire élever Bryennios à l'empire. Nous savons, en effet, qu'au Grand Palais Jean Comnène et les siens attendaient avec anxiété ce que feraient Bryennios et ses partisans[1].

Sur tous les premiers temps du règne de Jean Comnène nous sommes fort mal renseignés ; il résulte toutefois du récit de Nikétas Choniatès que non seulement, le lendemain de son couronnement, Jean craignant une tentative contre sa vie refusa, malgré la demande de sa mère, de suivre les funérailles de son père qui fut inhumé au monastère du Christ Philanthrope, mais qu'il demeura pendant plusieurs jours enfermé dans le palais sans oser sortir. Ce ne fut qu'au bout d'assez longtemps que, l'ordre n'étant pas troublé, l'entrée et la sortie du Grand Palais redevinrent libres.

Les craintes du nouvel empereur étaient justifiées, car à peine quelques mois s'étaient-ils écoulés qu'un complot était formé contre lui. Anne Comnène, celle qu'un de ses contemporains a appelé la quatrième Grâce et la dixième Muse[2], exaspérée de son échec dans sa tentative pour s'emparer du trône, en vint à organiser un nouveau complot ayant pour but l'assassinat de son frère. Pour faire leur coup les conjurés décidèrent de mettre à profit le séjour de l'empereur dans l'une des résidences impériales, le Philopation[3]. Celui-ci, où l'on exerçait sans doute une surveillance moins rigoureuse qu'au Grand Palais, était situé en dehors de la capitale tout près de la Porte Dorée. Souvent les basileis se plaisaient à se retirer dans ce palais suburbain entouré de grands

1. Nikétas Choniatès, p. 12 ; Zonaras, XVIII, 29, p. 764.
2. Prodromos, Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1401.
3. Il y avait deux résidences du nom de Philopation, l'une dans le palais de Mangane, la seconde est celle qui nous occupe, cf. Du Cange, *op. cit.*, t. II, *Constantinopolis christiania*, A, p. 134 et B, p. 173, où sont rassemblés tous les textes. Les rois normands de Sicile eurent aussi des résidences de ce nom.

jardins arrosés d'eaux courantes qui çà et là formaient des lacs ; là les empereurs venaient pour se délasser goûter le calme et la tranquillité de la campagne et se livrer au plaisir de la chasse. Bien que le parc attenant au Philopation fût clos, les partisans d'Anne Comnène s'étaient assurés le moyen d'y pénétrer facilement en achetant le gardien de la porte qui s'ouvrait sur le chemin conduisant à Constantinople.

Au jour fixé, chacun des conjurés se rendit au rendez-vous et il semble que leur troupe pénétra dans le Philopation ; mais leur entreprise manqua, car ils attendirent vainement leur chef, Nicéphore Bryennios. Celui-ci, de caractère assez apathique et au fond peu ambitieux, ne put se décider au crime et son absence fit échouer le complot. Au matin, les conjurés, qui vraisemblablement une fois entrés n'avaient pu sortir, furent arrêtés. Envers eux tous Jean Commène fit preuve d'une grande modération ; les coupables ne furent ni aveuglés ni mutilés ; l'empereur se borna à prononcer la confiscation de leurs biens, et encore, peu après, la plupart des conjurés obtinrent leur pardon et rentrèrent en possession de leur fortune. L'échec de ce complot enleva tout espoir aux partisans de la fille d'Alexis et Jean Comnène, délivré momentanément des intrigues de ses proches, put régner en paix [1].

Au moment où il monta sur le trône, Jean Comnène avait trente ans. Petit de taille, fort laid de figure, les yeux et les cheveux noirs, l'empereur, à cause de son teint foncé, avait été surnommé le Maure [2]. Ce portrait, que nous empruntons à Guillaume de Tyr [3], peut être complété par celui qu'Anne Comnène a tracé de son frère dans sa première jeunesse : « C'était, dit-elle, un enfant noiraud, au front large et aux joues maigres, dont le nez n'était ni camus ni aquilin ; il avait des yeux noirs et l'esprit vif » [4]. Une miniature d'un

1. Bar Hebræus, *Chronicon*,, éd. Bruns et Kirsch, Leipsig, 1789, t. II, p. 305, fait jouer dans ce complot un rôle au frère de Jean. Il a soit confondu Isaac avec Bryennios, soit les évènements du début du règne avec ceux de 1130, car, en 1118, Isaac Comnène a pris le parti de Jean, Nikétas Choniatès, p. 13.

2. Une miniature du *Cod. Urb.* 2, f° 19, représente Jean Comnène ; de même une des plaques d'émail de la Pala d'Oro de Venise, cf. Molinier (E.), *Histoire générale des arts appliqués à l'industrie*, t. IV, *L'orfèvrerie religieuse et civile*, Paris, s. d., p. 65-66.

3. Guillaume de Tyr, XV, 23, dans *Recueil des historiens des croisades. Hist. occidentaux*, t. I, p. 695.

4. *Alex.*, VI, 8.

manuscrit du Vatican représente l'empereur portant toute sa barbe. Par ses qualités morales Jean Comnène a mérité le respect de tous ceux qui ont parlé de lui ; Grecs et Latins sont unanimes à son sujet et tous, depuis Guillaume de Tyr[1] jusqu'à Nikétas Choniatès[2], ont rendu hommage à sa haute personnalité morale qui lui valut d'ailleurs son surnom de Kalojean [3]. Elevé dans une cour à laquelle Alexis, poussé par sa mère, avait su donner, dès le début de son règne, un caractère de décence qui tranchait avec la corruption de l'époque précédente, formé dans un milieu austère où l'empereur n'avait pas de plus grand plaisir que de discuter des questions théologiques, où l'impératrice poursuivait même à table la lecture de quelque manuscrit des Pères, Jean Comnène garda toute sa vie l'empreinte de l'éducation qu'il avait reçue. De caractère doux et humain, il ne punit de mort ou ne condamna à la mutilation aucun coupable [4]. D'une grande rigidité de mœurs, il entendit que sous son règne non seulement la décence mais presque l'austérité fût la règle de la cour. Non seulement il blâmait les conversations légères ou grossières dont il fut le premier à s'abstenir, mais encore il bannit du palais le luxe de la table et celui de la mise qu'il ne jugeait bon qu'à engendrer la mollesse et à exercer sur les esprits une influence démoralisatrice [5]. Son attitude dans cette question fut dictée uniquement par une préoccupation d'ordre moral, car on ne saurait songer à l'accuser d'avarice ; aucun empereur n'a été, en effet, plus magnifique que le fils d'Alexis, nul mieux que lui n'a su donner ; ses largesses envers le peuple sont demeurées célèbres, sa munificence envers eux

1. Guillaume de Tyr, *loc. cit.*, et XII, 5, XV, 1. Cf. Pierre de Cluny, *Epistolæ*, l. II, n° 39, Migne, P. L., t. CLXXXIX, p. 260.

2. C'est à tort que l'on a cru que Jean avait reçu ce surnom ironique à cause de son physique. Wilken, *Rerum ab Alexio Jounne... Comnenis gestarum libri IV*, Heidelberg, 1811, p. 490. Plus récemment, pris au sens littéral, ce surnom a valu à Jean d'être appelé le plus beau des Byzantins, Sayous (E.), *Histoire générale des Hongrois*, Paris, 1900, p. 109. Il n'y a aucun doute que le surnom s'applique au moral, cf. *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 178.

3. Otton de Freisingen, *Chronicon*, VII, 28. M. G. H. SS., t. XX, p. 263, dit qu'en dévastant les environs d'Antioche il ne se montra pas digne du surnom de Kalojean.

4. Nikétas Choniatès, p. 63.

5. *Id.*, p. 62 et Guillaume de Tyr, XII, 3. Cf. Mercati, *Gli aneddoti d'un codice Bolognese*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. VI, p. 135, où l'on voit que Jean dotait et mariait beaucoup de jeunes filles pauvres.

a étonné les princes latins fixés en Syrie et en Terre Sainte.

Sur le trône Jean Comnène s'est préoccupé de réaliser un idéal très haut. Pour lui, l'empereur est non seulement le gardien de la foi religieuse, mais doit aussi veiller avec un soin jaloux à la conservation du territoire dépendant de l'empire et chercher à reprendre les provinces perdues [1]. Aussi, avant tout, le règne de Jean Comnène a-t-il un caractère militaire très nettement marqué. Alexis avait su arrêter les ennemis de l'empire; son fils formera des projets plus hardis, tentera d'enlever à ses voisins les provinces qu'ils ont arrachées aux Grecs et rêvera de rétablir l'empire byzantin dans son ancienne splendeur [2]. Jean Comnène avait toutes les qualités qui font un chef militaire, sans rien avoir de la grossièreté du soldat [3]. Avide de gloire et courageux, il est toujours au premier rang dans le combat; ce sont ses actes et non ses paroles qui prêchent le courage aux troupes. D'une activité inlassable, sachant supporter le manque de sommeil et de nourriture, il ne craint pas, à l'armée, de descendre jusqu'aux plus petits détails du recrutement, de l'habillement et de l'armement [4]. A ses fils il veut donner ces mêmes habitudes et, dès qu'ils sont assez âgés, il les conduit dans les camps. Lors de la seconde campagne de Cilicie, Jean emmène ainsi ses quatre fils. Peut-être le basileus préfère-t-il, par crainte de complot, ne laisser à Constantinople aucun de ses enfants.

Le règne de Jean fut une perpétuelle campagne. L'empereur ne demeura presque jamais à Constantinople et passa sa vie dans les camps, occupé soit à combattre l'ennemi, soit à entraîner ses troupes. Il continua et avança l'œuvre de réorganisation militaire commencée par son père et sut rendre l'armée byzantine digne de son ancienne réputation. Nous ne savons s'il partagea pour la littérature les goûts de son entourage. On sait que Michel Italikos était en correspondance avec lui [5] et que Prodromos l'acca-

1. Sur les devoirs de l'empereur, cf. Leunclavius, *Jus græco romanum*, t. I, p. 178. Kinnamos, I, 4, p. 9, loue Jean d'avoir converti des barbares.

2. Nikétas Choniatès, p. 56 et 57.

3. *Id.*, p. 63,

4. Guillaume de Tyr, XV, 1 et Nikétas Choniatès, *loc. cit.*, et *De Manuele Comneno*, II, 2, p. 103; cf. les vers de l'épitaphe de Jean Comnène composée par Prodromos, Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1394.

5. Cf. Cramer, *Anecdota græca e codd. manuscriptis bibliothecarum Oxonien-*

bla de ses œuvres, célébrant les moindres événements de la vie de la cour, mais nous ignorons tout à fait l'accueil fait à ces productions par leur destinataire.

Jean Comnène (v. 1108) avait épousé une princesse hongroise, fille du roi Ladislas, Piriska [1], qui en entrant au gynécée impérial prit le nom d'Irène. Sur celle-ci nous ne savons presque rien. Kinnamos loue sa modestie et sa charité. Ennemie du luxe comme son mari, l'impératrice distribuait aux indigents tout l'argent qu'elle avait entre les mains. Ce fut elle qui poussa l'empereur à construire le monastère du Pantokrator; elle ne vit point l'achèvement des travaux que Jean fit terminer [2]. Irène exerça-t-elle une influence sur son mari ? Nous l'ignorons absolument. Les chroniques hongroises lui prêtent bien un rôle dans les guerres que Jean soutint contre le royaume de saint Etienne, mais les renseignements qu'elles nous fournissent ont un caractère nettement légendaire. Irène mourut le 13 août 1134, en Bithynie; sur son lit de mort elle prit l'habit monastique et le nom de Xénè [3].

L'impératrice Irène donna à son mari huit enfants, quatre filles et quatre fils : Maria, Anne, Théodora et Eudokia [4], Alexis, Andronic, Isaac et Manuel. Maria fut mariée à un aventurier normand, Roger,

sium, Oxonii, 1836, *Epistola* n° 12, p. 176 et Treu, *Michael Italikos*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. IV (1895) p. 10.

1. Kinnamos, I, 4, p. 9. cf. *infra*, p. 55. Une plaque d'émail de la Pala d'Oro, de Venise, représente Irène, cf. Molinier, *op. cit.*, p. 65-66. Lambros, Μικταὶ Σελίδες, p. 398, croyait qu'une miniature du *Cod. gr. Vat.* 1851 représentait le mariage de Jean et d'Irène; Strzygowski, *Das Epithalamion des Paläologos Andronikos II*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. XI, p. 546 et sq., a montré qu'il s'agissait vraisemblablement d'Andronic II Paléologue.

2. Nous possédons le *Typikon* délivré, en 1136, au monastère du Pantokrator par Jean Comnène, il a été édité par Dmitrievskij, *Typika*, t. I, p. 656-702. Cf. Hergès (A.), *Le monastère du Pantokrator*, dans *Echos d'Orient*, t. II, p. 70, et *infra*, p. 28.

3. Lebeau, *Histoire du Bas Empire*, éd. Saint-Martin, t. XVI, p. 16, et La Porte du Theil, Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1065, croyaient que c'est la veuve d'Alexis Ier qui a pris l'habit et le nom de Xénè; c'est là une erreur, cf. Delehaye (H.), *Synaxarium ecclesiæ Constantinopolitanæ*, p. XLI et p. 887. A la date du 13 août, il est fait mémoire de l'impératrice Irène, fondatrice du Pantokrator, en religion Xénè, cf. Papadimitriou, *op. cit.*, p. 142. Cf. dans Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1396, l'épitaphe composée par Prodromos.

4. Nikétas Choniatès, p. 23-24 ; Du Cange, *Familiæ byzantinæ*, p. 179-180, n'a connu que trois filles de Jean et savait seulement le prénom de Maria. La quatrième nous est connue par le *Typikon* du Pantokrator, ed. Dmitrievskij, p. 663, qui nous fournit le nom des quatre princesses, cf. les vers de Prodromos, Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1063, et un acte de Maria (1142)

qui avait pris du service à Byzance et fut créé César[1]; des trois autres sœurs, Anne fut mariée à Etienne Kontostéphanos qui, sous Manuel, exerça le commandement suprême de la flotte[2], Théodora à Manuel Anémas[3] et Eudokia à Théodore Vatatzès[4].

Après sa victoire sur les Petchénègues (1122), Jean, peut-être parce que lui-même avait été associé à l'empire à la suite d'une victoire de son père sur les mêmes barbares, associa son fils aîné à la couronne[5]. Alexis mourut, avant son père, en 1142, à Attalia[6].

Sur Alexis les chroniqueurs grecs ne nous apprennent à peu près rien et le fils de Jean Comnène nous serait tout à fait inconnu, si récemment on n'avait voulu lui attribuer *le Poème à Spaneas*[7].

dans Regel, Kurtz et Korablev, *Actes de Zographou*, suppl. à la *Viz. Vremennik*, t. XIII, p. 12. Maria laissa une fille Théodora dont nous reparlerons à propos du règne de Manuel.

1. Cf. *infra*, p. 215.

2. Cf. Du Cange, *loc. cit.*; *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 185; Papadimitriou, Ὁ Πρόδρομος τοῦ Μαρκιανοῦ κώδικος, XI, 22 dans *Viz. Vremennik*, t. X, p. 117 et du même, *Feodor Prodrom*, p. 354-355. Sur les Kontostéphanos, cf. *infra*, p. 216, note 7.

3. Cf. Papadimitriou, *op. cit.*, p. 352, et *op. cit.*, *Viz. Vremennik*, t. X, p. 118. Une fille issue de ce mariage épousa un l'Ange, cf. Miller, *Poésies inédites de Théodore Prodrome*, *Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques* (1883), p. 55.

4. Kinnamos, IV, 17. On a le sceau de son fils, Jean, cf. Pantchenko, *Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, t. XIII, p. 94.

5. Cf. Du Cange, *loc. cit.* Cet événement a été célébré par Prodromos, Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1339.

6. Nikétas Choniatès, p. 51. Alexis était né, en 1106, à Balabista, en Macédoine. Irène donna alors deux jumeaux à son mari, Alexis et Maria, *Alex.*, XII, 4, p. 149. Sur la mort d'Alexis, cf. une lettre de Michel Italikos, éd. Cramer, *Anecdota Oxon.*, *Ep.* n° 16, et les vers de Prodromos, éd. Boissonade, *Anecdota nova*, Paris, 1844, p. 374, et *infra*, p. 182.

7. L'ouvrage a été édité par Legrand (E.), *Bibliothèque grecque vulgaire*, Paris, 1880, t. I, p. 1-10; Wagner (W.), *Carmina græca medii ævi*, Leipsig, 1874, p. 1 et sq.; Hanna (F.), *Das byzantinische Lehrgedicht Spaneas nach dem Codex Vindobonensis theol. 193*, dans *Jahresbericht über das K. K. akademische Gymnasium in Wien*, Vienne, 1896; du même, *Das byzantinische Lehrgedicht Spaneas nach dem Codex Vindobonensis suppl., gr. 77 und Oxoniensis miscell.*, 284, Vienne, 1898. (On trouvera une indication plus complète des éditions dans Sacharov, *Opjt izsliedovania teksta* Ἐκ τοῦ Σπανέα, dans la *Viz. Vremennik*, t. XI, p. 99.) Sur l'auteur du Spanéas, cf. Schmidt (J.), *Ueber den Verfasser des Spaneas*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. I (1892), p. 316 et sq. Sur le caractère de l'auteur, cf. Psichari (J.), *Le poème à Spaneas* dans les *Mélanges Renier*, Paris, 1885, p. 261 et sq., auquel j'emprunte beaucoup. Pour la bibliographie, cf. Krumbacher, *op. cit.*, p. 803. Alexis Comnène est un des correspondants de Michel Italikos, cf. Treu, *Michael Italikos*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. IV, p. 8. Les conclusions de Schmidt ont été combattues par M. Papadimitriou dans les *Annales (Lietopis) de la Société historique de l'Université d'Odessa* (1900), V, s., p. 337 et sq.

Cet ouvrage est une paraphrase du discours à Demonikos d'Isocrate. L'auteur y donne à un jeune prince, qui serait le fils du César Roger et de la princesse Maria, de sages conseils sur le respect dû à l'empereur, le mépris des richesses, le pardon des injures ; il conseille d'aimer la guerre et la chasse. L'ouvrage, qui présente un singulier mélange de morale païenne et chrétienne, révèle chez son auteur beaucoup d'honnêteté et de droiture ; toutefois l'attribution à Alexis Comnène n'est pas certaine et a été contestée.

La femme d'Alexis, d'après les *Annales de Goustin*, fut la fille du prince russe Mstislav, le fils de Vladimir, qui, en 1122, aurait été envoyée à Byzance pour y épouser le fils de Jean Comnène [1]. On a cru qu'un renseignement de Balsamon s'appliquait à la femme d'Alexis et que celle-ci aurait pris en entrant au gynécée impérial le nom de Zoé. D'après Balsamon, en effet, la femme d'Alexis Comnène, Zoé, se serait adonnée à la magie et à l'envoûtement, et, à sa mort, le patriarche Léon Styppès († 1143) aurait intenté des poursuites à un grand nombre de serviteurs de la princesse pour avoir pris part à des cérémonies de ce genre. Mais récemment on a montré qu'il s'agissait d'une autre personne [2] et, par suite, nous ignorons le nom porté à Byzance par la belle-fille de Jean [3].

Sur le sébastocrator Andronic, le second fils de Jean Comnène,

1. Cf. *Annales de Goustin*, éd. dans *Sobranie rousskik lietopisei*, t. II (1843), ad an. 1122. Les *Annales d'Ipat, Lietopis po ipatskomon spiskou*, éd. de la Commission archéologique, Saint-Pétersbourg, 1871, ad an. 1122, disent seulement que la princesse fut envoyée en Grèce à l'empereur. Sur le mariage du fils de Jean Comnène, cf. *infra*, p. 119.

2. Loparev, *Brak Mstislavnj* (1122), dans *Viz. Vremennik*, t. IX (1902), p. 418 et sq., se basant sur un passage de Balsamon, Migne, P. G., t. CXXXVIII, p. 801, déjà utilisé d'ailleurs par Gédéon, Πατριαρχικοὶ πίνακες, Constantinople, s. d., p. 351, croyait que la princesse russe avait pris le nom de Zoé. (Sur son nom russe, cf. *Loparev*, p. 425, note 3). Papadimitriou, *Brak Mstislavnj s Aleksiem Komninom*, *Viz. Vremennik*, t. XI, p. 83, a montré que le mari de Zoé était Alexis Comnène, fils du sébastocrator Isaac, frère de Jean. Du Cange, *Familiæ byzantinæ*, p. 179, croyait déjà que Zoé n'avait pas été la femme du fils de Jean ; d'après lui, Zoé vivait en 1144 et, à cette date, assista à l'arrivée à Constantinople de la fiancée de Manuel, or comme d'après Balsamon c'est le patriarche Léon Stypiotès († en 1143) qui, après la mort de Zoé, aurait instruit le procès d'hérésie, il ne pouvait être question de Zoé belle-fille de Jean. L'arrivée de la fiancée de Manuel étant antérieure à 1144, cf. *infra*, p. 171, l'argument de Du Cange n'a plus de portée.

3. La *Chronique de Nestor*, éd. Léger, p. 220, nous apprend que déjà, en 1104, Alexis Ier avait négocié le mariage d'un de ses fils avec la fille de Volodar, fils de

nous savons aussi peu que sur son frère. Il fut chargé de ramener d'Attalia le corps d'Alexis, mais lui-même mourut au bout de peu de temps [1]. Sa femme Irène nous est un peu mieux connue, elle fut le centre d'une petite cour littéraire où brillaient Constantin Manassès, Tzetzès et Prodromos. Nous en reparlerons à propos de la cour à l'époque de Manuel Comnène [2].

Eloignés du trône par le rang de leur naissance, les deux autres fils de Jean, le sébastocrator Isaac, et le sébastocrator Manuel, ne commencèrent à jouer un rôle qu'après la mort de leurs aînés, tout à fait dans les derniers temps du règne de leur père [3].

Les intrigues qui divisèrent les membres de la famille impériale, lors de la mort d'Alexis, eurent pour résultat immédiat, après le succès de Jean, la disgrâce de la mère et de la sœur du basileus. Bien qu'Irène eût nié avec énergie avoir pris part au second complot dont l'objet était l'assassinat de son fils, elle dut quitter la cour [4]. Elle se retira au monastère de Notre-Dame-pleine-de-Grâces, dans l'habitation qu'elle s'était réservée lorsque, du vivant de son mari, elle avait fait construire le couvent [5].

Plusieurs de ses filles vinrent partager sa retraite [6]. Pour se consoler des tristesses du présent, l'impératrice se plaisait à revivre

Rostislav et prince de Prémysl (*ibid.*, p. 201) ; de même, à la fin du XIe ou au début du XIIe siècle, Oleg Sviatoslavitch avait épousé une grecque Théophano, cf. Schlumberger, *Sigillographie*, p. 432 et Loparev, *Viz. petchat s imenem rousskoi kniagini* dans *Viz. Vremennik*, t. I, p. 159 et sq. Ceci nous montre l'intérêt que les basileis continuent à prendre aux affaires de Russie.

1. Cf. un passage de Michel Italikos cité, d'après le cod. Barocc., 131, f. 233 v°, par Papadimitriou, *op. cit.*, p. 193 ; cf. Prodromos, Boissonade, *op. cit.*, p. 374. On voit qu'Andronic ramena d'Attalia le corps de son frère, par suite le renseignement de Guillaume de Tyr, XV, 19, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. I, p. 688, est inexact, cf. *infra*, p. 183.

2. Cf. *infra*, p. 213, Andronic laissa deux fils Jean et Alexis et quatre filles : Théodora, qui épousa le duc d'Autriche Henri, Irène, Maria qui épousa Cantacuzène, Eudokia, qui épousa Gabras et fut la maîtresse de son cousin Andronic, cf. Papadimitriou Ὁ Πρόδρομος τοῦ Μαρκιανοῦ Κώδικος, *Viz. Vremennik*, t. X, p. 108 et Nikétas Choniatès, *De Manuele Comneno*, IV, 3, p. 173.

3. Tous deux reçurent de leur père la dignité de sébastocrator, Nikétas Choniatès, *De Joanne Comneno*, p. 23.

4. Nikétas Choniatès, p. 17.

5. Cf. Diehl, *Figures byzantines*, 2e série, p. 64.

6. Auprès d'Irène se retirèrent ses deux filles, Anne et Eudokia, et sa petite-fille, Irène, fille de Bryennios, cf. Diehl, *op. cit.*, p. 79. — Cf. sur les rapports d'Irène et de Michel Italikos, Cramer, *op. cit.*, t. III, p. 164 ; Treu, *Michael Italikos*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. IV, p. 9, et Mercati, *Gli aneddoti d'un codice Bolognese*, *ibid.*, t. VI, pp. 129 et 130.

ces années brillantes où elle avait été toute-puissante ; pour en garder mieux le souvenir, elle demanda à son gendre, Nicéphore Bryennios, d'écrire l'histoire d'Alexis Comnène et c'est à elle que nous devons l'œuvre du César. Des deuils répétés attristèrent les dernières années d'Irène[1] qui mourut à une date indéterminée[2]. Un curieux document nous apprend que l'impératrice à ses derniers

1. Elle perdit son fils Andronic, sa fille Eudokia et son petit-fils, le fils d'Andronic, cf. Papadimitriou, *op. cit.*, p. 144-145. Une pièce de Prodromos sur la mort d'Andronic Comnène a été publiée par A. Majuri, *Anecdota Prodromea*, dans *Rendiconti della r. Acad. dei Lincei, Scienze mor. stor. e filol.*, 5e série, t. XVII (1908), p. 541 et sq.

2. Dans le *Typikon* du monastère de la Kosmosotira qu'il fonda (1152) le sébastocrator Isaac, fils d'Irène, place la mort de sa mère le 19 février de la première indiction, cf. Petit, *Typikon du monastère de la Kosmosotira près d'Aenos*, dans *Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, t. XIII (1909), p. 65. On serait tenté d'entendre qu'il s'agit de la première année de la période indictionnelle alors en cours, soit 1138. Mais dans le *Typikon*, daté d'octobre 1136, qu'il délivra au monastère du Pantokrator, Jean Comnène emploie en parlant de sa mère le qualificatif de bienheureuse, Dmitrievski, *op. cit.*, p. 662. Irène est donc déjà morte à cette date. En choisissant l'indiction précédente, on serait amené à placer sa mort en 1123 comme l'a fait Kurtz, *Unedierte Texte aus der Zeit des Kaisers Johannes Komnenos*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. XVI, p. 74. Mais à cette date on peut faire plusieurs objections : 1° Une pièce de vers adressée à Irène par Prodromos fait allusion à la mort de son gendre Nicéphore, Majuri, *op. cit.*, p. 541, cf. Papadimitriou, *Feodor Prodrom*, p. 144. Si l'on admettait comme La Porte du Theil, Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1068, qu'il s'agisse de Nicéphore Bryennios la date présentée soulèverait de graves difficultés, car nous savons que le César est mort vers 1137, mais la difficulté tombe, si l'on admet que le vers de Prodromos s'applique à un autre gendre de l'impératrice, Nicéphore Katakalon, cf. Du Cange, *op. cit.*, p. 177. 2° La seconde difficulté est plus malaisée à résoudre ; dans cette même pièce il est fait allusion à la mort d'Andronic, fils de l'impératrice et à la fuite de son autre fils Isaac en pays musulman. Or, dans une autre pièce de Prodromos, Andronic est mentionné comme ayant pris part à l'expédition de Jean Comnène contre les Gètes (Hongrois) sur les bords du Danube, Majuri, *op. cit.*, p. 527, cf. Papadimitriou, *op. cit.*, p. 146. Cette expédition est de 1129 ; par suite, ce qui concorde avec certains renseignements de Prodromos d'après lesquels l'impératrice vivait encore en 1126, Papadimitriou, *op. cit.*, p. 150-151, Irène est morte après cette date. M. Kurtz, *op. cit.*, p. 86, croit qu'il s'agit de la campagne de Jean contre les Petchénègues. Je ne crois pas que l'on puisse partager son opinion, car les Gètes me paraissent désigner les Hongrois et, d'autre part, lors de l'expédition de Jean contre les Petchénègues, aucun texte ne nous dit que l'empereur ait poussé jusqu'au Danube. La lutte paraît avoir eu lieu près de Berrohé (Eski Sagra). En outre, le renseignement de Prodromos est confirmé en partie par Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 230, qui place en 1130 la fuite d'Isaac, postérieure de peu à la mort de son frère. Pour concilier ces données diverses ne pourrait-on supposer que le copiste du *Typikon* a fait erreur et écrit la 1re au lieu de la 11e α' au lieu de ια' ? Par suite il faudrait placer la mort d'Irène en 1133.

moments eut la force de fermer ses yeux de ses propres mains [1]. Pendant sa retraite au monastère de Notre-Dame-pleine-de-Grâces Irène rédigea la seconde partie du *Typikon* dudit monastère [2]. Ce document nous montre combien l'impératrice était préoccupée du sort qui attendait certaines femmes de la famille impériale, aussi voulut-elle que ses filles, Anne et Maria, et sa petite-fille, Irène, fussent certaines de trouver dans le monastère qu'elle avait fondé un abri et une retraite.

Encore plus que sa mère, Anne Comnène tomba en pleine disgrâce après l'avènement de Jean. La fille d'Alexis ne se consola jamais de l'échec de ses projets; au moment où elle apprit que, par la faute de son mari, la tentative d'assassinat dirigée contre le basileus avait échoué, elle entra dans une rage folle et dans les termes les plus crus se plaignit que ce fut à Nicéphore et non à elle que la Providence eut donné la virilité. Anne eut alors ses biens confisqués pendant quelque temps; son frère les lui rendit d'ailleurs peu après. La clémence dont elle fut l'objet dut l'humilier profondément, mais ce qui lui fut surtout sensible ce fut d'être entièrement tenue à l'écart tant que vécut Jean Comnène. Abandonnée de tout le monde des courtisans, Anne Comnène vécut le plus souvent au monastère de Notre-Dame-pleine-de-Grâces où personne ne venait troubler sa solitude ; elle n'avait, en effet, aucune influence et, en dehors du besogneux Prodromos réduit à frapper à toutes les portes, elle n'eut pendant trente ans d'autres relations que de vieux compagnons de son père qui avaient pris le froc [3]. Après la mort de son mari, Anne fut encore plus isolée et chercha dans le culte des lettres l'oubli de ses maux dont elle avait été d'ailleurs le propre artisan [4]. Elle survécut plusieurs années à son frère et ne mourut que sous le règne de Manuel Comnène (après 1148).

Le mari d'Anne Comnène ne fut pas entraîné dans la disgrâce de sa femme; il demeura à la cour et suivit l'empereur au cours de ses campagnes. Ses deux fils, Alexis et Jean Doukas, furent mariés par le basileus; le premier épousa la fille du roi de Géorgie, David II;

1. Cf. Kurtz, *op. cit.*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. XVI, p. 75.
2. Cf. Miklosich et Müller, *Acta et diplomata*, t. V, pp. 327 et 391.
3. *Alex.*, XIV, 7, t. II, p. 264 ; La Porte du Theil, Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1071.
4. Cf. Kurtz, *op. cit.*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. XVI, pp. 83 et 93.

le second épousa Théodora [1] dont nous savons seulement qu'elle vint de bonne heure à Byzance où elle fut élevée par Irène Doukas et sa fille, Anne Comnène [2]. Jean Doukas prit part aux campagnes de son oncle. Quant à Bryennios, il tomba malade au cours de l'expédition de Jean en Cilicie (1136-1137). Il dut reprendre le chemin de Constantinople où il vint mourir [3].

Le sébastocrator Andronic, qui avait ouvertement embrassé le parti de sa sœur, obtint son pardon ; il demeura à la cour où il ne joua qu'un rôle effacé. Il prit part à l'expédition de Jean Comnène contre les Hongrois sur les bords du Danube et mourut vers 1129 [4]. Son frère, le sébastocrator Isaac, qui avait énergiquement soutenu Jean Comnène eut pendant quelques années la première place à la cour [5]. Reconnaissant de l'appui qu'il en avait reçu, Jean combla son frère de faveurs et voulut que celui-ci eût droit à un trône et à une table aussi élevés que les siens [6]. De haute taille, majestueux, très courageux, Isaac était rongé par l'ambition de ceindre la couronne, aussi, au bout de quelques années, se brouilla-t-il avec Jean, et, à la suite d'un dissentiment sans importance, il quitta l'empire (v. 1130) [7]. Pendant quelque temps Isaac mena la vie la plus errante ; tour à tour il fut l'hôte du prince danichmendite Ghâzi, de l'émir d'Ikonium et des autres émirs musulmans, des princes d'Arménie et des seigneurs de l'Orient latin [8].

1. Prodromos a composé leur épithalame, Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1397, cf. Papadimitriou, *op. cit.*, pp. 261 et 357 et Kurtz, *op. cit.*, *Byz. Zeitschrift*, t. XVI, p. 84. Alexis fut un des correspondants de Michel Italikos. Cramer, *op. cit.*, *Ep.* n° 24, p. 192, cf. Treu, *op. cit.*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. IV, p. 84. Il n'est pas sûr, contrairement à l'opinion de Treu, *op. cit.*, p. 9, que le César, auquel sont adressées les lettres n[os] 3, 5 et 6, soit Bryennios, car il peut être question du César Roger, gendre de Jean Comnène. Du mariage de Bryennios et d'Anne Comnène naquirent deux filles, N. et Irènè. Cf. Kurtz, *op. cit.*, p. 96.

2. Cf. l'épitaphe de Théodora par Prodromos, éd. Kurtz, *loc. cit.*, p. 89. A son lit de mort elle prit l'habit monastique et le nom de Catherine, *ibid.*, p. 92.

3. *Alexiade*, t. I, p. 8.

4. Zonaras, XVIII, 24 ; cf. Kurtz, *op. cit.*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. XVI, p. 86, et Papadimitriou, *op. cit.*, p. 283 et 144.

5. D'après Nikétas Choniatès, p. 13, Isaac aurait reçu de son père la dignité de sébastocrator. Dans le *Typikon* de sa mère pour le monastère Notre-Dame pleine-de-grâces, Isaac a seulement le titre de César, Miklosich et Müller, *op. cit.*, t. V, p. 375.

6. Nikétas Choniatès, p. 13.

7. *Id.*, p. 42-43, cf. *supra*, p. 15, note 2.

8. Cf. *infra*, p. 152.

Il visita le saint Sépulcre et fit construire un aqueduc pour le monastère de Saint-Jean-Baptiste sur le Jourdain [1]. Durant ces voyages il s'efforça de grouper dans une alliance commune tous les ennemis de l'empire espérant ainsi réussir à s'emparer du trône. Réconcilié avec son frère, en 1138, l'entente ne dura guère, car peu après son fils, Jean, s'enfuit chez les Musulmans [2] et lui-même fut envoyé en exil à Héraclée du Pont [3]. Après le règne de Jean, Isaac disparut à peu près complètement. Nous savons qu'en 1152 il vivait encore; de cette année est daté le *Typikon* qu'il délivra au monastère de Notre-Dame Kosmosotira, fondé par lui à Béron près de l'embouchure de l'Hebros [4]. C'est là qu'il voulait être enterré. Comme sa sœur Anne, Isaac Comnène paraît avoir eu le goût des lettres ; lui-même fait allusion à ses œuvres [5], et son talent a été célébré en termes pompeux et exagérés par Prodromos qui lui a dédié une pièce de vers [6]. On lui attribue un écrit sur Homère [7], une œuvre en vers politiques, Περὶ προνοίας ἀπορημάτων [8], et une paraphrase de la lettre d'Aristée à Philocrate [9].

Sur l'entourage de la famille impériale à l'époque de Jean Comnène nous savons très peu de chose. Si le basileus paraît assez étranger aux lettres, il n'en est pas de même des siens et plusieurs de ses proches protègent les écrivains. Autour des parents de l'empereur gravite toute une série de savants et de lettrés ; nommons Michel Italikos [10], qui fut évêque de Philippopoli, et le

1. Prodromos, éd. Kurtz, *op. cit.*, p. 107. Sur le monastère de Saint-Jean-Baptiste, voir Vasiljevskij, Διήγησις 'Επιφανίου, Saint-Pétersbourg, 1886, pp. 236 et 240, cf. *infra*, p. 149.

2. Nikétas Choniatès, pp. 48 et 72.

3. Kinnamos, II, 2, p. 32.

4. Cf. Petit, *Typikon du monastère de la Kosmosotira*, dans *Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, t. XV (1909), p. 17 et sq., cf. Nikétas Choniatès, p. 363.

5. Petit, *op. cit.*, p. 43.

6. Ed., par Kurtz, *op. cit.*, p. 110, Sur Isaac, cf. Schmitt (T.), *Kahrié Djami*, dans *Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, t. XI, p. 37 et sq.

7. Attribué à tort à l'empereur Isaac Comnène dans Krumbacher, *op. cit.*, p. 525, cf. Kurtz, *op. cit.*, p. 106.

8. Cf. Papadopoulos Kerameus, 'Ιεροσολ. βιβλιοθήκη, t. IV, pp. 55 et 106.

9. Cf. Ouspenskij, *Lettre d'Aristée à Philocrate*, dans *Actes du XIVe congrès des Orientalistes*, t. I, Paris, 1906, p. 19, et du même, *L'octateuque de la bibliothèque du Sérail à Constantinople*, dans le *Bulletin de l'Institut archéologique russe à Constantinople*, t. XII, pp. 28 et 29.

10. Cf. Treu, *Michael Italikos*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. IV, pp. 1 et 19.

poète famélique Prodromos [1]. A côté d'eux nous connaissons les noms de Michel Lisix [2], orateur et philosophe, du philosophe Etienne Mélès, à la fois orateur et juriste [3], qui fut logothète, du nomophylax et protecdicos, Alexis Aristènos, directeur et professeur à l'orphelinat fondé par Alexis, qui paraît avoir exercé également diverses charges en province. On a de lui des scolies sur les Canons importantes pour l'histoire du droit canonique [4].

Un rôle important fut joué par le grand domestique, Jean Axouch. Musulman d'origine, celui-ci avait été dans sa première jeunesse fait prisonnier, lors de la prise de Nicée, par les Croisés. Donné à Alexis Comnène, il fut envoyé à Constantinople et prit place parmi les serviteurs du palais. A peu près du même âge que Jean Comnène, Axouch fut pris en sympathie par le fils d'Alexis et fut élevé avec lui. Quand Jean Comnène s'empara de la couronne, Axouch était à ses côtés. Le nouvel empereur lui conféra la charge de grand domestique et lui donna toute sa confiance. La situation du favori auprès du basileus était telle que tous et même les personnages de la famille impériale, quand ils le rencontraient, descendaient de cheval pour lui faire honneur. Au milieu des haines qui divisaient la famille régnante, Axouch sut toujours manœuvrer avec habileté. Après la découverte du complot organisé par Anne Comnène, Jean donna à son favori les biens de sa sœur ; le grand domestique par générosité ou prudence les refusa ; il poussa même l'empereur à les rendre à la femme de Bryennios et à se réconcilier avec elle. Axouch joua un grand rôle non seulement dans les guerres, mais aussi dans l'administration de l'empire. Tout pénétré de la culture grecque, le favori de Jean s'intéressait aux questions littéraires et théologiques. Nicolas,

1. Les œuvres de Prodromos adressées à des membres de la famille impériale sont innombrables, cf. *supra*, l'Étude des sources.

2. Plusieurs pièces de Prodromos font allusion à ce personnage, cf. Papadimitriou, *Feodor Prodrom*, pp. 116 et 270, La Porte du Theil, Migne, P. G., t. CXXXIII, pp. 1032, 1062, 1285, Treu, *op. cit.*, p. 6.

3. La Porte du Theil, *op. cit.*, pp. 1023, 1067, 1248 ; Papadimitriou, *op. cit.*, p. 176 et sq. et p. 299, 300, 361 ; Treu, *op. cit.*, p. 17, et Miller (E.), *Annuaire de l'Association pour l'enseignement des études grecques*, t. XVII (1883), p. 63.

4. Cf. La Porte du Theil, *op. cit.*, pp. 1021-1024, 1031, 1034, 1035, 1042, 1241, 1249, 1251, 1258, 1268, 1275, 1280, et Papadimitriou, *op. cit.*, pp. 133 et sq., 137 et sq., 237, 285 et sq. L'orphanotrophe était un fonctionnaire très important, il était à la tête de l'assistance publique et figurait parmi les soixante premiers fonctionnaires de l'empire.

évêque de Méthone, auquel il avait posé diverses questions relatives à la théologie, composa pour lui un traité sur le Saint-Esprit [1]. Basilakès, professeur d'exégèse évangélique à Sainte-Sophie dont nous parlerons à propos du règne de Manuel, lui dédia un de ses écrits [2], et Michel Italikos fut en correspondance avec lui [3].

Parmi les fonctionnaires importants de la cour, Nikétas Choniatès nomme le parakimomène Jean Comnène dont l'orgueil amena bien vite la disgrâce, le protovestiaire Grégoire Taronitès et le logothète du secret, Grégoire Kamateros [4]. Le second appartenait à la famille des princes de Taron, fixée depuis longtemps à Byzance [5]. Nous ignorons quelle était la parenté de Grégoire avec Michel Taronitès qui avait épousé Maria, fille d'Alexis Ier Comnène [6]. Sous le règne de ce dernier un Grégoire Taronitès, duc de Trébizonde, avait joué un rôle important [7]. Celui-ci, rentré en faveur après sa disgrâce, doit-il être identifié avec le protovestiaire ? Il est impossible de répondre, mais cette identification me paraît peu probable. Quant à Grégoire Kamateros c'était un homme nouveau ; d'obscure origine, il était entré dans l'administration des finances au temps d'Alexis Ier Comnène ; il remplit les fonctions de secrétaire et fut chargé de recevoir les aveux de Nicéphore Diogénès [8]. S'élevant peu à peu dans la hiérarchie, Grégoire acquit une grosse fortune qui lui permit d'épouser une parente de l'empereur. Il fut ensuite nommé logothète du secret [9].

1. Ed. Demetracopoulos, *Bibliotheca ecclesiastica*, Leipsig, 1866, p. 199, cf. Dräseke, *Nikolaos von Methone*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. I, p. 471.
2. Cf. Miller (E.), *Annuaire de la Société des études grecques* (1873), p. 156 et Krumbacher, *op. cit.*, p. 473.
3. Cf. Cramer, *op. cit.*, *Ep.* 26 et 28, p. 197 et 200, et Treu, *op. cit.*, *Byz. Zeitschrift*, t. IV, p. 10. Sur la famille d'Axouch, cf. Treu, *Nicephori Chrysobergae ad Angelos orationes tres*, Bresslau, 1892, p. 43.
4. Nikétas Choniatès, p. 13.
5. Cf. Du Cange, *op. cit.*, p. 172.
6. Cf. *Ibid.*
7. *Alexiade*, XII, 7, t. II, p. 162.
8. Nikétas Choniatès, p. 13-14. *Alexiade*, IX, 8.
9. Théophylacte, *Epist.*, 6 et 71, Migne, P. G., t. CXXVI, pp. 368 et 489, et Nikétas Choniatès, *loc. cit.* On a une monodie de Prodromos sur sa mort, Majuri, *op. cit.*, p. 528, cf. Papadimitriou, *op. cit.*, pp. 150, 282. Grégoire Kamateros mourut au moment de l'apparition d'une comète (1126 ou 1132), Majuri, *op. cit.*, p. 534. On trouvera une notice de Miller sur la famille de Kamateros dans les *Notices et Extraits des mss.*, t. XXIII, p. 42. Aux personnages

Tels sont les bien maigres renseignements que les documents nous fournissent sur les principaux personnages de la cour sous le règne de Jean Comnène. Nous ne sommes guère mieux documentés sur l'histoire intérieure du règne du fils d'Alexis. Nikétas Choniatès parle incidemment des ressources financières que Jean sut procurer à l'empire [1] ; les sources nous fournissent seulement quelques détails sur les réformes introduites dans l'armée par le basileus, sur ses rapports avec le clergé et sur les fondations pieuses faites par la famille impériale.

Continuant l'œuvre de son père, Jean Comnène s'appliqua à développer les forces militaires de l'empire et apporta une attention partioulière à toutes les questions qui concernaient l'armée. Il exigea notamment que les registres, d'après lesquels se faisait le recrutement provincial, fûssent tenus avec une scrupuleuse exactitude [2]. Sous son règne, les soldats bénéficièrent de distributions fréquentes, mais durent en échange fournir un service très dur [3]. Jean ne se contenta point de conduire son armée à la guerre, mais, contraint pour maintenir les effectifs de faire de nouvelles levées [4], il imposa à ses troupes des exercices répétés [5]. Il créa notamment sur les bords du Rhyndakos, près de Lopadion, un camp d'entraînement où il se rendait constamment pour surveiller l'instruction de ses soldats [6]. Le règne du basileus ayant été rempli par des guerres presque continuelles, le service demandé aux troupes fut très pénible. Rarement les sol-

de ce nom qu'il cite il faut ajouter un Michel Kamateros, cf. Treu, *Michael Italikos*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. IV, p. 10-11, et un Epiphane Kamateros mentionné dans la vie de saint Meletios comme ἀνθύπατος de l'Hellade et du Péloponnèse, cf. *Byz. Zeitschrift*, t. II, p. 311 ; un Théodore Kamateros, dont Tzetzès a composé l'épitaphe, Pétridès, *Epitaphe de Théodore Kamateros*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. XIX, p. 7.

Dans la lettre 71 de Théophylacte adressée au protoasecretis Grégoire Kamateros il est question de la dignité de logothète que lui a conférée l'empereur. Grégoire Kamateros fut sans doute préteur de l'Hellade et du Péloponnèse, cf. Schlumberger, *Sigillographie*, p. 118 et *Mélanges d'archéologie*, p. 199 et 224, n° 45.

1. Nikétas Choniatès, *De Manuele Comneno*, I, 3, p. 79.

2. *Id.*, II, 2, p. 103.

3. *Id.*, pp. 18 et 103. Aux distributions venait parfois s'ajouter le profit tiré par les troupes du pillage des villes conquises, cf. *id.*, p. 38.

4. *Id.*, p. 29.

5. *Id.*, p. 18.

6. Kinnamos, I, 6, p. 15 ; II, 5, p. 38 ; Nikétas Choniatès, p. 27-28, et 49.

dats étaient renvoyés dans leurs foyers : le plus souvent en rentrant de campagne, l'armée était maintenue dans les camps, à son grand mécontentement d'ailleurs. Aussi tout l'effort de l'empereur porta-t-il sur le maintien d'une exacte discipline. Ainsi après la campagne d'Antioche, qui dura plusieurs années, Jean obligea les troupes à demeurer sous les drapeaux, et comme nombre de soldats, estimant avoir droit à quelque repos, retournaient chez eux malgré les ordres impériaux, des instructions sévères furent données aux officiers chargés de la police des ports ou des routes pour faire reconduire au camp tous les déserteurs [1].

Vis-à-vis des officiers, le basileus apporta la même sévérité qu'à l'égard des soldats et plus d'une fois nous le voyons condamner des chefs militaires, coupables de n'avoir pas fait tout leur devoir, soit à être battus de verges, soit à être promenés ignominieusement à travers le Forum, vêtus d'habits de femme et montés sur un âne [2].

D'après Nikétas Choniatès, Jean Comnène aurait, lors de l'expédition d'Antioche, introduit dans l'armée une nouvelle formation, en constituant des corps de troupes suivant la race et la tribu [3]. Comme exemple, le chroniqueur grec cite le corps des Macédoniens, celui des Celtes (Normands), celui des Petchénègues et celui des Turks. On ne saurait admettre qu'avant cette réforme de Jean Comnène, il n'y ait eu dans l'armée byzantine aucun ordre et que les divers corps aient été mélangés. On peut supposer que les mercenaires étrangers étaient jusque-là répartis par mesure de prudence entre les troupes byzantines et que la réforme de Jean a consisté seulement à former des divisions où étaient groupés les soldats de même nationalité.

Sous Jean Comnène, l'Église de Constantinople paraît avoir été peu agitée ; c'est seulement pendant les dernières années du règne qu'un procès d'hérésie vint troubler le calme qui jusqu'alors avait régné. Nous ignorons d'ailleurs si dans cette affaire le basileus intervint personnellement. Sous le patriarcat de Léon Styppès (1134-1143), on découvrit entre les mains des moines du monastère de Saint Nicolas un manuscrit contenant l'exposé

1. Nikétas Choniatès, p. [illegible].
2. [illegible], t. I, p. [illegible].
3. Nikétas Choniatès, p. [illegible] ; je suis le texte corrigé par les éditeurs du *Recueil des historiens des croisades. Hist. grecs*, t. I, p. 219.

des doctrines d'un certain Constantin Chrysolamas, depuis peu décédé[1]. Ces doctrines ayant été jugées contraires à l'orthodoxie, on chercha à savoir si elles avaient été répandues et s'il en existait d'autres manuscrits. Les recherches entreprises furent couronnées de succès, et deux manuscrits nouveaux furent saisis. L'un, où la nouvelle doctrine était exposée plus complètement, appartenait à Pierre, higoumène du monastère de Saint-Athénogénès, le second était la propriété d'un certain Georges, dit Pamphile, qui le tenait d'un moine de l'hospice des vieillards. Le synode examina les doctrines incriminées et les condamna comme plus absurdes que celles des Bogomiles auxquelles l'assemblée paraît les avoir rattachées. L'higoumène Pierre fut déplacé et envoyé dans un autre monastère ; quant à Pamphile, on se borna à le menacer des peines qu'il avait encourues, au cas où il retomberait dans l'erreur condamnée.

D'importantes fondations monastiques, dues aux libéralités de la famille impériale, ont marqué le règne de Jean Comnène[2]. L'empereur fit construire le couvent d'hommes du Pantokrator et sa mère, l'impératrice Irène, acheva alors de fixer la condition du monastère de femmes Notre-Dame-pleine-de-grâces, qu'elle avait fondé du vivant de son mari[3]. Les *Typika* de ces deux établissements sont parvenus jusqu'à nous ; il est curieux de les

1. Allatius, *De Ecclesiæ occidentalis atque orientalis perpetua consensione*, Cologne, 1648, pp. 644-649.

2. Les Comnènes s'étaient déjà distingués par leurs fondations pieuses. La mère d'Alexis avait fondé le monastère du Pantepoptes, Zonaras, XVIII, 24, qu'il faut identifier avec l'actuel Eski Imaret Mesdjidi, cf. Paspati, Βυζαντιναὶ μελέται, p. 313, van Millingen, *Byzantine Constantinople*, Londres, 1899, p. 311. C'est là que se retira Anna Dalassena, cf. Chalandon, *Alexis Ier Comnène*, p. 272. Alexis, outre le monastère des Saints-Pierre-et-Paul, dont nous parlons plus loin, fonda le monastère du Christ Philanthropos (Indjili Kiosk, cf. Van Millingen, *op. cit.*, p. 252 et sq.) où il fut enterré, cf. Chalandon, *op. cit.*, p. 276 ; sur l'histoire de ce monastère, cf. Siderides (X.), Περὶ τῆς ἐν Κωνσταντινουπόλει μονῆς τοῦ σωτῆρος τοῦ φιλανθρώπου, Constantinople, 1898.

3. On possède le *Typikon* de cette fondation, il est édité dans Montfaucon, *Analecta græca*, Paris, 1688, p. 136 et sq., Migne, P. G., t. CXXVII, p. 985 et sq., et Miklosich et Müller, *Acta et diplomata*, t. V, p. 327 et sq. ; nous citerons d'après cette dernière édition. La seconde partie du *Typikon*, p. 382, est postérieure à la mort d'Alexis, en effet, il y est dit qu'Eudokia, fille de l'impératrice, est morte, or celle-ci a assisté à la mort de son père, *Alexiade*, XV, 11 ; dans la première partie, il est au contraire parlé d'Alexis comme vivant, p. 332, et aussi d'Eudokia, p. 334.

comparer, car ils nous révèlent chez la mère et le fils un état d'esprit bien différent [1].

C'est pour remercier le ciel de ses bienfaits, et en particulier de la protection qu'il avait accordée à Alexis Ier et à l'empire, qu'Irène s'était décidée à faire édifier le monastère de Notre-Dame-pleine-de-Grâces qu'elle avait richement doté [2], et dont elle réserva l'administration, leur vie durant, à elle et à son mari [3]. Après la mort d'Irène et d'Alexis, le monastère devait avoir une pleine et entière liberté, à la seule condition que la règle imposée par la fondatrice y fût fidèlement observée, alors même que les religieuses seraient réduites à n'être plus que deux [4]. Pour assurer la durée de sa fondation, l'impératrice prit soin d'interdire l'aliénation des immeubles concédés ; elle autorisa seulement en cas de calamité publique, invasion, incendie, tremblement de terre, la vente des biens meubles pour permettre aux religieuses de se procurer l'argent nécessaire aux réparations [5].

La fondation d'Irène comptait vingt-quatre religieuses ; mais l'impératrice, prévoyant le cas où des libéralités viendraient accroître le patrimoine du monastère, permit que ce nombre fût quelque peu augmenté, sans que toutefois les sœurs pussent être plus de quarante, sans compter six à huit servantes [6]. A celles qui se présentaient pour être religieuses, on ne devait demander aucune dot, mais on pouvait accepter les dons faits librement à titre d'aumônes [7] ; les postulantes devaient attendre au moins six mois avant qu'on ne leur coupât la chevelure [8]. Une clause spéciale concerne les petites-filles de l'impératrice, les filles d'Anne et de Maria Comnène [9]. Dans le cas où quelqu'une d'entre elles voudrait prendre l'habit, on doit la recevoir sans tenir compte de l'opposition

1. Le *Typikon* du Pantokrator a été analysé par Bezobrazov dans le *Journal du Ministère de l'Instruction publique russe* (1887), t. II, p. 254, et édité par Dmitriewskij, *Typika*, Kiew, 1895, p. 656 et sq. Cf. l'article du même auteur dans les *Troudij* de l'Académie de Kiev, août 1895 ; Lambros, dans Νέος Ἑλληνομνήμων, t. VI, p. 392, et Hergès, *op. cit.*, dans *Echos d'Orient*, t. II, p. 70.
2. Miklosich et Müller, *Acta*, t. V, p. 327 et sq.
3. *Id.*, p. 332.
4. *Id.*, pp. 332-333.
5. *Id.*, pp. 339-340.
6. *Id.*, p. 337.
7. *Id.*, pp. 338-339.
8. *Id.*, p. 355.
9. *Id.*, p. 335.

qui pourrait être faite à son désir; en outre, elle aura droit à quelques adoucissements de la règle. Outre les novices, on peut recevoir des religieuses d'une autre maison, mais seulement si elles ont une réputation intacte et surtout si elles ne se sont fait recommander ni par l'empereur, ni par le patriarche, ni par quelque grand personnage [1].

Le *Typikon* fixe le nombre et les fonctions des dignitaires [2] ; à la tête du couvent est une supérieure dont l'impératrice se réserve la nomination sa vie durant et qui, après elle, sera choisie par voie de tirage au sort entre trois religieuses élues par leurs compagnes [3]. En cas d'indignité, la supérieure pourra être déposée par la patronne du monastère [4]. C'est la supérieure qui choisit à son gré les autres dignitaires : σκευοφυλάκισσα, ἐκκλησιάρχισσα, τραπεζαρία, ἐπιστημονάρχισσα ; mentionnons encore une cellérière, une caviste, une lingère, sans oublier la portière, que l'impératrice recommande de choisir parmi les vieilles religieuses [5].

La fondatrice ne craint point d'entrer dans les plus petits détails de la vie monastique ; non seulement elle règle soigneusement les offices auxquels les religieuses doivent assister, les prières qu'elles sont tenues de réciter [6], mais encore elle établit les menus de leurs repas [7], et sa sollicitude va jusqu'à fixer le nombre annuel de leurs bains [8]. Plusieurs des prescriptions de la règle sont relatives aux rapports que les sœurs pourront avoir avec le monde ; elles trahissent chez l'impératrice le souci d'assurer autant que possible la clôture et d'éviter à son monastère les dangers qui causaient alors la ruine morale de tant de couvents byzantins.

La clôture, toutefois, n'est pas absolument rigoureuse ; ainsi les

1. Miklosich et Müller, *op. cit.*, t. V, p. 367.
2. *Id.*, p. 348.
3. Les noms des trois élues sont inscrits sur des bulletins qui sont placés sur l'autel un samedi. La communauté passe la nuit en prières et le lendemain le prêtre après avoir célébré l'office prend un des bulletins ; celle, dont le nom est inscrit, est élue. Les Byzantins avaient souvent recours à ce moyen pour prendre une décision, cf. Chalandon, *op. cit.*, p. 152.
4. Miklosich et Müller, *op. cit.*, t. V, p. 343-344.
5. *Id.*, p. 348-354.
6. *Id.*, p. 355 et sq.
7. *Id.*, p. 362-363.
8. *Id.*, p. 369.

proches parentes (mère, sœurs, belles-sœurs) des religieuses peuvent les visiter deux fois chaque année et prendre un repas au monastère ; elles sont même admises à y passer deux jours si la personne qu'elles viennent voir est malade[1] ; de même la supérieure a le droit d'autoriser la visite aux mêmes conditions de femmes attirées par la réputation de sainteté du couvent, mais il faut que ces visiteuses aient elles-mêmes une excellente renommée[2]. De leur côté, les religieuses peuvent sortir du monastère pour aller voir leur père ou leur mère, au cas où ceux-ci seraient malades ; elles doivent toutefois ne point découcher et être escortées de deux autres sœurs[3], L'entrée du couvent est formellement interdite aux hommes ; les religieuses ne peuvent, et cela même en cas de maladie, parler à leurs parents du sexe masculin qu'à la porte du monastère et en présence d'une autre sœur[4]. La supérieure ellemême doit traiter à la porte du monastère les affaires qu'elle peut avoir, concernant les biens qu'elle administre, soit avec les fermiers, soit avec les fournisseurs ; elle doit être surveillée par deux autres religieuses[5]. Les prêtres chargés d'assurer la célébration des offices doivent être eunuques, de même le père spirituel de la communauté et l'économe[6]. Il est recommandé de prendre de préférence un eunuque pour médecin, mais si cela n'était pas possible on prendra un médecin très âgé[7].

Tous les jours le monastère doit distribuer aux pauvres les reliefs de la table et faire une distribution de pain (1/3 de *modius* par jour)[8] ; à certaines fêtes, notamment aux anniversaires des membres de la famille impériale, ces distributions sont plus abondantes et on y joint des distributions d'argent[9].

Pour éviter l'intrusion, dans les affaires du monastère, de personnages étrangers, l'impératrice donna d'abord comme patronne à sa fondation sa fille Eudokia ; puis, celle-ci étant morte, son choix

1. Miklosich et Müller, *op. cit.*, t. V, p. 346-348.
2. *Id.*, p. 348.
3. *Id.*, p. 347.
4. *Ibid.*
5. *Id.*, p. 348.
6. *Id.*, p. 346.
7. *Id.*, p. 369.
8. *Id.*, p. 371.
9. *Id.*, p. 374 et sq. On peut dresser des libéralités d'Irène le tableau suivant où l'on constate de curieuses différences :

se porta sur une autre de ses filles, Anne[1]. Elle décida, en outre, qu'après Anne le patronat appartiendrait à une troisième de ses filles, Maria, et ensuite à sa petite-fille, Irène Doukas[2]. Après celle-ci la patronne devait toujours être choisie parmi la descendance féminine d'Anne Comnène.

L'impératrice s'était réservée pour son usage un corps de bâtiments contigu au monastère et communiquant avec lui ; dans le supplément au *Typikon* elle en assura la jouissance à sa fille Anne[3]. Les événements que nous avons racontés expliquent pourquoi la femme de Bryennios dut songer à se procurer une retraite.

La fondation faite par Irène a donc uniquement le caractère d'une fondation pieuse; l'impératrice a voulu procurer à elle-même, à sa famille et à l'empire le bénéfice des prières que les religieuses adressaient au Très-Haut. Très probablement sa fondation a été

ANNIVERSAIRES	Nombre des modii de pain	Nombre des mesures de vin	Nombre des nomismata
d'Alexis et d'Irène Comnène	10	8	12
de leurs fils :			
Jean et sa femme	5	o	6
le sébastocrator Andronic	5	o	6
le césar Isaac	5	o	6
de leurs filles :			
Anne	5	o	6
Maria	5	o	6
Eudokia	5	o	6
Théodora	3	o	o
de leurs gendres :			
Nicéphore Bryennios	5	o	6
Nicéphore Katakalon	5	o	6
Constantin l'Ange	3	o	3
de leurs belles-filles :			
la sébastocratorissa Irène	3	o	o
la césarissa Irène	3	o	o
de leur petite-fille Irène	4	o	4

La différence de traitement entre Théodora, son mari Constantin l'Ange et les autres enfants de la basilissa laisse supposer que l'impératrice avait vu sans plaisir ce mariage ; nous savons que sa fille s'était éprise de Constantin à cause de sa beauté physique.

1. Miklosich et Müller, *op. cit.*, t. V, pp. 334 et 382-383. Sur la crainte de l'intrusion des étrangers, cf. p. 367, chap. LIV, ce qui est dit au sujet de l'intervention de l'empereur ou du patriarche. On sait combien était néfaste à la vie monastique la concession des monastères aux charisticares, cf. Chalandon, *op. cit.*, p. 283 et sq.

2. Miklosich et Müller, *op. cit.*, t. V, pp. 383 et 386.

3. *Id.*, p. 382.

inspirée par le désir d'assurer une retraite à sa fille Eudokia ; on a vu comment les événements de la cour amenèrent l'impératrice elle-même et sa fille Anne à profiter de cette fondation faite pour Eudokia.

Le caractère de la fondation faite par Jean Comnène est tout différent ; sans doute des vues mystiques n'ont point été étrangères au basileus, mais dans sa pensée l'établissement qu'il fonde ne doit point être seulement un lieu de prières ; il doit avoir encore un rôle de bienfaisance et d'utilité sociale tout à fait analogue à celui qu'Alexis avait voulu donner au monastère des Saints-Pierre-et-Paul [1], lorsqu'il en entreprit la réorganisation et qu'il y installa des moines d'Ibérie, que la conquête musulmane avait contraints à quitter leurs couvents [2]. Les constructions faites par Alexis furent si considérables qu'elles formaient, dit sa fille, une véritable ville dans la capitale et que plusieurs milliers de personnes y trouvaient un asile. C'est qu'Alexis ne se contenta point d'assurer une retraite aux moines, mais joignit à leur couvent un hospice pour les infirmes, pour les soldats blessés ; une section tenue par des religieuses était réservée aux femmes ; il y avait en outre un orphanotrophium, auquel le basileus annexa une école où l'enseignement était donné sous toutes ses formes. Ces nouveaux établissements furent richement dotés et furent administrés sous la surveillance des délégués impériaux. Par son but et par son importance, la fondation du Pantokrator rappelle celle des Saints-Pierre-et-Paul.

Pendant longtemps l'impératrice Irène, femme de Jean Comnène, sur la foi de Kinnamos, a été regardée comme la fondatrice du monastère du Pantokrator [3]. La publication du *Typikon* du monastère ne permet plus cette attribution et c'est le nom de Jean qui doit demeurer attaché à cette importante fondation. Il est toutefois probable qu'Irène s'intéressa à la création du

1. Ce monastère était situé au pied de l'acropole dans le quartier Saint-Eugène auprès de l'actuel Yali Kiosk Kapoussou, cf. Mordtmann, *op. cit.*, p. 50, et Van Millingen, *op. cit.*, p. 227.

2. *Alexiade*, XV, 7. Zonaras, XVIII, 24. L'orphanotrophe, Alexis Aristènos, est bien souvent mentionné dans les œuvres de Prodromos, cf. *supra*, p. 19.

3. Kinnamos, I, 4, p. 10. Sur l'erreur commise sur la personne d'Irène par Paspati, Βυζαντιναὶ Μελέται, Constantinople, 1877, p. 309, note 5, cf. Hergès, *Le monastère du Pantokrator*, dans *Echos d'Orient*, t. II, p. 73.

Pantokrator, qui d'ailleurs ne fut achevé qu'après sa mort [1].

Le monastère, édifié sur les ordres du fils d'Alexis, s'élevait dans le quartier actuel d'Oun Capan : la mosquée de Zeirek Djami est tout ce qui reste des très importantes constructions de Jean Comnène [2].

Le *Typikon* que l'empereur fit rédiger, en octobre 1136 [3], nous fournit d'intéressants détails sur le Pantokrator ; il nous apprend tout d'abord que le basileus, en faisant sa fondation, a voulu remercier le ciel des succès qu'il lui a été donné de remporter sur les ennemis extérieurs de l'empire et aussi de la découverte de diverses conjurations auxquelles certains des membres de la famille impériale n'étaient point demeurés étrangers [4]. Dans la pensée de Jean, la nouvelle fondation devait comporter non seulement un monastère, mais aussi un hôpital où les femmes, les vieillards et les déshérités de la vie pourraient trouver un abri [5].

Le monastère comprit trois églises : l'une, sous le vocable du Pantokrator, était plus particulièrement réservée aux moines ; entre la première et la troisième, une seconde église, sous le vocable de saint Michel, était destinée à recevoir les tombeaux de la famille impériale ; c'est là que l'impératrice Irène fut enterrée [6] ; c'est là que le basileus avait fait préparer son tombeau [7]. Le fondateur, dans son *Typikon*, exprime l'espoir que son fils Alexis consentira à se faire enterrer auprès de lui [8]. La troisième église enfin était sous le vocable de Notre-Dame-de-Pitié [9]. Ces trois églises étaient décorées de mosaïques ; dans celle du Pantokrator les sujets

1. Nikétas Choniatès, *De Manuele Comneno*, I, 1, p. 66, attribuait déjà à Jean Comnène la fondation du monastère. Sur le rôle d'Irène. cf. Delehaye. *Synaxarium ecclesiæ Constantinopolitanæ*, p. 878. L'architecte aurait été d'après cette source un personnage du nom de Nicéphore. Une description du Pantokrator a été publiée par Kampuroglis, Ἀθηνᾶ, IV, 1892, p. 644.

2. Cf. Paspati, *op. cit.*, p. 309, et les photographies de Zeirek Djami dans Ebersolt, *Étude sur la topographie et les monuments de Constantinople*, extr. de la *Revue archéologique*, 4e s., t. XIV (1909), p. 39-40 du tirage à part.

3. Dmitrievskij, *Typika*, p. 702.

4. *Id.*, p. 656.

5. *Id.*, p. 657.

6. Kinnamos, I, 4, p. 10.

7. Dmitrievskij, *Typika*, p. 677.

8. *Id.*, p. 681.

9. *Id.*, p. 677. Sur les divers sanctuaires byzantins consacrés à Notre-Dame-de-Pitié. cf. Petit, *Le monastère de Notre-Dame-de Pitié*, *Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, t. VI, p. 48 et sq.

représentés étaient le Christ Pantokrator, la Transfiguration, la Cène, le Lavement des pieds, la Crucifixion, la Résurrection (Anastasis) et la Dormition de la Vierge[1]. Dans la chapelle consacrée aux sépultures impériales, on voyait dans les deux absides la Crucifixion et la Résurrection ; deux autres mosaïques représentaient la Mise au tombeau et le Christ apparaissant aux saintes femmes[2] ; dans l'église Notre-Dame-de-Pitié, une mosaïque représentait la Vierge et d'autres, placées au narthex, le Christ et saint Jean-Baptiste[3].

Dans son *Typikon*, l'empereur prit soin d'indiquer la quantité de luminaire qu'il convenait d'entretenir dans chacune des églises aux divers jours de l'année[4] et de fixer les offices particuliers qui devaient être célébrés. Le basileus indique notamment les anniversaires de ses parents ou amis[5]. Parmi les objets mobiliers, notons le trikandelon qui devait toujours brûler dans l'église de Notre-Dame-de-Pitié[6] et dans l'église du Pantokrator, le polykandelon où brûlaient seize lampes à huile que l'on devait à certains jours de fête remplacer par des cierges[7].

Le couvent fondé par Jean comprenait un personnel de quatre-vingts personnes, sur lesquelles trente remplissaient les tâches matérielles, tandis que les cinquante autres étaient plus particulièrement chargées du service de l'église et de la célébration des offices[8].

1. Dmitrievskij, *Typika*, pp. 660 et 661. On sait qu'à cette époque l'Anastasis désigne la Descente aux Limbes, cf. Diehl, *Manuel d'archéologie byzantine*, Paris, 1910, p. 466.
2. Dmitrievskij, *op. cit.*, p. 678.
3. *Id.*, p. 677-678.
4. *Id.*, pp. 657, 660, 677 et 678.
5. Les anniversaires sont ceux de ses père et mère, de son fils Alexis, de ses frères, sœurs et beaux-frères (seuls sont nommément désignés Eudokia, Bryennios et Euphorbènos), du grand domestique [Axouch], du César, de la Césarissa, de la panhypersébaste Xénè, du protostrator, du grand duc Georges Paléologue. Parmi ses amis l'empereur nomme l'eunuque Jean le Mystique, Constantin, Roger, Eustathios Kamitzès, Michaelitzès, Stypiotès, le médecin Nikétas. En outre il fait mention de ses quatre fils et de ses quatre filles, p. 662-663.
6. *Id.*, p. 677.
7. *Id.*, p. 661. Cf. Schlumberger, *Un polykandelon byzantin*, *Byz. Zeitschrift*, t. II, p. 441 et Petit, *op. cit.*; p. 128. Un polykandelon supportait tantôt des lampes formées par des godets en verre où l'on versait de l'huile, tantôt des cierges.
8. Dmitrievskij, *op. cit.*, p. 671.

Dans ce second groupe il devait y avoir toujours au moins six prêtres, six diacres, deux canonarques[1], deux paradomestiques[2], un réglementaire. C'est parmi les moines chargés du service de chœur que devait être recruté le personnel chargé de l'administration, à savoir les ecclésiarques[3], le skeuophylax[4], le chartophylax, l'économe, l'hôtelier, les cellériers et dépensiers[5]. Jean, pour assurer l'observation stricte des règles monastiques, interdit aux moines tout rapport avec l'extérieur[6].

La prévoyance du basileus s'étendit jusqu'à fixer l'habillement des moines et le nombre de vêtements auxquels ils avaient droit, le menu et le nombre des repas de la gent monastique[7]. Une infirmerie spéciale était annexée au monastère ; un médecin devait y être attaché et le basileus spécifie que six baignoires y seront à la disposition des moines[8].

A l'église Notre-Dame-de-Pitié était attaché un nombreux clergé : cinquante membres le composaient, à savoir huit prêtres, dix diacres, deux domestiques, deux réglementaires, seize chantres, quatre canonarques, huit orphelins chargés du luminaire et, en outre, quatre surnuméraires[9]. Ces divers ministres du culte formaient deux groupes qui, alternativement, prenaient le service pendant une semaine. Les membres du clergé de Notre-Dame-de-Pitié touchaient un traitement en or variant de 15 à 4 hyperpyres et avaient droit à des distributions de blé (de 25 à 12 *modii*)[10]. En outre le clergé de semaine touchait une rétribution spéciale; il en était de même à certaines fêtes ou pour certains offices[11].

1. Le canonarque est chargé d'exécuter certains chants ou de lire certaines leçons; en général il lit à haute voix chaque vers des tropaires que vont chanter les chantres ; il a en quelque sorte un rôle de souffleur. Cf. Clugnet, *Dictionnaire des noms liturgiques*, p. 74.
2. Le domestique était le chef des chantres, cf. *id.*, p. 37.
3. L'ecclésiarque est le prêtre sacristain, cf. *id.*, p. 45. Dans la règle de saint Christodoulos, Miklosich et Müller, *Acta*, t. II, p. 74, l'ecclésiarque est à la fois l'archiviste et le gardien du trésor.
4. Gardien du trésor d'une église.
5. Dmitrievskij, *op. cit.*, p. 671.
6. *Id.*, p. 672.
7. *Id.*, pp. 664 et 673.
8. *Id.*, p. 666.
9. *Id.*, p. 678.
10. *Id.*, p. 679.
11. *Id.*, p. 680-681.

droit de prendre part aux distributions que fait le monastère.

Une dernière clause du *Typikon* est relative aux aliénés que le basileus décide d'exclure du Pantokrator et d'envoyer dans un asile spécialement construit pour eux, tout près de l'asile de vieillards de l'empereur Romain[1]. Enfin, le basileus stipulait que le Pantokrator aurait dans les terrains du monastère Medikarios, en face de Constantinople, un cimetière avec un oratoire que desservirait un des moines qui chaque vendredi dirait les vêpres et le samedi accomplirait l'office liturgique[2].

Pour assurer l'existence du Pantokrator, qu'il déclara autonome, autodespote et libre de toute juridiction ecclésiastique[3], le basileus lui accorda une importante concession de terres ; la liste des biens cédés ne comprend pas moins de quatre-vingt-quinze articles[4]. L'empereur donne au monastère un certain nombre d'immeubles et fait abandon de certains droits (pêcheries, moulins, douane). Il faut noter parmi les concessions celle de six monastères : Galakri, τῶν Νοσσῶν, Monokastanès, Anthemios, Medikarios, Satyros. Un économe, placé sous la juridiction du kathigoumène du Pantokrator, était dans chaque couvent chargé de l'administration ; il avait sous ses ordres de six à dix-huit moines.

1. Dmitrievskij, *op. cit.*, p. 694.
2. *Id.*, p. 695.
3. *Id.*, p. 700.
4. *Id.*, p. 675-676.

CHAPITRE II

LES MUSULMANS D'ASIE MINEURE. — PREMIÈRES CAMPAGNES DE JEAN COMNÈNE CONTRE LES TURKS. — INVASION DES PETCHÉNÈGUES

Au point de vue de la politique extérieure, Jean Comnène n'a rien innové. Toutes les grandes questions européennes ou asiatiques qui intéressaient l'empire s'étaient posées dès le règne d'Alexis. Celui-ci avait orienté la politique byzantine dans les voies qui lui paraissaient devoir conduire l'état aux résultats les plus avantageux et ses vues avaient été si justes que l'on peut dire que son fils et même son petit-fils n'ont eu qu'à continuer son œuvre. Cette continuité de vues est tout à fait remarquable et est à l'éloge des basileis.

Tandis qu'Alexis, assailli de tous les côtés par les ennemis de Byzance, qui, en Europe comme en Asie, se ruaient à la conquête des provinces byzantines, n'avait fait que défendre les territoires menacés, en étendant les frontières en Europe jusqu'aux Balkans, en Asie jusque vers Polybotos, et avait dû se borner à élever sur Antioche des prétentions qu'il ne soutint qu'imparfaitement les armes à la main, son fils, plus libre du côté de l'Occident, put porter tout l'effort de l'empire sur un point spécial, la reconquête des provinces asiatiques tombées au pouvoir des Musulmans, des Arméniens et des Latins. La pensée impériale, telle qu'elle paraît résulter des faits que nous connaissons, a été, dès le début du règne, de reporter la frontière byzantine jusqu'à Antioche et à l'Euphrate et de faire reconnaître au moins la suzeraineté impériale par les Latins d'Orient. Sans doute, à diverses reprises, Jean Comnène a dû combattre en Europe, mais toujours ces guerres occidentales ont eu un caractère défensif nettement marqué. Les affaires européennes ont peu intéressé l'empereur ; celui-ci a, moins que son père, songé à jouer un rôle en Occident ; seul l'Orient l'a attiré et à la réalisation du rêve qu'il

caressa toujours de rendre à l'empire grec ses anciennes limites, il a, pendant près de vingt ans, apporté un esprit de suite vraiment remarquable. C'est seulement vers les dernières années de sa vie que les affaires européennes ont joué un rôle important dans la politique byzantine. A ce moment, en effet, la situation se trouva fortement modifiée par l'accroissement de la puissance normande et la question de l'Italie du Sud prit plus d'importance qu'elle n'en avait jamais eue. Là encore le basileus en revint à la politique de son père.

A l'avènement de Jean Comnène, Byzance ne paraissait pas devoir redouter beaucoup ses voisins européens. Du côté du Nord la frontière était à peu près tranquille : les tribus des Petchénègues et des Coumans continuaient bien à franchir de temps à autre les cols des Balkans et à se répandre en territoire byzantin pour piller, mais les échecs successifs qu'Alexis leur avait infligés, les pertes considérables qu'elles avaient subies les avaient affaiblies et leurs attaques étaient bien moins dangereuses. Les Serbes, déchirés par d'incessantes luttes intestines, consentaient à reconnaître à Byzance une vague suzeraineté et presque toujours l'un des partis en présence recherchait l'appui des Grecs. La Hongrie était occupée à s'assurer des débouchés sur l'Adriatique ; elle s'étendait bien en s'annexant des territoires qui normalement dépendaient de Byzance, mais ceux-ci en réalité, depuis de longues années, avaient été abandonnés aux Vénitiens par les basileis. Du côté de l'Allemagne et de l'Italie, la lutte opiniâtre soutenue par Henri V avec les successeurs de Grégoire VII, Urbain II, Pascal II, Gélase II, Calixte II, a réduit à une égale impuissance la papauté et l'empire. A la mort d'Henri V, en 1125, l'autorité impériale est singulièrement affaiblie et l'Allemagne, déchirée par la guerre civile, est peu redoutable. Restent les adversaires les plus acharnés de l'empire grec au temps d'Alexis, les Normands d'Italie ; ceux-ci sont alors des voisins bien peu dangereux et de ce côté encore l'empire grec n'a rien à craindre pendant plusieurs années. Sous les règnes lamentables du duc Roger (1081-1118) et de son fils le duc Guillaume († 1127), le duché de Pouille s'est désagrégé lentement et les usurpations de leurs vassaux ont annihilé l'autorité des ducs. En Sicile, le jeune comte Roger vient d'atteindre sa majorité ; il rêve de la conquête de l'Afrique du Nord et cherche à

s'étendre en Italie aux dépens de son cousin Guillaume. Quand, quelques années plus tard, Roger sera devenu roi de Sicile (1130), après la réunion à ses états du duché de Pouille, il lui faudra encore de longues années pour établir son autorité sur ses vassaux italiens.

En Asie-Mineure, les possessions impériales sont difficiles à déterminer. Sur la côte de la mer Noire, le duché de Trébizonde était gouverné par le duc Constantin Gabras [1]. Celui-ci, sans doute, fils du duc Théodore, qui fut fait prisonnier et mis à mort par les Turks [2], ne devait avoir reçu le duché que depuis peu de temps, car, pendant les dernières campagnes d'Alexis Ier, il était gouverneur de Philadelphie [3]. Nous savons que Gabras n'avait pas succédé à son père après lequel Dabatènos et Grégoire Taronitès avaient été successivement ducs de Trébizonde. Le dernier s'était révolté et avait été, une fois pris, enfermé dans la tour des Anémas [4]. Nous ne savons à qui alla le duché après Taronitès. En 1119, Constantin Gabras était duc et il est à peu près certain qu'à ce moment il reconnaissait l'autorité de l'empereur. On a, en effet, montré récemment que la révolte de Gabras, sur laquelle on se basait pour dire que le duché de Trébizonde s'était détaché de l'empire, a cessé, en 1140, après avoir duré quatorze ans. Par suite elle n'a commencé que vers 1126 [5].

En dehors du duché de Trébizonde, il semble que la côte de la mer Noire dépendait encore de Byzance. Nous verrons Jean, dans l'une de ses expéditions contre les Musulmans, conduire ses

1. Constantin est, sans doute, le frère de Grégoire Gabras qui envoyé par son père comme otage à Constantinople y avait été élevé, cf. mon *Alexis Ier Comnène*, p. 146, *ibid.*; p. 241, lignes 6 et 7, j'ai commis un lapsus; il faut lire « le fils du duc de Trébizonde avait été arrêté pour désobéissance aux ordres de l'empereur. En 1098, Alexis revenant de Philomélion envoya le duc Théodore à Païpert » et supprimer la phrase suivante.

2. Théodore qualifié de martyr par Zonaras, XVIII, 22, était honoré comme martyr le 2 octobre. Cf. Papadopoulos Kèrameus, *Fontes historiæ imperii Trapezuntini*, Petropoli, 1897, t. XI, p. 59, et Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν Τραπεζοῦντος, dans *Viz. Vremennik*, t. XII, p. 132.

3. *Alex.*, XIV, 3, p. 265 et 268, 5, p. 282, et XV, 4, p. 329.

4. Cf. *Alexis Ier Comnène*, pp. 241 et 242.

5. Cela résulte du travail du P. Petit, *Monodie de Théodore Prodromos sur Etienne Skylitzès, métropolitain de Trébizonde* dans le *Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, t. VIII, p. 3. Papadimitriou, *Feodor Prodrom*, p. 98-100, a combattu cette opinion, ses arguments ne m'ont pas convaincu, cf. Kurtz, *op. cit.*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. XIII, p. 536.

troupes par la Paphlagonie pour rester plus longtemps en territoire grec et, d'autre part, c'est seulement vers 1125 que les Turks prirent diverses villes sur la côte de la mer Noire.

Du côté de l'est, il semble que la frontière ait reculé pendant les dernières années d'Alexis Comnène. Nous savons, en effet, que les premières campagnes de Jean Comnène eurent pour but de chasser les Musulmans des environs de Laodicée et de Sozopolis et que, peu après, l'armée byzantine reprit un grand nombre de places du côté d'Attalia [1]. On peut conclure de là que les tribus musulmanes avaient, d'une part, envahi la vallée du Méandre et, d'autre part, tenaient la route conduisant à Attalia. Toutefois, malgré que l'on constate ici les progrès évidents des Musulmans, on ne saurait affirmer que la paix ait été rompue par le sultan d'Ikonium. Il faut, en effet, remarquer que très souvent ce sont des tribus de nomades qui ont ainsi forcé la frontière. Plus ou moins dépendants du sultan d'Ikonium, ces nomades, afin de trouver des pâturages pour leurs troupeaux, étaient invinciblement attirés vers les fertiles vallées des fleuves qui descendent des plateaux du centre de l'Asie-Mineure. Nous constatons ce fait de façon certaine, sous le règne de Manuel Comnène, et on ne saurait guère douter qu'il n'en ait été de même à l'époque de Jean. Il n'y a pas lieu ici de parler d'une guerre entre chrétiens et musulmans; il s'agit beaucoup plus vraisemblablement d'une infiltration incessante de pasteurs conduisant leurs troupeaux au delà de la zone frontière. Le peu de fertilité des plateaux de l'Asie-Mineure centrale explique suffisamment cette poussée musulmane. Pour empêcher cet envahissement il eût fallu à la frontière une série continue de postes militaires ; nous verrons Jean et Manuel tenter de les créer.

Ce mouvement en avant des Musulmans, que les sources nous indiquent à peine, avait une importance considérable pour l'empire. Les possessions musulmanes formaient peu à peu un coin qui tendait à séparer complètement les territoires possédés par les Byzantins au nord et au sud de l'Asie Mineure. Nous avons déjà dit que la route terrestre d'Attalia avait été coupée. Par suite, l'empire grec était exposé à n'avoir de communications

1. Kinnamos, I, 2 et 3.

avec ses possessions de la côte méridionale de l'Asie Mineure que par la voie de mer.

Du côté de la Cilicie, il y avait eu aussi un recul marqué ; et les Grecs après les victoires du prince d'Antioche, Tancrède, ne devaient plus posséder grand'chose dans cette région, mais précisément parce que la conquête d'Antioche était le but que se proposait Jean Comnène, son premier soin devait être de s'assurer la liberté des communications pour permettre à ses troupes de gagner la Cilicie sans avoir à prendre la route des Portes de Fer qui, sur la plus grande partie de son parcours, était alors au pouvoir du sultan d'Ikonium.

Celui-ci n'était plus d'ailleurs aussi puissant que l'avaient été ses prédécesseurs, et, vers le début du règne de Jean Comnène, nous pouvons constater qu'un changement assez fortement marqué s'était produit dans le monde musulman d'Asie Mineure. Jusque-là les sultans d'Ikonium, en théorie seigneurs de tout le pays, avaient le plus souvent exercé une suzeraineté purement nominale sur un grand nombre d'émirs qui, en fait, étaient devenus tout à fait indépendants. Toutefois, pendant longtemps, aucune des principautés ainsi formées n'avait réussi à acquérir une importance égale à celle d'Ikonium. Vers la fin du XIIe siècle, la situation se modifia à la suite des conquêtes faites par les princes danichmendites [1], et peu après la dernière campagne d'Alexis en Asie Mineure, le sultan d'Ikonium, pour imposer son autorité, dut s'appuyer sur le prince danichmendite Ghâzi, de telle sorte que tous deux se partagèrent en fait l'Asie Mineure.

Ghâzi était le troisième des princes danichmendites [2] ; en 1103,

1. Les renseignements les plus détaillés sur les premiers princes danichmendites nous sont fournis par Hezarfenn, cf. Mordtmann, *Die Dynastie der Danichmende*, dans *Zeitschrift f. d. morgenl. Gesellschaft*, t. XXX, p. 468 et sq., et Casanova, *La numismatique des Danichmendites*, dans *Revue numismatique*, 3e s., t. XII, pp. 437 et 438.

2. D'après Hezarfenn, Ahmed Ghâzi I était, vers 1067, sorti de Mélitène, son lieu d'origine, et avait successivement conquis Amasée, Sisie, Comana Pontica=Tokat, Kachan=Tourkal, Karkarie, Gangres, Niconia=Tchoroun, Kastamouni, Aklanos, Niksar, Gumuch Maden, Nicée, Bey Hissard et Heleguireh. A sa mort, son fils Ghâzi II, encore enfant, avait été chassé et conduit par Eufroumia, femme du vizir, auprès du khalife Moktadi billah Mohammed (1075-1094). Celui-ci avait fait épouser à Ghâzi une sœur de Soliman, puis, désignant ce dernier comme gouverneur du pays grec, il avait confié à Ghâzi

il avait succédé à son père, Ghâzi II. Ghâzi III eut des débuts difficiles, car Kilidj Arslan, sultan d'Ikonium, profita de la mort du souverain danichmendite pour enlever Mélitène (2 septembre 1417 = 1105) à Yaghisyâni[1], l'un des fils du prince danichmendite défunt[2]. Deux ans après, la mort du sultan d'Ikonium

le commandement d'un corps de troupes. L'émir Ghâzi était alors rentré en partie en possession des villes conquises par son père et avait occupé Mélitène, que l'Arménien Gabriel lui enleva peu après, Amasée, Sébaste, Nicée, Tokat, Gangres, Tchoroun, Kastamouni, Erzeroum, Ancyre, Césarée, Djanik. A la mort de Soliman, il occupa une partie des états de celui-ci et, au moment de la première croisade, il joua un rôle considérable ; plus tard il fit Bohémond prisonnier et enleva Mélitène (18 septembre 1101), Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 188, cf. *infra*, p. 100. Quand il mourut ses états s'étaient considérablement agrandis. Son successeur fut son fils Ghâzi II.

1. Cf. Sibt Ibn el Djeuzi, *Mirât ez Zeman*, dans *Historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. III, p. 526 et Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 192 qui donne la forme Aghousian, la forme correcte est Yaghisyâni. La prise de la ville est du 2 septembre 1417=1105.

2. La généalogie des princes danichmendites est fort obscure; elle l'était déjà au XIIIe siècle, comme nous l'apprend l'auteur de l'abrégé du Seldjouq Namèh, cf. Scheffer, *Quelques chapitres de l'abrégé du Seldjouq Namèh*, dans *Publications de l'Ecole des langues orientales*, 3e série, t. V, p. 3, elle a déjà été l'objet de plusieurs travaux; cf. *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. CXXII ; A. von Sallet, *Die griechischen Münzen der türkischen Dynastie der Danichmende*, dans *Zeitschrift f. Numismatick*, t. VI, Berlin, 1879, p. 52, et sq. ; Sauvaire, *Lettre sur quelques pièces rares ou inédites*, dans *Annuaire de la société française de numismatique et d'archéologie*, Paris, 1886, p. 245 et sq. ; Schlumberger (G.), *Les monnaies à légende grecque de la dynastie turque des fils de Danichmend*, dans *Mélanges d'archéologie*, p. 7; *Numismatique de l'Orient latin*, supplément, p. 20; *Une nouvelle monnaie à légende grecque des émirs danischmendites de Cappadoce*, dans *Mélanges d'archéologie*, p. 47, et *Monnaie à légende grecque d'Amir Ghazi*, dans *Revue numismatique*, 3e s., t. VI (1888), p. 264 ; Ouspenskij, *Melik Ghazi et Dhoûl Noûn*, dans les *Annales de la Société impériale d'histoire et d'antiquité*, Odessa, 1879; Mordtmann, *Die Dynastie der Danischmende*, dans *Zeitschrift f. d. morgenl. Gesellschaft*, t. XXX, p. 468 et sq. ; Casanova, *La numismatique des Danichmendites* dans la *Revue numismatique*, 3e s., t. XII, XIII et XIV.

En outre des contradictions que présentent les récits des chroniqueurs, les questions généalogiques ont encore été embrouillées par l'homonymie des princes danichmendites avec Ghâzi, fils d'Ortok, cf. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 204, Guillaume de Tyr, XII, 9, dans *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. I, p. 523, Du Cange, *Not. in Alex.*, t. II, p. 688.

Quel est donc le prince danichmendite contre lequel Jean Comnène a eu à combattre? A mon avis, il s'agit du petit-fils du fondateur de la dynastie, Ahmed Ghâzi, du fils de l'émir Mohammed Ghâzi, le Danischmend des historiens de la première croisade, le Gumuchtekin d'Ibn el Athir. Cf. sur Ahmed Ghâzi I et sur Mohammed Ghâzi II, les renseignements d'Hezarfenn dans Casanova, *op. cit.*, dans *Revue numismatique*, 3e s., t. XII (1894), pp. 437-438, en ajoutant les renseignements de Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, pp. 172-173, de Bar Hebraeus, *Chronicon syriacum*, t. II, p. 280, de l'auteur des *Gesta*, 41, dans *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. III, p. 519, de Foucher

(août 1107), grâce aux divisions qui éclatèrent entre ses fils,

de Chartres, I, 35, *ibid.*, p. 369, de Raoul de Caen, *ibid.*, p. 705; de Guillaume de Tyr, IX, 21, *ibid.*, t. I, p. 396; d'Albert d'Aix, VII, 27, 28, 29, VIII, 13, 23, 28, 38, IX, 33-37, *ibid.*, t. IV, pp. 524-526, 567, 573, 576, 581, 610-614; d'Orderic Vital, X, 19, éd. Le Prévost, Paris, 1834-1855, t. IV, pp. 126, 128, 23, p. 140 et sq., et XI, 28, t. IV, p. 263; d'Ibn el Athir, *El Kamel Altevarykh*, dans *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. I, p. 203, de Sibt Ibn el Djeuzi, *Mirât ez Zemân*, *ibid.*, t. III, p. 522, et des historiens arméniens, *ibid.*, *Documents arméniens* t. I, pp. 51, 57-58, 60.

S'appuyant sur le témoignage du chroniqueur turc Houseïn surnommé Hezarfenn, qu'il corrige d'ailleurs, M. Casanova, *op. cit.*, dans *Revue numismatique*, 3e s., t. XII, p. 453, croit que Mohammed Ghâzi aurait régné jusqu'en 1135. C'est donc à lui que Jean Comnène aurait eu à faire lors de ses premières expéditions en Asie-Mineure.

Je ne crois pas qu'il en soit ainsi et pense que l'on doit placer, en 1103, la mort de Mohammed Ghâzi II. L'autorité d'Hezarfenn sur laquelle M. Casanova s'appuye est ici très médiocre. Le chroniqueur turc paraît avoir eu pour le début de l'histoire des premiers princes danichmendites une source assez bonne, mais pour le XIIe siècle il est mal renseigné. A partir de l'année 493, la plus grande confusion règne dans sa chronique où les dates sont enchevêtrées et ne se suivent plus par ordre chronologique, cf. Casanova, *op. cit.*, dans *Revue numismatique*, 3e s., t. XII, p. 443. Très vraisemblablement pour cette partie de son œuvre Hezarfenn n'a plus eu à sa disposition les sources qu'il avait utilisées précédemment. Ce qui, à mon avis, enlève toute valeur à son témoignage c'est qu'il prolonge le règne de Mohammed Ghâzi jusqu'en 537 (1142-1143); or, c'est là une erreur grossière, car le personnage du nom de Ghâzi, quelqu'il soit, est mort en 1446=1134, cf. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 247; Bar Hebraeus, *op. cit.*, t. II, p. 319; Kinnamos, I, 6, p. 14 et Nikétas Choniatès, p. 28-29. A cette date, Ghâzi a eu pour successeur son fils, Mohammed. C'est peut-être là d'ailleurs qu'il faut chercher la raison de la confusion commise par Hezarfenn. Le grand-père et le petit-fils s'appelant tous deux Mohammed, Hezarfenn en aura fait un seul personnage et aura omis d'insérer le nom du souverain intermédiaire Ghâzi III.

Contre Hezarfenn on a le témoignage formel de Michel le Syrien écrivant beaucoup plus près des événements que le chroniqueur turc et ayant une chronologie généralement précise toutes les fois qu'on peut la contrôler (M. Casanova n'a utilisé que la version arménienne de Michel très défectueuse, la seule connue lors de son travail), or Michel raconte que Mohammed Ghâzi II est mort à Sébaste, deux années après la prise de Mélitène (soit en 1103) et a eu pour successeur son fils Ghâzi III (Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 192). De même Mathieu d'Edesse, *Recueil des historiens des croisades*, *Documents arméniens*, t. I, p. 174, place la mort de Ghâzi II entre le 23 février 1104 et le 21 février 1105. On ne saurait douter pour les raisons énoncées plus loin que le personnage du nom d'Ismaïl, fils de Danichmend, que Bar Hebraeus, *op. cit.*, t. II, p. 293, fait mourir en 1107, ne soit à identifier avec Mohammed Ghâzi. L'erreur commise dans la date provient, me semble-t-il, de la confusion faite entre la prise de Mélitène par Mohammed Ghâzi et la prise de la ville par Kilidj Arslan (1103 et 1105) mort lui aussi deux années après s'être emparé de Mélitène, cf. Ibn el Athir, *op. cit.*, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. I, p. 246.

Contre cette identification d'Ismaïl, fils de Danichmend, avec Mohammed Ghâzi, on pourrait invoquer Ibn el Athir, *op. cit.*, p. 203, mais il ressort du

permit à Ghâzi III de prendre sa revanche et de jouer un rôle prépondérant[1].

Kilidj Arslan laissait quatre fils : Schahinschah, Arab, Maçoud et Thogril Arslan. Ce dernier, au moment de la mort de son père, se trouvait à Mélitène ; il fut reconnu comme seigneur de la ville et gouverna sous la tutelle de sa mère. Celle-ci se remaria avec Il Arslan, précepteur de son fils[2]. Durant quelque temps, l'état musulman de Mélitène, alors constitué, joua un rôle effacé ; c'est seulement quelques années plus tard qu'il prit toute son importance.

contexte que le personnage d'Ismaïl, dont il est question, est un fils de Ghâzi II. L'identification de l'Ismaïl de Bar Hebraeus avec Mohammed Ghâzi me paraît résulter des faits suivants : 1° les villes attribuées par Bar Hebraeus, *op. cit.*, t. II, pp. 280, 28 9, 290, à Ismail sont celles-là que nous savons avoir été à Mohammed Ghâzi, cf. *supra*, p. 39, note 2. Mélitène, qui, d'après Bar Hebraeus, *op. cit.*, t. II, p. 289-290, était à Ismaïl, est enlevée par Kilidj Arslan au fils du Danichmend après la mort de ce dernier. D'après la version arménienne de Michel le Syrien, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 330, ce fils du Danischmend s'appelait Ak Sonkor, mais la version syriaque, éd. Chabot, t. III, p. 192, donne à ce personnage le nom de Aghousian ; sous cette forme il faut, sans doute, reconnaître le nom de Yâghi Bâsan, ou Yaghisyâni, l'un des fils de l'émir Ghâzi II que mentionne Hezarfenn, cf. Casanova, *op. cit.*, *Revue numismatique*, 3e s., t. XII, p. 443.

En résumé, Michel le Syrien et Mathieu d'Edesse sont d'accord pour faire mourir Mohammed Ghâzi vers 1103 ou 1104. La chronique de Bar Hebraeus, en corrigeant l'erreur de date, nous fournit le même renseignement, puisqu'il n'y a pas lieu d'introduire dans la généalogie des princes danichmendites un Ismaïl, père d'Ak Sonkor, différent de Mohammed Ghâzi, père d'Yâghisyâni. Par suite il semble bien que Jean Comnène a eu pour adversaire Ghâzi III.

Cette généalogie n'est pas en contradiction avec les documents numismatiques. On possède, en effet, des monnaies de Yâghi Bâsan, fils de Malek Ghâzi et petit-fils de Danichmend. Casanova, *op. cit.*, *Revue numismatique*, t. XII, p. 308. Si, avec Ibn el Athir, *op. cit.*, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. I, p. 203, Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, pp. 187, 188, 192, et Bar Hebraeus, t. II, pp. 289 et 319, on admet que Malek Ghâzi, mort en 1103, a eu le surnom de Danichmend, on identifiera Yâghi Bâsan avec le fils de Ghâzi III qui succéda à son frère Mohammed. Ce personnage est le neveu de celui mentionné par Hezarfenn, *Revue numismatique*, t. XII, p. 443, sous le nom de Yâghi Bâsan, fils de Ghâzi et petit-fils d'Ahmed Ghâzi. Il doit être distingué d'Yaghan, mis à mort par son frère Mohammed, Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 238. Dans le manuscrit de Michel le Syrien le nom de Yâghi Bâsan a la forme Yaq'oubaçlan (éd. Chabot, t. III, p. 253, note 6) ; chez les chroniqueurs byzantins la forme est Ἰαγουπασάν; la forme correcte est Yaghisyâni.

1. Ibn el Athir, *op. cit.*, *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. I, p. 246.

2. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 194. Schahinschah, *alias* Malek schah, est le Saïssan de la dernière partie de l'*Alexiade*. A ce propos il y a un lapsus dans la note 5 de la page 270 d'*Alexis Ier Comnène*, qui doit être corrigée par ce qui est dit *ibid.*, p. 274.

Un des autres fils de Kilidj Arslan, Schahinschah réussit à s'emparer du pouvoir et fit arrêter son frère Maçoud qu'il retint en prison. Nous avons précédemment raconté les guerres soutenues par le nouveau sultan d'Ikonium contre Alexis Ier Comnène[1]. C'est pendant la dernière campagne de Schahinschah contre le basileus qu'éclata la révolte qui devait amener au pouvoir Maçoud. Lors de la conclusion de la paix, l'empereur eut une entrevue avec Schahinschah et, au cours de l'entretien, il l'informa qu'un complot contre sa vie était ourdi par son frère Maçoud[2]. Celui-ci, grâce au concours d'un chef musulman, avait été tiré de prison et s'était mis en rapport avec le prince danichmendite Ghâzi III[3], qui avait embrassé sa cause. Le basileus ne se borna pas à donner à son adversaire de la veille avis de la conspiration tramée contre lui, mais encore, pour lui permettre de s'assurer de la réalité des faits, il l'invita à demeurer quelque temps auprès de lui et, sur son refus, il lui proposa de le faire escorter jusqu'à Ikonium par un corps de cavaliers cataphractaires. Insouciant d'un danger auquel il ne croyait guère, Schahinschah repoussa toutes les offres du basileus et se contenta, pendant la marche de retour sur Ikonium, de faire éclairer son armée par une avant-garde. Les troupes ainsi envoyées en avant rencontrèrent les rebelles que commandaient Maçoud et Ghâzi III et se laissèrent gagner. Comptant sur ses éclaireurs, le sultan s'avançait sans défiance quand il tomba dans une embuscade que lui avait tendue son frère. Les troupes de Schahinschah furent battues, et le sultan lui-même, reconnaissant, mais trop tard, la sagesse des conseils du basileus, chercha à se réfugier en territoire grec. Dans sa fuite il était accompagné par un émir, Pouchéas, qui lui persuada de gagner Tyragion, petite ville byzantine de la frontière, sise tout près de Philomélion. Les Grecs, sachant que la paix venait d'être conclue, ouvrirent à Schahinschah les portes de la ville. Bientôt parut Maçoud. Du haut des murs de l'enceinte le sultan se mit à haranguer ses coreligionnaires ; il leur annonça la prochaine arrivée de son allié, le basileus de Constantinople et les invita à

1. Cf. *Alexis Ier Comnène*, p. 254 et sq.
2. *Alex.*, XV, 6, p. 338.
3. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, pp. 194-195.

cesser la lutte. Ces exhortations ne furent suivies d'aucun effet, et, peu après, Schahinschah fut livré à son frère par les habitants de Tyragion, auxquels Pouchéas, trahissant son maître, avait annoncé l'approche d'une grande armée musulmane. Maçoud donna l'ordre d'aveugler son frère, mais l'opération fut mal faite et Schahinschah conserva la vue. Malheureusement pour lui, l'ancien sultan ne sut pas garder ce secret et, arrivé à Ikonium, il le confia à quelques personnes ; le bruit en vint bientôt aux oreilles de Maçoud qui se décida alors à faire étrangler Schahinschah [1].

Demeuré ainsi en possession d'Ikonium, Maçoud se rendit compte qu'il était en grande partie redevable de son succès à l'appui que lui avait fourni Ghâzi. Les deux souverains furent assez intelligents pour comprendre que leur intérêt réciproque leur commandait de rester unis. Leur entente, qu'ils resserrèrent par le mariage de Maçoud avec une fille de Ghâzi, fit leur force pendant les années suivantes et leur permit de jouer un rôle prépondérant dans les affaires d'Asie Mineure [2]. Il ne semble pas toutefois que ce soit eux qui aient ouvert les hostilités contre l'empire byzantin. La première attaque paraît être venue du frère de Maçoud, Thogril Arslan, le maître de Mélitène.

Pendant la régence de la mère de Thogril Arslan, le précepteur de celui-ci, Il Arslan, exerça le pouvoir jusque vers 1110. Il réussit à reprendre la région de Dchahan, dont Ablastha est la ville principale, région que Bohémond avait occupée avant la bataille de Harran. Bientôt la mère de Thogril Arslan, trouvant qu'Il Arslan prenait trop d'influence, résolut de s'en débarrasser. Trop faible pour le renverser, elle se décida, vers 1112, à se remarier, et comme dans ce temps-là, au dire de Michel le Syrien, « l'émir le plus vigoureux et le plus sage » était Balaq, seigneur de Boulas, elle se rendit auprès de lui pour lui offrir sa main [3]. Balaq, dont le nom véritable est Nour ed Daulak Balaq ibn Behram ibn Ortok, était originaire de Mésopotamie ; installé à Boulas, sur les rives de l'Arsanias, il avait, peu à peu, étendu sa domination

1. *Alex.*, XV, 6, p. 342.
2. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 219.
3. *Id.*, pp. 194, 200 et 204. Il faut compléter le premier et le second passage par le troisième.

aux dépens des Grecs et des Latins et était devenu l'un des chefs importants des Musulmans. Son mariage avec la veuve de Kilidj Arslan accrut encore son influence. Forte de l'appui de Balaq, la mère de Thogril Arslan fit arrêter et jeter en prison Il Arslan; elle put aussi reprendre l'offensive et accroître les états de son fils. Tour à tour allié ou ennemi des Latins et des Musulmans, Thogril Arslan vit son autorité s'étendre dans le Dchahan et occupa le pays de Quatia [1]. C'est vers le moment où Jean Comnène succéda à son père que la principauté de Mélitène paraît avoir atteint le plus haut période de sa puissance.

A en croire Michel le Syrien, on se serait inquiété à Byzance des succès de Thogril Arslan et de Balaq et le gouvernement impérial pour arrêter les Musulmans aurait rassemblé des troupes sur le littoral. Pendant deux mois, les Byzantins auraient surveillé l'ennemi, puis ils se seraient retirés sans livrer bataille [2]. Le renseignement du chroniqueur syrien manque tout à fait de précision, aussi ne pouvons-nous savoir s'il s'agit ici des troupes du duché de Trébizonde, des troupes de la côte occidentale ou de celles du littoral méditerranéen de l'Asie Mineure. Ce n'est qu'à une date un peu plus tardive que nous voyons les Grecs prendre une part plus active aux affaires du monde musulman.

En 1119, Thogril Arslan et Balaq envahirent la province de Gamakh, c'est à savoir le district de Taranaghi dans la Haute Arménie [3]. Le seigneur du pays était Ibn Mangoug, gendre du prince danichmendite Ghâzi III. Ibn Mangoug, à l'approche de ses adversaires, prit la fuite et gagna Trébizonde où il trouva un refuge auprès du duc Constantin Gabras. Celui-ci saisit avec empressement l'occasion qui lui était offerte d'intervenir dans les querelles des émirs musulmans et se prépara à entrer en campagne [4]. Le bruit de ces préparatifs militaires suffit pour amener entre les émirs une entente momentanée. Plus particulièrement menacé à cause de la proximité de ses états, Ghâzi s'unit à Maçoud

1. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 205, cf. Bar Hebraeus, t. II, p. 301.
2. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 205.
3. *Id.*, p. 205, cf. Bar Hebraeus, p. 306; cf. sur la situation de Gamakh, Mathieu d'Edesse, dans *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 333, note 2.
4. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 205, cf. Bar Hebraeus, p. 306.

et à Balaq pour repousser les Byzantins et les forces musulmanes réunies infligèrent aux troupes grecques une défaite complète, Le duc de Trébizonde, Gabras, et son allié Ibn Mangoug tombèrent aux mains de l'ennemi. Pour sa rançon Gabras dut payer trente mille dînars. L'accord des émirs musulmans cessa presque immédiatement après leur victoire. Balaq et Thogril Arslan, très mécontents de ce que Ghâzi avait rendu la liberté à son gendre, Ibn Mangoug, décidèrent de se retirer ; ce qu'ils firent aussitôt [1].

Peut-être y aurait-il lieu de supposer que la campagne entreprise par le duc de Trébizonde contre les émirs musulmans fut appuyée à l'ouest par Jean Comnène. Michel le Syrien nous apprend en effet que, vers la même époque, le basileus, lui aussi, fit la guerre aux Musulmans et leur prit trois villes [2]. Il s'agit, sans doute, ici de l'expédition de Jean en Asie que les chroniqueurs byzantins placent peu de temps après son avènement [3].

D'après Kinnamos, l'objectif de l'empereur était de reprendre Laodicée *ad Lycum* que les Musulmans avaient de nouveau enlevée à l'empire. De son côté, Nikétas Choniatès parle des incursions faites par les Musulmans dans les villes de Phrygie, voisines du Méandre [4]. L'expédition de Jean Comnène eut lieu au printemps 1119 ; l'armée grecque se dirigea sur Laodicée où les Musulmans s'étaient installés. La place commandait toute la haute vallée du Méandre et la route qui, par Themisonion et Kibyra, conduisait à la côte méditerranéenne. Par la route de Kolossai et celle de Lounda, les Musulmans de Laodicée conservaient des communications faciles avec la région d'Ikonium. Nous n'avons aucun détail sur la campagne des Byzantins. Kinnamos nous apprend seulement que l'empereur rejoignit devant Laodicée un officier musulman d'origine, vraisemblablement Axouch, qu'il avait envoyé en avant pour commencer le siège. Au premier

1. Michel le Syrien, *loc. cit.*, et Mathieu d'Edesse, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 333. D'après Bar Hebraeus, t. II, p. 306-307, l'expédition de Gabras serait de février 1430 = 1119 (l'année 313 ayant commencé le 1er septembre ou le 1er octobre de l'an I). Ibn el Athir, *op. cit.*, *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. I, p. 341.

2. Michel le Syrien, *loc. cit.*

3. Kinnamos, I, 2, p. 5.

4. Nikétas Choniatès, p. 17.

assaut la ville se rendit[1]. L'émir Abouchara dut s'enfuir et les Grecs, maîtres de la ville, l'entourèrent d'une enceinte fortifiée[2].

Aussitôt après la prise de Laodicée, Jean quitta l'armée pour rentrer à Constantinople. Peut-être les intrigues d'Anne Comnène ne furent-elles pas étrangères à ce retour. Au début de son règne, Jean paraît avoir craint de quitter longtemps la capitale, car il sentait son autorité encore peu solidement établie, or, comme nous savons que la seconde tentative d'Anne pour enlever la couronne à son frère eut lieu avant la fin de la première année du règne, de celui-ci, on pourrait peut-être établir un rapprochement entre le départ de Jean pour Constantinople et les menées de ses adversaires.

Au bout de peu de temps, Jean rentra en campagne; pour achever de dégager Laodicée, l'armée byzantine, sans doute par la route de Philomélion, qui passe par Kolossai, se porta sur Sozopolis, place très forte qui, sise sur une hauteur, commandait la route principale par laquelle la vallée du Méandre communique avec les plateaux du centre de l'Asie Mineure[3]. Sozopolis fut prise par une ruse classique. Sous les ordres de deux officiers, Dekanos et Paktiarios, une partie de l'armée attaqua la place et feignit de prendre la fuite, la garnison fit alors une sortie et se lança à la poursuite des Byzantins. Pendant ce temps, le gros de l'armée grecque se portait sur la ville et fermait aux Musulmans le chemin du retour. Privée par ce moyen d'une grande partie de ses défenseurs, Sozopolis ne tarda guère à ouvrir ses portes au basileus[4].

Quelques lignes de Nikétas Choniatès et de Kinnamos laissent entrevoir que la seconde partie de la campagne fut de beaucoup plus importante. L'armée byzantine occupa Hiérakoryphitès[5] et

1. Kinnamos, I, 2, p. 7.
2. Nikétas Choniatès, p. 17.
3. Sur la situation de Sozopolis, cf. Ramsay, *The historical geography of Asia Minor*, t. IV des *Supplementary papers* de la Société royale de Géographie, Londres, 1890, pp. 80, 130, 381 et 400.
4. Kinnamos, I, 2, p. 6-7. Nikétas Choniatès, p. 19. Il est fait allusion à la prise de Laodicée et de Sozopolis dans une pièce de Prodromos, Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1382. On ne peut dater exactement la campagne de Jean contre Sozopolis et contre les musulmans de la région d'Attalia, elle est à placer entre 1120-1121. A cette dernière date, Jean fut rappelé par une invasion des Petchénègues, cf. *infra*, p. 48.
5. Cf. Ramsay, *op. cit.*, pp. 381 et 420. Il est sans doute fait allusion aux

beaucoup d'autres places ou châteaux dans la région d'Attalia. On est donc en droit de supposer que les opérations militaires eurent pour objectif de chasser les Musulmans qui, en s'avançant du côté de l'ouest, s'étaient rendus maîtres des routes conduisant en Pamphylie. Le rétablissement des communications avec Attalia par la voie de terre paraît avoir été la conséquence des avantages remportés par Jean Comnène au cours de cette seconde campagne. Nous ignorons tout des opérations. Vraisemblablement l'armée suivit l'une des routes suivantes, ou bien, de Sozopolis, elle s'avança jusqu'à Antioche pour descendre ensuite vers le sud par la route qui par Neapolis, Misthia, Karalia et Parlaïs rejoint la vallée du Mélas, ou bien elle se dirigea directement sur Baris et Attalia, ou bien elle revint jusqu'à Laodicée pour gagner Attalia par Themisonion et Isinda, comme devaient le faire les troupes de la deuxième croisade[1]. Peut-être un passage de Michel le Syrien, où il est question des armements des Grecs le long du littoral d'Asie, s'applique-t-il aux événements qui eurent lieu alors.

A l'issue de cette seconde campagne, Jean Comnène fut rappelé en Europe par la nouvelle que quelques tribus de Petchénègues avaient franchi les Balkans et pillaient le territoire de l'empire.

Depuis la défaite subie sur les bords du Leburnion, en avril 1091, par les Petchénègues[2], ceux-ci n'étaient plus, semble-t-il, aussi hardis dans leurs attaques. Les pertes considérables éprouvées par les barbares au cours du combat les avaient tellement affaiblis qu'ils avaient pendant trente ans renoncé à toute entreprise contre les Byzantins. Avec le temps, leurs pertes en hommes s'étaient réparées, une nouvelle génération avait grandi et, vers 1121, un certain nombre de tribus s'étaient réunies pour reprendre la lutte[3]. Le Danube passé, les barbares se répandirent en territoire grec. Nous n'avons aucun renseignement précis sur l'importance de l'invasion des Petché-

nombreuses places enlevées aux Turks, lors de cette campagne, dans une pièce de Prodromos, cf. Papadimitriou, *op. cit.*, p. 149-150.

1. Cf. la carte de Ramsay, *op. cit.*, p. 104.

2. Cf. *Alexis Ier Comnène*, p. 132.

3. Nikétas Choniatès, p. 19, place la victoire de Jean Comnène la cinquième année du règne de celui-ci. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 206, place la campagne de Jean en 1433 (1er septembre 1121 - 1er septembre 1122). Jean ayant passé l'hiver à Eski Sagra, les Petchénègues ont envahi l'empire au plus tard en 1121.

nègues, nous savons seulement que c'est la Thrace qui eut à souffrir de leurs incursions [1]. Il semble, toutefois, que les barbares ne réussirent pas à franchir les cols du Balkan. C'est en effet à Berrohé, l'actuelle Eski Sagra, au pied du versant méridional de la Tchorna Gora, qui borde du côté sud la haute vallée de la Toundja, que s'opéra la concentration de l'armée byzantine [2]. Dès l'instant qu'en se portant au-devant des Petchénègues, Jean Comnène s'est arrêté à Eski Sagra, on peut conclure, semble-t-il, que les barbares ne s'étaient pas encore répandus au sud des Balkans et que, par suite, c'est à peine s'ils avaient franchi cette chaîne de montagnes.

L'hiver 1121-1122 fut employé par le basileus à rassembler toutes les troupes dont il pouvait disposer. En même temps, l'empereur engageait des négociations avec les barbares. Ceux-ci partagés en tribus n'obéissaient pas à un chef unique ; chaque tribu avait son chef particulier, organisation qui facilitait singulièrement les divisions [3]. Jean Comnène tenta de semer la discorde entre les diverses tribus en ouvrant des pourparlers avec quelques-unes d'entre elles. On choisit dans le personnel administratif un certain nombre de personnes connaissant bien la langue des barbares et on les envoya comme ambassadeurs. Pour gagner les nomades et leur persuader de continuer à respecter les traités, l'empereur n'épargna rien. Dans les entrevues qu'ils eurent avec eux, les envoyés byzantins traitèrent somptueusement les barbares, leur prodiguant les repas et les présents ; vêtements de soie, coupes à boire et bassins d'argent furent distribués à profusion. D'après les chroniqueurs grecs, la munificence impériale n'aurait eu comme résultat que d'augmenter les prétentions affichées par les Petchénègues, si bien que Jean se serait décidé à brusquer les événements. L'armée byzantine, sortie à la tombée de la nuit du camp qu'elle occupait près de Berrohé, serait à l'improviste tombée sur les ennemis.

D'après le témoignage de Basile d'Edesse qui, semble-t-il, se trouvait à ce moment en Europe, les choses se passèrent d'une

1. Nikétas Choniatès, *loc. cit.*
2. Kinnamos, I, 3, p. 7, et Nikétas Choniatès, *loc. cit.*
3. *Ibid.*

façon différente[1]. Au cours des négociations qui se poursuivaient, les Petchénègues avaient obtenu la permission de circuler, et certains d'entre eux, par petits groupes sans doute, s'étaient répandus dans diverses villes ; il en était même venu jusqu'à Constantinople. Le camp impérial avait reçu la visite de près de trois mille d'entre les barbares. Jean profita de la confiance des ennemis pour faire arrêter, à une date fixée, tous ceux qui avaient pénétré dans des villes grecques. Le jour même où les ordres impériaux étaient exécutés, Jean conduisait son armée à l'attaque du camp ennemi.

Quoi qu'il faille penser du récit de Basile, il est certain que l'empereur attaqua par trahison l'ennemi qui, se fiant à la trêve conclue, ne s'attendait pas à la reprise des hostilités. Il y eut une première bataille, dans laquelle Jean Comnène fut blessé et beaucoup de barbares pris, mais le plus grand nombre des ennemis réussirent à regagner leur camp, véritable citadelle au milieu de la plaine[2]. En effet, suivant leur habitude, les nomades avaient entouré leur campement de leurs chariots, et, derrière le rempart ainsi formé, ils tinrent longtemps contre les Grecs. Certaines sources prétendent même que le combat dura plusieurs jours. Voyant qu'il ne pouvait forcer les barrières protégeant l'ennemi, l'empereur, qui pendant le combat n'avait pas cessé de prier devant une image de la Vierge, fit mettre pied à terre à toute sa cavalerie et lui-même, prêchant d'exemple, la conduisit à l'assaut. La garde impériale, composée d'Anglais munis de longs boucliers, se porta en avant et à coups de hache réussit à rompre la barrière que formaient les chariots ; elle permit ainsi aux Grecs d'emporter le camp ennemi. Les Byzantins firent un grand nombre de prisonniers ; en outre, beaucoup de ceux des barbares qui avaient réussi à s'enfuir seraient, d'après Kinnamos, revenus faire leur soumission afin de retrouver leurs camarades tombés au pouvoir des Grecs. Des prisonniers Petchénègues, les uns furent vendus, tandis que les autres reçurent des terres dans une province européenne de l'empire, à charge de fournir un certain contingent à l'armée.

1. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 209.
2. Kinnamos, I, 3, p. 8.

A l'issue de cette heureuse campagne, Jean Comnène, pour perpétrer le souvenir de sa victoire et remercier Dieu de sa protection, institua la fête des Petchénègues que l'on célébrait encore à la fin du XII[e] siècle[1].

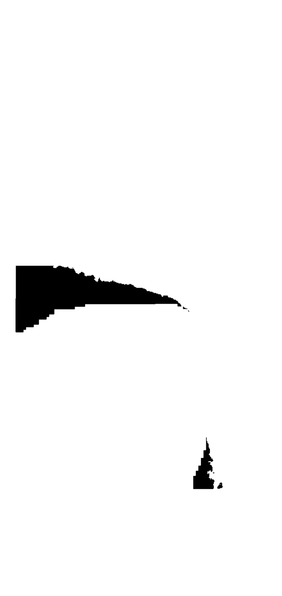
D'après Kinnamos, Jean Comnène, pendant l'hiver (1124 ?), aurait franchi le Bosphore et serait tombé à l'improviste sur des tribus de nomades turks. Il aurait contraint un certain nombre d'entre elles à embrasser le christianisme et leur aurait imposé le service militaire. Il s'agit, sans doute, ici d'une série de petites opérations militaires dans la zone frontière ; vraisemblablement Jean accorda à quelques tribus la faculté de faire paître leurs troupeaux en territoire grec et exigea en échange de cette faveur que les Musulmans lui fournissent un certain contingent militaire.

En juin 1124, l'empereur était à Constantinople d'où est datée une lettre au pape dans laquelle il s'excuse, à cause de son départ contre les ennemis d'Orient, de n'avoir point répondu plus tôt à une missive de Calixte II[2].

Pendant les années suivantes, Jean Comnène fut détourné des affaires d'Asie Mineure par les guerres qu'il eut à soutenir en Europe contre les Serbes et les Hongrois

1. Nikétas Choniatès, p. 23. Il est fait allusion à cette victoire sur les Petchénègues dans un discours de Michel Italikos, Mercati, *op. cit.*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. VI, p. 128.

2. Theiner et Miklosich, *Monumenta spectantia ad unionem ecclesiarum græcæ et romanæ*, Vienne, 1872, p. 2.



CHAPITRE III

JEAN COMNÈNE ET LES HONGROIS

(1118-1139)

Le développement pris, à la fin du xi[e] siècle et dans le cours du xii[e], par le royaume de Hongrie donna une importance particulière aux relations de Byzance avec les successeurs de saint Etienne. Pour l'empire grec il y eut alors une question hongroise dont le règlement figura, presque jusqu'à la fin de la dynastie des Comnènes, au premier rang parmi les problèmes dont la diplomatie byzantine poursuivait la solution. Par le fait même de sa situation géographique, la Hongrie était appelée à jouer un rôle considérable entre ses deux voisins, l'empire grec et l'empire allemand, qui tous deux se disputaient son amitié. De même, en effet, que les empereurs allemands ne perdaient pas une occasion pour tenter d'accroître leur influence à la cour de Hongrie, de même, les basileis byzantins, prenant conscience de l'importance que pouvait avoir pour eux l'amitié des Geisa et des Béla, tentèrent par tous les moyens de jouer un rôle prépondérant dans les affaires de la monarchie hongroise.

Les relations entre Byzance et la Hongrie étaient fort anciennes puisque, dès 934, l'empire grec avait dû lutter contre ses nouveaux voisins. Plus tard, les basileis, par l'envoi d'une mission religieuse, avaient tenté de convertir les Hongrois à l'orthodoxie, afin de les soumettre plus facilement à l'influence byzantine [1]. Tous ces efforts étaient demeurés stériles et la bataille d'Augsbourg décida de l'avenir religieux de la Hongrie, en assurant définitivement pour l'avenir la suprématie de l'église romaine (955) [2]. Pendant la seconde moitié du x[e] siècle et jusqu'à la fin du xi[e], Byzance

1. Cf. Rambaud, *L'empire byzantin au x[e] siècle*, Paris, 1870, p. 357 et Sayous, *Histoire générale des Hongrois*, p. 42.
2. Cf. Rambaud, *op. cit.*, p. 358.

n'échappa pas plus que les autres états limitrophes de la Hongrie aux ravages des cavaliers hongrois qui, à maintes reprises, pénétrèrent sur son territoire. Quelques années seulement avant le règne d'Alexis Ier Comnène, en 1068 et 1072, les bandes du roi Salomon avaient ravagé Belgrade et pénétré jusqu'à Nish[1]. Cependant, entre Hongrois et Byzantins, des rapports commerciaux s'étaient noués peu à peu[2]; déjà, au temps du roi saint Etienne, une colonie hongroise paraît avoir été établie à Constantinople[3]; à l'époque de Jean Comnène, Nikétas Choniatès mentionne les commerçants hongrois qui viennent trafiquer à Braničevo[4] et, quelques années plus tard, Benjamin de Tudèle parlera des marchands de Hongrie qui sont installés dans la capitale de l'empire[5].

Les rapports de Byzance avec la Hongrie entrèrent dans une phase nouvelle, quand cette dernière eut occupé la Croatie et la Dalmatie. La Hongrie continentale, naturellement attirée vers la mer, chercha à se créer des débouchés maritimes. Pour obtenir des communications faciles avec le littéral de l'Adriatique, elle n'avait qu'à occuper la partie de la côte qui s'étend du golfe de Zara au delta de la Narenta[6]. A la mort de son mari, Zvonimir, roi de Croatie (1089), Hélène, sœur du roi de Hongrie, Ladislas, impuissante à triompher de ses adversaires, sollicita le secours de son frère[7]; celui-ci fit reconnaître comme roi de Croatie son neveu, Almos. Lorsque Coloman fut monté sur le trône de Hongrie (1095). il déposséda son frère, Almos, et s'empara de la Croatie[8]. Le nouveau roi ne tarda pas à se rendre maître de l'arrière

1. Thuroczy, *Chronica Hungarorum*, II, 56, éd. Schwandtner, *Scriptores rerum Ungaricarum*, Vienne, 1746, t. I, p. 131 ; *Ann. Posonienses*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 572 ; Kinnamos, V, 8, p. 227.

2. Cf. Mailath, *Geschichte der Magyaren*, Vienne, 1828, t. I, p. 54-55 ; Heyd, *Histoire du commerce dans le Levant*, Leipsig, 1885-86, t. I, p. 84.

3. *Vita major Stephani regis*, M. G. H. SS., t. XI, p. 235.

4. Nikétas Choniatès, p. 24.

5. Benjamin de Tudèle, éd. et trad. Grünhut et M. Adler, Jérusalem, 1903, t. II, p. 16.

6. Cf. Marczali, *Les relations de la Dalmatie et de la Hongrie du XIe au XIIe siècle*. Paris, 1899, p. 9.

7. Thuroczy, II, 56, éd. Schwandtner, p. 130 ; cf. Racki, *Documenta historiæ chroaticæ periodum antiquam illustrantia*, Zagrab, 1877, dans *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium*, t. VII, pp. 476-477. Cf. Fessler, *Geschichte von Ungarn*, Leipsig, 1867, t. I, p. 179.

8. Thuroczy, II, 60, éd. Schwandtner, p. 135. Cf. Fessler, *op. cit.*, t. I, pp. 194, 195, 204 et 207. Sur la parenté d'Almos et de Coloman, cf. Katona,

pays de la côte et bientôt il contraignit à l'obéissance les villes de Dalmatie, Raguse, Spalato, Trau, Zara, qui jusque-là avaient formé des municipes libres sous l'autorité nominale des basileis et de Venise (1112)[1]. La conquête hongroise fut d'autant plus facile que les cités dalmates ne surent pas s'unir pour se défendre et que Coloman fut assez habile pour accorder une assez grande liberté aux villes qu'il soumit[2].

Les conquêtes de Coloman lésaient non seulement l'empire grec et Venise, mais aussi l'empire allemand, qui élevait des prétentions sur les régions annexées. Nous savons qu'Henri V reprocha au roi de Hongrie d'avoir attaqué l'empire et épousa un moment la querelle d'Almos[3]; par contre, nous ignorons quelle fut l'attitude du basileus Alexis Ier Comnène quand il connut que les Hongrois avaient occupé la Dalmatie et la Croatie. Il ne semble pas que l'empereur grec ait appuyé Venise quand, en 1105, elle tenta de soulever Zara[4]. Nous le voyons au contraire rechercher l'alliance de Coloman et demander à celui-ci pour Jean Comnène la main d'une princesse hongroise, Piriska, fille de Ladislas. C'est en entrant au gynécée impérial que la princesse hongroise prit le nom d'Irène[5]. Nous avons une autre preuve des relations qui s'établirent alors entre Byzance et la Hongrie, dans le fait qu'en 1108, lors des négociations du basileus avec

Historia critica regum Ungariæ, Pesth, 1779, t. II, p. 695 et Bernhardi, *Lothar von Supplinburg*, Leipsig, 1879, p. 530, note 15.

1. Cf. pour la période de 1018 à 1097, *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium*, éd. Ljubic, Zagrab, 1868, t. I, pp. 1-4; Fessler, *op. cit.*, t. I, p. 206 et Marczali, *op. cit.*, pp. 7 et 13.

2. Cf. *Monumenta spect. hist. Slavorum meridionalium*, t. I, p. 4 et sq., Fejer, *Codex diplomaticus Hungariæ*, t. II, Budæ, 1829, p. 39 et 45 et Fessler, *loc. cit.*

3. Cf. Thuroczy, II, 60; Otton de Freisingen, *Chron.* VII, 14, M. G. H. SS., t. XX, p. 254 et Fessler, *op. cit.*, t. I, p. 209.

4. Cf. Fessler, *op. cit.*, t. I, p. 205. Sur les rapports de Venise avec Coloman, cf. Pisani, *Num Ragusini ab omni jure veneto a sæc. X usque ad sæc. XIV immunes fuerint*, Paris, 1893, p. 29. Vers 1104, le doge obtint d'Alexis l'investiture des provinces dalmates, Dandolo, *Chronicon*, Muratori, R. I. SS., t. XII, p. 250, mais il ne semble pas que le basileus ait alors appuyé militairement les réclamations de Venise.

5. Dans l'*Alexiade* XIII, 12, t. II, p. 246, Anne Comnène dit que son père est συμπενθερός de Coloman; ce qui tendrait à faire croire que Piriska est la fille de celui-ci. Kinnamos, I, 4, la dit fille de Ladislas, de même Thuroczy, II, 63. Fessler, *op. cit.*, t. I, p. 183 et Grot, *Iz istorij Ougrij i Slavianstva v. XII viékié*, Varsovie, 1889, p. 26, admettent l'opinion de Kinnamos, de même Katona, *op. cit.*, t. II, p. 730 et sq.

Bohémond, deux joupans, envoyés de Coloman, se trouvaient dans le camp impérial[1]. Il semble par contre qu'Alexis ait voulu profiter des troubles qui, à la mort de Coloman (1114), agitèrent la Hongrie, sous Etienne II (1114-1131), pour tenter de rétablir en Dalmatie la suzeraineté impériale. D'après Dandolo, un corps de troupes grecques aurait appuyé la tentative que les Vénitiens firent, en 1115, pour recouvrer les possessions que les Hongrois leur avaient enlevées[2].

Pendant les premières années de son règne, Jean Comnène se borna à suivre avec intérêt les affaires de Hongrie, sans toutefois y prendre part directement; néanmoins, il eut soin de réserver l'avenir et de s'assurer les meilleures chances de succès pour le moment où il jugerait nécessaire une intervention. C'est ainsi qu'il accueillit favorablement à Constantinople le frère de Coloman, Almos[3]. Celui-ci, par ordre du roi de Hongrie, avait été aveuglé avec son fils, Béla[4]. Tandis que ce dernier demeurait caché en Hongrie, où il passa plusieurs années dans l'abbaye bénédictine de Pecsvarad[5], Almos réussissait à prendre la fuite et

1. *Alex.*, XIII, 12, p. 246.
2. Dandolo, *Chronicon*, Muratori, R. I. SS., t. XII, p. 266; cf. les traités conclus par la Hongrie avec quelques villes dalmates pendant les premières années du XII[e] s., dans Smičklas, *Codex diplomaticus regni Crotiæ Dalmatiæ et Slavoniæ*, t. II, Zagrab, 1904, p. 29-30 et 37. Les sources hongroises nous fournissent des renseignements peu vraisemblables sur une prétendue alliance de Venise avec Coloman. Aidé des Vénitiens, le roi de Hongrie aurait entrepris une campagne contre les Normands d'Italie. Ses troupes auraient ravagé la Pouille, occupé Monopoli et Brindisi; ces deux villes auraient été données aux Vénitiens qui les auraient conservées jusqu'au temps du roi Guillaume II, celui-ci les aurait reprises avec l'aide des Pisans, cf. Thuroczy, II, 62, p. 138 et Simon de Keiza, éd. Endlicher, *Monumenta Arpadiana*, Saint-Gall, 1849, pp. 118-119. Fessler, *op. cit.*, t. I, p. 195, admet ce récit, à tort à mon avis. Aucune source du midi de l'Italie ne fait allusion à cette expédition, alors que les invasions hongroises plus anciennes sont mentionnées dans les Annales, cf. v. gr. Romuald de Salerne, *Chronicon*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 399; *Annales Beneventani, ibid.*, t. III, p. 175; *Annales Pisani, ibid.*, t. XIX, p. 238. La mention inexacte de l'occupation de Brindisi et de Monopoli, jusqu'au règne de Guillaume II, me rend tout le récit très suspect.
3. A diverses reprises Almos, dépossédé par son frère, s'était révolté, il avait fait appel un moment à l'empereur Henri V, Otton de Freisingen, *Chronicon*, VII, 13, M. G. H. SS., t. XX, p. 254; cf. Fessler, *op. cit.*, t. I, p. 207.
4. Cf., Fessler, *op. cit.*, t. I, p. 209, et Hannenheim (J. von), *Ungarn unter Bela II und Geisa II in seinen Beziehungen zü Deutschland*, Hermannstadt, 1884, p. 3, note 2.
5. Nous savons par un acte de Geisa II que Béla n'accompagna pas son père, Fejer, *Cod. dipl. Hungariæ*, t. II, p. 151.

venait à Byzance chercher un refuge auprès de sa parente, l'impératrice Irène[1]. Le prince hongrois fut bien reçu à la cour de Constantinople, où il changea son nom d'Almos contre celui de Constantin[2]. D'après les sources hongroises, Almos aurait reçu du basileus une ville en Macédoine; c'est là qu'il se serait retiré et où bientôt il aurait été rejoint par un assez grand nombre de ses compatriotes que la politique avait forcés à s'exiler. Nous ne savons pas exactement la date à laquelle Almos arriva à Constantinople. Les chroniques hongroises nous apprennent que le frère de Coloman réussit à gagner la capitale de l'empire grec sous le règne d'Etienne II, c'est-à-dire après 1114[3]; il serait donc possible que l'on doive placer l'arrivée d'Almos dans les dernières années d'Alexis. La question n'a d'ailleurs qu'une importance secondaire, le fait intéressant est de voir le basileus, quel qu'il soit, désireux d'avoir sous la main un candidat éventuel au trône de Hongrie pour l'opposer, le cas échéant, au souverain régnant. Sans doute la pitié pour l'infortuné Almos ou les sentiments de famille ont pu, dans une certaine mesure, inspirer la conduite de l'empereur, mais on ne saurait nier que l'hospitalité offerte au frère de Coloman n'ait eu un caractère politique.

Le roi de Hongrie, Etienne II, ne s'y trompa point et, mécontent de voir Almos accueillir tous les seigneurs hongrois qui avaient à se plaindre de leur souverain, il protesta auprès de Jean Comnène contre l'hospitalité accordée au fugitif et réclama l'expulsion de celui-ci hors du territoire byzantin. Peut-être, au moment où cette demande se produisit, était-on particulièrement mécontent à Byzance des progrès d'Etienne II en Dalmatie (1124) et les rapports entre les deux cours étaient-ils tendus[4]. En tout cas l'empereur répondit par un refus aux sollicitations du roi de Hongrie. Celui-ci se résolut alors à tenter d'obtenir par la force ce qu'on n'avait point voulu lui accorder de bonne grâce et il saisit le premier prétexte qui se présenta pour déclarer la guerre à l'empire grec. Quelques marchands hongrois ayant été attaqués par les

1. Thuroczy, II, 63, p. 141 ; Nikétas Choniatès, p. 24 ; Kinnamos, I, 4, p. 9.
2. Thuroczy, II, 63, p. 141.
3. *Ibid.*
4. Dandolo, *Chronicon*, Muratori, R. I. SS., t. XII, pp. 270-271.

gens de Braničevo, Etienne II, pendant l'été 1128, fit passer le Danube à ses troupes[1].

Sur les événements qui marquèrent cette première guerre, les sources sont en complète divergence et rien ne nous autorise à donner la préférence à tel ou tel récit. D'après Nikétas Choniatès, les Hongrois, une fois le Danube passé, auraient mis le siège devant Braničevo et se seraient emparés de cette place. Ils en auraient alors démoli les murs et en auraient transporté les pierres par le Danube jusqu'à Semlin. Les Hongrois se seraient ensuite répandus dans les vallées de l'Isker et de la Maritza ; ils auraient pris Nish et ravagé Sofia et les environs de Philippopoli[2].

Kinnamos ne raconte rien de tout cela ; il se borne à mentionner l'attaque et la prise de Belgrade et, à ce propos, rapporte que les pierres des murs de la ville furent transportées de l'autre côté de la Save, où elles furent employées à la construction des murs de Semlin[3].

Nous n'avons aucune raison d'ajouter foi au récit de Kinnamos plutôt qu'à celui de Nikétas Choniatès ; tout au plus, étant données les distances respectives qui séparent Semlin de Braničevo et de Belgrade, pourrait-on dire que le fait d'avoir tranporté les pierres des murs de l'une à l'autre ville est plus vraisemblable, s'il a eu pour théâtre Belgrade et Semlin. En ce qui concerne l'invasion des Hongrois dans les vallées de l'Isker et de la Maritza, les manœuvres stratégiques des Byzantins rendent très admissible le récit de Nikétas Choniatès.

En apprenant que les Hongrois avaient envahi le territoire de l'empire, Jean Comnène se rendit à Philippopoli : c'est là que, suivant ses instructions, s'opéra la concentration de l'armée byzantine où, à côté des troupes de mercenaires italiens, figurèrent les

1. Nikétas Choniatès, p. 24. La date résulte des *Annales Mellicenses*, cod. Zwetl., M. G. H. SS., t. IX, p. 502 et de *Canonici Wissegr. contin. Cosmæ*, *ibid.*, p. 134, qui place, en 1129, l'expédition de Jean Comnène : or d'après Nikétas Choniatès, *loc. cit.*, l'attaque des Hongrois s'étant produite en été, Jean attendit à Philippopoli la saison favorable ; vraisemblablement il s'agit du printemps suivant. Pourtant les *Annales Posonienses*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 572, placent à 1127 la prise de Nish.

2. Nikétas Choniatès, *loc. cit.* L'invasion de la région de Philippopoli résulte du fait que Jean Comnène, lors de son entrée en campagne, dut dégager les environs de la ville.

3. Kinnamos, I, 4, p. 10.

contingents fournis par les Turks alliés de l'empire [1]. L'empereur attendit pour entrer en campagne que la saison fût devenue favorable ; jusque-là, il se borna à chasser l'ennemi des environs de Philippopoli. Quand le temps fut venu, l'armée se dirigea vers le Danube afin d'opérer sa jonction avec la flotte, qui, de son côté, avait remonté le fleuve. Nous ne savons si les Byzantins suivirent la vallée de l'Isker ou celle de la Morava, qui débouche en amont de Braničevo. Les Hongrois et les Grecs se trouvèrent en présence près du château de Haram, vers le confluent de la Néra et du Danube [2]. Etienne II, malade, n'avait pu prendre le commandement de ses troupes et avait donné comme consigne à ses lieutenants de ne point s'aventurer au delà du fleuve. Par une fausse attaque effectuée devant Haram, Jean Comnène réussit à tromper l'ennemi et ainsi ses troupes auxiliaires ayant passé le Danube purent tomber à l'improviste sur les Hongrois qui ne soutinrent pas l'attaque. Un pont s'étant rompu sous le poids des fuyards, le désordre ne fit que s'accroître et l'armée byzantine réussit à passer le Danube et à occuper Haram. Dans ces divers combats, les Grecs firent beaucoup de prisonniers parmi lesquels se trouvèrent deux chefs, Ciz et Kladian [3]. Après leur succès les Byzantins, repassant le Danube, se portèrent sur Braničevo qu'ils reprirent. Jean organisa la défense de la ville qu'il venait de reconquérir ; il y laissa une garnison sous les ordres de Kountikios. D'après Kinnamos l'empereur serait alors rentré à Constantinople.

Le récit de Nikétas Choniatès présente la campagne sous un jour tout différent [4]. Pour ce chroniqueur l'armée byzantine passe bien un fleuve et bat également l'ennemi, mais le théâtre de la guerre est le territoire appelé Francochorion, c'est-à-dire le pays entre la Save et le Danube, actuellement nommé Fruska Gora [5]. Après avoir pris Semlin, les Byzantins auraient occupé cette région et se seraient rendus maîtres de Haram. Peut-être doit-on admettre

1. Kinnamos, I, 4, p. 10.

2. Haram est aujourd'hui Neu-Palánka. Cf. Grot, *op. cit.*, p. 267, note 2 et Fessler, *op. cit.*, t. I, p. 233.

3. C'est ainsi que Fessler, *loc. cit.*, transcrit les formes Ἀκούστης et Κιλαδῆς que donne Kinnamos, I, 4, p. 11.

4. Nikétas Choniatès, p. 25.

5 Kalligas, Μελέται βυζαντινῆς ἱστορίας, Athènes, 1894, p. 100.

qu'après avoir repris Braničevo Jean Comnène se sera porté sur Semlim et aura occupé une partie du pays entre la Save et le Danube. Contre Nikétas on pourrait invoquer Kinnamos, d'après lequel la ville de Semlin serait tombée au pouvoir des Byzantins seulement au temps de Manuel Comnène[1]. Il semble toutefois que l'on puisse admettre que la guerre a eu aussi pour théâtre les environs de Semlin, car nous savons par ailleurs que c'est sur les bords de la Save qu'eurent lieu les hostilités. Les sources qui nous fournissent ce renseignement mentionnent dans les rangs de l'armée hongroise la présence des contingents fournis à Etienne II par le duc de Bohême, Sobieslas, qui en avait confié le commandement à son neveu Venceslas[2].

Pour la suite de la campagne, Kinnamos est notre source unique ; nous manquons donc d'éléments pour critiquer son récit. D'après lui, le départ de Jean Comnène aurait été suivi d'un retour offensif des Hongrois qui se seraient de nouveau emparés de Braničevo. Le commandant de la place, Kountikios, aurait pris la fuite et aurait regagné Constantinople. Accusé à tort de trahison, il fut condamné à être battu de verges. L'empereur, une fois qu'il eut appris le succès des Hongrois, serait rentré en campagne et serait revenu sur les bords du Danube où il aurait repris et restauré Branicevo ; il serait resté à la frontière jusqu'à l'entrée de l'hiver ; à ce moment une femme latine, vivant à la cour d'Etienne II, aurait donné avis au basileus que le roi de Hongrie s'apprêtait à reprendre les hostilités malgré la saison et comptait surprendre les troupes byzantines. Profitant de l'avis qui lui était donné, Jean Comnène, qui estimait les forces dont il disposait insuffisantes pour tenir tête aux Hongrois, aurait donné l'ordre de la retraite. Celle-ci dut être assez précipitée, puisque nous voyons que l'on dut abandonner une partie du matériel servant à dresser la tente impériale. L'armée byzantine se replia par une route de montagne dite la Mauvaise Echelle. Quand les Hongrois arrivèrent, les Byzantins étaient hors d'atteinte et le butin de l'ennemi se borna aux quelques objets que le manque de bêtes de somme n'avait pas permis d'emporter. Peu de temps après, un traité de paix fut con-

1. Kinnamos, I, 4, p. 10.
2. *Annales Mellicenses*, cod. Zwetl., M. G. H. SS., t. IX, p. 502 ; *Canonici Wissegr. contin. Cosmæ*, *ibid.*, p. 134.

clu entre Byzance et la Hongrie, au sujet duquel Kinnamos ne nous fournit aucun détail.

Sur ces mêmes campagnes les sources d'origines hongroises nous fournissent une version qui diffère sensiblement de celle que les chroniqueurs grecs nous donnent[1]. Comme chez ces derniers, Etienne II aurait bien été l'agresseur ; il aurait fait ravager par ses troupes la Bulgarie et la Serbie. En apprenant cette nouvelle Jean Comnène se serait exprimé en termes violents sur le compte du roi de Hongrie et se serait même livré à des voies de fait sur l'impératrice qui prenait la défense de son parent. Désireuse de tirer vengeance des mauvais traitements qu'elle avait subis, Irène aurait fait appel à Etienne II. Celui-ci à la tête de ses troupes, parmi lesquelles figurait un corps de Francs composé de sept cents hommes, aurait, à la demande de l'impératrice, envahi le territoire grec. L'armée byzantine se serait alors portée au devant de l'ennemi auquel elle aurait infligé une défaite complète. La flotte hongroise, elle aussi, aurait subi un échec et aurait été en partie détruite par le feu grégeois que lançaient les navires grecs qui avaient remonté le Danube. Les hostilités auraient eu lieu au delà de la rivière Kerasso, près de Boron. A la suite de son échec, Etienne II se serait rencontré avec Jean Comnène dans une île du Danube, près de Borouch.

On voit que les sources hongroises, quant à la topographie, concordent avec les récits des chroniqueurs grecs : le Kerasso est à identifier avec le Karasch, affluent de gauche du Danube, et Boron désigne sans doute Haram. Il est donc permis de dire que d'une manière générale toutes les sources sont d'accord pour admettre qu'il y a eu une invasion hongroise, laquelle a été repoussée par les Byzantins. Pour ce qui est de la campagne de Jean Comnène dans le pays entre la Save et le Danube, de la seconde attaque des Hongrois, de la nouvelle expédition des Byzantins et de leur retraite à l'approche de l'ennemi, il nous est impossible de contrôler les renseignements particuliers de Kinna-

1. Thuroczy, II, 63, p. 140. Un passage d'une pièce de Prodromos indique que, dans la guerre hongroise, Jean Comnène a remporté cinq victoires. Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1384. De même Michel Italikos a dans un de ses discours fait allusion aux victoires de Jean Comnène dans la guerre de Hongrie, cf. Mercati, *op. cit.*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. VI, p. 128.

mos et de Nikétas Choniatès. L'un et l'autre sont d'ailleurs d'accord pour dire qu'un traité de paix a terminé les hostilités.

Almos dont la présence en territoire grec avait été la cause de la rupture de Byzance avec la Hongrie mourut peu après le début de la guerre[1]. Son corps, inhumé en territoire grec, fut quelques années plus tard exhumé, à la demande du roi Béla l'Aveugle, et transporté en Hongrie (1137).

Une fois Almos disparu, Jean Comnène, fidèle à la politique qu'il avait suivie jusque-là, ne tarda guère à choisir, parmi les princes hongrois, un nouveau candidat à la couronne pour l'opposer à Etienne II : son choix se porta sur Boritz. Celui-ci était issu de l'union d'Euphémie, fille de Vladimir Monomaque, avec le roi de Hongrie Coloman[2]. Ce mariage, célébré en 1112, n'avait point été heureux ; accusée d'adultère, Euphémie dut se retirer à Kiev, c'est là que vint au monde Boritz dont Koloman se refusa à endosser la paternité[3]. Boritz revint plus tard en Hongrie ; vers la fin du règne d'Etienne II, il tenta, lors d'une maladie du roi, d'ourdir une conspiration pour s'emparer de la couronne. Le complot fut découvert ; ceux qui y avaient pris part furent punis et pour échapper au châtiment Boritz dut s'enfuir ; il vint demander asile à l'empire grec[4]. Ce séjour de Boritz en territoire byzantin nous est attesté par Kinnamos et par Otton de Freisingen, d'après lesquels le fils d'Euphémie aurait épousé une princesse de la famille impériale[5]. On doit, semble-t-il, placer ce séjour de

1. La date de la mort d'Almos (1129) est douteuse, cf. Hannenheim, *op. cit.*, p. 18, note 38.

2. On fait généralement de Boritz le fils de Predslava, fille de Sviatopolk de Kiev, Fessler, *op. cit.*, t. I, p. 205, Horvat, *Geschichte Ungarns*, Pesth, 1863, t. I, p. 107. On se base pour cela sur les *Annales d'Ipat;* or, à l'année 1104, celles-ci mentionnent l'arrivée en Hongrie de la princesse russe et son mariage avec le fils du roi ; il s'agit donc du mariage de Predslava avec Ladislas, fils de Coloman, alors en bas âge. Quant au mariage d'Euphémie avec le roi de Hongrie il est mentionné à l'année 1112, cf. les *Annales d'Ipat, ad. ann. 1112*, et Thuroczy, II, 61, p. 137. Cf. le mémoire de Vasilievskij, *Boritz Kolomanovitch*, publié en appendice à son article *Iz istorij visantij v. XII viékié*, dans le *Slavanskij Sbornik*, t. II, p. 265 et sq.

3. *Canonici Wissegr. contin. Cosmæ*, M. G. H. SS., t. IX, p. 138 ; Otton de Freisingen, *Chron.*, VII, 21, M. G. H. SS., t. XX, p. 259 ; Thuroczy, II, 63, p. 137. Cf. Hannenheim, *op. cit.*, p. 11, note 6.

4. Thuroczy, II, 63, p. 141.

5. Kinnamos, III, 11, p. 117 ; Otton de Freisingen, *Chron.*, VII, 21, M. G. H. SS., t. XX, p. 259. Eude de Deuil, dans Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1214.

Boritz à Constantinople avant l'avènement de Béla II, car, d'une part, les sources hongroises le placent après la conspiration qui eut lieu du vivant d'Etienne II, et, d'autre, part nous savons par ailleurs que, depuis 1132 jusque vers 1135, Boritz, aidé des Polonais et des Russes, tenta de renverser Béla II; or Otton de Freisingen nous apprend que le prince hongrois se rendit auprès du basileus avant de se rendre en Pologne[1].

Il est fort vraisemblable de supposer que Jean Comnène s'est intéressé à Boritz tant qu'Etiennne II fut sur le trône. Après la mort de celui-ci, l'empereur ne dut pas, en soutenant le fils d'Euphémie, chercher à créer des embarras à Béla l'Aveugle, fils de son protégé Almos. A partir de 1135, le silence se fait sur Boritz durant quelques années et c'est seulement sous le règne de Manuel Comnène que nous retrouverons le prince hongrois et son fils, Constantin[2].

Pendant toute la durée du règne de Béla l'Aveugle, les relations de la Hongrie et de Byzance nous sont inconnues. Les fiançailles de Sophie, fille de Béla l'Aveugle, avec Henri, fils de Conrad III (1139), nous indiquent qu'à ce moment la Hongrie s'est tournée vers l'Allemagne[3]. Cette évolution dut être peu agréable au basileus; elle fut accentuée par un rapprochement de la Hongrie avec la Serbie. Il est permis de supposer que ce fut sans plaisir que l'on vit à Byzance s'établir entre les rois de Hongrie et les Serbes les relations de famille dont nous parlerons au chapitre suivant.

1. Thuroczy, II, 64, p. 143; *Canonici Wissegr. contin. Cosmæ*, M. G. H. SS., t. IX, p. 138; *Annales Gradicenses, ibid.*, t. XVI, p. 650; *Annales Mellicenses, ibid.*, t. IX, p. 502; Otton de Freisingen, *Chron.*, VII, 21, *ibid.*, t. XX, p. 259; Vincent Kadlubek, dans Bielowski, *Monumenta Poloniæ historica*, t. II. p. 358; cf. Vasilievskij, *op. cit.*, p. 272 et 273.

2. Thuroczy, II, 61, p. 137. Kinnamos, V, 6, p. 216.

3. *Herbordi vita Ottonis episc. Babergensis*, I, 38, M. G. H. SS., t. XX, p. 718. Sur Sophie, cf. Jaksch, *Zur Lebengeschichte Sophias der Tochter König Bela's II von Ungarn*, dans *Mittheil. des Instit. f. œsterr. Geschichtsforschung*, 1888, Ergänzungsband, II Heft, p. 361 et sq.

CHAPITRE IV

JEAN COMNÈNE ET LA SERBIE

La question des rapports de l'empire grec avec les Serbes est un des sujets les plus obscurs de l'histoire byzantine du XIIe siècle et, en particulier pour le règne de Jean Comnène, les sources que nous possédons ne nous renseignent que très imparfaitement.

Pour comprendre les événements qui amenèrent en Serbie l'intervention de Jean Comnène, il convient de reprendre l'histoire des Serbes au point où nous l'avons précédemment laissée ; le lecteur pourra ainsi se retrouver au milieu des nombreux personnages qui jouent un rôle dans les affaires de Serbie. Dans les événements, qui se succèdent avec une rapidité presque déconcertante, les rivalités et les compétitions entre les membres des familles princières, généralement très nombreuses, ont une part si importante que l'on ne s'étonnera point si les questions généalogiques sont plus d'une fois abordées.

Sans insister sur le règne du prince serbe Bodin [1], nous rappellerons seulement que celui-ci, à l'époque d'Alexis Ier Comnène, était arrivé à se rendre maître de la Zenta ou pays de Dioclée [2], de la Bosnie et de la Rascie, point de jonction entre la Serbie danubienne et la Serbie côtière [3]. Par là, au temps de Bodin,

1. Cf. mon *Alexis Ier Comnène*, p. 141.

2. Le pays de Dioclée ou Zenta comprend le bassin de la Moratscha, rivière qui se jette dans le lac de Scutari, et le massif élevé qui se dresse entre le golfe de Cattaro et le bassin de la Moratscha ; c'est le Monténégro actuel. Cf. Rambaud, *op. cit.*, p. 453.

3. La Rascie est le plateau élevé dominé, au nord, par le mont Slatibor, par le Kopaonik, au sud, par le Dormitor et la Mokra Gora ; c'est le centre physique de l'ancienne Serbie, le point de jonction de ses deux versants. La ville de Rascia, sur la Raska, aujourd'hui Novi Bazar, en était la capitale, cf. Rambaud, *op. cit.*, p. 454. Dans *Alexis Ier Comnène*, p. 141, j'ai parlé à tort de Razhan, il s'agit de la Rascie. Sur la difficulté que l'on a parfois à savoir s'il est question de la Rascie ou de Razhan, cf. *infra*, p. 71.

l'unité de la Serbie fut un moment réalisée. Bodin, pour arriver au pouvoir, avait renversé son oncle paternel, Rodoslav, celui-ci ne lutta point contre son neveu ; il se retira en Trébinie et se laissa déposer sans résistance[1]. Il n'en fut pas de même de ses huit fils qui, sous la conduite de l'un d'eux, Branislav, combattirent énergiquement leur cousin jusqu'au moment où l'archevêque d'Antivari, Pierre, réussit à leur imposer une paix momentanée[2], qui laissa sans doute aux fils de Rodoslav la Trébinie, c'est-à-dire la région qui s'étend des bouches de Cattaro à Raguse[3]. Cette querelle de famille ne s'éteignit pas sans laisser derrière elle bien des rancunes et bien des haines ; la lutte devait reprendre bientôt avec encore plus d'âpreté et de cruauté.

La femme de Bodin, Jaquinta, fille de cet Argyros de Bari dont le rôle avait été si important dans l'Italie méridionale lors de la conquête normande, s'inquiéta pour ses enfants des prétentions possibles des fils de Branislav à la succession de Bodin et, jugeant que le meilleur moyen d'éviter les compétitions était de faire disparaître les candidats éventuels à la couronne, elle persuada à son mari de mettre à mort ses cousins. Docile aux conseils de Jaquinta, Bodin fit arrêter, à Scutari, Branislav, son frère Gradicna et son fils Bericna. Cette arrestation eut pour résultat de décider à la révolte les frères et les fils de Branislav qui appelèrent aux armes leurs partisans et les conduisirent à Raguse. Bodin vint mettre le siège devant la ville et, pour effrayer les assiégés, fit mettre à mort, à l'instigation de sa femme, Branislav, son frère et son fils. Ce meurtre excita la colère du haut clergé mais effraya les adversaires du prince de Serbie ; aussi, en apprenant que l'on voulait ouvrir à Bodin les portes de Raguse, les fils et les frères de Branislav se décidèrent-ils à s'embarquer ; ils réussirent à gagner la Pouille et de là passèrent à Constantinople où ils furent favorablement accueillis[4]. Là encore nous voyons l'empereur, fidèle à la tradition politique de Byzance, donner l'hospitalité à

1. Le Prêtre de Dioclée, éd. Lucius, *De regno Dalmatiæ*, Amstelædami, 1666, p. 300.
2. *Ibid.*
3. La Trébinie proprement dite est la région montagneuse ; la partie maritime et les environs du golfe formaient le Kanalé, cf. Rambaud, *op. cit.*, p. 453.
4. Le Prêtre de Dioclée, p. 300.

des fugitifs qui, le cas échéant, pourront devenir des compétiteurs à opposer aux chefs des nations voisines.

Les sources ne nous fournissent aucune indication chronologique pour ces événements, mais il semble très vraisemblable d'admettre que ce sont ces luttes intestines qui expliquent le silence subit qui se fait tout à coup sur Bodin dans l'*Alexiade*. Occupé à lutter dans ses propres états, le prince de Serbie dut renoncer à attaquer l'empire grec. A l'appui de cette hypothèse, on pourrait invoquer le fait que le joupan de Rascie installé par Bodin paraît avoir profité des troubles pour secouer l'autorité de ce dernier, car, depuis 1092, il agit comme s'il était tout à fait indépendant[1].

Quoiqu'il en soit de cette hypothèse, un fait indiscutable est l'anarchie au milieu de laquelle s'est débattue la Serbie, à la fin du xi[e] siècle. Nous avons à ce sujet quelques détails relatifs au passage des bandes de croisés qui longèrent la côte de l'Adriatique. Raimond d'Aguilers, qui accompagnait le comte de Toulouse dont l'armée traversa les états de Bodin, parle avec effroi des habitants rudes et sauvages de la Slavonie, intrépides pillards qui ne cessaient de harceler les croisés et échappaient à tout châtiment par une fuite rapide dans leurs montagnes couvertes de forêts[2]. Même après que Raimond de Toulouse eut traité à Scutari avec Bodin et eut obtenu à prix d'argent la faculté pour ses troupes de se ravitailler, la situation ne se modifia pas et les Serbes continuèrent à harceler les croisés, massacrant sans pitié les traînards désarmés.

Le témoignage de Raimond d'Aguiliers est intéresssant, non seulement pour l'histoire même de la croisade, mais encore parce qu'il nous permet de nous représenter ce que devaient être les guerres entre les Serbes et les Byzantins. Grâce à la connaissance parfaite de leurs montagnes couvertes de forêts, les premiers avaient sur les seconds une incontestable supériorité. C'est là ce qui explique que Byzance n'a jamais réussi à remporter sur les Serbes une victoire complète et a dû se contenter, même lorsqu'elle était victorieuse, d'assez faibles avantages. Aux Serbes

1. Cf. *Alexis I[er] Comnène*, pp. 149-150.
2. Raimond d'Aguilers, dans le *Recueil des historiens des croisades, Historiens occidentaux*, t. III, pp. 235-236, cf. Orderic Vital, IX, 4, t. III, p. 485.

fuyant devant les armées byzantines la montagne fournissait un inviolable abri. Les généraux byzantins n'aimaient point s'aventurer dans ces régions difficiles et se bornaient le plus fréquemment à occuper les villes de la côte jusqu'au moment où une paix, le plus souvent boiteuse, leur permettait de se retirer.

A la mort de Bodin[1], son fils, Michel, voulut s'emparer du pouvoir, mais le jeune prince fut victime des haines qu'avait excitées sa mère, Jaquinta. On refusa de le reconnaître et l'on choisit comme souverain Dobroslav, demi-frère de Bodin, issu du second mariage du père de celui-ci, Michel, avec une princesse alliée à la famille impériale de Constantinople. Pour des raisons inconnues, le choix de Dobroslav n'eut pas l'agrément de la cour byzantine qui, pour lui faire obstacle, envoya à Durazzo, sur la frontière, les fils de Rodoslav et de Branislav ; ceux-ci, on ne l'a pas oublié, avaient, quelques années plus tôt, été chercher un refuge à Byzance. L'un des fils de Rodoslav, Goislav, se maria à Durazzo et s'y fixa ; ses neveux, les fils de Branislav, imitèrent son exemple et s'installèrent dans cette même ville. Un autre fils de Rodoslav, Cocciapar, gagna la Rascie et s'entendit avec Bolkan qui, pendant quelques années, joua un rôle prépondérant. Unissant les forces dont ils disposaient, les deux chefs descendirent des montagnes de la Rascie et vinrent attaquer Dobroslav ; celui-ci, battu sur les bords de la Moratscha, rivière qui se jette dans le lac de Scutari, tomba au pouvoir de ses adversaires. La conquête de la Zenta fut la conséquence de la victoire remportée par Bolkan et Cocciapar, qui ravagèrent ensuite la plus grande partie de la Dalmatie. A la fin de cette campagne, Bolkan retourna en Rascie, laissant Cocciapar en possession de la Zenta[3].

L'accord entre les deux chefs fut de peu de durée et bientôt se produisit une rupture dont nous ignorons les motifs. Ne se sentant

1. Le Prêtre de Dioclée, pp. 300-301, fait régner Bodin vingt-six ans et cinq mois ; comme celui-ci est revenu d'exil après le mois de mars 1078, à supposer qu'il ait commencé à régner dès 1079, on serait amené à placer sa mort vers 1105. On verra plus loin, p. 69, note 3, que cette date ne cadre pas avec les autres données chronologiques que nous possédons.

2. Vers 1093, Bolkan avait triomphé du duc de Durazzo ; c'est à partir de ce moment que sa situation dut prendre de l'importance, cf. *Alexis Ier Comnène*, p. 149.

3. Le Prêtre de Dioclée, p. 301.

pas de taille à lutter contre le puissant joupan de Rascie, Cocciapar se retira auprès du ban de Bosnie, dont il épousa la fille; peu après, il trouva la mort en combattant en Zachlumie[1].

La fuite de Cocciapar fut suivie d'une élection qui donna le pouvoir à Vladimir, fils du prince du même nom, issu du premier mariage de Michel, le père de Bodin. Il est fort probable que Bolkan, dont l'hostilité avait causé la chute de Cocciapar, ne s'est pas désintéressé du choix du nouveau prince; cette hypothèse est d'autant plus légitime que nous voyons Vladimir épouser la fille du joupan de Rascie. Une période de tranquillité s'ouvrit pour les deux principautés à la suite de cette union, et, pendant quelques années, le pays se reposa de ses luttes intestines[2].

Un passage de la *Chronique* du Prêtre de Dioclée tendrait à faire croire que Vladimir n'a été en quelque sorte que le lieutenant de son beau-père; c'est, en effet, pour ruiner le pouvoir du joupan de Rascie que Jaquinta, qui avait cherché un refuge à Cattaro, conspira et fit empoisonner Vladimir qui mourut à Scutari. Jaquinta poussa l'habileté jusqu'à faire accuser de la mort du prince Dobroslav; condamné, celui-ci fut aveuglé et mutilé. La veuve de Bodin réussit, grâce à son crime, à réaliser enfin ses ambitieux desseins, et son fils Georges fut alors reconnu comme souverain. Les sources ne font plus, dès lors, aucune mention de Bolkan; peut-être le joupan de Rascie est-il mort vers cette époque.

La seconde année de son règne, Georges, inspiré sans doute par sa mère, voulut s'emparer des fils de Branislav qui, de Durazzo où nous les avons vu s'installer, avaient pénétré sur le territoire de la principauté. Informés des projets de Georges, les fils de Branislav se hâtèrent de retourner à Durazzo auprès de leur oncle Goislav; un seul d'entre eux, Grubessa, fut pris et enfermé à Scutari[3].

1. Le Prêtre de Dioclée, *loc. cit.*, La Zachlumie est le pays qui s'étend de Raguse à la Narenta. Cf. Constantin Porphyrogénète, *De administratione*, c. 30 et c. 34, p. 145 et p. 160.

2. Le Prêtre de Dioclée, p. 301.

3. *Ibid.* La chronologie des événements que nous venons d'exposer est fort obscure. D'après les données du Prêtre de Dioclée, les règnes de Bodin et de Vladimir occuperaient une période de trente-huit années et cinq mois (vingt-six ans et cinq mois pour le premier et douze années pour le second), auxquels il faudrait ajouter le temps du court règne de Dobroslav et au moins deux années pour celui de Georges (l'arrestation de Grubessa, qui amène la cam-

Vers l'époque où ces événements eurent lieu, un certain Kalojean Couman serait, d'après le Prêtre de Dioclée, intervenu dans les affaires de Serbie et avec Goislav et les neveux de celui-ci aurait marché contre le prince Georges. Ce dernier fut vaincu et dut s'enfuir à Obliquit (l'actuelle Oblatschit[1]), tandis que Kalojean occupait Scutari et délivrait Grubessa. Reconnu comme souverain sur l'ordre de l'empereur, Grubessa fut appuyé par des troupes grecques que lui laissa Kalojean, qui se retira lui-même sur Durazzo. Le prince Georges dut renoncer momentanément à continuer la lutte et se retira en Rascie ; sa mère, Jaquinta, fut faite prisonnière à Cattaro et envoyée en captivité à Constantinople où elle mourut[2].

Il convient, sans aucun doute, de reconnaître que le Prêtre de Dioclée a commis une confusion et que le duc Kalojean Couman n'est autre que l'empereur Jean Comnène, dont Kalojean était le surnom. Sur cette intervention du basileus dans les affaires de Serbie, les chroniqueurs grecs nous donnent quelques renseignements fort peu précis d'ailleurs. Suivant Kinnamos, vers l'époque de la guerre de Hongrie, une révolte aurait éclaté parmi les Dalmates qui auraient assiégé et pris la citadelle de Rasson ; le commandant de la place, Kritoplos, aurait pris la fuite et aurait regagné Constantinople où en punition de sa lâcheté, il fut condamné à être promené au forum monté sur un âne et vêtu d'habits de femme[3].

Selon Nikétas Choniatès, les Serbes ayant violé les traités furent défaits par l'empereur, qui fit un butin énorme et emmena en captivité de nombreux prisonniers. Ceux-ci furent transportés dans

pagne de Jean Comnène, a lieu la seconde année du règne de Georges). On obtient ainsi un total de quarante et quelques années. Or, Bodin ayant commencé à régner vers 1079 ou 1080, les événements seraient à placer entre ces dates, d'une part, et celles de 1120 à 1130, d'autre part, ce qui cadrerait très bien avec la suite du récit où est exposée la campagne de Jean Comnène, car celle-ci a eu lieu après la guerre de Hongrie, en 1129 ou 1130. Un acte de Georges, où en novembre 1113 (n. s.) on compte la première année du règne, Farlati, *Illyricum sacrum*, t. VI, p. 59, contredit toutes les données du Prêtre de Dioclée. Etant donnée l'absence de tout document précis, la question est actuellement insoluble, à moins que l'on ne suppose qu'une partie de la Serbie a continué à reconnaitre successivement le fils de Bodin, Michel et ensuite Georges.

1. Cf. Schafarik, *Slavische Alterthümer*, Leipzig, 1843-44, t. II, p. 274.
2. Le Prêtre de Dioclée, p. 301.
3. Kinnamos, I, 5, p. 12.

la province de Nicomédie où ils reçurent des terres, les uns à charge de service militaire, les autres à charge de redevances [1]. Le Prêtre de Dioclée confirme sur ce point Nikétas Choniatès, car il parle lui aussi des nombreux prisonniers capturés, lors de la défaite de Georges [2].

Quelles sont les dates de la révolte des Serbes et de l'expédition de Jean Comnène? Nikétas Choniatès place ces événements peu après la victoire du basileus sur les Petchénègues, c'est-à-dire vers 1123. Kinnamos, plus précis, fixe ces mêmes événements à l'époque de la guerre hongroise. Peut-être doit-on admettre que la révolte a éclaté pendant la guerre contre la Hongrie et que la répression a eu lieu quand Jean Comnène en eut terminé avec Étienne II.

Il reste à examiner quelle est la localité désignée par le mot Rasson, dont la prise par les Serbes a été le fait principal de la révolte. Devons-nous entendre par là Raschka, aujourd'hui Novi Bazar, la capitale de la Rascie, ou bien Rhazan, sur la rive droite de la Morava, un peu en aval du confluent de la Nischava? Pour Vasilievskij il n'y avait aucun doute et l'identification de Rasson avec la capitale de la Rascie s'imposait [3]; par contre, Schafarik proposait l'identification avec Razhan sur la Morava [4]. Je me range à l'opinion de Schafarik [5].

De l'histoire assez confuse que nous venons d'exposer, on peut dégager quelques faits. Tout d'abord l'union de la Rascie et de la Zenta réalisée par Bodin n'a pas été maintenue par ses succes-

1. Nikétas Choniatès, p. 23.
2. Le Prêtre de Dioclée, p. 301. Il est fait allusion aux victoires de Jean Comnène sur les Serbes dans un discours de Michel Italikos, Mercati, *op. cit.*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. VI, p. 128.
3. Vasilievskij, *Iz istorij Vizantij v. XII viékié*, p. 237, note 50.
4. Schafarik, *op. cit.*, t. II, p. 261, cf. Sretikovitch, *Stanie i odnosi srpskik arkontija prema Ougriji i prema Vizantiji y polovini XII veka*, dans le *Glassnik*, t. LIV, p. 164.
5. J'appuie mon opinion sur les faits suivants. En 1149, Manuel Comnène ayant fait des prisonniers pendant une campagne dans la vallée de la Morava, veut les mettre en lieu sûr, cf. *infra*, p. 385 ; pour cela, il revient à Rasson, d'où il envoie les captifs à Sofia. Si l'on admet l'identification Rasson = Razhan, la phrase du chroniqueur est toute naturelle, car de Razhan à Sofia les communications sont faciles par la vallée de la Nischava. Par contre, on ne comprendrait guère que Manuel, pour envoyer à Sofia les prisonniers faits dans la vallée de la Morava, aille passer par Novi Bazar. Il est, en outre, bien difficile d'admettre que les Byzantins aient possédé la citadelle de la capitale même de la Rascie.

seurs. C'est la Rascie qui de plus en plus tend à devenir le foyer de l'indépendance serbe. Bolkan, le joupan de Rascie, est l'ennemi des Byzantins ; c'est en Rascie que Georges chassé par les Grecs va chercher un refuge ; ce sont les habitants de cette région qui l'aideront à remonter sur le trône.

En second lieu, nous pouvons retrouver les règles qui dictèrent aux Byzantins leur conduite dans les affaires de Serbie. Au milieu des compétitions des prétendants, les basileis s'appliquèrent toujours à avoir à leur disposition quelques-uns des membres des familles princières de Serbie qui, le cas échéant, devenaient pour les princes infidèles à Byzance des rivaux d'autant plus redoutables qu'ils étaient soutenus par les troupes byzantines. Grâce à l'anarchie au milieu de laquelle la Serbie se débattait, tout prétendant avait vite fait de grouper autour de lui ses partisans dont tous les mécontents venaient bientôt augmenter le nombre. Un parti ainsi formé et soutenu par quelques corps byzantins réussissait presque toujours à s'emparer du trône. Le nouveau chef élevé grâce à eux au pouvoir les trahissait-il ou ne remplissait-il pas ses obligations dont la principale consistait à fournir l'armée d'un corps de troupes auxiliaires [1], les Byzantins en étaient quittes pour appuyer un autre prétendant. Du peu que nous savons, il semble résulter qu'à l'époque des Comnène et au moins dans la région de la Serbie voisine de l'Adriatique, les princes soutenus par Byzance ont été les seuls qui aient réussi à se maintenir au pouvoir.

Pendant sept années, le prétendant imposé par Jean Comnène, Grubessa, assura à la Serbie la paix et la tranquillité, mais, après une période de calme telle que la Serbie n'en avait pas connue depuis longtemps, les troubles recommencèrent plus violents que jamais. Le prince Georges ayant réussi à grouper autour de lui un parti assez important et aidé par les habitants de la Rascie, descendit vers la côte et attaqua Grubessa. Dans une rencontre, près d'Antivari, Grubessa trouva la mort et ainsi Georges put reprendre le pouvoir. Toutefois, le fils de Bodin ne réussit pas à faire partout reconnaître son autorité et une grande partie de la Rascie demeura en possession de Gradiena, frère de Grubessa. Pour triom-

[1] Cf. Kinnamos, III, 9, p. 113.

pher de ses adversaires, Georges chercha à jeter la division parmi eux et traita avec deux autres frères de Grubessa, Dragicna et Dragilo, auxquels il accorda des joupanies dans la Zenta. Il espérait que Gradicna, lui aussi, se laisserait séduire et traiterait avec lui, et comptait qu'une fois maître des trois frères, il pourrait d'un seul coup les faire disparaître. Ce plan n'aboutit pas et pour triompher de Gradicna, Georges dut recourir aux armes. Conseillé par Dragilo qui s'était emparé de la Podgorie, d'Onogost, et de plusieurs autres joupanies, Georges porta la guerre en Rascie [1] : il en chassa Gradicna et y installa comme joupan Ourosh qu'il délivra de prison et dont nous reparlerons bientôt. Réduit à s'enfuir, Gradicna trouva un refuge en Chérénanie [2]. Peu après, Georges prit ombrage de la popularité et de la puissance de Dragilo et de Dragicna et se résolut à les faire arrêter ainsi que Michel, fils du roi Vladimir. Les mesures ordonnées pour l'exécution des ordres du roi, furent mal exécutées et seuls Dragilo et Michel purent être pris ; ils furent aveuglés peu après ; quant à Dragicna, il réussit à s'enfuir en compagnie de ses quatre fils et gagna Durazzo [3].

Le seul résultat des mesures violentes du roi Georges fut d'amener une nouvelle intervention des Byzantins dans les affaires de Serbie. Soutenus par le duc de Durazzo que le Prêtre de Dioclée appelle Pirigordus [4], Dragicna et Gradicna réussirent à s'emparer de Varanée et du pays jusqu'à Antivari. Rappelé à Constantinople, Pirigordus ne put pousser plus loin ses conquêtes, il partit laissant aux mains de Gradicna et de son frère les pays occupés. Après son départ, la lutte se prolongea entre Georges et ses adversaires. Un neveu de Gradicna, Boritz, assiégé dans Oblatschit par le prince de Serbie, fut délivré par ses oncles, aidés par le nouveau duc de Durazzo, Alexis Kontostéphanos [5]. Plus ou moins trahi par ses partisans, Georges fut défait par les

1. La Podgorie faisait partie de la Zachlumie, cf. Rambaud, *op. cit.*, p. 454 ; Onogost est situé près de Niksit.

2. La Chérénanie faisait partie de la Zachlumie, cf. Rambaud, *loc. cit.*

3. Le Prêtre de Dioclée, pp. 301-302.

4. Les sources byzantines ne nous font pas connaître aucun personnage de ce nom. Kinnamos, II, 6, p. 44, mentionne un Pyrrogeorgios.

5. Sans doute, le frère d'Etienne, car il ne semble pas qu'il puisse être ici question d'Alexis, fils d'Etienne Kontostéphanos. Sur la famille des Kontostéphanos, cf. *infra*, p. 216, note 7.

Byzantins et dut s'enfuir à Cermenitz, sans doute Creminica. Les Grecs se retirèrent alors laissant les Serbes régler entre eux leur querelle [1].

Le prince Georges réussit à se maintenir jusqu'au moment où la Rascie à son tour fit défection. Poursuivi et traqué dans les forêts de la montagne par Gradicna et les gens de Rascie, il finit par être contraint de s'enfermer à Obolino, le seul château qui lui fût resté. Gradicna vint l'assiéger. Sur ces entrefaites, le duc de Durazzo parut à son tour devant Obolino et se fit remettre le prince Georges qu'il envoya à Constantinople où il mourut.

Gradicna garda le pouvoir pendant onze années ; son règne fut pour la Serbie une période de tranquillité durant laquelle les bannis rentrèrent en foule. Au point de vue chronologique, il semble que le règne de Gradicna chevauche sur l'époque de Jean Comnène et sur celle de Manuel. En effet, Grubessa, établi vers 1130, a régné sept années, ce qui nous mène à 1137 ; vient alors Gradicna qui règne onze ans.

Vers l'époque de Gradicna, un rôle important commença à être joué par le joupan de Rascie, Ourosh. Celui-ci, jeté en prison par quelques-uns de ses parents, avait été rétabli par le prince Georges. Sur l'histoire antérieure d'Ourosh, nous ne savons rien et nous ne connaissons pas beaucoup mieux son histoire postérieure. Nous pouvons néanmoins constater que, sous son règne, la Rascie se fait une place à part. D'après une source légendaire, Ourosh aurait été originaire de Zachlumie et aurait épousé une franque, Anne [2]. Parmi les nombreux enfants issus de ce mariage, une fille Hélène épousa Béla l'Aveugle, fils d'Almos, et devint ainsi reine de Hongrie, à la mort d'Etienne II. Pendant le règne de Béla (1114-1141) et plus encore pendant la minorité de Geisa II (1141-1161), un rôle important fut joué à la cour de Hongrie par Hélène d'abord, et ensuite par son frère Béla qui obtint les plus hautes charges [3].

1. Le Prêtre de Dioclée, p. 302.
2. Cf. Stojanitch, *Srpski rodoslovi i letopisi*, dans le *Glassnik*, t. LIII, p. 48 et Schafarik, *Památky drevniho pisemnictvi Jihoslovanuv*, Prague, 1851, p. 68.
3. Thuroczy, II, 63, p. 141, 64, p. 142 et 145 : Otton de Freisingen, *Gesta*, I, 32, M. G. H. SS., t. XX, p. 369 et III, 12, *ibid.*, p. 424 ; *Ligurinus*, VI, 407, Migne, P. L., t. CCXII, p. 413. Cf. Hannenheim, *op. cit.*, p. 17, note 35, qui fait d'Hélène la sœur d'Ourosh, et Grot, *op. cit.*, p. 40 et sq. C'est Grot qui le

La Serbie, ou plus exactement la Rascie, se trouva dès lors entraînée dans l'orbite de la Hongrie qui la soutint dans ses luttes contre l'empire grec. Il semble qu'à ce moment la Hongrie, devenue puissance slave par l'annexion de la Croatie, ait cherché à grouper autour d'elle les peuples de race slave pour tenter de les opposer à Byzance. C'est là ce qui fait l'intérêt de l'alliance de la Rascie avec la Hongrie, alliance qui fut la conséquence du mariage de Béla l'Aveugle avec la fille d'Ourosh. Plus tard, cette même préoccupation paraît avoir dicté la politique de la cour hongroise, quand elle négocia le mariage de Marie, sœur de la reine Hélène, avec le prince Morave, Conrad [1], et, un peu après, celui de la fille du ban Béla avec le prince russe Vladimir Mstilavitch [2]. Il y a là tout un ensemble de faits qu'il est intéressant de constater.

On a souvent rapproché du mariage d'Hélène avec Béla II le passage de la Bosnie sous la suzeraineté de la Hongrie [3]. Ce serait suivant certains auteurs le grand joupan Ourosh qui aurait donné à sa fille cette province comme dot. Il est impossible de se prononcer sur cette question. Si un moment la Bosnie a dépendu de Bodin [4], rien ne nous permet de dire qu'elle ait été soumise à Ourosh. Nous savons seulement que, en 1103 [5], puis ensuite en 1135 et 1138 [6], la Bosnie sous le nom de Rama figure dans les titres pris par les rois de Hongrie; de plus, en 1137, Béla l'Aveugle fixe comme apanage à son fils, Ladislas, le duché de Bosnie [7] et, en 1155, nous connaissons Boritz, ban de cette province [8].

Cette question du passage de la Bosnie sous la suzeraineté de la Hongrie est d'ailleurs d'un intérêt secondaire pour l'histoire de l'empire grec des XI[e] et XII[e] siècles, car ce serait seulement au temps où Bodin avait installé des joupans en Bosnie que Byzance aurait

premier a cherché à établir que la Hongrie avait voulu opposer à Byzance l'union des peuples slaves.

1. *Canonici Wisegrad. Cont. Cosmæ*, ad ann. 1134. M. G. H. SS., t. IX, p. 140.
2. *Annales d'Ipat*, ad ann. 1150, cf. Grot, *op. cit.*, p. 158.
3. Cf. Grot, *op. cit.*, p. 32.
4. Le Prêtre de Dioclée, p. 300.
5. Fejer, *Codex diplomaticus Hungariæ*, t. II, p. 39.
6. *Id.*, p. 82 et p. 109.
7. *Id.*, p. 88.
8. Kinnamos, III, 19, p. 131, cf. *infra*, p. 411.

pu [illegible] quelques pouvoirs sur ce pays. La dépendance de la Rascie paraît avoir été si faible vis-à-vis des basileis que, même à supposer qu'[illegible] ait possédé la Bosnie, celle-ci n'a jamais dû relever de Constantinople. En effet, il semble bien résulter de tout ce que nous savons des affaires de Serbie, qu'au temps de Jean Comnène la Rascie a sauvegardé son indépendance et que seuls les Serbes de la Zenta ont reconnu l'autorité impériale.

CHAPITRE V

JEAN COMNÈNE ET LES MUSULMANS D'ASIE MINEURE
(1130-1136)

Pendant plusieurs années, Jean Comnène, empêché par les attaques des Hongrois et la révolte des Serbes de suivre en Asie-Mineure une politique aussi active qu'au début de son règne, ne cessa pourtant de surveiller de très près les événements dont le monde de l'Islam était le théâtre et s'efforça, en entretenant les divisions des émirs, d'affaiblir les diverses principautés musulmanes limitrophes de l'empire.

Depuis l'époque à laquelle nous nous sommes arrêtés, l'anarchie n'avait fait que croître en Asie Mineure, où la lutte paraît s'être circonscrite entre Ghâzi et les divers émirs de la famille du sultan d'Ikonium. En effet, Balaq, après sa rupture avec l'émir Ghâzi, semble s'être désintéressé des affaires d'Asie Mineure et s'être tourné vers la Syrie où la prise d'Alep lui assura, dès lors, un rôle prépondérant[1]. A sa mort (mai 1124), divers chefs musulmans se disputèrent avec âpreté ses possessions. Tandis que Timourtash s'installait à Alep, Soliman ibn Ghâzi occupait Hesna de Ziad et Thogril Arslan, l'émir de Mélitène, prenait Masara et Gargar que bientôt lui disputa Soliman[2].

Ghâzi profita de ces troubles pour tenter d'étendre ses états et vint assiéger Mélitène[3]. A partir de ce moment, on peut remarquer

1. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 205 ; Ibn el Athir, *op. cit.*, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. I, pp. 352, 354 et 355, et Kemal ed din, *La crème de l'histoire d'Alep*, *ibid.*, t. III, p. 133. Cf. Röhricht, *Geschichte des Königreichs Jerusalem*, Innsbruck, 1898, p. 152.

2. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 219 ; Kemal ed din, *op. cit.*, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. III, p. 642 ; Ibn el Athir, *op. cit.*, *ibid.*, t. I, p. 356. Hesna de Ziad, ou Khartpert, entre Amid et Mélitène ; Masara ou Maschiré dans le pachalik de Malatia ; Gargar sur l'Euphrate au sud-est de Mélitène.

3. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 219.

chez le prince danichmendite une tendance à pousser ses conquêtes vers l'Orient et à intervenir en Arménie et en Syrie ; or, la possession de Mélitène était capitale pour Ghâzi, dès l'instant qu'il voulait s'étendre vers l'est[1] ; la ville commande, en effet, un véritable carrefour de rivières, le Tochma-Sou, vers l'ouest, l'Euphrate, vers le sud, et, vers le nord, les deux rivières qui forment celui-ci, le Mourad-Sou (Arsanias) et le Kara-Sou. C'est enfin à Mélitène qu'aboutissaient les routes de Césarée et de Comana et aussi la route de Satala, qui mettait la vallée de l'Euphrate en communication avec celle de Trébizonde.

Pour attaquer Mélitène, Ghâzi se fit aider par son gendre Maçoud, le sultan d'Ikonium (juin 1124). N'ayant pu prendre la ville, le prince danichmendite se retira, au bout d'un mois, mais en laissant aux environs, à Sama[2], son fils Mohammed auquel il confia la mission de maintenir rigoureusement le blocus de la place. La famine ne tarda guère à se faire sentir à Mélitène et les habitants en furent réduits à manger les bêtes crevées, les feuilles des arbres, l'écorce des bois tendres ; on en vint jusqu'à faire cuire les chaussures, les peaux de boucliers et le parchemin des livres[3].

Thogril Arslan se décida à sortir de la ville, pendant la nuit, pour aller solliciter l'appui des Latins, qui étaient alors occupés au siège d'Alep (octobre 1124-janvier 1125)[4]. Les Francs promirent des secours qu'ils n'envoyèrent pas, si bien que, le 10 décembre 1124, Thogril Arslan, sa mère et tous les Turks abandonnèrent Mélitène dont les habitants ouvrirent aussitôt les portes à l'émir Ghâzi[5]. Michel le Syrien qui reproche amèrement à Thogril Arslan ses exactions n'a que des paroles de louange pour Ghâzi : « Celui-ci, dit-il, fit proclamer la liberté pour tous ceux qui se trouvaient

1. Cf. Chapot, *La frontière de l'Euphrate*, Paris, 1907, pp. 347 et 349. Hogarth et Munro, *Modern and ancient roads in Eastern Asia Minor*, dans *Supplementary Papers* de la Société royale de géographie, Londres, t. III, 1893, et Ramsay, *op. cit.*, p. 313.

2. La ville est mentionnée dans la table de Peutinger, cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 66.

3. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 219.

4. Cf. Röhricht, *op. cit.*, p. 172.

5. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 220, cf. Bar Hebraeus, t. II, p. 309. (Je rappelle que pour toute cette période, Bar Hebraeus copie Michel.) La ville assiégée depuis le 13 juin 1435=1124 fut prise le 10 décembre 1436=1124 (l'année change en septembre). Mathieu d'Edesse, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 142, dit [illegible] dura six mois.

dans la ville et ceux qui y viendraient s'y réunir, il donna du froment aux laboureurs pour semer, il fit venir des troupeaux de bœufs et de moutons et la ville recommença à prospérer[1]. »

Aussitôt après la prise de Mélitène, Ghâzi tenta de s'installer dans la vallée de l'Euphrate ; il voulut occuper Hesna de Ziad, dont l'émir, Soliman, venait de mourir, mais il fut devancé par Dawoud, fils de Sokmân, seigneur de Hisn-Keifa[2]. Ghâzi dut se contenter de piller le pays et, lors d'une seconde expédition, d'occuper Masara.

Tandis que Ghâzi était occupé à étendre ses états vers la vallée du haut Euphrate, son gendre, le sultan d'Ikonium, fut renversé et dut chercher un refuge à Constantinople. L'un des fils de Kilidj-Arslan, Arab, dont nous avons déjà parlé, avait réussi à grouper autour de lui des forces importantes, trente mille hommes à en croire Michel le Syrien, et était venu assiéger dans Ikonium son frère Maçoud auquel il reprochait d'avoir abandonné Thogril Arslan pour favoriser Ghâzi. On peut, semble-t-il, supposer qu'autour d'Arab se groupèrent les émirs qu'inquiétait l'ambition du prince danichmendite. Réduit à s'enfuir, Maçoud se rendit auprès de Jean Comnène qui, heureux de contribuer à entretenir les divisions des Musulmans, fit bon accueil au souverain détrôné et lui fournit des subsides pour continuer la lutte contre Arab. Maçoud, en quittant Constantinople, se rendit auprès de son beau-père et leurs forces réunies triomphèrent d'Arab qui alla chercher un refuge auprès du prince arménien Thoros[3].

Pendant l'été 1127, Arab reprit la lutte ; aidé par un certain nombre de chefs turks et par les Arméniens, il battit en deux rencontres et fit prisonnier d'abord Mohammed, le fils de Ghâzi, puis l'émir Yaunas[4]. Une rencontre entre Ghâzi et Arab semble n'avoir eu qu'un résultat douteux. Le théâtre de la guerre paraît

1. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 220.

2. Michel le Syrien, *loc. cit.* Kemal ed din, *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux* t. III, p. 643. Hisn-Keïfa est situé en Mésopotamie sur le Tigre.

3. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III. p. 223. Cf. Bar Hebraeus, t. II, p. 310-311.

4. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III. p. 223-224. L'auteur de la version arménienne de Michel, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I. p. 331, donne des renseignements complètement inexacts sur Arab, qui aurait été mis à mort par Ghâzi, à la mort de Kilidj Arslan.

avoir été dans la région du nord de l'Asie Mineure ; nous voyons, en effet, Ghâzi, à la suite d'un succès sur son adversaire, le poursuivre et s'emparer de Comana, sur les bords de l'Iris, et ensuite se porter vers l'ouest pour occuper Ancyre[1]. Dans l'une de ces deux villes était enfermé Mohammed, qui fut délivré par son père. Ces insuccès ne suffirent pas pour abattre le parti d'Arab qui continua la lutte et réussit à faire prisonnier un autre fils de Ghâzi, Yagan[2]. Enfin, deux échecs successifs forcèrent Arab à cesser les hostilités et assurèrent la victoire du prince danichmendite. Comme précédemment Maçoud, Arab chercha, à son tour, un refuge auprès de Jean Comnène; il mourut à Constantinople[3].

La lutte soutenue par Maçoud contre Arab fut mise à profit par Thogril Arslan qui chercha vainement à reprendre Mélitène et par l'émir Dawoud qui opéra dans la même région[4]. On voit combien était grande l'anarchie qui régnait alors dans toute l'Asie Mineure. Nous ignorons si l'empire grec intervint dans ces querelles entre émirs ; une phrase de Michel le Syrien fait allusion à l'appui que certains Musulmans trouvèrent chez les chrétiens, mais ne donne aucun renseignement précis à cet égard. « Toutes ces choses, dit-il, se passèrent parmi les Turks qui, dans leur colère les uns contre les autres, cherchaient du secours chez les chrétiens[5]. » Il nous est impossible de savoir si Arab, dans sa lutte contre Ghâzi, obtint, comme son frère Maçoud, l'appui des Byzantins. Une seule chose est certaine, c'est que Ghâzi, dès qu'il eut triomphé, s'attaqua aux possessions de l'empire grec ; mais ici encore nous ne sommes guère mieux renseignés. Michel le Syrien est notre seul guide et ses renseignements sont bien incomplets et confus. Voici son récit : « L'émir Ghâzi, après avoir vaincu tous « les Turks de la Cappadoce, régna seul et envahit le littoral ; là se « trouvait un grec, nommé Kasianos, qui tenait la région. Celui-ci « alla spontanément trouver l'émir Ghâzi, et lui livra toutes les

1. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 224.
2. Michel le Syrien, *loc. cit.* ; d'après lui, Arab aurait fait mettre Yagan à mort.
3. *Id.*, cf. Bar Hebraeus, t. II, p. 312.
4. Michel le Syrien, p. 224-225.
5. *Id.*, p. 224.

« forteresses du littoral du Pont. Ghâzi lui donna un poste dans « son pays et Kasianos entra à son service[1]. »

Si nous trouvons à diverses reprises un personnage du nom de Kasianos dans les documents byzantins du XII[e] siècle[2], nous n'avons aucun renseignement sur le personnage de ce nom qui fut en rapport avec l'émir Ghâzi. Sans doute Kasianos commandait la partie du thème de Paphlagonie ou de celui des Bucellaires qui restait encore aux Byzantins. On ne saurait, en effet, supposer que Michel le Syrien a voulu ici parler du duc de Trébizonde, Constantin Gabras, car, un peu plus loin, il mentionne celui-ci au cours de son récit.

Cette occupation par Ghâzi de villes et de territoires appartenant à l'empire devait à peine être connue à Constantinople que l'on y apprenait que le prince danichmendite venait d'attaquer une région sur laquelle Byzance prétendait avoir tous les droits. Au cours de sa campagne victorieuse dans le Pont, l'émir, ayant appris la mort du prince arménien Thoros (1129), s'était, en effet, décidé aussitôt à profiter de cet évènement pour occuper les passages qui conduisent en Cilicie[3]. Là encore, comme lors de la prise de Mélitène, nous constatons l'attraction exercée par la Syrie sur Ghâzi, qui saisit, toutes les fois qu'elles se présentent, les occasions de jouer un rôle dans les luttes entre les Latins et les Musulmans.

Les troupes envoyées par le prince danichmendite pénétrèrent en Cilicie et s'avancèrent jusqu'au lieu dit *Pratum palliorum*, entre Mopsueste et Anazarbe. Là, elles se trouvèrent inopinément face à face avec un corps de Latins commandés par le prince d'Antioche, Bohémond II, qui lui aussi avait profité de la mort du prince arménien pour tenter de s'étendre en Cilicie. Les deux troupes en vinrent aux mains et le prince d'Antioche trouva la mort dans cette rencontre. Sa tête fut envoyée à Ghâzi qui, à son

1. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 227 ; cf. Bar Hebraeus, t. II, p. 314. Prodromos, Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1378, mentionne l'alliance des Musulmans avec des sujets de l'empire.

2. Sous Manuel Comnène, nous trouvons mentionné Alexis Kasianos, Kinnamos, IV, 17, p. 168, et VI, 6, p. 268. Un autre Kasianos est économe du monastère de Mangane vers le milieu du XII[e] siècle. Cf. Papadimitriou, Οἱ Πρόδρομοι, dans *Viz. Vremennik*, t. V, p. 99.

3. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 227.

tour, la fit porter au sultan de Bagdad, en joignant à ce présent des armures et des chevaux (1130)[1].

C'est à ce moment que Jean Comnène, libre du côté de l'Occident, se résolut à tenter d'abattre la puissance de l'émir Ghâzi. Si nous nous en rapportions uniquement aux renseignements qui nous sont fournis par Kinnamos et Nikétas Choniatès, l'histoire de la lutte de Jean Comnène contre Ghâzi se réduirait à quelques lignes. Le second de ces chroniqueurs connaît en tout et pour tout une expédition dirigée contre Kastamouni, au moment de la mort de Ghâzi[2] ; le premier, un peu mieux informé, mentionne trois expéditions du basileus contre Kastamouni : la première amena la prise de la ville ; la seconde fut interrompue par la mort de la femme de Jean, l'impératrice Irène ; enfin la troisième eut lieu après la mort du prince danichmendite[3].

Michel le Syrien, d'une part, et Prodromos, de l'autre, complètent heureusement les récits des chroniqueurs et, quoique l'un et l'autre ne nous fournissent que des renseignements encore bien incomplets, nous pouvons en partie reconstituer l'histoire des campagnes de Jean Comnène pendant les années 1130-1135. Malheureusement les maigres données que nous possédons ne nous permettent pas d'établir une chronologie exacte ; nous essayerons de dater les diverses expéditions du basileus, mais dans l'état actuel de la documentation on ne peut arriver à un résultat absolument certain.

D'après Michel le Syrien, pendant les années 1130-1135 il n'y aurait pas eu moins de cinq expéditions entreprises par Jean Comnène contre les Musulmans[4]. Ce chiffre est parfaitement admissible si nous nous rappelons qu'une pièce de vers de Prodromos est adressée au basileus à l'occasion de sa dixième campagne contre les Musulmans[5].

1. Michel le Syrien, *loc. cit.* ; Guillaume de Tyr, XIII, 27, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. I, p. 599 ; Ibn el Athir, *ibid.*, *Hist. orientaux*, t. I, p. 390 ; Bar Hebraeus, t. II, p. 314 ; Orderic Vital, l. XI, 29, t. IV, p. 267-268 ; Romuald de Salerne, *Chronicon*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 420. Cf. Röhricht, *op. cit.*, p. 188.

2. Nikétas Choniatès, p. 27.

3. Kinnamos, I, 5, p. 13, et 6, p. 14.

4. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, pp. 230, 232, 233, 234, 237. M. Kurtz, *op. cit.*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. XVI, p. 118-119, n'a tenu compte que des seuls renseignements fournis par les chroniqueurs byzantins.

5. Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1362.

Un synchronisme permet de fixer comme date de la première expédition l'année 1130. Michel le Syrien place, en effet, cette campagne de l'empereur de Constantinople aussitôt après la mort du prince d'Antioche, Bohémond II (février 1130) : « La même année 1442 (1er septembre 1129-31 août 1130) Jean, empereur des Grecs, s'avança pour combattre les Turks et bâtit une ville sur le littoral. Au moment où il se préparait à rencontrer les Turks, son frère et quelques-uns de ses grands formèrent un complot contre lui. Comme il voulait s'emparer d'eux, son frère s'enfuit près de l'émir Ghâzi ; celui-ci se réjouit vivement à cause de lui ; il le traita avec de grands honneurs et l'envoya près de Gabras, à Trébizonde. L'empereur retourna à Constantinople et chassa en exil ceux qui avaient comploté contre lui[1]. »

Au sujet de la ville fondée alors par Jean Comnène, il convient, sans doute, de rapprocher des renseignements fournis par Michel un passage de Nikétas Choniatès, d'après lequel le basileus aurait construit une ville sur les bords du Rhyndakos[2]. Peut-être s'agit-il du camp retranché où nous voyons souvent, sous Jean et son fils, se concentrer l'armée byzantine.

En ce qui concerne la conspiration à la tête de laquelle se trouvait le sébastocrator Isaac, les sources byzantines n'y font pas allusion. Prodromos, dans une pièce adressée à la veuve d'Alexis Ier, parle de la fuite d'Isaac chez les Turks[3], et Nikétas Choniatès raconte que le sébastocrator, qui s'était brouillé avec Jean et avait été envoyé en exil, se réconcilia avec son frère au moment où celui-ci revint de Cilicie. D'après lui, Isaac aurait séjourné chez le sultan d'Ikonium et poussé les Musulmans à attaquer l'empire grec[4]. La chronique de Michel, si elle ne fait que mentionner la nouvelle conspiration dont Isaac fut l'instigateur, permet, semble-t-il, de préciser le rôle du sébastocrator pendant son exil. En Asie Mineure, comme en Syrie et en Palestine[5], Isaac Comnène mena une violente campagne contre l'empire grec et s'employa activement pour réunir dans une même ligue tous les ennemis

1. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 230.
2. Nikétas Choniatès, pp. 28 et 49.
3. Cf. *supra*, p. 15, note 2.
4. Nikétas Choniatès, pp. 42-43.
5. Sur le voyage d'Isaac Comnène à Jérusalem, cf. *supra*, p. 17.

de Byzance, qu'ils fussent Musulmans ou Latins. Sans aucun doute, Isaac aspirait à ceindre à son tour la couronne impériale et cherchait à se faire conduire à Constantinople par les Musulmans.

Un des premiers soins du sébastocrator fut de s'efforcer de gagner à sa cause le duc de Trébizonde, Gabras, qui était lui-même révolté depuis quelques années [1]. Tandis qu'Isaac poursuivait ces négociations avec Gabras, Ghâzi prenait la ville de Symnada [2], qui appartenait à sa sœur, puis allait ravager la Cilicie dont le prince, Léon, dut conclure un traité par lequel il s'engageait à payer tribut au souverain danichmendite. Ce traité resta d'ailleurs lettre morte [3].

Pendant l'hiver suivant (hiver 1130-1131), à Mélitène, Isaac Comnène, qui avait eu une entrevue avec Gabras, et le sultan d'Ikonium se trouvèrent réunis autour de Ghâzi [4]. Etant donnée la démarche que nous allons voir faire par le sébastocrator, on ne saurait guère douter que celui-ci n'ait cherché à grouper autour de lui les divers dynastes d'Asie Mineure. Après avoir conféré avec Ghâzi et Maçoud, Isaac se rendit, en effet, en Cilicie pour tâcher de gagner à sa cause le prince d'Arménie, Léon. Bien accueilli par celui-ci, Isaac séjourna quelque temps en Arménie ; son fils épousa même une fille de Léon et reçut Mopsueste et Adana ; l'entente avec le prince arménien ne dura guère et bientôt Isaac et son fils durent venir chercher un refuge auprès de Maçoud, après avoir été dépouillés par Léon de tout ce qu'ils possédaient [5].

Toutes ces intrigues furent, sans doute, connues à Constantinople, d'où, en 1132, Jean sortit, dit Michel le Syrien, en colère contre les Turks et les Arméniens [6]. Dans la campagne qu'il conduisit alors l'empereur aurait massacré la plupart des Turks qui étaient sur le littoral, et pris deux forteresses. Le manque de

1. La révolte de Gabras dut commencer vers 1126, cf. *supra*, p 37.
2. Dzamentav ; c'est la Τζαμανδὸς, de Skylitzès, dans Kédrénos, II, 423 ; cette ville est l'actuelle Azizieh.
3. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 230 ; Bar Hebraeus, t. II, p. 315. Sur Léon, prince d'Arménie, cf. *infra*, p. 107.
4. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, *loc. cit.*
5. *Id.*, p. 230-231. Au sujet du contre-sens commis dans la traduction de Bar Hebraeus, cf. la note 4 du traducteur.
6. *Id.*, p. 232. D'après Michel, cette expédition est postérieure à la mort de Jocelin, fin de 1131, cf. Röhricht, *op. cit.*, p. 195.

précision du chroniqueur syrien ne nous permet pas de fixer la partie du littoral d'Asie Mineure qui fut le théâtre de cette expédition. Je serais porté à croire qu'il s'agit du littoral du Pont, car c'est de ce côté que, pendant les années suivantes, se porta tout l'effort du basileus.

Un nouveau complot empêcha l'empereur de tirer parti des avantages qu'il venait de remporter. Isaac Comnène avait conservé des intelligences dans la capitale et ses complices voulurent profiter de l'absence de Jean pour faire arriver le sébastocrator au pouvoir [1]. Informé de ce qui se tramait, Jean Comnène revint en toute hâte et, encore une fois, les projets des conjurés avortèrent. Très vraisemblablement il convient de rattacher à cette conspiration l'attaque des Turks qui se produisit à cette époque. Les Musulmans s'avancèrent jusqu'à Sozopolis qu'ils ne purent prendre ; de son côté, aidé par le sultan d'Ikonium, Ghâzi continua les hostilités en ravageant le littoral et en assiégeant Zinin ; il ne put, toutefois, s'emparer de la ville qui, en échange d'une contribution de quatre mille dînars, obtint des Musulmans la levée du siège [2].

Après 1132, Michel le Syrien ne parle plus d'Isaac Comnène, que l'on ne retrouve que quelques années plus tard. Il est probable que c'est, vers cette époque, que le sébastocrator accomplit son pèlerinage aux Lieux-Saints.

L'expédition contre l'émir Ghâzi, que les intrigues des partisans d'Isaac avaient fait interrompre, eut lieu dès que l'empereur eut rétabli l'ordre à Constantinople, pendant les derniers mois de l'année 1132 [3]. L'objectif que le basileus se proposait d'atteindre était de dégager la frontière de Paphlagonie, en occupant la place forte de Kastamouni qui était devenue un centre important d'où les Musulmans s'élançaient au pillage du pays grec [4].

L'armée byzantine que Jean lui-même commandait, quoiqu'il

1. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 232.
2. *Id.*, p. 233.
3. *Id.*, *loc. cit.* ; Bar Hebraeus, t. II, p. 317, place la prise de Kastamouni en 1444 (1er septembre 1132-31 août 1133), or l'expédition a eu lieu en décembre d'après Prodromos, dans Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1380.
4. Kinnamos, I, 5, p. 13 ; Nikétas Choniatès, p. 25, parle d'un siège de la ville.

fut alors malade[1], se dirigea vers Kastamouni en traversant la Bithynie et la Paphlagonie ; la seule apparition de l'armée grecque décida les habitants de la ville à se rendre (milieu de décembre)[2]. Celle-ci ne fut pas la seule place prise par les Byzantins ; Prodromos dit, en effet, que trois autres villes, Balzon, Alamos et Alazos, furent occupées par les troupes impériales[3]. Michel le Syrien parle également de deux forteresses, voisines de Kastamouni, que Jean Comnène aurait enlevées de vive force[4]. La campagne ne fut pas terminée par la prise de Kastamouni, car l'armée grecque, non seulement s'avança jusqu'à l'Halys, mais encore le franchit et alla ravager les possessions musulmanes situées à l'est de ce fleuve[5]. Nous ignorons si dans cette seconde partie de la campagne l'empereur se borna à faire piller le pays ennemi ou s'il installa une série de postes dans la région comprise entre Kastamouni et l'Halys[6]. Il semble que l'autorité impériale fut reconnue de nouveau dans un rayon assez étendu ; nous savons, en effet, qu'un grand nombre de Musulmans vinrent grossir les rangs de l'armée de Jean et que plusieurs émirs de la région firent alors leur soumission[7]. Parmi les chefs musulmans qui traitèrent alors avec le basileus, Prodromos nous fait connaître Thogril, émir d'Amasée, Alp Arslan, émir de Gangres, les émirs Prachimos, El Eldîn, Elpenkous, Tzykès, Inalès, Kalinoklès, Aïtougdès, Ansararis.

L'extension que paraissent avoir prise les opérations militaires permet de supposer que la campagne dut se prolonger au moins pendant les premiers mois de l'année 1133. A son retour dans la capitale, Jean Comnène fit une entrée triomphale. Le clergé, le sénat et le peuple lui offrirent à cette occasion un char d'argent massif, recouvert de plaques d'or et enrichi de pierreries ; comme les temps étaient durs, celles-ci, Nikétas Choniatès le spécifie avec

1. Prodromos dans Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1379.
2. *Id.*, p. 1380.
3. *Id.*, *loc. cit.*, et p. 1376. Je n'ai pu identifier ces localités.
4. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 233.
5. Prodromos, dans Migne, P. G., t. CXXXIII, pp. 1375, 1378, 1382, 1384, 1394.
6. Prodromos, p. 1376, parle d'une infinité de châteaux alors pris par les Grecs.
7. *Id.*, pp. 1376 et 1381.

soin, étaient de médiocre qualité[1]. L'empereur se refusa à prendre place sur le char qui lui avait été préparé et y fit placer une image de la Théotokos, à l'intercession de laquelle il attribuait ses succès. Dans les rues de Constantinople, tendues d'étoffes tissées d'or et bordées de pourpre sur lesquelles se détachaient les images du Christ et des principaux saints honorés par l'Église orthodoxe, la population avide du spectacle qui allait se dérouler sous ses yeux se pressait sur les échafauds que l'on avait dressés, de tous les côtés, le long du parcours suivi par le cortège impérial, depuis la porte orientale[2] jusqu'à l'église de Sainte-Sophie. Après le long défilé des captifs, les spectateurs virent s'avancer à pied, la croix en main, le tout-puissant basileus précédant humblement le char triomphal, traîné par quatre chevaux blancs, sur lequel se dressait, dominant la foule, l'image de la Vierge à laquelle faisaient cortège les membres de la famille impériale et les plus hauts fonctionnaires de l'empire.

La guerre contre les Musulmans reprit peu de temps après le retour de Jean Comnène; en effet, l'émir Ghâzi, qui venait d'enlever aux Grecs Albara[3], ne resta pas sur l'échec qui lui avait été infligé et revint, aussitôt après la retraite de l'armée impériale, assiéger Kastamouni. Il s'en empara de vive force et massacra les Grecs qui s'y trouvaient (1455 = 1er septembre 1132-31 août 1133[4]). Quand la nouvelle de la prise de Kastamouni par les

1. Kinnamos, I, 5, p. 13; Nikétas Choniatès, p. 26. Prodromos a célébré les succès de Jean Comnène dans plusieurs pièces de vers, Migne, P. G., t. CXXXIII, pp. 1069, 1075, 1373 et 1383. Cf. Papadimitriou, *op. cit.*, p. 380.

2. Il s'agit de la porte de Sainte-Barbara (Top Kapoussi) sur la mer de Marmara, cf. Van Millingen, *op. cit.*, p. 249-250.

3. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 233. Peut-être Albara est-il à identifier avec Abara, cf. *infra*, p. 93.

4. Kinnamos, I, 6, p. 14. J'établis la chronologie de la façon suivante. L'année même de la mort de Ghâzi (1446 = 1er septembre 1134-31 août 1135), d'après Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 237, son fils Mohammed qui venait de lui succéder se rendit à Mélitène au mois de tesrin I. C'est là qu'au mois de tesrin II, il apprit que Jean Comnène s'avançait contre ses états. Les mois de tesrin I et II correspondent respectivement aux mois d'octobre et novembre. Par suite la mort de Ghâzi, qui, comme le spécifie Michel, est de cette même année, doit se placer entre le 1er septembre et le mois d'octobre. Ce renseignement cadre parfaitement avec les données des chroniqueurs byzantins. Kinnamos, I, 6, p. 15, nous dit que le ravitaillement des troupes byzantines fut entravé par l'hiver; or, Michel place vers novembre l'arrivée de l'empereur en pays ennemi. Nikétas Choniatès, p. 27, dit que la mort de Ghâzi se produisit avant l'arrivée de Jean Comnène à Gangres. Tout cela nous

Musulmans parvint à Constantinople, Jean Comnène n'hésita pas à organiser une nouvelle expédition pour tenter de reprendre les territoires que le prince danichmendite venait d'enlever aux Byzantins.

L'entrée en campagne fut retardée jusqu'à l'été suivant (1134). Nous savons, en effet, que, le 13 août, l'impératrice Irène la Hongroise mourut en Bithynie. D'après Michel le Syrien, le fils aîné de l'empereur aurait été lui-même assez malade à la même époque. Lorsqu'il fut informé de la mort de sa femme, Jean Comnène et ses fils quittèrent l'armée et revinrent pour conduire jusqu'à Constantinople le corps de la basilissa [1]. Aussitôt après avoir rendu les honneurs funèbres à sa femme, l'empereur s'éloigna de nouveau de la capitale pour rejoindre ses troupes qui se dirigèrent alors sur Gangres [2].

Dans cette campagne, la fortune servit le basileus, car son adversaire, l'émir Ghâzi, mourut, vers le mois de septembre, au moment même où le khalifat de Bagdad venait de se décider à lui reconnaître le titre de Malek et de lui envoyer « quatre drapeaux « noirs, des tambours qu'on frappait devant lui comme roi, un « collier d'or pour être suspendu à son cou et un sceptre d'or « avec lequel il devait être frappé par les ambassadeurs en confir- « mation de la royauté qui lui était octroyée à lui-même et à sa « descendance après lui ». Quand l'ambassade du khalife arriva auprès de Ghâzi, celui-ci était déjà malade ; il mourut presque aussitôt, désignant pour lui succéder son fils, Mohammed, qui

amène à placer l'expédition de Jean Comnène contre Gangres dans les derniers mois de 1134. Par suite, comme il résulte de Kinnamos et de Prodromos que l'empereur est retourné en arrière seulement pour les funérailles de sa femme et a aussitôt rejoint l'armée, la mort d'Irène est à placer également en 1134. Or, le jour de la mort de l'impératrice est fixé au 13 août par le Synaxaire de l'église de Constantinople, cf. la note suivante.

1. Kinnamos, I, 6, p. 14. Delehaye, *Synaxarium ecclesiæ Constantinopolitanæ*, pp. XI et 887, cf. *supra*, p. 11 ; Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 234 ; Prodromos dans Kurtz, *op. cit.*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. XVI, p. 75, et du même, l'épitaphe d'Irène, Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1396. D'après Kinnamos, *loc. cit.*, l'empereur aurait lui-même été malade. Prodromos ne fait aucune allusion à cette maladie. Je n'ai pu me procurer Récsey (V.), *Szt Lázló király leányának siremléke és bazilikája Bizánczban*, *Vasárnapi Ujság* (1904), p. 589 et sq., cf. *Byz. Zeitschrift*, t. XIV, p. 364.

2. Michel le Syrien, *op. cit.*, p. 237, place vers le mois de novembre, p. 85, note 3, l'arrivée de Jean en territoire musulman, donc l'empereur, qui est allé à Constantinople après le 13 août, n'y est resté que peu de temps.

reçut l'investiture des envoyés du khalife et fut proclamé Malek[1].

Le changement de règne ne se passa pas sans troubles; deux frères du nouveau souverain, Yaghan et Aïn el Daulah, mécontents, sans doute, de la part de l'héritage paternel qui leur avait été attribuée, se révoltèrent[2]. Tous ces événements durent naturellement favoriser les progrès des Byzantins, dont Mohammed, alors à Mélitène, fut informé en novembre 1134.

Les sources grecques ou orientales ne nous fournissent aucune indication sur la marche et les débuts de l'expédition. Sans doute, l'armée byzantine se dirigea vers l'est, en suivant la route qui, de Nicomédie, conduit à Gangres par Bithynion et Krateia. En cours de route, Jean Comnène, informé de la mort de Ghâzi, entra en pourparlers avec le gendre du défunt, Maçoud, et réussit à rompre l'alliance qui avait si longtemps uni le sultanat d'Ikonium à la principauté danichmendite. Nos sources sont absolument muettes sur les conditions de l'accord; nous savons seulement que l'armée byzantine fut rejointe par un corps de troupes envoyées par Maçoud. C'est en compagnie de ces auxiliaires musulmans que les Byzantins parvinrent dans les environs de Gangres[3]. L'émir qui gouvernait la ville était mort et c'est sa veuve qui commandait la défense[4].

Les retards apportés à l'entrée en campagne décidèrent Jean Comnène à ne point entreprendre à l'arrière-saison le siège de Gangres et à remettre à l'année suivante l'attaque de la place. Les Byzantins campèrent donc autour de la ville et se bornèrent, sans doute, à établir le blocus. Le basileus, qui comptait vraisemblablement rester jusqu'au printemps sur l'expectative, fut contraint de modifier ses projets primitifs. On apprit, en effet, un matin que les troupes fournies par Maçoud avaient décampé la nuit précédente, car le sultan d'Ikonium qui s'était réconcilié avec Mohammed, avait envoyé à ses soldats l'ordre de quitter les Byzantins. Ce départ subit inquiéta l'empereur qui craingnit que les Musulmans d'Ikonium ne profitassent de son absence pour envahir le territoire grec dont une bonne partie devait avoir été dégarnie de

1. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 237; Bar Hebraeus, t. II, p. 317.
2. Michel le Syrien, p. 238; Bar Hebraeus, t. II, pp. 319 et 328.
3. Kinnamos, I, 6, p. 14; Nikétas Choniatès, p. 27.
4. Prodromos dans Kurtz, *op. cit.*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. XVI, p. 76.

troupes pour fournir les contingents nécessaires à l'expédition [1]. Aussi la première pensée de Jean fut-elle de se replier; il en fut dissuadé par des moines grecs, appartenant, sans doute, à quelque couvent du pays, qui le poussèrent à donner l'assaut à la ville, incapable, d'après eux, de résister. Jean Comnène suivit leur conseil, mais ses troupes furent battues et, aussitôt, l'armée reçut l'ordre de lever le camp. Les Byzantins se replièrent jusqu'au Rhyndakos; c'est là qu'ils prirent leurs quartiers d'hiver, peut-être dans le camp que Jean Comnène avait installé dans cette région [2].

L'armée eut tellement à souffrir de l'insuffisance du ravitaillement rendu très difficile par les intempéries de la saison, que l'empereur, préférant vivre sur le pays ennemi, se décida à se porter de nouveau sur Kastamouni, qui se rendit à lui à conditions [3]. De là, l'armée se dirigea encore une fois sur Gangres qu'elle assiégea. Au début des hostilités, les habitants se refusèrent à tout accord, parce qu'ils avaient appris que des forces musulmanes s'étaient concentrées vers le Rhyndakos, et qu'ils s'attendaient à être secourus. Leur espoir allait être déçu, car, s'il était vrai que des corps musulmans avaient paru aux alentour du camp byzantin, les Turks n'avaient pas tardé à se disperser, croyant que, pendant l'hiver, il n'y aurait pas d'opérations militaires. L'armée byzantine entreprit donc un siège en règle qu'elle n'eut d'ailleurs pas besoin de pousser jusqu'au bout et bientôt les habitants de Gangres, ne voyant pas arriver les renforts espérés, se décidèrent à traiter. Les Musulmans obtinrent des conditions assez favorables : Jean Comnène accorda aux habitants de la ville qui le voulurent la faculté de se retirer et s'engagea à remettre en liberté une partie des captifs qu'il avait enlevés, lors de l'expédition précédente. D'après

1. Kinnamos, I, 6, p. 15, indique que des troupes musulmanes vers le début de l'hiver surveillèrent les mouvements des Byzantins vers le Rhyndakos.

2. Kinnamos, I, 6, p. 15. D'après Prodromos, dans Kurtz, *op. cit.*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. XVI, p. 76, la ville refusa de traiter.

3. Le texte de Kinnamos, *loc. cit.*, indique que c'est la difficulté de nourrir ses troupes qui a décidé Jean Comnène à rentrer en campagne. Il semble *a priori* que cette difficulté ait dû être encore plus grande quand l'armée eut quitté ses quartiers. On pourrait peut-être supposer que Jean s'est décidé à se porter sur Kastamouni à la suite de négociations engagées, dès ce moment, avec les habitants. Sur la prise de Kastamouni, cf. Prodromos, dans Kurtz, *op. cit.*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. XVI, pp. 76, 77, 79.

Kinnamos, beaucoup de Musulmans n'usèrent pas des avantages obtenus et prirent du service dans les rangs de l'armée byzantine. Après avoir installé à Gangres une garnison de deux mille hommes, l'empereur reprit le chemin de la capitale.

A la suite de cette campagne victorieuse qui avait rendu à Byzance des territoires depuis longtemps perdus, Jean Comnène crut avoir assez affaibli les Musulmans pour pouvoir, sans danger pour l'empire, interrompre la guerre contre les Turks, et porter sur la frontière d'Antioche tout l'effort de ses armes. Toutefois avant d'entreprendre l'expédition lointaine qu'il méditait pour rendre à l'empire la Cilicie arménienne et la principauté d'Antioche, Jean Comnène, désireux d'assurer la sécurité de ses frontières occidentales, entreprit toute une campagne diplomatique que nous racontons ailleurs et dont le but était de mettre ces états à l'abri des attaques des Normands d'Italie[1].

1. Cf. *infra*, p. 164.

CHAPITRE VI

FORMATION DES PRINCIPAUTÉS ARMÉNIENNES DE CILICIE. — LES ARMÉNIENS, LES CROISÉS ET L'EMPIRE BYZANTIN. — JEAN COMNÈNE ET LÉON D'ARMÉNIE. — L'EXPÉDITION DE CILICIE.

Dans notre précédent volume, nous avons dit quelques mots de la première émigration de la population arménienne dont les chefs, plus ou moins contraints par les basileis et fuyant devant les Turks, étaient venus chercher un refuge sur le territoire byzantin [1]. Il nous faut maintenant revenir sur ce sujet avec quelques détails pour faire connaître au lecteur comment s'est formée, à la frontière orientale de l'empire, la principauté gouvernée par Léon d'Arménie qui, après avoir réussi un moment à se rendre indépendant, devait succomber sous les coups de Jean Comnène.

Sénékérim Jean, de la famille des Ardzrouni, prince du Vaspouragan, et son frère Dérénik [2], furent les premiers des princes arméniens qui, en échange de leurs possessions, reçurent des basileis byzantins des terres dans une région de l'empire, moins exposée, à ce moment, aux invasions des Musulmans. Basile II, vers 1022, accorda à Sénékhérim Sébaste [3], Larissa [4], Abara [5] et le pays voisin jusqu'à l'Euphrate [6]. Dans son exode vers les terres qui lui avaient été concédées, Sénékérim fut accompagné par une foule de ses sujets. Peut-on évaluer approximativement le nombre

1. Chalandon, *Alexis Ier Comnène*, p. 10.
2. Cf. Schlumberger, *L'épopée byzantine*, t. II, p. 510; et Tournebize, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, Paris, s. d., p. 124.
3. Sébaste, aujourd'hui Siwâs.
4. D'après Ramsay, Larissa était située à l'est d'Arasaxa, cf. Schlumberger, *op. cit.*, p. 502, note.
5. Abara, d'après Ramsay, commandait l'un des défilés conduisant en Laviniane, cf. Schlumberger, *loc. cit.*
6. Skylitzès dans Kédrénos, t. II, p. 464; Yahia, éd. Brosset, p. 62; Th. Ardzrouni dans Brosset, *Collection d'historiens arméniens*, Saint-Pétersbourg, 1874-76, t. I, p. 246, cf. Schlumberger, *op. cit.*, p. 500.

de ces émigrants? Il est impossible de donner à cette question une réponse précise, car les données que nous fournissent les chroniqueurs sont bien loin de concorder entre elles. Alors que certaines chroniques estiment à quatre cent mille le nombre des émigrants, d'autres plus modérées dans leurs évaluations s'en tiennent au chiffre de quatorze mille [1]. Peut-être doit-on regarder ce nombre comme étant le plus vraisemblable.

En outre des villes que nous avons mentionnées, les nouveaux venus occupèrent Akn, l'Akin d'aujourd'hui, à l'ouest de l'Euphrate, et Arabka, l'Arabkir actuelle, située sur l'un des sous-affluents de droite de l'Euphrate [2]. Décoré par l'empereur grec du titre de magistros [3], Sénékérim vécut jusqu'en 1027; après lui ses trois fils David (1027-1037), Adom et Abouçahl Shah (1037-1080), régnèrent successivement jusqu'en 1080 [4]. Un simple détail suffit à montrer l'importance du groupement arménien qui s'était formé autour de Sénékérim et de ses fils, c'est à Sébaste que le catholicos Pierre Ier vint chercher un asile, lors de son exil [5].

Quelques années plus tard, une seconde émigration se produisit et un certain nombre d'Arméniens accompagnèrent (v. 1045) Gaguik II que Constantin Monomaque contraignit à exécuter la promesse que Jean Sempad, l'un de ses prédécesseurs, avait faite de laisser son royaume à Basile II. Gaguik II, obligé d'abandonner ses états [6], reçut en échange, des terres dans les thèmes de Charsian, de Lykandos et de Cappadoce, avec les villes de Galombegh'ad et de Bizou [7]. Gaguik qui fut le dernier roi Pagratide d'Ani épousa la fille de David de Sébaste [8] et mourut assassiné par les trois fils de Mandalè, seigneur grec qui possédait Kybistra (1079) [9].

1. Schlumberger, *op. cit.*, t. III, p. 505.
2. *Id.*, pp. 505-506.
3. Kekaumenos, *Strategicon*, § 245, éd. Vasillievskij et Jernstedt, Saint-Pétersbourg, 1896.
4. Mathieu d'Edesse, dans Dulaurier, *Bibliothèque arménienne*, Paris, 1868, t. I, p. 52.
5. *Id.*, p. 107, cf. Schlumberger, *op. cit.*, t. III, p. 494.
6. Mathieu d'Edesse, pp. 77-78; Skylitzès, dans Kédrénos, t. II, p. 556, cf. Schlumberger, *op. cit.*, t. III, p. 480-490.
7. Mathieu d'Edesse, p. 78; Skylitzès, dans Kédrénos, t. II, p. 559.
8. Mathieu d'Edesse, p. 134; cf. la note de Dulaurier, *ibid.*, p. 411.
9. Mathieu d'Edesse, p. 183-184.

Vers 1064, un autre prince de la famille des Pagratides, Gaguik. seigneur de Gars, se soumit à Constantin Doukas et, en échange des terres qu'il possédait à Gars, reçut la ville de Dzamentav et un territoire dans le thème de Lykandos [1]. Le mouvement d'émigration plus ou moins volontaire, commencé par les souverains arméniens, fut continué par des personnages moins importants et les sources nous apprennent que de simples chefs reçurent eux aussi des basileis de Constantinople des concessions de terres en territoire grec. C'est, vers 1042, l'arménien Abelgharib, de la famille des Ardzrouni, quittant sa patrie, peut-être à la suite des troubles qui suivirent la mort de Sempad III, roi d'Ani, et d'Aschod, roi de Tachir et recevant de l'empereur grec les villes de Tarse et de Mopsueste [2]. Plus tard sa fille épousera David, le fils de Gaguik II [3]. Un peu après Abelgharib, c'est Grégoire Magistros, le fils de Vaçag, qui abandonne ses châteaux aux Byzantins et reçoit un territoire dans le thème frontière de Mésopotamie avec le titre de duc de Mésopotamie [4].

Après la victoire des Turks à Manzikert (1071), les progrès des Musulmans, en s'accentuant chaque jour, eurent pour conséquence de précipiter le mouvement qui entraînait les populations arméniennes vers le territoire grec. Parmi les chefs arméniens qui vinrent alors s'établir dans l'empire, nous ne connaissons qu'Oschin, chef des environs de Kantzag (Elisabethpol), venu avec ses deux frères, Halgam et Pazouni, se réfugier auprès d'Abelgharib, qui lui donna le château de Lampron [5], mais un passage de Mathieu d'Edesse permet de constater combien nombreuse était la population arménienne dans toute la Cilicie. A l'année 526 (2 mars 1079-29 février 1080), le chroniqueur arménien à propos d'une grande famine, suite naturelle des guerres incessantes qui avaient dévasté les territoires de la frontière orientale de l'empire,

1. Mathieu d'Edesse, p. 126, cf. *supra*, p. 84, note 2.
2. Tchamtchiam, *op. cit.*, II, XXXVIII et XLVIII, t. III, pp. 925 et 995.
3. Cf. Dulaurier, *Bibliothèque arménienne*, t. I, p. 420.
4. Cf. Langlois, *Mémoire sur la vie et les écrits du prince Grégoire Magistros, duc de la Mésopotamie*, dans *Journal asiatique* (1869), pp. 4 et sq. et Schlumberger, *op. cit.*, t. III, pp. 483-495.
5. Tchamtchiam, *op. cit.*, t. II, p. 995, t. III, p. 6; cf. Saint-Martin, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, Paris, 1818-19, t. I, pp. 202 et 387. D'après Samuel d'Ani, ad ann. 1075, Lampron aurait appartenu à Pazouni.

décrit les populations qui se précipitaient en masse, accouraient par milliers, pareilles à des sauterelles, en Cilicie, à Marasch, à Delouk et dans les environs pour y chercher du pain. Cette foule d'émigrants était, comme l'indique clairement la fin du texte, composée en grande partie d'Arméniens [1].

On ne saurait, je crois, regarder comme ayant été définitivement occupées par les Arméniens toutes les diverses régions où nous les avons vu s'installer. Il est fort probable, et on peut à cet égard invoquer le texte de Mathieu d'Edesse qui vient d'être cité, que, dans certains endroits, la population d'origine arménienne dut être de nouveau refoulée, au moins en partie, par la conquête turque et fut contrainte, comme l'indiquent quelques passages des historiens de la première croisade, à chercher un refuge dans les régions montagneuses du Taurus et de l'Amanus, où la configuration du sol favorisait l'indépendance des habitants [2]. Il convient, toutefois, de remarquer que, même dans des régions qui eurent particulièrement à souffrir des invasions musulmanes, comme la Cappadoce par exemple, les Arméniens se sont maintenus. puisque les croisés, au dire de l'auteur des *Gesta*, avant d'arriver à Césarée de Cappadoce, ont pénétré sur le territoire des Arméniens [3]. Il est probable que dans cette région il s'est passé un fait analogue à celui que nous pouvons constater en Cilicie, où les Arméniens sont demeurés tranquillement dans les villes, après qu'elles furent tombées aux mains des Musulmans [4]. Même sous la domination turque, les marchands arméniens durent continuer à exercer leur commerce et, à cet égard, le fait suivant est caractéristique : lors du siège d'Antioche, les Arméniens écoulèrent leurs produits dans le camp des croisés comme dans celui des Turks [5]. On peut donc accepter

1. Mathieu d'Edesse, p. 181-182. Un grand nombre d'Arméniens passèrent alors en Egypte, où ils acquirent une situation prépondérante, cf. Martin, *Les premiers princes croisés et les syriens jacobites*, *Journal asiatique* (1888), t. XII, 8e série, pp. 487-489.

2. *Gesta*, dans *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. occidentaux*, t. III, p. 151 ; Raoul de Caen, *ibid.*, pp. 630 et 634 ; Albert d'Aix, III, 26, *ibid.*, t. IV, p. 406.

3. *Gesta*, *ibid.*, t. III, p. 131.

4. Albert d'Aix, III, 17, 27, 28, *ibid.*, t. IV, pp. 401 et sq. ; Raoul de Caen, *ibid.*, t. III, p. 630.

5. Sur les rapports qui s'établirent entre les indigènes et les croisés, cf. les deux fragments publiés par Martin, *op. cit.*, dans *Journal asiatique* (1888) t. XII, 8e s., p. 478.

d'une façon générale le témoignage de saint Nersès de Lampron qui nous apprend qu'au moment de l'arrivée des premiers croisés, les Arméniens étaient répandus en Mésopotamie, en Syrie, en Cœlésyrie, en Cilicie, en Pamphylie, en Cappadoce et dans le pays de Kamir[1].

L'importance de l'élément arménien dans toutes ces régions nous est encore attestée par le nombre considérable de personnages d'origine arménienne que nous voyons jouer un rôle politique dans les dernières années du XIe siècle. A Antioche, nous trouvons, comme duc, Vaçag, le fils de Grégoire Magistros[2]; puis, après lui l'arménien Philarète, qui se fait musulman et réussit à se rendre indépendant[3]. A Edesse, c'est Thoros[4], à Mélitène, Gabriel[5], à Marasch, Thatoul[6], tous d'origine arménienne. Le rôle politique joué par ces divers personnages peut s'expliquer de la façon suivante. Les représentants des anciennes dynasties arméniennes ayant pour la plupart disparu misérablement[7], les divers chefs secondaires réussirent à accroître leur puissance; encore soumis nominalement aux empereurs grecs qui cherchent à maintenir une apparente suzeraineté en leur distribuant les titres de la hiérarchie byzantine, la plupart d'entre eux ont profité de la situation particulière qui leur était faite par la disparition de leurs anciens dynastes nationaux et par les difficultés que traversait l'empire pour se rendre en fait indépendants et accroître leurs possessions aux dépens des Grecs, aussi bien qu'à ceux des Musulmans[8].

La première croisade amena un changement considérable dans la situation des principautés ainsi fondées. Tout au début, les principicules arméniens essayèrent de tirer parti de la période de

1. Saint Nersès de Lampron, dans *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 576.
2. Mathieu d'Edesse, p. 178.
3. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 173, cf. Chalandon, *Alexis Ier Comnène*, p. 95.
4. Cf. *infra*, p. 102.
5. Cf. *infra*, p. 104.
6. Cf. *infra*, p. 104.
7. Sur la fin de Jean et de David, fils de Gaguik II, et d'Aschod, son petit-fils, et sur la mort des fils de Sénékérim, cf. Dulaurier, *op. cit.*, pp. 420-421 et p. 375.
8. Cf. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, pp. 187-188.

troubles que traversait le pays pour accroître leurs possessions. En même temps, à côté des chefs appartenant à des familles importantes, se multiplient les chefs locaux qui profitent des circonstances pour se rendre indépendants. Il en fut ainsi jusqu'au moment où un ordre de choses plus stable ayant été établi par les croisés, ceux-ci en arrivèrent bien vite à rappeler à l'ordre les petits dynastes arméniens et souvent même à les supprimer. Seule une famille fut assez puissante pour se maintenir ou eut assez d'esprit politique pour s'entendre avec les Latins, c'est la famille des Roupéniens contre laquelle Jean Comnène aura à lutter. Par un contraste frappant, à mesure que les chefs arméniens seront vaincus et chassés par les Latins, nous les verrons de nouveau se tourner vers Constantinople et c'est auprès du basileus qu'ils iront chercher aide et protection [1]. On peut, je crois, admettre que, lors de son expédition en Cilicie, les concours de ce genre furent très utiles à l'empereur Jean Comnène et que, vis-à-vis des gens de leur race, les réfugiés arméniens ont dû faciliter le succès des armes grecques.

Nous indiquerons brièvement quels furent les rapports des Arméniens, vassaux de l'empire grec, avec les croisés et quels changements apporta dans la région de la Cilicie et de la Syrie du nord la création des principautés latines.

Alors qu'ils étaient encore à Nicée, les croisés entrèrent en rapport avec un chef arménien échappé des prisons byzantines, Pakrad, dont le frère, Kogh Vasil, joua un rôle considérable quelques années plus tard. Par sa connaissance du pays Pakrad rendit aux Latins de grands services, lors de la conquête de la Cilicie, et fut récompensé par Baudouin qui lui remit Tellbaschir et Ravendan [2]. Toutefois, les relations des croisés avec Pakrad ne tardèrent pas à devenir moins bonnes. A l'instigation d'autres chefs arméniens de son entourage, Baudouin conçut des doutes sur la fidélité de Pakrad et s'empara de sa personne jusqu'à ce que la

1. Sur l'hostilité des Arméniens envers les croisés, voir *l'Oraison funèbre de Baudouin Marasch*, par le docteur Basile, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, pp. 204 et sq.

2. Guillaume de Tyr, IV, 1 ; VII, 6, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. I, pp. 154 et 284 ; Albert d'Aix, III, 17-18, *ibid.*, t. IV, pp. 401 et sq.

place de Ravendan lui eut été remise [1]. En août 1098, Pakrad eut à soutenir une attaque de Godefroi de Bouillon et de son frère Baudouin qui détruisit un des châteaux du prince arménien, situé dans les environs de Ravendan [2]. On reprochait à Pakrad un certain nombre d'actes de brigandage, mais il semble bien que Godefroi ait voulu surtout punir le partisan de Bohémond dont le prince arménien avait dû se rapprocher après sa rupture avec Baudouin. En 1110, Pakrad aida les Latins contre les Turks [3]. Quelques années plus tard, on retrouve Pakrad ayant des possessions près de Gouris (Cyrrhus) dans la montagne au nord d'Alep [4]. Allié à son frère, Kogh Vasil, Pakrad fut, sans doute, comme celui-ci partisan de Bohémond, mais le prince d'Antioche fut impuissant à le soutenir contre Baudouin du Bourg qui le dépouilla de ses états [5].

A côté de Pakrad, les sources nous font connaître deux autres chefs arméniens qui eurent des rapports avec les croisés, mais ne jouèrent qu'un rôle effacé : Fer, seigneur de Tellbaschir et Nicodème qui possédait des terres dans la même région [6]. Il résulte de Guillaume de Tyr que la plupart des possessions que nous avons vu aux mains des seigneurs arméniens, Tellbaschir, Gouris, Ravendan passèrent au pouvoir de Baudouin, comte d'Edesse, qui les donna à Jocelin de Courtenay [7].

Bien plus important que celui de Pakrad fut le rôle joué par Kogh Vasil ou Basile le Voleur. Comme son frère, Basile paraît avoir cherché à s'allier avec Bohémond. Vraisemblablement le fils de Guiscard avait été à meilleure école que les autres croisés et comprenait l'appoint que pouvait lui fournir l'élément indigène, aussi le voyons-nous s'appuyer sur les dynastes arméniens. En 1098, Basile eut à subir, en même temps que Pakrad, une attaque de Godefroi de Bouillon et de Baudouin qui lui reprochaient ses

1. Albert d'Aix, III, 18.
2. Albert d'Aix, V, 14, cf. Guillaume de Tyr, VII, 5.
3. Albert d'Aix, XI, 40.
4. Mathieu d'Edesse, p. 294. En 566 de l'ère arménienne = 20 février 1117-19 février 1118. Gouris=Coritium de Guillaume de Tyr, X, 24.
5. Rappelons que Baudouin, frère de Godefroi de Bouillon, fut comte d'Edesse jusqu'en 1100 et qu'après son élévation au trône de Jérusalem, il eut pour successeur à Edesse, Baudouin du Bourg.
6. Albert d'Aix, III, 18.
7. Guillaume de Tyr, X, 24.

[illegible]

dans la ville de Mopsueste[1]. De ce dernier fait on pourrait peut-être conclure que, pendant un moment, Basile fut le représentant des intérêts grecs dans cette région et qu'il joua un rôle analogue à celui qui fut confié à Oschin[2].

Kogh Vasil réussit à atteindre une réelle puissance; c'est à sa cour que le patriarche arménien vint chercher un asile, c'est autour de lui, dans la ville de Keçoun embellie par ses constructions[3], que, pendant quelques années, se groupèrent les chefs arméniens[4]. Kogh Vasil désigna pour son successeur un noble arménien, Vasil Dgah, qu'il avait adopté[5]. Nous savons fort peu de choses sur celui-ci. Il semble toutefois que Vasil Dgah suivit une politique différente de celle de son prédécesseur, car nous le voyons chercher, lors de son avènement, à se concilier Tancrède en le comblant de présents. Par contre, ses rapports avec le comte d'Edesse paraissent avoir été mauvais. En 1116, en effet, Vasil Dgah s'était rendu auprès du prince arménien Léon, dont nous parlerons plus loin, pour épouser sa fille ; après le mariage, il fut invité à se rendre auprès de lui par le frère de Léon, Thoros, qui s'empara de sa personne et le livra au comte d'Edesse, Baudouin. Pour recouvrer sa liberté, Vasil Dgah dut abandonner à Baudouin toutes ses possessions[6] ; il se retira alors auprès de son beau-père, Léon, puis gagna Constantinople où l'empereur l'accueillit favorablement ainsi que ceux de ses fidèles qui l'avaient accompagné[7]. Un peu plus tard, un grand nombre des partisans du prince arménien furent contraints par le comte d'Edesse à se réfugier à Constantinople[8]. Ils en revinrent vraisemblablement quelques années après, car, à l'époque de Manuel Comnène, Kinnamos mentionne à deux reprises les contingents fournis à

1. Mathieu d'Edesse, p. 266.
2. Cf. *infra*, p. 105.
3. Grégoire le Prêtre, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 155.
4. Mathieu d'Edesse, p. 281.
5. Mathieu d'Edesse, *loc. cit.*, On est fort mal renseigné sur ces événements ; d'après Bar Hebraeus, *Chronicon syriacum*, t. II, p. 302, un rôle important aurait été joué par la femme de Kogh Vasil ; elle se serait même un moment alliée à Ak Sonkor.
6. Mathieu d'Edesse, p. 294 ; Bar Hebraeus, *op. cit.*, t. II, p. 323.
7. Mathieu d'Edesse, p. 293.
8. *Id.*, p. 294.

l'armée grecque par les descendants de Kogh Vasil[1]. Nous ne savons si le retour de ces princes précéda ou suivit les campagnes de Jean Comnène.

Le comte d'Edesse déposséda également de leurs états deux autres chefs arméniens dont la puissance était moins considérable que celle de Vasil Dgha, Constantin et Abelgharib. Le premier, seigneur de Gargar, avait aidé Baudouin à s'emparer d'Edesse; nous ne le retrouvons que beaucoup plus tard, quand Baudoin II vint l'assiéger et le dépouiller (566 de l'ère arménienne = 20 février 1117-19 février 1118). Fait prisonnier, Constantin fut enfermé à Samosate et mourut en prison[2]. Abelgharib, qui ne doit point être confondu avec le seigneur de même nom dont nous avons déjà parlé, était fils de Vaçag, l'ancien duc d'Antioche; il avait conquis sur les Turks Bir et la région avoisinante et, plus d'une fois, avait aidé le comte d'Edesse à combattre les infidèles. Jaloux de sa puissance, Baudouin l'attaqua, et, après un an de siège, s'empara de Bir. Abelgharib se réfugia alors auprès de Thoros[3].

Toute une série de chefs arméniens qui possédaient des villes fort importantes ne réussirent pas mieux à se maintenir contre les Latins. Au moment de l'arrivée des croisés, Edesse avait pour gouverneur l'Arménien Thoros; celui-ci, au dire de Michel le Syrien, avait été nommé à ce poste par le duc d'Antioche, Philarète Brachamios[4]; Byzance, malgré cette origine douteuse, l'avait reconnu et l'empereur lui avait donné le titre de curopalate[5]. Quand, en 1094, l'émir d'Alep, Toutouch, prit Edesse, il confirma Thoros dans ses fonctions, tenant sans doute à laisser à la très nombreuse population arménienne qui habitait la ville, un gouverneur de sa nationalité[6]. Thoros chercha à se rendre

1. Kinnamos, IV, 24, p. 199 et VI, 7, p. 271.
2. Mathieu d'Edesse, pp. 219 et 294; Albert d'Aix, III, 22, cf. Guillaume de Tyr, IV, 4.
3. Mathieu d'Edesse, pp. 272, 293, 294. Bir fut assiégée en l'an 566 de l'ère arménienne = 20 février 1117-19 février 1118. Bir est située sur la rive gauche de l'Euphrate au nord-ouest de Kharan.
4. Michel le Syrien, *Recueil des historiens des croisades*, *Documents arméniens*, t. I, p. 328.
5. Mathieu d'Edesse, p. 219. Thoros était fils de Héthoum, Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 179.
6. Mathieu d'Edesse, p. 208; Ibn el Athir, *op. cit.*, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. I, pp. 207-208.

indépendant et il est vraisemblable qu'il y réussit[1]. Après la prise de Tellbaschir, Thoros invita Baudouin à s'unir à lui pour aller attaquer Samosate. Le gouverneur d'Edesse était âgé et sans enfant; il proposa au frère de Godefroi de Bouillon de l'adopter. Baudouin accepta l'offre qui lui était faite. Guibert de Nogent nous fournit sur la cérémonie de l'adoption de fort curieux détails : « Le gou« verneur d'Edesse fit passer Baudouin, dépouillé de ses vêtements, « entre sa chair et sa chemise, le serra sur son sein et scella par « un baiser l'engagement que tous deux contractaient. La femme « de Thoros fit de même[2]. » Baudouin reconnut fort mal les bienfaits du gouverneur d'Edesse et son ambition impatiente ne lui permit pas de laisser mourir en paix le vieillard qui l'avait choisi pour héritier. Après s'être fait battre devant Samosate (entre le 14 et le 28 février 1098) le frère de Godefroi de Bouillon revint à Edesse et, malgré les serments solennels prononcés lors de son adoption, il entra dans les vues de quelques mécontents qui conspiraient pour renverser Thoros. Un certain nombre d'Arméniens, notamment Constantin, seigneur de Gargar, se joignirent aux conjurés quand l'émeute, soigneusement préparée, éclata. Thoros se rendit compte immédiatement que sa cause était perdue et fit offrir, si on le laissait se retirer librement à Mélitène, auprès de son beau-frère, Gabriel, de remettre la citadelle. Baudouin, auquel les serments coûtaient peu, s'engagea sur des reliques à laisser Thoros quitter la ville. Celui-ci, fort de cette assurance, remit au prince franc la citadelle (8 mars 1098). Dès le lendemain, le nouveau seigneur d'Edesse, oublieux de ses serments, laissait massacrer son père adoptif.

Un Arménien, qu'Albert d'Aix nomme Taphnuz et Guillaume de Tyr Tafroc, donna sa fille en mariage au frère de Godefroi de Bouillon, Baudouin, dont la femme était morte pendant que l'armée des croisés était devant Marasch[3]. Au bout de quelque temps

1. Mathieu d'Edesse, p. 209.

2. Guibert de Nogent, III, 14, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. IV, p. 165; Foucher de Chartres, I, 14, *ibid.*, t. III, p. 338: Mathieu d'Edesse, pp. 219-221. Cf. Albert d'Aix, III, 20-23; Guillaume de Tyr, IV, 2-5; et la *Chanson d'Antioche*, III, 24. Les chroniqueurs occidentaux sont fort gênés pour justifier la trahison de Baudouin.

3. Albert d'Aix, III, 31 et V, 18, dans *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. IV, pp. 361 et 443, cf. Guillaume de Tyr, X, I, *ibid.*, t. I, p. 402. Taphnuz et son frère Constantin possédaient des places fortes dans le Taurus.

l'Arménien fut tellement effrayé par la cruauté de son gendre que, craignant pour sa vie et ses trésors, il gagna dans la montagne un de ses châteaux où il s'enferma.

Parmi les chefs arméniens que des liens de famille unirent aux croisés, il faut nommer encore le beau-frère de Thoros, Gabriel, nommé par Philarète gouverneur de Mélitène où il se rendit indépendant ; à la mort du duc d'Antioche, il réussit même à se faire investir par le khalife [1]. Gabriel est un des rares chefs qui soient demeurés en bons termes avec les Latins [2]. Se voyant menacé par Ghâzi II, Gabriel, qui gouvernait Mélitène depuis plusieurs années, demanda l'appui de Bohémond [3]. C'est pendant que celui-ci marchait sur Mélitène qu'il fut surpris et fait prisonnier par le prince danichmendite (1100). Gabriel s'adressa alors au comte d'Edesse qui accourut et repoussa les Musulmans. Un mariage unit peu après la fille de Gabriel, Morfra, à Baudouin du Bourg [4]. Les rapports du comte d'Edesse avec son beau-père demeurèrent assez bons ; Guillaume de Tyr raconte les ruses plaisantes employées par Baudouin pour tirer de l'argent de Gabriel [5]. En 1103, Mélitène fut prise par Ghâzi II, qui mourut deux ans après ; à ce moment, Kilidj Arslan, sultan d'Ikonium, s'en empara (1105) [6]. Gabriel avait été mis à mort aussitôt après la prise de Mélitène par Ghâzi [7].

Il convient de mentionner encore deux chefs d'origine arménienne dont les rapports avec Byzance nous sont mieux connus, Thatoul et Oschin. Thatoul était gouverneur de Marasch ; Mathieu d'Edesse lui donne le titre de prince des princes qui, vraisemblablement, doit correspondre au titre d'archonte des archontes [8].

1. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, pp. 179-181.
2. Mathieu d'Edesse, p. 212 ; Guillaume de Tyr, IX, 21.
3. Guillaume de Tyr, IX, 21, dans *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. I, p. 396 ; Foucher de Chartres, I, 35, *ibid.*, t. III, p. 368 ; Raoul de Caen, *ibid.*, t. III, p. 141 ; Albert d'Aix, VII, 27, *ibid.*, t. IV, p. 524 ; Ibn el Athir, *op. cit.*, *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. I, p. 203 et p. 205 ; Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 188 ; Bar Hebraeus, *Chron. syriacum*, t. II, pp. 289-290. Cf. Kugler, *Albert von Aachen*, Stuttgart, 1885, pp. 268-269. Gabriel gouvernait déjà la ville, lors du siège de Mélitène par Kilidj Arslan, en 1096. Mathieu d'Edesse, p. 230, et Michel le Syrien, p. 187.
4. Guillaume de Tyr, X, 24.
5. Guillaume de Tyr, XI, 11.
6. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, pp. 187, 188 et 192.
7. *Id.*, p. 189.
8. Cf. *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 150.

Thatoul fut probablement nommé par Alexis Ier quand les croisés lui eurent rendu Marasch, enlevée aux Musulmans. Dans les premiers mois de 1100, Thatoul subit victorieusement une attaque de Bohémond et de Richard du Principat; puis l'obscurité se fait sur lui. Dans un passage de sa chronique, Mathieu d'Edesse raconte que (en 533 = 23 février 1104-21 février 1105), Thatoul céda Marasch à Jocelin et, un peu plus loin, il dit que Thatoul fut chassé par Bohémond [1]. Aucune autre source ne permet d'éclaircir la question.

Nous avons vu, plus haut, dans quelles conditions Oschin était venu s'établir à Lampron. Le rôle d'Oschin est intéressant parce que celui-ci est le seul des princes arméniens dont les rapports avec Byzance nous soient connus avec quelques détails [2]. Pendant la guerre soutenue par Alexis Comnène contre Robert Guiscard, Oschin commandait un corps de cavalerie arménienne dans lequel il faut sans doute voir le contingent que les Arméniens établis dans l'empire étaient tenus de fournir [3]. En reconnaissance des services qu'il avait rendus, Oschin fut nommé stratopédarque. Au moment de la croisade, Oschin, maître de Lampron, commandait l'une des passes du Taurus; il faut très vraisemblablement l'identifier avec l'Ursinus, mentionné par Raoul de Caen et Albert d'Aix, qui était maître d'Adana et s'entendit avec Tancrède pour prendre Mamistra [4]. Pendant la guerre entre Alexis et Tancrède, Oschin fut chargé par Alexis, après le départ de Monastras, de défendre la Cilicie contre le neveu de Bohémond. Anne Comnène reproche à Oschin de n'avoir pas su remplir le rôle qu'il devait à la confiance de l'empereur, mais elle paraît l'accuser de lâcheté plutôt que de trahison. Peut-être, serait-on en droit de supposer qu'Oschin, ne se sentant pas soutenu par les troupes grecques, craignit d'exposer ses propres possessions aux coups de Tancrède, et refusa de s'engager trop à fond.

1. Mathieu d'Edesse, pp. 229, 230, 257, 294.

2. Cf. *Alex.*, XII, 2, p. 137; Raoul de Caen, 39, 40, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. III, p. 634, et Albert d'Aix, XI, 40, *ibid.*, t. IV, p. 683.

3. Mathieu d'Edesse, p. 200, nous apprend qu'un contingent arménien figure dans l'armée byzantine lors de l'expédition d'Alexis contre les Petchénègues.

4. Sybel, *Geschichte des ersten Kreuzzuges*, 2e éd., Leipzig, 1881, p. 251, distingue Ursinus et Oschin.

Un frère d'Oschin, Pazouni, est mentionné par les sources, mais il ne joua qu'un rôle secondaire, lors du siège d'Antioche par les croisés.

Il nous reste à parler de la seule famille arménienne dont la puissance ne fut pas éphémère. A la mort de Gaguik II, un de ses officiers, Roupên, de la race des Arsacides, s'était emparé de Partzeperd, de Goromozol, dans la contrée de Gobidar, à l'est de Mopsueste, dans la partie du Taurus cilicien dite Zeïtoum[1]. Roupên laissa un fils, Constantin, qui étendit sa puissance aux dépens des Turks, auxquels il enleva une grande partie du Taurus, et aux dépens des Grecs auxquels il prit Vagha[2]. Constantin commandait les passes du Taurus et était maître notamment de la route de Césarée à Anazarbe; aussi les croisés furent-ils obligés de négocier avec lui. Les rapports de Constantin et des Latins furent bons; nous voyons le chef arménien accorder aux Occidentaux un libre passage et leur fournir des vivres pendant le siège d'Antioche[3]. En reconnaissance des services rendus, les Latins accordèrent au fils de Roupên le titre de baron[4]. Constantin mourut en 551 de l'ère arménienne (24 février 1102-23 février 1103)[5]; il eut pour successeur son fils, Thoros, qui conserva toujours auprès de lui son frère, Léon[6], auquel d'ailleurs certains territoires furent attribués[7]. Thoros établit sa résidence à Vagha; il semble avoir complètement rompu avec les Grecs et avoir refusé de reconnaître l'autorité impériale. A cet égard, un trait caractéristique est l'assassinat des fils de Mandalè, les meurtriers de Gaguik[8]. Ces derniers possédaient la forteresse de Kybistra, en face des mon-

1. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 187; Mathieu d'Edesse, p. 216; Guiragos de Kantzag, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 415; *Table chronologique de Héthoum*, *ibid.*, p. 471; *Chronique rimée*, *ibid.*, p. 497; *Poème de Héthoum*, *ibid.*, p. 551; *Liste rimée des souverains de la petite Arménie*, *ibid.*, p. 684.

2. Sempad, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 610; *Chronique rimée*, *ibid.*, p. 498. Michel le Syrien, *ibid.*, p. 333, fait allusion aux difficultés qui éclatèrent entre Grecs et Arméniens.

3. Mathieu d'Edesse, p. 217.

4. *Chronique rimée*, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 498; Samuel d'Ani, *ibid.*, p. 448.

5. *Table chronologique de Héthoum*, *ibid.*, t. I, p. 472.

6. Samuel d'Ani, *ibid.*, t. I, p. 448.

7. Cela résulte de l'*Alexiade*, XIII, 12, p. 239.

8. Mathieu d'Edesse, pp. 276-279; *Chronique rimée*, *Recueil des historiens des croisades*, *Documents arméniens*, t. I, p. 499.

tagnes de la Cappadoce ; des difficultés s'étant élevées entre eux et Thoros, celui-ci s'empara du château et fit mettre à mort les trois frères, bien qu'ils revendiquassent la nationalité grecque et le menaçassent de la colère du basileus.

Au sujet des conquêtes faites aux dépens des Grecs par le fils de Constantin, nous savons fort peu de chose. L'auteur de la *Chronique rimée de Petite Arménie* nous apprend que Thoros s'empara d'Anazarbe[1]. Jean Dardel paraît compléter ce renseignement en lui attribuant la prise de Bayas, de Tarse, d'Adana et celle du château de Gorigos, mais ce témoignage ne saurait être pris en considération, car l'auteur confond tout le temps Thoros Ier et Thoros II[2]. Une des clauses du traité entre Alexis Comnène et Bohémond nous montre qu'on était mécontent, à Byzance, des tentatives d'émancipation du prince arménien ; il est stipulé, en effet, que les terres possédées par Léon et Thoros, sujets de l'empire, font partie du territoire impérial[3].

Nous sommes encore moins bien renseignés sur les relations qui existèrent entre Thoros et les croisés, nous savons seulement que ce fut le prince arménien qui s'empara de Vasil Dgha pour le livrer à Baudouin, comte d'Edesse[4].

A la mort de Thoros (1129), dont le fils Constantin avait été assassiné, son frère Léon lui succéda[5]. Il ne semble pas que Léon ait, dès son avènement, été en mauvais rapports avec Byzance, car il reçut le titre de sébaste. Avant le moment où il prit le pouvoir, Léon avait été l'allié du prince d'Antioche, Roger (1119)[6], mais, une fois monté sur le trône, il paraît avoir rompu avec les Latins ; peut-être, en dehors du désir d'étendre ses états, fut-il amené à se séparer des Latins par l'hostilité générale témoignée aux Occidentaux par les Arméniens mécontents des mauvais traitements dont ils étaient victimes[7]. Le fait de la

1. *Chronique rimée, loc. cit.*
2. Jean Dardel, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. II, p. 7.
3. *Alex.*, XIII, 12, p. 239.
4. Cf. *supra*, p. 101.
5. Thoros mourut en 578 = 17 février 1129-16 février 1130, Samuel d'Ani, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*. t. I, p. 451 ; Héthoum, *Table chronologique, ibid.*, p. 473 ; *Chronique rimée, ibid.*, p. 500 ; Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 227 ; Bar Hebraeus, *op. cit.*, t. II, p. 314.
6. Mathieu d'Edesse, p. 298, et, d'après lui, la *Chronique rimée, loc. cit.*
7. Sur cet état d'esprit, cf. le docteur Basile, *Oraison funèbre de Baudouin*,

rupture avec les princes latins n'est pas douteux, mais les conditions dans lesquelles s'est opérée cette rupture sont fort obscures.

A l'année 581 de l'ère arménienne, (17 février 1132-15 février 1133), Sempad[1] place la prise par Léon des villes de Tarse, Adana et Mopsueste et dit qu'aussitôt les Francs attaquèrent les états du prince arménien[2]. Il semblerait donc que l'on puisse conclure de ce passage que c'est aux Latins qu'ont été enlevées ces villes[3]. A examiner les choses de plus près, la réponse est fort douteuse. Tarse, prise par Tancrède au début de la croisade, avait été reprise à une date indéterminée par les Grecs, auxquels, en 1101, Tancrède l'enleva de nouveau[4]. En 1104, à la suite de la défaite des Latins, à Harran, une insurrection éclata en Cilicie et les Grecs furent rappelés à Tarse[5]. D'autre part, de 1110 à 1115 environ, nous trouvons mentionné, comme seigneur de Tarse et de Mopsueste, un certain Gui le Chevreuil[6], et, au moment de l'arrivée de Jean Comnène. Guillaume de Tyr parle de Tarse comme dépendant de la principauté d'Antioche[7].

Adana et Mopsueste paraissent avoir suivi le sort de Tarse; d'abord aux croisés, elles retombèrent au pouvoir des Grecs et furent reprises par Tancrède, puis elles se soulevèrent contre les Latins et rappelèrent les Byzantins[8]. Si Gui le Chevreuil est seigneur de Mopsueste, à l'époque que nous avons indiquée, et si Raoul est archevêque latin de Mopsueste, au moment où il s'empare du trône patriarcal d'Antioche[9], Alexis Comnène, d'autre

dans *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens,* t. I, pp. 204-206. Par contre, en certains endroits, un *modus vivendi* s'établit, cf. Albert d'Aix, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occid.*, t. IV, pp. 48 et 78.

1. *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens,* t. I. p. 615.

2. Cf. *Chronique rimée, ibid.*, t. I, p. 500, qui paraît placer la prise de Tarse et de Mopsueste avant la mort de Roger d'Antioche. Sur les hostilités entre Léon et Bohémond II, cf. Orderic Vital, l. XI, 29, t. IV, p. 267.

3. Rey, *Histoire des princes d'Antioche*, dans *R. Or. lat.*, t. IV, p. 360, dit que ces villes appartiennent à Antioche; Röhricht, *op. cit.*, p. 209, les attribue aux Grecs; de même Tournebize, *op. cit.*, p. 173.

4. Chalandon, *Alexis Ier Comnène*, p. 221, note 9 et p. 223. Il n'y a pas lieu, je crois, de tenir compte du témoignage de Bar Hebraeus, *op. cit.*, t. II, p. 291, qui, v. 1103, dit que Tarse était au comte de Saint-Gilles.

5. Chalandon, *op. cit.*, p. 235.

6. Albert d'Aix, XI, 40; Gautier le chancelier, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux,* t. V, p. 93.

7. Guillaume de Tyr, XIV, 24.

8. Cf. Chalandon, *loc. cit.*

9. Guillaume de Tyr, XIV, 10.

part, vers 1108, entretient à Mopsueste une garnison de Petchénègues[1]. Il semble bien, dès lors, qu'il faille admettre que c'est aux Grecs qu'appartiennent les trois villes en question. Rien ne prouve qu'au moment où nous les trouvons mentionnés, Gui le Chevreuil soit effectivement seigneur de Tarse et de Mopsueste et Raoul réellement en possession de son siège. Il est parfaitement admissible que tous les deux aient continué à être désignés par leur titre de seigneur de Tarse et d'archevêque de Mopsueste, même après qu'ils avaient été chassés de leurs possessions respectives. Cette opinion me paraît trouver une confirmation dans le fait suivant : alors qu'Albert d'Aix indique le contingent amené par chacun des chefs, il n'évalue pas celui que fournit Gui le Chevreuil, ce qui s'explique fort bien si l'on admet que, chassé de sa ville, Gui ne peut lever des troupes. Quant au passage de Guillaume de Tyr d'après lequel Tarse aurait toujours dépendu de la principauté d'Antioche, ne peut-on supposer que c'est une phrase sans portée précise ; en théorie, dans l'opinion des Latins, Tarse relevait d'Antioche, alors même que les partisans de Tancrède en avaient été expulsés. Kinnamos me paraît confirmer cette manière de voir car, d'après son récit, il semble bien que les conquêtes de Léon aient été faites aux dépens des Grecs[2].

Après qu'il se fut rendu maître de la Cilicie, Léon s'étendit aux dépens des Musulmans. Battu, en 1130, par Ghâzi[3], il enleva en 582 (16 février 1133-15 février 1134), la ville de Masara, aujourd'hui Miséré, au sud-est de Mélitène, qui appartenait à la famille des Danischmendites[4]. Peu après (1135), la prise de Servantikar, dans l'Amanus, amena contre le prince arménien un redoublement d'hostilité de la part des Latins. Aidé par son neveu, Jocelin le Jeune, Léon soutint une lutte violente contre le nouveau prince d'Antioche, Raimond de Poitiers, qu'appuyait le roi de Jérusalem. La Cilicie fut le théâtre de la guerre ; ravagée par les Latins, elle dut subir aussi une razzia des Turks qui profi-

1. Mathieu d'Edesse, p. 266.
2. Kinnamos, I, p. 16. Il n'est pas douteux que Léon ait été mal avec les Grecs ; il accueille Isaac Comnène exilé et donne sa fille au fils de celui-ci, cf. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 230, et *supra*, p. 83.
3. Michel le Syrien, *loc. cit.*
4. Mathieu d'Edesse, p. 315 ; Sempad, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, pp. 615-616.

tèrent des hostilités entre chrétiens pour piller à leur tour le pays.

Enfin, un peu plus tard (585 de l'ère arménienne = 16 février 1136-14 février 1137), après avoir infligé une défaite complète à Baudouin, seigneur de Kéçoun et de Marasch, Léon fut fait prisonnier par Raimond d'Antioche. Pendant sa captivité qui ne dura que deux mois, ses fils se combattirent mutuellement et l'un d'eux, Constantin, fut aveuglé par ses frères. Contraint de livrer à Raimond, Servantikar, Mopsueste et Adana, de donner ses fils en otage et de payer une rançon de soixante mille pièces d'or, Léon fut remis en liberté. D'après Kinnamos, Léon aurait alors fait alliance avec les princes latins pour combattre Jean Comnène.

Une version un peu différente de ces événements est fournie par Tchamtchiam, qui s'est servi pour son histoire de sources que nous ne possédons plus[1]. D'après cet auteur, Baudouin de Marasch, agissant pour le prince d'Antioche, aurait invité Léon à se rendre avec lui auprès de Raimond de Poitiers qui aurait profité de l'occasion pour s'emparer du prince arménien. Celui-ci, sorti de prison aux conditions que nous avons énoncées, aurait immédiatement repris les villes dont il avait été dépossédé, et aurait infligé aux Latins de telles défaites que ceux-ci auraient été contraints de faire appel au roi de Jérusalem, Foulque. Pour apaiser Léon, on lui aurait alors renvoyé les otages qu'il avait donnés et enfin, grâce à Jocelin, la paix aurait été rétablie. Cette version plus favorable aux Arméniens me paraît tendancieuse.

Au moment où il recouvra la liberté, Léon était menacé d'un péril plus redoutable que celui auquel les princes latins l'avaient exposé, Jean Comnène s'apprêtait à conquérir la Cilicie. Vainqueur des Turks, l'empereur venait d'entreprendre de réaliser le rêve qui inspira toute sa politique, c'est à savoir de rendre à l'empire en Asie ses anciennes frontières.

Les deux motifs, mis en avant par les chroniqueurs pour expliquer l'expédition de Jean Comnène, sont le désir de châtier la révolte de Léon et de résoudre la question du duché d'Antioche, pendante depuis la première croisade. Mais, en outre, il me paraît certain que Jean Comnène avait encore un autre but,

1. Tchamtchiam, *op. cit.*, t. III, 50-51.

celui de faire reconnaître l'autorité impériale par les habitants de toute la région occupée par les divers dynastes arméniens[1]. Ce n'est pas seulement, en effet, en ne rendant pas Antioche et son territoire que les Latins avaient manqué à leur parole. Ils s'étaient encore étendus dans une région considérable aux dépens des Arméniens, sujets de l'empire. Nous avons montré quelle était l'étendue des possessions arméniennes depuis le Taurus jusqu'au delà de l'Euphrate. Nul doute qu'à Byzance, au temps d'Alexis, on n'ait continué à regarder les divers chefs arméniens, si relâchée que fut leur obéissance, comme des vassaux de l'empire. Les contingents arméniens, dont à diverses reprises nous avons constaté la présence dans les rangs de l'armée byzantine, le passage du traité entre Alexis et Bohémond, relatif à Thoros et à Léon, sont autant d'indices qui nous font connaître quelle était, aux yeux des Byzantins, la situation des principautés arméniennes vis-à-vis de Constantinople. Cette souveraineté que les basileis réclamaient nous est encore attestée par les titres honorifiques qu'ils distribuaient aux chefs arméniens. Les Arméniens eux-mêmes reconnaissaient les droits de l'empire et Grégoire le Prêtre appelle Jean Comnène notre empereur. Dès lors ce n'est pas seulement les états de Léon et la principauté d'Antioche que Jean entendait revendiquer, c'est encore tout le pays où nous avons vu des Arméniens établis jusqu'au delà de l'Euphrate, pays qui appartenait presque en entier au comte d'Edesse[2]. En réduisant aux seuls états de Léon la question que Jean Comnène, en 1137, se proposait de résoudre, on restreint singulièrement, semble-t-il, l'une des conceptions politiques les plus importantes du fils d'Alexis, qui paraît bien avoir eu pour but de rendre à l'empire la frontière de l'Euphrate. On verra plus loin comment, en présence des difficultés rencontrées, Jean consentit à échanger Antioche, en abandonnant une partie du territoire occupé par les Arméniens, mais cet échange même prouve que l'empire avait conservé toutes ses prétentions sur ces territoires.

1. Cette opinion se justifie par la marche de l'armée byzantine sur l'Euphrate, cf. *infra*, p. 135. Pour ce qui regarde les desseins de Jean Comnène sur les autres états latins, cf. *infra*, p. 125.

2. Cf. les paroles prêtées par Nikétas Choniatès, p. 56, à Jean. Celui-ci aurait voulu soumettre le pays jusqu'au Tigre et à l'Euphrate.

Relativement à la mise en liberté de Léon, quelle que soit celle des deux versions que nous avons exposées, à laquelle on s'arrête, il ne paraît pas douteux que l'annonce de la prochaine entrée en campagne de Jean Comnène ait singulièrement facilité l'accord qui fut conclu entre les princes latins et le chef arménien. Sur les événements qui suivent, les chroniques orientales ne nous fournissent que des mentions d'une brièveté désespérante ; seuls les chroniqueurs Kinnamos et Nikétas Choniatès nous donnent quelques détails.

Au moment où Jean Comnène et les troupes byzantines arrivèrent en Cilicie, Léon menaçait Séleucie[1]. Si l'on tient pour exacte cette indication de Kinnamos, on est, semble-t-il, en droit de conclure que Léon, maître de la Cilicie, songeait à s'étendre en Isaurie.

Nous n'avons aucun renseignement sur le début de l'expédition que Jean Comnène conduisit en Cilicie, et rien ne nous permet de fixer la date à laquelle l'empereur quitta Constantinople. Le basileus ayant pénétré sur le territoire d'Antioche pendant l'été 1137 et ayant obtenu auparavant la soumission de la Cilicie, il est vraisemblable de supposer que c'est tout au début de l'année, ou même dans les derniers mois de 1136, que l'armée byzantine a pris le chemin de la Cilicie, où elle était arrivée en avril, puisque nous voyons le fils de Ghâzi lever le siège de Kéçoun le vendredi saint, 9 avril, lorsqu'il apprend que l'armée byzantine approche[2].

Pour réaliser ses projets de conquête en Orient, Jean Comnène avait demandé à l'empire un effort considérable. Aux vieilles troupes, aguerries par les guerres continuelles soutenues depuis le début du règne, de nouveaux contingents avaient été adjoints[3]. Guillaume de Tyr parle avec admiration des soldats innombrables qu'avaient fournis l'empire et les peuples vassaux, des forces très importantes de cavalerie qui avaient été rassemblées et de la multitude de chariots qui transportaient les bagages et les vivres[4]. A côté des troupes d'élite et des contingents macédoniens appa-

1. Kinnamos, I, 7, p. 16 ; Nikétas Choniatès, p. 29.
2. Mathieu d'Edesse, p. 321.
3. Nikétas Choniatès, p. 29.
4. Guillaume de Tyr, XIV, 24

raissent les auxiliaires fournis par les Petchénègues et les Musulmans, devenus alliés de l'empire à la suite des dernières guerres victorieuses soutenues par Jean Comnène en Asie Mineure. Les divers corps qui composaient l'armée se différenciaient non moins par la diversité des armes et des costumes que par la variété des races[1].

Au dire d'Ibn el Athir, le basileus aurait débarqué à Attalia et aurait attendu dans cette ville l'arrivée de la flotte qui amenait l'armée et les bagages[2]. Bien qu'un passage de Nikétas Choniatès nous apprenne que des vaisseaux byzantins aient suivi l'expédition[3], je ne crois pas que le témoignage d'Ibn el Athir puisse être accepté sans réserve, car, sous le règne de Jean, Byzance ne paraît pas avoir eu une flotte suffisante pour assurer le transport d'effectifs aussi considérables que ceux qui formaient l'armée byzantine dans cette campagne. Il est plus vraisemblable de supposer que Jean Comnène, comme il le fera d'ailleurs quelques années plus tard, lors de sa seconde expédition en Orient, a fait suivre à son armée la route qui, de Laodicée, conduit à Attalia[4], route que l'une des premières campagnes du basileus avait rendue aux Byzantins. On ne saurait songer ici à la route des Portes de Fer qui, sur tout son parcours, était au pouvoir des Musulmans d'Ikonium. A partir d'Attalia, l'armée suivit sans doute la route du littoral qui par Séleucie la conduisit jusqu'à Lamos. A l'est de cette ville commence la Cilicie des plaines qui entoure les rives du golfe d'Alexandrette et se trouve comprise entre la mer et les deux chaînes du Taurus, au nord, de l'Amanus au sud. Contre une armée venant du nord ou de l'est, les maîtres de la Cilicie peuvent facilement défendre les passes de l'Amanus ou les gorges étroites par lesquelles s'écoulent à travers le Taurus les

1. Nikétas Choniatès, p. 39.
2. Ibn el Athir, *op. cit.*, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. I, p. 423.
3. Nikétas Choniatès, p. 23.
4. Guillaume de Tyr, XIV, 24, ne donne aucune indication sur la route suivie. Nikétas Choniatès, p. 27, dit, il est vrai, que l'empereur est entré en Cilicie, par les Portes de Fer, mais il se pourrait qu'écrivant longtemps après les événements il ait, sans renseignements, mentionné la route autrefois suivie par les armées byzantines. Pour repousser son témoignage, je me base sur la mention d'Attalia faite par Ibn el Athir et sur la route suivie cinq ans plus tard par Jean Comnène.

rivières qui descendent des hauts plateaux de la Cappadoce; au contraire pour un envahisseur débouchant d'Isaurie, la marche est facile dans la plaine de Cilicie que coupent seulement le Cydnus, le Sarus, et le Pyramus et où se rencontre un seul soulèvement important, celui du Djebel-Missin, au nord d'Aïas[1]. L'armée byzantine paraît n'avoir éprouvé aucune difficulté à pénétrer sur le territoire de Léon et, au cours de la guerre contre le prince arménien, Jean Comnène marcha de succès en succès. On est, semble-t-il, en droit de supposer que sa tâche fut facilitée par le fait que certains chefs arméniens continuaient à se regarder comme vassaux de l'empire grec et n'avaient pas voulu suivre Léon, qui d'ailleurs ne cherchait qu'à les déposséder. Il semble que cette conjecture ne soit pas trop hasardeuse, quand on voit Grégoire le Prêtre parler de Jean Comnène en l'appelant « notre seigneur[2] ». On ne saurait, d'autre part, admettre que Léon ait réussi à imposer son autorité à tous les petits dynastes arméniens. Nous avons vu précédemment que de nombreux chefs avaient su acquérir une certaine indépendance; il est probable que, lors de l'arrivée de Jean Comnène, la situation avait peu changé. Seul Léon était assez puissant pour porter ombrage à l'empire contre lequel il était depuis longtemps en rébellion ouverte.

Jean Comnène trouva, en outre, un appui dans quelques-uns des seigneurs du pays qui n'étaient pas de nationalité arménienne. Des dernières lignes de la *Chronique* de Mathieu d'Edesse il résulte, en effet, qu'au moins au début de l'expédition du basileus certains des princes francs établis dans les régions où dominait l'élément arménien se montrèrent bien disposés envers les Byzantins dont ils escomptaient l'arrivée pour reprendre la guerre contre les infidèles. C'est ainsi que nous voyons Baudouin, seigneur de Marasch et de Kéçoun, entrer en rapport avec l'empereur grec et le supplier de venir au secours de cette dernière ville menacée d'une attaque des Musulmans[3].

Sur la conquête de la Cilicie par les troupes de Jean Comnène,

1. Cf. Favre et Mandrot, *Voyage en Cilicie*, dans *Bulletin de la Société de géographie* (1878), p. 126 et sq.
2. Grégoire le Prêtre, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 154.
3. Mathieu d'Edesse, p. 322.

les chroniqueurs sont presque entièrement muets ; ils ne nous fournissent aucun détail sur la prise d'Adana, de Tarse et de Mopsueste, que les Byzantins occupèrent dès qu'ils eurent débouché dans les états de Léon [1]. Ibn el Athir mentionne également le siège de Nikia, à identifier sans doute avec Séleucie, dont les habitants obtinrent la paix en échange d'une somme d'argent [2]. Remontant le Pyramus, l'armée byzantine gagna Anazarbe dont l'empereur se proposait de commencer le siège. La ville, sise à l'extrémité de la plaine de Cilicie, était dominée par un rocher calcaire plus élevé de deux ou trois cents mètres que la plaine où coulent le Saouran et la Sembosse, affluents du Pyramus. C'est dans cette très forte situation que s'élevait la citadelle à laquelle on ne pouvait guère accéder que d'un seul côté. Les ruines que l'on voit encore aujourd'hui montrent que le château était entouré d'une double rangée de murailles [3].

Formée des troupes musulmanes qui avaient pris du service à Byzance après la prise de Gangres, l'avant-garde byzantine fut d'abord ramenée par les Arméniens sur le gros de l'armée, mais bientôt les Grecs reprenant l'avantage réussirent à investir la place.. Celle-ci, naturellement défendue par sa situation sur une hauteur, était, en outre, munie de toute sorte de machines de guerre [4]. Une fois l'investissement achevé, les Byzantins installèrent leur matériel de siège ; les Arméniens réussirent, dans une sortie, à mettre le feu aux échafauds sur lesquels étaient installés les pierriers des Grecs et aux nattes qui les protégeaient contre les morceaux de fer rouge que lançaient les assiégés. Les assiégeants durent réparer leurs machines ; instruits par l'expérience, ils les défendirent contre l'incendie en recouvrant avec de la terre mouillée toutes les constructions de bois qui les portaient. Au bout de trente-sept jours de siège, les murs d'Anazarbe, continuellement battus par les machines de jet des Byzantins, menaçaient ruine, et les habi-

1. Nikétas Choniatès, p. 29 ; Kinnamos, I, 7, p. 16.

2. Ibn el Athir, *op. cit.*, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. I, p. 423 ; cf. Tchamtchiam, *op. cit.*, t. III, p. 58.

3. Cf. Alishan (L.), *Sissouan*, Venise, 1899, p. 273 ; Dulaurier, *Recueil des historiens des croisades*, *Documents arméniens*, t. I, p. XLVII ; Langlois, *Recueil des inscriptions de Cilicie*, n° 35, et dans la *Revue archéologique* (1856), une vue d'Anazarbe.

4. Nikétas Choniatès, pp. 33-34.

tants de la ville se décidèrent à ouvrir leurs portes au basileus [1] (juillet 1137).

Dans les environs d'Anazarbe s'élevaient toute une série de châteaux qu'occupaient les Arméniens ; ils furent successivement enlevés par les Grecs [2]. D'après la *Chronique* de Sempad, furent alors occupés les châteaux de Khalion, Amaih, Tsakhoud, Gaban [3] et Garmir Liarn [4]. Parmi les places alors conquises par Jean Comnène, Ibn el Athir mentionne Tell Hamdoun, dans le sud de la Cilicie, et Alexandrette, que les Byzantins restaurèrent [5]. Il est probable que cette dernière place fut prise lorsque l'empereur se porta sur Antioche, pendant l'été 1137.

Après la prise d'Anazarbe, Jean Comnène n'en avait pas fini avec le prince arménien Léon. Celui-ci, malgré ses échecs successifs, n'abandonna pas la lutte, et tandis que deux de ses fils, Mleh et Sdéphané, se réfugiaient auprès de leur cousin le comte d'Edesse, Jocelin II [6], lui-même, avec ses deux fils, Roupên et Thoros, gagnait la région montagneuse du Taurus cilicien [7]. Jean Comnène ne voulut pas perdre tout l'été à poursuivre Léon et, désireux, sans aucun doute, de profiter des conjonctures défavorables où se trouvait alors le prince d'Antioche, il se décida à interrompre la lutte. Celle-ci ne fut reprise qu'à l'hiver 1137-1138, après la campagne d'Antioche, dont nous parlons au chapitre suivant [8].

Quand les hostilités recommencèrent, les Byzantins allèrent assiéger le château de Vagha, dans le Taurus cilicien, à l'est du fleuve Sarus, sur la rive gauche de l'Alcous [9]. Nikétas Choniatès

1. Ibn el Athir, *op. cit., Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. I, p. 424 ; saint Nersès de Lampron, *ibid., Documents arméniens*, t. I, p. 577 ; Grégoire le Prêtre, *ibid.*, p. 152.

2. Nous ne pouvons identifier plusieurs de ces châteaux ; ceux que nous connaissons sont situés dans la région d'Anazarbe.

3. Aujourd'hui Geben sur le Djihan (Pyramus).

4. Entre Vagha et Geben.

5. Ibn el Athir, *op. cit., Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. I, p. 424.

6. La mère de Jocelin II était une sœur de Léon.

7. *Chronique rimée de la petite Arménie*, dans *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, pp. 500-501.

8. Nikétas Choniatès, p. 30, indique clairement que le siège de Vagha eut lieu pendant la mauvaise saison.

9. Vagha est l'actuel Féké, près des sources du Sihoun, cf. Saint-Martin, *op. cit.*, t. I, p. 202, et Alishan, *Sissouan*, Venise, 1899, p. 172.

raconte longuement les combats particuliers qui eurent lieu alors entre le chef de la place, l'arménien Constantin, et un certain Eustratios, de la légion macédonienne. Le château de Vagha fut pris et Constantin fait prisonnier fut embarqué à destination de Constantinople[1].

Léon et son fils Roupên ne tardèrent pas à subir le même sort que Constantin ; nous sommes d'ailleurs très mal renseignés sur la manière dont les princes arméniens tombèrent entre les mains de Jean Comnène. Suivant l'auteur de la *Chronique rimée de la Petite Arménie*, Léon et ses fils auraient été cernés par les troupes byzantines dans une des vallées du Taurus[2]. L'auteur n'est pas d'ailleurs très sûr de son fait, car il se fait aussi l'écho d'un bruit d'après lequel le basileus se serait traîtreusement emparé de la personne de son ennemi, après l'avoir attiré auprès de lui en lui accordant un sauf-conduit. Le connétable Sempad fournit une autre version des événements. Selon son récit, la femme et les fils de Léon ayant été capturés par les Byzantins, le prince arménien se serait livré lui-même à Jean Comnène[3].

Entre ces diverses versions il est impossible de faire un choix. Le seul fait certain c'est que Léon et ses fils Roupên et Thoros furent envoyés à Constantinople. D'abord assez sévère, la captivité de Léon se serait peu à peu adoucie et le prince arménien aurait réussi à se concilier la bienveillance impériale[4]. Léon mourut, toutefois, sans avoir recouvré la liberté (v. 1142). De ses deux fils l'un, Roupên, fut mis à mort par l'ordre du basileus, effrayé par la force musculaire de son prisonnier; quant à Thoros, il sut gagner la faveur de l'empereur, et profita de la demi-liberté dont il jouissait pour s'enfuir et regagner sa patrie, où un peu plus tard il devait écrire quelques-unes des pages les plus glorieuses de l'histoire de l'Arménie.

En Cilicie, Jean Comnène a donc remporté un succès complet;

1. Nikétas Choniatès, p. 29; Sempad, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, pp. 616-617. Constantin, d'après Nikétas Choniatès, p. 33, réussit à s'enfuir après avoir tué ses gardiens, mais fut repris peu après. D'après Kinnamos, *loc. cit.*, Kapnispert=Gaban aurait alors été pris.

2. *Chronique rimée de la petite Arménie*, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, pp. 500-501.

3. Sempad, *ibid.*, t. I, p. 667.

4. *Chronique rimée de la petite Arménie*, *ibid.*, t. I, pp. 501-502.

il a réussi à restaurer dans toute cette province l'autorité impériale et a étendu jusqu'à la frontière de la principauté d'Antioche le territoire de l'empire. Le résultat ainsi obtenu était certes important, mais nous avons vu que l'empereur s'était proposé surtout de soumettre les Latins d'Antioche et d'Edesse. L'histoire de cette tentative fera l'objet du chapitre suivant.

CHAPITRE VII

L'EMPIRE GREC ET LES PRINCIPAUTÉS LATINES D'ORIENT. — CAMPAGNE DE JEAN COMNÈNE EN SYRIE. — RETOUR A CONSTANTINOPLE.

La politique suivie par l'empire grec vis-à-vis des états latins d'Orient et en particulier envers la principauté d'Antioche, mieux que tout autre exemple, nous montre combien, à Byzance, les hommes qui dirigeaient la politique extérieure, savaient, avec une patience inlassable, poursuivre pendant des années le but qu'ils se proposaient d'atteindre. La continuité de vues que nous révèlent les rapports de l'empire grec avec Antioche est tout à fait remarquable et mérite d'être signalée. Profiter de la croisade pour rentrer en possession des territoires ayant autrefois appartenu à l'empire grec, tel avait été le désir d'Alexis Comnène qui chercha d'abord à faire résoudre en sa faveur la question d'Antioche. Rendre à l'empire la principauté d'Antioche, tel fut le but de toute la politique orientale du père de Jean Comnène. Après sa victoire sur Bohémond, en 1108, le basileus, empêché, pour les raisons que nous avons dites dans notre précédent volume[1], de recourir aux armes pour contraindre les successeurs du fils de Guiscard à observer le traité de Déabolis, tenta d'obtenir la réunion d'Antioche à l'empire par des négociations qui commencèrent dans les derniers mois de sa vie et se prolongèrent quelque temps au début du règne de son successeur.

D'après Orderic Vital[2], qui est le seul à nous parler de ces faits, Alexis chargea un personnage du nom de Ravendinos de se rendre à Antioche, pour y négocier le mariage de son fils, Jean, avec la fille du prince Roger, qui, depuis la fin de 1112, avait succédé à

1. Cf. Chalandon, *Alexis Ier Comnène*, pp. 250 et sq.
2. Orderic Vital, l. XI, 28, t. IV, p. 262. Sur la forme du nom Ravendinos, cf. Du Cange, *Notæ in Alex.*, éd. de Bonn, p. 466 et 471 ; d'après lui la forme correcte serait Radènos.

Tancrède[1]. Le chroniqueur normand a certainement ici commis une erreur, car il n'a pu être question dans les pourparlers alors engagés du mariage de Jean Comnène puisque celui-ci était marié depuis longtemps. Vraisemblablement on a négocié le mariage de la fille de Roger avec l'un des princes de la famille impériale, peut-être avec l'un des fils de Jean. Evidemment la réunion d'Antioche à l'empire eut été la conséquence du mariage de l'héritière de la principauté avec un prince byzantin.

Ravendinos, bien accueilli en Syrie, se trouvait à Antioche, en 1119, attendant la décision que devait prendre Roger dans une assemblée générale de ses vassaux. A cette époque, le prince d'Antioche eut à se défendre contre une attaque d'Il Ghâzi, prince de Mardin. Ravendinos accompagna Roger dans l'expédition qu'il entreprit alors et dans la rencontre où celui-ci trouva la mort, lui-même fut fait prisonnier par les Musulmans[2]. Après s'être racheté pour la somme de 15.000 nomismata, l'envoyé grec revint à Antioche pour y poursuivre les négociations. A ce moment, la situation de la principauté se trouvait changée. Le pouvoir, à la mort de Roger, avait été pris par le roi de Jérusalem, Baudouin II, qui s'était engagé à donner sa fille en mariage à Bohémond II et à remettre à celui-ci la principauté dès qu'il aurait atteint l'âge d'homme. Ravendinos se décida à reprendre avec le roi de Jérusalem les négociations que la mort de Roger avait interrompues, Il demanda à Baudouin la main de sa fille pour un prince de la famille impériale. Baudouin entra dans les vues de l'envoyé grec qui se rendit à Jérusalem pour y voir la jeune princesse. L'affaire fut conclue, et Ravendinos reprit le chemin de Constantinople. Retenu à Chypre pendant assez longtemps (juin 1120?), l'ambassadeur byzantin revint enfin dans la capitale. Le projet de mariage fut peu après abandonné pour des raisons que nous ignorons[3].

1. Roger devait remettre la principauté au fils de Bohémond, Bohémond II, dès que celui-ci viendrait en Orient, cf. Foucher de Chartres, II, 47, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. occidentaux*, t. III, p. 425, et Guillaume de Tyr, XI, 18, *ibid.*, t. I, p. 483.

2. Cf. Kemal ed din, *op. cit.*, *ibid.*, *Hist. orientaux*, t. III, p. 622, qui confirme Orderic Vital.

3. D'après Bar Hebraeus, t. II, p. 307, Jean Comnène, vers 1122, aurait invoqué l'aide d'Il Ghâzi, et lui aurait offert 30.000 hommes pour combattre les Francs qui se dirigeaient vers la Syrie. Peut-être ce renseignement se rap-

Quelques années plus tard, Jean Comnène reprit l'idée de son père, et songea de nouveau à obtenir par un mariage la réunion d'Antioche à ses états. Sur cette tentative nous sommes mal renseignés, car Kinnamos, notre unique source, en parle de façon très sommaire.

Après la mort tragique du prince d'Antioche, Bohémond II, tué dans une rencontre avec les troupes de l'émir Ghâzi (1130), de graves dissentiments éclatèrent entre les Latins. La veuve de Bohémond II, Alix, fille du roi de Jérusalem, Baudouin II, chercha à s'emparer de la principauté au détriment de sa fille, Constance, alors en bas âge ; elle ne craignit pas pour faire aboutir ses projets de s'adresser à l'atabek de Mossoul, Zengui [1]. Informé des projets de sa fille, Baudouin II accourut à Antioche, dont il se fit ouvrir les portes par le parti opposé aux desseins d'Alix. Celle-ci, réfugiée dans la citadelle, finit par se soumettre à son père, qui lui concéda Laodicée et Gibel [2]. Après avoir fait prêter par les barons de la principauté le serment de fidélité à la jeune Constance, Baudouin regagna Jérusalem où il mourut le 21 août 1131 [3]. Dès qu'elle connut la nouvelle de la mort de son père, Alix, appuyée par le comte d'Edesse, Jocelin, et Pons, comte de Tripoli, songea de nouveau à s'emparer des états de sa fille [4]. Pour l'en empêcher il fallut une intervention du roi de Jérusalem, Foulque qui confia la baillie de la principauté à Renaud Mansour et obligea Alix à se retirer à Laodicée [5]. Foulque, pour assurer Antioche à Constance, se décida à la marier, et son choix se porta sur un fils de Guillaume IX, comte de Poitiers, Raimond qui vivait alors à la cour du roi d'Angleterre Henri I [6].

Peu après le départ des messagers chargés d'inviter Raimond

porte-t-il à la campagne des Francs, faite en 1121, pendant qu'Il Ghâzi était en Géorgie, cf. Röhricht, *op. cit.*, pp. 151 et sq.

1. Guillaume de Tyr, XIII, 27, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. I, p. 599.

2. *Id.*, XIII, 27, *ibid.*, pp. 600-601.

3. *Id.*, XIII, 28, *ibid.*, p. 602.

4. *Id.*, XIV, 4, *ibid.*, pp. 611 et sq.

5. *Id.*, XIV, 5, *ibid.*, p. 614.

6. *Id.*, XIV, 9, *ibid.*, p. 618, cf. Orderic Vital, t. V, p. 99, note. Raimond était fils de Guillaume IX, comte de Poitiers, et de Philippe, fille de Guillaume IV, comte de Toulouse, cf. Palustre, *Histoire de Guillaume IX*, dans *Mémoires de la Soc. des Antiquaires de l'Ouest*, t. III (1880), p. 349.

à se rendre en Orient, Alix réussit à entrer dans Antioche où, durant quelque temps, elle agit en véritable souveraine[1]. C'est très probablement à ce moment qu'elle entra en négociations avec l'empire grec. Pour s'assurer l'appui du basileus, elle lui fit offrir pour le jeune Manuel la main de la princesse Constance[2]. L'occasion de reprendre Antioche sans coup férir était trop belle pour qu'on ne la saisît pas avec empressement à Constantinople. Les propositions de mariage furent agréées, mais l'arrivée de Raimond de Poitiers empêcha ce projet d'aboutir. Raimond, grâce au patriarche d'Antioche, Raoul de Domfront, qui sut persuader à Alix que le jeune homme venait pour l'épouser, put sans difficulté pénétrer dans la ville où fut aussitôt célébré son mariage avec Constance. Alix dut quitter Antioche et se retira dans son fief[3] (1136).

Jean Comnène apprit, avant d'arriver en Cilicie, la nouvelle du mariage de l'héritière de la principauté d'Antioche, et en conçut un vif mécontentement. Non seulement encore une fois le moment de la réunion d'Antioche à l'empire était retardé, mais, en outre, l'empereur jugeait qu'en mariant, sans le consulter, la fille mineure de Bohémond II, les barons latins avaient porté atteinte aux droits de suzeraineté qu'il revendiquait sur la principauté.

Ici se pose une double question : quels titres Jean Comnène invoquait-il pour revendiquer la suzeraineté des possessions latines de Syrie et auxquelles de ces possessions étendait-il ses prétentions.

Il n'est pas sans intérêt d'étudier ces questions, car la réponse que les documents vont nous amener à faire, montrera entre les Latins et les Grecs une divergence de point de vue absolue, qui, mieux qu'une longue dissertation, permet de saisir sur le fait même l'éternel malentendu qui toujours les sépara. En même temps.

1. Guillaume de Tyr, XIV, 20, dans *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. I, p. 636.

2. Kinnamos, I, 7, p. 16. Ibn el Athir, *El Kamel Altevarykh*, dans *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. I, p. 423, mentionne que l'intervention de Jean fut sollicitée par les Latins de Syrie. Il semblerait, d'après Kinnamos, que ce sont les habitants d'Antioche qui ont fait des ouvertures à Jean Comnène. Étant donnée l'hostilité toujours témoignée aux Byzantins par les Latins d'Antioche, il me semble plus vraisemblable d'admettre que c'est Alix qui a cherché un appui à Byzance.

3. Guillaume de Tyr, *loc. cit.*

on comprendra plus facilement les causes qui ont empêché le basileus et le prince d'Antioche d'arriver à une entente durable.

D'après Guillaume de Tyr dont l'opinion ne fait ici que traduire le sentiment de l'immense majorité des Latins, Jean Comnène, pour soutenir ses revendications sur Antioche, était en droit d'invoquer uniquement les stipulations des traités isolés conclus par son père avec chacun des chefs croisés, lors de leur passage à Constantinople[1]. Par ces traités, les croisés s'étaient engagés à remettre entre les mains du basileus les villes et les châteaux ayant jadis appartenu à l'empire grec et à les lui conserver jusqu'au moment où il pourrait lui-même les occuper avec ses troupes. En échange de cette promesse les chefs de la croisade avaient reçu du basileus de nombreux et riches présents[2]. L'archevêque de Tyr ne songe pas un seul instant à nier les promesses faites par les Latins, mais, à son avis, celles-ci ont perdu toute valeur par le fait que l'empereur grec a été le premier à manquer aux engagements pris en ne suivant pas la croisade avec ses troupes. Dès lors qu'Alexis n'a pas observé la convention conclue, les croisés ont eu le droit de se regarder comme affranchis de tout engagement vis-à-vis de l'empire de Constantinople.

Ce n'est pas la première fois que, sous la plume des écrivains latins, nous trouvons cette théorie et précédemment nous avons déjà montré qu'Alexis avait parfaitement tenu ses engagements, et que s'il ne s'était pas avancé jusqu'à Antioche, la faute en était non pas à lui, mais aux croisés fugitifs, aux Funambules, qui pour excuser leur lâcheté lui annoncèrent l'anéantissement des troupes chrétiennes[3].

Sans revenir ici sur cette discussion, il est permis d'affirmer, en ce qui concerne Jean Comnène, que Guillaume de Tyr est tout à fait dans l'erreur, car jamais le fils d'Alexis, pour justifier ses prétentions sur Antioche, n'a songé à invoquer les traités conclus lors du passage des premiers croisés à Constantinople[4]. Pour les

1. Cf. mon *Alexis Ier Comnène*, pp. 188 et sq.
2. Guillaume de Tyr, XIV, 24, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. I, pp. 641-642. Sur ces stipulations, cf. mon *Alexis Ier Comnène*, p. 183 et sq. Je ne cite ici que l'opinion de l'archevêque de Tyr, qui me paraît correspondre à l'opinion courante des Latins établis en Orient.
3. Cf. mon *Alexis Ier Comnène*, pp. 198 et sq.
4. M. Dodu, *De Fulconis Hierosolymitani regno*, Paris, 1894, p. 49, et M. Bré-

Byzantins, ces traités avaient été, en ce qui concerne Antioche, complètement abrogés par celui qu'Alexis avait, en 1108, imposé à Bohémond. Au début de cet acte, il est, en effet, stipulé que le traité antérieur conclu entre Alexis et Bohémond, lors du passage de l'armée innombrable des Francs à Constantinople, a été violé par suite des événements et que, dès lors, il est abrogé. Dans un autre passage du même document, il est encore une fois expressément mentionné que seul le nouveau traité fixera pour l'avenir les obligations du prince d'Antioche.

Nous rappellerons seulement ici que, par la paix de 1108, le fils de Guiscard, après avoir prêté à Alexis Comnène le serment d'hommage et de fidélité, avait reçu du basileus le duché d'Antioche et certains territoires dans la région d'Edesse ; par là le prince d'Antioche était devenu le simple vassal de l'empire grec. Demeuré lettre morte à la suite des événements que nous avons exposés dans notre précédent volume, le traité de 1108 n'en demeura pas moins, aux yeux des Byzantins, la charte constitutive qui réglait les rapports de la principauté d'Antioche avec l'empire grec.

Le texte de ce même traité nous apprend qu'aucune différence ne fut faite, au cours des négociations, entre les territoires dépendant d'Antioche et ceux possédés par le comte d'Edesse [1], et bien que le comté d'Edesse ne soit pas expressément mentionné par Guillaume de Tyr comme réclamé par Jean Comnène, la conduite de celui-ci, lors de sa seconde campagne de Syrie [2], nous montre clairement que Byzance entendait faire reconnaître sa suzeraineté

hier, *L'Eglise et l'Orient au moyen âge*, Paris, 1907, p. 101, me paraissent tout à fait dans l'erreur en adoptant l'opinion de Guillaume de Tyr. Le texte du traité de 1108 est formel et dit que les précédentes conventions ont été abrogées.

1. Les rapports du comté d'Edesse avec la principauté d'Antioche n'ont pas été étudiés en détail. Il faut, semble-t-il, admettre que le comte d'Edesse était le vassal du prince d'Antioche ; nous voyons, en effet, Guillaume de Tyr, XV, 2, p. 658, appeler Raimond, prince d'Antioche, le seigneur de Jocelin, comte d'Edesse : « *adversus dominum suum, principem videlicet, ducebatur odio.* » Ailleurs, Guillaume de Tyr, XV, 3, p. 660, prête à Jocelin des paroles d'après lesquelles le comte d'Edesse se range parmi les fidèles de Raimond : « *Opportet enim, ut cum suorum, mei videlicet, et aliorum suorum fidelium consilio, super hoc plenius deliberet (princeps).* » Cf. également XIII, 22, pp. 590-591.

2. Du Cange supposait que, dans le passage où Nikétas Choniatès, p. 36, parle du comte de Tripoli comme ayant prêté à Jean Comnène le serment d'hommage et de fidélité, il fallait lire le comte d'Edesse. Sans recourir à cette hypothèse, il est certain que Jocelin a prêté à Jean Comnène le serment de

effective à Edesse aussi bien qu'à Antioche [1]. Ce résultat était celui que l'empereur cherchait à obtenir tout d'abord, mais ce n'était pas là le seul but que la politique byzantine se proposait d'atteindre, car il semble bien que les prétentions de Jean Comnène ne se soient point bornées à revendiquer Edesse, Antioche et les territoires en dépendant. Nikétas Choniatès nous apprend que le comte de Tripoli dut, comme Raimond d'Antioche, traiter avec le

fidélité et d'hommage ; on ne saurait autrement expliquer comment le basileus aurait traité Jocelin sur le même pied que Raimond, lui remettant certaines des villes prises, notamment Bozaa, cf. *infra*, p. 133. Les prétentions de l'empire sur le territoire d'Edesse me paraissent encore clairement établies : 1° par la seconde campagne entreprise par Jean Comnène pour faire reconnaître sa suzeraineté par les Latins de Syrie, campagne dont le début a été marqué par l'attaque des possessions de Jocelin, cf. *infra*, p. 187 ; 2° par l'attitude de Manuel Comnène vis-à-vis de la veuve de Jocelin, Guillaume de Tyr, XVII, 16, p. 784, Jacques de Vitry, *Historia Hierosolimitana*, *Gesta dei par Francos*, I, 92, éd. Bongars, Hanoviæ, 1611, t. I, p. 1115.

1. Il ne sera pas sans intérêt d'indiquer sommairement sur quelle étendue de territoire portaient les prétentions byzantines ; nous indiquerons donc brièvement ici les limites de la principauté d'Antioche et du comté d'Edesse. Un moment, la principauté d'Antioche avait compris la plupart des villes de Cilicie, mais si la limite théorique du côté de l'ouest atteignait Tarse (Guillaume de Tyr, X, 23, p. 435, Jacques de Vitry, I, 32, p. 1068, qui paraît copier le précédent), en réalité la Cilicie était perdue, surtout depuis les conquêtes de Léon l'Arménien, et la frontière ne devait guère dépasser Iskenderoun. Au sud, la frontière était fixée par un ruisseau passant au pied du château de Margat, entre Valania et Maraclée, que l'on identifie avec l'Ouady Méhica (Guillaume de Tyr, XVI, 29, p. 755, Jacques de Vitry, I, 32, p. 1069, cf. Dodu, *Histoire des institutions monarchiques dans le royaume latin de Jérusalem*, Paris, 1894, p. 80). Un moment Schaizar, dans la haute vallée de l'Oronte, avait payé tribut à Antioche (cf. Derembourg, *Ousâma ibn Mounkidh*, Paris, 1889, pp. 88 et 123 ; je ne crois pas que Schaizar ait jamais fait partie de la principauté, cf. Dodu, *Histoire des institutions*, p. 81, Rey, *Les Colonies franques de Syrie*, Paris, 1883, p. 352, et Neumann, *Byz. Zeitschrift*, t. VI, p. 174, note 1). Vers l'est, la limite passait à l'ouest de Ravendan, puis entre Atareb et Alep, et rejoignait la frontière du sud qui passait entre Schaizar et Apamée. En 1137, cette limite avait fléchi, car les Musulmans avaient repris Atareb et Kafartab (Ibn el Athir, *op. cit.*, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. occidentaux*, t. I, p. 388, et *Histoire des Atabeks*, *ibid.*, t. II, p. 150, Ousâma, *Autobiographie*, dans *Revue de l'Orient latin*, t. II, p. 441). Vers le nord, les efforts faits à diverses reprises par les princes d'Antioche pour franchir le Taurus cilicien et s'étendre dans la région d'Ablistène et de Mélitène avaient échoué et la limite paraît avoir été la Montagne Noire (Jacques de Vitry, *loc. cit.*).

Le comté d'Edesse commençait à l'ouest, à une forêt dite Marris ; la frontière partait, un peu à l'ouest de Ravendan, pour s'élever au nord jusque vers Marasch qu'elle laissait à l'ouest ; vers le nord, la limite paraît avoir suivi la chaîne de montagne qui, se dirigeant vers Gargar, domine la vallée de l'Euphrate, et englobait une bonne partie de la haute Mésopotamie. Vers l'est, les Latins d'Edesse poussèrent très loin leurs incursions ; ils atteignirent Amida (Diarbekir sur le Tigre), Mardin et Nisibe sur la route de Samosate à Mossoul,

basileus[1], et divers passages du même auteur permettent de dire que le fils d'Alexis rêvait de faire reconnaître la suzeraineté impériale par le roi de Jérusalem[2]. En somme, il paraît que Jean Comnène, comme Alexis, lors du passage des croisés à Constantinople, prétendit revendiquer en Orient tous les territoires qui avaient jadis appartenu à l'empire grec[3].

Pour justifier ses revendications, il n'apparaît pas que l'empereur, sauf en ce qui concerne Antioche, ait cherché à s'appuyer

Ras el Aïn, sur le Khabour, affluent de gauche de l'Euphrate (Ibn el Athir, *op. cit.*, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. occidentaux*, t. I, p. 443, et *Histoire des Atabeks*, *ibid.*, t. II, p. 119, Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 225). Certaines de ces villes ne durent être occupées que momentanément; toutefois un passage d'Ibn el Athir permet de dire que pour Mardin l'occupation fut effective (Ibn el Athir, *op. cit.*, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. occidentaux*, t. I, p. 443).

En arrière de ces points avancés, le comté d'Edesse comprenait : Harran, au sud d'Edesse, un peu avant le confluent du Scirtus et du Belias (Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 195, que paraît contredire Ibn el Athir, *Histoire des Atabeks*, dans *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. II, p. 119), Mambeg (Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, pp. 236-238), Tell Baschir, entre l'Euphrate et le Sadjour (*id.*, p. 232), Saroudj (Ibn el Athir, *El Kamel Altevarykh*, dans *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. occidentaux*, t. I, p. 443) et Sabaktoun. Vers le nord, Mélitène avait un moment dépendu d'Edesse, mais depuis les premières années du XII[e] siècle la ville était aux mains des Musulmans, cf. *supra*, p. 104. Faisaient encore partie du comté Marasch (Guillaume de Tyr, XVIII, 18, Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 211), Gargar, sur l'Euphrate, et Goubos (*Id.*, p. 206), El Bira (Ibn el Athir, *op. cit.*, dans *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. I, p. 443), Aïntab, sur le Sadjour, Senn ibn Athyr, Djomoleïn, El Moezzer et El Korasch (*id.*, *loc. cit.*) qui désigne peut-être le massif du Karadja Dagh.

Si l'on jette les yeux sur une carte, on voit que les diverses possessions occupées par les Latins leur permettaient de commander toutes les routes de la région, et Ibn el Athir confirme cette manière de voir quand il dit : « Les comtes d'Edesse tenaient par de nombreuses forteresses, de Mardin à l'Euphrate, la route qui traverse le Chabaktan. » (On désigne sous ce nom le groupe de collines qui s'étend de Harran à Ras el aïn. *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. II, 2, p. 33, note).

Le comté de Tripoli commençait au sud de l'Ouady Mehica et s'étendait jusqu'à un ruisseau dont l'embouchure était entre Giblet et Beryte, sans doute le Nahr-el-Mameltein (Guillaume de Tyr, XVIII, 29, p. 755, et Jacques de Vitry, I, 3, p. 1069).

Il semble donc que l'on puisse dire que Jean Comnène, lors de ses expéditions de Syrie, revendiquait au moins théoriquement tous les territoires ayant appartenu à l'empire au temps de Justinien (Comparez les possessions latines que nous venons d'énumérer avec les possessions de l'empire grec en Orient au temps de Justinien, Sprüner, *Atlas*, carte n° 76).

1. Nikétas Choniatès, 7, p. 36.
2. *Id.*, 11, p. 52 et 12, p. 56.
3. A propos de l'expédition envoyée par Manuel contre l'Egypte, Kinnamos, VI, 9, p. 278, parle des anciens droits de l'empire sur cette province.

sur les traités précédemment conclus. Aux Latins menacés de tous les côtés par les Musulmans, Jean offrait l'appui des forces de l'empire, mais demandait en échange la reconnaissance de sa suzeraineté. Si chimériques que puissent paraître à première vue les prétentions impériales, on ne saurait oublier que le rêve caressé par Jean Comnène fut un moment réalisé par son fils, et que Manuel vit le prince d'Antioche et le roi de Jérusalem reconnaître son autorité [1].

Au moment où l'armée byzantine, après avoir conquis la plus grande partie de la Cilicie, se dirigeait vers les frontières de la principauté d'Antioche, la situation des établissements fondés en Orient par les Latins était singulièrement critique. Depuis l'année 1128, date de la mort de Togtekîn, atabek de Damas, le rôle principal dans la lutte contre les Francs était joué par Imad ed dîn Zengui, fils de Kâsim ed Daula Ak Sonkor, nommé l'année précédente gouverneur de Mossoul par le sultan seldjoukide, Mahmoud, et confirmé dans ce poste par le khalife de Bagdad, El Moustarschid Billah [2]. Une fois établi à Mossoul, Zengui avait franchi l'Euphrate pour imposer son autorité aux émirs syriens. De 1128 à 1130, il s'était emparé de Mambidj, de Bizaa, d'Alep et de Hama [3]. Alors que la lutte qu'il dut soutenir contre le khalife de Bagdad aurait pu compromettre sa situation en Syrie, Zengui eut la chance de voir la mort, frapper successivement les principaux chefs latins : Bohémond II en 1130, Baudouin II et Jocelin de Courtenay en 1131 [4]. Les divisions qui éclatèrent à la même époque entre les princes latins favorisèrent également les Musulmans qui en profitèrent pour reprendre la lutte avec acharnement [5]. De tous les côtés les Latins sont attaqués par les lieutenants de Zengui, Sarf ed dîn Sawar à Alep [6], Salah ed dîn à Hama [7], et par les

1. Cf. *infra*, pp. 444 et 449.
2. Ibn el Athir, *El Kamel Altevarykh*, dans *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. I, p. 376, et *Histoire des Atabeks*, *ibid.*, t. II, 2, pp. 63-65, cf. sur la date Ibn Khallikan, *Biographical Dictionary*, t. I, p. 540.
3. Ibn el Athir, *El Kamel Altevarykh*, dans *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. I, pp. 378, 386, 387, et *Histoire des Atabeks*, *ibid.*, t. II, 2, p. 69; Kemal ed dîn, *op. cit.*, *ibid.*, t. III, p. 655, *cf.* Derenbourg, *op. cit.*, p. 140 et sq.
4. Cf. Röhricht, *op. cit.*, pp. 188, 190, 195.
5. Cf. *ibid.*, pp. 188-189.
6. Cf. *ibid.*, p. 190.
7. Cf. Derenbourg, *op. cit.*, p. 147.

émirs indépendants de Damas, Schams el Moulouk Ismaïl jusqu'en 1135, et, après lui, Schihâb ed dîn Mahmoud[1]. La lutte se poursuit avec des alternatives de succès et de revers, mais finalement ce sont les Musulmans qui l'emportent [2]. A partir du moment où Zengui reparaît en Syrie, la lutte devient plus âpre ; en 1136, le territoire de Laodicée est razzié [3], en 1137, Pons de Tripoli est vaincu et tué[4], enfin, au moment même où Jean Comnène était sur le point d'envahir le territoire d'Antioche, Zengui infligeait au roi de Jérusalem, Foulque, une désastreuse défaite.

Pendant l'été 1137, vers la fin du mois de juin, Zengui était venu assiéger Emesse, qui appartenait alors à l'émir de Damas[5]. Le 11 juillet, il leva le siège pour aller assiéger le comte de Tripoli, Raimond, dans son château de Mont-Ferrand. Raimond se hâta de demander secours au roi de Jérusalem, qui, en même temps, reçut un message du nouveau prince d'Antioche, Raimond de Poitiers, par lequel celui-ci annonçait l'approche de l'armée byzantine et demandait lui aussi à être secouru. Après en avoir délibéré avec son conseil, Foulque décida de se porter d'abord sur Mont-Ferrand ; il comptait que cette expédition serait brève et qu'il lui serait ensuite possible de gagner Antioche encore à temps pour appuyer Raimond. En apprenant que les forces chrétiennes conduites par le roi de Jérusalem approchaient, Zengui leva le siège de Mont-Ferrand et commença à se replier. Averti durant sa retraite que les chrétiens avançaient en désordre, il revint sur ses pas et tombant à l'improviste sur l'armée du roi de Jérusalem, il lui infligea une défaite complète. Foulque s'échappa avec peine et dut avec les débris de son armée s'enfermer dans Mont-Ferrand où il fut aussitôt assiégé par Zengui [6]. Impuissant à soutenir seul la lutte, le roi de Jérusalem envoya à son tour demander des

1. Ibn el Athir, *El Kamel Altevarykh*, dans *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. I, p. 396.
2. Cf. Röhricht, *op. cit.*, p. 203 et sq.
3. Ibn el Athir, *op. cit.*, pp. 416-417, Kemal ed dîn, *op. cit.*, dans *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. III, p. 672.
4. Cf. Röhricht, *op. cit.*, p. 204.
5. Ibn el Athir, *op. cit.*, p. 421 ; Kemal ed dîn, *op. cit.*, *ibid.*, t. III, p. 673 ; Guillaume de Tyr, XIV, 25.
6. Sur la situation de Mont-Ferrand, cf. Rey, *Etude sur les monuments et l'architecture militaire des croisés en Syrie*, Paris, 1871, p. 187.

secours au prince d'Antioche, au comte d'Edesse et au patriarche de Jérusalem.

D'après Guillaume de Tyr, Antioche aurait été déjà assiégée par les troupes byzantines, quand arrivèrent les messagers de Foulque chargés d'annoncer la périlleuse situation où se trouvait le roi. Il semble que l'archevêque de Tyr ait ici fait erreur, car le siège d'Antioche ne commença que le 29 août [1].

La situation du prince d'Antioche était particulièrement délicate; au moment même où ses états étaient menacés par l'approche des forces byzantines, il voyait son concours sollicité par le roi de Jérusalem. On doit admirer la conduite de Raimond de Poitiers qui n'hésita pas à se montrer reconnaissant envers Foulque, son bienfaiteur, et abandonna sa capitale pour se porter au secours des débris de l'armée chrétienne que Zengui tenait assiégés. Baudouin de Marasch et le comte d'Edesse, Jocelin II, se joignirent à lui et ainsi l'imminence du danger qui menaçait l'existence même de leurs états réussit un moment à faire l'union des princes latins [2].

Les secours amenés par Raimond arrivèrent trop tard, car les assiégés durent capituler entre le 10 et le 20 août. Zengui qui avait appris l'approche des renforts et aussi celle des troupes byzantines n'imposa pas au roi de Jérusalem de trop dures conditions et accorda à la garnison de Mont-Ferrand les honneurs de la guerre [3]. Le prince d'Antioche dut se hâter de regagner sa capitale; quand il parvint en vue d'Antioche, il trouva les Byzantins campés devant la ville.

De Cilicie l'armée byzantine s'était dirigée sur Antioche en suivant la route qui franchit le célèbre défilé de Portella [4]. Au pas-

1. D'après Kemal ed dîn, *op. cit.*, dans *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. III, p. 673, la capitulation de Foulque eut lieu dans les dix derniers jours du mois de dsoulkada = 21 juillet-20 août; d'autre part, le 28 août est fourni comme date de l'arrivée des Byzantins par une note de l'Arménien Romanos, cf. Martin, *Les premiers princes croisés et les syriens jacobites de Jérusalem*, dans *Journal asiatique* (1889), t. XIII, p. 77; ce renseignement concorde avec Kinnamos, I, 8, p. 18, et Orderic Vital, XIII, 34, t. III, p. 99, d'après lesquels Raimond d'Antioche et Baudouin de Marasch s'étaient déjà portés au secours du roi de Jérusalem au moment où Jean Comnène parut devant Antioche.

2. Cf. Röhricht, *op. cit.*, p. 205.

3. Ibn el Athir, *op. cit.*, dans *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. I, pp. 421-422, cf. Röhricht, *loc. cit.*

4. Ibn el Athir, *op. cit.*, dans *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. I, p. 424, mentionne la prise d'Iskanderoun (Alexandrette).

sage le basileus s'empara d'Iskenderoun dont il restaura le port. Nous ne savons si ensuite l'armée prit la route qui, d'Alexandrette, passe par Baïlan pour aboutir à Bagras, ou celle qui traverse le défilé de Bagras, en partant directement du défilé de Portella [1].

Arrivée devant Antioche, l'armée byzantine campa sur les bords de l'Oronte [2] et établit autour de la place un blocus rigoureux. Les machines de siège furent installées près du pont jeté sur l'Oronte et commencèrent bientôt à lancer sur la ville une grêle de pierres. En même temps, archers et arbalétriers protégeaient le travail des mineurs chargés de creuser des galeries jusqu'au pied des murailles [3].

Pendant le siège, quelques corps de troupes byzantines se répandirent pour piller dans les environs de la ville, et l'un d'eux faillit enlever Raimond de Poitiers, qui, à son retour, paraît avoir éprouvé quelques difficultés à rentrer dans sa capitale [4]. A en croire Orderic Vital, Raimond serait rentré dans Antioche par un coup d'audace. Trouvant la place étroitement bloquée, il aurait réussi à pénétrer avec ses compagnons dans le camp des Grecs et à atteindre la tente impériale. Une fois là, les Latins, en poussant de grands cris, auraient fait croire à une sortie des assiégés, et auraient profité du tumulte qu'ils avaient suscité pour entrer dans Antioche [5]. D'après Guillaume de Tyr, la rentrée de Raimond aurait été beaucoup plus facile, et le prince d'Antioche se serait tout simplement fait ouvrir une porte dans la partie haute de la ville, tout près de la citadelle [6].

Il semble, d'après Guillaume de Tyr, que, chez les Grecs comme chez les Latins, il y ait eu un parti désireux de ne point pousser les choses à l'extrême et d'arriver à un arrangement [7]. Vraisem-

1. Cf. *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, pp. XXVIII-XXIX.
2. Kinnamos, I, 8, p. 18.
3. Guillaume de Tyr, XIV, 30, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. I, p. 652.
4. Kinnamos, I, 7, p. 17, place cette aventure lors de l'arrivée de Raimond à Antioche, en 1136, mais, à ce moment, il n'y avait pas de troupes byzantines dans la région, aussi me paraît-il plus probable de rapporter cet événement à 1137.
5. Orderic Vital, l. XIII, 34, t. V, p. 99.
6. Guillaume de Tyr, XIV, 30, p. 651.
7. Guillaume de Tyr, XIV, 30, p. 652.

blablement, du côté des Latins, ce parti comprenait ceux des barons d'Antioche qui, avant la venue de Raimond de Poitiers, avaient songé à une entente avec l'empire grec. L'archevêque de Tyr parle avec mépris de ces hommes timorés, mais il semble bien que les partisans de la paix avaient les vues politiques les plus justes, car les Latins, affaiblis par la défaite qu'ils venaient d'éprouver devant Mont-Ferrand, ne pouvaient songer à lutter avec quelque chance de succès contre les forces considérables dont disposait Jean Comnène. Les gens d'Antioche abandonnés à eux-mêmes ne devaient attendre nul secours de l'extérieur et devaient à eux seuls supporter le poids de la guerre ; ils se reconnurent inférieurs à cette tâche. Le parti de la paix finit, en effet, par l'emporter dans le conseil du prince d'Antioche et des pourparlers s'engagèrent. Rien ne nous montre mieux que les conditions imposées à Raimond par le basileus, combien était précaire la situation de la principauté.

Les envoyés de Raimond, chargés d'entamer les négociations, se rendirent au camp impérial, et offrirent de la part de leur maître les conditions suivantes : le prince d'Antioche reconnaîtrait le basileus comme son suzerain, mais conserverait la principauté à titre de vicaire impérial. Jean repoussa cette proposition, réclamant, sans doute, la reddition pure et simple de la ville[2]. Revenus à Antioche sans avoir réussi, les ambassadeurs latins cherchèrent à obtenir de Raimond de nouvelles concessions. On discuta longtemps [3] et, au dire d'Orderic Vital, le prince d'Antioche consulta même son suzerain, le roi de Jérusalem, qui reconnut les droits de l'empereur grec et poussa à la conclusion de la paix [4]. Quelle que soit l'opinion que l'on doive avoir au sujet de cette intervention du roi de Jérusalem qu'aucune autre source ne mentionne, il est clair que, pour les Latins, le point essentiel était que les Byzantins ne vinssent point attaquer les états latins du sud de la Syrie. Sans

2. Kinnamos, I, 8, p. 19.
3. Guillaume de Tyr, *loc. cit.*
4. Orderic Vital, XIII, 34, t. V, p. 101 : voici la réponse prêtée au roi de Jérusalem : « *Omnes satis novimus, ut a majoribus jam dudum didicimus, Antiochiam de imperio Constantinopolitano esse, et a Turcis XIV duntaxat annis Augusto substractam sibique subactam fuisse, et reliqua quæ imperator asserit de antecessorum pactis nostrorum vera esse. Num debemus veritatem abnuere et rectitudini resistere ?* »

doute, la question d'Antioche était fort importante, mais, à cette date, elle était surtout théorique, car il n'était question que d'une reconnaissance honorifique de la suzeraineté impériale. L'essentiel pour les Latins était de gagner du temps, une fois le danger passé on chercherait à tirer des circonstances le meilleur parti possible.

Après plusieurs jours de négociations, on obtint de l'empereur certaines concessions sur ses premières exigences et un accord fut conclu [1]. Escorté de ses fidèles, Raimond de Poitiers dut se rendre au camp impérial ; là, en présence de toute la cour rangée autour du basileus, il prêta entre les mains de Jean Comnène le serment d'hommage et de fidélité lige, et dut s'engager à laisser libre accès dans la ville à l'empereur irrité ou apaisé [2]. Il fut, en outre, convenu que, dans le cas où le basileus rendrait à Raimond Alep, Schaizar, Emesse et Hama, celui-ci devrait lui remettre Antioche en toute propriété. De son côté, Jean Comnène promit que dans le cas où il s'emparerait d'Alep, de Schaizar et de la région adjacente, il ne garderait rien pour lui, mais remettrait de bonne foi les pays conquis au prince d'Antioche pour que lui et ses héritiers les possédassent à perpétuité à titre de bénéfice et de fief. En outre, Raimond, dut sans doute, comme jadis Bohémond, s'engager à choisir toujours à l'avenir un patriarche d'Antioche du rite grec [3].

Après avoir prêté le serment d'hommage et de fidélité, Raimond reçut des mains de l'empereur l'investiture des territoires qui lui étaient attribués, et pour témoigner de la prise de possession d'Antioche par le basileus, la bannière impériale fut hissée sur la citadelle de la ville. Après avoir fait aux seigneurs latins une ample distribution de présents, l'empereur fit lever le camp à ses troupes, et se dirigea vers la Cilicie pour y prendre ses quartiers

1. Kinnamos, I, 8, p. 19, et Guillaume de Tyr, *loc. cit.*

2. C'est là la formule ordinaire pour dire que le château doit être remis entre les mains du suzerain à quelque titre que celui-ci l'exige, « que ce soit simplement pour attester son droit de suzerain et comme uno formalité accompagnant l'hommage *(pacatus)*, ou bien pour prévenir une rébellion possible de la part d'un vassal dont on se défie *(iratus)* ». Luchaire, *Manuel des institutions*, p. 199.

3. Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1223, dit que le premier soin de Jean après la conquête de la Cilicie fut d'en chasser le clergé latin ; il

d'hiver dans les environs de Tarse [1]. Avant le départ de l'armée byzantine, il fut convenu que, l'année suivante, Grecs et Latins uniraient leurs forces pour tenter d'enlever aux Musulmans les villes que le traité conclu avait attribuées à Raimond.

La première apparition du basileus devant Antioche se termina donc par un succès complet de la politique byzantine. Après plus de trente-cinq années d'efforts, la politique d'Alexis Comnène triomphait : les Latins étaient obligés de reconnaître les droits de Byzance sur Antioche et son territoire et on pouvait espérer que bientôt la capitale de la Syrie serait définitivement rendue à l'empire.

Le 10 septembre 1137 [2], l'armée grecque avait déjà quitté Antioche ; en remontant vers le nord, elle se dirigea sur Bagras, lieu très fortifié, voisin de Gindarus, situé au débouché du col de l'Amanus et qui dominait toute la plaine d'Antioche [3]. En cours de route, Jean Comnène entra en rapports avec Imad ed dîn Zengui, très vraisemblablement à la suite de l'attaque d'un détachement byzantin isolé, que Sawar, l'un des lieutenants du chef musulman, avait mis en pièces en faisant un grand nombre de prisonniers. Au dire de Kemal ed dîn, l'envoyé byzantin arriva auprès de Zengui au moment où celui-ci se disposait à partir

me paraît probable que l'obligation de choisir un patriarche de rite grec a été imposée à Raimond, à ce sujet voir ce qu'Eude, *loc. cit.*, dit de Manuel qui a imposé lui aussi un patriarche grec à Antioche. Du Cange, *Not. in hist. Cinnami*, p. 318, croyait qu'à ce moment Jean avait obtenu d'être représenté par un fonctionnaire, le duc d'Antioche, que mentionnent divers documents. En 1140, nous trouvons parmi les souscriptions d'un acte de Raimond de Poitiers, celle de *Leo Maiopolus dux Antiochiæ*, Röhricht, *Regesta regni Hierosolymitani*, Innsbruck, 1893, n° 195 ; le même personnage paraît dans des documents de 1133 et de 1135 où sa souscription paraît sous les formes suivantes : *Leo dux Neopoli, ibid.*, n° 149, et *Leo dux, ibid.*, n° 157. Il semble donc que le duc ayant existé avant 1137, l'hypothèse de Du Cange tombe. Quant à faire du duc d'Antioche le procureur de l'empereur dans la région d'Antioche, comme le propose M. Dodu, *De Fulconis hierosolymitani regno*, p. 51, cela me paraît plus que douteux. Aucun texte ne nous permet de caractériser le duc d'Antioche. Je ferai remarquer que nous trouvons des ducs dans des villes où les Grecs n'ont rien à voir, ainsi, en 1133, à Laodicée et à Gibel, Röhricht, *op. cit.*, n° 148.

1. Guillaume de Tyr, *loc. cit.* Nikétas Choniatès, p. 36, dit que Jean Comnène entra dans Antioche ; ce renseignement paraît inexact.

2. La date est fournie par Kemal ed dîn, *op. cit.*, *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. III, p. 674.

3. Sur Bagras, cf. Chapot, *La frontière de l'Euphrate*, Paris, 1907, p. 344.

pour le sud de la Syrie. L'atabek fit bon accueil à l'ambassadeur de Jean et envoya son chambellan Haçan qu'il chargea de remettre au basileus des présents, notamment des guépards [1], des faucons et des sacres [2]. Quand Haçan revint auprès de son maître, il était accompagné d'un nouvel ambassadeur grec, chargé de faire savoir à Zengui que l'empereur se proposait d'attaquer les états de Léon l'Arménien.

Sur les questions traitées par ces diverses ambassades, nous ne savons absolument rien. Il semble pourtant que Jean Comnène ait surtout cherché à donner le change à Zengui sur ses véritables projets, ne voulant pas que l'atabek de Mossoul profitât des quelques mois qui devaient s'écouler avant l'ouverture de la campagne projetée contre les Musulmans, pour appeler à la guerre sainte ses coreligionnaires. De là, ces assurances que l'expédition byzantine est dirigée non pas contre les infidèles mais contre Léon l'Arménien.

C'est vraisemblablement, pendant les derniers mois de l'année 1137, que Jean Comnène réussit à se rendre maître du prince arménien. La question de Cilicie étant alors définitivement réglée, l'empereur put songer à tenir la promesse qu'il avait faite aux barons d'Antioche et s'occupa activement de préparer l'expédition projetée. Il est curieux de voir le basileus de Constantinople agir en véritable suzerain vis-à-vis des seigneurs latins. Dès le début de l'année 1138, la semonce impériale fut faite par des envoyés byzantins qui convoquèrent tous les Latins pour une levée générale [3]. Ainsi Raimond de Poitiers, Jocelin et les autres seigneurs latins furent invités à se tenir prêts à entrer en campagne au début du printemps suivant.

La première mesure qui marqua l'ouverture des hostilités fut, en février 1138, l'arrestation à Antioche des marchands musulmans, et des voyageurs, originaires de la ville d'Alep. On voulut certainement par ce moyen les empêcher de donner l'éveil à leurs coreligionnaires en les informant des préparatifs militaires que fai-

1. Animal carnassier du genre chat à crinière et à ongles non rétractiles, *Dictionnaire de la langue française* de Darmsteter et Hatzfeld, ad v.

2. Oiseau de proie qui tient du faucon et du gerfaut, cf. *ibid.*

3. Guillaume de Tyr, XV, I, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. I, p. 655.

saient les Latins. Le secret de l'expédition paraît avoir été bien gardé, les Musulmans furent en effet surpris par l'attaque imprévue des alliés ; Zengui, se fiant à la parole du basileus et à la trêve qu'il avait conclue avec les Latins, ne s'attendait nullement à être attaqué et avait été lui-même assiéger Emesse [1].

Le premier renseignement que nous possédons sur la marche des alliés se rapporte au premier jour du mois d'avril ; nous ignorons à quel moment l'armée byzantine quitta la Cilicie ; vraisemblablement c'est dans le voisinage d'Antioche que Jean Comnène opéra sa jonction avec les forces latines, parmi lesquelles figuraient les Templiers [2], mais, comme aucune source ne parle du début de la campagne, il est impossible de préciser quoi que ce soit [3]. L'armée, en quittant Antioche, dut suivre la vallée de l'Oronte jusqu'à Djisr el Hadîd, où elle quitta le fleuve pour s'engager sur la route d'Alep. Le 1er avril 1138, l'armée des alliés parut à l'improviste devant Balat, localité sise entre Antioche et Alep, un peu au nord d'Atharib ; le 3 avril, elle était devant Bizaa, au nord-est d'Alep, entre cette ville et Mambidj [4]. Tandis que le gros des forces mettait le siège devant Bizaa, place assez bien fortifiée [5], la cavalerie grecque se répandit dans toute la région ; à en croire un chroniqueur grec, quelques partis plus audacieux auraient même poussé leurs incursions jusqu'à l'Euphrate qu'ils auraient franchi [6]. Le bruit de l'invasion de l'armée grecque se répandit rapidement en pays musulman. Quelques soldats byzan-

1. Kemal ed dîn, *op. cit.*, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. III, pp. 674-675. D'après celui-ci, *ibid.*, p. 677, l'armée grecque aurait été forte de deux cent mille hommes.

2. Kinnamos, I, 8, p. 19, cf. *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. grecs*, t. II, pp. 154-155.

3. D'après Guillaume de Tyr, XV, I, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. occidentaux*, t. I, p. 655, Raimond se serait joint à Jean Comnène seulement lorsque le siège de Schaizar aurait été commencé, mais il résulte de Kemal ed dîn, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. III, p. 676, que, dès le 19 avril, Raimond était avec l'empereur. Il est donc vraisemblable d'admettre que Latins et Grecs sont entrés en campagne ensemble. Sur la route d'Antioche à Alep, cf. la carte dressée par Kiepert pour le voyage de Sachau, dans Sachau, *Reise in Syrien und Mesopotamien*, Berlin, 1883.

4. Kemal ed dîn, *loc. cit.*, est le seul à nous fournir des renseignements détaillés sur les premières opérations de l'armée grecque. Bizaa est à identifier avec le Βορζά de l'*Alexiade*, XIII, 12, p. 239.

5. Nikétas Choniatès, pp. 36-37.

6. *Id.*, p. 37.

tins, ayant été pris par l'ennemi, annoncèrent l'arrivée de l'empereur ; aussitôt cette nouvelle fut portée à Alep.

Le siège de Bizaa dura jusqu'au 8 avril[1]. A cette date, la femme qui commandait la ville capitula ; elle demanda et obtint que les habitants auraient la vie sauve. Kemal ed dîn reproche aux vainqueurs de ne pas avoir observé les conditions de la capitulation une fois qu'ils furent les maîtres de la ville. Plus de six mille Musulmans tombèrent aux mains du basileus, qui en confia la garde à un corps commandé par un officier du nom de Thomas[2]. Plus d'une semaine fut employée par l'armée à poursuivre dans les environs de Bizaa les Musulmans fugitifs qui pour la plupart s'étaient réfugiés dans les grottes d'El Bab. Ils y furent impitoyablement enfumés par ordre de l'empereur[3]. Une fois maître de Bizaa, l'empereur remit la ville au comte d'Edesse et donna l'ordre de reprendre la marche en avant (18 avril). Les Byzantins se dirigèrent sur Alep et vinrent camper à huit milles de cette ville, à Naourra[4]. Le 19 avril l'empereur, Raimond de Poitiers et Jocelin faisaient dresser leurs tentes en vue d'Alep à Saada, un peu au sud de la ville, sur les bords du Kowaik[5].

Le siège de Bizaa paraît avoir coûté aux alliés la prise d'Alep qu'ils croyaient trouver presque sans défenseurs. En effet, les habitants d'Alep informés, comme nous l'avons vu, de l'entrée en campagne de l'armée byzantine, s'empressèrent de prévenir Zengui, alors devant Emesse. L'atabek désireux de conserver Alep, une des citadelles les plus fortes de l'Islam en Syrie[6], renvoya immédiatement avec les contingents d'Alep le gouverneur de cette ville, Sarf ed dîn Sawar, auquel il confia en outre le commandement d'un corps de cinq cents cavaliers. Dès le 9 avril, ces secours en-

1. La ville fut prise le 8 avril, d'après Ibn el Athir, *El Kamel Altevarykh*, dans *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. I, p. 425 ; le septième jour du siège d'après Kemal ed dîn, *loc. cit.*

2. Kemal ed dîn, *loc. cit.*, à compléter par Ibn el Athir, *op. cit.*, pp. 424-426 ; Kinnamos, I, 8, m. 19 ; Nikétas Choniatès, pp. 36-37.

3. Kemal ed dîn, *loc. cit.*

4. Je ne sais avec quelle localité identifier le Βέμπετς de Nikétas Choniatès, p. 37 ; Manbidj est bien à l'est.

5. Kemal ed dîn, *loc. cit.*

6. Ibn el Athir, *Histoire des Atabeks*, dans *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. II, 2, p. 111. Pendant le séjour de Jean en Cilicie, la ville avait été mise en état de défense, Kemal ed dîn, *op. cit.*, *ibid.*, t. III, p. 673.

traient dans Alep dont le gouverneur eut par conséquent dix jours pour préparer la défense [1]. Il semble bien que Jean Comnène ait nourri l'espoir de surprendre la ville ; en effet, dès qu'une attaque dirigée, le 20 avril, contre la tour El Ghanem lui eut montré que la place possédait une garnison, il se hâta de lever le siège, et, dès le 21, l'armée se mettait en marche pour gagner Saïda [2]. Le 22 avril, un détachement des troupes alliées parut devant El Atharib dont la garnison musulmane, renonçant à toute tentative de défense, s'était retirée en emportant ses biens les plus précieux et en brûlant les autres [3] (22 avril).

Les Grecs et les Latins occupèrent donc la ville sans coup férir, et dans la citadelle s'installa une garnison commandée par l'officier du nom de Thomas dont nous avons déjà parlé [4]. Les prisonniers faits sur l'ennemi furent parqués dans les fossés de la ville et dans les enclos pour le bétail. Pendant ce temps, le gros de l'armée poursuivait sa marche en avant. La garnison laissée à El Atharib ne tarda guère à être attaquée par les Musulmans. Quelques-uns des prisonniers ayant réussi à s'enfuir gagnèrent Alep, où ils informèrent Sawar de la prise d'El Atharib et du départ des Byzantins. Aussitôt Sawar se porta sur El Atharib ; il surprit au matin les Grecs qui étaient dispersés dans les environs, et réussit à délivrer tous les prisonniers qu'il emmena à Alep (24 avril). D'après Ibn el Athir, la garnison aurait été massacrée ; au contraire, Kemal ed dîn ne parle pas de la reprise de la ville [5].

Pendant ce temps, Jean Comnène s'était porté sur Maarat en Noman qu'il quitta, le 26 avril, pour aller assiéger Kafarthab qui, après un siège de peu de durée, se rendit. Le basileus se dirigea alors vers la vallée de l'Oronte, dans le dessein d'aller soumettre

1. Kemal ed dîn, *loc. cit.*
2. *Id.* et Nikétas Choniatès, p. 37.
3. Kemal ed dîn, *loc. cit.* El Atharib est le Φέρεπ de Nikétas Choniatès, p. 37, cf. *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 171. D'après le chroniqueur grec, Jean aurait lui-même conduit l'armée contre El Atharib ; il aurait remis cette place à un seigneur latin. Kemal ed dîn contredit formellement Nikétas.
4. D'après Kinnamos, I, 8, p. 19, les troupes de Thomas auraient été écrasées en escortant les prisonniers sur la route d'Antioche. Il résulte du récit de Kemal ed dîn, *op. cit.*, p. 678, que le corps de troupes chargé de la garde des prisonniers et par suite celui de Thomas fut envoyé à El Atharib.
5. Ibn el Athir, *El Kamel Altevarykh*, dans *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. I, p. 426 ; Kemal ed dîn, *ibid.*, t. III, p. 676.

Schaizar, place très forte s'élevant sur un plateau que le fleuve entourait de trois côtés; il espérait pouvoir s'emparer facilement de cette place, qui n'appartenait pas à l'atabek[1]. Les seigneurs de Schaizar, de la dynastie des Mounkidhites, avaient réussi jusque-là à sauvegarder leur indépendance, grâce à la situation exceptionnelle de leur capitale. L'*Autobiographie* d'Ousâma nous fournit de précieux renseignements topographiques sur la ville dont Jean Comnène et les Latins allaient entreprendre le siège. « Une bordure de montagnes, les monts Ansâriyya limitaient à l'ouest l'horizon. La ville haute que les émirs habitaient se dressait fièrement sur une éminence escarpée. Il ne semble pas que la configuration du plateau ait été altérée sensiblement par les tremblements de terre nombreux et formidables qui en Syrie, au XIIe siècle, détruisirent les monuments et décimèrent les populations. Comme au temps de Guillaume de Tyr, les voyageurs modernes ont remarqué que le plateau présente encore aujourd'hui une surface très allongée mais dont le peu de largeur est hors de proportion avec la longueur. La citadelle qui faisait saillie au-dessus des autres constructions se profilait en coupes étagées de plus en plus étroites et l'aspect du monument lui a fait donner un nom éclos certainement sur les lèvres de quelque homme du peuple : « la crête du coq ». En dehors de la citadelle on voyait également de loin une tour qui, semblable au minaret d'une mosquée, désignait aux regards la résidence de l'émir et sur laquelle se balançait un drapeau suspendu à la hampe d'une lance. Au-dessous de ce château-fort, du côté nord-est de la montagne, avait été frayée l'unique voie par laquelle piétons et cavaliers pouvaient parvenir au sommet. La route, après avoir contourné à découvert les flancs de la montagne, traversait l'Oronte sur un pont de pierre supporté par trois rangées d'arches et s'enfonçait ensuite dans un tunnel taillé dans le roc[2]. A mi-côte environ le chemin était coupé par un fossé que l'on

1. Ibn el Athir, *loc. cit.*; Kinnamos, I, 8, p. 19, mentionne la prise de Hama; cette place sise au sud de Schaizar ne paraît pas avoir été occupée par les Byzantins, cf. Ibn el Athir, *Histoire des Atabeks*, dans *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. II, 2, p. 99. Sur Schaizar, cf. Sachau, *Reise in Syrien und Mesopotamien*, p. 68.

2. Voir sur cette route la photogravure de Schaizar, dans Sachau, *Reise in Syrien und Mesopotamien*, p. 68, cf. Derembourg, *op. cit.*, p. 9, note 3.

traversait sur une passerelle en bois. Etait-elle rompue, toute communication avec le dehors devenait impossible[1]. »

En 1138, la principauté de Schaizar était gouvernée par l'émir Aboû'l Asakir Soultân.

Jean Comnène et ses alliés pénétrèrent sans difficulté sur le territoire de Schaizar, car les habitants du village Madinat Al Djisr « le village du pont », sur la rive droite de l'Oronte, à l'extrémité du pont qui donnait accès à la ville[2], s'enfuirent à l'approche de l'ennemi et vinrent chercher un refuge à Boukoubais, à l'ouest, en face de Schaizar[3]. Al Djisr fut emporté par le corps des Petchénègues, qui pillèrent le village[4], et, le 28 avril, Jean Comnène s'y installait[5]. Aussitôt l'armée alliée que Kemal ed dîn évalue à deux cent mille hommes commença le siège. Dès le jour de leur arrivée, les Grecs s'installèrent sur la colline qui domine la ville à l'est[6]. Le lendemain, vers le soir, les assiégeants montèrent à cheval et assaillirent la place où ils pénétrèrent, mais ils furent repoussés et durent se retirer[7].

Il semble que cette première attaque ait eu pour objet la ville basse, car dans le récit qu'en donne Nikétas Choniatès, il est question de cavaliers précipités dans le fleuve[8]. Peut-être même les Grecs et les Latins réussirent-ils à s'emparer d'une partie de la ville basse ; nous voyons, en effet, que Raimond de Poitiers s'installa dans la mosquée de Samnoûn tandis que Jocelin campait sur la place publique où se disait la prière[9].

Deux jours après le commencement du siège (30 avril), l'empereur fit dresser, sur la montagne qui fait face à la citadelle de

1. Derembourg, *op. cit.*, pp. 8-9. Sachau, *loc. cit.*, évalue à quarante minutes le temps qu'il faut pour monter de la vallée à la citadelle.

2. Les éditeurs du *Recueil des historiens des croisades* ont confondu Al Djisr avec le Djisr el Hadid d'Antioche, *Hist. orientaux*, t. III, p. 677, *Hist. grecs*, t. II, p. 172. Al Djisr est l'Ἰστριον de Nikétas Choniatès, p. 38.

3. Cf. Derembourg, *op. cit.*, p. 17, note 5.

4. Nikétas Choniatès, p. 38.

5. Kemal ed dîn, *loc. cit.*, parle du jeudi 29 ; or, en 1138, le 29 avril est un vendredi.

6. Ibn el Athir, *Histoire des Atabeks*, dans *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. II, 2, p. 99.

7. Kemal ed dîn, *loc. cit.*

8. Nikétas Choniatès, p. 39. Guillaume de Tyr, XV, I, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. occidentaux*, t. I, p. 656, raconte également que les alliés ayant passé le pont vinrent camper devant les faubourgs de la ville.

9. Kemal ed dîn, *loc. cit.*

Schaizar[1], dix-huit mangonneaux et quatre machines plus petites[2] qui battirent le terrain au bord de la rivière et empêchèrent ainsi les assiégés de s'approvisionner d'eau[3]. La ville ne fut pas épargnée par le jet des pierres. Ousâma, à ce sujet, nous fournit des détails intéressants sur les effets de l'artillerie byzantine[4].

« Parmi les merveilles des destinées, raconte-t-il, je dirai ce qui se passa lorsque les Grecs vinrent camper devant Schaizar, en l'an 532. Ils avaient dressé contre la place des machines de guerre effrayantes qu'ils avaient apportées avec eux de leur contrée. Elles lançaient des pierres parcourant des distances infranchissables même pour les flèches en bois, des pierres pesant de vingt à vingt-cinq livres.

« Un jour les Grecs atteignirent la maison d'un de mes amis nommé Yousouf, fils d'Aboûl-Garîb. Elle fut surchargée en haut et détruite de fond en comble par une seule pierre.

« Sur un château fort, dans la résidence de l'émir, on avait attaché un bois de lance au bout duquel flottait un drapeau. Le chemin par lequel les habitants montaient vers la citadelle passait au-dessous. Une pierre de la catapulte arriva sur le bois de lance, le rompit juste au milieu et s'appesantit sur la fente qui renfermait le fer. Le fer tomba sur la route pendant qu'un de nos compagnons descendait. De cette hauteur entraînant avec lui la moitié du bois de lance, le fer s'enfonça dans les clavicules de cet homme et ressortit vers le sol après l'avoir tué.

« Khotlokh, un mameloûk de mon père, m'a raconté ce qui suit en propres termes : « Pendant le siège de Schaizar par les Grecs « nous nous reposions une fois dans la salle d'entrée de la forteresse avec notre équipement et nos épées. Tout à coup, un vieillard vint à nous en courant et dit : « O Musulmans, défendez « vos femmes ! Les Grecs sont entrés avec nous. » Nous fîmes dili-

1. D'après Nikétas Choniatès, p. 39, l'empereur divisa son armée. La montagne où furent installées les machines de jet s'appelle Djouraidjis (Saint-Georges), Derembourg, *op. cit.*, p. 159. Kemal ed dîn, *loc. cit.*, parle du samedi pour cette attaque, voir à ce sujet la note 5. p. 139.

2. Cf. Derembourg, *loc. cit.*, note 4.

3. Kemal ed dîn, *loc. cit.*

4. Ousâma, *Autobiographie*, trad. Derembourg, *Revue de l'Orient latin*, t. II (1894), pp. 439 et sq.

« gences pour saisir nos épées et partir, rencontrer ceux qui « étaient montés par un point découvert du mur où les catapultes « avaient pratiqué une brèche, les battre par le choc de nos épées, « les expulser, nous élancer à leur poursuite, enfin les ramener « de force vers leurs compagnons d'armes, revenir sur nos pas et « nous disperser. Je restai avec le vieillard qui avait jeté parmi « nous l'effroi. Il s'arrêta et tourna sa face vers le mur pour cra- « cher. Je le quittai, mais aussitôt j'entendis le bruit d'une chute. « Je me retournai et voici que le vieillard avait la tête abattue par « une pierre de catapulte qui l'avait séparée du corps et incrustée « dans la muraille, tandis que sa moelle avait coulé tout autour sur « le mur...

« Une pierre de catapulte frappa également un de nos compa- « gnons qui eut le pied fracturé. On l'apporta auprès de mon oncle, « qui était assis dans la salle d'entrée de la forteresse. « Faites venir, « dit mon oncle, le renoueur ». Or, il y avait à Schaizar un opé- « rateur nommé Yahyâ qui excellait à remettre les luxations. On « l'amena. Il s'occupa de remettre le pied du malade, et à cet effet « il s'installa avec lui dans un lieu abrité à l'extérieur de la cita- « delle. Malgré les précautions, une pierre vint frapper la tête du « blessé et la fit voler en éclats... »

Pendant dix jours, la lutte autour de Schaizar se poursuivit avec âpreté. A diverses reprises les faubourgs de la ville furent pris par les assiégeants, mais ils ne purent jamais en demeurer entièrement les maîtres. Jean Comnène était l'âme de l'attaque ; depuis la première heure du jour jusqu'à la dernière, on le voyait partout, coiffé d'un casque d'or, se multipliant, encourageant les uns, pressant les autres, relevant les courages, ranimant l'ardeur des combattants et excitant les servants des machines de jet à lancer sans interruption des pierres sur la ville. Guillaume de Tyr, dont le témoignage ne saurait être suspect, rend un éclatant témoignage au courage du basileus et à ses qualités de chef d'armée [1]. D'après Nikétas Choniatès [2], Jean Comnène, devant Schaizar, aurait donné à son armée une nouvelle formation dont la base fut la division

1. Guillaume de Tyr, XV, 1.

2. Le texte de Nikétas Choniatès, p 39, de l'édition de Bonn doit être corrigé d'après l'édition de l'Académie des inscriptions, *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t.I, p. 219 ; au lieu de τὸ τῶν ἐκλεκτῶν, il faut lire τὸ ἐκ Κελτῶν.

par nationalité ; les troupes byzantines auraient été dès lors partagées en quatre corps : les Macédoniens, les Celtes, les Petchénègues et les Turks[1].

Au bout d'une semaine, l'ardeur des assiégeants diminua, l'attaque se ralentit et bientôt on se contenta de faire jouer les machines de siège. Puis brusquement, le 21 mai, l'empereur donna l'ordre de lever le camp ; la retraite de l'armée fut si rapide que les Grecs durent brûler un certain nombre de leurs machines et en abandonner d'autres qui, plus tard, furent transportées à Alep[2]. Les causes de la retraite de l'armée byzantine nous sont mal connues, et les derniers jours du siège furent marqués par des incidents sur lesquels nous sommes fort imparfaitement renseignés.

D'après Ibn el Athir, le départ de Jean Comnène aurait été motivé par l'entrée en scène de Zengui, et aurait été dû aux intrigues de celui-ci[3]. Je ne crois pas que cette manière de voir puisse être adoptée. L'approche de l'armée byzantine avait jeté la terreur dans le monde musulman de Syrie et de Palestine, mais telles étaient les divisions des émirs que c'est à peine si l'union des chefs les plus menacés put se faire. Au moment de l'entrée en campagne de Jean Comnène, lors du siège de Bizaa, Zengui avait en toute hâte fait demander des secours au sultan de Bagdad, qui n'écouta pas sa demande. Pour obtenir les troupes qu'on lui refusait l'envoyé de Zengui dut organiser une véritable émeute populaire. Un vendredi, dans deux mosquées de Bagdad, à l'heure de la prière, un certain nombre de Musulmans apostés dans ce but interrompirent les cérémonies par leurs cris. En même temps qu'ils déchiraient leurs vêtements, ils se lamentaient sur le sort de leurs frères de Syrie que le sultan se refusait à secourir alors qu'ils étaient menacés par les Grecs. Bientôt, disaient-ils, ce sera notre tour à souffrir, car il n'est pas douteux que les Byzantins, une fois la Syrie conquise, ne se dirigent sur Bagdad. Ces manifestations violentes excitèrent une vive émotion parmi la population qui se rendit en foule devant

1. Il faut vraisemblablement entendre par les Macédoniens les contingents d'Europe et par les Celtes les corps auxiliaires normands. Cf. *supra*, p. 22.

2. Kemal ed din, *op. cit.*, p. 678.

3. Ibn el Athir, *El Kamel Altevarykh*, dans *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. I, p. 428 ; et *Histoire des Atabeks*, *ibid.*, t. II, 2, p. 100.

le palais du sultan. Celui-ci sous la pression de l'opinion populaire dut accorder à l'envoyé de Zengui les secours qu'il avait jusque-là inutilement réclamés. Rien ne nous montre mieux combien les émirs musulmans étaient divisés que les craintes conçues par les lieutenants de Zengui qui regardaient comme perdus pour leur maître tous les pays que traverseraient les troupes fournies par le sultan [1].

La demande adressée à Bagdad par l'atabek de Mossoul nous montre que celui-ci n'osait avec ses seules forces combattre contre les Grecs auxquels il se reconnaissait inférieur. C'est là ce qui explique l'attitude adoptée par Zengui quand l'émir de Schaizar, Soultân, le pria de le secourir [2]. En apprenant que les Grecs et les Latins approchaient, Zengui avait abandonné le siège d'Emesse et s'était replié sur Salamya d'où il fit passer l'Euphrate à tous ses bagages qu'il envoya à Racca [3]. Ses troupes étant ainsi devenues plus mobiles, l'atabek, tandis que les Grecs assiégeaient Schaizar, vint s'installer entre cette ville et Hama ; chaque jour, il envoyait des troupes harceler l'armée grecque et enlever les convois. Quoique décidé à ne point livrer bataille au gros des forces byzantines, il espérait par ces alertes continuelles décider l'empereur à sortir de la région montagneuse où il avait installé ses troupes. Le basileus qui craignait quelque embuscade se refusa toujours à écouter les conseils des seigneurs latins qui, connaissant mieux les forces dont disposait l'atabek, auraient désiré poursuivre celui-ci [4].

Ne pouvant rien par la force, Zengui aurait, d'après Ibn el Athir, eut recours à l'intrigue ; il aurait cherché à éveiller les défiances réciproques des Grecs et des Latins et aurait ainsi réussi à jeter la discorde dans le camp ennemi [5]. Pour Kemal ed dîn, Zengui n'aurait été pour rien dans la décision de lever le siège de Schaizar ; les Grecs auraient décidé la retraite en apprenant que Kara Arslan

1. Ibn el Athir, *El Kamel Altevarykh*, *loc. cit.*, et *Hist. des Atabeks*, dans *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. II, 2, pp. 110-113.
2. Ibn el Athir, *El Kamel Altevarykh*, *ibid.*, t. I, p. 427, et *Histoire des Atabeks*, *ibid.*, t. II, 2, p. 99.
3. Ibn el Athir, *El Kamel Altevarykh*, *ibid.*, t. I, p. 426.
4. Ibn el Athir, *op. cit.*, p. 427, et *Histoire des Atabeks*, p. 99.
5. Ibn el Athir, *loc. cit.*

ben Daoud ben Sokman ben Ortok, émir de Hisn Keïfâ, avait franchi l'Euphrate et s'approchait avec une armée de cinquante mille hommes [1].

Il y a vraisemblablement une part de vérité dans chacune des versions que nous venons de rapporter. Que le bruit, faux d'ailleurs, se soit répandu qu'une grande armée musulmane s'apprêtait à créer une diversion, il n'y a à cela rien d'impossible d'autant plus que, si une intervention de Kara Arslan paraît peu vraisemblable, d'une part, les troupes envoyées de Bagdad s'étaient réellement mises en marche [2], et que, d'autre part, Maçoud, le sultan d'Ikonium, avait profité de l'éloignement des forces byzantines pour attaquer la Cilicie et s'emparer d'Adana [3]. Peut-être ces nouvelles décidèrent-elles l'empereur à se replier, mais, déjà auparavant, Jean était résolu à cesser les hostilités à cause de l'attitude des chefs latins. Il n'est pas douteux qu'entre les Latins et les Grecs des heurts se produisirent qui mécontentèrent excessivement l'empereur. Guillaume de Tyr, que l'on ne saurait accuser de partialité envers les Grecs, oppose à l'attitude courageuse du basileus, lors du siège de Schaizar, la nonchalance de Raimond de Poitiers et de Jocelin, comte d'Édesse, qui, au lieu de combattre, passaient leur temps à jouer aux dés [4]. Plusieurs fois repris par l'empereur, ils ne tinrent aucun compte des observations de celui-ci qui dut être d'autant plus irrité contre ses alliés que nombre de Latins prenant modèle sur eux négligaient leurs devoirs militaires, et laissaient aux Byzantins toute la peine du siège. On voit que, pour mettre aux prises Grecs et Latins, il n'y eut pas besoin de l'intervention de Zengui, comme le suppose Ibn el Athir.

Sur ces entrefaites, Soultân, qui se voyait chaque jour plus exposé à une attaque générale, demanda secrètement à l'empereur

1. Kemal ed dîn, *op. cit.*, dans *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. III, p. 678. Nikétas Choniatès, p. 40, dit que l'empereur se décida à partir en apprenant qu'Edesse était menacée par les Musulmans.

2. Ibn el Athir, *Histoire des Atabeks*, dans *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. II, 2, p. 112.

3. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 245 ; d'après cet auteur, ce fut là ce qui détermina Jean Comnène à lever le siège de Schaizar, cf. Bar Hebraeus, t. II, p. 328.

4. Guillaume de Tyr, XV, 2, p. 657.

de traiter et offrit une forte indemnité de guerre [1]. Très mécontent du prince d'Antioche et du comte d'Edesse et se rendant compte que malgré leurs serments il ne pouvait rien espérer d'eux, l'empereur avait déjà décidé avec ses conseillers qu'il saisirait le premier prétexte honorable qui se présenterait pour se retirer [2]. L'offre de l'émir de Schaizar fut donc la bienvenue. Soultân dut payer une forte somme d'argent; en outre, il offrit à l'empereur des chevaux, des étoffes de soie tissées d'or, une table précieuse et une croix en rubis qui toutes deux avaient été enlevées à Romain Diogénès, lors de sa défaite à Manzikert. D'après Kinnamos, l'émir aurait, en outre, promis un tribut annuel [3]. Dès que l'indemnité de guerre eut été payée, l'empereur fit par des hérauts donner l'ordre de lever le siège [4]. Les négociations avec Soultân avaient été conduites très secrètement et il semble résulter du récit de Guillaume de Tyr que ni Raimond, ni Jocelin, ne connurent la décision impériale avant que fûssent donnés les ordres de départ. En vain, l'un et l'autre supplièrent l'empereur de continuer les hostilités. Jean se montra inflexible et maintint les ordres donnés.

Dans toute cette affaire un rôle fort louche fut joué par le comte d'Edesse. L'archevêque de Tyr accuse formellement Jocelin d'avoir cherché à brouiller Raimond de Poitiers et Jean Comnène, par crainte de voir le premier devenir trop puissant, grâce à l'appui du basileus [5].

En quittant Schaizar, l'armée byzantine remonta vers le nord, se dirigeant sur Apamée, en suivant la route qui longe à quelque distance l'Oronte. Les derniers contingents grecs abandonnèrent Al Djisr seulement pendant la nuit du 22 au 23 mai [6]. La levée du siège et la retraite des assiégeants enhardirent les Musulmans, qui jusque-là n'avaient osé en venir aux mains. Tout d'abord les gens d'Al Djisr, qui, lors de l'arrivée des ennemis, avaient été chercher un refuge à Boukoubais, tentèrent de disputer le passage aux

1. D'après Kinnamos, I, 8, pp. 19-20, Soultân avait déjà une fois offert de payer une contribution de guerre, mais ses offres avaient été repoussées.
2. Guillaume de Tyr, XV, 2, dans *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, I, pp. 657-658.
3. Guillaume de Tyr, *loc. cit.*; Nikétas Choniatès, p. 40; Kinnamos, I, 8, p. 20.
4. Guillaume de Tyr, *loc. cit.*
5. *Id.*
6. Kemal ed din, *loc. cit.*

Byzantins. Puis l'émir Salah ed dîn, lieutenant de Zengui, qui, de Hama, était venu dans les environs de Schaizar, le jour même où la retraite commençait, se lança sur les traces de l'ennemi et occupa Kafartâb. Arrivé à Schaizar, le 22 mai[1], Zengui se serait mis à la poursuite de l'armée grecque[2] et, d'après Kemal ed dîn, aurait aussitôt réclamé aux Latins Antioche et son territoire[3]. Il n'y a pas lieu, je crois, d'attacher grande importance à ce renseignement du chroniqueur arabe. Les Musulmans ne remportèrent aucun avantage assez sérieux pour permettre une telle exigence. Pendant la retraite d'Apamée sur Antioche, les Byzantins furent continuellement harcelés par leurs ennemis de plus en plus audacieux, mais il n'y eut pas de grande bataille[4], et tout se borna à des combats d'arrière-garde. La tactique des Musulmans s'explique facilement ; le siège de Schaizar n'avait point affaibli les forces byzantines qui demeuraient très supérieures à celles de l'atabek de Mossoul puisque celui-ci, dès qu'il connut le départ des Byzantins, avait arrêté l'envoi des secours qu'il avait réclamés à Bagdad[5]. En retraite, mais non en déroute, l'armée de Jean Comnène demeurait encore redoutable et Zengui n'osa pas courir la chance d'une lutte inégale. Dès le mois de juin 1138, des négociations s'engagèrent entre le basileus et l'atabek ; nous ne savons rien de leur objet[6].

En arrivant à Antioche, Jean Comnène exerça pour la première fois ses droits de suzerain, et fit son entrée solennelle dans la ville, entouré de ses fils, de sa cour et d'un assez grand nombre de ses soldats. A travers les rues décorées de tentures sur lesquelles se détachaient les images saintes, se déroula le cortège triomphal où l'on vit l'empereur à cheval, ayant comme écuyers Raimond de Poitiers et Jocelin. Accueilli aux portes de la ville par le patriarche

1. Kemal ed dîn, *loc. cit.*
2. Ibn el Athir, *El Kamel Altevarykh*, dans *Recueil des historiens des croisades. Hist. orientaux*, t. I, p. 428, et *Histoire des Atabeks*, *ibid.*, t. II, 2, p. 100.
3. Nikétas Choniatès, p. 41. D'après lui les Byzantins auraient fait prisonnier un fils de Zengui et le frère de l'émir Samouch.
4. Ibn el Athir, *op. cit.*, dans *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. I, p. 428, et Kemal ed dîn, *ibid.*, t. III, p. 678.
5. Ibn el Athir, *op. cit.*, dans *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. I, p. 429, et *Histoire des Atabeks*, *ibid.*, t. II, 2, p. 113. Kemal ed dîn, *ibid.*, t. III, p. 678, dit que Zengui fit savoir à Kara Arslan qu'il n'avait pas besoin de lui.
6. Kemal ed dîn, *op. cit.*, p. 679.

entouré de son clergé, Jean Comnène, au milieu d'un immense concours de peuple, fut conduit au chant des hymnes et des psaumes, au bruit des instruments de toute sorte, d'abord à la cathédrale, puis au palais où il s'installa [1].

Ce séjour de Jean Comnène à Antioche fut marqué par de graves incidents sur lesquels Guillaume de Tyr nous renseigne avec détail.

Mécontent de l'attitude de Raimond de Poitiers pendant la campagne qu'ils venaient de conduire en commun, l'empereur résolut de profiter du prestige que lui valait le déploiement de forces militaires fait par l'empire, pour demander l'exécution de la clause du traité, conclu l'année précédente, d'après laquelle le prince d'Antioche devait remettre à son suzerain la citadelle de sa capitale à la première réquisition. Pendant les premiers jours de son séjour à Antioche, il ne fut question de rien et le basileus ne fit que se reposer des fatigues de l'expédition, agissant, dit l'archevêque de Tyr, en tout comme le maître dans sa maison [2]. Pour se concilier les esprits, Jean Comnène combla de ses présents le prince d'Antioche, le comte d'Edesse et les autres barons. Les habitants de la ville ne furent point oubliés et eurent leur large part dans la distribution des largesses impériales. Une fois arrivé le moment qu'il jugeait opportun, l'empereur convoqua en sa présence Raimond de Poitiers, Jocelin d'Edesse et les principaux barons latins. L'assemblée étant réunie, Jean rappela les services qu'il venait de rendre au prince d'Antioche ; il ajouta que l'heure était venue pour lui d'exécuter entièrement les clauses du traité de l'année précédente en chassant les ennemis de la foi, et en remettant à Raimond les territoires qu'il lui avait promis. Après cet exorde, l'empereur continua en insistant sur la difficulté de la tâche qu'il avait à remplir pour tenir ses promesses, tâche qui demandait beaucoup de temps et allait l'entraîner à d'incalculables dépenses. En terminant, le basileus demanda que, suivant le traité conclu, Raimond lui remît la citadelle dont il avait besoin pour y déposer son trésor et assurer à ses troupes la faculté d'entrer dans

1. Guillaume de Tyr, XV, 3, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. I, p. 659.
2. *Id.*, pp. 659-661.

la ville et d'en sortir à leur gré, car il lui était impossible de préparer le siège d'Alep ailleurs qu'à Antioche. En conséquence il requérait Raimond de remplir son devoir de vassal [1].

Les paroles impériales et le ton sur lequel elles avaient été prononcées frappèrent de stupeur les seigneurs latins qui ne surent que répondre. Le comte d'Edesse sauva la situation ; pour gagner du temps il pria le basileus d'autoriser le prince d'Antioche à prendre conseil de ses fidèles au sujet de la demande qui venait de lui être présentée. L'empereur accorda un très court délai, mais ne permit pas, semble-t-il, au prince d'Antioche de quitter le palais [2]. Sans doute, la requête de Jean Comnène ne dut guère surprendre les esprits prévoyants, car nous savons que l'on avait déjà envisagé l'hypothèse d'une telle tentative sur Antioche. Dès le 28 du mois de mars 1138, le pape Innocent II avait par une bulle interdit à tous les Latins de demeurer dans l'armée de l'empereur au cas où il tenterait quelque entreprise contre Antioche [3]. Il n'en reste pas moins établi que les prétentions du basileus jetèrent les Latins dans un complet désarroi. D'une part, au point de vue du droit féodal, la demande du basileus était absolument régulière et les barons latins n'y pouvaient rien trouver à reprendre ; d'autre part, Jean Comnène avait eu soin de faire entrer dans la ville des forces si considérables que toute résistance semblait devoir être inutile.

Pour les Latins la situation était grave et le temps pressait ; le moindre retard pouvait entraîner la perte d'Antioche, le boulevard des chrétientés de Terre Sainte vers le nord. Le comte d'Edesse sut se montrer à la hauteur des circonstances et joua le tout pour le tout [4]. Profitant de ce que les Grecs ne s'attendaient pas, sans doute, à une résistance immédiate, il réussit, en faisant répandre dans la ville par des hommes à lui la nouvelle des exigences

1. Guillaume de Tyr, XV, 3; *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. I, p. 659-660.

2. *Id.*, XV, 4, p. 661 : « *principe in palatio remanente et sui ipsius, ut dicebatur, non habente potestatem* ».

3. Jaffé-Löwenfeld, *Regesta*, n° 7883. Le pape était surtout irrité contre Jean parce que celui-ci, ayant conquis la Cilicie, en avait expulsé le clergé latin, cf. Eude de Deuil, dans Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1223. Sur ce que l'on pensait en Occident du serment de vassalité exigé par Jean des princes latins, cf. *ibid.*

4. Guillaume de Tyr, XV, 4, pp. 661 et sq.

impériales, à susciter en peu de temps une formidable émeute. Bientôt les trompettes retentissent dans les rues, la population latine court aux armes, une foule immense se rassemble poussant des clameurs de mort. Une fois l'émeute bien organisée, le comte monte à cheval et se rend au galop au palais impérial comme s'il fuyait devant la foule. Là, franchissant toutes les consignes, il se précipite dans la pièce où se tenait l'empereur et se jette à ses pieds. Jean, étonné d'un tel manquement aux lois de l'étiquette, s'informe des motifs pressants qui ont ramené le comte d'Edesse. Celui-ci en habile comédien improvise un dramatique récit. S'il a violé les consignes c'est pour échapper à la mort, car à peine, en sortant du palais, avait-il regagné sa demeure que la foule en armes était venue l'assiéger, l'accusant de trahir la cause des Latins et de vendre la ville au basileus. Pour s'emparer de sa personne, on avait enfoncé les portes de son palais et c'est à grand'peine qu'il avait pu échapper au peuple qui demandait sa mort.

Tandis que Jocelin occupait l'empereur par son récit mensonger, ses hommes activaient l'émeute en lançant dans la foule les bruits les plus fantaisistes. On racontait que la ville avait été vendue à Jean Comnène et que tous les citoyens seraient obligés de quitter Antioche, en abandonnant leurs demeures et leurs boutiques. Excitée par ces fausses nouvelles, la fureur populaire grandit, et bientôt les Latins tombent sur tous les Grecs qu'ils rencontrent; le massacre commence, la foule poursuit ses victimes jusque dans le palais impérial.

Jocelin se trouvait avoir bien calculé, car les Byzantins n'ayant pas prévu que les exigences impériales auraient des conséquences aussi rapides n'avaient pris aucune mesure préventive pour maintenir l'ordre. L'émeute les surprit et ils ne purent profiter des forces qu'ils avaient dans la ville. Aussi quand le basileus vit que les siens n'étaient plus en sûreté dans le palais, il commença à craindre pour sa personne et se résolut à céder. Il fit de nouveau appeler en sa présence le prince d'Antioche et ses barons et leur annonça qu'il renonçait à ses demandes et se contenterait de laisser les choses dans l'état où elles étaient demeurées jusque-là. Il les invita à apaiser l'émeute et leur annonça pour le lendemain sa sortie de la ville.

Tout se passa comme il avait été convenu et l'empereur avec ses fils et sa cour quitta Antioche pour aller camper hors de l'enceinte.

Jean Comnène n'avait point été dupe de la comédie jouée par le comte d'Edesse ; se sentant momentanément le moins fort, il sut dissimuler sa colère, mais c'est le cœur ulcéré qu'il quitta Antioche, à la veille du jour où il croyait en devenir maître[1].

Une fois le danger passé et les Grecs sortis de la ville, les seigneurs latins, se doutant bien que le basileus devait être peu satisfait des derniers événements, cherchèrent à rentrer en grâce auprès de lui en rejetant sur le peuple la responsabilité de tous les événements dont Antioche avait été le théâtre. Une ambassade fut donc envoyée au camp impérial pour présenter les excuses de Raimond qui, en gage de sa bonne foi, offrit au basileus de remettre la ville entre ses mains. Trop fin politique pour rompre ouvertement avec les Latins, Jean parut agréer les excuses qu'on lui présentait et consentit même à donner audience à Raimond, à Jocelin et aux principaux barons, mais alors que quelques jours auparavant il avait annoncé son intention d'aller assiéger Alep, il fit part aux princes latins de son départ, rappelé, disait-il, par des affaires urgentes. On se sépara sur de bonnes paroles et sur de vagues promesses, mais en réalité, dès ce moment, Jean avait renoncé à l'alliance latine et l'on peut croire que ce fut alors qu'il conçut le projet que nous le verrons tenter de réaliser, quelques années plus tard, de commencer par la conquête d'Antioche et d'Edesse ses expéditions contre les Musulmans de Syrie.

En somme, la conquête de la Cilicie était le seul résultat réel de l'effort considérable que Jean avait demandé à l'empire ; à cela il faut ajouter que l'expédition contre les Musulmans rehaussa singulièrement le prestige de l'empire grec dont l'action politique venait de nouveau de se faire sentir dans une région où depuis longtemps elle ne s'était plus exercée. Quant à la reconnaissance par les seigneurs latins de la suzeraineté impériale, l'affaire d'Antioche avait montré le cas qu'il fallait faire des serments échangés ; aussi, peut-on dire que, dès lors, l'alliance latino-byzantine

1. Guillaume de Tyr, XV, 5, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. I, p. 663.

avait vécu et que pour combattre les Musulmans les seigneurs latins n'avaient plus à compter sur l'appui effectif du basileus.

En quittant Antioche, l'empereur et ses troupes prirent la route de Cilicie et, une fois l'Amanus franchi, se dirigèrent sur Tarse ; de là, on reprit le chemin de Constantinople [1]. Le retour de l'empereur dans sa capitale fut retardé par toute une série d'opérations contre les Musulmans, car Jean Comnène profita des forces militaires qu'il avait sous la main pour tirer vengeance du sultan d'Ikonium, Maçoud [2]. Celui-ci, en effet, n'avait pas craint, aidé vraisemblablement par Malek Mohammed, d'envahir la Cilicie, pendant le siège de Schaizar. Débouchant, sans doute, par les portes de Cilicie, Massoud avait brusquement paru devant Adana et avait réussi à s'emparer de la ville dont il emmena en captivité les habitants à Mélitène [3]. De là, semble-t-il, on peut conclure que les Musulmans sortirent de Cilicie en suivant la route qui, passant entre le Sarus et le Pyramus, traverse Sision, Badimion, Kolussos, Arabissos et Arka [4].

Aucune des sources que nous possédons ne nous fournit de renseignements précis sur la fin de cette campagne de Jean Comnène. Nous savons seulement que l'empereur fit attaquer par une partie de ses troupes le territoire du sultan d'Ikonium et que Maçoud dut se résoudre à traiter [5]. Etant donné que Guillaume de Tyr mentionne Tarse comme une des localités où séjourna l'empereur en retournant à Constantinople, on peut admettre, vu la situation de cette ville, que l'armée grecque n'a pas suivi la route qui passe à travers les célèbres défilés des Portes de fer, route qui obligeait l'armée grecque à traverser les états de Maçoud dans presque toute leur longueur et, par suite, à soutenir contre les Musulmans une lutte de tous les instants ; or, Nikétas Choniatès indique clairement que seule une faible partie de l'armée fut engagée dans les opérations contre le sultan d'Ikonium

1. Guillaume de Tyr, XV, 5, et 19, *ibid.*, t. I, pp. 665 et 688.
2. Nikétas Choniatès, p. 42, et Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 245.
3. C'est là ce qui me fait croire que le prince danichmendite Malek Mohammed a pris part à cette campagne.
4. Cf. la carte publiée dans Ramsay, *op. cit.*, pp. 266-267.
5. Michel le Syrien, *loc. cit.* Les éditeurs des *Historiens grecs* du *Recueil des historiens des croisades*, t. II, p. 179, paraissent douter de la réalité de cette paix à cause de la guerre qui éclata l'année suivante. Il faut remarquer que cette guerre eut lieu non avec Maçoud, mais avec Mohammed.

et que tout se borna à une guerre de frontière[1]. La route suivie doit donc être cherchée dans le voisinage de la frontière. Aussi me paraît-il fort probable que Jean Comnène sortit de Cilicie par l'une des routes de l'ouest qui partent de Séleucie et aboutissent à Laranda[2]. L'armée grecque, arrivée dans cette ville, dut se diriger vers le lac Karalis par Histra et Isaura ; en continuant, en effet, sur Barata, la voie jusque-là suivie s'infléchit vers le nord-ouest et atteint Ikonium ; or aucune source ne parle d'une attaque de cette ville. Par contre, le chemin que nous supposons avoir été pris par le basileus, suivait à quelque distance la frontière qui, nous le savons, était peu éloignée du lac Karalis[3]. Arrivée à Antioche, l'actuelle Yalovach, l'armée byzantine se dirigea vers la vallée du Sangarios[4], soit par la route Amorion, Orkistos, Midaion, Dorylée, soit par la route Polybotos, Klaneos Nakoleia, Dorylée[5]. De nombreux impedimenta retardaient la marche des troupes qui fut fort lente puisque, en 1139, au moment où Jean se préparait à entrer de nouveau en campagne, il arrivait encore des traînards de la précédente expédition[6].

Tandis que l'empereur regagnait Constantinople, un événement assez important se produisit : Isaac Comnène, le frère du basileus, et son fils Jean, dont nous avons dit la fuite et les intrigues avec les émirs musulmans, firent leur soumission et obtinrent leur pardon[7]. Depuis le moment où nous l'avons vu intriguer avec Gabras et Maçoud, les sources ne faisaient plus mention d'Isaac. C'est très probablement pendant cette période où le silence s'est fait sur lui que le frère de l'empereur se rendit en Terre-Sainte, comme nous l'apprend une œuvre de Prodromos récemment publiée[8]. Isaac visita Jérusalem et plusieurs autres

1. Nikétas Choniatès, p. 42.
2. Cf. la carte publiée dans Ramsay, *op. cit.*, pp. 330-331.
3. Nikétas Choniatès, p. 50, cf. *infra*, p. 181.
4. Deux vers de Prodromos me paraissent indiquer que Jean a suivi au retour la route qui suit la vallée du Sangarios, Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1365 A.
5. Cf. les cartes publiées dans Ramsay, *op. cit.*, pp. 178-179, 196-197.
6. Nikétas Choniatès, pp. 44-45.
7. *Id.*, pp. 42-43.
8. Kurtz, *Unedierte Texte aus der Zeit des Johannes Komnenos*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. XVI, p. 109, cf. *ibid.*, pp. 102-103. La date de 1136 proposée par Kurtz, p. 107, est inexacte.

villes de Palestine ; au cours de ce voyage il fit bâtir à ses frais, au monastère de Saint-Jean-Baptiste, sur le Jourdain, un aqueduc qui amenait l'eau de la source Sainte-Elisa[1]. Ce pèlerinage aux Lieux Saints n'a-t-il eu qu'un but de piété ou, au contraire, Isaac est-il allé en Palestine pour nouer de nouvelles intrigues contre l'empire et chercher à se procurer l'appui des princes latins, on peut le supposer, mais aucun document ne nous renseigne à ce sujet.

Parmi les renseignements que nous fournit Nikétas Choniatès sur le retour d'Isaac Comnène, nous trouvons quelques indications qui nous montrent combien le prestige militaire du basileus fut rehaussé par l'expédition de Syrie. Les succès de Jean ruinèrent la cause d'Isaac qui vit tous ses partisans se détacher de lui, quand ils jugèrent que désormais le succès ne pouvait favoriser les projets du prince rebelle. Beaucoup de fonctionnaires des provinces qui, jusque-là, sans prendre ouvertement parti pour Isaac, étaient demeurés en rapport avec lui, rentrèrent dans le devoir et se refusèrent à trahir l'empereur. Il y a là tout un ensemble de traits grâce auxquels nous voyons qu'à Byzance on a suivi avec un intérêt grandissant les progrès des armées impériales. Ses succès militaires valurent à Jean Comnène une immense popularité ; on se réjouit à Constantinople de la gloire que donnait à l'empire les victoires du basileus et aux yeux du peuple la cause de l'empereur devint véritablement la cause nationale. C'est là ce qui explique comment tous les ambitieux qui, pendant les quinze premières années de son règne, n'avaient cessé de s'agiter dans l'ombre pour renverser le fils d'Alexis renoncèrent à l'espoir de voir aboutir leurs intrigues et abandonnèrent leur chef, Isaac Comnène.

Les sources ne nous donnent aucun renseignement sur la rentrée, sans doute triomphale, que Jean Comnène fit avec ses troupes victorieuses. De grandes fêtes furent données au peuple pour célébrer le succès des armées byzantines et aussi, semble-t-il, pour le mariage de divers membres de la famille impériale. Il y eut notamment des courses à l'hippodrome et des distributions de vivres et de vin[2].

1. Cf. *supra*, p. 18, note 1, et Kurtz, *op. cit.*, p. 102.
2. Nikétas Choniatès, pp. 43-44. Prodromos, dans Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1367. Cette pièce, adressée à Jean à l'occasion de sa dixième entrée en cam-

En rentrant à Constantinople, Jean Comnène n'avait rien abandonné de ses projets sur Antioche et était décidé à entreprendre bientôt une nouvelle expédition pour obliger Raimond à observer le traité conclu. Divers événements retardèrent l'accomplissement de ce dessein : d'une part, en Asie-Mineure, les Musulmans avaient repris l'offensive ; d'autre part, les succès du roi de Sicile empêchèrent l'empereur d'envoyer en Orient le gros des forces byzantines et l'obligèrent à entreprendre avec l'Allemagne de nouvelles négociations pour arriver à une entente contre les Normands d'Italie.

pagne contre les Musulmans, doit se rapporter à 1139 : les événements de Syrie sont les derniers auxquels il soit fait allusion. Par suite, ce qui est dit sur les fêtes données au peuple et sur le mariage des enfants et petits-enfants du basileus me paraît se rapporter à ce séjour de l'empereur à Constantinople.

CHAPITRE VIII

JEAN COMNÈNE, LES VILLES ITALIENNES, LA PAPAUTÉ, LES NORMANDS ET L'EMPIRE ALLEMAND

Pendant la plus grande partie du règne de Jean Comnène, les rapports de l'empire grec avec l'Italie furent dominés par la question normande qui prit une importance toujours croissante, à partir du moment où le comte Roger II réussit à effectuer la réunion du comté de Sicile au duché de Pouille (1127). Jusqu'à cette date, on dut, à Constantinople, se bercer de l'illusion que le danger normand avait disparu, car, sous le règne du duc Guillaume (1111-1127) le duché de Pouille, en pleine décadence, ne pouvait songer à suivre à l'extérieur une politique active. Jean Comnène crut donc pouvoir modifier la ligne de conduite que le péril normand avait imposée à son père et il lui parut que l'intérêt de l'empire imposait une nouvelle attitude vis-à-vis de la République de Venise.

Pendant tout son règne, Alexis Ier Comnène, ayant besoin de la flotte vénitienne pour lutter contre Robert Guiscard et plus tard contre Bohémond, avait entretenu avec Venise les meilleures relations. Par les traités conclus, lors des campagnes de Guiscard contre l'empire grec, les marchands vénitiens avaient obtenu des privilèges commerciaux qui leur créèrent une situation tout à fait exceptionnelle dans les états d'Alexis[1]; aussi, jusqu'à la mort de celui-ci, la République demeura-t-elle fidèle à l'alliance grecque. Lors de la campagne de Bohémond, des navires vénitiens se joignirent à la flotte byzantine[2], et quand, en 1115, Venise tenta d'enlever la Dalmatie aux Hongrois, elle agit d'accord avec le basileus qui lui fournit quelques troupes[3].

1. Cf. mon *Alexis Ier Comnène*, pp. 70 et 237.
2. Dandolo, *Chronicon*, Muratori, R. I. SS., t. XII, p. 261.
3. *Annales Venetici breves*, M. G. H. SS., t. XIV, p. 71 ; *Historia ducum Veneticorum*, *ibid.*, p. 73.

Bien que, depuis le traité de 1111, les Pisans aient été accueillis aussi dans l'empire grec, leur situation était bien loin d'être aussi avantageuse que celle des Vénitiens. Seuls, en effet, de tous ceux qui trafiquaient avec Byzance, ces derniers étaient affranchis du paiement de tous les droits de douane [1]. Aussi, pendant près de quarante années, le commerce de Venise avec Byzance avait-il pris un essor incomparable. Attirés dans l'empire et en particulier à Constantinople par les privilèges dont ils bénéficiaient, les commerçants vénitiens étaient accourus en foule et n'avaient pas tardé à constituer une colonie très florissante, puissante à fois par le nombre et par la richesse [2]. D'immenses fortunes s'étaient faites, et les Vénitiens, en peu de temps, avaient réussi à se créer dans la capitale une situation prépondérante. Bientôt les Byzantins ne virent pas sans jalousie la richesse de ces étrangers établis parmi eux et conçurent à leur égard une vive animosité. La conduite des Vénitiens fixés en territoire grec ne fut peut-être pas très adroite ; peu à peu ils oublièrent qu'ils n'étaient pas dans leur patrie et, agissant comme en pays conquis, ils se mirent à traiter avec le plus profond mépris non seulement les Byzantins des classes inférieures, mais même les personnages revêtus des plus hautes dignités de la cour. Leur morgue et leur superbe les rendirent insupportables aux sujets du basileus et bientôt leur impopularité fut complète.

Tant que vécut Alexis, les choses ne se gâtèrent pas trop, mais il n'en fût pas de même après la disparition du basileus, et quand, à l'avènement de Jean Comnène, le doge Domenico Michiel sollicita, par ses ambassadeurs, le renouvellement des traités de commerce et la confirmation des privilèges dont les marchands vénitiens jouissaient en territoire grec, il vit sa demande repoussée et rencontra chez le basileus le mauvais vouloir le plus complet à l'égard de ses compatriotes qui, semble-t-il, furent alors privés de tous les avantages dont ils avaient jusque-là bénéficié dans l'empire byzantin [3].

1. Kinnamos, VI, 10, p. 281 ; cf. Tafel et Thomas, *Urkunden zur älteren Handels-und Staatsgeschichte der Republik Venedig*, Vienne, 1856, t. I, p. 97.
2. Cf. Heyd, *Histoire du commerce du Levant*, trad. Furcy-Raynaud, Leipsig, 1885, t. I, p. 195, note 2.
3. *Historia ducum Veneticorum*, M. G. H. SS., t. XIV, p. 73 ; Dandolo, *Chronicon*, Muratori, R. I. SS., t. XII, p. 269 ; cf. Heyd, *op. cit.*, t. I, p. 195, note 2.

La dénonciation des traités de commerce apporta le plus grand trouble dans le commerce vénitien ; à Venise on ressentit un très vif mécontentement de l'attitude du nouvel empereur et l'on se préoccupa du moyen de l'amener à résipiscence. Justement la République venait d'organiser une expédition pour porter secours aux Latins de Terre Sainte. Plus de trois cents vaisseaux, peints de couleurs éclatantes et variées, avaient été équipés pour transporter quinze mille soldats et trois cents chevaux ; tout un matériel de siège avait été embarqué[1]. On décida que l'expédition, avant de gagner l'Orient latin, porterait la guerre en territoire byzantin.

Le 8 août 1122, la flotte vénitienne, commandée par le doge Domenico Michiel lui-même, mit à la voile[2]. Après avoir fait escale en Dalmatie pour embarquer divers corps de troupes, les Vénitiens se dirigèrent sur Corfou. Ils débarquèrent dans l'île et commencèrent le siège de sa capitale[3]. Lors de l'expédition de Robert Guiscard, Corfou était tombée presque immédiatement aux mains du conquérant normand ; il n'en fut pas de même lors de l'attaque de Domenico Michiel, et c'est inutilement que les Vénitiens assiégèrent la place, pendant l'automne 1122 et l'hiver 1123. Au printemps, les instances des chrétiens d'Orient, qui réclamaient à grands cris les secours attendus, décidèrent le doge à différer sa vengeance[4]. Le siège fut levé et la flotte remit à la voile. Nous ignorons si les Vénitiens marquèrent par des actes d'hostilité contre les Byzantins les escales qu'ils firent à Modon, à Rhodes et à Chypre[5]. Par contre, quand, en 1124, le doge revint de Syrie, il s'attaqua de nouveau aux possessions byzantines.

A la suite du siège de Corfou, Jean Comnène prit à l'égard des Vénitiens des mesures de rigueur, si bien que, à son retour de Syrie, Domenico Michiel fut traité en ennemi. Sa flotte ayant fait escale

1. Foucher de Chartres, l. III, xiv et xv, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. III, p. 449 ; Dandolo, *Chronicon*, Muratori, R. I. SS., t. XII, p. 269.
2. *Annales Venetici breves*, M. G. H. SS., t. XIV, p. 71.
3. *Historia ducum Veneticorum, ibid.*, p. 73.
4. *Ibid.*
5. Kinnamos, VI, 10, p. 281, place à l'aller l'attaque par les Vénitiens des villes impériales, ce qui est une erreur, cf. Streit, *Venedig und die Wendung des vierten Kreuzzugs gegen Konstantinopel*, Anklam, 1877, p. 37, note 61.

à Rhodes pour se ravitailler, les Byzantins lui refusèrent des vivres à quelque prix que ce fût. Les Vénitiens débarquèrent, enfoncèrent les portes de la ville, la prirent et la pillèrent[1]. Après Rhodes, Chio tomba au pouvoir du doge, qui s'y établit avec ses troupes et y séjourna pendant les derniers jours de 1124 et une partie de l'année suivante. Chio, pendant toute cette période, servit aux Vénitiens de base d'opérations et de dépôt. C'est là que vint s'entasser tout le butin provenant des diverses expéditions que les marins de Domenico Michiel dirigèrent, pendant les premiers mois de 1125, contre Samos, Lesbos et Andros. Au printemps (après le 29 mars), incommodés par les émanations pestilentielles qui s'exhalaient des abattoirs, les Vénitiens quittèrent Chio et la flotte se dirigea vers Venise ; en cours de route, elle fit escale à Modon, qui fut pillée, et dévasta les côtes de Dalmatie[2].

L'année suivante (1126), une nouvelle expédition fut organisée par Venise qui envoya des troupes occuper l'île de Képhalonie. En présence de ces attaques incessantes, Jean Comnène qui n'avait pas une flotte capable d'affronter celle de Venise, préféra abandonner la lutte et fit savoir au doge qu'il était prêt à renouveler les anciens traités. Les Vénitiens, dont le commerce avec Constantinople avait entièrement cessé depuis trois ans, se prêtèrent volontiers à des négociations[3]. Une ambassade vénitienne fut envoyée à Constantinople où elle fut favorablement accueillie et, au mois d'août 1126, un traité fut signé, dont nous ne connaissons qu'une partie, à savoir l'acte par lequel le basileus confirmait aux Vénitiens les privilèges que son père leur avait accordés[4]. Venise, de son côté, dut prendre certains engagements vis à-vis de l'empereur ; malheureusement nous ne possédons pas cette partie du traité alors conclu[5].

1. *Historia ducum Veneticorum*, M. G. H. SS., t. XIV, p. 74.
2. *Ibid.*, et Cerbani, *Translatio sancti Isidori*, dans *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. V, pp. 322 et 332 ; il semble, d'après celui-ci, p. 324, que Jean, après la rupture, ait voulu empêcher certains Vénitiens fixés à Constantinople de quitter l'empire : d'après les *Annales Venetici breves*, M. G. H. SS., t. XIV, p. 71, les Vénitiens auraient pillé dix villes dépendant de Byzance.
3. *Historia ducum Veneticorum*, M. G. H. SS., t. XIV, p. 74.
4. Cet acte est vidimé dans un diplôme de Manuel Comnène, Tafel et Thomas, *op. cit.*, t. I, p. 96.
5. Cf. Tafel et Thomas, *op. cit.*, t. I, p. 98.

Jusqu'à la fin du règne de Jean Comnène, la paix régna entre l'empire grec et Venise et les établissements fondés par les marchands de la République en territoire byzantin purent se développer librement [1].

Il ne semble pas que, vis-à-vis des autres villes de l'Italie, Jean Comnène ait suivi une politique analogue à celle qu'il voulut d'abord adopter contre Venise ; il paraît, au contraire, avoir cherché à favoriser le développement des relations commerciales entre Byzance et les cités maritimes qui entretenaient des rapports d'affaires avec l'empire grec. Nikétas Choniatès vante le soin que le basileus apporta à se concilier les diverses nations qui trafiquaient avec les Byzantins et parle de vaisseaux italiens qui entraient toutes voiles déployées dans le port de Constantinople [2]. Les rares documents que nous possédons sur les rapports de Jean Comnène avec Pise et Gênes confirment les renseignements du chroniqueur grec.

Depuis le traité conclu, en 1111, entre Pise et Alexis Ier Comnène, jusqu'en 1136, nous ne savons rien des relations entre les Byzantins et les Pisans. A l'année 1136, les *Annales pisani* mentionnent la présence à Pise d'ambassadeurs chargés par le basileus de remettre à la cathédrale de cette ville deux cents *pallia*, deux encensoirs d'or et d'argent et un devant d'autel broché d'or [3]. On a remarqué avec raison qu'étant donné ce que nous savons des présents offerts par le basileus, le don fait par Jean Comnène à Pise constituait un cadeau d'une valeur inaccoutumée; aussi a-t-on voulu chercher des raisons à la munificence impériale ; on a donc supposé que les Pisans avaient été, tout comme les Vénitiens, victimes de l'animosité des Grecs envers les marchands occidentaux, et qu'une rupture se serait produite entre Pise et Byzance, au début du règne du fils d'Alexis Ier Comnène ; dès lors, l'importance du cadeau, fait en 1136, s'expliquerait par le fait que Jean Comnène aurait en une seule fois donné tous les *pallia* que, depuis la

1. Il est question du quartier vénitien à Constantinople en 1129, *Cod. diplomaticus civitatis Bergamatis*, ed. Ronchetti, t. II, p. 951, cf. Heyd, *op. cit.*, t. II, p. 196.
2. Nikétas Choniatès, 5, p. 25.
3. Marango, *Annales Pisani*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 240.

rupture, il avait cessé d'envoyer chaque année comme le stipulaient les traités [1].

Pour que cette opinion fût admissible, il faudrait que le nombre des *pallia*, offerts en 1136, correspondît à la somme de ceux que le basileus aurait dû donner, depuis son avènement, à raison de deux par an à la cathédrale de Pise et de un à l'archevêque [2]. Il n'en est pas ainsi : on a donc pour surmonter cette difficulté proposé de corriger le nombre de CC en LI. A cela on a fait remarquer que, dès l'instant qu'on entrait dans la voie des corrections, il était aussi simple de corriger CC en II, ce qui nous ramènerait au chiffre normal des *pallia* que l'empereur s'était engagé à offrir chaque année à la cathédrale de Pise et, par suite, on tirait de là la conclusion que jamais il n'y avait eu de rupture entre Pise et Byzance [3].

Sans entrer dans la voie forcément arbitraire des corrections de texte, on peut, semble-t-il, faire remarquer que, en 1136, Jean Comnène, par suite de certaines circonstances, a pu avoir des raisons particulières de se montrer généreux envers les Pisans afin de garder leur amitié. Cette même année, en effet, Pise fut sollicitée par le roi de Sicile, Roger II, d'abandonner l'alliance byzantine pour embrasser son parti. Jusque-là les Pisans avaient défendu la cause d'Innocent II et, depuis 1133, ils avaient vu leur concours recherché par les seigneurs normands révoltés que soutenaient l'empereur Lothaire et Jean Comnène [4]. Pendant l'été 1133, Robert de Capoue avait obtenu des Pisans et des Génois la promesse d'un secours pour le mois de mars 1134, secours qui fut effectivement envoyé. C'est pour faire échec à ses vassaux rebelles que Roger II avait été amené à entrer, lui aussi, en négociation avec Pise [5]. Il paraît avoir réussi à obtenir que les Pisans cesseraient de secourir les seigneurs normands révoltés. Or, on ne saurait mettre en doute que les adversaires du roi de Sicile, au

1. Langer, *Politische Geschichte Genuas und Pisas im XII Jahrh.*, Leipzig, 1882, pp. 10 et 203. Les envoyés byzantins arrivèrent, sans doute, à Pise en août, cf. Langer, *op. cit.*, p. 204.

2. Cf. le traité conclu par Alexis I[er], Miklosich et Müller, *Acta*, t. III, p. 11.

3. Heyd, *op. cit.*, t. I, p. 197.

4. Cf. mon *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile*, Paris, 1907, t. II, pp. 32-34.

5. Saint Bernard, *Epistolæ*, n° 130, Migne, P. L., t. CLXXXII, p. 285.

premier rang desquels, comme nous le verrons plus loin, se trouvait Jean Comnène, n'aient pas tout tenté pour détacher les Pisans de l'alliance sicilienne : ils y réussirent d'ailleurs [1]. Ne pourrait-on, dès lors, supposer que l'intervention de Jean Comnène s'est produite lors de la descente de Lothaire, c'est-à-dire au moment où le basileus devait être particulièrement soucieux de voir les Pisans refuser leur appui à Roger II. Par là s'expliquerait l'importance des cadeaux impériaux faits en 1136. On pourrait même supposer que, à cette date, les traités existant entre Pise et Byzance furent renouvelés ; nous savons, en effet, par un acte que Jean Comnène a confirmé aux Pisans les privilèges que leur avait accordés Alexis Ier [2].

Les ambassadeurs byzantins venus à Pise, en 1136, repartirent pour Constantinople accompagnés par un envoyé pisan, Ugone Duodi, chargé de ratifier le traité au nom de la ville, et de prendre la direction de la colonie pisane de la capitale. La présence de Duodi à Constantinople nous est attestée en 1141 et en 1143. A cette dernière date, il fut chargé de renouveler avec Manuel Comnène le traité conclu avec son père [3].

C'est seulement vers la fin du règne de Jean Comnène, que la république de Gênes paraît être entrée à son tour en rapport avec l'empire grec. En 1142, pendant l'expédition du basileus en Syrie, deux envoyés génois, Oberto della Torre et Guglielmo della Barca, se rendirent au camp impérial, et ouvrirent avec Jean Comnène des négociations [4]. Nous ne savons rien de plus à ce sujet. On peut supposer que les Génois, dont le commerce était particulièrement actif avec la Syrie et la Palestine, se sont décidés à traiter avec l'empire grec, quand ils ont vu celui-ci sur le point de reprendre en Orient une place prépondérante.

C'est du moment même de la rupture de Byzance avec Venise que paraissent dater les premières relations de Jean Comnène avec la papauté. A cette époque, il paraît y avoir eu entre les

1. Saint Bernard, *Epistolæ, loc. cit.*
2. Müller, *Documenti sulle relazioni delle città toscane coll' Oriente christiano*, Florence, 1879, pp. 45 et 54.
3. *Ibid.*, p. 4 ; cf. Heyd, *op. cit.*, t, I, p. 197.
4. Cafaro, *Annales*, M. G. H. SS., t. XVIII, p. 20. Cf. Langer, *op. cit.*, p. 18, Heyd, *op. cit.*, t. I, p. 198, et Schaube, *Handelsgeschichte der romanischen Völker*, Munich, 1906, p. 229.

papes et les Grecs des rapports d'autant meilleurs qu'ils étaient moins fréquents [1]. Du mois de juin 1124, nous possédons une lettre du basileus au pape Calixte II, concernant ces premiers pourparlers. Ce document est malheureusement très peu explicite, et, sans aucun doute, les plus importantes négociations ont été traitées verbalement. Il résulte de la lettre du basileus que le pape avait envoyé à Constantinople une ambassade pour proposer à l'empereur la réunion de l'Église grecque à l'Église romaine. Dans sa réponse, retardée par une guerre en Orient (il s'agit, sans doute, ici de l'une des premières expéditions de Jean contre les Turks), l'empereur, après quelques considérations générales sur l'utilité de la réunion, informe Calixte II qu'il a fait connaître ses intentions aux envoyés pontificaux, et qu'il lui envoie un homme, possédant toute sa confiance, pour traiter des conditions auxquelles l'accord pourrait se faire. La lettre se termine par l'énumération des présents que l'empereur adresse au pape [2].

A cela se bornent tous nos renseignements. On ne saurait guère douter que Calixte II, en proposant à Jean Comnène la

1. Cf. les lettres de Pierre de Cluni à Jean Comnène et au patriarche de Constantinople, pour leur recommander le monastère de Civitot qu'Alexis avait donné à Cluni. Migne, P. L., t. CLXXXIX, *Epistolæ* nos 39 et 41, pp. 260 et sq. Sans doute, Pierre est intéressé à gagner la bienveillance de ses correspondants ; mais ce qu'il dit du rôle de Jean, comme protecteur de la chrétienté contre les Turks, est très curieux.

2. Theiner, *Monumenta spectantia ad unionem ecclesiarum græcæ et romanæ*, Vindobonæ, 1872, p. 1. Les présents adressés au pape par l'empereur consistaient dans les objets suivants : ἐξάμιτα μεγαλόγραμμα μεγάλα δώδεκα, κοινὰ ἐξάμιτα μεγάλα δώδεκα, κατασφίκτουρα κοινὰ εἰκοσιτέσσαρα, ἐσωφόρια κοινὰ μεγάλα τέσσαρα καὶ τέσσαρα κοντάσημα δύο, τὸ ἓν ὀξὺ καὶ τὸ ἕτερον κοινὸν καὶ διρρόδινα τέσσαρα. Il s'agit de pièces d'étoffe. Le mot *examita* désigne l'étoffe dite samit, et le mot *megalogramma* une étoffe à grandes raies ; un présent analogue fut fait par Manuel à Wibald, cf. Wibald, *Epistolæ*, éd. Jaffé, *Bibliotheca rerum germanicarum*, t. I, Berlin, 1864, n° 325, p. 455. Le mot *esophoria* sert à désigner des vêtements de dessous, cf. Du Cange, *Glossarium*, ad verbum. Il faut rapprocher le mot *tessarakontasima* du mot *triacontasimum* qui nous est connu par la *Chronica Casinensis*, IV, 17 et 46, M. G. H. SS., t. VII, pp. 770 et 785, il s'agit, sans doute, d'étoffe de soie à bandes. Le mot *katasfiktoura* est à rapprocher des mots *cappa catafitti* qui se trouvent dans un inventaire de l'église d'Afrique, de l'époque normande, conservé à Palerme, Garofalo, *Tabularium regiæ ac imperialis capellæ divi Petri in regio panormitano palatio*, Palerme, 1835, p. 35. Enfin il me paraît que le mot *dirrodina* est à rapprocher des mots *pannus diarodon* que nous fait connaître le même inventaire. Falcand, dans sa lettre au trésorier Pierre, parle également de ce genre d'étoffe, cf. mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 704.

réunion des Églises, ait songé surtout à se faire appuyer par celui-ci dans la lutte qu'il soutenait alors contre l'empire allemand. La question traitée entre Rome et Byzance doit être rapprochée de la tentative analogue faite précédemment auprès d'Alexis Ier Comnène. Nous avons raconté ailleurs comment les Romains avaient offert à celui-ci la couronne impériale, et comment le pape Pascal II paraît avoir subordonné tout examen de ce projet à la réunion des Églises. Au temps de Calixte II, la proposition de réunion doit se rattacher à quelque projet analogue; malheureusement l'absence de documents empêche toute précision.

Après la mort de Calixte II, les négociations se continuèrent avec son successeur Honorius II. Celui-ci envoya une ambassade au basileus. La réponse de l'empereur que nous possédons est datée du mois d'avril 1126[1]. Comme la précédente, cette lettre ne contient que des généralités sur les bienfaits de la réunion. Là encore, les questions importantes ont été traitées de vive voix.

Ces négociations ne réussirent pas. Quelques années plus tard (1136), lors de son séjour à Constantinople, Anselme de Havelberg devait discuter avec Nikétas, archevêque de Nicomédie, les diverses questions qui divisaient les deux Églises, mais ce fut là, semble-t-il, seulement une dispute de théologiens, dont la papauté n'avait pas eu l'initiative[2]. Si les tentatives de Calixte II et d'Honorius II n'aboutirent pas, il faut, sans doute, chercher la cause de cet échec dans la conception totalement différente que le pape de Rome et l'empereur de Byzance avaient de leurs rapports réciproques. « Votre pape est un empereur et non pas un évêque », ces paroles d'un envoyé de Jean Comnène, que nous rapporte Pierre Diacre, sont très caractéristiques; elles nous montrent comment à Byzance on se refusa toujours à reconnaître les faits accomplis, et à accorder au pape tout autre pouvoir que le pouvoir religieux[3]. Au fond, ce qui a rendu toujours inutiles toutes les tentatives d'union, c'est que le pape et l'empereur grec craignaient également de faire un marché de dupes, et que tous deux redoutaient, en rétablissant l'unité, de se donner un maître. La conception impériale et la conception pontificale de l'empire s'excluaient l'une

1. Theiner, *op. cit.*, p. 4.
2. Cf. *infra*, p. 168.
3. Pierre Diacre, *Chronicon*, IV, 115, M. G. H. SS., t. VII, p. 833.

l'autre; nous le montrerons plus explicitement en racontant les négociations qui eurent lieu à l'époque de Manuel Comnène.

Après ces deux tentatives, le silence se fait sur les rapports de Rome et de Byzance jusqu'en 1138. Le 28 mars de cette année, nous voyons le pape Innocent II inviter tous les Latins servant dans les rangs de l'armée grecque, à abandonner le service impérial dans le cas où Jean Comnène attaquerait la principauté d'Antioche ou les autres possessions latines d'Orient[1]. Evidemment, le pape regardait avec inquiétude les progrès de l'empire grec du côté de la Syrie. Cette attitude de la papauté s'explique facilement par le fait que la conquête religieuse suivait la conquête politique, car partout où était rétablie l'autorité impériale, des évêques grecs étaient installés à la place des évêques latins. A Antioche même, lors du traité qui reconnut les droits de Jean Comnène sur la ville, il fut stipulé que le patriarche devait être choisi parmi le clergé grec. On conçoit que Rome ait vu sans plaisir, ces progrès de l'église orthodoxe, et ait cherché, dans la mesure où elle le pouvait, à les entraver. Nous ignorons quels furent les résultats de l'attitude adoptée par Innocent II.

Pendant les seize premières années du règne de Jean Comnène, nous ne possédons aucun renseignement sur les relations de Byzance avec l'empire allemand. Le premier fait, qui nous soit connu à ce sujet, est la présence à Mersebourg, au mois d'août 1135, de deux ambassadeurs byzantins, un duc et un évêque, qui se trouvèrent à la cour de l'empereur Lothaire, en même temps que les envoyés de Venise[2].

L'envoi de cette ambassade byzantine avait été motivé par les progrès incessants du roi de Sicile, Roger II. Il est, en effet, permis de dire que toute la politique allemande de Jean Comnène a été inspirée par la crainte du danger que faisait courir à Byzance le voisinage des Normands d'Italie; or, au moment où nous voyons le basileus entamer des négociations avec Lothaire, le péril normand a crû singulièrement. Pendant les premières années de son

1. Jaffé L., n° 7883.
2. *Annales Erphesfudenses*, dans M. G. H. SS., t. VI, p. 540, ad ann. 1135; *Annales s. Petri Erphesf.*, *ibid*, t. XVI, p. 18; *Annales Magdeburg.*, *ibid.*, p. 185; *Annalista Saxo*, *ibid.*, t. VI, p. 769; *Canon. Wissegrad. Contin. Cosmæ*, *ibid.*, X, p. 141.

règne, Jean Comnène avait pu légitimement considérer que les états normands n'étaient plus redoutables pour l'empire grec, et que la question normande avait cessé d'être d'actualité. L'empereur ne se désintéressa pourtant jamais des événements dont l'Italie méridionale était le théâtre, et suivit, avec une attention toujours en éveil, les diverses phases que traversèrent les états normands d'Italie. Tant que vécut le duc Guillaume, la décadence du duché de Pouille fut complète, mais, à sa mort (1127), la situation se modifia complètement. Presque en même temps que la mort du duc, on dut apprendre à Byzance que le comte de Sicile avait réuni à ses états le duché de Pouille, et, bientôt après, fut connue la soumission du prince de Capoue au nouveau duc. Puis, quelques années plus tard, le bruit se répandit que Roger II avait obtenu du pape Anaclet II d'ériger ses états en royaume, et qu'il venait de ceindre la couronne royale dans la cathédrale de Palerme (25 décembre 1130)[1]. Des nouvelles plus favorables avaient succédé ; on avait été informé à Byzance de la révolte presque générale des vassaux du nouveau roi, et on avait pu espérer un moment que la puissance du jeune royaume allait sombrer, mais bientôt la fortune avait changé ; les progrès du roi de Sicile s'étaient accentués chaque jour, jusqu'au moment où Naples elle-même, la dernière ville de l'Italie méridionale où les actes fussent datés des années de règne des empereurs grecs, avait dû ouvrir ses portes à Roger II.

A Byzance, on avait vu avec dépit les progrès de Roger II, dont chaque succès était une blessure pour l'amour-propre byzantin. Le basileus, en effet, avait conservé des prétentions au moins théoriques sur l'Italie méridionale, et continuait à se regarder comme le souverain légitime de la plupart des provinces occupées par les Normands[2]. Aussi voyait-on d'un fort mauvais œil à la cour de Constantinople, tout accroissement de la puissance normande, car chaque progrès des Normands diminuait les chances que les Byzantins pouvaient avoir de reprendre pied en Italie. Entre tant de griefs que le basileus se croyait en

1. Cf. mon *Histoire de la domination normande*, t. I, p. 285 et t. II, p. 8.

2. *Id.*, t. I, p. 3. Sur les prétentions des Byzantins relativement aux provinces ayant jadis appartenu à l'empire, voir ce que Nikétas Choniates, *De Manuele Commeno*, V, 4, p. 208, dit de l'Egypte.

droit d'invoquer contre Roger II, le plus important datait de 1130, car le titre de roi, que Roger avait pris cette même année, constituait au premier chef un outrage à la majesté impériale[1]. Reconnaître à Roger II le titre de roi eût été consacrer la perte des provinces italiennes, abdiquer tout espoir de les rattacher à l'empire. Or, la reconquête de l'Italie fut, pendant tout le XIIe siècle, un rêve caressé par les basileis. Pour donner l'idée de la situation, telle qu'on l'envisageait alors à Constantinople, on ne saurait mieux faire que d'appliquer au basileus les paroles adressées par saint Bernard à l'empereur Conrad, et de dire avec l'abbé de Clairvaux : « Quiconque en Sicile s'érige en roi s'attaque à l'empereur. »

Tant que le roi de Sicile eut à lutter pour faire reconnaître son autorité dans ses états, Jean Comnène, empêché sans doute par ses guerres contre les Turks, les Hongrois et les Serbes, n'intervint pas directement dans les affaires italiennes ; il se contenta d'accueillir favorablement ceux des seigneurs normands qui, pour échapper à la colère de leur suzerain, venaient chercher un refuge en territoire byzantin. Pour punir le basileus de l'appui qu'il prêtait à ses vassaux rebelles, Roger II envoya à divers reprises ses vaisseaux piller les côtes de l'empire grec et s'en prit également aux Vénitiens, alliés de Jean Comnène qui, du fait de la guerre maritime, subirent un dommage de plus de quarante mille talents[2].

A mesure que s'affermit la puissance de Roger II, le péril normand ne fit que croître et on se rendit bientôt compte, à Byzance, de la nécessité d'adopter une politique plus active, car l'ambition du roi de Sicile menaçait l'empire grec, non seulement en Occident, mais aussi en Orient. Au fur et à mesure que se développèrent les plans de Roger II, le danger apparut plus clairement, et on comprit bientôt que le roi de Sicile songeait à s'assurer l'hégémonie de la Méditerranée. C'est avec inquiétude qu'on avait suivi, à Constantinople, le développement pris par la flotte normande[3]

1. *Annales Erphesf.*, ad annum 1135, dans M. G. H. SS., t. VI, p. 540 ; Kinnamos, III, 2, pp. 91-92.
2. *Annales Magdeburg.*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 185 ; *Annalista Saxo, ibid.*, t. VI, p. 769 : *Canon. Wissegrad. Cont. Cosmæ, ibid.*, t. IX, p. 141 ; *Annales Erphesf., ibid.*, t. IV, p. 540, ad. ann. 1135.
3. Au siège de Bari, Roger II a une flotte considérable. Cf. Chalandon, *op. cit.*, t. I, p. 399.

et qu'on avait vu les premiers établissements fondés par Roger II sur les côtes d'Afrique, car par ce moyen le roi de Sicile tendait à devenir maître du commerce maritime de tout le bassin occidental de la Méditerranée[1]. La politique normande, non contente de ce premier succès, cherchait à rendre la Sicile également maîtresse du bassin oriental, et ne cachait pas les ambitieux desseins qu'elle nourrissait à l'égard des pays de l'Orient latin. Déjà, lors du mariage de la comtesse de Sicile, Adélaïde, veuve de Roger Ier, avec le roi de Jérusalem, Baudouin, il avait été stipulé, au cas où ce dernier mourrait sans héritier, que la couronne de Jérusalem serait attribuée à Roger II[2]. Plus récemment, à la mort du prince d'Antioche, Bohémond II (1130), Roger II avait élevé des prétentions à sa succession, prétentions qui furent repoussées surtout à cause de l'opposition de Raoul, patriarche d'Antioche[3]. Le roi de Sicile ne s'était, d'ailleurs, pas tenu pour battu et n'avait pas renoncé à ses vues. Nous savons qu'il faisait, en 1135, surveiller étroitement tous les ports de ses états pour empêcher de passer en Orient Raimond, le fils du comte de Poitiers, qui se rendait à Antioche pour y épouser Constance, fille et héritière de Bohémond II[4]. Les intentions du roi de Sicile étaient si connues que, pour traverser le royaume normand, Raimond de Poitiers dut se déguiser ; il réussit ainsi à déjouer la surveillance dont étaient l'objet tous les voyageurs partant pour la Terre-Sainte.

Les tentatives de Roger II pour prendre pied en Orient durent être d'autant plus mal vues à Constantinople qu'elles contrecarraient la politique byzantine dont la reprise de la Syrie était devenue l'objectif immédiat. Laisser le roi de Sicile s'installer à Antioche, c'était s'exposer à le voir attaquer l'empire grec à la fois en Occident et en Orient.

Jean Comnène, pour arrêter les progrès de la monarchie normande, se décida à s'adresser à l'empereur Lothaire qui, lui aussi,

1. *Annales Erphesf.*, *loc. cit.*
2. Cf. Chalandon, *op. cit.*, t. I, p. 361.
3. Guillaume de Tyr, XV, 12, *Recueil des historiens des Croisades, Hist. occidentaux*, p. 677. Cf. Chalandon, *op. cit.*, t. II, p. 124.
4. Cf. Chalandon, *loc. cit.* ; Roger n'abandonna pas ses projets sur Antioche, comme le montre sa conduite à l'égard du patriarche Raoul quand celui-ci passa en Sicile, cf. Guillaume de Tyr, XV, 12 et 14. *Recueil des historiens des Croisades, Hist. occidentaux*, t. I, pp. 677-680.

rêvait de détruire le royaume fondé par Roger II. Jean espérait ainsi, en obligeant le roi de Sicile à défendre ses états contre l'empereur allemand, conserver lui-même toute liberté pour donner suite à ses projets sur l'Asie-Mineure et sur Antioche. Les sources ne nous fournissent malheureusement que des renseignements peu précis sur les propositions que le basileus soumit alors à Lothaire. D'après notre unique source, les ambassadeurs grecs offrirent à Lothaire, de la part de leur maître, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, des étoffes de pourpre et des aromates, et lui promirent de fournir des troupes et des navires ; ils s'engagèrent, en outre, à lui remettre de grosses sommes d'or et d'argent dans le cas où il se déciderait à entreprendre une expédition contre les Normands[1]. Très vraisemblablement Jean Comnène, comme jadis son père[2], a tenu à payer à l'empereur allemand le solde des subsides promis seulement une fois l'expédition parvenue dans l'Italie méridionale. Nous savons, en effet, que, à Lagopesole, en 1137, de nouveaux ambassadeurs byzantins rejoignirent Lothaire auquel ils remirent des sommes considérables[3].

Aux ouvertures qui lui furent faites à Mersebourg, Lothaire répondit par l'envoi à Constantinople d'Anselme de Havelberg. dont le séjour dans la capitale de l'empire grec fut marqué par des discussions théologiques dont il écrivit plus tard le récit[4]. Sur les négociations mêmes nous ne savons rien, sinon qu'elles aboutirent à une entente, comme le prouve l'ambassade, dont nous venons de parler, qui alla rejoindre Lothaire en Italie, en 1137.

Jean Comnène, s'il n'a pas agi directemant en Italie méridionale, a néanmoins contribué par ses subsides à l'expédition allemande, et une part importante lui revient dans les succès remportés par Lothaire sur Roger II. Quand l'empereur allemand eut

1. *Annales Erphesf.*, ad. ann. 1135, M. G. H. SS., t. VI, p. 540.
2. Cf. mon *Alexis Ier Comnène*, pp. 69-70.
3. Pierre Diacre, *Chronicon*, IV, 115, M. G. H. SS., t. VII, p. 833 ; *Annales Patherbr.*, ad. ann. 1137.
4. Ces discussions eurent lieu en avril 1136, cf. Dräseke, *Nikolaos von Methone*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. I, p. 458, et du même, *Bischof Anselm von Havelberg und seine Gesandtschaftsreisen nach Byzanz* dans *Zeitschrift für die Kirchengeschichte*, t. XXI (1900), pp. 160 et sq., et Norden, *Das Papsttum und Byzanz*, Berlin, 1903, [illegible]7.

occupé jusqu'à Bari les états de Roger et eut installé, comme duc de Pouille, le comte d'Alife, Rainolf, le basileus put croire un moment qu'il avait réussi à réduire le roi de Sicile à l'impuissance. Nous avons dit, ailleurs, pourquoi l'œuvre de Lothaire ne dura pas et comment Roger II triompha de ses ennemis[1]. Le seul avantage que Jean Comnène retira en somme de l'intervention allemande dans les affaires de Sicile fut de créer à Roger II de tels embarras que celui-ci ne put donner suite à ses projets sur Antioche. Au moment où tout l'effort de la politique byzantine était porté sur la Syrie, c'était là un résultat qui n'était point négligeable. Il me paraît que c'est ainsi qu'on l'apprécia à Constantinople, puisque, quelques années plus tard, tandis que Jean Comnène préparait sa seconde expédition en Orient, il eut recours, avec le successeur de Lothaire, l'empereur Conrad, au même moyen pour immobiliser Roger II.

Celui-ci, après la mort de Rainolf, le compétiteur que Lothaire lui avait opposé, réussit à faire reconnaître son autorité dans tous ses états et, en 1139, au moment où Jean Comnène songeait à entreprendre une nouvelle expédition en Syrie, la situation du royaume normand était si florissante que le basileus voulut, avant de quitter sa capitale, susciter au roi de Sicile de telles difficultés qu'il ne pût songer à attaquer l'empire grec ; une nouvelle mission byzantine partit donc pour l'Allemagne.

Les envoyés grecs se mirent en route vers le début de 1140[2]; ils avaient un double mandat à exécuter. Tout d'abord, ils devaient solliciter le renouvellement du traité conclu, au temps de Lothaire, entre les deux empires pour s'opposer au développement du royaume normand ; puis, en second lieu, pour consolider l'alliance germano-byzantine, ils devaient demander à Conrad la main d'une jeune fille de sang royal pour Manuel, le plus jeune des fils de Jean Comnène[3]. Les premières ouvertures des Byzantins trouvèrent à la cour d'Allemagne un accueil favorable et Conrad se montra disposé à entrer dans les vues du basileus. Pour poursuivre les négociations, l'empereur envoya à Constantinople

1. Cf. mon *Histoire de la domination normande en Italie*, t. II, p. 74.
2. Sur la date de cette ambassade, cf. Giesebrecht, *Geschichte der deutschen Kaiserzeit*, t. IV, p. 201 et Bernhardi, *Konrad III*, Leipsig, 1883, p. 267, note 14.
3. Otton de Freisingen, *Gesta*, I, 23, M. G. H. SS., t. XX, p. 363.

Albert, son chapelain, et Alexandre, comte de Gravina, l'un des seigneurs normands qui avaient été contraints de quitter l'Italie à la suite des succès de Roger II[1]. L'ambassade allemande partit avec les envoyés grecs, vers le mois de mai 1140, après la diète de Francfort[2]; elle était chargée d'offrir à Jean Comnène, pour son fils Manuel, la main de Berthe, sœur de la femme de Conrad et fille du comte de Sulzbach[3]. Il ne saurait être douteux que le projet d'une alliance contre Roger II n'ait été favorablement accueilli, mais les sources sont muettes à cet égard.

Des négociations qui eurent lieu à Constantinople nous ne savons absolument rien ; les pourparlers paraissent avoir traîné en longueur, peut-être parce que Jean Comnène ne trouvait pas Berthe de Sulzbach d'assez noble lignée. Vers la fin de 1141 ou au début de 1142, une nouvelle ambassade byzantine se rendit auprès de Conrad, sans doute pendant qu'il était à Ratisbonne[4]. A cette date, le projet d'une descente de Conrad en Italie commence à prendre une certaine consistance. Non seulement Jean Comnène, mais Venise et la papauté interviennent auprès du successeur de Lothaire et le sollicitent de venir régler la situation de l'Italie méridionale[5].

Pour suivre la négociation, Conrad envoya de nouveau à Constantinople son chapelain, Albert, auquel il adjoignit le prince de Capoue, Robert, qui, chassé de ses états par le roi de Sicile, était venu chercher un refuge à la cour impériale[6]. La lettre adressée à cette occasion à Jean Comnène par Conrad est datée de Ratisbonne, le 12 février 1142. Malheureusement, quant aux pourparlers en cours, le message impérial est très bref. Tout ce qui avait trait aux graves questions alors posées devait faire l'objet de négociations orales entre Jean Comnène et les ambassadeurs allemands. Nous savons seulement qu'il était, dès lors, décidé que l'alliance des deux empires, dirigée contre le roi de Sicile, serait à la fois offensive et défensive. Dans sa lettre au basileus, Conrad

1. Otton de Freisingen, *Gesta*, I, 23 et 24, M. G. H. SS., t. XX, pp. 363-365.
2. *Id.*, I, 23.
3. *Ibid.*, cf. Bernhardi, *op. cit.*, p. 266, note 13, où sont groupés tous les textes.
4. Otton de Freisingen, *Gesta*, I, 23, p. 363.
5. Cf. Chalandon, *op. cit.*, t. II, p. 126.
6. Otton de Freisingen, *Gesta*, I, 28, p. 364.

annonçait que la situation intérieure de ses états lui permettrait très prochainement de descendre en Italie. Tout le reste de la missive impériale était consacré à la question des Allemands habitant sur le territoire de l'empire grec. Conrad recommandait à la bienveillance du basileus ceux de ses sujets qui avaient pris du service dans l'armée byzantine, et demandait, pour la colonie allemande de Constantinople, la concession d'un terrain destiné à la construction d'une église. En outre, l'empereur faisait appel à la bienveillance de son correspondant pour faire rendre justice à quelques marchands allemands pillés par les Ruthènes.

A la suite de l'ambassade allemande, Jean Comnène, à une date indéterminée, envoya à Conrad une troisième mission chargée de ramener à Constantinople la princesse allemande fiancée à Manuel[1]. Comme le basileus partit pour l'Orient au printemps 1142, je serais disposé à admettre que les envoyés byzantins quittèrent la capitale peu après l'arrivée des ambassadeurs allemands qui, s'étant mis en route en février, ont dû arriver à Constantinople à la fin de mars ou au début d'avril.

Dans la lettre de Jean Comnène il n'est pas fait allusion à la question des marchands allemands dont il a été parlé plus haut, et tout ce qui a trait aux relations des deux empires avec le royaume de Sicile est passé sous silence, les envoyés byzantins devant, à ce sujet, faire part oralement à l'empereur des mesures prises par leur maître. La plus grande partie de la lettre impériale était consacrée aux demandes adressées au basileus par Conrad, demandes auxquelles Jean Comnène avait fait un accueil favorable.

Un passage de Kinnamos paraît indiquer que Berthe de Sulzbach fut emmenée à Constantinople par les représentants de Jean, qui revinrent par mer[2]. Le chroniqueur grec raconte, en

1. Otton de Freisingen, *Gesta*, I, 23 et 24.
2. Kinnamos, II, 4, p. 36; Bernhardi, *op. cit.*, p. 415, place, en 1145, le départ de Berthe pour Constantinople; le passage d'Otton de Freisingen, *Gesta*, I, 23, p. 363, sur lequel il s'appuie, ne mentionne pas le départ de Berthe, mais traite seulement des efforts d'Embrico pour faire célébrer le mariage, nous verrons plus loin comment il faut interpréter ce passage, cf. *infra*, p. 262. Neumann, *Griechische Geschichtschreiber und Geschichtsquellen im zwölften Jahrhundert*,

effet, que, quelque temps avant le moment où fut célébré le mariage de Manuel Comnène à Constantinople, les femmes de la famille impériale allèrent à la rencontre de sa fiancée et que parmi les princesses se trouvait la femme d'Alexis, le fils de Jean, alors associé à la couronne ; or, celle-ci, par-dessus ses vêtements de pourpre tout brodés d'or, portait un manteau de lin d'un bleu si foncé que Berthe crut qu'elle portait des vêtements noirs et demanda qui était cette religieuse. Ces paroles parurent de mauvais augure et bientôt, dit Kinnamos, elles furent confirmées par l'événement. On ne saurait douter que le chroniqueur ne fasse ici allusion à la mort d'Alexis, survenue pendant l'été 1142. On doit donc admettre que l'arrivée de Berthe à Constantinople est antérieure à cet événement et a eu lieu par suite avant le 2 août 1142 [1].

Les fiançailles de Manuel avec une princesse allemande scellèrent donc l'alliance des deux empires, mais la mort de Jean Comnène empêcha cette alliance de sortir tous ses effets. Plus tard, quand la mort de ses frères eut fait monter Manuel sur le trône, Berthe devait exercer une influence considérable et amener entre les deux empires une union plus intime. Toutefois, dès le temps de Jean Comnène, l'alliance allemande eut pour l'empire d'heureux résultats, car c'est elle qui permit au basileus de tenter de réaliser ses projets sur Antioche, sans avoir à craindre que le roi de Sicile mît à profit son absence pour attaquer l'empire. Bien plus, Roger II, informé des négociations qui se poursuivaient entre Jean Comnène et Conrad, chercha dans un rapprochement avec l'empire grec le moyen d'empêcher l'alliance des deux empires [2]. Une ambassade normande, chargée de demander pour l'un des fils du roi de Sicile la main d'une princesse grecque, arriva à Constantinople au moment même de la mort de Jean Comnène et, par suite, ne put accomplir sa mission.

Si l'on tente de dégager des faits l'idée qui, sous le règne de

p. 54, a été, je crois, le premier à interpréter exactement le texte de Kinnamos. Cf. également Vasilievskij, *Vasilia Ochridskago neizdanoe nadgrobnoe slovo*, dans *Viz. Vremennik*, t. I, p. 78. Ce discours funèbre nous apprend, c. VII, p. 111, que l'impératrice arriva par mer à Constantinople.

1. Cf. *infra*, p. 183, note 2.

2. Kinnamos, III, 2, p. 91, cf. *infra*, p. 258.

Jean Comnène, a dirigé la politique byzantine dans ses rapports avec l'Occident, il semble bien que l'on puisse dire que tous les efforts de l'empire ont tendu et ont abouti à faire échec au roi de Sicile. Jean Comnène a réussi à empêcher Roger II d'attaquer l'empire grec; les guerres du prince normand avec Manuel Comnène montreront combien a été sage la politique du fils d'Alexis Ier.

CHAPITRE IX

LES DERNIÈRES ANNÉES DE JEAN COMNÈNE. — LA LUTTE CONTRE LES MUSULMANS. — LA CAMPAGNE DE SYRIE.

Le séjour que Jean Comnène fit à Constantinople, à son retour de Syrie, fut très court et, vraisemblablement, dès les premiers mois de l'année 1139, l'empereur prépara une nouvelle campagne nécessitée par les entreprises du prince danichmendite, Mohammed, contre l'empire [1]. Le fils de Ghâzi, après avoir triomphé de la révolte de ses frères [2], avait aussitôt repris la lutte contre les Byzantins. Nous avons vu qu'il avait probablement aidé Maçoud dans son expédition contre Adana [3] ; depuis lors, ses attaques étaient incessantes ; il avait, en 1138, sans doute après la retraite du basileus, enlevé aux Byzantins les deux places de Vagha et de Gaban, en Cilicie [4] ; puis s'était rendu sur le littoral du Pont, dans le pays de Kasianos ; là, il avait ravagé des territoires dépendant de l'empire grec, et emmené en captivité un grand nombre d'habitants [5]. Peut-être, y eut-il accord entre Mohammed et le duc de Trébizonde, Gabras, alors révolté contre le basileus [6]. Sur d'autres théâtres, encore, Mohammed avait multiplié ses agressions contre l'empire ; le prince danichmendite avait vainement tenté, l'année précédente, de s'emparer de Zoublas [7], vers les

1. Nikétas Choniatès, p. 44 ; Prodromos, Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1367, cf. *supra*, p. 153, note 2.
2. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 238 ; cf. Bar Hebraeus, *op. cit.*, t. II, p. 328.
3. Cf *supra*, p. 151.
4. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 248. Cf. Bar Hebraeus, *op. cit.*, t. II, p. 329. Vagha, aujourd'hui Féké, dans le Taurus cilicien ; Gaban, aujourd'hui Geben, sur le Djihan.
5. Michel le Syrien, *loc. cit.*
6. Cf. *infra*, p. 176.
7. Grégoire le Prêtre, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 153. Il est question de Zoublas dans Kinnamos, VI, 15, et Nikétas

sources du Méandre[1], et, poussant jusqu'au Sangarios, ses troupes avaient dévasté les plaines qui s'étendent sur les deux rives de ce fleuve[2]. Si nous prenons à la lettre les termes dont se sert Choniatès, nous devons en conclure que les bandes de Mohammed s'avancèrent assez loin en territoire byzantin, puisque c'est seulement au nord de Midaion que le Sangarios quitte la région montagneuse à travers laquelle il coule depuis sa source[3].

A la nouvelle que les Musulmans s'étaient répandus dans la vallée du Sangarios, Jean Comnène quitta précipitamment Constantinople et réussit à repousser l'ennemi[4]. Ceci fait, il revint à Lopadion, sur le Rhyndakos, d'où il donna des ordres pour mobiliser son armée. L'empereur s'était résolu, pour châtier Mohammed, à organiser une expédition contre Néo-Césarée, récemment restaurée par le prince danichmendite[5] et devenue le centre d'où les bandes de pillards musulmans se répandaient sur tout le territoire byzantin. Il comptait en même temps pousser jusqu'à Trébizonde pour ramener Gabras à l'obéissance[6].

Le rassemblement de l'armée byzantine dans le camp de Lopadion ne se fit pas sans difficulté. Au moment où l'empereur donna l'ordre de concentration, un assez grand nombre d'hommes arrivaient à peine de Cilicie et n'avaient pas eu le temps de retourner dans leurs foyers. Il y avait eu, lors de la dernière expédition, force traînards que la maladie, le manque de vivres et la perte de leurs chevaux avaient retenus en arrière. Être rappelé à l'armée, dès leur retour, parut à beaucoup chose fort pénible et certains, trouvant que le service militaire était une charge bien lourde, mirent peu d'empressement à rejoindre leurs cantonnements. Cet état d'esprit se comprend facilement si l'on songe que nombre de ceux qui devaient faire la guerre à leurs frais venaient de passer près de trois années en campagne. Les ordres de l'empereur, accueillis avec mauvaise humeur, ne furent pas

Choniatès, *De Manuele Comneno*, VI, 5, p. 246, et 6, p. 250 ; d'après le premier de ces auteurs, Zoublas est dans la région des sources du Méandre.

1. En 586 de l'ère arménienne = 15 février 1137-14 février 1138.
2. Nikétas Choniatès, p. 44, paraît placer cette attaque en 1139.
3. Cf. les cartes dans Ramsay, *op. cit.*, p. 178 et p. 196.
4. Nikétas Choniatès, *loc. cit.*
5. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 237.
6. Nikétas Choniatès, p. 45.

exécutés, si bien que Jean, afin d'empêcher les soldats de regagner leurs foyers, dut prendre des mesures sévères pour que les fonctionnaires chargés de la police des routes et de celle des ports arrêtassent les réfractaires et les dirigeassent sur Lopadion [1]. Malgré ces difficultés, l'armée finit par se rassembler et, à la fin du printemps 1139, elle se mit en marche [2].

D'après Nikétas Choniatès, l'empereur, au lieu de prendre la route directe qui, de Nicomédie, conduit à la vallée de l'Halys et, de là, par Amasée, à Néo-Césarée, résolut de suivre la côte de la mer Noire [3]. Il pensait ainsi pouvoir assurer plus facilement le ravitaillement de l'armée et éviter le danger d'être enveloppé par les Musulmans [4]. Sur les débuts de la campagne les sources ne nous fournissent aucun renseignement. La marche des troupes fut extrêmement lente puisqu'elles employèrent tout l'été et une partie de l'automne à effectuer le trajet qu'elles avaient à accomplir [5]. L'armée byzantine, longeant la côte, dut prendre la route qui, par Héraclée du Pont, Sinope, Bafra, Samsoun, Unieh [6], Ordou, conduit à Trébizonde. Il semble que, pour pénétrer dans l'intérieur du pays, les Byzantins ne prirent pas les premières vallées qu'ils rencontrèrent, à savoir celle de l'Halys et celle de l'Iris. En effet, Nikétas mentionne comme étape la localité de Kintè ; or celle-ci est, sans doute, à identifier avec l'actuelle Kundu, sise au point où la vallée du Mélas (Melet Yrmak) rejoint celle du Lykos (Kelkit Yrmak), dans une situation permettant à la fois à l'occupant de commander la vallée du Lykos, de demeurer en communication avec les pays byzantins de la côte, de couper la route de Tokat, et de menacer Néo-Césarée. Par suite, on est amené à penser que Jean Comnène s'est avancé par la côte jusqu'à

1. Nikétas Choniatès, pp. 44-45.
2. *Id.*, p. 45.
3. *Id.*, p. 46.
4. Peut-être doit-on entendre par là que l'empereur espérait éviter, en suivant l'itinéraire choisi, une intervention du sultan d'Ikonium. On peut supposer, d'autre part, que le ravitaillement se fit par mer.
5. Aucune source ne parle des batailles incessantes que l'armée byzantine, d'après Lebeau, *op. cit.*, t. XVI, pp. 48-49, aurait livrées. Nikétas Choniatès, p. 46, ne dit pas ce que fit l'armée pendant la dernière partie de l'automne.
6. Unieh est l'Oinaion de Nikétas Choniatès, *De Alexio Comneno*, 2, p. 296, cf. Grégoire, *Notes épigraphiques*, dans *Revue de l'Instruction publique en Belgique*, t. LII, p. 149.

Ordou et a pénétré dans l'intérieur par la vallée du Mélet Yrmak [1].

Au solstice d'hiver, 21 décembre 1139, l'armée était à Kundu qu'elle quitta, avant la fin de janvier 1140, pour se diriger sur Néo-Césarée [2]. Les débuts de la campagne furent excessivement pénibles et les Grecs eurent à surmonter de graves difficultés dues, sans doute, à la nature montagneuse des régions traversées. Le ravitaillement se fit très mal ; en outre, les chevaux de selle et les bêtes de trait succombèrent en grand nombre [3]. Les Musulmans informés de l'approche des Byzantins profitèrent de la lenteur de leur marche pour les harceler continuellement ; à chaque instant, la cavalerie ennemie apparaissait et tombait sur les Grecs. Pour assurer quelque tranquillité à ses soldats, Jean dut constituer des corps spéciaux. Il fit remonter, avec les chevaux qui lui restaient, ceux des auxiliaires latins qui connaissaient le maniement de la lance, et leur adjoignit un certain nombre de soldats qui maniaient l'épieu. Le corps ainsi formé réussit à tenir à distance la cavalerie ennemie, dont les hommes n'étaient armés que du cimeterre. Craignant, en outre, que l'ennemi ne connût son manque de cavalerie et n'en profitât pour se montrer plus audacieux vis-à-vis de l'infanterie dont les rangs avaient été grossis par tous les cavaliers démontés, le basileus, d'après Nikétas Choniatès, aurait eu recours à la ruse suivante pour tromper ses adversaires : des enseignes furent distribuées à un

1. Je dois l'identification de Kintè=Kundu à l'obligeance de M. H. Grégoire auquel je tiens à exprimer tous mes remerciements. M. G. me fait remarquer qu'à Kundu restent les ruines d'un pont byzantin d'époque tardive, qui a succédé à un pont romain sis en aval ; tout cela paraît indiquer que Kundu, point aujourd'hui désert, a été assez important. M. G. me signale les ruines d'une forteresse byzantine à Koïlu-Hissar. Peut-être, pourrait-on supposer que les Byzantins possédaient encore en 1139, la région Koïlu-Hissar, Shabin Karahissar ; dans ce cas, la marche de Jean Comnène aurait été à l'abri des attaques des Musulmans jusqu'à Kundu.

Un vers de Théodore Prodromos, Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1345, 7, paraît indiquer que l'armée a, un moment, suivi la vallée du Lykos, ce qui concorde avec l'identification de Kintè=Kundu. Edrisi, *Géographie*, trad. Jaubert, Paris, 1836-40, t. II, p. 394, mentionne une localité du nom de Kendia, à sept jours à l'ouest de Trébizonde, qui est, sans doute, à identifier avec Kintè.

2. Prodromos, Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1344, a célébré cette campagne de Jean Comnène et nous fournit cette indication.

3. Nikétas Choniatès, *loc. cit.*, que confirme Prodromos, *loc. cit.*, pp. 1344 et 1345.

grand nombre de fantassins que l'on fit marcher en corps ; on réussit ainsi à donner de loin l'impression d'une forêt de lances.

Toutes les difficultés de la route finirent par être surmontées et l'on put, enfin, mettre le siège devant Néo-Césarée dont Mohammed lui-même dirigeait la défense. L'attaque de cette ville, résidence ordinaire du prince danichmendite et la place forte la plus importante de ses possessions dans cette région, causa, au dire de Michel le Syrien, une très grande émotion dans tout le monde musulman. « Quand l'empereur, dit-il, se mit à attaquer Néo-Césarée la fureur des Turks contre les chrétiens s'accrut dans tous les pays de leur domination. Quiconque mentionnait le nom de l'empereur, même par inadvertance, rencontrait le glaive ; ses enfants et sa maison étaient pris. De cette manière plusieurs périrent à Mélitène et dans les autres pays [1]. »

Jean Comnène, dont les troupes étaient épuisées par l'effort qu'elles avaient dû donner pour surmonter les difficultés de la route, paraît avoir mené assez mollement les opérations. L'armée se trouvait, en effet, dépourvue de tout le matériel de siège, qui n'avait pu vraisemblablement être transporté jusqu'au bout par suite de la mort des bêtes de trait [2]. C'est ce qui explique le passage de Michel le Syrien où il est dit que le basileus se retira sans avoir fait la guerre [3]. Nikétas Choniatès ne raconte que deux faits d'ordre secondaire : une mêlée générale due à la témérité de Manuel Comnène [4], qui faisant alors ses premières armes avait imprudemment engagé le combat avec des forces supérieures, et la fuite de Jean Comnène, le fils du sébastocrator Isaac [5]. Le neveu du basileus, mécontent d'un ordre de son oncle, qui l'avait contraint à donner son cheval à un chevalier latin, passa dans le camp ennemi. Bien accueilli par Mohammed, Jean abjura le christianisme ; peu après, il épousa une fille du sultan d'Ikonium et fit souche en Asie Mineure. Plus tard, le conquérant de Constantinople, Mohammed II, prétendra descendre du prince byzantin et se rattachera ainsi à la famille des Comnènes [6].

1. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 249.
2. Prodromos, *loc. cit.*, p. 1345.
3. Michel le Syrien, *loc. cit.*
4. Il est aussi fait allusion à Manuel dans Prodromos, *loc. cit.*, p. 1346.
5. Nikétas Choniatès, pp. 47-48.
6. Phrantzès, éd. de Bonn, I, 20, pp. 68-71, raconte que le fils d'Isaac prit le

La trahison de son neveu décida l'empereur à ordonner la retraite. Persuadé que les Musulmans redoubleraient d'audace quand ils connaîtraient par le fils d'Isaac le triste état de l'armée, ses difficultés à se ravitailler et ses pertes en chevaux, Jean renonça à continuer la campagne. Pour donner le change à l'ennemi, les troupes quittèrent Néo-Césarée par petits paquets, mais cette précaution n'empêcha pas les Musulmans de donner la chasse aux Byzantins, qu'ils ne cessèrent de harceler jusqu'au moment où on atteignit le littoral. Le siège de Néo-Césarée avait dû se prolonger pendant une bonne partie de l'année 1140 ; Michel le Syrien raconte que l'armée grecque resta pendant six mois en contact avec les forces musulmanes, et nous savons, par ailleurs, que l'empereur ne rentra dans sa capitale que le 15 janvier 1141 [1]. Une partie des troupes ne dut même rentrer qu'après cette date, car, en février 1141, Mohammed tailla en pièces un corps byzantin [2].

L'armée grecque, durant cette campagne, avait été fort éprouvée et il fallut plus d'une année au basileus pour réparer les pertes subies, lever des recrues et les instruire. Jean Comnène, suivant son habitude, surveilla tout par lui-même et, quittant sa capitale, peu après son retour de Néo-Césarée, au printemps 1141, il passa tout l'été au camp qu'il avait organisé sur les bords du Rhyndakos. Revenu à Byzance pour y séjourner pendant l'hiver (1141-1142), l'empereur sortit de Constantinople pour prendre le commandement d'une grande expédition qu'il se proposait de conduire en Orient [3]. L'abandon par Jean Comnène de ses projets sur Néo-Césarée s'explique par la mort du prince danichmendite, Mohammed, dont la succession était alors fort disputée entre ses héritiers ; affaiblie par ces querelles intestines, la puissance danichmendite cessait pour un temps d'être redoutable, et permet-

nom de Tzelepès, mais ce mot n'est qu'une transcription de Celebi, seigneur, cf. Cumont, *Note sur une inscription d'Ikonium*, dans *Byzant. Zeitschrift*, t. IV, p. 101.

1. Nikétas Choniatès, p. 49. L'armée étant arrivée à Kundu, au solstice d'hiver, 21 décembre, et l'expédition contre Néo-Césarée ayant eu lieu ensuite, il s'agit certainement de l'année 1141.

2. Ibn el Athir, *El Kamel Altevarykh*, dans *Recueil des historiens des croisades, Historiens orientaux*, t. I, p. 438.

3. Nikétas Choniatès, p. 49.

tait à l'empereur de négliger quelque peu les affaires d'Asie Mineure et de reprendre contre Antioche les projets qu'il n'avait pu réaliser quatre années auparavant [1].

Il semble que le basileus ait tenu à garder secret le but de l'expédition qu'il projetait ; quelques bandes musulmanes ayant été signalées dans la région de Sozopolis, on répandit le bruit que Jean Comnène se proposait de les chasser [2]. L'armée se dirigea donc vers Sozopolis, en remontant, sans doute, la vallée du Méandre. Parvenus à cette ville les Byzantins, à l'approche desquels les Musulmans s'étaient enfuis, durent contourner la rive droite du lac Limnai pour atteindre Antioche, aujourd'hui Yalovach, d'où ils redescendirent, vers le sud, par la route qui longe les pentes occidentales du Sultan Dagh et se dirige vers le lac Pasgousa, l'actuel lac Karalis [3].

Jean Comnène profita de sa présence dans cette région limitrophe de la frontière pour ramener à l'obéissance les habitants des îles du lac [4]. Ceux-ci fixés dans une zone dont Byzantins et Musulmans se disputaient la possession en profitaient pour vivre en pleine indépendance ; ils y réussissaient d'autant plus facilement que les îles du lac Karalis étaient fortifiées. Nikétas Choniatès nous fournit au sujet de cette population de la frontière quelques détails intéressants. En relations fréquentes avec les Musulmans d'Ikonium, ces sujets du basileus s'étaient peu à peu laissé influencer par le contact de leurs voisins dont ils

1. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 253. Mohammed mourut le 6 décembre 1454 = 1141.

2. L'empereur parut à la frontière des possessions latines alors que nul ne s'y attendait, cf. *infra*, p. 187. Kinnamos, I, 10, p. 22, mentionne la présence des Turks devant Sozopolis comme ayant décidé l'empereur à entrer en campagne, mais le contexte montre qu'il n'y avait là que quelques bandes ; pour les repousser il n'y aurait pas eu besoin d'une armée aussi nombreuse que celle que le basileus avait rassemblée. Nikétas Choniatès, p. 50, parle du projet de l'empereur de se rendre à Attalia pour organiser et pacifier la région environnante.

3. Cf. la carte de Ramsay, *op. cit.*, pp. 330-331. Les éditeurs du *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, pp. 181-182, repoussent l'identification du lac Pasgousa avec le lac Karalis qui est généralement admise. Les renseignements fournis par Kinnamos, I, 10, p. 22, sur la distance d'Ikonium à laquelle se trouve le lac Pasgousa, me paraissent rendre tout doute impossible, cf. la note de Blau, dans *Zeitschrift d. deutschen morgenl. Gesellschaft*, t. XXIX, p. 642.

4. Kinnamos, I, 10, p. 22 ; Nikétas Choniatès, 10, p. 50.

avaient adopté les mœurs et les usages. Exposés, d'autre part, aux attaques des infidèles à cause de leur situation à la frontière, et mal protégés par l'empire, ils en étaient venus à agir en toute indépendance et avaient conclu avec leurs voisins d'Ikonium des traités particuliers. La rareté de nos renseignements sur la vie provinciale en Asie Mineure, au XII[e] siècle, donne un intérêt tout particulier aux détails que Kinnamos et Nikétas Choniatès nous ont transmis sur la vie des habitants des îles du lac Karalis; grâce à eux nous pouvons constater qu'au moins une partie de la population des frontières se détachait peu à peu de l'empire au point de vue politique, et perdait le sentiment de sa nationalité. En outre, au lieu de l'état de guerre, qui, à en croire les chroniqueurs, aurait été l'état habituel entre les habitants de l'empire et leurs voisins musulmans, il est intéressant de constater que des relations amicales s'établirent entre les habitants des deux côtés de la frontière, et qu'à un contact quotidien avec le monde de l'Islam, certains des sujets de l'empire non seulement perdirent leurs préventions contre la civilisation musulmane, mais en vinrent même à se laisser gagner par elle.

La conquête des îles du lac Karalis retint l'armée pendant quelque temps, car, à l'abri de leurs murailles, les habitants bravaient le courroux impérial et refusaient aussi bien de se soumettre que de passer chez les Musulmans d'Ikonium, comme Jean le leur proposait. Il fallut, pour les réduire, équiper une flottille de bateaux, monter même sur certains d'entre eux des machines de guerre; en un mot, entreprendre toute une série de sièges; finalement les îles furent occupées, mais ce ne fut pas sans peine, car, au cours des opérations, le lac soulevé par une tempête engloutit une partie des barques qui transportaient les soldats impériaux.

Une fois ces opérations terminées, Jean Comnène reprit sa marche, vers le sud, et gagna Attalia [1]. Le séjour de l'empereur dans cette ville fut marqué par la mort de son fils, Alexis, qu'il

1. Guillaume de Tyr, XV, 19. Venant des bords du lac Karalis, l'armée byzantine, pour gagner Attalia, dut suivre la route Bey-Shehr, Adada, Baulo, que décrit Wilson (C.), *Handbook for Travellers in Asia minor*, Londres, 1907, p. 153.

avait associé à la couronne depuis plusieurs années [1]. Les frères du défunt, Andronic et Isaac, furent chargés de conduire son corps à Constantinople, tandis que le basileus, sans se laisser détourner de ses projets, donnait ordre à l'armée de se diriger vers Antioche. Un nouveau coup ne tarda guère à frapper l'empereur : le second de ses fils, Andronic, suivit de peu Alexis dans la tombe ; il mourut sur le navire qui ramenait à Constantinople le corps de son frère [2].

Quelle était au moment où Jean Comnène s'approchait de la Syrie, la situation des états latins ? Peu de changements s'étaient produits depuis que le basileus avait précipitamment quitté Antioche. Les progrès de Zengui avaient continué, car le prince d'Antioche et le comte d'Edesse s'étaient également montrés impuissants à conserver les villes que l'empereur leur avait remises. Dès le 26 septembre 1138, Bizaa avait été reprise par les troupes de l'atabek de Mossoul et, le 10 octobre de la même année, El Atharib avait eu le même sort [3]. Pendant les années suivantes, la lutte entre musulmans et chrétiens s'était continuée avec des alternatives de succès et de revers ; en avril 1142, l'émir d'Alep avait infligé aux Latins de Syrie une grave défaite sur les bords de l'Oronte [4] ; pendant la même période, le royaume de Jérusalem,

1. Kinnamos, I, 10, p. 24 ; Nikétas Choniatès, pp. 51 et 66. Le renseignement de Guillaume de Tyr, *loc. cit.*, d'après lequel Andronic et Alexis seraient tous les deux morts à Attalia est inexact. On possède une monodie de Michel Italikos qui nous renseigne sur la mort d'Alexis et d'Andronic, cf. Papadimitriou, *Féodor Prodrom*, p. 193 ; Andronic mourut pendant qu'il ramenait à Constantinople le corps de son frère.

2. Cf. Papadimitriou, *op. cit.*, p. 193, note 147 ; il est fait allusion à la mort des fils de Jean Comnène dans une pièce de Prodromos, Boissonade, *Anecdota nova*, Paris, 1844, p. 374, v. 87-9. Papadimitriou, *op. cit.*, p. 195, conclut d'après une pièce de Prodromos, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. grecs*. t. II, 760, qu'Alexis mourut le jour de la fête de saint Etienne. Si l'on admet qu'il s'agisse de la fête de saint Etienne célébrée par l'église grecque le 27 décembre (le 26 par l'église latine), il y aurait contradiction avec les renseignements que nous possédons par ailleurs : nous savons, en effet, que, dès le 25 septembre, Jean Comnène était à Gastin, par conséquent le séjour du basileus à Attalia, au cours duquel Alexis mourut, est antérieur a cette date. La difficulté cesse si l'on admet que le poète fait allusion à la fête de saint Etienne célébrée le 2 août, cf. Delehaye, *Synaxarium ecclesiæ Constantinopolitanæ*, p. 864. C'est, sans doute, par erreur que M. P. parle de la fête de saint Etienne du 28 novembre.

3. Kemal ed din, *op. cit.*, dans *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. II, p. 679.

4. *Id.*, p. 684.

grâce à l'énergique impulsion du roi, Foulque, avait eu d'abord une meilleure fortune et une alliance opportune avec l'émir de Damas, également menacé par Zengui, avait permis aux Latins de reprendre Banias; mais, en 1141, une grave défaite avait été infligée aux troupes de Foulque par les Ascalonitains [1]. Aussi, au moment où Jean Comnène allait intervenir, on peut dire que la situation des états latins, pour lesquels Zengui demeurait le grand danger, était aussi grave qu'en 1137.

Contre ce péril menaçant, Raimond de Poitiers et Jocelin d'Edesse n'avaient cessé de solliciter de l'empereur l'accomplissement de ses promesses [2]. Il est vraiment étrange de constater, d'après le témoignage de Guillaume de Tyr, l'insistance du prince d'Antioche à réclamer l'appui de Jean Comnène. Pour s'assurer le concours des troupes grecques, les promesses et les serments ne coûtaient rien à Raimond, mais celui-ci était bien décidé le moment venu à n exécuter aucun des engagements qu'il avait contractés.

Instruit par une précédente expérience, Jean Comnène était résolu à ne pas se laisser jouer une seconde fois et, avant d'aider en quoi que ce soit les Latins, il comptait exiger d'eux des garanties telles qu'ils ne pûssent le moment venu se soustraire à l'exécution des promesses qu'ils avaient faites. Aussi les idées qui dirigeaient, en 1142, la politique du basileus me paraissent-elles assez différentes de celles qui l'avaient inspiré en 1137 et en 1138. Jean Comnène ne s'inquiétait plus du tout de secourir les états latins, mais songeait à constituer, du côté de la Syrie, une province frontière très fortement organisée. D'après Kinnamos, l'empereur au moment où il quitta Constantinople, voulait créer en faveur de son fils Manuel, une principauté héréditaire qui aurait compris Attalia, Antioche et Chypre [3]. L'idée d'un démembrement partiel du territoire de l'empire, au profit de l'un des fils du souverain, me semble avoir été si étrangère aux Byzantins qu'il me paraît que l'on se rapprocherait peut-être plus de la vérité en pensant que

1. Cf. Röhricht, *op. cit.*, p. 226.
2. Nikétas Choniatès, p. 52; Guillaume de Tyr, XV, 20, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. occidentaux*, t. I, p. 699.
3. Kinnamos, I, 10, p. 23.

Jean Comnène songeait à reconstituer l'ancien duché d'Antioche et à en confier le gouvernement à son fils Manuel.

Jean Comnène comptait d'ailleurs, étant donnés les sacrifices pécuniaires qu'il avait faits en faveur de Raimond et les forces considérables sur lesquelles il s'appuyait, que les Latins lui remettraient Antioche sans difficulté [1] ; néanmoins on peut supposer que le basileus en cas de refus était décidé à recourir à la force [2]. La possession d'Antioche était, en effet, indispensable au plan que le basileus se proposait de réaliser. Autant qu'on peut le supposer d'après le récit des chroniqueurs grecs, Jean Comnène se proposait de rétablir l'autorité impériale dans la vallée de l'Euphrate et pour atteindre ce but, à défaut du concours des Latins, il escomptait celui des Syriens et des Arméniens qui formaient le fond de la population indigène [3]. Si cette partie du plan impérial s'était réalisée, on voit que les Musulmans d'Asie Mineure auraient vu leurs communications avec leurs coreligionnaires de l'est singulièrement entravées et auraient même risqué d'être peu à peu enveloppés par les possessions byzantines. En dehors de ce résultat dont l'importance eut déjà été considérable, Jean Comnène paraît avoir envisagé également l'hypothèse d'une intervention dans les affaires du royaume de Jérusalem ; or il est bien probable qu'une telle intervention, au moins dans l'esprit du basileus, n'allait pas sans la reconnaissance de la suzeraineté impériale par le roi de Jérusalem [4].

Quoi qu'il faille penser à cet égard, il est certain que l'occupation d'Antioche était, dans la pensée de l'empereur, le but principal de l'expédition qu'il conduisait. Les prétentions du basileus

1. Nikétas Choniatès, pp. 52 et 53 ; Guillaume de Tyr, XV, 20, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. I, p. 691, fait nettement allusion à des secours d'argent et aussi Orderic Vital, l. VII, 8.

2. Guillaume de Tyr, XV, 21, p. 581.

3. Nikétas Choniatès, p. 52 et p. 56. D'après lui l'empereur aurait songé à pousser ses conquêtes jusqu'au Tigre. Nous ne pouvons savoir si Jean eut cette idée, mais, pour ce qui est de l'Euphrate, l'attitude de l'empereur envers Jocelin, comme plus tard celle de Manuel vis-à-vis de la veuve du comte d'Édesse, nous permet de dire que les basileis ont bien un moment songé à pousser les frontières jusqu'à l'Euphrate.

4. Nikétas Choniatès, p. 56, et Guillaume de Tyr, XV, 21, p. 691. Il était tellement dans les projets du basileus de se rendre à Jérusalem que l'on transportait dans le trésor impérial une lampe d'or du poids de vingt talents, destinée à l'église du Saint-Sépulcre, Kinnamos, I, 10, p. 25.

sur cette ville ont été qualifiées sévèrement par certains historiens ; elles étaient pourtant fort naturelles et reposaient sur les traités de 1108 et de 1137, complétés par les négociations postérieures auxquelles fait allusion l'archevêque de Tyr[1]. La situation des princes latins était alors fort précaire; il semblait très probable, comme l'indiquaient leurs appels à l'empereur, que sans l'aide des Grecs ils ne pourraient tenir contre les Musulmans. Il était tout naturel que le basileus profitât des événements pour contraindre les Latins à observer les traités et pour rentrer en possession d'Antioche. Jean Comnène voulait bien aider les princes latins à repousser les Musulmans, mais il entendait tirer de son intervention des profits certains ; joué une première fois, il ne voulait pas l'être une seconde et agissait au mieux des intérêts de l'empire. On a toujours été porté, comme nous l'avons déjà montré à propos d'Alexis Ier, à juger les rapports des croisés avec les basileis au seul point de vue des Occidentaux. Aux yeux des Byzantins, il ne devait pas exister de différence entre le prince d'Antioche et l'un des princes vassaux de l'empire. Pour un empereur byzantin, un prince d'Antioche n'etait qu'un personnage de très peu d'importance. Le cas de Raimond de Poitiers n'avait rien de nouveau, et déjà plus d'une fois l'empire grec avait dû intervenir pour ramener à l'obéissance des vassaux rebelles. Combien de chefs arméniens s'étaient proclamés indépendants, que des titres et de l'argent avaient amenés à reconnaître la suzeraineté impériale. C'est seulement quand ces moyens avaient échoué que les basileis usaient de la violence. Sans remonter plus haut que le règne de Jean Comnène, le cas de Léon l'Arménien présente une grande analogie avec celui de Raimond de Poitiers. Si contre celui-ci Jean Comnène était décidé à recourir à la force, c'est que le prince d'Antioche avait violé dejà les engagements les plus solennels ; encore, l'empereur espérait-il arriver à obtenir pacifiquement l'exécution des traités et offrait-il à Raimond, en échange de sa soumission, la concession de territoires importants.

Tandis que d'Attalia l'armée se dirigeait vers la frontière

1. Guillaume de Tyr, XV, 20, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. I, p. 690.

orientale de la Cilicie, Jean Comnène, d'après Nikétas Choniatès, n'aurait cessé de correspondre avec Raimond de Poitiers et avant son arrivée en Syrie, il aurait reçu un message par lequel le prince d'Antioche promettait de satisfaire à la volonté impériale [1]. Ces renseignements sont contredits par Guillaume de Tyr dont le récit paraît mieux concorder avec ce que nous savons des événements. D'après ce dernier, Jean Comnène aurait cherché à dissimuler sa marche pour surprendre les Latins et les empêcher de se concerter [2] ; il y aurait réussi, car, au moment où le bruit de son approche commençait à peine à se répandre, l'armée, après avoir traversé la Cilicie à marches forcées, venait camper à l'improviste devant Turbessel, à vingt-quatre milles de l'Euphrate, après avoir suivant toute vraisemblance traversé les *Pylæ Amanides*, c'est-à-dire la coupure qui divise le rameau oriental de l'Amanus en deux tronçons, le Gusel Dagh et l'Akma Dagh [3]. De là, le basileus fit demander des otages au comte d'Édesse. On voit que Jean Comnène n'avait point oublié que celui-ci avait été le principal artisan de la révolte qui l'avait chassé d'Antioche et que, avant toute autre chose, il tenait à prendre des gages qui l'assureraient de la fidélité de Jocelin. Le comte d'Édesse, surpris par cette brusque apparition de l'armée byzantine, se rendit compte qu'il lui était impossible de résister aux volontés impériales ; aussi, comme le dit l'archevêque de Tyr, faisant de nécessité vertu, il remit à l'empereur sa fille Isabelle [4].

Sans perdre de temps, l'empereur donna l'ordre à l'armée de se porter devant Gaston ou Gastin, château-fort appartenant aux Templiers et situé sur le revers oriental de l'Amanus tout près d'Antioche et de Bagras [5]. Arrivé à Gastin, le 25 septembre 1142, Jean envoya aussitôt des messagers chargés de faire connaître à Raimond de Poitiers ce qu'il exigeait de lui. Alors que le basileus, en 1138, avait réclamé seulement la remise entre ses mains de la citadelle d'Antioche, en 1142, il exigeait, suivant les accords

1. Nikétas Choniatès, p. 52.
2. Guillaume de Tyr, XV, 19, p. 689.
3. *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. XXVII.
4. Guillaume de Tyr, *loc. cit.*
5. Cf. Raoul de Caen, XLX, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. III, p. 639 ; cf. *ibid.*, *Documents arméniens*, t. I, p. XXX, note 2.

conclus avec Raimond [1], non seulement la citadelle, mais la ville tout entière avec toutes ses défenses pour en faire son centre d'opérations contre l'ennemi. En échange, il promettait de remplir et même au delà tous ses engagements antérieurs.

Vis-à-vis du basileus, la situation du prince d'Antioche telle qu'elle résultait des traités était si claire qu'il lui fut impossible de recourir à l'équivoque. Non seulement Raimond de Poitiers se trouvait lié par les traités de 1108 et de 1137, mais, encore, il avait librement consenti de nouveaux engagements, quand, en sollicitant les secours des Byzantins, il avait promis à l'empereur de remettre Antioche entre ses mains. Les droits invoqués par le basileus étaient si nets que Guillaume de Tyr, lequel s'est efforcé de justifier les premiers croisés de n'avoir point livré Antioche à Alexis Comnène, est contraint de reconnaître le bien fondé des prétentions de Jean [2].

Dans ces circonstances difficiles, l'attitude de Raimond de Poitiers fut pitoyable. Acculé à tenir des engagements auxquels il était parfaitement décidé à ne pas faire honneur, il chercha à se dérober ; ne sachant comment y réussir, il finit par faire appel à ses vassaux sur l'intervention desquels il comptait pour paraître se laisser forcer la main. Après avoir reçu la notification des demandes impériales, le prince d'Antioche, pour délibérer sur la conduite à tenir, convoqua donc une assemblée composée de ses vassaux laïcs, du clergé et aussi vraisemblablement des bourgeois de sa capitale [3].

La question qui se posait à cette assemblée était fort simple ; dès l'instant qu'on tenait les traités pour lettre morte, les Latins, qui estimaient la possession d'Antioche indispensable au maintien de leurs établissements [4], avaient à choisir entre deux solutions : ou bien repousser les demandes impériales. ou bien les accep-

1. Guillaume de Tyr, XV, 20, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occid.*, t. I, p. 690.
2. *Ibid.*
3. Les éditeurs du *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 157, nient cette intervention des bourgeois d'Antioche ; ils s'appuient sur Guillaume de Tyr, XV, 21, p. 214. Je ne partage pas leur avis, cf. *Les Assises, Lois*, t. II, p. 491, et Guillaume de Tyr, XV, 20, où les *proceres* et les *majores* sont distingués des *cives*. Ce rôle des bourgeois, peut-être exceptionnel, me paraît certain en 1142.
4. Guillaume de Tyr, *loc. cit.*

ter. Dans le premier cas, ils s'exposaient au danger d'une guerre avec les Byzantins et devaient renoncer à l'espoir d'être secourus contre les Turks ; l'hypothèse la plus désavantageuse qu'ils avaient à envisager était la perte d'Antioche. Dans le second cas, en livrant Antioche, ils sont sûrs de la perdre et n'obtiennent en échange que des territoires à conquérir dans une région frontière qui continuera à être exposée aux attaques incessantes des Musulmans. En résumé, en consentant à accepter les exigences de Jean Comnène, les Latins sont certains de perdre Antioche ; en les repoussant, ils courent le risque de perdre la ville, mais aussi de la garder ; dans les deux cas, la continuation de la lutte contre les Musulmans paraît certaine. On voit sans peine de quel côté penchera l'assemblée convoquée par Raimond de Poitiers.

La question politique se compliquait d'ailleurs de la question religieuse ; l'Église latine voyait ses dernières conquêtes menacées par les progrès de l'Église grecque dont, comme nous l'avons montré à propos de la guerre de Cilicie, chaque victoire de Jean Comnène marquait un progrès. Les questions confessionnelles divisaient profondément les chrétiens d'Orient, et il semble que Jean Comnène ait cherché à utiliser l'animosité des Syriens et des Arméniens contre l'Église latine [1]. Aussi le clergé latin, stimulé par les instructions pontificales, a-t-il cherché par tous les moyens à faire repousser les demandes du basileus.

Les Latins, une fois décidés à rejeter les exigences impériales, cherchèrent à justifier leur attitude. Ils déclarèrent donc qu'ils se refusaient à observer les conventions passées par le prince d'Antioche, parce que celui-ci avait outrepassé ses droits en disposant de l'héritage de sa femme, et que, d'autre part, celle-ci n'avait pas le droit, sans le consentement des habitants et des nobles, de changer de suzerain. Ils ajoutaient qu'aucun des deux époux n'avait la faculté de régler la question du principat, et que, dans le cas où ils passeraient outre, leurs vassaux, contre le droit desquels ils agiraient, les chasseraient de leur seigneurie [2].

1. Nikétas Choniatès, p. 56, cf. *supra*, p. 133, note 1.

2. Guillaume de Tyr, *loc. cit.* : « (*Significant*) *Se principis facta quæ præcesserant, rata omnino non habituros, neque eumdem principem sic paciscendi in uxoris hereditate de jure habuisse facultatem : sed neque eamdem absque conniventia civium et procerum, transferendi dominium in aliam personam habuisse, vel principum* [l. *de principatu*] *regionis transigendi ullam aliquo jure alterutri*

Une pareille réponse aux demandes impériales constituait une rupture immédiate. L'évêque de Gibel, avec une délégation des nobles et des bourgeois, fut chargé de porter à la connaissance de Jean Comnène la décision de l'assemblée. C'est au nom du pape et de l'empereur allemand qu'il repoussa les prétentions du basileus [1]. Jean Comnène ne fut pas, sans doute, très étonné de cette réponse, car, après la manière dont il avait été traité en 1138, il devait s'attendre à un nouveau refus. Il semble bien que l'empereur, dans ses plans de campagnes, avait prévu que le concours des Latins lui ferait défaut, et qu'il devrait assiéger Antioche. Si le siège ne commença pas dès que les Byzantins connurent la réponse de Raimond, cela tient vraisemblablement au retard que la mort d'Alexis avait apporté à l'expédition. Jean parut devant Antioche à une époque de l'année trop avancée pour entreprendre un siège qui, suivant toute vraisemblance, devait se prolonger pendant plusieurs mois. Aussi l'empereur se décida-t-il à retourner en Cilicie pour y hiverner ; toutefois, avant de s'éloigner de la ville, il donna l'ordre d'en faire piller les faubourgs et d'en dévaster les environs. Nombreux furent les moines et les ermites de la région qui eurent à souffrir des déprédations de l'armée byzantine [2].

L'empereur, qui s'était installé dans la plaine dite *Pratum palliorum*, entre Anazarbe et Mopsueste, ne demeura point inactif, pendant l'hiver 1142-1143, et s'occupa de nouvelles négociations qui nous permettent de saisir toute sa pensée au sujet de la politique qu'il entendait suivre vis-à-vis des principautés latines. Non content d'avoir à régler la question d'Antioche, au printemps sui-

illorum concessam... » Les éditeurs du *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 189, ont modifié complètement le sens de ce passage en lisant : « *sed neque eumdem absque conniventia...* »

1. Guillaume de Tyr, *loc. cit.* ; Otton de Freisingen, *Chron.*, VII, 28, M. G. H. SS., t. XX, p. 263 (les éditeurs du *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 191, ont attribué ce texte à Orderic Vital), mentionne cette intervention de l'évêque de Gibel seulement lors de l'attaque des Byzantins contre les faubourgs de la ville, mais, comme Guillaume de Tyr indique que c'est au nom de saint Pierre que l'ambassade envoyée à Comnène repoussa ses prétentions, il me paraît que c'est à ce moment que l'évêque de Gibel intervint, aucune autre ambassade ne nous étant connue.

2. Guillaume de Tyr, XV, 20, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. I, p. 691 ; Otton de Freisingen, *Chronicon*, VII, 28, M. G. H. SS., t. XX, p. 263.

vant, Jean Comnène se préoccupait de préparer les voies à une intervention byzantine dans les affaires du royaume de Jérusalem ; une ambassade grecque se rendit auprès du roi, Foulque, pour lui faire part du désir du basileus de se rendre aux Lieux-Saints afin d'aider les chrétiens à en chasser les infidèles. Instruit par les évènements d'Antioche des résultats qu'amènerait inévitablement une intervention byzantine dans ses états et soucieux de ne pas se laisser peu à peu engager par des traités, Foulque refusa formellement les propositions que le basileus lui faisait transmettre. Il chargea de sa réponse l'évêque de Bethléem, Anselme, Roard, châtelain de la citadelle de Jérusalem, et l'abbé du Temple-Notre-Seigneur, Geoffroi, habile à parler le grec. Ceux-ci se rendirent donc auprès de l'empereur auquel ils exposèrent, de la part de leur maître, que le royaume de Jérusalem était un trop petit état pour subvenir aux besoins d'une armée aussi considérable que la sienne, et que, par suite, il valait mieux qu'il s'abstînt de son projet. Ils ajoutèrent, toutefois, que dans le cas où le basileus se contenterait de se rendre aux Lieux-Saints pour y faire ses dévotions, Foulque serait heureux de l'y voir et lui permettait une escorte de dix mille hommes. Présentée sous cette forme, la réponse du roi de Jérusalem n'avait aucun caractère blessant et, en même temps, indiquait suffisamment au basileus que les Latins ne lui permettraient ni d'approcher de Jérusalem avec une armée trop nombreuse, ni d'intervenir dans les affaires du royaume[1].

Quand il connut la réponse du roi de Jérusalem, Jean s'abstint de toute réflexion vis-à-vis des ambassadeurs latins. Il se contenta de leur dire qu'il ne convenait pas à la majesté impériale de se rendre à Jérusalem en si mince compagnie, puis, après les avoir comblés de présents, il les congédia.

On pouvait donc supposer, au début de l'hiver 1143, que l'année ne s'écoulerait pas sans que les Latins et les Grecs en vinssent à une lutte ouverte. Il semble certain, en effet, que le basileus n'avait renoncé à aucun de ses projets et était décidé à agir avec énergie contre les Latins. Encore une fois, ceux-ci devaient échapper au danger qui les menaçait ; au cours d'une partie de chasse au san-

1. Guillaume de Tyr, XV, 21, pp. 691-692.

glier, dans les montagnes de Cilicie, Jean Comnène se blessa à la main avec une flèche empoisonnée.

L'empereur n'attacha d'abord aucune importance à sa blessure, mais celle-ci ne tarda guère à s'envenimer ; l'intervention des médecins ne donna pas de résultat et bientôt il fut évident que l'empereur était perdu. Désolé de ne pouvoir réaliser ses rêves de conquête, Jean Comnène, quoiqu'il vit venir la mort avec crainte, sut néanmoins prendre les dispositions nécessaires pour régler la succession au trône.

On redoutait, autour du basileus agonisant, qu'après sa mort certains personnages invoquant leur âge et leur parenté avec la famille impériale, ne cherchassent à écarter du pouvoir les héritiers légitimes. Nikétas Choniatès, qui nous fournit ce renseignement, ne cite aucun nom, mais on peut supposer qu'il fait allusion au frère de l'empereur, Isaac, qui, pendant tant d'années, avait cherché à s'emparer du trône. Les circonstances exceptionnelles dans lesquelles se produisait la mort de l'empereur allaient permettre de déjouer toutes ces ambitions. On y réussit d'autant plus facilement que l'empereur, mourant loin de sa capitale, on put placer le peuple de Constantinople en face du fait accompli, en faisant acclamer par l'armée celui que Jean Comnène voulait avoir pour successeur.

Isaac, l'aîné des deux fils survivants de l'empereur, était alors à Constantinople, tandis que le plus jeune, Manuel, était à l'armée. Tous deux avaient leurs partisans ; Axouch et une partie de l'armée penchaient en faveur d'Isaac ; Jean Comnène inclinait vers Manuel, qui avait pour lui un grand nombre des membres de la famille impériale présents en Cilicie, et tous les Latins au service de l'empire. Ce fut sur Manuel que se porta le choix de l'empereur qui croyait discerner dans le second de ses fils, à un plus haut degré que dans le premier, les qualités nécessaires à un empereur. Une fois que le basileus se fut prononcé, tous s'inclinèrent devant son choix ; il est remarquable de voir Axouch d'abord partisan d'Isaac se rallier franchement à la cause de Manuel, et faire si bien taire ses préférences personnelles, qu'il est permis de dire que c'est en grande partie grâce à lui que les volontés du basileus furent exécutées.

Après avoir, le jour de Pâques, reçu la communion (4 avril),

l'empereur, pour se concilier les sympathies de l'armée, donna, sur le conseil d'Axouch, l'ordre de laisser pénétrer auprès de lui tous ceux qui avaient quelque demande à lui présenter. Le lendemain, il en fut de même et, à l'heure du repas, le basileus fit distribuer les plats de la table impériale à ceux des soldats qui étaient présents. Ce fut dans un dernier conseil tenu autour de son lit et auquel assistaient, outre les membres de la famille impériale, ses conseillers et les chefs de l'armée que l'empereur, après avoir revendiqué le droit de désigner son successeur, fit connaître que son choix s'était porté sur le jeune Manuel. Il vanta les qualités politiques qu'il avait remarquées en lui, rappela les actes de valeur par lesquels le jeune prince s'était illustré dans les quelques campagnes auxquelles il avait pris part, et déclara qu'il choisissait Manuel non par affection, mais parce qu'il discernait chez lui les qualités nécessaires à un souverain. En terminant, le basileus demanda à l'assemblée de ratifier son choix, ce qu'elle fit aussitôt, procédant ainsi à une sorte d'élection. Jean Comnène plaça alors sur la tête de son fils la couronne et le revêtit du manteau impérial. L'armée fut ensuite invitée à saluer le jeune basileus de ses acclamations ; là encore, aucune opposition ne se produisit[1].

Jean Comnène ne survécut que peu de temps à cette cérémonie ; sentant sa fin approcher, il fit appeler un moine originaire de Pamphylie, célèbre par la sainteté de sa vie, et c'est au murmure des prières de ce pieux personnage qu'il s'éteignit, le 8 avril 1143, après un règne de vingt-cinq ans tout entier consacré à la guerre contre les ennemis de l'empire. Celui-ci, entre les mains du fils d'Alexis, n'avait point périclité, et sa situation politique en Europe comme en Asie était bien plus forte qu'au moment où Jean Comnène avait pris le pouvoir.

1. Kinnamos, I, 10, p. 24 ; Nikétas Choniatès, p. 54 ; Guillaume de Tyr, XV, 22 et 23.



CHAPITRE X

DÉBUTS DU RÈGNE DE MANUEL COMNÈNE. — RUPTURE AVEC LES LATINS D'ANTIOCHE. — RETOUR A CONSTANTINOPLE. — LA FAMILLE IMPÉRIALE. — LA COUR.

Après la mort de Jean Comnène, le grand domestique Axouch, pendant quelque temps, continua à jouer un rôle tout particulièrement important. C'était sans doute beaucoup pour le nouvel empereur que d'avoir reçu le diadème des mains de son père et d'avoir été reconnu par l'armée réunie en Cilicie, mais on pouvait encore redouter que le choix du souverain ne fût pas ratifié par le peuple de Constantinople et que ceux qui avaient un intérêt direct dans la succession du basileus cherchassent à s'emparer de la couronne[1]. Deux hommes, nous l'avons vu, étaient particulièrement à craindre, Isaac Comnène, frère de l'empereur défunt, alors exilé à Héraclée du Pont, et le fils aîné de Jean portant également le nom d'Isaac. Le premier avait, pendant plusieurs années, conspiré contre Jean Comnène ; ses insuccès répétés n'avaient pas lassé son ambition et il rêvait toujours d'arriver au trône. Plus dangereux encore, parce qu'il se trouvait à Constantinople et pouvait invoquer son droit d'aînesse pour revendiquer la succession paternelle, était l'autre compétiteur, Isaac Comnène, le frère du nouveau basileus. Isaac nous est fort mal connu ; on ne saurait, toutefois, adopter à son égard les jugements aussi peu bienveillants que sommaires des chroniqueurs pour lesquels ce prince déshérité ne méritait aucun intérêt[2]. Installé au Palais Sacré où se trouvaient le trésor et les vêtements impériaux, Isaac pouvait facilement faire reconnaître

1. Kinnamos, II, 2, p. 32 ; Nikétas Choniatès, *De Manuele Comneno*, I, 1, pp. 65-67.
2. Nikétas Choniatès, *De Johanne Comneno*, p. 58 et *De Manuele Comneno*, I, 2, p. 70 ; Kinnamos, II, 1, p. 29.

ses droits, et était de beaucoup l'adversaire le plus dangereux que rencontrait Manuel[1].

Pour parer à une tentative éventuelle d'usurpation, il fallait qu'au plus tôt Constantinople fût au pouvoir du basileus. Manuel ne pouvait songer, pour s'emparer de la capitale, à attendre le moment où l'armée tout entière reviendrait de Cilicie ; par là, il eût donné trop beau jeu à ses compétiteurs ; il devait, au contraire, agir avec rapidité, de manière à être maître de la capitale, au moment où les candidats à la couronne tenteraient de soulever leurs partisans.

Manuel Comnène chargea le grand domestique Axouch de se rendre à Constantinople, avec mission d'exercer la régence et de s'emparer de la personne d'Isaac ; le chartulaire Basile Tzintziloukès accompagnait Axouch. Celui-ci ne trompa point la confiance que son maître avait mise en lui ; il fit telle diligence qu'il arriva à Constantinople avant que la nouvelle de la mort de Jean Comnène y fût parvenue[2]. Le sébastocrator Isaac fut aussitôt arrêté et, malgré ses protestations, momentanément enfermé au monastère du Pantokrator qu'avaient fondé ses parents ; en même temps, Axouch s'emparait du Palais Sacré qu'il occupa au nom du nouveau basileus et faisait arrêter, à Héraclée du Pont, Isaac, l'oncle du nouvel empereur. L'habileté d'Axouch réussit donc à empêcher toute émeute et, à Constantinople, la proclamation de Manuel eut lieu sans rencontrer de résistance.

Lors d'un changement d'empereur, un rôle important était dévolu au patriarche qui sacrait le nouveau basileus ; le hasard voulut que le trône patriarcal fût alors vacant, à la suite de la mort de Léon Styppès. Le grand domestique s'appliqua à gagner à son maître les clercs de la Grande Église ; pour cela il fit connaître que, par un diplôme solennel, Manuel s'engageait à payer annuellement au clergé de Sainte-Sophie une somme s'élevant jusqu'à deux cents mines d'argent. On raconta même à ce sujet l'anecdote suivante : au moment où Axouch quitta la Cilicie, on

1. Nikétas Choniatès, *De Manuele Comneno*, I, 1, pp. 65-67.
2. *Id.*, p. 66. D'après Guillaume de Tyr, XV, 23, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. occidentaux*, t. I, p. 694, Isaac Comnène se serait fait proclamer à Constantinople, et aurait ensuite été arrêté ; ce renseignement est certainement inexact.

ne croyait pas, dans l'entourage de Manuel, que le changement de règne pût se faire sans que des troubles éclatassent dans la capitale; aussi, pour être sûr d'avoir pour lui le clergé, l'empereur avait remis à Axouch, en même temps que l'acte dont nous venons de parler, un autre diplôme par lequel il promettait une rente, non plus de deux cents mines d'argent, mais de deux cents mines d'or. Suivant les éventualités qui se produiraient, le grand domestique devait communiquer aux intéressés l'un ou l'autre de ces diplômes. On a vu que le concours du clergé fut acheté au prix le moins élevé[1].

La proclamation du nouvel empereur ne donna donc pas lieu aux troubles que l'on avait redoutés et les premiers jours du règne ne furent marqués par aucune tentative de violence. Axouch eut toutefois, pendant sa régence, à réprimer une conspiration. A la cour de Constantinople, sous le règne précédent, de nombreux chevaliers normands étaient venus d'Italie, chassés pour la plupart de leurs fiefs, à la suite des grandes révoltes qui avaient ensanglanté les premières années du règne de Roger II, comme roi de Sicile[2]. Parmi les Normands, qui prirent alors du service dans l'armée byzantine, se trouvait un personnage du nom de Jean Roger[3]. Celui-ci, dont nous ignorons les origines, était parvenu à l'une des situations les plus hautes de la cour impériale; il avait reçu le titre de César et avait épousé une fille de Jean Comnène, la princesse Maria[4]. Aussi ambitieux que les descendants de Tancrède de Hauteville, le César Jean Roger, à la mort de son beau-père, chercha à s'emparer du trône de Constantinople, et profitant de l'absence de Manuel, son beau-frère, il organisa un complot. Les conjurés, au nombre de quatre cents, se recrutèrent parmi les Normands qui vivaient alors dans la capitale de l'empire ; nous avons montré ailleurs que très vraisemblablement le prince de Capoue, Robert, joua un rôle dans cette conjuration[5].

1. Nikétas Choniatès, I, 1, pp. 66-67.
2. Cf. mon, *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 24 et sq.
3. Kinnamos, II, 4, p. 37.
4. *Id.*, pp. 36-37.
5. J'interprète ici le texte en tenant compte de la correction que j'ai proposée. *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile*, t. II, p. 127, note 4, correction qui présente l'avantage de faire disparaître les erreurs attribuées à Kinnamos.

Axouch ne laissa point au César le loisir de tenter la réalisation de son ambitieux dessein. Averti par la femme même de Roger des projets des conjurés, il fit arrêter leur chef dans l'un des faubourgs de la ville. Cette arrestation du beau-frère de Manuel paraît avoir été l'acte le plus marquant de la régence d'Axouch.

Tandis que se déroulaient, à Constantinople, les événements que nous venons de rapporter, Manuel Comnène reprenait lentement la route de sa capitale. Le jeune empereur était demeuré en Cilicie, pendant un mois, occupé à organiser les funérailles de son père, en mémoire duquel il fonda au lieu de sa mort un monastère. Le corps de Jean Comnène avait été solennellement conduit jusqu'à Mopsueste, où il fut embarqué à destination de Constantinople. C'est là que furent célébrées, suivant les rites ordinaires, les funérailles impériales à la suite desquelles le basileus défunt fut inhumé dans le monastère du Pantokrator[1].

Pendant ce temps, Manuel, à la tête de ses troupes, quittait la Cilicie par la voie de terre. Avant son départ, des difficultés s'élevèrent entre lui et les Latins d'Antioche que la mort de Jean Comnène délivrait d'un péril imminent. Raimond de Poitiers, certain de ne plus voir ses états envahis par les Grecs, puisque Manuel était obligé de retourner à Constantinople, reprit toute son arrogance, et fit signifier à l'empereur d'avoir à évacuer les territoires indûment occupés par ses troupes. Manuel répondit en repoussant cette demande et en reprochant une fois de plus aux Latins de ne pas tenir leurs engagements. Les choses n'en restèrent pas là et, dès que l'empereur grec eut quitté la Cilicie, le prince d'Antioche réussit à enlever aux Byzantins un certain nombre de châteaux situés dans le voisinage de la frontière[2].

Il n'est pas douteux, malgré le silence des chroniqueurs, que Manuel, pressé d'arriver à Constantinople, ait suivi la route la plus sûre, la seule qui sur tout son parcours fût en territoire byzantin, c'est-à-dire que d'Attalia il ait gagné Laodicée. Cela résulte d'une anecdote, racontée par Nikétas Choniatès, d'après laquelle Manuel, en

1. Kinnamos, II, 1, pp. 29-30. Cf. dans Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1392, l'épitaphe de Jean Comnène composée par Prodromos ; Bezobrasov a publié dans le *Journal du Ministère de l'Instruction publique russe*, t. CCLIV (novembre 1887), p. 66, une autre épitaphe de Jean Comnène.
2. Kinnamos, I, 3, p. 33.

revenant à Constantinople après la mort de son père, fut à Chonae l'objet d'une prédiction de l'évêque de la ville[1]. Par suite, l'armée a suivi la route qui passe par Yenije Kahveh et Kara-çuyuk-bazâr. La marche ne fut pas inquiétée par les Musulmans ; toutefois un certain nombre de personnages de la cour, parmi lesquels se trouvaient Andronic Comnène, le futur empereur, et Théodore Dasiotès qui avait épousé Maria, fille d'Andronic Comnène et petite-fille de l'empereur Jean, s'étant écartés pour chasser de la route militaire, furent pris par les troupes du sultan d'Ikonium et emmenés en captivité. Pressé d'arriver à Constantinople, Manuel les abandonna à leur sort et ne tenta rien alors pour les délivrer.

Nous ne savons pas à quelle époque l'empereur fut informé de l'heureux résultat de la mission qu'il avait confiée à Axouch. Un moment, il paraît avoir éprouvé des craintes sérieuses au sujet des tentatives de son frère Isaac pour se faire attribuer la couronne et avoir redouté, dans le cas où celui-ci aurait réussi à se faire proclamer basileus, que ses propres partisans n'eûssent leurs biens confisqués. Pour parer à ce danger, Manuel envoya à Constantinople l'ordre de saisir les biens d'un certain nombre de ses amis ; il espérait par là, au cas où cet ordre tomberait aux mains d'Isaac, devenu maître de la capitale, que celui-ci se garderait de porter atteinte aux droits de ceux qu'il devait être porté à regarder comme ses partisans, puisqu'ils étaient frappés par son frère[2].

Toutes ces mesures de précautions demeurèrent inutiles, car, nous l'avons vu, Isaac avait été mis hors d'état de nuire. Manuel put ainsi gagner Constantinople sans rencontrer de résistance. Nous ignorons la date à laquelle le jeune empereur fit son entrée dans la capitale. Dès son arrivée, il se hâta de nommer un nouveau patriarche[3]. Son choix se porta sur un moine du couvent de Saint-Michel-Archange, dans l'île d'Oxia, Michel Kourkouas, peu instruit dans les belles-lettres, mais d'une grande pureté de mœurs et théologien consommé. Dès que Michel eut été sacré, il procéda au sacre de l'empereur, entre le 20 août et le 1er oc-

1. Nikétas Choniatès, VII, 7, p. 284.
2. Kinnamos, II, 1, pp. 31-32.
3. Kinnamos, II, 2, p. 33 ; Nikétas Choniatès, I, 2, p. 70

tobre 1143[1]. A cette occasion. de grandes fêtes furent données. Les habitants de Constantinople reçurent deux pièces d'or par maison ; les soldats eurent leur part des largesses impériales ; quant au clergé, il ne fut pas oublié et le jour où le patriarche le couronna, Manuel déposa sur l'autel cent livres d'or; ce présent était indépendant de la somme que l'empereur avait promis de donner annuellement[2]. Dès les premiers jours du règne, Manuel sentit sa situation assez solide pour rendre à la liberté son frère, qui dut assister aux cérémonies du couronnement. Une mesure gracieuse fut également prise à l'égard de l'oncle du basileus, le sébastocrator Isaac, qui fut rappelé d'exil[3].

Au moment où il montait sur le trône, Manuel Comnène avait environ vingt ans[4]; malgré sa jeunesse, il sut, sans doute aidé par les conseillers de son père, se montrer à la hauteur de la tâche qui lui incombait et, dit son biographe, « il ne fit rien d'indigne de la majesté impériale[5] ».

De très haute stature, Manuel, qui se tenait toujours un peu voûté, paraissait presque un géant[6]. Sa prestance lui donnait un air naturel de majesté que tempérait la douceur de son regard[7]. Le teint du visage était si foncé que les ennemis du basileus le raillaient à cet égard et le comparaient à un nègre[8]. Une miniature d'un manuscrit du Vatican représente l'empereur avec toute sa barbe[9]. De toute la personne du souverain se dégageait un grand charme qui, au début du règne tout au moins, lui valut la bien-

1. Gédéon, Πατριαρχικοὶ πίνακες, Constantinople, 1890, p. 352. Le 20 août 1143, un concile se réunit où il n'est pas fait mention du patriarche ; le 1er octobre une nouvelle session est présidée par Michel.

2. Kinnamos, I, 2, p. 33.

3. *Id.*, p. 32 ; Nikétas Choniatès, I, 2, p. 70.

4. Kinnamos, I, 9, p. 21, II, 1, p. 29 et III, 5, pp. 99-100. Il y a un certain doute sur l'âge de Manuel ; dans le dernier passage cité de Kinnamos, Irène vante les exploits accomplis par Manuel alors à peine âgé de seize ans. Il ne peut être question que des premières armes de Manuel devant Néocésarée, en 1140 ; or, d'après le premier passage cité, Manuel avait alors dix-huit ans.

5. Kinnamos, II, 1, p. 29.

6. Nikétas Choniatès, I, 1, p. 69 ; Kinnamos, III, 9, pp. 109-110 ; Eustathios de Thessalonique, *Oraison funèbre de Manuel*, dans *Opuscula*, éd. Tafel, Francfort, 1832, 23, p. 201.

7. Nikétas Choniatès, *loc. cit.*

8. Eustathios, *op. cit.*, 24, p. 201 : Nikétas Choniatès, *loc. cit.*, cf. *infra*, p. 329.

9. Pour compléter l'iconographie de Manuel, il faut citer ses sceaux. M. Schlumberger en possède un spécimen, cf. *Sceaux byzantins inédits*, 4e série, n° 171, *Revue des études grecques* (1900), t. XIII, p. 479.

veillance générale[1]. A plusieurs reprises, nous verrons le basileus user de sa séduction naturelle pour gagner à ses vues les divers souverains qui vinrent le voir à Constantinople.

D'une force peu commune, qu'ont développée les exercices physiques auxquels il se livre avec passion, notamment l'équitation[2], où il excelle, et la marche, à laquelle il s'adonne continuellement, actif et travailleur[3], Manuel supporte avec une égale indifférence le froid et le chaud, endure toutes les intempéries et se montre, à la guerre tout au moins, d'une excessive sobriété, ne buvant presque jamais de vin. L'empereur est fier de son habileté à manier la lance[4] et s'enorgueillit de sa vigueur physique ; il se plaît à en faire montre ; nous le voyons chercher à étonner un de ses hôtes étrangers en lui donnant à manier sa lance et son bouclier dont le poids et la dimension sont inaccoutumés[5].

Sur l'éducation que reçut le basileus nous ne savons rien[6], mais, étant donnée l'austérité imposée au monde de la cour par Jean Comnène, on peut supposer que l'enfance de Manuel fut sévère ; peut-être, est-ce par réaction contre cette première contrainte que se développa peu à peu chez lui l'amour du plaisir qui ne fit que croître avec les années et auquel il se livra avec passion. Esprit cultivé, Manuel partagea le goût général de sa famille pour les lettres ; il ne se contenta pas, une fois sur le trône, de les protéger, mais s'appliqua lui-même à l'étude. Eustathios de Thessalonique raconte que, dès qu'il avait un moment de loisir, l'empereur s'adonnait à la lecture et étudiait la géographie, la tactique et les sciences naturelles[7]. Manuel ne demeura point étranger au

1. Nikétas Choniatès, *loc. cit.*, et Eustathios, *op. cit.*, 25, pp. 201-202.
2. Cf. les vers de Prodromos, *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 194. L'auteur du poème sur la prise de Constantinople, publié par Buchon, *Recherches historiques sur la principauté de Morée*, Paris, 1845, t. II, p. 336, écrit de Manuel :

Ὁ βριαρόχειρ Μανουὴλ ὁ Κομνηνὸς ἐκεῖνος
Ὁ πρὸς πολέμους ἰσχυρὸς ὁ δυνατὸς ἐν μάχαις, etc.

3. Eustathios, *op. cit.*, 54.
4. Cf. Prodromos, *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 193.
5. Kinnamos, III, 16, p. 125 ; cf. les vers de Prodromos, *op. cit.*, t. II, p. 194.
6. Peut-être cette lacune sera-t-elle en partie comblée par la publication d'un panégyrique de Manuel par Michel Italikos, cf. Mercati, *Gli aneddoli d'un codice Bolognese*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. VI, pp. 129-130.
7. Eustathios, *op. cit.*, 34, pp. 203-204.

mouvement philosophique qui se produisit alors à Byzance et étudia avec plus d'ardeur que de succès la logique et la théologie. Prodromos vante la science du basileus, son amour de la vérité et la justesse de son jugement[1]. De même, Kamatéros célèbre l'activité théologique du souverain ; par contre, Kinnamos constate la faiblesse des connaissances impériales en logique et en en dialectique ; d'après lui, Manuel suppléait par la vivacité de son esprit à la science qui lui manquait. Nikétas Choniatès, de son côté, blâme sévèrement l'empereur d'avoir abordé les questions les plus délicates de la théologie en négligeant les textes de l'Écriture et en rejetant les opinions des Pères[2]. Nous verrons, en effet, que dans ce domaine Manuel ne craignit pas d'innover et chercha à imposer des opinions qui paraissaient hérétiques à un grand nombre des membres du clergé. Les discussions philosophiques et théologiques furent l'une des passions du basileus qui, sur des points de doctrine, composait des discours qu'il débitait lui-même dans les assemblées de théologiens qu'il réunissait au palais[3]. Souvent, au cours de ces réunions, Manuel se plaisait à proposer comme sujet de discussion quelque sentence d'Aristote qu'examinait l'assemblée et lui-même prenait une part active au débat. Très maître de lui, capable de supporter, au moins quelque temps, la contradiction, le basileus aimait à amener par la persuasion à son opinion ceux qui ne partageaient pas sa manière de voir ; il ne craignait pourtant pas, le cas échéant, de peser sur la discussion de tout le poids de l'autorité impériale[4]. Vers la fin de sa vie, quand son opinion n'était point partagée, il se laissa emporter par la violence de son caractère et Nikétas rapporte les injures prodiguées par le souverain au patriarche Théodose, qui osait être d'un avis différent du sien sur un point de doctrine.

1. *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, pp. 92-93.

2. Kinnamos, VI, 2, p. 253; Nikétas Choniatès, VII, 5. pp. 274-275 ; Eustathios, *op. cit.*, c. 39 ; cf. Krumbacher, *Geschichte der byz. Litteratur*, p. 90.

3. Kinnamos, VI, 13, p. 290 ; cf. Eustathios, *op. cit.*, c. 36, p. 204, sur la part prise par Manuel à la discussion dont fut l'objet la doctrine des Bogomiles et c. 38, sur l'affaire de Démétrius ; voir, dans Regel, *Fontes rerum byzantinarum*, t. I, p. 44, les éloges adressés à Manuel pour son talent oratoire.

4. Kinnamos, VI, 1, p. 252-253 ; Nikétas Choniatès, VII, 6, p. 280. Cf. *infra*, p. 645.

En dehors de la théologie et de la philosophie, Manuel cultivait surtout la médecine et l'astrologie. Les connaissances médicales de l'empereur nous sont attestées par deux faits curieux. Quand, lors de la seconde croisade, l'empereur Conrad III, malade, fut ramené à Constantinople, ce fut le basileus lui-même qui lui donna des soins[1]. Quelques années plus tard, lors de l'expédition de Syrie, Baudouin III s'étant cassé le bras dans une chute survenue au cours d'une partie de chasse, on vit le basileus, spectacle inouï pour des Byzantins, descendre de cheval et, sans souci de l'étiquette, remettre lui-même le bras du blessé[2].

Pendant tout son règne, Manuel fut un disciple fervent des astrologues et ce fut seulement quelques instants avant sa mort que le patriarche réussit à obtenir de lui un désaveu des pratiques auxquelles il n'avait cessé de se livrer[3]. Convaincu de l'influence du cours des astres sur la marche des évènements, Manuel ne se décidait qu'après avoir consulté les astrologues qui l'entouraient. Nous le voyons envoyer un courrier à un général pour lui interdire de livrer bataille à telle date parce que la position des astres n'était point favorable. L'officier ne tint aucun compte de l'ordre impérial et fut vainqueur[4]. La confiance du basileus dans l'astrologie était telle que, lors de la maladie qui l'emporta, il ne s'inquiéta nullement de prendre les mesures nécessaires pour organiser le gouvernement de son fils, encore enfant; il croyait, en effet, sur la foi des prédictions, que de nombreuses années lui restaient encore à vivre et que bientôt il lui serait possible de courir à de nouveaux combats et à de nouvelles amours[5]. Manuel composa une apologie de l'astrologie, en réponse à un moine du Pantokrator qui avait écrit contre cette science; il chercha à montrer, en s'appuyant sur l'autorité de l'Écriture, que l'astro-

1. Cf. *infra*, p. 308.
2. Cf. *infra*, p. 453.
3. L'astrologie était alors en grande faveur à Byzance; Jean Kamatéros et Prodromos composent des poèmes astrologiques, cf. Miller, *Notices et extraits des manuscrits*, t. XXIII, 2, pp. 40-112 et 1-39; voir également dans *Catalogus codicum astrologorum græcorum*, t. IV, *Codices italicos præter florentinos venetos, etc., descripserunt Bassi, Cumont, Martini, Olivieri*, p. 156, la lettre de Pierre le Philosophe au patriarche Luc (1156-1169).
4. Nikétas Choniatès, V, 2, p. 199.
5. *Id.* VII, 7, p. 286, cf. *infra*, p. 606.

logie était une science permise ; son œuvre présente un curieux mélange de science antique et de christianisme[1].

Au point de vue religieux, Manuel paraît avoir été fort indifférent. Sans doute les formes extérieures sont conservées, l'empereur continue à figurer dans les cérémonies religieuses et, si quelque relique insigne est apportée à Constantinople, il va lui-même à sa rencontre et la porte jusqu'au sanctuaire où elle doit être déposée[2], mais ces manifestations ne doivent point faire illusion ; le basileus est loin d'être favorable à l'Église, il la trouve trop puissante et cherche à arrêter l'accroissement de ses richesses. Il voit dans les grandes pompes religieuses surtout un moyen de gouvernement qui frappe l'imagination populaire ; c'est ainsi qu'il voulut, un jour, conduire à Sainte-Sophie en procession solennelle son hôte le sultan d'Ikonium, à la grande indignation du patriarche qui refusa de se prêter à pareil scandale[3]. L'empereur est mal vu des patriarches successifs ; avec presque tous il a des démêlés. Le clergé de Sainte-Sophie voit, en effet, d'un œil défavorable l'alliance de l'empire avec les Musulmans, et les tentatives du basileus pour la réunion des Églises. L'intervention personnelle de l'empereur dans les affaires d'hérésie ne doit point tromper sur ses sentiments religieux. C'est par plaisir de lettré que le basileus prend part à de telles luttes oratoires, et son souci est bien moins de faire triompher la doctrine orthodoxe que sa propre opinion. Aussi voit-on toute une partie du clergé se montrer nettement

1. *Catalogus codicum astrologorum græcorum*, t. V, Cumont et F. Boll, *Codicum romanorum pars prior*, pp. 108 et sq. Michel Glykas répondit à l'écrit impérial (Cumont, *op. cit.*, p. 125) ; il constate avec un réel courage qu'il ne retrouve pas les passages cités par le basileus. Cette discussion ne fut sans doute pas étrangère à la disgrâce de Glykas, disgrâce qui entraîna son aveuglement. Cf. *infra* p. 228, et Eustratiadès, Μιχαὴλ τοῦ Γλυκᾶ εἰς τὰς ἀπορίας τῆς θείας γραφῆς κεφάλαια, Athènes, 1906, t. I, p. γ'

2. Cf. dans Papadopoulos Kerameus, Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας, t. V, Athènes, 1898, n° 10, p. 180, l'akolouthie composée par Skylitzès à l'occasion du transfert à Constantinople, v. 1169 (27e année de Manuel), de la sainte pierre sur laquelle le Christ reposa après la descente de croix. De même, en 1149, Manuel ordonna le transfert de Salonique au Pantokrator de Constantinople d'une image de saint Démétrius et du voile qui couvrait le tombeau de celui-ci, cf. le récit de la translation composé par le moine Nicaise du Pantokrator, Papadopoulos Kerameus, Ἀνάλεκτα, etc., t. IV, p. 238. Sur la dévotion de Manuel envers saint Démétrius, cf. AA. SS., éd. Palmé, t. III, pp. 81 et 205.

3. Kinnamos, V, 3, p. 206.

hostile au souverain et s'indigner des doctrines que Manuel réussit à imposer aux synodes qu'il réunit.

La conduite privée du basileus tranche singulièrement avec l'austérité de son père et la décence apparente qu'Alexis Ier garda toujours. Autant, pendant ses campagnes, Manuel sait mener la vie du soldat, autant, pendant ses séjours à Constantinople, il se donne tout entier au plaisir, menant dans ses villas du Bosphore la vie la plus molle et la plus voluptueuse [1]. Pendant les premiers temps du règne, la discipline morale imposée par Jean Comnène se fit encore sentir, mais, bien vite, Manuel, arrivé très jeune au souverain pouvoir, se rua vers les plaisirs avec une fougue juvénile ; il fut naturellement suivi par tout le monde de la cour; non seulement la jeunesse imita le souverain, mais aussi les vieillards. On vit d'anciens serviteurs de Jean Comnène, qui s'étaient fait jusqu'alors remarquer par la rigidité de leurs principes, changer d'attitude, adopter les mœurs à la mode, et rivaliser avec la jeunesse folle qui entourait le souverain. Celui-ci très sensuel recherche toutes les occasions d'amour; il ne songe qu'aux aventures galantes. Très peu après son mariage, il commence à tromper sa première femme et, sur son lit de mort, il espérait pouvoir bientôt recommencer à tromper la seconde. Sur toutes ces aventures, les chroniqueurs sont demeurés muets, des nombreuses maîtresses du basileus une seule nous est connue, c'est sa nièce Théodora avec laquelle il entretint ouvertement, et pendant longtemps, des relations incestueuses [2]. Très épris de la princesse qui lui avait donné un fils, Manuel l'installa comme maîtresse en titre [3]. Théodora, qui savait apprécier tous les raffinements d'un luxe que, nous le verrons plus loin, méprisait l'impératrice, eut un train

1. Nikétas Choniatès, VII, 3, p. 269; cf. *infra*, p. 236.
2. Nikétas Choniatès, VII, 2, p. 266 et I, 3, p. 73.
3. La question de savoir de qui était fille la maîtresse de Manuel est fort obscure. Nikétas Choniatès, III, 2, p. 136, paraît indiquer que Théodora était la fille du sébastocrator Andronic, mais nous savons que celle-ci épousa, lors de la 2e croisade, le duc d'Autriche, Henri, et quitta la cour, cf. les vers de Prodromos dans Neumann, *Griechische Geschichtschreiber und Geschichtsquellen*, p. 65, et *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 768, v. 121 et p. 772, cf. Kinnamos, V, 12, p. 236 et VI, 4, p. 261 ; il semble donc que Nikétas ait ici fait erreur. Parmi les autres nièces de Manuel portant le nom de Théodora, nous connaissons 1° une fille d'Isaac Comnène, laquelle épousa, en 1158, Baudouin, roi de Jérusalem, et fut ensuite enlevée par Andronic Comnène, 2° Théodora, qui épousa Bohémond III d'Antioche, 3° Théodora, fille

de maison vraiment impérial; elle eut sa garde particulière, son palais, sa cour; Manuel dépensa pour elle d'immenses richesses. Nous ignorons combien de temps dura le règne de la favorite; on aimerait avoir plus de détails sur celle que Krumbacher appelait une Pompadour au petit pied. Malheureusement notre information est très incomplète; nous savons seulement que la maîtresse de Manuel, se voyant une rivale, la fit assassiner. On a publié, il y a quelques années, la lettre qu'écrivit Glykas pour apaiser les remords que cet épisode de sa vie excitait dans l'âme de la princesse vieillie et aux passions apaisées[1].

Comme son père et son grand-père, Manuel a été un soldat, mais il l'a été autrement qu'eux. Le fils de Jean professait pour la civilisation occidentale, que les Byzantins avaient apprise à mieux connaître au contact des croisés et surtout des auxiliaires latins au service des basileis, une admiration toute particulière. Avant son avènement, le jeune empereur avait su se concilier la sympathie des troupes latines; nous verrons plus loin que pendant tout son règne, il se plut à s'entourer de Latins qu'il fit entrer en grand nombre dans les cadres de l'administration et auxquels il confia les missions les plus délicates. A ce contact avec les Occidentaux se développèrent chez le basileus des sentiments, inconnus à ses prédécesseurs, qui donnent à sa physionomie morale un caractère spécial. L'idéal, par lequel Manuel a été séduit et vers lequel il a tendu de toutes ses forces, est celui que la chevalerie occidentale lui avait appris à connaître et à apprécier. Le fils de Jean Comnène n'a rien du basileus figé dans la majesté impériale, mais semble plutôt quelque héros d'un roman de chevalerie[2]. Par ses exploits le basileus a cherché à



de Maria Comnène et du César Jean Roger, cf. Castellani, *Epitalamio di Teodoro Prodromo per le nozze di Teodora Comnena e Giovanni Contostephano*, Venise, 1888. Cette dernière étant la seule qui ait vécu à Constantinople, devrait, semble-t-il, être regardée comme ayant été la maîtresse de son oncle, si un passage de Manassès ne rendait peu probable cette identification, cf. Sternbach, *Spicilegium Prodromeum*, Cracovie, 1904, p. 30. M. Schlumberger, *Sceaux byzantins inédits*, 4e série, n° 193, dans la *Revue des études grecques* (1900), t. XIII, p. 489, a publié le sceau d'une Théodora Comnène.

1. Krumbacher, *Michael Glykas*, dans *Sitzungsberitche d. bayer. Akademie* (1894), p. 452.

2. Prodromos, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. grecs*, t. II, p. 194; Kinnamos, III, 9, p. 109, cf. Eustathios, *op. cit.*, c. 62.

briller aux yeux des femmes et à acquérir la réputation d'un paladin dont les hauts faits sont racontés le soir autour du bivouac ou chantés par les poètes de cour. Toute sa vie, l'empereur est resté tel que, lorsque, à seize ans, devant Néo-Césarée, sa juvénile ardeur le mettait aux prises avec des forces très supérieures en nombre à celles dont il disposait. Pour lui la guerre est le plus souvent prétexte à aventure; il aime à s'en aller seul, à pied où à cheval, pour errer au hasard dans les environs du camp à la recherche de l'ennemi[1]; il est heureux quand l'occasion lui est fournie d'un combat où, seul contre plusieurs, il peut donner de grands coups de lances ou de beaux coups d'épée, et ramener des prisonniers[2]. Il se plaît à braver le danger avec une téméraire audace, et plus d'une fois s'attire le blâme des siens, qui lui reprochent d'exposer inutilement sa vie, pour le plaisir de se battre[3]. Des pages entières de la chronique de Kinnamos sont consacrées au récit des merveilleuses et héroïques aventures du basileus, et, comme l'auteur craint que le lecteur ne lise avec un certain scepticisme les exploits de son héros, il a soin de spécifier que lui-même a été témoin de plusieurs des hauts faits dont il parle[4].

Par son courage indéniable, par son ardeur à rechercher le danger, Manuel a réussi à s'attirer les sympathies du soldat[5]. Il a le geste heureux, et a su parfois accomplir simplement quelques-uns de ces actes qui rendent un chef populaire. On le voit couvrir un soldat de son bouclier; un jour, sur les bords du Danube, il se jette à l'eau pour soutenir une barque chargée de troupes qui allait couler; à Dorylée, lors de la construction de l'enceinte fortifiée, il prêche d'exemple et aide les soldats à transporter les matériaux. Pendant la paix, il ne cesse point d'être en contact avec l'armée qu'il exerce continuellement dans les camps d'instruction. Il se croit une compétence militaire spéciale, et, quand il ne commande pas lui-même les troupes, il s'arrange pour rester à proximité du théâtre des opérations qu'il entend diriger de loin[6]. Malgré tout

1. Kinnamos, II, 7, p. 49-51.
2. Cf., comme exemple, Kinnamos, II, 7, pp. 47 et sq.
3. *Id.*, VII, 2, p. 49.
4. *Id.*, IV, 22, p. 192.
5. Cf. l'anecdote racontée par Kinnamos, II, 9, p. 63.
6. Eustathios, *op. cit.*, c. 63, p. 210; Kinnamos, II, 6, p. 45 et IV, 22, p. 192.

cela, on ne saurait reconnaître à Manuel les qualités d'un chef et on doit constater que la plupart des campagnes qu'il a dirigées lui-même ont échoué, ou n'ont donné que de piètres résultats. Manuel a également manqué de force d'âme et, quand il s'est trouvé en présence d'une situation difficile, il n'a su avoir ni l'énergie nécessaire pour supporter l'adversité, ni la rapidité de décision qui permet de faire face à un événement inattendu. Rien de plus caractéristique à cet égard que son attitude lors de la défaite de Myrioképhalon : au lieu de songer à rassembler les débris de son armée et à sauver au moins l'honneur, Manuel n'a pensé qu'au moyen de sauvegarder sa propre vie, quitte à abandonner les siens.

Chez le fils de Jean Comnène, le politique est infiniment supérieur au chef militaire. Dès sa jeunesse, le basileus s'est fait remarquer par sa prudence, son habileté à prévoir les événements et à les diriger dans la mesure du possible. Habile à concevoir un plan à longue échéance, il a su apporter à la réalisation de ses vues une patience obstinée. Au fond, l'empereur, aux chances toujours douteuses des combats, préfère les négociations politiques, où il excelle, et dans lesquelles il est passé maître. « Il a su, dit son panégyriste, avec un art incomparable venir à bout de ses ennemis, en les combattant les uns par les autres, afin de nous préparer une paix inaltérable, et d'obtenir la tranquillité désirée. En versant aussi peu que possible le sang de ses sujets, mais en excitant ses ennemis les uns contre les autres, et en suscitant des guerres entre les peuples étrangers, il a cherché à obtenir le maximum de succès possible, accroissant ainsi les forces de l'empire et épuisant celles de ses adversaires[1]. »

Ambitieux à l'extrême, tout pénétré du désir de rétablir l'empire byzantin dans son antique splendeur et de lui rendre son ancienne étendue, Manuel mérite une place à part parmi les basileis par la largeur de ses conceptions politiques[2]. Sa diplomatie a enveloppé dans un réseau d'intrigues toutes les puissances, depuis la Russie, l'Asie Mineure, la Syrie et la Terre-Sainte jusqu'à la France et l'Angleterre, sans oublier ni l'Italie, ni les états

1. Eustathios de Thessalonique, *op. cit.*, c. 17, p. 199.
2. Cf. dans la *Viz. Vremennik*, t. XII, p. 89, un passage caractéristique du discours de Constantin Manassès publié par Kurtz.

de l'Europe centrale. Connaissant admirablement la situation des diverses puissances, il a su tirer de chaque événement le parti le plus avantageux pour son empire. Sous son règne, Constantinople a été un centre politique de premier ordre ; successivement on y voit défiler l'empereur d'Allemagne, le roi de France, le sultan d'Ikonium, des princes d'Antioche, le roi de Jérusalem[1]. Il semble que, peu à peu, l'empereur se soit laissé entraîner par les événements et griser par ses premiers succès ; son ambition, toujours inassouvie, ne recula devant aucun rêve et forma des plans de plus en plus vastes dont le caractère irréalisable, étant données les forces de l'empire, paraît indiquer que Manuel avait perdu le sens des réalités et des possibilités. Cette erreur dans l'appréciation du possible et de l'impossible lui fut d'autant plus facile que presque toute sa politique extérieure a été faite à coup d'argent ; c'est là ce qui explique l'instabilité des résultats obtenus et l'échec final de ses combinaisons, échec que ses contemporains lui ont amèrement reproché[2].

La première femme de Manuel fut la belle-sœur de l'empereur Conrad III, Berthe de Sulzbach, qui prit le nom d'Irène en entrant au gynécée impérial[3]. Décidé depuis 1142, le mariage d'Irène et de Manuel ne fut célébré qu'en janvier 1146 ; nous donnons

1. Cf. Eustathios, *op. cit.*, c. 21, p. 201.
2. Nikétas Choniatès, III, 1, p. 131.
3. Cf. *supra*, p. 171. Il n'est pas douteux qu'Irène ait dû embrasser la religion orthodoxe, cf. ce que dit Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CXCV, p. 1220, sur les Grecs qui rebaptisent ceux des Latins qui épousent des orthodoxes. Voir Vasilievskij, *op. cit.*, dans *Viz. Vremennik*, t. I, p. 86, note 2. La question du rebaptême des hérétiques a été posée par Tertullien, cf. Mgr Duchesne, *Origines chrétiennes*, Paris, 1898, p. 325 ; le 19e canon du concile de Nicée exige le rebaptême pour les Paulianistes et le 7e canon de Laodicée pour les Montanistes. A partir de Kéroularios, l'église grecque est hostile à l'usage latin qui a prévalu, c'est-à-dire à la non réitération du baptême ; cf. dans Migne, P. L., t. CXX, p. 744, l'édit synodal du cardinal Humbert. En 1215, le concile de Latran anathématisera les Grecs qui rebaptisent les Latins, Mansi, *Concilia*, XX, p. 990 ; cf. Palmieri, *La rebaptisation des Latins chez les Grecs*, dans *Echos d'Orient*, t. VII, pp. 624-633. Comme exemple, on peut citer le joupan de Serbie, Etienne Nemannia, qui, baptisé d'abord suivant le rite latin, fut rebaptisé suivant le rite orthodoxe quand il alla s'établir en Rascie, dont les habitants appartenaient à l'église orthodoxe, cf. Martinov, *Les manuscrits slaves de la bibliothèque impériale*, Paris, 1858, p. 50. En 1484, un synode tenu à Constantinople reconnut le baptême latin valable, et décida que le Latin passant à l'orthodoxie serait admis par l'onction du saint chrême, Rhalli et Potli, Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων, t. V, Athènes, 1854, p. 143, cf. Petit, *L'entrée des catholiques dans l'église orthodoxe*, dans *Echos d'Orient*, t. II, p. 129.

ailleurs les raisons probables qui retardèrent cette union [1]. L'impératrice qui, par la stature de son corps, l'eurythmie de ses membres, ses belles et florissantes couleurs, procurait, au dire de Basile d'Achrida, une sensation de plaisir même aux choses insensibles [2], paraît s'être assez difficilement pliée aux mœurs byzantines. On louait bien ses manières, on vantait ses vertus qui la rendait agréable à Dieu et aux hommes, on exaltait sa charité, mais on trouvait qu'elle restait trop Allemande [3]; on lui reprochait de conserver la raideur de sa race, de manquer d'élégance, de se coiffer mal, de négliger l'usage des fards [4]. Le ménage impérial fut bien vite désuni, et Manuel ne tarda guère à afficher ouvertement sa liaison avec sa nièce Théodora. Il est vraisemblable d'admettre que, quand la maîtresse royale eut été installée officiellement, l'impératrice dut être quelque peu négligée par le monde de la cour : elle vécut alors retirée au fond du palais, occcupée de bonnes œuvres et de l'éducation des princesses impériales [5].

Irène fit pourtant de louables efforts pour s'adapter à son nouveau milieu. Entourée d'une société lettrée, elle crut devoir s'intéresser aux questions littéraires et demanda au grammairien Jean Tzetzès, qui lui avait dédié ses *Chiliades* [6], de lui expliquer Homère. Tzetzès se mit à l'œuvre et composa pour l'impératrice, à laquelle il les dédia, ses *Allégories* sur l'Iliade ; mais l'écrivain devait bientôt cesser de travailler pour une souveraine qui, pensait-il, ne savait pas estimer son œuvre à sa valeur. Il avait été convenu que Tzetzès toucherait pour prix de son travail la somme de douze sous d'or par cahier. Au bout de quelque temps, croyant mieux faire et espérant recevoir quelque argent de plus, Tzetzès se servit d'un parchemin de plus grand format, de telle sorte que chaque nouveau cahier en valait dix des premiers. Ce beau zèle

1. Cf. *infra*, p. 260.
2. Basile d'Achrida, *Oraison funèbre d'Irène*, c. 5, dans Vasilievskij, *op. cit.*, dans *Viz. Vremennik*, t. I, p. 106. J'emprunte la traduction de M. Diehl, *Figures byzantines*, 2e série, Paris, 1908, p. 183.
3. Basile d'Achrida, *loc. cit.*; Nikétas Choniatès, I, 2, p. 73.
4. Nikétas Choniatès, *loc. cit.*
5. Basile d'Achrida, c. 15, p. 119 ; Kinnamos, V, 1, p. 202 ; cf. la lettre de Conrad à Irène, Wibald, *Epistolæ*, n° 243, p. 365.
6. Cf. Hart, *De Tzetzarum nomine vitis scriptis* dans *Jahrbücher fur class. Philologie*, XII Supplementband, 1881, p. 56.



fut inutile et le trésorier de l'impératrice se refusa à payer plus que le prix convenu [1]. Tzetzès réclama, n'obtint pas l'augmentation souhaitée et finalement ne toucha rien. Outré de la ladrerie impériale, il cessa son ouvrage et raconta l'histoire de ses démêlés avec l'impératrice. Il détruisit aussi la première partie des *Chiliades* qu'il avait dédiée à Irène [2].

On ne saurait douter de la part prise par Irène au rapprochement de Manuel et de Conrad III. L'influence de l'impératrice a certainement contribué à aplanir les difficultés qui s'élevèrent entre les deux souverains, lors de la deuxième croisade, et à amener entre les deux empires la conclusion d'une alliance qui permit à Byzance de conjurer le péril d'une coalition européenne [3]. Après la mort de Conrad III, Irène intervint encore dans les affaires d'Allemagne, mais désormais l'intimité qui, pendant quelques années, avait régné entre les deux cours était finie [4]. L'impératrice eut-elle un rôle dans la direction de l'empire ? Nous l'ignorons. Kinnamos cite des paroles qu'elle prononça au milieu du sénat, mais nous ne savons dans quelles circonstances [5]. Le même chroniqueur mentionne les mesures prises par l'impératrice pour déjouer les projets formés contre la vie du basileus par Andronic Comnène [6]. D'après Basile d'Achrida, Irène aurait eu une part d'influence dans la politique orientale de Manuel ; c'est du moins ce que Basile paraît indiquer quand il dit qu'après la mort d'Irène, on vit les émirs musulmans venir en reconnaissance des services qu'elle leur avait rendus déposer des présents sur sa tombe [7]. Une source occidentale [8] attribue à Irène un rôle dans la découverte d'une conspiration qu'on a voulu identifier avec celle de Stypiotès, mais nous savons, par ailleurs, que celle-ci est postérieure à la mort d'Irène. qui survint, à Longè,

1. Kiessling, *Johannis Tzetzæ historiarum variarum chiliades*, Leipzig, 1826, IX hist., 264 et sq. et *Epistolæ*, éd. Th. Pressel, Tubingen, 1857, n° 57. Cf. Hart, *op. cit.*, p. 21.
2. Cf. Hart, *op. cit.*, p. 56.
3. Cf. *infra*, p. 308 et p. 326.
4. Cf. *infra*, p. 344 et sq.
5. Kinnamos, III, 5, p. 99.
6. Kinnamos, III, 18, p. 129.
7. Basile d'Achrida, *op. cit.*, c. 14, p. 119.
8. Otton de Freisingen et Rahewin, *Gesta*, III, 47. M. G. H. SS., t. XX, p. 442.

vers le début de 1160. L'impératrice fut inhumée au monastère du Pantokrator[1].

Dès le 25 décembre 1161. Manuel épousa sa seconde femme, Marie, fille de Raimond de Poitiers et de Constance d'Antioche, dont les contemporains célèbrent à l'envi la beauté[2]. Pendant le règne de Manuel, le rôle de Marie fut très effacé ; néanmoins elle ne dut pas être étrangère au rapprochement de Byzance avec les princes latins de Syrie et de Terre-Sainte ; nous reparlerons d'elle, à propos de sa régence, dans notre prochain volume.

De son premier mariage Manuel n'eût que deux filles ; l'une, Maria, née en mars 1152[3], épousa, en 1180, Renier de Montferrat ; l'autre, dont nous ignorons le nom, mourut à l'âge de quatre ans[4]. L'absence d'un héritier mâle fut très pénible à Manuel, et, à Byzance, ce fait fut regardé comme la conséquence d'une malédiction jetée sur l'impératrice par le patriarche Kosmas. Celui-ci, lors de sa déposition, en 1147, aurait appelé le courroux céleste sur Irène, et déclaré que jamais l'impératrice n'aurait d'enfant du sexe masculin[5]. La seconde femme du basileus, Marie d'Antioche, finit par lui donner un fils, Alexis, qui naquit le 10 septembre 1169[6] et, dès le 4 mars 1171, fut associé à l'empire[7].

Une femme de la famille impériale doit être encore mentionnée, car elle joua un certain rôle politique : Irène, femme d'Andronic

1. Le nom d'Irène demeura attaché à certaines constructions de Constantinople, cf. Richter (J.), *Quellen der byz. Kunstgeschichte*, Vienne, 1897, pp. 383-384.

2. Cf. *infra*, p. 522.

3. Marie est née en mars, cf. les vers de Prodromos, *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 342, et après le traité avec les Hongrois, cf. *infra*, p. 407.

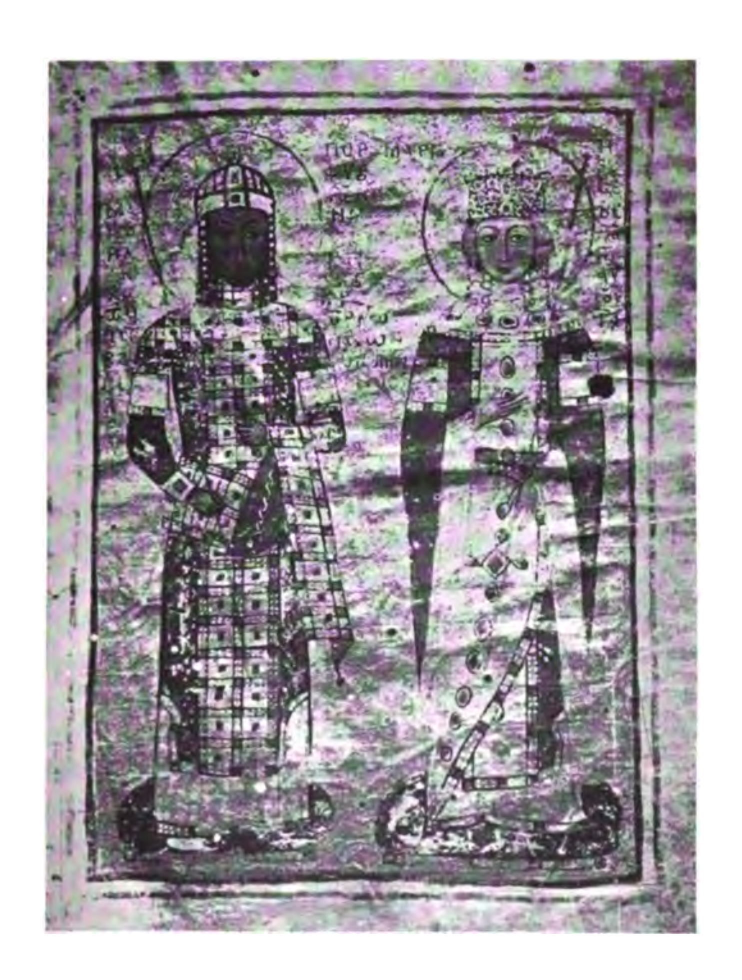
4. Kinnamos, V, 1, p. 202. Cf. *infra*, p. 599. Prodromos a composé une pièce de vers en son honneur, *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 341.

5. Nikétas Choniatès, II, 3, p. 107.

6. Nikétas Choniatès, V, 8, p. 220, et Kodinos, *De annorum et imperatorum serie*, éd. de Bonn, p. 159.

7. Paulov a publié dans la *Viz. Vremennik*, t. II, p. 391, le serment prêté par le clergé à Manuel et à son fils ; cf. Jaffé-L., *Regesta*, 12103. Luchaire, *La société française au temps de Philippe-Auguste*, Paris, 1909, p. 391 et sq., raconte les aventures d'une fille de Manuel, Eudokia, qui, fiancée d'abord au roi d'Aragon, Alphonse II, épousa Guillaume VIII, seigneur de Montpellier. M. Laurent, *A propos de l'impératrice de Montpellier, Annales du Midi*, t. XXIII (1911), p. 333 et sq., vient de montrer qu'il ne pouvait être ici question d'une fille de Manuel ; il s'agit sans doute d'une nièce du basileus.





MANUEL COMNÈNE ET L'IMPÉRATRICE MARIE D'ANTIOCHE

Cod. græc. Vat. 1176

Comnène, le frère de Manuel. Irène a été le centre d'une petite cour littéraire dont les membres l'ont célébrée en vers et en prose. Très libérale envers ceux qui l'entouraient, la belle-sœur du basileus sut s'attacher un certain nombre d'écrivains. Elle a tiré de la misère le grammairien Jean Tzetzès qu'elle poussa à écrire sur Hésiode et Homère, et qui composa pour elle la *Théogonie* [1]. Elle fut également la protectrice de Constantin Manassés qui écrivit pour elle sa *Chronique rimée*, qu'il lui dédia. De nombreuses pièces à elle adressées sont conservées sous le nom de Prodromos [2].

Pendant les premières années du règne de Manuel, Irène paraît avoir joué un rôle assez louche sur lequel nous sommes mal renseignés. Prodromos est notre source principale et, naturellement, il présente les faits sous un jour favorable à sa protectrice [3]. Une première fois, vers 1144, Irène fut enfermée au Grand Palais, puis exilée aux îles des Princes ; ses biens furent confisqués et elle-même paraît avoir été assez durement traitée par ses geôliers. Rendue à la liberté, Irène fut, peu après, accusée de conspirer. On l'éloigna de Constantinople ; puis on l'enferma au palais des Blachernes, d'où elle fut transportée ensuite au monastère du Pantokrator. Son fils Jean, devenu le favori de Manuel, obtint sa liberté et l'emmena avec lui à Sofia. Sa fille Théodora épousa Henri, duc d'Autriche ; c'est donc à tort que Du Cange a fait de la fille d'Andronic la maîtresse de Manuel.

Nous nous arrêterons un moment sur le monde de la cour ; autour du souverain paraît la foule de ses parents, de ses con-

1. Hart, *op. cit.*, p. 38, p. 20. Peut-être Irène a-t-elle été également en correspondance avec le moine Jacques. Cf. Kirpicnikov, *La correspondance du moine Jacques avec l'impératrice Irène* dans les *Annales de la société d'histoire de l'Université d'Odessa*, t. II (1892), pp. 255 et sq., et *Sur les lettres du moine Jacques*, dans le *Journal du Ministère de l'Instruction publique russe*, t. CCLXXXVI (1893), p. 261 ; Vasilievskij, *Sur la sébastocratorissa Irène*, dans le *Journal du Ministère de l'Instruction publique russe*, t. CCLXXXV, pp. 179 et sq.

2. Sur les nombreuses pièces adressées à Irène et à sa famille par Prodromos, cf. Papadimitriou, Ὁ Πρόδρομος τοῦ Μαρκιανοῦ κώδικος, dans *Viz. Vremennik*, t. X, p. 107 et sq. ; Miller a publié, dans *Notices et extraits des manuscrits*, t. XXIII, 2, p. 1 et sq., un poème astrologique dédié par Prodromos à Irène. Celle-ci eut comme enfants, Maria, Théodora, Eudokia, Andronic, Jean et Alexis. Maria épousa Jean Cantacuzène, cf. *infra*, p. 219, note 3 ; Eudokia épousa Gabras, cf. *infra*, p. 219, note 4 ; Théodora épousa le duc d'Autriche, Henri, cf. Neumann, *op. cit.*, p. 65.

3. Cf. Papadimitriou, *op. cit.*, pp. 115, 127, 129 et 155.

seillers, des dignitaires du palais, des fonctionnaires civils ou militaires. Un fait à signaler, c'est le rôle considérable joué dans l'administration de l'empire par les membres de la famille impériale. Les Comnènes sont alliés à la plupart des familles de l'aristocratie byzantine, aussi est-ce de préférence aux représentants de cette aristocratie, qui sont ses parents, que vont les faveurs de l'empereur, c'est à eux que sont distribués les hautes dignités du palais, les commandements importants, les fructueux gouvernements des provinces principales, les missions dans les cours étrangères. Ces choix dictés par l'intérêt de famille ne sont pas toujours heureux et ceux qui en bénéficient, parfois, ne les justifient point par leurs mérites. Quelles que soient d'ailleurs les fautes qu'ils commettent dans l'exercice de leurs fonctions, le basileus est toujours prêt à trouver une excuse aux siens et, pour eux seuls, il se relâche de sa sévérité [1]. Un autre inconvénient du recrutement des fonctionnaires dans les rangs de la famille impériale est d'avoir ouvert l'entrée du conseil à une foule de gens sans grande valeur. A un moment donné, Manuel s'est plu à appeler autour de lui de nombreux jeunes gens, ses parents, dont il a fait ses familiers. Ceux-ci, ignorants des affaires, peu expérimentés, ont eu une influence néfaste ; sans nul doute, ils ont eu leur part de responsabilité dans le pillage des finances de l'empire [2]; dans les délibérations, Manuel se laissait entraîner par eux et n'écoutait point les fonctionnaires de carrière plus avertis des questions que l'on traitait. Ainsi, lors de l'expédition de 1176, les vieux généraux, habitués à la guerre turque, conseillèrent à l'empereur d'accepter les propositions de paix faites par Kilidj Arslan, car ils jugeaient que la campagne était engagée dans de mauvaises conditions. Leurs conseils ne furent pas écoutés ; tous les jeunes gens, qui entouraient l'empereur et dont beaucoup faisaient alors leurs premières armes, réclamèrent la guerre et Manuel, cédant à leurs instances, repousa les offres du sultan. Le désastre de Myrioképhalon montra la sagesse des conseils donnés par ceux des officiers qui connaissaient la guerre.

1. Nikétas Choniatès, VI, 8, p. 256.
2. Voir ce que Nikétas, I, 3, p. 76, VI, 2, p. 232, dit des conseillers âgés de Manuel et de l'entourage nouveau du prince auquel Poutzès, ministre de Jean Comnène, craint de se voir sacrifier, ce qui le décide à ne plus s'opposer au gaspillage financier.

Le plus haut dignitaire de l'empire, au temps de Manuel, est Jean Roger, ce Normand auquel échut l'heureuse fortune d'épouser une fille de Jean Comnène et d'être nommé César. Malgré sa tentative pour usurper le trône, Jean Roger demeura à la cour où il n'a eu, semble-t-il, qu'un rôle de second plan. Toutefois, Manuel jeta les yeux sur lui quand la princesse d'Antioche, Constance, s'adressa à Byzance pour avoir un mari. Le voyage du César à Antioche fut d'ailleurs inutile; il ne sut pas plaire, et fut trouvé trop vieux. La princesse lui préféra Renaud de Châtillon. Revenu à Constantinople, le César prit l'habit monastique; il laissa deux fils, Alexis et Andronic, qui ne jouèrent qu'un rôle effacé.

Le sébastocrator Isaac, frère aîné de Manuel, parut assez vite prendre son parti d'avoir perdu la couronne impériale [1]; nous le voyons figurer dans quelques-unes des expéditions de Manuel [2], et, d'après Kinnamos, il aurait même obtenu le commandement suprême de l'armée [3]. Manuel paraît, toutefois, avoir conservé contre son frère une certaine défiance; un moment même, il le soupçonna d'avoir volé le sceau avec lequel étaient scellés les ordres de paiement des gratifications impériales [4]. D'un caractère violent [5], Isaac ne craignait pas de rabaisser les exploits de son frère et, un jour, à Malagina, au cours d'une discussion, en présence du basileus, il alla si loin avec son cousin Andronic Comnène que celui-ci tira l'épée; depuis ce jour, Manuel porta toujours une cotte de mailles sous ses vêtements [6]. Isaac paraît bien avoir été le chef de l'opposition faite au basileus par certains mécontents et le centre d'intrigues sur lesquelles les chroniqueurs se sont tus. En tout cas, on suspecta fort ses relations

1. Kinnamos, II, 2, p. 32.
2. *Id.*, II, 7, pp. 47, 49, 51.
3. *Id.*, III, 17, p. 127.
4. *Id.*, *loc. cit.*
5. Nikétas Choniatès, *De Joanne Comneno*, 12, p. 60.
6. Kinnamos, III, 17, pp. 127-128. Il y a certainement ici une erreur du copiste et il faut remplacer le nom de Jean par celui d'Isaac, dans la phrase ὁ Ἰωάννης τὰ τοῦ πατρὸς μᾶλλον ὑπερῇρε. C'est Isaac qui discute avec Andronic et Jean Doukas n'intervient qu'à la fin, quand Andronic tire l'épée. Sans cela on ne comprend pas pourquoi Andronic, se querellant avec Jean Doukas, voudrait frapper le sébastocrator. La manière dont Kinnamos mentionne l'intervention de Jean Doukas indique clairement qu'il n'a pas encore parlé de ce personnage.

avec le patriarche Kosmas et son amitié fut funeste à celui-ci [1]. Nous ignorons la date de la mort d'Isaac [2].

Bien effacé également fut le rôle de l'oncle de Manuel, le sébastocrator Isaac. Peut-être, est-ce son neveu qui a fait revivre en sa faveur la dignité de basiléopator qui n'avait pas, semble-t-il, été conférée depuis bien des années. Un sceau qui nous a été conservé porte, en effet, comme légende, le nom d'Isaac Comnène, sébastocrator, basiléopator et stratopédarque ; il semble que la qualification de basiléopator convienne plus à un oncle qu'à un frère et que, par là, ce sceau doive être attribué au frère de Jean [3]. Isaac n'avait point renoncé à toute ambition ; Kinnamos raconte, en effet, que, au cours d'une des premières campagnes de Manuel contre les Musulmans, le bruit s'étant répandu dans le camp que l'empereur entraîné par sa folle audace était tombé sous les coups des ennemis, son oncle se rendit aussitôt dans la tente impériale, prêt à se faire proclamer [4]. Manuel dut évidemment garder quelque défiance à la suite de cette aventure. En 1152, Isaac fonda le monastère de la Kosmosotira [5], près de Béron, à l'embouchure de l'Hèbre ; il y fit préparer son tombeau, et c'est là qu'il fut enseveli [6].

Parmi les proches de Manuel, son beau-frère, le grand-duc Kontostéphanos, et son oncle, Constantin l'Ange, jouissent d'une grande faveur, au début du règne. Le premier trouve une mort glorieuse lors de l'expédition de Corfou qu'il commande [7]. Le

1. Kinnamos, III, 17, p. 127, et Nikétas Chroniatès, II, 3, p. 106.

2. Isaac eut deux fils, Alexis et Jean, qui moururent jeunes. Cf. Papadimitriou, *Feodor Prodrom*, Odessa, 1905, p. 363.

3, Schlumberger, *Sigillographie byzantine*, p. 641.

4. Kinnamos, II, 7, p. 53.

5. Cf. L. Petit, *Typicon du monastère de la Kosmosotira, près d'Aenos*, dans *Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, t. XIII (1908), p. 17 et sq.

6. Nikétas Choniatès, *De Andronico Comneno*, I, 2, p. 363. Isaac s'était également fait préparer un tombeau au monastère de Chora à Constantinople. Cf. Ouspenski, *L'octateuque de la Bibliothèque du Sérail à Constantinople*, *Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, t. XII, Sofia, 1907, pp. 21-22.

7. Kontostéphanos a épousé Anne, fille de Jean Comnène, cf. *supra*, p, 12. Les plus anciens représentants de la famille Kontostéphanos que nous connaissions sont Etienne, grand domestique d'Occident sous Basile le Bulgaroctone, Isaac et Etienne qui vivaient à l'époque de Nicéphore Botaniatès. La généalogie des membres de cette famille, ayant vécu au XII[e] siècle, demeurée jusqu'ici fort obscure, a été éclaircie récemment par M. Grégoire, *Notes épigraphiques* dans la *Revue de l'instruction publique en Belgique*, t. LII, p. 152 et sq., à l'aide des

second, originaire de Philadelphie, appartenait à une famille médiocre; sa beauté physique lui valut l'amour de Théodora, l'une des filles d'Alexis Ier, qui l'épousa. Il joua, sous Manuel, un rôle militaire assez actif en Serbie, sur les bords du Danube et reçut la direction des opérations maritimes contre les Normands [1].

Dans la distribution des faveurs impériales, les neveux de Manuel ont eu une large part. Le plus favorisé de tous, est un fils du sébastocrator Andronic, Jean Comnène [2], dont la faveur commença à la suite d'un accident qui dans un tournoi lui fit perdre un œil [3]. D'abord protosébaste, puis protovestiarite et, entre 1170 et 1176, sébastocrator [4], Jean Comnène remplit les plus hautes charges et sut demeurer en grâce auprès de son oncle qui lui confia successivement les plus importantes fonctions ; gouverneur de la province de Sofia [5], puis de l'île de Chypre [6], Jean Comnène commanda ensuite l'armée qui faisait la guerre en Hongrie [7], il fut

poésies de Prodromos, publiées par Sternbach, *Spicilegium Prodromeum*, Cracovie, 1904. Il faut distinguer le grand duc Etienne Kontostéphanos, beau-frère de Jean Comnène et Jean et Andronic, qui commandèrent l'expédition envoyée en 1144 contre Raimond de Poitiers, prince d'Antioche. Jean est encore mentionné en 1186, Nikétas Choniatès, *De Isaacio Angelo* I, 5, p. 483. Andronic, outre l'expédition d'Antioche, aurait commandé la flotte pendant la guerre normande (1156); il aurait épousé Théodora, fille d'Adrien Comnène, dont il aurait eu plusieurs enfants. Jean ou Andronic serait le père de Jean qui épousa Théodora Comnène, fille du César Jean Roger (cf. *Viz. Vremennik*, t. VII, p. 621). Etienne, oncle de Manuel, aurait eu une fille Irène et trois fils, Jean, mort sans enfant, Alexis et Andronic. Ce dernier aurait épousé une Doukas, il joua un grand rôle sous Manuel et fut aveuglé, en 1182 ; il aurait laissé plusieurs enfants.

1. Kinnamos, III, 6, pp. 102, 12, p. 119; Nikétas Choniatès, II, 7, p. 26, et IV, 3, p. 177. L'Ange eut une fille qui épousa Constantin Kamytzès, Papadimitriou, *op. cit.*, p. 361, et plusieurs fils, cf. *infra*, p. 219, note 2. Constantin l'Ange est à distinguer du grand drongaire Constantin Comnène, que nous fait connaître un sceau, Schlumberger, *op. cit.*, p. 641, et qui assiste au synode de 1147, Banduri, *Imperium orientale*, Venise, 1729, p. 635.

2. Cf. *supra*, p. 213.

3. Kinnamos, III, 17, p. 126. Prodromos a célébré son mariage, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. grecs*, t. II, p. 288.

4. Kinnamos, II, 7, p. 51, III, p. 126; Guillaume de Tyr, XVIII, 24. Dans le procès-verbal du synode de 1170, Jean n'a que le titre de protovestiarite. L. Petit, *Documents inédits sur le concile de 1166*, dans *Viz. Vremennik*. t. XI, p. 479 ; par suite si le renseignement de Kinnamos, II, 7, p. 51, est exact, ce n'est qu'après cette date que Jean a été fait sébastocrator. Il faut remarquer que Guillaume de Tyr, XXI, 12, en mentionnant sa mort, le qualifie seulement de sébaste.

5. Cf. Papadimitriou, *op. cit.*, p. 24.

6. Kinnamos, IV, 17, p. 178.

7. *Id.*, III, 7, p. 105.

chargé d'installer Béla III sur le trône[1]. Sa fille, Maria, épousa le roi de Jérusalem, Amauri ; quand ce dernier vint à Constantinople, Jean fut chargé de le recevoir ; sa munificence et sa libéralité lui attirèrent alors les sympathies des Latins[2]. Jean Comnène fut l'adversaire acharné de l'amant de sa sœur Eudokia, Andronic Comnène ; plus que tout autre, il contribua à perdre dans l'esprit du basileus le futur empereur[3]. Jean ne devait point voir les dernières années du règne, car il tomba sur le champ de bataille de Myrioképhalon[4]. Son frère, Alexis, qui, après la mort de Manuel, sera le mauvais génie de l'impératrice Marie d'Antioche, reste au second plan pendant toute la durée du règne.

Plus actif est le rôle joué par Andronic Kontostéphanos, le dernier fils du grand-duc Etienne. Andronic, qui a fait ses premières armes du vivant de son père[5], devient, dans la seconde moitié du règne, le général le plus en vue de l'armée byzantine. Il s'illustre dans la guerre de Hongrie[6], est créé grand-duc, commande l'expédition d'Egypte[7] et par son intervention énergique, lors de la défaite de Myrioképhalon, empêche le basileus, qui veut s'enfuir en abandonnant son armée, de se couvrir d'une honte ineffaçable[8]. Un autre Kontostéphanos, Jean, partage la faveur impériale et est notamment l'un des ambassadeurs envoyés à Tripoli, en 1160[9]. Un cousin du basileus, Michel Paléologue, fils de

1. Kinnamos, VI, 11, p. 287.
2. Guillaume de Tyr, XVIII, 22 et 24, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. I, pp. 857 et 861.
3. Kinnamos, III, 18, p. 129 ; Nikétas Choniatès, III, 2, p. 136.
4. Guillaume de Tyr, XXI, 12, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. I, p. 1024.
5. Kinnamos, III, 4, p. 97. Nikétas Choniatès, I, 2, p. 71. Il a épousé Maria Doukas, cf. Papadimitriou, *op. cit.*, p. 348. Théodore Prodromos lui a adressé diverses pièces, cf. Papadimitriou, *op. cit.*, p. 348, et *supra*, p. 216, note 7.
6. Kinnamos, VI, 7, pp. 270-274 ; Nikétas Choniatès, V, 1 et 2, pp. 197 et sq. Nous ignorons quels rapports de parenté existaient entre le grand domestique et Théodore Kontostéphanos, qui est mentionné par Kinnamos, II, 5, p. 39.
7. Kinnamos, VI, 9, p. 278 ; Nikétas Choniatès, V, 4 et 5, pp. 208-219.
8. Nikétas Choniatès, VI, 5, p. 243.
9. Cf. *infra*, p. 517. Un Jean Kontostéphanos épouse Théodora, fille de Maria, sœur de Manuel, et du César Jean Roger, cf. C. Castellani, *Epitalamio di Teodoro Prodromo per le nozze di Teodora Comnena e Giovanni Contostefano*, Venise, 1888. Sur la mort de Théodora, cf. Papadopoulos Kerameus : Ῥητορικὸν γύμνασμα τοῦ Μανασσῆ, dans la *Viz. Vremennik*, t. V, p. 671, et Kurtz : *Dva proizvedenja Konstantina Manassi*, dans la *Viz. Vremennik*, t. VII, pp. 621 et sq.

Georges Paléologue et d'Anna Doukas, est gouverneur de Salonique et joue un rôle important, lors de la seconde croisade; quelques années plus tard, il commande les forces byzantines en Italie [1].

Parmi les autres neveux ou cousins de Manuel, certains comme Andronic et Jean l'Ange [2], Jean Cantacuzène [3] et Michel Gabras, le mari d'Eudokia, la maîtresse d'Andronic Comnène [4], demeurent dans des postes secondaires, d'autres, comme Constantin Doukas [5], Jean et Andronic Vatatzès [6], ont de bonne heure d'importantes charges militaires.

Pendant quelques années, l'un des fils d'Anne Comnène, Alexis Comnène est très bien en cour. Il a la charge de grand-duc et, en cette qualité, dirige les troupes qui opèrent en Italie [7]. Après l'échec final qui suivit les brillants débuts de cette campagne, il fut nommé duc de Chypre et, en 1161, il est envoyé comme ambassadeur à Antioche.

Un moment, en grande faveur, Alexis, fils du grand domestique Jean Axouch, tomba dans une complète disgrâce. Alexis qui avait épousé Maria, fille d'Alexis, frère de Manuel [8], avait rempli avec honneur diverses missions : il avait été à Ancône comme repré-

1. Cf. Hase, *Timarion*, dans *Notices et extraits des manuscrits*, t. IX, 2, p. 153.

2. Ce sont les fils de Constantin l'Ange et de Théodora Comnène, Nikétas Choniatès, II, 7, p. 126, et VI, 2, p. 233; nous connaissons deux autres fils de Théodora, Alexis et Isaac, qui souscrivent le procès-verbal du concile de 1166. D'après Prodromos, *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 503, une fille de Théodora, Maria, épousa Constantin Kamytzès, cf. Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1086-87.

3. Jean Cantacuzène a épousé Maria, fille d'Andronic, frère de Manuel, Kinnamos, III, 9, p. 109, cf. *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 771. Son fils Manuel fut aveuglé, Kinnamos, VII, 1, p. 293.

4. Nikétas Choniatès, IV, 3, p. 173; et les vers de Prodromos, *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 769-770, cf. Papadimitriou, *op. cit.*, dans la *Viz. Vremennik*, t. X, p. 108.

5. Nikétas Choniatès, VI, 7, p. 251.

6. Ce sont les fils de Théodore Vatatzès, beau-frère de Manuel, Kinnamos, IV, 17, p. 180; VII, 3, 1, p. 300 et Nikétas Choniatès, VI, 7, p. 251.

7. Kinnamos, IV, 12, p. 165, V, 4, p. 210: Nikétas Choniatès, II, 7, p. 125, Constantin Manassès, *Hodoiporikon*, II, 57, éd. Horna, *Byz. Zeitschrift*, t. XIII, p. 336. Cf. Sternbach, *Eos*, t. VII, p. 191, qui a publié le début d'une pièce en son honneur (l'éditeur a fait erreur sur le personnage). C'est très probablement à Alexis que se rapporte l'inscription du reliquaire de Grammont, cf. *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 432.

8. Kinnamos, IV, 14, p. 170, VI, 6, pp. 265 et sq.: Nikétas Choniatès, III, 8, p. 128, III, 2, p. 135, et IV, 6, p. 187.

sentant de Manuel et avait un moment dirigé la politique byzantine en Italie; il avait ensuite été nommé au gouvernement de la Cilicie (1165) et en était revenu pour prendre part aux guerres de Hongrie. Ses services avaient été récompensés par la charge de protostrator. Riche, libéral, ami de la bonne chère, Alexis comptait de nombreux amis dans l'armée; cela suffit pour le rendre suspect et le perdre. Assez indifférent en matière religieuse, Alexis, qui se souciait peu des prescriptions de l'Eglise relatives à l'abstinence, fut accusé de s'occuper de magie; à cette accusation, on joignit celle d'aspirer à l'empire et de s'être entendu dans l'intention de renverser le basileus avec le sultan d'Ikonium. Pour les gens de la cour, ce fait n'était pas douteux, puisque Alexis avait fait décorer les murs de sa demeure de mosaïques représentant non pas les faits de l'histoire ancienne, ou les aventures de chasse ou de guerre du basileus régnant (ce que devait faire tout bon courtisan), mais les exploits du sultan d'Ikonium. Manuel prêta l'oreille à ces accusations et croyant qu'Alexis avait inspiré une mutinerie des Petchénègues, il le fit arrêter à Sofia. Le fils d'Axouch obtint de se retirer dans un monastère de la vallée du Strymon.

Plus mouvementée fut la vie d'un autre favori du basileus, tombé un moment en pleine disgrâce, je veux parler d'Andronic Comnène, qui, par son caractère, singulier mélange de vices et de qualités, est bien certainement l'une des figures les plus curieuses du monde byzantin[1]. Nous esquisserons seulement sa vie, nous réservant de raconter avec détails ses aventures dans un prochain volume. Très bel homme, cavalier accompli, d'une élégance raffinée et poussant presque jusqu'à l'excès la recherche dans sa mise, Andronic joignait au courage militaire une haute culture intellectuelle. D'esprit très indépendant, peu soucieux des questions religieuses, très adonné aux femmes, Andronic partagea sa vie entre deux passions, l'amour et l'ambition. De mœurs très libres, le fils d'Isaac Comnène, pendant longtemps, étala au grand jour avec tranquillité ses amours avec sa cousine Eudokia et sa verve impitoyable n'épargnait point ceux qui affectaient de se scandaliser de sa conduite. Manuel avec lequel il avait

1. Cf. Diehl, *Figures byzantines*, 2e série, Paris, 1908, pp. 86 et sq.

été élevé, lui témoigna, durant de longues années, une singulière bienveillance et excusa bien des écarts ; il ne se décida à sévir que lorsque sa patience eut été poussée à bout. Duc de Cilicie, Andronic profita de sa situation pour négocier avec le sultan d'Ikonium et les Latins d'Orient, escomptant leur appui pour s'emparer du trône. Duc de la province frontière du Danube, il entra dans le même but en relations avec Geisa et Barberousse. Sa trahison découverte, il passa neuf années en prison, réussit à s'enfuir et à gagner la Russie. Pardonné et rappelé, il retourne en Cilicie comme duc, pendant ses séjours fréquents à Antioche il séduit la belle-sœur de Manuel, Philippe, fille de Raimond de Poitiers, dont il est tombé amoureux en entendant célébrer sa beauté. Bientôt, lassé de sa conquête et obligé de fuir la colère du basileus, Andronic va en Terre-Sainte d'où il repart précipitamment en enlevant la reine de Jérusalem, Théodora, avec laquelle, durant des années, il mène à travers l'Orient musulman la vie la plus errante. A la fin, le couple amoureux s'installe sur les terres de l'émir d'Erzeroum, Saltouch, à la frontière d'Asie Mineure [1] ; Andronic commence alors à faire à son cousin une guerre acharnée. Voulant faire cesser ces attaques, Manuel fait enlever Théodora, et Andronic, vaincu par son amour pour sa maîtresse qu'à tout prix il veut joindre, sollicite son pardon, l'obtient et se retire dans ses possessions d'Asie Mineure d'où il sortira un jour pour se frayer jusqu'au trône un chemin ensanglanté.

Parmi les ministres et les conseillers de Manuel, quelques-uns nous sont particulièrement connus. Les chroniques de Kinnamos et de Nikétas Choniatès nous fournissent certains détails sur les hommes que la confiance de l'empereur appela au soin de gouverner l'empire : Jean Poutzès, Jean Hagiothéodoritès, Théodore Stypiotès.

D'abord protonotaire du drome, c'est-à-dire employé à la chan-

1. Le Saltouch dont parle Nikétas Choniatès, *De Alexio Comneno*, p. 294, est sans doute à identifier avec le personnage de même nom dont parle Ibn el Athir, *op. cit.*, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. I, p. 522 ; cf. Michel le Syrien, *Ibid.*, *Documents arméniens*, t. I, p. 363, et Brosset, *Histoire de Géorgie*, 1re partie, Saint-Pétersbourg, 1849, p. 388, note 1. D'après cette dernière source, p. 396-397, Andronic aurait séjourné auprès de Georges III, roi de Géorgie. Il fut question d'un mariage d'Alexis, fils d'Andronic, avec Thamar, fille de Georges, cf. Brosset, *op. cit.*, pp. 412-413.

cellerie du logothète chargé du service des postes impériales. Poutzès avait recu de Jean Comnène la charge de logothète du trésor ou de ministre des finances, fonction qu'il conserva sous Manuel Comnène [1]. Nikétas Choniatès vante l'habileté de Poutzès à faire rentrer les impôts et son ingéniosité à en créer de nou veaux. Affectant les dehors d'une austérité rigoureuse, Poutzès demeurait insensible à toutes les supplications des solliciteurs qu'il écartait par un silence dédaigneux. Sa situation était telle qu'il pouvait à son gré abroger les anciens édits en matière financière ou en promulguer de nouveaux. Quand Manuel fut monté sur le trône, Poutzès, au bout de quelques années, s'aperçut que l'austérité n'était plus de mise avec les usages introduits par le nouveau basileus; craignant de se voir préférer quelqu'un de l'entourage du prince, il comprit qu'il fallait adopter les mœurs à la mode et changea complètement d'attitude. La sévère politique financière qui avait valu à l'empire de nombreux excédents fut abandonnée, et le trésor mis au pillage. En voyant la curée des finances impériales, Poutzès jugea qu'il aurait bien tort de ne pas prendre sa part des richesses qu'il distribuait, et se mit à son tour à puiser dans sa caisse. L'esprit d'économie qu'il avait apporté à l'administration des finances de l'état ne l'abandonna pas, mais c'est à sa propre fortune qu'il l'appliqua. A ce propos, on racontait à Byzance l'anecdote suivante : certains solliciteurs, pour se concilier la bienveillance de Poutzès, lui apportaient parfois des poissons ; le logothète les faisait vendre au marché où le donateur, sans doute stylé par quelque acolyte, les rachetait pour les offrir de nouveau. Il arrivait que cette scène se répétât plusieurs fois, et que Poutzès vendît à deux ou trois reprises le cadeau qu'on lui avait fait.

Jean Hagiothéodoritès était chargé de l'administration de la fortune territoriale de l'empereur; il eut, pendant quelque temps, une grosse influence, mais il fut supplanté par Théodore Stypiotès, un autre employé qui réussit à l'envoyer en province, sous prétexte d'une mission à remplir, et à prendre sa place [2]. Stypiotès

1. Nikétas Choniatès, I, 3, pp. 76-77. Sur la réforme apportée par Poutzès dans la manière de lever l'impôt maritime, cf. *infra*, p. 622.

2. Nikétas Choniatès, I, 3, p. 77 et sq., et III, 4, pp., 145 et sq. Sur les autres personnages de cette famille, cf. *infra*, p. 224, note 6.

était déjà dans l'administration au temps de Jean Comnène qu'il suivit en Cilicie [1]; il sut se faire bien voir de Manuel et, franchissant rapidement les degrés de la hiérarchie, il devint préfet du kaniklée, c'est-à-dire préposé à la signature impériale, et dikaiodotès. Son influence était telle que Manuel ne voyait que par ses yeux et lui donnait libre accès auprès de sa personne. La carrière de Stypiotès finit fort mal. Le logothète du drome, Jean Kamatéros, jaloux de la faveur de Théodore, chercha à le perdre dans l'esprit de Manuel. Au cours de l'expédition de Cilicie, il accusa Stypiotès de ne point partager les vues du basileus sur les affaires de Sicile. Caché derrière une tenture, Manuel assista à une conversation entre Kamatéros et Théodore et s'entendit vivement critiquer par celui-ci. Malgré cela le basileus ne retira pas sa confiance à son favori. Kamatéros s'acharna néanmoins à perdre son rival, pour lequel sa haine redoubla quand il vit Manuel, par un chrysobulle garni de pierres précieuses, donner à Stypiotès l'ordre de présider à la cérémonie de la prestation du serment faite, en l'église des Blachernes, pour assurer au prince hongrois Béla la succession impériale [2]. Or, cette présidence rentrait dans les attributions du logothète du drome; Kamatéros, pour se venger, composa sous le nom de Stypiotès, une lettre au roi de Sicile et la jeta parmi les papiers de son rival. Sur une dénonciation, l'empereur fit perquisitionner chez celui-ci, et Stypiotès fut condamné à avoir les yeux crevés.

Jean Kamatéros, qui conduisit toute cette intrigue, est un singu-

1. Cf. la pièce de vers de Prodromos, adressée à Stypiotès, Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1373, et Papadimitriou, *op. cit.*, p. 190, note 140. Stypiotès avait été d'abord asekretis.

2. Stypiotès fut donc aveuglé, au plus tôt, en 1164. C'est à tort que Krumbacher, *Michael Glykas*, p. 406, plaçait, en 1156, la chute de Stypiotès, celui-ci, en janvier 1159, est encore en fonctions, Zachariæ a Lingenthal, *Jus Græco-romanum*, t. III, p. 457. Vraisemblablement, Manuel n'a pas tenu compte de la conversation qu'il entendit pendant l'expédition de Cilicie, car la mission confiée à Stypiotès, en 1164, montre qu'il avait encore, à cette date la confiance du basileus. Par suite, le renseignement fourni par Otton de Freisingen et Rahewin, *Gesta*, III, 47, M. G. H. SS., t. XX, p. 442, sur la conspiration du *caniclius* qui projetait de faire assassiner l'empereur par trois jeunes gens et de s'emparer ensuite du trône, ne se rapporte pas à Stypiotès. Manuel fut informé du complot par l'impératrice alors qu'il était encore en Orient (1159). Il n'est guère douteux que, vers cette date, il y ait eu un complot dans lequel Michel Glykas fut impliqué, cf. *infra*, p. 454. Sur la famille de Stypiotès, cf. Anne Comnène, *Alexiade*, XV, 2, p. 314.

lier personnage[1] ; esprit cultivé, mais n'ayant, au dire de Nikétas, que peu de goût pour la philosophie, Jean avait réussi par un continuel entraînement, à acquérir une faconde extraordinaire qui lui permettait de pérorer à l'improviste sur n'importe quel sujet. Il dut sa fortune à ses multiples talents d'improvisateur, de chanteur, de joueur de luth et de danseur, non moins qu'à son robuste appétit et à sa capacité de boire indéfiniment sans jamais se griser. Manuel s'amusait à le voir engloutir tout ce qu'on lui servait, et Nikétas raconte que les souverains étrangers, auprès desquels Kamatéros fut envoyé en mission, admiraient fort cet homme non moins grand mangeur que buveur[2].

Parmi les hauts dignitaires de l'empire que leurs fonctions mettent en rapports fréquents avec le basileus et que nous voyons jouer un rôle dans les événements du règne de Manuel, il convient de mentionner dans l'ordre administratif ou judiciaire l'éparque Andronic Kamatéros, auteur d'un ouvrage théologique, qui négocia le mariage de Manuel avec Marie d'Antioche[3], le grand questeur et juge du voile de l'hippodrome Basile Pékoulos[4], le préposé aux pétitions Michel Kamatéros[5], le logothète du drome Michel Hagiothéodoritès, qui joignait à ses fonctions celle d'orphanotrophe[6]. Dans l'ordre militaire, nous citerons le grand domestique

1. Nikétas Chonatès, III, 3, pp. 141 et sq

2. On a de Jean Kamatéros deux poèmes astrologiques dédiés à Manuel, l'un a été édité par Miller, *Notices et extraits des mss.*, t. XXIII, p. 48, le second par L. Weigl, *Johannes Kamateros* Εἰσαγωγὴ ἀστρονομίας, Leipzig, 1908. Miller repoussait l'identification de Jean avec l'archevêque de Bulgarie de même nom. Cf. également Boll, *Sphæra*, p. 21 et Weigl, *Studien zu den unedierten astrol. Lehrgedicht des Joannes Kamateros*, Wurzbourg, 1902.

3. Kinnamos, V, 4, p. 210. Grégoire d'Antioche dédia à Andronic deux discours apologétiques, Miller, *Catalogue des manuscrits grecs de l'Escurial*, p. 214. Théodore Balsamon fut également en rapport avec lui. Miller, *Notices et extraits*, etc., t. XXIII, 2, p. 42. Kamatéros est mentionné dans le procès-verbal du concile de 1157. En 1147, nous trouvons mentionné, comme éparque, Jean Taronitès et, en 1166, Basile Kamatéros, qui sont sans doute également des éparques de Constantinople. Cette fonction avait été l'une des plus importantes de l'empire ; au temps de Kodinos elle était devenue surtout honorifique, *De officiis*, éd. de Bonn, V, p. 35.

4. Le questeur avait été spécialement chargé de la surveillance des étrangers, cf., sur ses attributions, Vogt, *Basile Ier*, Paris, 1908, p. 145. Au temps de Kodinos, la dignité de questeur est honorifique, *De officiis*, V, p. 40.

5. Le préposé aux pétitions était chargé de recevoir et de transmettre à l'empereur les requêtes qui lui étaient présentées, Kodinos, *op. cit.*, p. 39. Cf. Vogt, *op. cit.*, p. 147.

6. Cf. Zachariæ a Lingenthal, *op. cit.*, t. III, pp. 468-476, 482, 485 ; Miklo-

Axouch, qui conserva la faveur de Manuel comme il avait eu celle de Jean, les grands drongaires, Constantin Comnène (1147)[1], Jean Makrembolitès (1157)[2], Alexis Kamatéros (1166)[3], les grands hétériarques Georges Paléologue (1166)[4] et Jean Doukas (1170), l'ami d'Eustathios de Thessalonique et de Glykas[5], le primicier des Vardariotes, Basile Tripsychos[6], l'akolouthe Basile Kamatéros[7], que nous verrons remplir une mission diplomatique, et l'akolouthe Isaac, qui maintint la discipline dans l'armée avec une implacable sévérité[8].

Il conviendrait de mentionner encore le personnel des eunuques dont l'influence est grande ; ils savent se faire une large part dans la distribution des faveurs impériales, mais les chroniqueurs ne parlent d'eux que d'une façon générale[9]. Un seul nous est connu, l'eunuque Thomas qui, après avoir vécu misérablement dans les bas-fonds de Constantinople, réussit à pénétrer au palais, s'y poussa et devint un des grands personnages de l'empire. Il finit d'ailleurs dans une complète disgrâce[10].

sich et Muller, *Acta*, t. VI, p. 115 (1158) ; Papadimitriou, *op. cit.*, p. 264. Un discours de Constantin Manassès est adressé à Michel Hagiothéodoritès ; cf. Horna, *Eine unedierte Rede des Konstantin Manasses, Wiener Studien*, t. XXVIII, pp. 171 et sq. On a, également adressés à Michel, des discours de Constantin Psaltopoulos, d'Eustathios de Thessalonique et une lettre de Grégoire Antiochos, cf. Krumbacher, *op. cit.*, p. 472, 474-475. Vers 1160-1170,. Nicolas Hagiothéodoritès était métropolite d'Athènes, Δελτίον. t. III, p. 95. Treu, *Ein byzantinisches Schulgespräch, Byz. Zeitschrift*, t. II, p. 102, a publié une lettre sur la mort de Constantin Hagiothéodoritès qui paraît avoir vécu à l'époque de Jean Comnène ; Prodromos, Migne, P. G., CXXXIII, p. 1059, a composé une monodie sur la mort de ce personnage, cf. Majuri, *op. cit.*, dans *Rendi conti della r. Acad. dei Lincei, Scienze morali*, t. XVII, s. 5, p. 550.

1. Il assiste au concile de 1147. Le grand drongaire est le second du grand-duc.
2. Il assiste au concile de 1157.
3. Il assiste au concile de 1166.
4. Il joue un rôle dans les affaires de Hongrie, Kinn., V, 5, p. 215, et assiste au concile de 1166. Le grand hétériarque commande les troupes étrangères. Georges a un frère, Constantin, qui est pansébaste et sébaste, cf. Krumbacher, *Michael Glykas*, p. 440.
5. Doukas joue un rôle important dans les événements du règne de Manuel ; il assiste au concile de 1170. Il est fils d'Andronic Kamatéros, cf. Regel, *Fontes*, etc., p. VIII.
6. Les Vardariotes (Turks installés dans la vallée du Vardar) entourent l'empereur dans ses sorties et font ranger la foule, cf. Kodinos, *op. cit.*, p. 37.
7. Kinnamos, V, 4, p. 210.
8. Il assiste au synode de 1166, cf. Kinnamos, VII, 3, p. 298.
9. Nikétas Choniatès, VII, 2, p. 266.
10. Kinnamos, VI, 6, p. 269, et VIII, 2, p. 297.

Dans l'entourage de Manuel, une place spéciale doit être faite aux étrangers qui sont venus chercher fortune à la cour de Byzance, car la prédominance dans la direction des affaires de l'empire d'un élément non byzantin est un des traits particuliers du règne. Manuel ne se contente point, en effet, d'avoir à son service, comme ses prédécesseurs, des musulmans, tels Jean Isès ou Poupakès dont nous rencontrerons plusieurs fois les noms au cours de l'histoire du règne, mais sa faveur va d'une manière toute spéciale aux Latins. Il y a eu alors, à Constantinople, un afflux considérable d'Occidentaux qui sont entrés au service du basileus et ont rempli les cadres de l'administration. « Pendant le règne du susdit empereur agréable à Dieu, dit Guillaume de Tyr en parlant de Manuel, le peuple latin, grâce à sa fidélité et à son courage, avait trouvé auprès de lui un excellent accueil. Méprisant ses petits Grecs comme des hommes mous et efféminés, Manuel, homme plein de grandeur d'âme et d'un admirable courage, confiait aux seuls Latins le soin des affaires importantes, car il comptait à juste titre sur leur fidélité et leurs forces. Comme il les traitait fort bien et se montrait très libéral à leur égard, de toutes parts, nobles et roturiers accouraient auprès de celui qu'ils regardaient comme leur plus grand bienfaiteur[1]. » Nikétas Choniatès confirme le témoignage de l'archevêque de Tyr quand il nous parle du mécontentement des Byzantins qui voyaient l'empereur confier à des étrangers, ignorant la langue grecque et crachant mieux qu'ils ne parlaient (allusion à leur manière de prononcer le grec), des missions judiciaires ou financières dans les provinces de l'empire[2].

De tout ce personnel latin nous ne connaissons qu'un très petit nombre d'individus. Au premier rang, il faut nommer un Normand, exilé à la suite des révoltes des vassaux du roi de Sicile, Alexandre de Conversano, comte de Gravina. Celui-ci, après plusieurs séjours auprès de Conrad III et de Frédéric Barberousse, qui l'envoyèrent à diverses reprises à Constantinople, comme ambassadeur, se fixa à Byzance où Manuel lui confia le comman-

1. Guillaume de Tyr, XXII, 10, *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. I, p. 1079.
2. Nikétas Choniatès, VI, 2, p. 265.

dement des troupes normandes[1] et l'employa à quelques missions de confiance. Envoyé en ambassade, d'abord auprès des croisés, puis à Venise, et ensuite à Ancône, Alexandre joua un rôle important dans les guerres d'Italie. Plus tard, il fut l'un des négociateurs du traité conclu entre le roi de Jérusalem et Manuel avant la première expédition d'Egypte (1166), et, lors du projet de la seconde (1177), fut chargé d une nouvelle mission. Au retour d'une campagne, Manuel ramène de Hongrie un Juif, Astaforte, très habile en fait de finances qui impose les Latins établis dans l'empire[2]. Nous avons encore la lettre par laquelle Ugo Eteriano annonce aux consuls de Pise les mauvais traitements que lui a fait subir ce fonctionnaire trop zélé. Ce sont des Latins que Manuel envoie au roi de France Louis VII et au pape Alexandre III pour négocier l'alliance projetée contre Barberousse, et une lettre de Louis VII nous fait connaître un Latin au service de Manuel[3]. L'italien Théophylacte est chef des interprètes et remplit des missions diplomatiques[4]; de même, Michel d'Otrante[5]. Un autre interprète, Léon de Toscane, que nous connaissons, par sa traduction de la liturgie de saint Jean Chrysostome, est également, comme son nom l'indique, d'origine italienne[6]. Rappelons, enfin, que Baudouin d'Antioche mourut en combattant dans l'armée grecque. Nous parlons ailleurs des troupes occidentales au service du basileus.

Tout ce monde de la cour se modèle sur le souverain. L'austérité au moins apparente avait été de bon ton sous le règne précédent; elle disparut quand Manuel, au bout de quelques années de règne, se laissa aller à son penchant naturel pour le plaisir. Les mœurs nouvelles furent adoptées par les plus hauts personnages de la cour, par ceux-là même qui s'étaient fait remarquer jusque-là par la gravité de leur vie. Dans la jeunesse brillante, dont Manuel aime à s'entourer, on copie le basileus, c'est le

1. Il commande les troupes Celtes, cf. *infra*, p. 616.
2. Müller, *Documenti sulle relazioni delle città toscane coll' Oriente*, pp. 11 et sq.
3. R. H. G., t. XVI, p. 82-85.
4. Kinnamos, V, 4, p. 208, et Guillaume de Tyr, XVIII, 30, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. I, p. 873.
5. Guillaume de Tyr, XIX, 4, p. 945.
6. R. Engdahl, *Beiträge zur Kenntnis der byzant. Liturgie*, dans *Neue Studien zur Geschichte der Theologie und der Kirche*, herausgegeben von Bonwestch und Seeberg, t. V, Berlin, 1908, p. 43.

même amour de la gloire et du plaisir, c'est la même liberté de mœurs. Les femmes de la famille impériale affichent ouvertement leurs liaisons ; nombre d'entre elles ont de galantes aventures fort retentissantes ; l'une d'elles, la reine de Jérusalem, console son veuvage en se faisant enlever.

Comme Manuel, toute cette société est profondément superstitieuse ; elle croit aux présages, aux songes, à l'astrologie, à la magie. En 1162, le tremblement de terre qui a lieu à Constantinople est regardé comme une manifestation de la colère divine contre le basileus qui veut contraindre le clergé à organiser une procession où figurera le sultan d'Ikonium. Skléros est puni pour avoir employé des philtres qui donnent l'amour. Sikiditès est aveuglé, car on découvre qu'il a le pouvoir d'évoquer les démons et de transmettre au loin sa volonté. Un certain Aaron accuse le protostrator Alexis de se livrer à la magie et d'aspirer à l'empire ; lui-même est peu après convaincu de pratiquer l'envoûtement et de pouvoir, à l'aide du livre de Salomon, évoquer les démons qui exécutent ses ordres. Il est condamné à être aveuglé [1].

Dans le monde élégant de Constantinople, les lettres sont alors en grand honneur ; laïcs et ecclésiastiques étudient avec passion les auteurs anciens dont ils cherchent à imiter le style. Nous avons vu que l'impératrice Irène croyait devoir paraître s'intéresser à Homère et à Hésiode. Sa belle-sœur, Irène, est l'amie des lettres ; elle recherche les livres, protège les écrivains. Sur les questions qui occupent alors les esprits cultivés de Byzance, de bien curieux renseignements nous sont fournis par les lettres d'un Glykas, d'un Michel de Thessalonique, d'un Basilakés ou d'un Tzetzès. Dogmatique, exégèse, liturgie, histoire, morale, rhétorique, tels sont les sujets traités le plus souvent par ces auteurs dans leurs correspondances. Pour la mentalité et le goût du monde de la cour, les monuments de l'éloquence parvenus jusqu'à nous sont également caractéristiques. Les discours des grands orateurs de ce temps, Michel de Thessalonique, Basile d'Achrida, Eustathios de Thessalonique, sont de pures œuvres de rhétorique sur un thème quel-

1. Nikétas Choniatès, IV, 6, p. 192. Michel Akominatos, éd. Lambros, t. I, p. 78, fait allusion à Skléros, cf. également Eustratiadès, Μιχαὴλ τοῦ Γλυκᾶ εἰς τὰς ἀπορίας τῆς θείας γραφῆς κεφάλαια, Athènes, 1906, t. I, p. γ' et sq., sur l'identification probable de Sikiditès avec Glykas, et Kurtz, *Byz. Zeitschrift*, t. XVII, p. 170.

conque développé à grand renfort de citations empruntées à l'Ecriture et à tous les auteurs de l'antiquité, poètes, historiens, philosophes, orateurs, etc.[1]. Egalement instruits dans la littérature classique et dans la théologie, les orateurs sont totalement dépourvus de naturel et s'expriment avec une emphase fatigante. Non contents de copier l'antiquité, les écrivains de ce temps s'imitent les uns les autres[2].

L'imitation de l'antiquité telle que la comprirent les Byzantins du XIIe siècle, réduisit la littérature à ne s'adresser qu'à une élite, car, comme on l'a dit fort justement, « quand l'emploi des formes de langage disparues a pour conséquence d'exiger une pratique de longues années pour rendre les idées les plus simples, la littérature est condamnée à rester aux mains d'une catégorie restreinte de véritables savants ou de demi-savants. Aussi les lettres byzantines n'ont-elles à citer presque exclusivement que des noms de personnages de marque ou de savants[3]. »

Parmi les écrivains, laïcs de distinction ou hauts dignitaires du clergé, certains noms sont à citer : tout d'abord l'empereur lui-même compose un ouvrage de théologie, et sa tante Anne Comnène achève d'écrire l'*Alexiade*. Andronic Kamatéros, qui fut préfet de Constantinople, est un théologien distingué[4]. Nous parlons ailleurs avec détails des discussions philosophiques et théologiques qui, à l'époque de Manuel, passionnèrent l'opinion ; aussi ne citerons-nous ici que quelques noms d'écrivains : Nicolas de Méthone[5], qui prend une part active aux discussions

1. L'étude d'Aristote et de Platon était alors fort en honneur, cf. Michel Akominatos, éd. Lambros, t. I, p. 81. Platon surtout était alors tout à fait à la mode, cf. dans Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1053, l'analyse de la pièce de Prodromos, le *Philoplaton*. Le même auteur commentait Aristote, cf. Tannery, *Théodore Prodrome, sur le grand et le petit*, dans *Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques* (1887), p. 104 et sq. Sur le caractère des œuvres de rhétorique de cette époque, cf. Neumann, *op. cit.*, p. 72 et sq., et Praechter, *Beziehungen zur Antike in Theodoros Prodromos Rede auf Isaak Komnenos*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. XIX, p. 329 et sq.

2. Cf. Majuri, *op. cit.*, p. 518 et Kurtz, *op. cit.*, dans *Viz. Vremennik*, t. VII, p. 624.

3. Hesseling, *Essai sur la civilisation byzantine*, Paris, 1907, p. 326.

4. Sur Andronic Kamatéros, cf. Krumbacher, *Geschichte der byz. Litteratur*, p. 90.

5. Sur ce personnage voir, cf. Dräseke, *Nikolaos von Methone* dans *Byz. Zeitschrift*, t. I, p. 438 et sq., et *infra*, p. 643.

avec les Latins et combat les doctrines de Sotérichos Panteugenès; Nikétas de Maronäa, auteur d'un dialogue sur la procession du Saint-Esprit, écrit pour seconder la politique de Manuel quand celui-ci poursuit la réunion des églises; Nicéphore Basilakès, auteur de fables et d'éthopées, prédicateur en renom dont la parole attire la foule à Sainte-Sophie, comme lui-même nous l'apprend dans la préface de ses œuvres, curieux monument de la vanité d'un écrivain (nous reparlerons plus tard de ce personnage)[1]. Nikétas Akominatos Choniatès, dont le *Trésor de l'Orthodoxie* nous fournit nombre de renseignements sur le mouvement philosophique, fait, pendant les premières années de Manuel son éducation à Constantinople et commence à réunir alors les documents avec lesquels il écrira plus tard son histoire de Jean et de Manuel; Basile d'Achrida, qui, en 1155 et en 1166, discute avec les Latins, est en correspondance avec Hadrien IV. Citons encore : Théorianos, le négociateur de la réunion de l'église arménienne à l'église orthodoxe, le patriarche Nicolas Mouzalon, auteur d'une *Catena* sur Jérémie, Euthymios Malakès, évêque de Néo-Patras, dont on a un éloge de Manuel Comnène[2], Eustathios, d'abord diacre à Sainte-Sophie. puis archevêque de Myra et plus tard de Thessalonique, un des hommes qui connaissent le mieux l'antiquité; il a savamment commenté Homère, Pindare, Denys le Periégète, ce qui ne l'a point empêché de prendre une part active aux événements de son temps; philosophe, moraliste, historien et orateur, il a porté avec succès son activité dans tous les domaines[3].

Tous les écrivains que nous venons de nommer sont indépendants; il faut maintenant mentionner ceux que la misère oblige à se chercher un patron. A Byzance, les écrivains de profession

1. Cf. Miller, *op. cit.*, dans *Annuaire de l'association des études grecques*, 1873, p. 138 et sq.

2. Treu, Περὶ Εὐθυμίου Νέων Πατρῶν τοῦ Μαλάκη dans le Δελτίον, t. V, p. 197 et sq., cf. Papadopoulos Kerameus, Εὐθύμιος Μαλάκης μητροπολίτης Νέων Πατρῶν dans Ἐπετηρὶς τοῦ Παρνασσοῦ, t. VII, p. 13 et sq.

3. On a même voulu, Heisenberg, *Eustathios, Rhein. Mus.*, t. LVIII, p. 427 et sq., lui attribuer le roman d'*Hysmine et Hysminias*, et on en a fait l'auteur d'une œuvre dramatique, le Χριστὸς πάσχων. Ces attributions ont été repoussées par Krumbacher, *Byz. Zeitschrift*, t. XIII, p. 224-225. Sur Eustathios, cf. l'article de L. Cohn, *Pauly Wissowas Realencyklopädie*, t. VI, p, 1452-1489.

ne pouvaient vivre de leur métier, aussi presque tous étaient ils obligés d'entrer dans la clientèle de quelque grand personnage dont les libéralités leur assuraient la vie matérielle, ou grâce auquel ils pouvaient se procurer le petit emploi qui les mettait à l'abri du besoin. Aussi une partie importante de la littérature de ce temps est-elle formée par les demandes de secours en prose ou en vers adressées par les gens de lettres à leurs protecteurs. Les types de ces littérateurs mendiants sont Tzetzès, dont nous avons déjà dit les démélés avec l'impératrice Irène, et Théodore Prodromos, dont l'activité littéraire, comme nous l'avons vu dans l'*Etude des sources*, s'est exercée dans presque tous les genres. Quelle que soit d'ailleurs la variété des œuvres, elles ont, cependant, un trait commun ; presque toutes ont pour but de solliciter quelques faveurs, d'obtenir quelques secours et « toujours par mille ingénieux détours la main tendue apparaît[1]. »

La dépendance absolue où ils se trouvent vis-à-vis de ceux qui les protègent, la nécessité d'obtenir la pièce de monnaie qui fait vivre finissent par abolir chez les écrivains tout sentiment de dignité. Glykas, qui compose alors sa chronique universelle, ayant été aveuglé par ordre de Manuel, lui fait écrire pour solliciter[2] ; dans une autre de ses pièces il loue presque la maîtresse de Manuel, Théodora, d'avoir fait assassiner une de ses rivales. A cet avilissement général du caractère rendu en quelque sorte nécessaire par les conditions de la société, bien peu échappent. Il semble pourtant qu'une exception doit être faite pour Constantin Manassès qui vit dans l'entourage impérial[3] ; il dédie sa *Chronique* à Irène, veuve d'Andronic, et sait apporter à la louange une réserve délicate.

Manuel a vécu plus que son père à Constantinople ; il s'est plu à orner et à embellir sa capitale. L'empereur a tout d'abord fait

1. De Prodromos il faut rapprocher son élève et admirateur Nikétas Eugénianos, sur la vie duquel nous ne savons rien, mais dont nous possédons un roman, *Drosilla et Chariklès*, et une monodie sur la mort de son maître ; cf. Krumbacher, *Geschichte der byz. Litteratur*, p. 763, et Petit, *Monodie de Nicétas Eugénianos*, dans *Viz. Vremennik*, t. IX, p. 446 et sq.

2. Cf. Krumbacher, *Michael Glykas*, p. 414. On a publié récemment un volume des œuvres de Glykas, Eustratiadès, Μιχαὴλ τοῦ Γλυκᾶ εἰς τὰς ἀπορίας τῆς θείας γραφῆς κεφάλαια, Athènes, 1906.

3. Cf. Coxe, *Catalogi codicum ms. bibl. Bodleianæ*, Oxonii, 1852, p. 1, p. 218.

effectuer d'importants travaux d'utilité publique ; il a fait réparer les anciennes fortifications et agrandir l'enceinte par la construction d'un nouveau mur qui protégea le palais des Blachernes qu'il avait fait restaurer [1]. Manuel, en effet, sans abandonner entièrement le Grand Palais qu'il enrichit de mosaïques, a résidé habituellement à l'extrémité de la Corne-d'Or, dans le palais des Blachernes qu'il avait réparé et agrandi. Il se plut à l'orner et à l'embellir avec toute la magnificence possible et le luxe qu'il déploya nous est attesté par tous les témoignages de ses contemporains. Benjamin de Tudèle, qui visita Constantinople sous le règne du fils de Jean, a tracé de cet édifice la description suivante : « l'empereur Manuel s'est fait construire pour y résider un palais sur le bord de la mer, palais qu'on nomme les Blachernes. Il a fait recouvrir les murs et les colonnes d'or et d'argent ; les mosaïques représentent les guerres anciennes et aussi celles qu'il a soutenues. Son trône est d'or et incrusté de pierres précieuses, au-dessus de lui est suspendue avec des chaînes d'or une couronne d'or enrichie de joyaux dont l'éclat rend inutile pendant la nuit une autre lumière. »

Eude de Deuil, qui avait séjourné dans la capitale de l'empire grec, quelques années avant Benjamin de Tudèle, partage son admiration pour le palais des Blachernes. Il vante la vue admirable que l'on a de la terrasse qui entoure de trois côtés la demeure des empereurs et d'où l'œil peut contempler tour à tour la mer, la campagne et la ville ; l'extérieur du palais est admirable et l'intérieur dépasse tout ce qu'on peut imaginer ; l'or et les mosaïques y sont prodigués, le sol est revêtu d'un pavement de marbre artistement disposé et l'on ne sait, d'après lui, s'il convient d'admirer davantage la richesse des matières employées ou l'art qui a présidé à leur arrangement.

Divers autres témoignages vantent la beauté des mosaïques dont l'empereur orna ses deux palais et sur lesquelles il fit représenter ses campagnes ou ses parties de chasse. L'une d'elles devait être consacrée aux victoires des armées byzantines en Italie,

1. Cf. Van Millingen, *Byzantine Constantinople*, p. 122 et sq. Le Grand Palais, dès le temps de Manuel, était si abandonné que, lors de sa fuite, Andronic Comnène put se cacher dans les herbes qui avaient poussé dans une des cours, Nikétas Choniatès, IV, 2, p. 169.

car nous savons que l'on y avait placé une liste longue de plus de trois cents noms où étaient énumérées les diverses places qui avaient fait leur soumission. Les courtisans imitèrent l'exemple impérial ; quelques-uns continuèrent bien à faire représenter en mosaïque dans leurs demeures des scènes tirées de l'histoire ancienne, mais la plupart à ces scènes classiques préfèrent la représentation des aventures de chasse et de guerre du basileus. L'un d'eux, ayant osé faire représenter les exploits du sultan d'Ikonium, fut pour ce simple fait accusé de trahison.

D'autres travaux eurent pour but de permettre de fermer l'entrée du port de la capitale. Deux tours furent construites, l'une à Damalis, l'autre près du monastère de Mangane, et on les relia l'une à l'autre par des chaînes de fer. A la suite des plaintes générales que soulevait le manque d'eau dont avaient à souffrir les habitants de la capitale, Manuel fit capter de nouvelles sources qui furent amenées à Constantinople[1]. Il entreprit également de restaurer l'église Sainte-Irène détruite par un incendie, mais dans la nouvelle construction les fondations seules furent faites et le projet de restauration fut abandonné, peut-être par manque d'argent.

Les travaux alors effectués n'ont pas modifié l'aspect général de Constantinople qui, à côté de ses splendeurs, présente aux visiteurs des spectacles d'une saleté repoussante. Les habitations des riches avancent sur la rue et forment en quelque sorte une voûte couvrant le passage ; les sous-sols sont d'un aspect sordide et dégagent une odeur infecte ; jamais le soleil n'y pénètre[2]. Les rues ne sont pas entretenues ; certaines d'entre elles sont devenues de véritables cloaques où s'embourbent les piétons et les bêtes ; pour arriver à sortir les animaux de ces marais, il faut que leurs con-

1. Nikétas Choniatès, VIII, 3, p. 268 ; Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 222, et Eustathios, dans Regel, *Fontes rerum byzantinarum*, t. I, p. 126 et sq.

2. Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1221. On trouve dans les œuvres de Prodromos, Miller (E.), *Mélanges de philologie et d'épigraphie*, Paris, 1876, pp. 134 et sq., 146 et sq., de curieux renseignements sur la vie populaire à Constantinople, notamment sur les petits marchands. On peut comparer les renseignements de l'auteur sur la nourriture du peuple avec ceux que nous donne le *Timarion*, p. 160.

ducteurs les déchargent en se mettant à l'eau [1]. La ville ne présente aucune sécurité, les ruelles sordides et obscures où s'entasse la population pauvre sont le domaine des coupe-jarrets et des tire-laine. Aucune police n'est possible, car chaque bandit sait s'assurer la protection d'un grand seigneur qui lui procure l'impunité ; dès la tombée de la nuit, les rues sont un véritable coupe-gorge [2]. A côté de ces laideurs, certaines parties de la ville sont un émerveillement pour le visiteur. Benjamin de Tudèle vante la richesse des habitants dont un grand nombre portent des vêtements de soie et vivent tranquillement dans leurs jardins où poussent la vigne et le figuier [3]. Mais ce qui séduit surtout l'étranger qui arrive dans la capitale c'est le coup d'œil magnifique que présente la longue enceinte des murailles et l'ensemble de la cité dans lequel se perd la laideur des détails [4].

Pendant les séjours de Manuel à Constantinople, la vie officielle de la cour se poursuit suivant les rites consacrés et les fêtes déroulent leurs pompes solennelles, soit aux jours fixés par le cérémonial, soit quand se produit dans la famille impériale quelque événement important, mariage, naissance ; les réceptions d'ambassadeurs, les visites de souverains sont également prétextes à de grandes fêtes ; sous Manuel ces visites furent particulièrement fréquentes, puisque le peuple de la capitale vit défiler tour à tour l'empereur d'Allemagne, Conrad III, le roi de France, Louis VII, le sultan d'Ikonium, Kilidj Arslan, les princes latins, Amauri,

1. Cf. le texte d'un anonyme publié par Mercati, *Gli aneddoti d'un codice Bolognese*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. VI, p. 140. Ce texte se rapporte à l'époque de Jean Comnène.

2. Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXV, p. 1221.

3. Benjamin de Tudèle, *op. cit.*, p. 18.

4. Lors de la deuxième croisade, Conrad fut vivement impressionné par l'aspect général de la ville. De même les gens de la quatrième croisade : « Or poez savoir que mult esgarderent Constantinople cil qui onques mais ne l'avoient veuë : que ils ne pooient cuidier mie que si riche vile peust estre en tot le monde, cum ils virent ces halz murs et ces riches tours dont ele ere close tot entor a la reonde, et ces riches palais et ces haltes yglises dont il i avoit tant que nuls ne poist croire, se il ne le veist a l'oil et le lonc et le lé de la vile que de totes les autres ere soveraine. Et sachiez que il n'i ot si hardi, cui la chars ne fremist. » Villehardouin, éd. Wailly, Paris, 1872, p. 128 ; cf. Robert de Clary, XL, éd. Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, Berlin, 1873, p. 35 : « Et chil de l'estore si eswarderent la grandeur de la vile qui si estoit longue et lee ; si s'en remerveillièrent moult durement. » Cf. également dans Savioli, *Annali Bolognesi*, 3 vol., Bassano, 1784, t. II, p. 57-58, ce qu'écrit, en 1176, un Milanais sur Constantinople.

Bohémond II et Raimond. Pour frapper les imaginations de ces visiteurs de marque, pour leur donner une haute idée de la grandeur de l'empire, de sa puissance et de sa richesse, l'empereur prodigue les cadeaux et donne des fêtes éblouissantes pour lesquelles il n'épargne rien et dans lesquelles il déploie un luxe dont sont émerveillés ses hôtes. Guillaume de Tyr parle avec admiration de l'hospitalité offerte au roi Amauri et à sa suite. Pendant tout son séjour à Constantinople, le souverain et les siens furent traités aux frais du basileus et les officiers impériaux veillèrent à ce que les hôtes de l'empereur eussent non seulement le nécessaire mais encore tout ce qui pouvait leur procurer quelque plaisir. Quand il quitta Constantinople, Amauri partit comblé de présents non seulement par Manuel mais aussi par les principaux personnages de l'empire. La magnificence des fêtes impériales paraît bien avoir produit l'effet cherché sur l'esprit des étrangers. qui se pressent à Constantinople[1]. Guillaume de Tyr, qui assista aux fêtes données, pendant les derniers mois de la vie de Manuel, lors des mariages de Maria et d'Alexis, se déclare impuissant à célébrer comme il conviendrait la beauté des jeux du cirque et des spectacles de toute espèce offerts au peuple ; il est muet d'admiration devant le poids et la grosseur des pierres précieuses et des perles qui ornent les vêtements impériaux, le mobilier d'or et d'argent du palais impérial, la valeur des voiles tendus pour la décoration, le nombre des officiers et des serviteurs, la magnificence des noces et la munificence du basileus envers ses sujets et les étrangers. Le prestige dont bénéficie ainsi Byzance sert à sa politique et c'est par là que ses voisins peu à peu fascinés se laissent enrôler dans la clientèle de l'empire. Rien n'est plus caractéristique à cet égard que l'évolution que nous constaterons chez les Latins d'Orient.

Dans ces fêtes dont Constantinople est le théâtre une place à part doit être faite aux jeux du cirque qui ont conservé toute la faveur de la population de la capitale. Tous les ans, le jour de Noël, l'empereur donne au cirque une grande fête; mais en bien d'autres occasions son spectacle préféré est offert au peuple ; une campagne victorieuse, un événement heureux dans la famille

1. Cf. Eustathios, dans Regel, *op. cit*. p. 94.

impériale, la visite d'un souverain sont autant de prétextes pour donner à la populace son plaisir favori. Le cirque comprend toujours les spectacles les plus variés. A côté des courses de chevaux, les combats d'animaux féroces conservent la faveur du public et l'on voit paraître dans l'arène des lions, des ours, des léopards, des onagres; les combats entre oiseaux de proie plaisent également à la multitude. Parfois le spectacle est moins cruel et les spectateurs du cirque voient se dérouler devant eux un long cortège où sont représentées toutes les races de l'humanité[1].

Une des formes de fête populaire, qui fut particulièrement fréquente sous Manuel, est le triomphe. A l'occasion de la plupart de ses campagnes, le basileus offre au peuple de la capitale le spectacle d'une entrée solennelle. Dans le long cortège qui se déroule à travers les rues de la ville, depuis l'une des portes jusqu'à Sainte-Sophie, puis ensuite jusqu'au Palais, figure toujours le char recouvert de lames d'or ou d'argent et enrichi de pierres précieuses sur lequel est portée l'image de la Théotokos que suit dévotement le basileus entouré des membres de sa famille et des hauts dignitaires de l'empire. A certains carrefours, l'empereur est accueilli par les chants des dèmes. Nous possédons quelques pièces des Prodromos composées pour être dites dans ces conditions. Un des éléments essentiels de ces exhibitions est au milieu du défilé des troupes victorieuses, celui des prisonniers faits sur l'ennemi ; l'importance du succès est estimé d'après le nombre des captifs; aussi, arrive-t-il, parfois, que, quand ceux-ci ne sont pas en nombre suffisant, on ait recours à quelque subterfuge pour produire sur le peuple une meilleure impression ; on donne place dans le cortège à un certain nombre de figurants habillés en captifs.

A la vie officielle et à ses pompes Manuel préfère la retraite dans ses maisons de plaisance de la Propontide, où il a apporté le luxe raffiné des souverains orientaux et où il se repose des fatigues de la guerre en menant la vie la plus molle et la plus voluptueuse[2]. Les fêtes succèdent aux fêtes, sur la table du basileus paraissent les mets les plus recherchés et les vins les plus

1. Benjamin de Tudèle, *op. cit.*, p. 17.
2. Nikétas Choniatès, VII, 3, p. 269.

exquis; les repas sont entremêlés de danses et de concerts, des comédiens et des jongleurs divertissent les convives si bien qu'à ces divertissements « les yeux, les oreilles et la bouche prennent un égal plaisir » [1].

Parfois, avec le basileus, la cour, y compris les princesses et leur suite, abandonne la capitale et se transporte dans les camps où sont exercées les troupes. Les exercices physiques sont fort cultivés, pendant ces périodes. L'empereur se plaît à diriger lui-même les manœuvres qu'il fait exécuter à l'armée; il s'intéresse surtout à la cavalerie. Tantôt il préside les combats à la lance qu'il a mis en honneur[2], tantôt lui-même, entouré de la fleur de la noblesse, il prend part à de longues parties du jeu de chicane, une sorte de polo[3]. Comme son père, Manuel est grand chasseur et ne perd pas une occasion de se livrer à son plaisir favori, il est surtout passionné pour la chasse à la grosse bête, ours ou sanglier, qu'on attaque à l'épieu ou qu'on tire avec des flèches empoisonnées. La chasse au vol, pour laquelle les Byzantins emploient l'épervier, le faucon et le héron[4], est également fort goûtee, et aussi celle à l'once dont Constantin Pantechnès nous a laissé une curieuse description[5]. Il est probable que dans ces déplacements l'empereur se

1. Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1222; Guillaume de Tyr, XX, 23, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. I, p. 985.

2. Kinnamos, III, 13, p. 125. C'est, sans doute, à l'époque de Manuel que se rapporte l'ἔκφρασις, donnant la description d'un tournoi impérial, publié par Lambros, dans le *Neos Hellènomnèmon*, t. V, p. 15 et sq.

3. Kinnamos, VI, 5, p. 263. Du Cange, *Dissertations sur l'histoire de Saint-Louis*, Diss. VIII, attribuait à ce jeu une origine française. D'après Sophocles, *Greek Lexicon*, ad v. τζουκανίζω, ce jeu serait d'origine persane.

4. Cf. Constantin Pantechnès, éd. et trad. dans Miller, *Annuaire de l'Association des études grecques*, 1878, p. 47 et sq. Les Byzantins étaient des éleveurs renommés de faucons, cf. Maçoudi, *Prairies d'or*, trad. Barbier de Meynard, t. II, p. 35. Les chiens de Laconie étaient particulièrement estimés, Miller, *loc. cit.* De l'époque de Manuel date un curieux éloge du chien, notamment du chien de chasse, par Basilakès (faussement attribué à Nicéphore Botaniatès, cf. Krumbacher, *Geschichte der Byz. Litteratur*, 2e éd., p. 475), édité par Miller dans les *Mélanges orientaux publiés par les professeurs de l'Ecole des langues orientales, à l'occasion du 6e congrès des orientalistes réuni à Leyde*, Paris, 1883, p. 257 et sq.

5. Un contemporain de Manuel, Constantin Pantechnès, évêque de Philippopoli, nous a laissé cette curieuse description de la chasse à l'once, cf. Miller, *Description d'une chasse à l'once*, *Annuaire de l'association des études grecques*, 1873, p. 42 et sq. : « Les chasseurs étaient suivis de panthères, ou d'onces tachetées, différant entre elles par la taille et la férocité. Ce sont des animaux hardis, sauvages, effrayants à voir et plus effrayants encore de près. Deux

fait suivre par tout un personnel de mimes et de bateleurs, comme le font certains de ses généraux[1].

dompteurs les avaient apprivoisées comme des lions. Elles paraissaient faciles et s'approchaient avec douceur de leurs gardiens.

« Les gardiens de ces panthères les portaient en croupe avec eux sur des chevaux hongres. Des cordes étaient enlacées autour du cou de l'animal, afin qu'il demeurât tranquille et ne s'élançât point à contre-temps, ni sur les animaux qu'il ne fallait pas attaquer. Quand un lièvre partait, si le gardien jugeait le moment venu de lâcher l'once, il était défendu de lâcher les chiens et les oiseaux de proie, car elle les aurait dévorés tout aussi bien que le gibier. L'once court seule sur le lièvre et, en quelques bonds rapides, deux ou trois tout au plus, elle l'arrête, le frappe avec ses pattes de devant et l'enlève. En un instant et plus vite que je ne le dis, la malheureuse bête se trouve sous la dent de l'animal. Celui-ci saisit sa proie par le cou à l'endroit où la tête commence à se dresser et pendant que le lièvre rend le dernier soupir, il s'avance lentement et avec une démarche fière.

« Ce n'est pas tout et voilà qui est extraordinaire. Il ne juge pas à propos de dévorer sa proie, il ne veut pas avaler des entrailles et manger des chairs souillées de terre. Il faut que son gardien sautant immédiatement à bas de son cheval, vienne placer devant lui une petite écuelle dans laquelle il lui découpe la nourriture comme dans une corbeille et lui serve une table royale et vraiment digne de lui. Ecoutez, maintenant, quel festin on prépare à ce convive d'un nouveau genre. L'once est couchée tenant le lièvre entre ses pattes de devant, elle fait entendre un léger rugissement et a les yeux injectés de sang. Son maître habitué à la caresser se glisse doucement près d'elle par derrière et la place entre ses cuisses de manière à la maintenir. Il lui abaisse la peau qui est au-dessus des yeux, lui caresse la mâchoire supérieure, et lui bouche les narines avec les doigts. L'animal ne pouvant plus respirer par le nez est obligé d'ouvrir la gueule. L'homme en profite pour lui arracher le lièvre, il l'égorge aussitôt et verse dans l'écuelle le sang que l'animal s'empresse d'avaler. Ce téméraire donne ensuite une bonne part des entrailles, et des membres qui peuvent le nourrir en défendant contre lui tout le reste. L'once lèche l'écuelle en bois et grossièrement faite, tant qu'elle sent la moindre humidité sanguine. Cela fait, son gardien l'allèche et l'amuse avec un petit morceau de chair et pendant qu'elle a la gueule ouverte, il donne un coup de pied à l'écuelle et la lance au loin. L'animal furieux d'avoir été trompé veut se venger, mais son maître lui tend une peau de lion ou de tout autre animal qu'il avait autour de lui. L'once se précipite sur cette peau et cherche à la déchirer avec ses griffes et avec ses dents. Dès lors, on s'en empare facilement. Pendant qu'attachée avec une corde, elle est traînée par le cou, son conducteur s'élance à cheval, l'emporte en croupe, en jetant de grands cris. L'animal effrayé cherche à se réfugier dans ses bras et lèche les gouttes de sang qui auraient pu tomber sur la peau de lion lorsque le lièvre a été égorgé. »

1. Kinnamos, III, 15, p. 123.

CHAPITRE XI

POLITIQUE EXTÉRIEURE DE MANUEL COMNÈNE AVANT LA DEUXIÈME CROISADE. — POLITIQUE ORIENTALE : LA PRINCIPAUTÉ D'ANTIOCHE. — LES MUSULMANS D'ASIE MINEURE. — POLITIQUE OCCIDENTALE : L'ALLEMAGNE. — LE ROYAUME DE SICILE. — LA PRÉDICATION DE LA CROISADE.

Vis-à-vis des princes d'Antioche, Manuel Comnène devait, pendant tout son règne, suivre la même politique que son père, et la réunion de la principauté à l'empire fut toujours l'un de ses rêves préférés. Il devait néanmoins s'écouler de nombreuses années avant que le fils de Jean Comnène, retenu par les événements d'Europe et d'Asie Mineure, pût tenter par lui-même la réalisation des ambitieux projets qu'il nourrissait. Toutefois, dès son avènement, Manuel ne voulut pas tarder un seul instant à tirer vengeance de l'affront qui, lors de la mort de son père, lui avait été infligé par Raimond de Poitiers. L'orgueil du jeune empereur avait été profondément blessé par l'attitude prise à ce moment par le prince d'Antioche dont l'audace avait redoublé après que l'armée byzantine eût quitté la Cilicie. Raimond avait, en effet, profité de la retraite du basileus pour occuper un certain nombre de châteaux qui, autrefois, avaient dépendu de la principauté et étaient tombés au pouvoir de Jean Comnène ; puis, pénétrant en Cilicie, il avait ravagé les possessions byzantines et infligé à diverses villes des dommages considérables[1]. L'idée que son règne eut débuté par un échec paraît avoir

1. Kinnamos, II, 3, p. 33 ; Nikétas Choniatès, I, 2, p. 71. Nous ne savons pas exactement quelles furent les conquêtes de Raimond de Poitiers. Nikétas paraît indiquer que seuls des châteaux auraient été enlevés aux Byzantins. Par contre, d'après Tchamtchiam (cité par Lebeau, *op. cit.*, t. XVI, p. 85), qui a utilisé des sources arméniennes perdues, Anazarbe aurait été à Raimond quelques années plus tard.

été insupportable à Manuel qui, en outre, avait à craindre, s'il ne châtiait le prince d'Antioche, de voir de nouveau enlever à l'empire toutes les conquêtes faites par son père du côté de la Syrie. Laisser impuni Raimond de Poitiers c'était s'exposer à voir bientôt la Cilicie perdue encore une fois pour l'empire et le prestige de Byzance singulièrement compromis dans cet Orient où, si peu auparavant, tous avaient tremblé devant le tout-puissant basileus. Il importait donc à la politique byzantine qu'un châtiment fût infligé au prince d'Antioche. D'autre part, Manuel ne pouvait songer à diriger lui-même une expédition en Syrie, car il eut été dangereux pour lui d'abandonner, aussitôt après son avénement, la capitale où son autorité venait seulement d'être reconnue. Les conditions dans lesquelles le jeune basileus était arrivé au pouvoir avaient forcément fait des mécontents et il était à craindre que son absence ne réveillât les ambitions déçues. Manuel se décida donc à confier à d'autres le commandement d'une expédition dont le but paraît avoir été non point de prendre Antioche, mais de ravager le territoire de la principauté comme Raimond avait ravagé celui des possessions byzantines de Cilicie.

Tandis que Démétrius Branas recevait le commandement de la flotte [1], celui de l'armée de terre était confié à Prosouch [2] et à Jean et Andronic Kontostéphanos [3]. Nous ignorons si les vaisseaux transportèrent les troupes ou si celles-ci prirent la voie de terre pour gagner la Cilicie [4]. Les forces byzantines exécutèrent une double série d'opérations. Prosouch et les Kontostéphanos reprirent les châteaux dont le prince d'Antioche s'était emparé, et mirent en fuite Raimond qui avait voulu arrêter la marche des Byzantins. Une fois leurs conquêtes terminées, les Grecs poussèrent

1. Kinnamos, II, 3, pp. 34-35; Nikétas, I, 2, p. 71. Sur la famille des Branas dont le rôle fut considérable à Byzance, cf. Du Cange, *Familiæ Byzantinæ*, p. 214.

2. Prosouch, d'origine turque, peut-être parent du personnage du même nom, général de Barkyarok, cf. *Alexiade*, I, 6. Un Nicéphore Prosouch est mentionné dans les œuvres de Michel Akominatos, éd. Lampros, t. I, p. 141, t. II, pp. 54 et 66.

3. Il s'agit ici de Jean et Andronic Kontostéphanos, frères et non fils d'Etienne, cf. *supra*, p. 216, note 7.

4. Les éditeurs du *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, penchent en faveur de la seconde hypothèse. Le texte de Kinnamos, II, 3, 33, sur lequel ils s'appuient, n'est pas concluant ; les mots « montagnes de Cilicie », qu'emploie le chroniqueur, peuvent parfaitement désigner seulement l'Amanus.

jusqu'à Antioche, non pour assiéger la ville, mais pour dévaster et piller le pays. A leur départ, Raimond les suivit de loin, espérant sans doute les surprendre, mais ce fut le contraire qui arriva. Comme, avec quelques cavaliers, le prince d'Antioche s'était approché du camp byzantin, les chefs de l'armée, avertis de sa présence par quelques-uns de leurs fourrageurs, le firent attaquer, à l'aube ; Raimond dut se replier précipitamment sur le gros de ses forces, mais celles-ci, surprises par les Grecs, s'enfuirent vers Antioche où elles s'enfermèrent ; leur chef réussit, pendant la nuit, à rentrer dans sa capitale[1]. A la suite de ce succès, l'armée grecque retourna en Cilicie.

De son côté, Branas ne demeurait pas inactif et faisait ravager par ses marins le littoral de la principauté ; toutes les barques tirées sur le sable furent brûlées, et un grand nombre d'habitants emmenés en captivité. On s'empara même d'un receveur d'impôts et de sa recette. La nouvelle du débarquement des Grecs fut bien vite portée à la connaissance de Raimond qui accourut, mais il était trop tard quand il arriva, et déjà la flotte byzantine avait gagné la haute mer. Retenus pendant dix jours par un temps contraire, les Grecs débarquèrent encore une fois à l'improviste, battirent l'ennemi et s'emparèrent de deux châteaux, puis, s'étant ravitaillés, ils firent voile pour Chypre[2].

L'expédition envoyée par Manuel Comnène eut donc pour principal résultat de montrer à Raimond que Byzance ne se laisserait point impunément braver et que le jeune basileus saurait, comme son père, sauvegarder les droits de l'empire. Il devait d'ailleurs s'écouler peu de temps avant que l'attitude du prince d'Antioche vis-à-vis de Manuel ne se modifiât. En effet, Zengui ayant réussi, le 23 novembre 1144, à s'emparer d'Édesse, la situation de la principauté d'Antioche devint alors tout à fait critique, et Raimond, en présence du péril turk de plus en plus menaçant, se tourna de nouveau vers Byzance pour solli-

1. Kinnamos, II, 3, pp. 33-35, est notre seule source. Nikétas Choniatès, II, 2, p. 71, se contente de mentionner l'expédition.

2. Kinnamos, II, 3, pp. 34 et sq. ne fournit aucune indication chronologique précise pour l'expédition envoyée par Manuel. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 247, place, en 1145, la soumission de Raimond ; par suite, la campagne des Byzantins est de la fin de 1143, ou plus vraisemblablement de 1144.

citer son pardon et demander des secours (1145)[1]. Le prince d'Antioche se rendit à Constantinople où Manuel commença par refuser de le recevoir. Pour obtenir la faveur d'être admis à l'audience impériale, Raimond dut s'humilier et aller faire amende honorable au tombeau de Jean Comnène.

Satisfait de cette vengeance, Manuel pardonna à Raimond qui, de nouveau, se reconnut vassal de l'empire et prêta au basileus le serment d'hommage et de fidélité. Malgré l'humiliation qu'il fut obligé de subir, le prince d'Antioche ne réussit qu'à moitié dans ses démarches. Manuel consentit bien à lui fournir des subsides pour continuer la lutte contre les Musulmans, mais se borna à de vagues promesses de secours[2]. Occupé à ce moment par les guerres qu'il avait à soutenir en Asie Mineure, l'empereur ne pouvait, en effet, songer à entreprendre une expédition en Orient.

La situation respective des puissances musulmanes qui se partageaient l'Asie Mineure se trouva profondément modifiée à la suite des divisions qui se produisirent entre les divers membres de la famille danichmendite après la mort de Mohammed (décembre 1141). Malgré les tentatives de ses frères pour se rendre indépendants, le fils de Ghâzi avait réussi à leur imposer son autorité et à maintenir l'intégrité des possessions qu'il avait héritées de son père[3]. Il n'en fut pas de même de son successeur et les luttes intestines qui éclatèrent alors entre les princes danichmendites allaient bien vite entraîner la ruine de leur dynastie. Très habilement, Manuel Comnène sut utiliser au mieux des intérêts de l'empire les divisions des émirs musulmans dont il faut que nous disions quelques mots pour que l'on puisse comprendre la politique du basileus dans les affaires d'Asie Mineure.

Mohammed était mort au mois de décembre 1141[4], instituant

1. Kugler, *Studien zur Geschichte des zweiten Kreuzzuges*, Stuttgart, 1866, p. 75, ne connaissant pas le texte de Michel le Syrien, plaçait, en 1144, le voyage de Raimond à Constantinople. Cf. les vers de Prodromos dans Papadimitriou, Ὁ Πρόδρομος τοῦ Μαρκιανοῦ κώδικος XI, 22, dans *Viz. Vremennik*, t. X, p. 124.

2. Kinnamos, II, 3, p. 35 ; Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 247.

3. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, pp. 238 et 346.

4. Mohammed mourut le 6 de kanoun I[er] de l'année 1454. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 253. Cf. Grégoire le Prêtre dans *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 137.

comme héritier son fils Dhoûl'noûn[1]. Les dernières volontés du prince danichmendite ne furent point observées, car sa veuve ayant fait venir auprès d'elle un autre des fils de Ghâzi, Yakoub Arslan, l'épousa et lui livra Sébaste[2]. Dhoûl'noûn, l'héritier légitime, dut s'enfuir et vint chercher un refuge à Dzamentav, en Cappadoce[3]. D'après Bar Hebraeus, le fils de Mohammed aurait fait alliance avec son frère Iounous, émir de Masara, et aurait réussi à s'emparer de Césarée. A la suite de ce succès, les deux frères, après une vaine tentative contre Mélitène, se seraient retirés pour aller occuper Arka, entre Mélitène et Arabissos[4]. A Arka, Aïn el Daulat qui, chassé jadis par son frère Mohammed, avait pendant plusieurs années mené une vie errante, allant d'Edesse à Hanazit et à Amid pour solliciter l'appui des chrétiens et des musulmans, rejoignit son neveu Iounous et fit alliance avec lui[5]. Tous deux se présentèrent devant Mélitène dont les portes leur demeurèrent fermées. Comme ils n'avaient pas les forces nécessaires pour assiéger la ville, ils se retirèrent vers Arka. Sur ces entrefaites, la femme de Mohammed dirigea deux mille hommes de Sébaste sur Mélitène. Les habitants de cette dernière ville crurent que cette troupe venait pour les expulser et les envoyer à Sébaste; ils se mutinèrent donc et, malgré le gouverneur, appelèrent Aïn el Daulat auquel ils remirent la ville.

L'état danichmendite se trouva alors partagé entre le fils de Mohammed, Dhoûl'noûn, qui régna à Césarée, et les deux frères du défunt, Yakoub Arslan, qui eut Sébaste, et Aïn el Daulat, qui eut Mélitène. Cette division de la principauté danichmendite lui fut néfaste, car les successeurs de Mohammed se virent bientôt en but aux attaques du sultan d'Ikonium, Maçoud, qui agrandit ses états à leurs dépens. Nous ignorons les motifs qui décidèrent Maçoud à rompre l'amitié, en quelque sorte traditionnelle, qui avait presque toujours jusque là uni les sultans d'Ikonium aux

1. C'est le Δαδούνης des écrivains byzantins, le Danoun de Michel le Syrien.
2. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 253.
3. Michel le Syrien, éd. Chabot, *loc. cit.*, indique Symnada comme lieu de la retraite de Dhoûl'noûn; cf. Bar Hebraeus, *Chr. syriacum*, t. II, p. 331.
4. Bar Hebraeus, *Chron. syriacum*, t. II, p. 331. Cf. la carte de Ramsay, *op cit.*, pp. 266-267. La prise d'Arka résulte de Michel le Syrien, *loc. cit.*
5. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 253; cf. Bar Hebraeus, *op. cit.*, t. II, p. 325.

princes de la famille de Danichmend. Peut-être Maçoud a-t-il, dès ce moment, songé à adopter la politique orientale que nous le verrons suivre quelques années plus tard, quand il portera tout son effort sur la conquête de la vallée de l'Euphrate. Vraisemblablement, il en a été ainsi et, dès 1142, le sultan d'Ikonium a cherché à mettre à profit la faiblesse des successeurs de Mohammed pour s'assurer une route vers l'Euphrate.

Peu après avoir occupé Mélitène, Aïn el Daulat paraît avoir abandonné Dhoûl'noûn pour se rapprocher de Yakoub Arslan. Tous deux firent alliance et s'engagèrent à se soutenir réciproquement. Aïn el Daulat chercha à s'étendre dans le district de Dchahan[1] et occupa la région d'Ablisthène[2] que se disputaient depuis si longtemps chrétiens et musulmans. Dès que Maçoud connut l'expédition d'Aïn el Daulat, soit qu'il eût élevé déjà des prétentions sur la région envahie, soit qu'il voulût simplement profiter de l'absence du seigneur de Mélitène, il se porta contre Yakoub Arslan qui dut chercher un refuge dans la montagne, tandis que les musulmans d'Ikonium ravageaient les environs de Sébaste[3]. Peu après, Maçoud chercha à diviser les deux frères. Il engagea Aïn el Daulat à le reconnaître comme suzerain et lui promit en échange de sa soumission d'accroître ses possessions. L'émir de Mélitène ne repoussa point ces propositions et chargea sa femme, qui était une nièce de Maçoud, de poursuivre les négociations. L'accord ne put se faire et, le 17 juin 1142, le sultan d'Ikonium vint mettre le siège devant Mélitène. Il se retira le 14 septembre, mais, pendant trois années, il revint chaque été ravager les environs de la ville[4]. En 1143, Maçoud occupait Ablisthène et s'installait dans la région du Dchahan ; c'est vers ce moment que les projets du sultan commencent à se préciser[5]. Il accueille à sa cour Yakoub Arslan, fils de Daoud, seigneur de Hesna de Ziad, menacé par Zengui qui voulait le remplacer par Arslan Doghmis, également fils de Daoud. Grâce à l'appui du

1. District du sud de la troisième Arménie.
2. Actuellement Elbosthan, localité située près de la source du Sihoun, dans le nord de la Cilicie.
3. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 254.
4. *Id.*, *loc. cit.*
5. *Id.*, p. 258.

sultan d'Ikonium, Yakoub Arslan put entrer en possession des états de son père [1]. Dans cette affaire apparaît pour la première fois chez Maçoud la volonté très nette de jouer un rôle dans la région de l'Euphrate.

Les sources que nous possédons actuellement ne nous font connaître, au sujet des premiers rapports du sultan d'Ikonium avec les successeurs de Mohammed, que les quelques faits que nous avons exposés. On peut toutefois affirmer que les succès remportés par Maçoud furent plus importants que ne le rapportent les chroniqueurs; Ibn el Athir dit incidemment que les états de Mohammed furent occupés par Maçoud [2]; or ce témoignage trouve une confirmation indirecte dans le fait qu'à la mort du sultan d'Ikonium, son fils, Schahinschah, hérita les villes de Gangres et Ancyre qui, jadis, avaient appartenu aux Danichmendites [3].

Menacés et en partie dépouillés par le sultan d'Ikonium, les successeurs de Mohammed ne se contentèrent pas de se soutenir les uns les autres; l'un d'eux, Yakoub Arslan, se tourna résolument vers l'empire grec et chercha, dans une alliance avec Manuel Comnène, l'appui qui lui était nécessaire pour se défendre contre son voisin [4]. Les propositions transmises à Constantinople par Yakoub Arslan furent fort bien accueillies. La politique byzantine n'avait, avec Manuel, rien abandonné de ses vues sur l'Orient; elle vit dans une alliance avec le prince danichmendite le moyen d'immobiliser une partie des forces de Maçoud et aussi d'assurer à l'empire certaines facilités d'accès à la vallée de l'Euphrate. Nous

1. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 258.
2. Ibn el Athir, *El Kamel Altaverykh*, dans *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. I, p. 440.
3. Grégoire le Prêtre, dans *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 176. On peut également, semble-t-il, invoquer un passage de Kinnamos, II, 5, p. 39, pour dire que la partie nord des états de Mohammed a été en grande partie occupée par Maçoud. Dans le récit d'une guerre de Manuel contre le sultan d'Ikonium, on voit figurer les troupes des régions situées au-delà d'Ikonium qui avaient jadis appartenu à Danischmend. L'expression de Kinnamos ne saurait être prise à la lettre, car il ne peut être question des princes danichmendites à l'est d'Ikonium, puisque ceux-ci sont précisément alliés à Manuel et que c'est à cause d'eux que le basileus fait la guerre. Il s'agit vraisemblablement des régions du nord de l'Asie Mineure où jadis a commandé Danichmend.
4. Kinnamos, II, 2, pp. 39-40.

ignorons quelles furent les conditions de l'alliance et pouvons seulement affirmer que celle-ci fut bien conclue, car, lors de la guerre de Manuel avec le sultan d'Ikonium, nous voyons que le basileus fait un grief à son adversaire des attaques qu'il a dirigées contre Yakoub Arslan et les autres chefs musulmans[1]. Parmi ces derniers il faut vraisemblablement ranger Aïn el Daulat et Dhoûl'noûn qui, en présence des dangers auxquels les exposait l'ambition de Maçoud, ne durent pas adopter une politique différente de celle de l'émir de Sébaste.

L'alliance de Byzance avec les successeurs de Mohammed est donc le trait caractéristique de la politique byzantine au début du règne de Manuel Comnène. Les Grecs n'ont plus, à ce moment, en Asie Mineure qu'un seul ennemi à combattre, le sultan d'Ikonium. Cependant, en réalité, peu de changements ont dû se produire dans la situation des forces en présence, Maçoud, en effet, a singulièrement accru sa puissance aux dépens de l'état danichmendite et s'est beaucoup étendu vers le nord. L'alliance de Manuel avec les princes danichmendites ne paraît pas avoir assuré la paix aux populations de la frontière, car Maçoud, en occupant Gangres et Ancyre, a vraisembablement repoussé vers l'est les successeurs de Mohammed et est devenu sur une plus grande étendue le voisin de l'empire grec. Aussi ses bandes ont-elles continué la guerre de frontière et, sans doute, plus d'une fois les territoires byzantins ont-ils dû supporter les ravages des Musulmans venus des anciennes possessions danichmendites.

Dès les premiers jours de son règne, Manuel eut à s'occuper des affaires d'Asie Mineure, car il lui fallut assurer la sécurité de la frontière de l'empire que des bandes de nomades turks violaient constamment pour venir dévaster le pays grec. Pour se faire une idée de ce que pouvait être à cette époque l'insécurité des provinces d'Asie Mineure, il faut lire les détails que nous donne à ce sujet un des croisés de 1147, Eude de Deuil. Il nous parle du grand nombre de villes et de villages que les Musulmans avaient ruinés et que leurs habitants avaient dû abandonner. Devant les perpé-

1. Grégoire le Prêtre, dans *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 177, indique que Dhoûl'noûn était en guerre avec Maçoud, mais son témoignage se rapporte à quelques années plus tard; cf. Kinnamos, *loc. cit.*

tuelles invasions, les populations avaient fui vers les villes de la côte qui offraient derrière leurs murailles un abri plus sûr et permettaient aux fugitifs d'éviter le sort de leurs coreligionnaires emmenés en captivité par les Musulmans[1]. Si l'on veut se rendre compte du nombre de prisonniers que les soldats d'Ikonium réussissaient à faire dans les expéditions de ce genre, il faut lire les pages ou les chroniqueurs grecs racontent les grandes expéditions des basileis contre les infidèles. Nous y voyons les empereurs victorieux ramener une foule innombrable de captifs de tout âge enlevés en quelques années par les troupes musulmanes.

Pour remédier à cet état de choses et permettre aux provinces d'Asie Mineure de se développer, il fallait assurer leur tranquillité et leur sécurité en empêchant les invasions des Musulmans. Ce fut là l'œuvre essentielle du règne de Manuel Comnène qui, le long de la frontière orientale de l'empire, fit construire ou restaurer toute une série de places fortes et de postes fortifiés destinés à commander les routes que l'ennemi suivait de préférence[2].

Sur les premières mesures prises par le basileus nous ne possédons que des renseignements fort incomplets. D'après la place que lui assigne Kinnamos, la première campagne de Manuel serait postérieure au mariage du basileus (6-12 janvier 1146), mais il n'en est rien[3]. En 1146, Manuel a conduit contre le sultan d'Ikonium une grande expédition à laquelle celle qui nous occupe est assurément antérieure[4]. Selon Nikétas Choniatès, la première campagne aurait eu lieu presque aussitôt après le couronnement de Manuel; or, comme nous l'avons dit, le basileus ayant été vraisemblablement couronné entre le 20 août et le 1[er] octobre 1143, il est peu probable qu'il ait aussitôt quitté Constantinople[5]. D'autre part, son départ de la capitale ayant été motivé par une attaque des Turks dans les environs de Mélangia, un peu à l'est de Nicée, on est amené à placer cette agression au printemps ou pendant l'été, car, à cause de la question du fourrage, les inva-

1. Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, 1234.
2. Kinnamos, II, 4, p. 36 ; Nikétas Choniatès, I, 2, p. 71.
3. Kinnamos, *loc. cit.*
4. Nikétas Choniatès, I, 2, p. 71, et Kinnamos, II, 5, p. 38.
5. Cf. *supra*, p. 199.

sions musulmanes avaient presque toujours lieu seulement après l'hiver. Il semble donc que l'on puisse proposer pour cette première expédition la date de 1144 ou 1145. Manuel paraît d'ailleurs s'être peu éloigné de Mélangia, point stratégique important sur la route de Dorylée[1], où étaient jadis les haras impériaux[2]. Après avoir repoussé l'ennemi, l'empereur s'occupa de faire restaurer les fortifications de Mélangia, puis, étant tombé malade, il rentra à Constantinople, où le rappelait aussi la maladie de sa sœur Maria, qui mourut avant son retour[3].

La seconde expédition de Manuel Comnène contre les Musulmans eut lieu en 1146[4]. Peu après la célébration de son mariage (6-12 janvier), l'empereur quitta sa capitale pour se rendre à Lopadion, sur les bords du lac Artynias, au point où le Rhyndakos sort du lac; c'est là, dans le camp fortifié établi par Jean Comnène, que la concentration de l'armée devait s'opérer.

En présence du redoublement d'audace des infidèles, qui de tous les côtés étreignaient les possessions asiatiques de l'empire, Manuel rêvait de frapper à son centre même la puissance musulmane, en pénétrant jusqu'à la capitale des états du sultan d'Ikonium dont depuis quelques années les attaques étaient incessantes. Maçoud avait notamment fait occuper par ses troupes en Isaurie, la ville de Prakana, l'ancienne Diocésarée[5]. Les bandes turques, suivant, sans doute, la route qui passe par Laranda et Hiérapolis, avaient franchi le Taurus pour s'engager à Claudiopolis sur la route de Séleucie ; cette dernière ville même avait dû être menacée puisqu'elle n'est située qu'à une faible distance de Prakana. On voit par là que, le sultan d'Ikonium s'attaquant maintenant aux territoires grecs du sud de l'Asie Mineure, les Byzantins risquaient de se voir couper la seule route qui leur permît de conserver par la voie de terre l'accès de leurs possessions de Cilicie. On comprend, dès lors, l'importance que le basi-

1. Cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 202.
2. Cf. *Appendix ad librum Constant. Porphyrogen, De cerim.*, t. I, p. 459.
3. Nikétas Choniatès, I, 2, p. 71 ; 1 Kinnamos, II, 4, p. 36.
4. Kinnamos, II, 7, p. 47, indique que l'expédition est postérieure au mariage de Manuel. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 275, donne également la date de 1146.
5. Nikétas Choniatès, I, 2, p. 71 ; Kinnamos, II, 5, p. 38. Sur Prakana, cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 364 et la carte pp. 330-331.

leus attachait à l'expédition qu'il préparait, puisqu'il s'agissait en somme d'assurer la liberté des communications entre Byzance et l'Orient; c'était là pour l'empire une question particulièrement grave alors surtout que, depuis cinquante ans, la reprise d'Antioche était le but que se proposait la politique impériale.

La prise de Prakana n'était pas d'ailleurs le seul grief que Manuel Comnène eût contre le sultan d'Ikonium. Il reprochait encore à celui-ci ses attaques contre les alliés de l'empire et en particulier contre Yakoub Arslan (nous voyons jouer pour la première fois ici l'alliance de Byzance avec le prince danichmendite)[1]. En outre, à ce moment, les Musulmans, peut-être excités à la guerre sainte par le succès remporté peu auparavant par leurs coreligionnaires à Edesse (décembre 1143), s'élançaient de tous côtés, avec une audace chaque jour grandissante, à la conquête des territoires byzantins. La frontière orientale avait particulièrement à souffrir de ces incursions incessantes. Pénétrant en pays grec par la haute vallée du Méandre, les rapides escadrons musulmans avaient dévasté tout le territoire du thème thracésien et s'avançant presque jusqu'à la côte avaient pris la ville de Kelbianon[2]. La tâche des envahisseurs avait été d'autant plus facile que le stratège du thème, Théodore Kontostéphanos, récemment nommé par l'empereur, n'avait point encore rejoint son poste. Très vraisemblablement, à la suite de ces incursions, tout au moins pendant quelque temps, la limite de l'empire avait dû reculer. Plus au nord, la situation n'était pas meilleure et la frontière n'était pas mieux gardée. Nous voyons, en effet, que tandis que l'armée byzantine se concentrait à Lopadion, des bandes musulmanes, suivant, sans doute, la vallée du Sangarios, sont assez audacieuses pour s'avancer jusqu'à Pithékas, entre Nicée et Malagina[3].

Cette dernière attaque décida Manuel à entrer rapidement en campagne. L'armée quitta à la hâte ses cantonnements de Lopadion pour tenter de surprendre les ennemis qui ravageaient alors la vallée du Sangarios. Tandis que l'armée, prenant la route de Pruse, longeait le massif de l'Olympe de Mysie (Keshish

1. Kinnamos, II, 5, p. 39.
2. Kelbianon, près d'Ephèse.
3. Kinnamos, II, 5, p. 38 ; Nikétas Choniatès, I, 2, p. 71.

Dagh), Manuel, s'étant suivant son habitude écarté du camp, fut pris en montagne d'un malaise subit qui l'obligea à abandonner le commandement pendant quelque temps[1]. La première partie de la campagne amena la retraite des bandes musulmanes qui dévastaient les environs de Pithékas ; quelques troupes envoyées en avant suffirent à obtenir ce résultat. L'armée se dirigea alors sur Dorylée, car Manuel se proposait comme objectif d'aller attaquer Maçoud au cœur même de ses états, à Ikonium.

La marche sur Dorylée fut précédée d'une véritable déclaration de guerre ; très chevaleresque, Manuel fit porter à Maçoud un défi auquel son adversaire répondit en annonçant que leurs armées se rencontreraient à Philomélion[2].

L'expédition de Manuel nous a été racontée avec force détails par Kinnamos ; malheureusement celui-ci a surtout cherché à mettre en lumière le courage de l'empereur, et tandis qu'il raconte avec prolixité les moindres combats où le basileus se rencontre avec l'ennemi, il ne nous dit rien des forces de l'armée, de son organisation, de son itinéraire ; il omet en un mot ce qui aurait pour nous le plus vif intérêt. Nous ne suivrons pas le chroniqueur grec dans tous les détails de son récit, qui gravite tout entier autour de l'empereur. Celui-ci ne peut pas combattre avec un Musulman sans que son biographe ne donne à la narration de cette rencontre une allure épique. Toutefois, les détails que nous fournit Kinnamos ont l'avantage de nous donner une idée fort exacte du caractère chevaleresque de Manuel qui, au cours de cette campagne de 1146, apparaît dans une pleine lumière. Récemment marié, l'empereur cherche à briller aux yeux de sa femme, à laquelle il veut prouver par ses exploits que les guerriers d'Orient valent bien les chevaliers d'Occident[3]. Dans le récit pittoresque parfois qui nous est tracé des folles équipées de Manuel allant seul engager la lutte contre les esca-

1. Kinnamos, II, 5, p. 38.
2. *Id.*, II, 5, p. 40.
3. *Id.*, II, 7, p. 47, cf. *ibid.*, p. 51. Une pièce de vers de Prodromos, éd. *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 759, aurait été, d'après son titre, composée à l'occasion de cette première campagne de Manuel contre les Musulmans ; ceci me paraît inexact, car il est dit, v. 177, que l'empereur campa à Issos, en Cilicie ; ceci ne peut s'appliquer qu'à l'expédition de 1159.

drons ennemis et ne laissant échapper aucune occasion de se distinguer par sa bravoure, on ne peut s'empêcher d'admirer la fougue juvénile avec laquelle l'empereur s'élance au combat, recherchant à plaisir les rencontres où l'avantage du nombre est à l'ennemi, mais on remarque aussi que le chevalier fait tort au chef d'armée et que bien des qualités d'un commandant en chef paraissent faire défaut au basileus, qui se contente des succès personnels qu'il remporte, et ne sait pas tirer le meilleur parti des forces dont il dispose. Somme toute, le résultat obtenu paraît bien n'avoir pas été en rapport avec l'effort considérable demandé à l'empire, et l'expédition se borna en quelque sorte à une promenade militaire.

Au point de vue politique même, le caractère aventureux de Manuel n'était pas sans danger. On est, en effet, amené à constater que les continuelles imprudences de l'empereur entretiennent, chez certains membres de la famille impériale, l'espoir d'un accident qui leur ouvrira la voie du trône. De là naît dans l'entourage impérial le plus immédiat un état d'esprit favorable aux conspirations. Sans doute, le basileus sait s'entourer d'amis fidèles et dévoués, mais autour de lui veillent inlassables les ambitions inassouvies de ses proches. Il suffit de rappeler qu'au cours d'une des aventures de Manuel, le bruit de sa mort se répandit dans le camp byzantin : aussitôt, sans perdre une seconde, Isaac Comnène, son oncle, brûlant du désir de se faire proclamer, courut prendre possession de la tente impériale où peu après il eut le déplaisir de voir rentrer son neveu [1].

Pour gagner Ikonium, l'armée impériale se dirigea d'abord sur Dorylée ; laissant ensuite, à l'est, la voie d'Ikonium par Midaion, elle prit l'une des deux routes conduisant à Philomélion ; la première passait par Kotiaion et rejoignait à Akrœnos, l'actuelle Afiom Karra Hissar, la seconde qui traversait Nakoleia (Scidi-Ghâzi) et Klaneos. De son côté, Maçoud s'était porté jusqu'à Philomélion ; en avant de cette ville, il envoya un corps de troupes tendre à l'armée byzantine une embuscade dans un des défilés de la route qui, depuis Afiom Karra Hissar, traverse une région fort accidentée [2]. La tentative des Musulmans pour sur-

1. Kinnamos, II, 7, p. 53.
2. *Id.*, II, 5, p. 40.

prendre l'armée byzantine échoua, et ceux-ci, délogés de leurs positions, durent se replier sur le gros de l'armée de Maçoud, laissant sur le terrain quelques morts, parmi lesquels un de leurs chefs nommé Chairès.

Le sultan d'Ikonium, au début de la campagne, attendait des renforts et n'osait avec des forces inférieures engager le combat contre les troupes de Manuel I. Cette infériorité numérique explique la tactique de Maçoud qui se retire toujours devant l'armée byzantine, malgré les défis que le basileus ne cesse de lui adresser. Après l'échec de l'embuscade qu'il avait tendue, en avant de Philomélion, le sultan se replia sur Andrachman. Ce fut donc sans difficulté que les Grecs longeant les pentes orientales du Soultan Dagh atteignirent Philomélion. Cette ville fut prise et brûlée, et un grand nombre de captifs chrétiens qui s'y trouvaient enfermés furent délivrés[2]. Informé de la retraite de l'armée musulmane, Manuel se mit à sa poursuite et gagna Thymbrion (l'ancienne Hadrianopolis) et Agait[3]. A peu de distance, campait l'armée musulmane, qui se replia à la suite d'un nouvel engagement, laissant l'armée byzantine avancer jusqu'à Kabala[4].

D'après Kinnamos, l'engagement d'Agait aurait été assez violent et aurait obligé Maçoud à fuir jusqu'à Ikonium. Il ne semble pas qu'il en ait été ainsi et tout paraît indiquer que la rencontre a eu très peu d'importance. Il résulte, en effet, du récit du chroniqueur grec que les Musulmans n'ont point abandonné le pays à l'invasion byzantine et ont tenté d'arrêter l'armée de Manuel dans la région accidentée que traverse la route après Agait, entre Kabala (Tchigil) et Ikonium[5]. De la tactique adoptée par Maçoud comme du récit de Kinnamos, il ressort que les forces numériques des Musulmans et des Byzantins étaient bien loin d'être égales. C'est ainsi que, lors de la défense des passes de Kabala, nous voyons les chefs musulmans chercher à faire croire aux ennemis qu'une troupe très nombreuse les attend pour s'opposer à leur passage, et pour cela faire planter un grand nombre d'en-

1. Cf. *infra*, p. 254.
2. Kinnamos, II, 5, p. 41.
3. *Id.*, pp. 41-42, cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 201, note, et p. 359.
4. Kinnamos, II, 5, p. 42.
5. Ramsay, *loc. cit.*

seignes à la lisière des bois qui bordaient la route[1]. C'est là une ruse analogue à celle que Jean Comnène avait employée, lors de la campagne de Néo-Césarée, pour tromper l'ennemi sur la force de ses effectifs. Manuel ne fut point dupe du subterfuge et enleva le passage sans grande difficulté.

Au moment où les Byzantins approchaient de sa capitale, Maçoud divisa les forces dont il disposait en plusieurs corps, et, au lieu de s'enfermer derrière les murs d'Ikonium, il préféra tenir la campagne pour pouvoir plus facilement harceler les troupes de Manuel[2]. Laissant donc à Ikonium une garnison suffisante, le sultan envoya un corps important en arrière de la capitale, à Colonia (Garsaoura=Akseraï), près du lac Tatta[3]. C'est là, sans doute, que devaient se concentrer les renforts que le sultan attendait. Le reste des troupes avait été partagé en deux corps dont l'un était demeuré aux alentours d'Ikonium, tandis que l'autre s'était porté sur la passe de Kabala[4]. Quand les Byzantins eurent forcé celle-ci, une partie d'entre eux se lancèrent à la poursuite de l'ennemi qui les entraîna, jusqu'au delà d'Ikonium, dans un endroit où le corps musulman demeuré près de la capitale avait été placé en embuscade[5]. Les soldats de Manuel furent un moment aux prises avec des forces supérieures ; informé du péril où les siens se trouvaient, le basileus leur envoya des renforts sous les ordres de Pyrrogeorgios et de Chouroup. Malgré ce secours, l'issue du combat demeura douteuse jusqu'au moment où l'empereur ordonna à un cavalier de parcourir la ligne de combat en agitant à la main un casque et en annonçant que Maçoud était prisonnier. Cette fausse nouvelle amena la retraite des Musulmans et, dès le lendemain, l'armée byzantine vint camper devant Ikonium.

Le siège d'Ikonium était évidemment le but que le basileus s'était proposé ; mais pour des raisons mal connues il n'eût point lieu. Une fois devant la ville, les Byzantins se contentèrent de saccager les faubourgs ; puis, après avoir profané le cimetière qui se trouvait en dehors de l'enceinte et échangé quelques flèches avec les défen-

1. Kinnamos, II, 6, p. 43.
2. *Id.*, II, 5, p. 42.
3. Nikétas Choniatès, I, 2, p. 72, cf. Ramsay, *op cit.*, p. 284.
4. Kinnamos, *loc. cit.*
5. *Id.*, II, 6, p. 44.

seurs du mur extérieur, ils levèrent le camp et se retirèrent sans même avoir commencé un siège en règle [1]. Pendant que l'armée grecque était devant Ikonium, une femme musulmane paraît avoir joué un rôle assez important. D'après Nikétas Choniatès, cette femme aurait été une fille de Maçoud, mariée à Jean Comnène, le cousin germain de l'empereur dont nous avons raconté la fuite chez les Musulmans [2]. Kinnamos parle seulement de la femme du sultan avec laquelle Manuel serait entré en rapport. Le basileus usant de courtoisie à l'égard de celle-ci lui aurait fait savoir que son mari, contrairement au bruit répandu, était sain et sauf. Pour remercier l'empereur, la femme de Maçoud se proposait de lui offrir un troupeau de plus de deux mille moutons et une grande quantité de bœufs, mais, lorsqu'elle apprit la profanation des tombes par les troupes grecques, elle renonça à son projet, bien que Manuel eût donné des ordres pour faire respecter la tombe de la mère du sultan [3].

Quels furent les motifs qui décidèrent les Byzantins à se retirer? A ce sujet nous sommes très mal renseignés. Selon Kinnamos, Manuel se serait décidé à donner l'ordre de la retraite parce qu'il aurait reçu d'Occident l'annonce de la prochaine arrivée des croisés. Il semble bien que l'on ne doive pas ajouter foi au renseignement du chroniqueur grec; en effet, la deuxième croisade ayant été décidée à Vézelay, le 31 mars 1146, on n'a pu, à Constantinople, à aucun moment de l'année, regarder l'arrivée des croisés comme imminente [4]. Très vraisemblablement Kinnamos a confondu les événements de 1146 avec ceux de 1147; à cette dernière date, l'approche de l'armée de la croisade décida, en effet, Manuel et Maçoud à conclure la paix. Il est plus plausible, me paraît-il, de supposer que devant Ikonium, Manuel apprit que le sultan venait de recevoir des renforts importants [5]. Or l'empereur, n'ayant pas réussi à contraindre Maçoud à s'enfermer dans sa capitale, dut craindre en établissant le siège d'Ikonium d'être enve-

1. Kinnamos, II, pp. 45-46.
2. Nikétas Choniatès, I. 2, p. 72.
3. Kinnamos, II, 6, p. 46. Cf. les vers de Prodromos, *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 198.
4. Kinnamos, II, 7, p. 46 et Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 275; d'après ce dernier Maçoud aurait reçu des secours de Bagdad et du Khorassan.
5. Kinnamos, II, 7, p. 46.

loppé par l'ennemi et de se voir à son tour assiégé dans son camp ; il jugea dangereux de s'exposer à être pris entre l'armée musulmane qui tenait la campagne et celle qui était dans la ville. C'est là, semble-t-il, l'explication la plus plausible du plan alors suivi.

Pendant sa retraite, l'armée byzantine fut suivie de fort près par l'armée musulmane ; cela résulte clairement des longs récits que Kinnamos a consacrés aux exploits chevaleresques de Manuel [1]. Presque toutes les aventures du basileus que raconte son biographe se développent sur un thème uniforme. Manuel part en reconnaissance avec quelques hauts personnages de la cour, le plus souvent avec son frère Isaac, son neveu Jean, Nicolas l'Ange, Poupakès, musulman d'origine, Kotertzès ou Axouch, le grand domestique ; dans un lieu favorable, il dispose en embuscade les troupes qui l'accompagnent, puis s'avance à la recherche de cavaliers ennemis ; généralement il engage seul le combat qui se termine toujours à son avantage ; l'ardeur de la poursuite l'entraîne au loin, le jetant dans les plus périlleuses aventures d'où il est à grand'peine tiré par les siens accourus à la rescousse.

En quittant Ikonium, Manuel se dirigea vers le lac Karalis [2] ; l'armée revint, sans doute, par Dalissandos et Karalia [3]. Cette route présente un parcours accidenté et traverse une région montagneuse ; aussi la marche des Byzantins fût-elle fort lente. Vers le défilé de Tzivrèlitzèmani qu'il faut sans doute identifier avec la passe de Devent Keui près d'Ikonium, les Turks profitèrent des difficultés que rencontraient les Byzantins pour les attaquer ; ils paraissent même avoir remporté un succès important ; c'est ainsi qu'un combat engagé par l'empereur, soutenu par des forces peu importantes, sous les ordres de Kritoplos, se termina par l'écrasement de plusieurs corps d'infanterie qui furent anéantis dans un passage difficile de la route. Cette défaite amena une panique effroyable ; la plupart des soldats de l'arrière-garde, se refusant à combattre, coururent chercher un refuge au milieu du convoi des

1. Kinnamos, II, 7 et 8, pp. 47 et sq.
2. Kinnamos, II, 7, pp. 46 et 47. Il faut toutefois noter que Manuel a été informé de la croisade par les soins de Louis VII pendant l'été 1146, puisque sa réponse au roi de France est datée du mois d'août, cf. *infra*, p. 264.
3. Cf. la carte de Ramsay, *op. cit.*, pp. 330-331.

bagages. Manuel dut intervenir lui-même pour rétablir l'ordre et fixer à chaque corps son poste de combat; les Musulmans serraient l'armée de si près que l'on ne pouvait établir le camp ; les ennemis furent enfin repoussés non sans peine et subirent de grandes pertes; parmi leurs morts, Kinnamos nomme l'échanson de Maçoud, et Gabras qu'il faut peut-être identifier avec le duc de Trébizonde [1].

A la suite de cette bataille, où le désordre des troupes byzantines faillit amener un désastre, Manuel prit un certain nombre de mesures pour faire observer une exacte discipline et imposer à l'armée un ordre de marche réglé [2].

Les Byzantins finirent enfin par sortir de la région montagneuse et débouchèrent dans la plaine qui s'étend le long de la rive orientale du lac Karalis [3]. Tandis qu'il était dans cette région, Manuel envoya un Turk porter à Maçoud un nouveau défi ; il lui reprochait de n'avoir point osé l'affronter en bataille rangée et lui annonçait son intention de reprendre les hostilités au printemps suivant. Au reçu de ce message, Maçoud aurait engagé des négociations pour la paix que Manuel fit traîner en longueur, attendant avant de rien conclure d'avoir des nouvelles certaines de la croisade qui se préparait [4]. La conclusion de la paix, en 1147, dont nous parlerons plus loin, tendrait à faire croire que les négociations se prolongèrent jusqu'à l'année suivante.

Les sources ne nous disent rien de la route que l'armée grecque suivit en quittant les bords du lac Karalis. Nous la retrouvons campée vers les sources du Méandre où elle s'est rendue sans doute par Khoma [5]. Manuel, se croyant loin de l'ennemi, donna à ses troupes quelques jours de repos qui furent brusquement troublés. On découvrit, en effet, dans le voisinage de l'armée le campement d'une tribu turque qui, sous les ordres de son chef Raman, venait de piller le territoire de l'empire sur lequel elle avait sans doute, pénétré par la vallée du Méandre [6]. La découverte



1. Kinnamos, II, 7 et 8, p. 46 et sq.
2. *Id.*, II, 8, p. 57.
3. *Id.*, II, 8, p. 58, cf. la carte de Ramsay, *op. cit.*, pp. 330-331.
4. Kinnamos, II, 8, pp. 58-59.
5. *Id.*, II, 9, p. 59, cf. Ramsay, *op. cit.*, pp. 79-80.
6. Kinnamos, II, 9, pp. 59-61.

de ce corps musulman fournit au basileus une nouvelle occasion de déployer son courage en chassant l'ennemi. Cet épisode marqua la fin de la campagne et l'armée atteignit sans encombre la côte en suivant vraisemblablement la route qu'elle avait prise à l'aller. Manuel put donc regagner sa capitale sans difficulté.

Sur les bords de la Propontide, à Pylæ, on donna des terres acquises d'un monastère aux captifs délivrés lors de la prise de Philomélion [1]. Ce fût là, semble-t-il, le résultat le plus clair de cette campagne, car la grande démonstration militaire faite devant Ikonium n'avait amené aucun résultat pratique.

Au cours de cette expédition, Manuel, nous l'avons dit, avait pu se rendre compte de l'ambition de certains membres de sa famille. Il est probable que le mécontentement qu'il en ressentit ne fût pas étranger à la déposition du patriarche Kosmas, grand partisan d'Isaac Comnène. Nous parlons ailleurs de cette déposition avec plus de détails [2].

Comme il l'avait annoncé à Maçoud, Manuel aurait décidé, d'après Kinnamos, de faire, en 1147, une nouvelle expédition en pays musulman et de marcher contre Ikonium. Ce renseignement du chroniqueur grec paraît fort peu vraisemblable, car, au moment où les croisés allaient arriver dans ses états, Manuel devait peu se soucier de s'éloigner de sa capitale. Malheureusement tout contrôle est ici impossible [3]. Tandis que l'empereur était à Lopadion, occupé de la concentration de ses troupes, il reçut une ambassade du sultan d'Ikonium qui faisait demander la paix et offrait de rendre Prakana et toutes les conquêtes faites par lui aux dépens de l'empire grec. Il est bien probable que les négociations entamées l'année précédente avaient dû continuer et qu'elles aboutirent alors. Manuel et Maçoud, se sentant également menacés par l'approche de la croisade, avaient un même intérêt à cesser les hostilités, et cette crainte commune les décida à conclure la paix par un traité dont vraisemblablement Kinnamos ne nous a pas dit toutes les clauses ; certaines de

1. Kinnamos, II, 9, p. 63.
2. Cf. *infra*, p. 636.
3. Kinnamos, II, 11, p. 66.

celles-ci, à en juger par les événements postérieurs, durent être motivées par l'arrivée imminente de la croisade [1].

Avant de parler des rapports de Manuel avec les croisés, il nous faut revenir quelque peu en arrière, et exposer la politique occidentale du basileus depuis son avènement.

L'alliance allemande avait été la base de la politique byzantine en Occident, au temps d'Alexis Ier et de Jean Comnène; ceux-ci, grâce aux empereurs allemands, avaient pu, à diverses reprises, paralyser les efforts des princes normands d'Italie et les empêcher de poursuivre la réalisation de leurs ambitieux projets sur Constantinople. Sauvé par l'intervention des Allemands en Italie, au temps de Robert Guiscard, l'empire grec avait pu, sous Jean Comnène, grâce à l'appui de Lothaire et de Conrad, poursuivre en Asie la réalisation de ses plans de conquête sans avoir à redouter l'attaque du roi normand obligé de défendre ses propres états contre les empereurs d'Occident. Il semblait, la situation générale des divers états ne s'étant pas modifiée, que Manuel Comnène continuerait en Occident la politique de son père et chercherait à maintenir un système d'alliances qui avait en somme donné jusque-là à l'empire grec des résultats avantageux. Il n'en fut pourtant rien et, au début de son règne, le jeune basileus paraît avoir voulu abandonner la ligne politique suivie par ses deux prédécesseurs pour se rapprocher du roi de Sicile, Roger II. Celui-ci, nous l'avons vu, avait, dans les dernières années de Jean Comnène, entamé avec Byzance des négociations, et cherché à rompre l'alliance germano-byzantine [2]. Pour atteindre son but, il avait songé à faire épouser à l'un de ses fils une princesse de la famille impériale. Interrompus par la mort de l'empereur grec, les pourparlers engagés à ce sujet furent repris par son fils, qui envoya en Sicile une ambassade chargée de traiter d'un mariage entre une princesse byzantine et l'un des princes normands. Contrairement à Kinnamos, Romuald de Salerne attribue à Manuel Comnène l'initiative des négociations ; il semble bien qu'ici la contradiction entre les témoignages des deux chroniqueurs soit plus apparente que réelle,

1. Kinnamos, II, 8, p. 59, indique clairement l'influence de la croisade sur la politique musulmane de Manuel.
2. Cf. *supra*, p. 172.

et très probablement le basileus n'a fait que reprendre les pourparlers commencés entre son père et Roger II [1]

Un certain Basile Xéros fut envoyé en qualité d'ambassadeur à la cour de Palerme pour poursuivre les négociations. Kinnamos, dans le récit qu'il nous donne de celles-ci, est malheureusement fort obscur; d'après lui, Basile se serait laissé corrompre par le souverain normand qui l'aurait amené à signer un traité par lequel le basileus reconnaissait Roger II comme son égal. Il est impossible d'entendre clairement ces paroles, mais, fort vraisemblablement, il a dû être question du titre de roi pris par le comte de Sicile, en 1130. On avait regardé à Byzance comme particulièrement offensante pour la majesté impériale cette usurpation du titre royal et c'était là l'un des principaux griefs des basileis contre le prince normand. Sans doute, dans le traité préliminaire signé par Xéros, Roger obtenait la reconnaissance de son titre royal. Quoiqu'il en soit à ce sujet, le traité signé par Basile Xéros ne fût pas ratifié par l'empereur et, à son retour, l'ambassadeur byzantin fut désavoué; on s'apprêtait à le punir quand il mourut [2]. Ces négociations entre l'empire grec et le royaume de Sicile sont à placer en 1143 ou 1144, ainsi que cela résulte des pourparlers de Manuel avec l'empereur Conrad dont il va être question.

L'échec de cette tentative de rapprochement avec Roger II eut comme conséquence immédiate de rejeter le basileus vers l'alliance allemande et de le décider à reprendre avec l'empereur Conrad les négociations que la mort de Jean Comnène avait interrompues. Etant donné que Berthe de Sulzbach, la future impératrice, était à Constantinople depuis plusieurs années déjà, il est probable que l'ambassade envoyée par Manuel à Conrad, vers la fin de 1144 ou le début de 1145, devait avoir pour but, avant qu'il fût procédé à la célébration du mariage, de renouveler le traité conclu par Jean Comnène avec l'empereur allemand et d'obtenir de celui-ci certains engagements [3]. L'ambassadeur byzantin,

1. Kinnamos, III, 2 p. 91; Romuald de Salerne, *Chronicon*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 424.
2. Kinnamos, III, 2, p. 92; Romuald de Salerne, *loc. cit.*
3. Otton de Freisingen, *Chronicon*, VII, 28, M. G. H. SS., t. XX, p. 263, n'indique pas la date exacte de cette ambassade dont tous les détails nous sont

l'apocrisiaire Nicéphore, était chargé de remettre à Conrad les présents du basileus et d'obtenir de lui l'envoi d'un contingent de cinq cents chevaliers. Ce sont là du moins les seuls points de la négociation que nous connaissions, mais, en outre, Nicéphore était chargé d'une mission orale, dont Conrad, quand il la connut, se montra excessivement mécontent. Plusieurs fois, dans sa réponse, l'empereur allemand fait allusion aux discussions violentes qu'il a soutenues avec l'ambassadeur byzantin ; il va même jusqu'à dire qu'il ne se serait pas senti plus irrité, si, sous ses yeux, il avait vu assassiner son fils Henri par le patrice Nicéphore. Pendant trois jours, la discussion se poursuivit âpre et ardente entre Conrad et l'ambassadeur grec ; enfin, ce dernier, le quatrième jour, se montra moins intransigeant et finit par faire connaître la volonté de son maître.

Comme la réponse de Conrad est adressée non pas à l'empereur, mais au roi des Grecs, on a supposé qu'une question d'étiquette avait été la cause des difficultés qui s'étaient élevées et que Manuel avait refusé à Conrad le titre d'empereur [1]. Il est possible que des questions de cet ordre aient été agitées, mais il ne semble pas que les paroles dont se sert Conrad, puissent permettre cette seule interprétation. Ne pourrait-on supposer que le désaccord, que nous constatons a eu pour cause la question du mariage ? Depuis le moment de ses fiançailles, la situation de Manuel avait, en effet, singulièrement changé. On avait à Byzance, déjà, lors des premières négociations, trouvé peu flatteuse l'alliance avec Berthe de Sulzbach, alors que Jean avait demandé la main d'une princesse de la famille impériale [2] ; or, comme, lors de l'arrivée de la princesse allemande à Constantinople, Manuel n'était point encore l'héritier du trône, ne pourrait-on supposer que le fils de Jean, devenu empereur, a songé à un mariage plus brillant ? L'humiliation qu'aurait infligée à la maison impériale le renvoi de Berthe de

connus par la lettre de Conrad, Otton de Freisingen, *Gesta*, I, 24, *ibid.*, p. 334. La remarque faite plus haut, cf. *supra*, p. 171, sur la date de l'arrivée de Berthe de Sulzbach à Constantinople montre que la chronologie proposée par Bernhardi, *op. cit.*, p. 412, note 7, est inexacte. Sur la date des négociations entre Manuel et Conrad, cf. *ibid.*, p. 415, note 14.

1. Cf. Bernhardi, *op. cit.*, p. 412.

2. Otton de Freisingen, *Gesta*, I, 23. Dans sa réponse, Conrad avait insisté sur la parenté de Berthe avec l'impératrice.

Sulzbach justifierait la violence des paroles de Conrad, quand il écrit que sa colère n'aurait pas été plus grande s'il avait assisté à l'assassinat de son propre fils. Remarquons, en outre, qu'immédiatement après avoir parlé de sa discussion avec le patrice Nicéphore, Conrad parle de la décision prise au sujet du mariage qui est maintenant résolu, semblant indiquer ainsi que c'est à propos de cette question du mariage qu'ont surgi les difficultés [1]. Si cette hypothèse est juste, il resterait à savoir dans quel but le basileus a soulevé cet incident. Manuel a-t-il voulu une alliance plus brillante et a-t-il demandé la main d'une princesse de sang impérial? ou bien, en menaçant de rompre l'union projetée, songeait-il à obtenir de Conrad certaines promesses, certains engagements plus avantageux que ceux dont on était convenu? Tout cela est possible, mais on ne peut que faire des hypothèses.

Une fois aplanies les difficultés qui s'étaient élevées et la question du mariage réglée, l'alliance des deux empires découlait tout naturellement de l'accord. Dans sa lettre, Conrad y fait allusion et précise ses engagements; il promet d'être l'ami des amis du basileus, l'ennemi de ses ennemis et ajoute que les liens de parenté qui vont l'unir à la famille impériale, le pousseront à toujours aimer Manuel comme un fils très cher et à faire pour lui tout ce qui pourra lui être agréable [2]. Dans la dernière partie de sa lettre, Conrad revient sur les réclamations qu'il avait déjà présentées à Jean Comnène au sujet des Ruthènes; il sollicite la concession à Constantinople d'un emplacement, pour y élever une église réservée à la colonie allemande fixée dans la capitale de l'empire grec. Enfin, à la demande d'un secours de cinq cents chevaliers, que lui avait adressée Manuel, Conrad répond par l'offre de deux ou trois mille hommes et la promesse d'intervenir en cas de besoin avec toutes ses forces en faveur de Byzance [3]. En faisant cette promesse éventuelle, Conrad envisageait, ce n'est

1. Otton de Freisingen, *Gesta*, I, 24 : « *Et quoniam ita nunc est et esse debet, quod tu, amicorum amicissime, uxorem accipies dilectissimam filiam nostram, sororem videlicet nobilissimæ contectalis nostræ.* » Cf. dans Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1360, les vers de Prodromos sur le mariage de Manuel; il insiste beaucoup sur l'honneur que l'alliance de l'empereur grec apporte à Conrad III et déclare nettement que Byzance est très supérieure à l'empire allemand.
2. Otton de Freisingen, *Gesta*, I, 24, p. 365.
3. *Id.*

point douteux, le cas où le roi de Sicile s'attaquerait à l'empire byzantin.

Une ambassade allemande fut envoyée à Constantinople pour achever la négociation ; elle comprenait Embrico, evêque de Wurzbourg, le prince Robert de Capoue, le comte Roger d'Ariano, Gautier, un moine de l'ordre de Cîteaux, Bernon, et son frère Richwin. La présence parmi les ambassadeurs de deux seigneurs normands paraît indiquer que les affaires de Sicile figuraient au nombre des sujets que l'ambassade avait à traiter. Notons, à propos des Normands, que Manuel s'était plaint, semble-t-il, de certains d'entre eux : Alexandre de Clermont, Philippe de Surre et Henri de Senne Pustelli (?) ; l'évêque de Wurzbourg était chargé de faire connaître au basileus les vues de son maître à leur sujet. Nous avons émis à propos du rôle joué par les Normands lors de la conspiration du César Roger, une hypothèse qui peut expliquer les griefs que Manuel avait contre les réfugiés normands [1].

Sur le voyage des ambassadeurs allemands et le retour à Constantinople de l'apocrisiaire Nicéphore, nous ne possédons aucun renseignement ; nous savons seulement que l'évêque de Wurzbourg avait pour mission spéciale de résoudre l'affaire du mariage [2]. Il accomplit heureusement cette partie de sa tâche et quitta la capitale de l'empire, seulement quelque temps après la célébration du mariage, qui eut lieu entre le 6 et le 12 janvier 1146 [3].

L'union de la belle-sœur de Conrad avec le basileus scella donc l'alliance des deux empires, et Manuel put un moment espérer que l'appui du souverain allemand lui permettrait d'immobiliser en Italie les forces du roi de Sicile, dont la puissance depuis quelques années n'avait fait que grandir. Cette espérance ne dura guère, car un événement imprévu, la seconde croisade, détruisit toutes les combinaisons de la politique byzantine et, en enlevant à Manuel l'appui de l'empire allemand, laissa l'empire grec exposé à un double danger : les croisés et les Normands.

Le 25 décembre 1145, à Bourges, le roi de France, Louis VII,

1. Cf. *supra*, p. 197.
2. Otton de Freisingen, *Gesta*, I, 23, M. G. H. SS., t. XX, p. 363.
3. Otton de Freisingen, *loc. cit.*; *Annales Herbipolenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 3, ad. ann. 1146. Embrico mourut au retour de son ambassade, en novembre

annonça à ses barons son intention de prendre la croix et d'aller porter secours aux chrétientés de Terre Sainte [1]. On sait la froideur avec laquelle fut accueillie cette idée et le peu d'enthousiasme qu'elle rencontra même dans l'entourage du souverain. Les seigneurs français se montrèrent si peu disposés à entrer dans les vues du roi que celui-ci dut remettre au mois de mars de l'année suivante la décision à prendre. Suger partageait le sentiment général et se déclara nettement hostile à toute idée de croisade. Malgré cette opposition, Louis VII persévéra néanmoins dans son projet. et sollicita l'intervention du pape Eugène III. Celui-ci, étant donnée la situation difficile à laquelle il devait faire face, trouvait les circonstances peu favorables pour une expédition de ce genre ; il surmonta néanmoins sa répugnance, et l'on sait comment saint Bernard fut chargé de prêcher la croisade [2]. Celle-ci, malgré la sourde opposition des vassaux du roi de France, fut décidée le 31 mars 1146, à Vézelay, où l'abbé de Clairvaux, par sa parole ardente, triompha de l'hostilité de son auditoire, remportant ainsi un des plus beaux succès oratoires de sa carrière. Dans l'esprit de Bernard, le projet primitif du roi de France prit une singulière extension ; un plan grandiose fut conçu qui comprenait trois expéditions : la première contre les Slaves du bassin de l'Elbe, la seconde contre les Musulmans, maîtres de Lisbonne, et, enfin, la troisième contre les Musulmans d'Asie [3].

Une fois sa décision prise, Louis VII dut songer à préparer l'expédition projetée par une campagne diplomatique [4] ; il entra donc en rapport avec Manuel Comnène, dont le concours était

1146, cf. Bernhardi, *op. cit.*, p. 416, note 16. Cf. dans Cramer, *Anecdota græca Oxon. bibl.*, t. III, p. 380, *Scholia ad Tzetzis allegorias* qui donne également la date de janvier.

1. Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1206 ; saint Bernard, *Epistola*, n° 247, dans Migne, P. L., t. CLXXXII, p. 447. Cf. Kugler, *Studien zur Geschichte des zweiten Kreuzzuges*, Stuttgart, 1866, pp. 87 et sq ; Vacandard, *Vie de saint Bernard*, Paris, 1895, t. II, pp. 264 et sq.

2. Sur le rôle d'Eugène III, cf. Vacandard, *op. cit.*, t. II, pp. 265 et 299-300, qui se contredit ; dans ce dernier passage, où il parle du peu d'enthousiasme d'Eugène III, il me paraît beaucoup plus dans le vrai (on trouvera, *ibid.*, p. 265, note 3, une bibliographie relative à la bulle d'Eugène III sur la croisade) ; cf. Luchaire, *Louis VII*, dans Lavisse, *Histoire de France*, t. III, 1, Paris, 1901, p. 12.

3. Cf. Vacandard, *op. cit.*, t. II, p. 301.

4. Cf. *id.*, pp. 294-295, sur les pourparlers engagés avec d'autres souverains.

indispensable à la réalisation de ses plans. Dès le mois d'août 1146, au plus tard, Manuel avait reçu les ambassadeurs du roi de France, à savoir, Milon de Chevreuse et deux frères du Temple, qui lui remirent le message de leur maître et aussi une lettre du pape Eugène III ; on lui demandait de permettre aux croisés de traverser le territoire de l'empire grec, et de leur faire préparer en quantité suffisante des vivres dont le prix serait payé [1]. Une lettre de saint Bernard au basileus, écrite vers cette époque, traite incidemment de la croisade ; l'abbé de Clairvaux annonçait le prochain départ de Louis VII et escomptait l'appui que l'empereur ne manquerait pas de prêter aux croisés [2].

Manuel retint quelque temps auprès de lui les envoyés du roi de France qui repartirent, en août, avec des ambassadeurs byzantins chargés de deux lettres, l'une pour le pape, l'autre pour le roi de France. Le fond des deux réponses est identique. Manuel écrit qu'il est prêt à accorder le passage à travers ses états et à fournir moyennant finances les vivres nécessaires aux croisés, mais, en échange, il demande que ces derniers prennent l'engagement de lui prêter le serment d'hommage et de fidélité, ainsi que l'avaient prêté à son grand-père, Alexis, les chefs de la première croisade.

L'annonce de l'expédition projetée dut inquiéter fort le basileus ; non seulement il devait craindre les dangers auxquels la présence des croisés exposait ses états, mais, encore, il devait voir sans plaisir l'arrivée de renforts qui allaient permettre aux seigneurs latins de Syrie de se passer de l'appui de l'empire grec. Par là, tous les résultats obtenus en Orient, et en particulier à Antioche, par la politique byzantine risquaient fort d'être compromis. Peut-être, au début, Manuel, croyant que seul le roi de France prendrait part à la croisade, a-t-il un moment espéré pouvoir tirer parti du passage des croisés pour ruiner la puissance des Musulmans d'Ikonium. Il semble bien, en effet, que c'est aux croisés que pensait

1. Les réponses de Manuel, datées d'août 1136, sont éditées dans le *Recueil des historiens des Gaules*, t. XV, p. 340 et t. XVI, p. 9. Tous les détails qui suivent sont tirés de ces deux lettres.

2. Saint Bernard, *Epistola*, n° 468, Migne, P. L., t. CLXXXII, p. 612, demande à Manuel de conférer la chevalerie au fils du comte de Champagne. Vacandard, *op. cit.*, t. II, p. 302, place la lettre en 1147. Je suis porté à me ranger à l'opinion de dom Brial, *Recueil des hist. des Gaules*, t. XV, p. 607, qui plaçait la lettre en 1146. Si elle était de 1147, il serait bien étonnant que l'abbé de Clairvaux ne fît aucune allusion au départ de Conrad pour la Terre-Sainte.

l'empereur quand il écrivait au sultan d'Ikonium pour lui annoncer son dessein de venir le combattre de nouveau l'année suivante avec des forces considérables [1]. Cette espérance dut être de peu de durée, car bientôt Manuel apprit que les Allemands allaient prendre part eux aussi à l'expédition.

Peu après avoir répondu au pape et à Louis VII, l'empereur de Constantinople avait envoyé une ambassade à Conrad. Très probablement l'envoyé byzantin partit avec Embrico. Celui-ci avait quitté la capitale de l'empire comblé de présents par le basileus ; pendant le voyage de retour, il mourut, à Aquilée, entre le 9 et le 11 novembre 1146 [2]. On ne saurait douter que les projets du roi de France n'aient fait l'objet des derniers entretiens de Manuel et de l'évêque de Wurzbourg et que l'ambassade chargée de se rendre auprès de Conrad n'ait eu pour principal but d'examiner les changements que la croisade allait amener dans la situation politique de l'Europe. Nous retrouvons l'envoyé du basileus à Spire, à la fin de décembre 1146 [3] ; il dut arriver dans cette ville peu avant le moment où l'empereur allemand, cédant lui aussi à l'ascendant de la parole de l'abbé de Clairvaux, allait se décider à prendre la croix [4].

Pendant ce temps, les envoyés du basileus parvenaient en France, où bientôt parurent aussi les ambassadeurs de Conrad et ceux du roi de Sicile ; tous assistèrent aux réunions tenues à Etampes, du 16 au 18 février 1147, par le roi de France pour discuter le plan de la croisade [5].

Comprenant tout l'intérêt qu'il y avait pour lui à mettre en quelque sorte la main sur l'expédition, espérant se servir des Occidentaux pour faire reconnaître ses prétentions sur la principauté d'Antioche et peut-être même pour régler sa querelle avec l'empire grec, Roger II fit faire par ses ambassadeurs des propositions

1. Kinnamos, II, 6, p. 46.
2. Otton de Freisingen, *Gesta*, I, 23, M. G. H. SS., t. XX, p. 363 ; *Annales Herbipolenses, ibid.*, t. XVI, p. 3, *ad ann.* 1146 ; *Annales s. Disib., ibid.*, t. XVII, p. 27, ad ann. 1147 ; *Necrologium s. Michaelis Bamberg.*, éd. Jaffé, *Bibliotheca rerum germanicarum*, t. V, p. 578. Sur les divergences de dates, cf. Bernhardi, *op. cit.*, p. 504, note 3.
3. *Vita Bernhardi*, VI, 1, 5, 18.
4. Cf. Kugler, *op. cit.*, pp. 99-100 ; Vacandard, *op. cit.*, t. II, pp. 258 et sq.
5. Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1208, d'où sont tirés tous les détails qui suivent.

particulièrement avantageuses. Il offrait de transporter les croisés en Syrie, de leur fournir, en outre, des vaisseaux et des vivres, des secours importants en hommes ; il promettait encore, dans le cas où la croisade passerait par ses états, que lui-même ou l'un de ses fils prendrait part à l'expédition. On voit clairement que le roi de Sicile fit tous ses efforts pour amener Louis VII à abandonner la route qui devait lui faire traverser la Hongrie et l'empire grec [1].

De leur côté, les ambassadeurs grecs exposèrent les propositions de leur maître qui vraisemblablement ne devaient pas différer de celles que nous ont conservées les lettres de Manuel analysées plus haut. Elles se résumaient dans la promesse de fournir des vivres et de laisser l'armée traverser l'empire, à la condition que les chefs prêtassent le serment d'hommage et de fidélité ; ce point avait une importance particulière, car il permettait au basileus de maintenir ses droits sur les provinces qu'il revendiquait et faisait de lui le protecteur de l'expédition.

Malgré tout ce que les envoyés du roi de Sicile purent dire en faveur du plan de campagne proposé par leur maître, malgré toutes les accusations qu'ils lancèrent contre les Grecs et leur empereur, les offres de Roger II ne furent point agréées [2]. Il est probable que Conrad, nettement hostile à Roger II, ne fut point étranger aux mesures prises par l'assemblée. La décision adoptée a d'ailleurs dû être d'autant plus facilement acceptée que les esprits étaient hantés par le souvenir de la première croisade et que beaucoup de gens redoutant les périls d'une longue traversée ne voulaient pas s'écarter de la route suivie par Godefroi de Bouillon et ses compagnons [3].

Les propositions du basileus de Constantinople furent donc acceptées et ainsi se trouva écarté le danger d'une alliance des croisés avec le roi de Sicile. La situation de l'empire grec n'en restait pas moins très critique, car, d'une part, il avait à assurer sa défense contre les attaques éventuelles des croisés et, d'autre part, l'alliance allemande cessant de jouer par suite du départ de Conrad pour la Terre sainte, il demeurait exposé aux coups du roi de

1. Eude de Deuil, *loc. cit.*
2. *Ibid.*
3. Cf. *infra*, p. 276.

Sicile qui ne craignait plus de voir l'empereur allemand envahir ses états.

On dut à Byzance juger la situation d'autant plus grave que, lorsque Manuel avait donné à ses ambassadeurs en France leurs instructions, Conrad n'avait point encore pris la croix ; or, l'époque où ce dernier fit connaître son intention de partir pour la Terre Sainte est trop tardive pour que le basileus ait pu en être informé et envoyer à ses représentants de nouveaux ordres. Connaissant la participation des Allemands à la croisade, Manuel eut-il fait faire à Etampes les mêmes propositions ? On ne saurait répondre à cette question ; on peut tout au moins, semble-t-il, supposer que le basileus aurait réclamé des croisés quelques garanties. En effet, l'adhésion donnée par Conrad modifiait complètement les conditions du problème que Manuel avait à résoudre et il est probable qu'on a conçu à Constantinople une vive irritation contre l'empereur allemand. Tout d'abord, par le fait même de la croisade, Conrad renonçait à entreprendre l'expédition projetée contre le royaume de Sicile et rendait ainsi à Roger II toute liberté pour attaquer l'empire. De plus, le péril très réel que faisait courir à l'empire grec le passage sur son territoire des bandes de croisés se trouvait singulièrement accru par la croisade allemande ; ce n'était plus contre les seuls barons français que Manuel devait assurer la protection de ses états, mais contre les troupes bien plus nombreuses de l'empereur germanique. Enfin, contre les attaques éventuelles des croisés, le basileus n'avait que la promesse des chefs de lui prêter le serment d'hommage et de fidélité. Or, si l'on pouvait espérer que le roi de France consentirait peut-être à s'incliner devant la majesté impériale, comment songer un seul instant que Conrad consentirait à prêter pareil serment ?

Par suite, l'empire allait voir sur son territoire un souverain étranger libre de tout engagement envers le basileus, et ayant sous ses ordres une armée excessivement nombreuse. Le péril, on est forcé de le reconnaître, était sérieux et on comprend que Manuel se soit efforcé d'y parer.

particulièrement avantageuses. Il offrait de transporter les croisés en Syrie, de leur fournir, en outre, des vaisseaux et des vivres, des secours importants en hommes ; il promettait encore, dans le cas où la croisade passerait par ses états, que lui-même ou l'un de ses fils prendrait part à l'expédition. On voit clairement que le roi de Sicile fit tous ses efforts pour amener Louis VII à abandonner la route qui devait lui faire traverser la Hongrie et l'empire grec [1].

De leur côté, les ambassadeurs grecs exposèrent les propositions de leur maître qui vraisemblablement ne devaient pas différer de celles que nous ont conservées les lettres de Manuel analysées plus haut. Elles se résumaient dans la promesse de fournir des vivres et de laisser l'armée traverser l'empire, à la condition que les chefs prêtassent le serment d'hommage et de fidélité ; ce point avait une importance particulière, car il permettait au basileus de maintenir ses droits sur les provinces qu'il revendiquait et faisait de lui le protecteur de l'expédition.

Malgré tout ce que les envoyés du roi de Sicile purent dire en faveur du plan de campagne proposé par leur maître, malgré toutes les accusations qu'ils lancèrent contre les Grecs et leur empereur, les offres de Roger II ne furent point agréées [2]. Il est probable que Conrad, nettement hostile à Roger II, ne fut point étranger aux mesures prises par l'assemblée. La décision adoptée a d'ailleurs dû être d'autant plus facilement acceptée que les esprits étaient hantés par le souvenir de la première croisade et que beaucoup de gens redoutant les périls d'une longue traversée ne voulaient pas s'écarter de la route suivie par Godefroi de Bouillon et ses compagnons [3].

Les propositions du basileus de Constantinople furent donc acceptées et ainsi se trouva écarté le danger d'une alliance des croisés avec le roi de Sicile. La situation de l'empire grec n'en restait pas moins très critique, car, d'une part, il avait à assurer sa défense contre les attaques éventuelles des croisés et, d'autre part, l'alliance allemande cessant de jouer par suite du départ de Conrad pour la Terre sainte, il demeurait exposé aux coups du roi de

1. Eude de Deuil, *loc. cit.*
2. *Ibid.*
3. Cf. *infra*, p. 276.

Sicile qui ne craignait plus de voir l'empereur allemand envahir ses états.

On dut à Byzance juger la situation d'autant plus grave que, lorsque Manuel avait donné à ses ambassadeurs en France leurs instructions, Conrad n'avait point encore pris la croix ; or, l'époque où ce dernier fit connaître son intention de partir pour la Terre Sainte est trop tardive pour que le basileus ait pu en être informé et envoyer à ses représentants de nouveaux ordres. Connaissant la participation des Allemands à la croisade, Manuel eut-il fait faire à Etampes les mêmes propositions ? On ne saurait répondre à cette question ; on peut tout au moins, semble-t-il, supposer que le basileus aurait réclamé des croisés quelques garanties. En effet, l'adhésion donnée par Conrad modifiait complètement les conditions du problème que Manuel avait à résoudre et il est probable qu'on a conçu à Constantinople une vive irritation contre l'empereur allemand. Tout d'abord, par le fait même de la croisade, Conrad renonçait à entreprendre l'expédition projetée contre le royaume de Sicile et rendait ainsi à Roger II toute liberté pour attaquer l'empire. De plus, le péril très réel que faisait courir à l'empire grec le passage sur son territoire des bandes de croisés se trouvait singulièrement accru par la croisade allemande ; ce n'était plus contre les seuls barons français que Manuel devait assurer la protection de ses états, mais contre les troupes bien plus nombreuses de l'empereur germanique. Enfin, contre les attaques éventuelles des croisés, le basileus n'avait que la promesse des chefs de lui prêter le serment d'hommage et de fidélité. Or, si l'on pouvait espérer que le roi de France consentirait peut-être à s'incliner devant la majesté impériale, comment songer un seul instant que Conrad consentirait à prêter pareil serment ?

Par suite, l'empire allait voir sur son territoire un souverain étranger libre de tout engagement envers le basileus, et ayant sous ses ordres une armée excessivement nombreuse. Le péril, on est forcé de le reconnaître, était sérieux et on comprend que Manuel se soit efforcé d'y parer.

CHAPITRE XII

MANUEL COMNÈNE ET LA DEUXIÈME CROISADE.

Quand Manuel Comnène eut connaissance des décisions prises à Etampes, il s'occupa de tout organiser pour que ses états eussent le moins possible à souffrir du passage des Latins. L'empereur devait être fort inquiet de la prochaine arrivée de la croisade [1], car il n'est pas douteux que les conditions mises par lui au libre passage de l'expédition n'ont pas été acceptées à Etampes [2]. C'est là un fait qu'il ne faut pas oublier pour juger équitablement la conduite de Manuel qui, malgré lui, voyait le territoire de l'empire envahi par le flot désordonné de la croisade.

D'une manière générale, les mesures décrétées par le basileus furent tout à fait analogues à celles qu'avait prises Alexis Ier Comnène quand la première croisade avait traversé l'empire grec. Le but le plus important à atteindre était d'empêcher les croisés de concentrer devant la capitale des forces trop considérables, car un coup de main était toujours à redouter. Pour éviter pareil danger, il fallait, au plus tôt, dès leur arrivée si possible, faire passer les Latins sur la rive asiatique du Bosphore. La crainte d'une attaque contre Constantinople paraît avoir hanté

1. Cf. une allusion au danger que la croisade fait courir à l'empire dans le traité de Nicolas de Méthone, adressé au grand domestique Axouch, Demetracopoulos, *Bibliotheca ecclesiastica*, Leipzig, 1866, p. 200.

2. Les conditions énoncées par Manuel dans ses lettres au roi de France et au pape, cf. *supra*, p. 264, n'ont été acceptées ni par Louis VII, ni par Conrad (il semble même qu'elles n'ont pas été posées à ce dernier). Ce refus résulte des termes dont se sert Eude de Deuil pour caractériser la mission des ambassadeurs envoyés par Manuel au devant des croisés pour savoir s'ils viennent en ennemis ou en amis, et des négociations qui eurent lieu devant Constantinople pour amener Louis VII à prêter le serment d'hommage. On voit que, jusque-là, aucune question n'avait été réglée, pas plus celle du serment que celle du sort réservé aux villes ayant appartenu à l'empire dont s'empareraient les croisés.

Manuel ; aussi le verrons-nous faire tous ses efforts pour hâter le passage et c'est seulement une fois que l'armée latine sera en Asie qu'il négociera et cherchera à conclure un accord avec les chefs latins.

Un des premiers soins du basileus fut d'assurer la défense de Constantinople en faisant remettre en état les murs de l'enceinte et les tours qui commandaient les ouvrages avancés [1]. En même temps, l'empereur publiait un édit par lequel il ordonnait de préparer des approvisionnements en quantité suffisante dans les diverses villes que devaient traverser les croisés [2]. Pour assurer la police, l'armée byzantine fut concentrée dans la région la plus directement menacée ; on alla jusqu'à dégarnir en partie de leurs troupes certaines places [3] ; on put ainsi renforcer la garnison de Constantinople et envoyer, tout le long de la route suivie, des forces importantes chargées de surveiller la marche des bandes latines et d'empêcher les pillards de s'écarter du chemin fixé ; en un mot, la tactique byzantine fut de tâcher de canaliser le flot des croisés depuis la frontière jusqu'au Bosphore [4].

Conrad, dès le mois de mai 1147, avait quitté Bamberg pour prendre la route de Constantinople [5] ; les croisés allemands furent donc les premiers à pénétrer sur le territoire grec. Nous ignorons si, depuis la fin de 1146, il y avait eu échange de lettres entre les deux empereurs ; vraisemblablement Conrad, au moins par l'intermédiaire de l'ambassadeur qu'il avait reçu à Spire, avait dû informer son beau-frère de ses projets. En cours de route, alors qu'il était encore en Hongrie, l'empereur allemand vit arriver une ambassade du basileus. Les deux envoyés de Manuel, Démétrios Makrembolitès et Alexandre de Gravina, étaient chargés de demander à Conrad s'il venait en ami ou en ennemi et, dans le premier cas, d'obtenir des chefs de l'expédition l'engagement par serment de ne pas nuire à l'empereur ; en échange du serment

1. Nikétas Choniatès, I, 4, p. 82.
2. *Id.*, I, 4, p. 81.
3. Nikétas Choniatès, I, 4, p. 82, fait allusion à la facilité des victoires de Roger II (été 1147) qui n'a pas d'armée à combattre ; de même Kinnamos, III, 2, p. 92. On a dû dégarnir certaines places pour renforcer l'armée de Constantinople, cf. *infra*, p. 318.
4. Nikétas Choniatès, I, 4, pp. 82-83.
5. *Annales Palidenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 82 ; *Continuatio Praemonstr.*, *ibid.*, t. VI, p. 453, cf. Bernhardi, *op. cit.*, p. 596.

demandé, Manuel assurait le libre passage et une réception amicale. Une assemblée des chefs eut lieu dans la tente impériale et l'on y décida de prêter les serments exigés [1]. On voit que, dès ce moment, le basileus avait été obligé de faire des concessions et de se montrer moins exigeant; il n'est, en effet, plus question de demander aux croisés de s'engager à rendre les anciennes possessions de l'empire grec dont ils s'empareront.

Venus, partie par la voie de terre, partie en descendant le Danube, les Allemands se concentrèrent à Belgrade d'où ils gagnèrent Braničevo [2]. D'après Kinnamos, c'est la flotte grecque qui aurait fait passer le Danube aux croisés [3]. Les premiers rapports des Allemands avec les Grecs ne furent point mauvais et aucun incident sérieux ne marqua le début du séjour des croisés en territoire byzantin; nous en avons pour garant Conrad lui-même; celui-ci, dans une de ses lettres à Wibald, abbé de Stavelot, ne se plaint nullement de l'accueil reçu lors de son arrivée

1. Kinnamos, II, 12, p. 67. Makrembolitès avait à remplir une mission analogue auprès de Louis VII, cf. *infra*, p. 289, ce qui excuse en partie l'erreur de Kinnamos d'après lequel tous les chefs croisés auraient prêté serment avec Conrad.

2. Otton de Freisingen, *Gesta*, I, 44, M. G. H. SS., t. XX, p. 375. Gerhoh, *De investigatione Antichristi*, I, 67, éd. Scheibelberger, *Gerhohi opera*, Lincii, 1875, p. 140; *Casus monasterii Petrihus.*, V, 27, M. G. H. SS., t. XX, p. 674; Guillaume de Tyr, XVI, 19, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. occidentaux*, p. 736. Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1213, dit que beaucoup d'Allemands périrent en traversant la Drave; les croisés ont donc ensuite passé par Belgrade.

3. Kinnamos, II, 12, p. 69. Il convient toutefois de remarquer que les Allemands avaient une flotte considérable pour descendre le Danube, Eude de Deuil, Migne, P. L., CLXXXV, p. 1215. Kinnamos ajoute que Manuel, désireux de connaître le nombre des croisés, avait chargé certains fonctionnaires de faire le relevé exact du nombre de passagers que transportait chaque bateau. Les Byzantins auraient ainsi compté neuf cent mille hommes, puis se seraient arrêtés découragés par l'immensité de la tâche qui leur restait à accomplir. Il semble bien que le chroniqueur grec a fait ici quelque confusion, car il est le seul à placer le dénombrement au passage du Danube. Nikétas Choniatès, I, 5, p. 87, et Eude de Deuil, p. 1218, le placent lors du passage du Bosphore; de même, les *Annales Palid.*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 82, Helmold, I, 60, *ibid.*, t. XXI, p. 57, et les *Annales Magdeburg.*, *ibid.*, t. XVI, p. 188. L'évaluation du nombre des croisés allemands faite par divers auteurs présente des différences considérables avec les chiffres donnés par Kinnamos; les *Annales Rodenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 718 et les *Annales Herbipolenses*, *ibid.*, p. 4, se bornent à dire que le nombre des croisés était immense, la *Continuatio Valcell.*, *ibid.*, t. VI, p. 459, donne le chiffre de plus de 50,000 chevaliers sans compter la foule des piétons; Guillaume de Tyr, XVI, 19, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. occidentaux*, t. I, p. 738, compte 70,000 combat-

dans les états de Manuel[1]. La situation ne tarda guère à se modifier et les rapports entre Grecs et Latins à s'envenimer. L'indiscipline des croisés amena les premiers conflits, dont, en bonne justice, personne ne peut être rendu responsable. Maintenir une exacte discipline dans une troupe aussi nombreuse que celle des pèlerins allemands était chose d'autant plus impossible que la croix avait été prise par nombre de gens fort peu recommandables. Ce renseignement nous est fourni par un auteur qu'on ne peut accuser d'hostilité envers les Occidentaux, puisque c'est saint Bernard lui-même. Dans une lettre aux habitants de Spire, l'abbé de Clairvaux, à propos de la croisade, écrivait : « N'est-ce pas une « invention exquise et digne du Seigneur d'admettre à son ser- « vice des homicides, des ravisseurs, des adultères, des parjures « et tant d'autres criminels à qui s'offre une occasion de salut[2]. » Les éléments de désordre ainsi introduits dans l'armée ne tardèrent pas à jouer un rôle fâcheux. A côté de ces malfaiteurs de profession, qui montrèrent bien vite que leur salut n'était pas la plus immédiate de leurs préoccupations, un rôle non moins funeste, mais inconscient, fut joué par la foule. L'armée traînait à sa suite une multitude confuse de pèlerins non armés, de femmes et d'enfants[3]. Ce que pouvait être le désordre dans une pareille troupe, il est facile de le supposer, et l'on comprend qu'entre ces bandes, à qui toute discipline était inconnue, et les troupes grecques, qui faisaient la police, de nombreux conflits se soient produits.

tants sans compter la foule des non armés, de même les *Annales Palidenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 82. Les *Notæ Pisanæ*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 266, évaluent les croisés à 3,000,000 d'hommes armés, les *Annales Magdeburgenses*, *ibid.*, t. XVI, p. 188, et les *Annales sancti Pauli Virdun.*, *ibid.*, p. 502, à 650,000 hommes, Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, III, p. 1218, à 900,566 hommes, Kinnamos, II, 12, p. 69, à 900,000 hommes, les *Annales Egmundenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 456, à 1,600,000; Gerhoh, *De investigatione Antichristi*, I, 67, p. 140 et 77, p. 153, évalue l'ensemble des croisés y compris les Français à 7,000,000 d'hommes ; Abou Chamah, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. IV, p. 54, dit que certains auteurs évaluent à plus d'un million le nombre des croisés.

1. Wibald, *Epistolæ*, n° 48, éd. Jaffé, *Bibl. rerum germanicarum*, t. I, p. 126, et *Casus monast. Petrihus.*, V, 27, M. G. H. SS., t. XX, p. 674.

2. Saint Bernard, *Epistolæ*, n° 363, Migne, P. L., t. CLXXXII, p. 563.

3. *Annales Herbipolenses*, M. G. H. SS., t. XVI, pp. 3 et 4; Gilbert, *Chronicon Hanon.*, *ibid.*, t. XXI, p. 516 ; Vincent de Prague, *ibid.*, t. XVII, p. 663 ; Guillaume de Tyr, XVI, 19, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. occidentaux*, t. I, p. 738 ; Gerhoh, *De investigatione Antichristi*, I, 67, p. 140 ; Guillaume de Neubourg, M. G. H. SS., t. XXVII, p. 228.

De Braničevo l'armée de Conrad, pour gagner Constantinople, suivit d'abord la vallée de la Morava. La première partie du trajet était pénible, la route encaissée entre des montagnes difficile, aussi les croisés s'écartèrent-ils peu du droit chemin [1]. A Nisch, ils purent se ravitailler facilement, grâce aux nombreux approvisionnements réunis à leur intention par le gouverneur de la province Michel Branas [2]. Il en fut de même à Sofia, où le ravitaillement avait été assuré par le sébaste Michel Paléologue et un chartulaire qui reçurent Conrad à son arrivée [3]. A partir de Sofia, la route de Philippopoli, que suivait l'armée, devient plus facile, aussi le désordre commença-t-il à se mettre dans les rangs [4]. Beaucoup de gens se refusaient à payer les vivres qu'ils prenaient, répondant par des coups d'épée aux réclamations des vendeurs. Saisi de plaintes à ce sujet, Conrad ne consentit pas à sévir, rejetant la faute de ces désordres sur l'indiscipline de la foule [5].

A Philippopoli, des troubles plus sérieux se produisirent : un certain nombre de pèlerins, n'ayant pas voulu payer les vivres qu'ils avaient pris, l'archevêque de la ville, le savant Michel Italikos, intervint courageusement en faveur de ses ouailles [6]; il sut si bien se faire voir de Conrad que celui-ci se décida à punir les coupables pour faire un exemple et fit châtier sévèrement quelques-uns des voleurs. Le séjour devant la ville de Philippopoli, qui était munie de très fortes défenses [7], fut marqué par un autre

1. Kinnamos, II, 13, p. 69. Les sources ne donnent pas de renseignements sur la date à laquelle les croisés atteignirent la frontière grecque. D'après Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1213, il fallait vingt-deux jours pour aller de Braničevo à Constantinople; on peut supposer qu'avec leurs bagages et les *impedimenta* de toute espèce les croisés ont dû mettre le double de temps ; or, vers le 7 septembre, ils étaient près de Constantinople, Otton de Freisingen, *Gesta*, I, 45, M. G. H. SS., t. XX, p. 375; cf. Jirecek (C.), *Die Heerstrasse von Belgrad nach Konstantinopel*, Prague, 1877, pp. 9 et 163, et le tableau des étapes dressé par Zimmert, *Der deutsch-byzantinische Konflikt vom Juli 1189 bis Februar 1190*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. XII, p. 46, note 1. Sur les difficultés naturelles de la route, des détails sont fournis par Ansbert, *Historia de expeditione Friderici imperatoris* dans *Fontes rerum austriacarum*, t. V, p. 29.

2. Kinnamos, II, 13, p. 70, cf. sur Branas, Du Cange, *op. cit.*, p. 215.

3. Kinnamos, *loc. cit.* Le chartulaire dont il est ici question est sans doute Basile Tzintziloukès. Sur Michel Paléologue, cf. *supra*, p. 218.

4. Kinnamos, *loc. cit.*

5. *Id.*, p. 70-71.

6. Nikétas Choniatès, I, 4, p. 83, et Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1215.

7. Anne Comnène, *Alexiade*, XIV, 8.

incident. Un jongleur indigène, ayant été accusé de sortilège par les Allemands émerveillés de ses tours, une rixe éclata dans un cabaret, pendant laquelle un grand nombre de pèlerins furent tués et volés. Les croisés prirent alors les armes et incendièrent les faubourgs de la ville. L'affaire finit par s'arranger, grâce à l'intervention de l'archevêque [1].

A partir de ce moment, les rapports entre croisés et Grecs commencèrent à se gâter tout à fait. En effet, Manuel, qui paraît avoir été tenu constamment au courant de la marche de l'expédition, ayant appris les actes de pillage dont les Latins s'étaient rendus coupables, donna à ses troupes l'ordre d'intervenir et de réprimer sévèrement toute tentative de brigandage [2]. Sous le commandement de Prosouch, les soldats byzantins encadrèrent les croisés, un peu avant leur arrivée à Andrinople, et se mirent à donner la chasse aux pillards qui s'écartaient de la route, frappant impitoyablement tous ceux qu'ils saisissaient [3]. Eude de Deuil raconte, à ce propos, que nombre d'ivrognes attardés tombèrent sous les coups des Grecs [4].

Lors du passage des croisés à Andrinople, de graves désordres se produisirent. Au moment où Conrad et le gros de l'armée quittèrent la ville, un seigneur allemand, parent de l'empereur, étant tombé malade, demeura en arrière et fut hospitalisé dans l'un des monastères de la ville. Sa présence ayant été connue, quelques soldats de l'infanterie grecque tentèrent de s'emparer de l'argent du malade et ne trouvèrent rien de mieux, pour cacher leur vol, que de brûler celui qu'ils avaient dépouillé. Informé de cet assassinat, l'empereur allemand expédia Frédéric de Souabe avec ordre de faire justice. Revenu à Andrinople, Frédéric se mit à la recherche des voleurs, fit incendier le monastère où le crime avait été commis, et condamna à mort les prisonniers qu'il put faire. Ces mesures violentes ne furent pas appliquées sans résis-

1. Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1215; Nikétas Choniatès, I, 5, p. 83.
2. Kinnamos, II, 13, p. 71. D'après Nikétas Choniatès, I, 4, p. 83, les troupes grecques escortaient les croisés depuis que ceux-ci avaient pénétré sur le territoire impérial; je crois avec Kugler, *op. cit.*, p. 121, qu'il faut donner la préférence au récit de Kinnamos.
3. Kinnamos, *loc. cit.*
4. Eude de Deuil, p. 1217.

tance; il y eut combat entre les Grecs et les Latins. Finalement, l'intervention de Prosouch amena la paix, et Frédéric rejoignit le gros de la croisade[1].

En quittant Andrinople, Conrad comptait gagner Constantinople par la voie qui passe par Tchorlou ; il reçut, en cours de route, un envoyé de Manuel Comnène, Andronic Opos, chargé de lui transmettre les reproches de son maître au sujet des désordres dont les troupes allemandes s'étaient rendues coupables. Opos devait, en outre, faire savoir à Conrad que le basileus désirait lui voir abandonner la route de Constantinople pour celle de Sestos; il ajoutait que, dans cette ville, des navires seraient rassemblés pour assurer le passage des croisés en Asie Mineure. Manuel informait Conrad qu'il regarderait comme un acte nettement hostile le fait de continuer la marche sur Constantinople[2].

Cette proposition nous montre combien était grande à Constantinople la crainte de voir les croisés tenter un coup de main sur la capitale. Quels que fûssent les préparatifs faits par ordre de l'empereur pour parer à ce danger, on n'était point rassuré et on préférait éviter le péril d'un siège en détournant sur Sestos et Abydos les bandes indisciplinées des Allemands. Il faut d'ailleurs remarquer que la proposition du basileus, étant donnée la situation politique de l'Asie Mineure, présentait pour la croisade de réels avantages, car le chemin proposé était à la fois le plus court et le plus sûr. Des diverses voies traversant l'Asie Mineure, seule celle de Laodicée était au pouvoir des Grecs; c'était là la route la moins difficile que la croisade pouvait prendre. Cela est si vrai que les croisés, après avoir refusé d'abord de suivre, à ce sujet, les conseils de Manuel, reviendront sur leur décision et tenteront de gagner Attalia. D'ailleurs, au point de vue du passage en Asie, la route proposée était souvent fréquentée par les armées byzantines et nous verrons les troupes européennes de Manuel partir de Sestos pour gagner l'Asie Mineure. On voit donc que

1. Kinnamos, II, 13, p. 71, dit que Prosouch tomba sur les troupes de Frédéric; Nikétas Choniatès, I, 5, p. 85, prête à Prosouch le rôle de conciliateur. Il semble résulter du récit de Nikétas que les Allemands demeurèrent sur la rive gauche de la Maritza; nous voyons, en effet, que Prosouch va trouver Frédéric qui revenait par la route de Constantinople au delà du pont qui traverse les trois rivières (Arda, Maritza, Toundja) baignant la ville.

2. Kinnamos, II, 14, p. 72.

si la proposition de Manuel avait l'avantage de délivrer Constantinople de la présence des croisés, elle présentait également pour ceux-ci des avantages incontestables. Lors de la troisième croisade, Frédéric Barberousse, instruit par l'expérience acquise en 1147, prendra jusqu'à Laodicée le chemin jadis conseillé par Manuel.

Conrad, hypnotisé en quelque sorte par lè souvenir de la première croisade, rejeta la proposition du basileus et, ce faisant, se posa nettement en ennemi[1]. On peut relever, à ce moment, dans la conduite de Manuel, une certaine hésitation. Le basileus paraît d'abord s'être décidé à recourir à la force pour détourner de Constantinople le flot de la croisade. Il envoya Prosouch et Basile Tzikandylès avec l'ordre de se placer en embuscade, à Longè[2], et d'attaquer les Allemands, dans le cas où ils se livreraient à de nouveaux actes de pillage. Il semble que l'empereur se soit lui-même avancé au devant de l'ennemi. Nous voyons, en effet, les deux chefs que nous venons de nommer en référer à lui pour savoir s'ils doivent attaquer l'armée allemande qui approchait du lieu de l'embuscade en désordre et sans se garder. A cet instant, qui pouvait être décisif, Manuel hésita et revenant sur l'ordre donné, il ne permit pas à ses généraux de tomber sur les Allemands[3]. Il semble pourtant, d'après Eude de Deuil, qu'il y ait eu certaines tentatives faites par les Grecs pour s'opposer au passage des croisés[4].

L'armée allemande continua donc son chemin sur la capitale : la dernière partie du trajet fut marquée par une catastrophe. Après Andrinople, la route de Constantinople traverse un pays couvert de petites collines et coupé par une foule de cours d'eau qui viennent se jeter dans l'Ergène, affluent de gauche de la Maritza[5] ; une crue subite de deux de ces rivières, l'Athyras et le Mélas fut pour l'armée de Conrad la cause d'un véritable désastre. Près de Chiro-

1. Kinnamos, II, 14, p. 72.
2. Cette localité est à chercher vraisemblablement dans le voisinage d'Andrinople ; elle est à distinguer de la résidence impériale du même nom située près de Constantinople, Kinnamos, V, I, p. 202. Au lieu de Tzikandylès, peut-être faut-il écrire Tzikandelès, cf. *Recueil des historiens des croisades. Hist. grecs*, t. II, p. 218.
3. Kinnamos, II, 14, p. 73.
4. Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1218.
5. Cf. Ami Boué, *Recueil d'itinéraires dans la Turquie d'Europe*, Vienne, 1854, t. I, p. 42.

vachi[1], le camp avait été installé dans des terrains bas traversés par les deux cours d'eau que nous venons de nommer ; seul Frédéric de Souabe avait fait dresser ses tentes en un lieu plus élevé. Bien lui en prit, car, pendant la nuit du 7 au 8 septembre, à la suite d'un orage formidable, l'Athyras et le Mélas grossirent subitement, et leurs eaux vinrent envahir le camp des croisés où déjà régnait un grand désordre, la tempête ayant renversé une foule de tentes. Les Allemands, surpris par l'inondation, s'affolèrent et se ruèrent vers les hauteurs pour y chercher un refuge. Beaucoup ne réussirent pas à s'échapper, soit à cause du désordre, soit à cause de la violence du courant, et l'inondation fit de nombreuses victimes[2].

La catastrophe de Chirovachi est le dernier événement que nous connaissions jusqu'au moment où nous retrouvons les Allemands campés devant Constantinople. Informé du désastre subi par les troupes de Conrad, Manuel fit exprimer à celui-ci ses condoléances par un ambassadeur qui était en même temps chargé de préparer une entrevue entre les deux empereurs. Invité à se rendre à Constantinople pour s'y rencontrer avec le basileus et régler avec lui la question de la traversée du Bosphore, Conrad s'y refusa. Soucieux de la majesté impériale, il ne voulut point paraître s'humilier devant l'empereur de Constantinople et exigea que Manuel sortît de sa capitale pour venir à sa rencontre. Amenés à régler une question d'étiquette qui ne s'était pas posée depuis des siècles, les envoyés byzantins repoussèrent la demande de Conrad.

Le séjour des Allemands devant Constantinople fut marqué par de nouveaux incidents qui n'améliorèrent pas les rapports entre Grecs et Latins. Conrad s'installa dans le Philopation[3], qui, nous l'avons vu, était une résidence impériale sise hors de Constanti-

1. Sans doute, Cherabas, près d'Andrinople, sur la route de Constantinople. Anne Comnène en parle, *Alexiade*. VIII, 1.

2. Otton de Freisingen, *Gesta*, I, 45, M. G. H. SS., t. XX, p. 376 ; Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1218 ; Helmold, *Chronica Slavorum*, I, 60, M. G. H. SS., t. XXI, p. 57 ; *Annales Herbipolenses*, *ibid.*, t. XVI, p. 4 ; Gerhoh, *De investigatione Antichristi*, I, 67, p. 140 ; *Casus Mon. Petrihus.*, M. G. H. SS., t. XX, p. 674 ; Kinnamos, II, 14, p. 73 ; Nikétas Choniatès, I, 5, p. 85 ; Théodore Prodromos, dans *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. grecs*, t. II, p. 220 et sq.

3. Eude de Deuil, p. 1218 ; Kinnamos, II, 14, p. 74. Sur le Philopation, cf. *supra*, p. 7.

nople et entourée d'un parc où les basileis se donnaient le plaisir de la chasse et de la pêche. De là, il alla se rendre compte *de visu* de la puissance des défenses de la capitale et de la force de ses murailles, au haut desquelles se pressait la population curieuse d'apercevoir les barbares campés devant la ville[1]. Au bout de quelques jours, le Philopation, après avoir été saccagé, fut abandonné par l'empereur qui, traversant les Eaux douces d'Europe sur le pont construit à l'extrémité de la Corne-d'Or, vint s'établir au Picridion (Hass-Keui), à la Juiverie (Kassim-Pacha)[2].

Il y a discordance absolue entre les sources sur les relations qui s'établirent alors entre Manuel et Conrad. Certaines sources occidentales racontent que Conrad fut reçu magnifiquement par Manuel qui le combla de présents[3] ; d'autres précisent leurs renseignements et ajoutent que c'est à l'influence de l'impératrice que Conrad fut redevable de cet accueil[4]. Par contre, d'après les sources grecques, les rapports entre Conrad et Manuel auraient été détestables[5]. Il semble bien que dans leur ensemble, les données fournies par les auteurs byzantins soient exactes, mais ceux-ci ont omis de dire qu'à la fin un arrangement fut conclu entre les deux empereurs. On ne saurait, en effet, *a priori* expliquer, sans l'intervention du basileus, le passage des croisés en Asie Mineure ; d'ailleurs, Eude de Deuil parle formellement d'un traité conclu entre Conrad et Manuel[6], et Kinnamos confirme indirectement son témoignage, en parlant des chevaux donnés par Manuel à son beau-frère[7]. Dès l'instant qu'on a échangé des présents, c'est qu'à un moment les relations avaient fini par s'améliorer. Nous ne pouvons malheureusement suivre le détail des négociations, Kinnamos est le seul

1. Sur les murs de Constantinople, cf. *supra*, p. 234, en ajoutant aux textes cités Gunther, *Historia Constantinopolitana*, dans Riant, *Exuviæ sacræ Constantinopolitanæ*, Genève, 1877, t. I, p. 94.

2. Cf. Théodore Prodromos, dans *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. grecs*, t. II, p. 228-229, et Pargoire, *Les Saints Mamas de Constantinople*, dans *Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, t. IX, p. 303.

3. *Annales Palidenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 82 ; *Annales Pegavenses*, *ibid.*, p. 258 ; *Annales Magdeburgenses*, *ibid.*, p. 188 ; *Annales Casinenses*, *ibid.*, t. XIX, p. 310.

4. Romuald de Salerne, *Chronicon*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 424 ; *Annales Herbipolenses*, *ibid.*, t. XVI, p. 4.

5. Kinnamos, II, 15, p. 75 ; Nikétas Choniatès, I, 5, p. 87.

6. Eude de Deuil, Migne, P. L., t CLXXXV, p. 1218.

7. Kinnamos, II, 16, p. 82.

à nous renseigner, et il nous est impossible, le plus souvent, de contrôler son récit[1].

Quand il vit les croisés allemands installés sous les murs de Constantinople, Manuel chercha avant tout à les faire passer en Asie, pour éviter qu'ils ne se trouvassent encore en Europe au moment de l'arrivée des Français. Les ouvertures qu'il fit faire pour hâter le passage furent mal accueillies et il se heurta à la mauvaise volonté de Conrad ; celui-ci, après avoir fait répondre à l'empereur, qu'il passerait le détroit quand bon lui semblerait, réclama que le basileus mît à sa disposition le dromon et les trirèmes impériales[2].

D'après Kinnamos, Conrad aurait écrit le premier à Manuel pour lui dire qu'il ne fallait attacher aucune importance aux violences commises par les croisés, que celles-ci étaient dues à l'indiscipline naturelle aux foules, et qu'il n'y avait pas lieu de s'étonner que des excès eussent été commis par les Grecs et les Latins. A la suite de cette première lettre, il y aurait eu entre les deux empereurs toute une correspondance ; quatre lettres auraient été échangées[3]. Il semble bien que le chroniqueur byzantin ait forgé de toute pièce les lettres qu'il a insérées dans son ouvrage, mais il n'a point inventé les faits qu'il raconte, car une pièce de Prodromos mentionne également le combat qui, d'après Kinnamos, eut lieu devant Constantinople, entre les Allemands et les Grecs. Il n'y a donc pas lieu, comme le font certains, de rejeter tout son récit. Kinnamos a pu composer les lettres, mais les faits rapportés sont exacts. Aussi doit-on admettre qu'à la suite des premières négociations. Manuel, très mécontent, a donné l'ordre à Prosouch et à Tzikandylès[4] de réprimer les pillages des Allemands, et que, comme conséquence de cet ordre, il y a eu, dans les environs de

1. Le récit de Kinnamos a été combattu par Giesebrecht, *op. cit.*, t. IV, p. 480 ; Kap-Herr, *op. cit.*, p. 16 et sq. ; Bernhardi, *op. cit.*, p. 617, note 64 : par contre Kugler, *op. cit.*, p. 126, et *Analecten zur Geschichte des zweiten Kreuzzugs*, Tübingen, 1878, p. 65, l'a défendu avec raison, me semble-t-il ; il a montré que vraisemblablement Kinnamos avait utilisé de très bonnes sources pour l'histoire de la croisade ; à l'appui de son opinion vient le fait que Prodromos confirme en certains points le récit de Kinnamos, cf. Neumann, *op. cit.*, p. 58.

2. Kinnamos, II, 15, p. 75 et sq. ; Nikétas Choniatès, I, 5, p. 87.

3. Sur ces lettres, cf. Bernhardi, *op. cit.*, p. 617, note 64.

4. On possède l'épitaphe de Léon Tzikandelès par Théodore Prodromos. Vasilievskij. *Nadgrobnoe stichotvorenie Theodora Prodroma na Ljva Tzikandila*,

Constantinople, un engagement entre Grecs et Latins, qui se termina à l'avantage des premiers [1]. Il ne s'agit point ici d'une bataille générale, car Conrad ne fut informé que tardivement de ce combat [2].

A ce moment, les prétentions de Conrad étaient devenues plus grandes et il en arriva à menacer le basileus, s'il ne se soumettait à ses volontés, de revenir l'annee suivante assiéger Constantinople [3]. A ces menaces, Manuel aurait répondu en faisant savoir à Conrad que, puisque telles étaient ses intentions, il ne s'étonnerait, sans doute, pas de le voir déférer au vœu de ses sujets désireux de jouir en paix des dernières conquêtes faites par l'armée byzantine aux dépens des Musulmans [4]. Il faut vraisemblablement entendre par là que le basileus, renonçant à l'espoir d'utiliser la croisade, venait de faire la paix avec le sultan d'Ikonium ; nous voyons par là l'évolution qui s'était produite dans l'esprit de Manuel, depuis le moment où il menaçait Maçoud, l'année précédente. Sans aucun doute, les rapports qu'il eut avec Conrad influencèrent Manuel, mais on ne saurait oublier que, vers cette même époque. le roi de Sicile attaquait l'empire grec et que ce fait a certainement pesé sur la décision impériale.

Les difficultés qui s'étaient élevées finirent par s'aplanir. Sans doute, Manuel bénéficia de l'animosité de Conrad contre les Français, car l'empereur se décida à passer en Asie, seulement quand il fut informé de l'arrivée prochaine de Louis VII, qui lui fit même demander de l'attendre devant Constantinople [5]. C'est à ce moment qu'un arrangement dut être conclu entre les deux souverains ; Conrad paraît alors avoir reçu les présents du basileus [6] ; Manuel, pour se débarrasser des Allemands, dut se montrer très coulant et facilita les choses pour hâter leur départ. Non seule-

dans *Viz. Vremennik*, t. V, p. 580. La mère d'Anne, femme de Léon, était de la famille des Comnènes.

1. Kinnamos, II, 15, p. 77, et les vers de Prodromos, dans Neumann, *op. cit.*, p. 58 et sq.
2. Cela résulte de Kinnamos, II, 16, p. 78-79.
3. *Id.*, II, 16, p. 79.
4. *Id.*, II, 16, p. 80.
5. Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1218, et *Historia pontificalis*, 24, M. G. H. SS., t. XX, p. 534.
6. Kinnamos, II, 16, p. 82 ; *Annales Palidenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 82 ; *Annales Pegavenses*, *ibid.*, p. 258 ; Romuald de Salerne, *Chronicon*, *ibid.*, t. XIX, p. 424.



ment, il fournit de nombreux vaisseaux, mais encore il promit des guides et des vivres et fit faire une distribution d'armes à la foule des pèlerins qui n'en avaient point[1]. Conrad, semble-t-il, passa le Bosphore[2] après que la plus grande partie de son armée eut traversé[3], mais il n'eut pas d'entrevue avec Manuel[4].

Une fois que ses troupes eurent passé en Asie et furent campées devant Chalcédoine[5], Conrad entama avec Manuel de nouvelles négociations pour obtenir les guides qui lui avaient été promis alors qu'il était encore devant Constantinople[6]. A ce moment, il semble bien que Manuel ait cru de nouveau qu'il lui serait possible d'utiliser la croisade au profit de l'empire. Il envoya, en effet, à Conrad le chef de sa garde varangue, Etienne, en le chargeant de promettre les guides réclamés, mais aussi de décider l'empereur à faire alliance avec Byzance. Manuel demandait qu'un certain nombre d'Allemands prissent du service dans son armée et offrait en échange l'appui d'une partie de

1. *Annales Herbipolenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 4. Les renseignements fournis par ces Annales sur les entrevues des deux empereurs sont erronés, mais, peut-être, peut-on admettre les détails relatifs aux armes distribuées par le basileus : les Occidentaux, si défavorables à celui-ci, ne lui auraient pas prêté sans raison un acte de ce genre.

2. Guillaume de Tyr, XVI, 20 ; Kinnamos, II, 16, p. 80. D'après Prodromos, *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 758, Neumann, *op. cit.*, p. 62, les croisés s'embarquèrent près de Saint-Mamas et débarquèrent à Damalis. L'actuel Béchik-Tach occupe l'emplacement de Saint-Mamas, cf. Pargoire, *Les Saint-Mamas de Constantinople* dans *Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, t. IX, p. 261 et sq.

3. Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1218, ne donne aucun détail, de même Nikétas Choniatès, I, 5, p. 87. Kinnamos, II, 15, p. 80, fait en quelque sorte du passage la conséquence de la victoire remportée sur les Allemands par Prosouch. Les sources occidentales ne donnent pas de détails, *Annales Palidenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 82. Romuald de Salerne, *Chronicon, ibid.*, t. XIX, p. 424 ; Guillaume de Tyr, XVI, 19 et 20 ; cf. sur les autres sources Bernhardi, *op. cit.*, p. 621, note.

4. Les *Annales Herbipolenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 5 ; les *Annales Palidenses, ibid.*, p. 82 ; les *Annales Pegavenses, ibid.*, p. 258 ; les *Annales Casinenses, ibid.*, t. XIX, p. 310. Romuald de Salerne, *Chronicon, ibid.*, p. 424, et Guillaume de Tyr, XVI, 19 et 20, prétendent qu'il y eut une entrevue, je préfère le témoignage d'Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, pp. 1218 et 1234, qui à deux reprises dit qu'il n'y eut pas d'entrevue. La pièce de Prodromos, *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 758, ne donne pas de renseignement.

5. Guillaume de Tyr, XVI, 19.

6. Kinnamos, II, 16, p. 80 ; Guillaume de Tyr, XVI, 20 ; Romuald de Salerne, *Chronicon*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 424.

ses troupes d'Asie pour combattre les Musulmans [1]. S'agissait-il ici des Musulmans d'Ikonium ou de leurs coreligionnaires de Syrie? On serait porté à penser plutôt à ces derniers, car le basileus, alors en guerre avec la Sicile, devait chercher à maintenir la paix en Asie Mineure ; d'autre part, l'échange de troupes proposé se comprend mieux si l'on admet que ce sont les troupes byzantines de Cilicie que Manuel a offertes, pour combattre en Syrie, car, par ce moyen, le basileus sans avoir à dégarnir la frontière orientale obtenait immédiatement des renforts pour soutenir la lutte contre les Normands. Manuel pouvait d'autant plus espérer que sa demande serait agréée qu'il avait su à prix d'argent s'assurer des concours parmi les seigneurs allemands [2]. Les propositions du basileus ne furent point toutefois acceptées : Conrad, qui n'avait entrepris la croisade qu'à contre-cœur, était pressé d'exécuter son vœu et refusa de se laisser détourner de son but [3].

Manuel, voyant la manière dont ses premiers conseils sur l'itinéraire à suivre avaient été accueillis, laissa les croisés décider librement de leur route [4]. Ceux-ci choisirent la voie d'Ikonium qu'avait suivie la première croisade. L'armée s'éloigna donc de la côte, se dirigeant sur Nicomédie et Nicée.

Conrad, pendant la traversée de l'Europe, s'était rendu compte des difficultés qui résultaient pour l'expédition de la présence dans les rangs de l'armée de la foule indisciplinée. Cette question le préoccupait, et il paraît avoir voulu la résoudre. Nous le voyons, pendant qu'il est sur la côte asiatique du Bosphore, s'occuper d'introduire un peu d'ordre dans la masse confuse qui l'avait suivi jusque-là et diviser les pèlerins en divers corps placés chacun sous le commandement d'un chef [5].

Le trop grand nombre des croisés n'était pas sans effrayer les esprits judicieux qui se rendaient compte de la difficulté du ravitaillement quand on serait en territoire ennemi, dans des régions

1. Kinnamos, II, 16, p. 80. Une tentative analogue sera faite par Manuel auprès de Louis VII, cf. *infra*, p. 304.
2. Kinnamos, II, 16, p. 80, et Gerhoh, *De invest. Antichristi*, 68, p. 141.
3. Wibald, *Epistolæ*, n° 78, p. 152 ; Guillaume de Tyr, XVI, 20 ; *Annales Herbipolenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 4.
4. Kinnamos, II, 16, p. 81.
5. Guillaume de Tyr, XVI, 20.

peu fertiles. Manuel Comnène lui-même paraît avoir averti Conrad des obstacles qu'il rencontrerait et lui avoir conseillé de renvoyer dans leur patrie les bouches inutiles[1]. A Nicée, on se décida à suivre les conseils de la raison, et, malgré le mécontentement causé par cette mesure, la croisade se divisa[2]. Tandis que le gros de l'armée continuait sa route avec Conrad, Otton de Freisingen prit la direction d'une bande qu'on achemina sur Laodicée et Attalia[3]. Remarquons qu'à ce moment les croisés adoptèrent d'eux-mêmes, pour une partie de la croisade, l'itinéraire que l'empereur grec leur avait proposé quelque temps auparavant.

Le gros de l'expédition avec Conrad continua son chemin par Mélangia, pour aller prendre à Dorylée la route qui, par Philomélion, conduisait à Ikonium[4] ; c'est cette même route que Manuel avait suivie, deux ans auparavant, lors de son expédition contre Maçoud. Tant que les Allemands furent en territoire grec, les choses se passèrent assez bien et l'armée put se ravitailler facilement grâce aux mesures prises par le basileus[5]. Mais il n'en devait plus être de même une fois que la frontière, qui passait alors dans les environs de Dorylée, eut été franchie. Les croisés agirent pourtant

1. *Annales Herbipolenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 4, cf. *Annales Palidenses*, *ibid.*, p. 82.

2. Lettre de Conrad à Wibald, dans Wibald, *Epistolæ*, n° 78, p. 152 ; *Annales Palidenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 82 ; *Annales Herbipolenses*, *ibid.*, p. 5 ; *Casus monasterii Petrihus.*, V, 28, *ibid.*, p. 673. D'après cette dernière source, Otton aurait emmené 30.000 hommes armés ; il en aurait eu seulement 15.000, d'après les *Annales Palidenses*, *loc. cit.*, et 14.000, d'après d'autres sources, cf. Bernhardi, *op. cit.*, p. 628-629, note 9.

3. Sur l'endroit de la séparation, cf. Bernhardi, *loc. cit.* Il semble qu'au début on ait voulu détourner de la route les non combattants, *Annales Palidenses*, *loc. cit.*, mais Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1218, indique qu'avec Otton partirent beaucoup de nobles, cf. à la note précédente l'évaluation de l'auteur du *Casus monasterii Petrihus...* On a peu de détails sur les aventures des compagnons d'Otton de Freisingen ; un grand nombre d'entre eux périrent victimes des Turks dans la traversée de la région montagneuse qui s'étend entre Laodicée et la mer. Otton réussit à atteindre un port, sans doute Attalia. Eude de Deuil, p. 1236, cf. Kugler, *op. cit.*, p. 159. Eude accuse le gouverneur grec de Laodicée d'avoir conduit les Allemands dans des défilés où les attendaient les Turks. Il n'y a dans son récit aucune preuve de cette trahison.

4. Kinnamos, II, 16, p. 81 ; *Annales Palidenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 82 ; sur Mélangia, cf. *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. grecs*, t. II, p. 235-237.

5. Helmold, I, 60, M. G. H. SS., t. XXI, p. 57.

comme s'ils avaient été certains de trouver sans peine tout ce qui leur était nécessaire, oubliant et leur nombre et qu'ils étaient en territoire ennemi. Leur imprévoyance devait leur coûter cher et amener un immense désastre. Alors que Conrad savait qu'il fallait compter de Nicée jusqu'à Ikonium vingt jours de marche [1], les croisés, ne pouvant sans doute faire autrement [2], ne prirent des vivres que pour huit jours [3].

Ces faits sont incontestables, ils résultent du témoignage même de Conrad, qui donne tous ces détails dans une lettre à Wibald, abbé de Stavelot, et de celui d'Eude de Deuil. Par là même, tombent les accusations portées par les auteurs occidentaux qui rendent les Grecs responsables du désastre qui frappa les Allemands [4].

Le manque de vivres fut, en effet, la cause du terrible échec que les armes allemandes éprouvèrent en Asie Mineure. La route d'Ikonium traversait des régions désertes qui ne fournirent aux croisés aucune ressource [5] ; tout au plus, réussit-on une fois à s'emparer des troupeaux de moutons d'une tribu de nomades [6]. L'armée avait quitté Nicée, le 15 octobre [7] ; au bout de huit jours, les vivres se trouvèrent épuisés ; on comptait arriver bientôt dans une région plus fertile et l'on continua à marcher en avant, mais le découragement commençait à se mettre dans les

1. Wibald, *Epistolæ*, n° 78, p. 152. « *Et ecce, decem dierum itinere jam peracto, totidem nobis adhuc residuo,... Turci... invadere... non cessabant.* »

2. « *Necessaria portantes, quantum valuimus* », dit Conrad, *loc. cit.*

3. Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1219.

4. *Annales Magdeburgenses*, M. G. H. SS., XVI, p. 188 ; *Annales sancti Pauli Virdun.*, *ibid.*, p. 501 ; *Annales Brunw.*, *ibid.*, p. 727, Helmold, I, 60 ; *Notæ Pisanæ*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 266 ; *Continuatio Valcell.*, *ibid.*, t. VI, p. 459.

5. Conrad voulut prendre au plus court, Wibald, *Epistolæ*, n° 78, p. 152, et *Annales Herbipolenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 4. Les sources occidentales font en quelque sorte grief aux Grecs des difficultés naturelles de la route. *Annales Brunw.*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 727 ; *Annales Magdeburgenses*, *ibid.*, p. 188 ; Guillaume de Tyr, XVI, 20 ; Gerhoh, *De investigatione Antichristi*, 68, p. 141 ; Helmold, I, 60 ; *Notæ Pisanæ*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 266 ; Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1228, en parlant des trois routes possibles, n'accuse pas Manuel d'avoir conseillé la route la plus difficile, de même, les *Annales Casinenses*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 310, l'*Historia pontificalis*, *ibid.*, t. XX, p. 534, les *Annales Herbipolenses*, *ibid.*, t. XVI, p. 5.

6. Les Musulmans attaquèrent les Croisés le onzième jour qui était le 26 octobre, cf. *infra*, p. 285.

7. *Annales Palidenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 82.

rangs de l'armée qui avait alors à traverser une région montagneuse [1]. On avança ainsi pendant deux jours ; à ce moment, on se mit à accuser les Grecs [2] ; vraisemblablement comme dans toutes les armées où le moral est insuffisant, des bruits de trahison commencèrent à se répandre. D'après Eude de Deuil, lorsque, le onzième jour, on fit appeler au conseil les guides grecs, ils avaient disparu [3]. Dans sa lettre à Wibald, Conrad ne dit rien de tel, et n'accuse du désastre que l'impéritie des siens et la sienne [4]. Il est d'ailleurs parfaitement admissible de supposer que les guides grecs, en voyant quel était à leur égard l'état de l'esprit de la foule, aient préféré, bien que n'étant pas responsables de la triste situation de l'armée, se dérober par la fuite à la colère populaire.

Ce serait sortir de notre sujet que de suivre plus loin Conrad [5]. Rappelons seulement que les Turks firent leur apparition, le onzième jour, sur les bords du Bathys, au moment où les croisés commençaient à être affaiblis par le manque de vivres, et qu'ils se mirent alors à harceler l'armée à laquelle ils infligèrent des pertes considérables (26 octobre) [6]. Le conseil de la croisade, en présence de cette situation, décida la retraite sur Nicée [7]. On sait ce que fut cette retraite où l'armée allemande, presque sans chevaux, décimée par la faim et la soif, servit pendant plusieurs jours de cible vivante aux flèches des Turcs qui se contentaient de tuer et de piller sans même avoir à combattre [8]. Les pertes des Allemands furent incalculables. « Les Turks les voyant dispersés

1. Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1229 ; Guillaume de Tyr, XVI, 21. Sur la route suivie, cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 197 et les cartes pp. 179 et 196.
2. Eude de Deuil, *loc. cit.* ; Guillaume de Tyr, XVI, 21.
3. Eude de Deuil, *loc. cit.*
4. Wibald, *Epistolæ*, n° 78, p. 152.
5. Cf. Bernhardi, *op. cit.*, p. 632 ; Kugler, *Studien*, etc., p. 152.
6. Wibald, *Epistolæ*, n° 78, p. 152 ; Kinnamos, II, 16, p. 81 ; Nikétas Choniatès, I, 6, p. 89 ; Guillaume de Tyr, XVI, 22 ; Gerhoh, *De investigatione Antichristi*, 58, p. 142. Cf. Bernhardi, *op. cit.*, p. 633, Kugler, *op. cit.*, p. 153. La date d'après Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1229, et les *Annales Pegavenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 258, cf. Bernhardi, *op. cit.*, p. 635, note 18.
7. Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1229 ; Wibald, *Epistolæ*, n° 78, p. 152 ; Kinnamos, II, 18, p. 84 ; Gerhoh, *op. cit.*, 69, p. 149 ; *Annales Palidenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 82 ; *Annales Magdeburgenses*, *ibid.*, p. 188, cf. Bernhardi, *loc. cit.*, et Kugler, *loc. cit.*
8. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 276, cf. Bar Hebraeus, t. II, p. 340-341.

les massacraient de toutes parts, raconte Michel le Syrien ; ils étaient fatigués à cause des myriades de Francs qu'ils avaient massacrés quand ils les rencontraient par groupes, errant pour trouver de la nourriture. Les pays turks furent remplis des dépouilles des Francs et d'argent au point que la valeur de l'argent, à Mélitène, était comme la valeur du plomb. Leurs dépouilles parvinrent jusqu'en Perse ». Les débris de l'armée allemande, singulièrement réduite, finirent, vers les premiers jours de novembre [1], par atteindre Nicée où se trouvaient alors les croisés français.

L'issue lamentable de l'expédition allemande a été attribuée aux manœuvres de Manuel Comnène ; cette accusation est-elle juste ? Il n'y a pas lieu de s'arrêter aux incidents qui ont marqué la traversée du territoire européen de l'empire ; il n'y a eu là des deux côtés que des actes dus à l'indiscipline des armées en présence [2]. Pour ce qui est des autres griefs, les chroniqueurs occidentaux qui ont rendu le basileus responsable n'ont porté contre lui que des accusations imprécises [3] ; de même Nikétas Choniatès [4]. D'après ce dernier, on ne peut se faire une idée du mal que l'empereur par lui-même ou par ses agents a fait aux croisés pour dégoûter à jamais les Latins de traverser de nouveau ses états. Les accusations portées par Nikétas se réduisent à trois : Manuel aurait fait mélanger de la chaux à la farine vendue aux croisés, aurait frappé de la fausse monnaie qu'il aurait fait écouler aux Latins, et aurait poussé les Musulmans à attaquer la croisade.

La première accusation, reproduite par Michel le Syrien [5], paraît être l'écho d'un bruit répandu dans le peuple ; Nikétas Choniatès reconnait qu'elle n'est pas du tout certaine et il paraît résulter de Michel que ce bruit a pris naissance au retour de la croisade allemande à Nicée. A ce moment, les épidémies qui décimaient l'armée de Conrad ont amené une mortalité effrayante [6] ; les ravages cau-

1. Le 2 ou le 3 novembre, cf. Bernhardi, *op. cit.*, p. 639, note 22.
2. Kinnamos, II, 15, p. 177.
3. Cf. *supra*, p. 284, note 5.
4. Nikétas Choniatès, I, 5, p. 89.
5. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 276, cf. Bar Hebraeus, t. II, p. 341. Ce mélange ne constitue d'ailleurs pas un poison, cf. *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 272.
6. Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1129 ; *Annales Palidenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 83.

sés par les maladies dans les rangs des croisés auront donné naissance à la légende de la farine mélangée de chaux.

Quant à l'accusation d'avoir émis une monnaie de valeur inférieure pour l'écouler aux Latins, elle est parfaitement admissible [1]. De même, il ne serait pas étonnant que, au moment où les rapports avec Conrad étaient particulièrement tendus, le basileus en faisant la paix avec le sultan d'Ikonium l'ait poussé à attaquer la croisade; il était, en effet, de l'intérêt de l'empire grec que les Latins d'Antioche ne fussent pas secourus, mais, on ne saurait dire, toutefois, que Manuel se soit entendu avec les Musulmans, car, pour les historiens arabes, il a fait cause commune avec les croisés [2].

Il semble donc que les accusations portées contre le basileus reposent sur des bases bien faibles et qu'on ne puisse le rendre responsable du désastre de Conrad. Le seul grief que l'on ait le droit de relever à sa charge, c'est, à un moment, vraisemblablement alors que ses rapports avec Conrad étaient le plus mauvais, d'avoir poussé les Musulmans à attaquer les croisés; croit-on que, pour ce faire, Maçoud avait besoin des encouragements de Manuel, quand nous savons que, dès l'approche de la croisade, les Musulmans avaient occupé tous les défilés d'Asie Mineure permettant d'envahir leurs possessions [3]?

En somme, il semble bien que Manuel a été pour peu de chose dans l'échec de la croisade de Conrad dont l'insuccès doit être attribué surtout au manque d'organisation et au trop grand nombre des croisés non combattants. Pour juger la conduite du basileus auquel les Latins ont fait remonter la responsabilité de la fin lamentable de l'expédition allemande, il faut l'examiner du point de vue byzantin. On ne peut oublier qu'en promettant de fournir des vivres et d'accorder l'autorisation de traverser ses états, Manuel avait demandé que, en échange, les croisés lui prêtassent serment d'hommage et de fidélité et s'engageassent à rendre à l'empire les villes lui ayant appartenu jadis. Or, il n'est pas douteux que Conrad, étranger à ces premières négociations, ne se soit refusé

1. Ces accusations peuvent aussi avoir eu pour origine le taux élevé du change, cf. à ce sujet, *infra*, p. 298, note 2.
2. Abou Chamah, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. IV, p. 54.
3. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III. p. 276.

le moment venu à remplir les conditions demandées par le basileus. Par suite, l'empire grec n'avait aucun bénéfice à tirer de la croisade allemande qui constituait pour lui un danger et une charge ; bien plus, le but même de l'expédition était en opposition avec les intérêts réels de Byzance, puisque la délivrance des Lieux-Saints et la restauration de l'autorité impériale en Orient étaient le but poursuivi par la politique byzantine. Le succès de la croisade allemande aurait donc été, au point de vue byzantin, un échec d'autant plus grand que les chefs croisés n'ayant pas prêté le serment d'hommage, l'empire grec n'aurait pu, même en théorie, maintenir ses droits sur les conquêtes faites par Conrad.

Ainsi, d'une part, la mauvaise foi de Manuel envers les Allemands est loin d'être prouvée ; le serait-elle, d'autre part, que le basileus aurait bien des excuses, car en somme sa conduite a été inspirée par l'intérêt de ses états. L'idée au nom de laquelle on condamne en général les Grecs leur était tout à fait étrangère. Pour les Occidentaux, le monde chrétien, en présence du flot montant de l'islamisme, devait oublier ses divisions et se grouper autour de ses chefs pour combattre l'ennemi commun ; or, à l'époque de Manuel Comnène, cette idée de l'unité du monde chrétien n'était point comprise par les Byzantins de la même manière que par les Latins. Les premiers reconnaissaient, il est vrai, l'utilité de cette unité, mais ils entendaient que celle-ci se fît, non pas autour de l'empereur d'Occident, toujours considéré comme un usurpateur, mais autour du basileus de Constantinople, seul empereur légitime. La croisade, en mettant en présence ces ambitions rivales, devait forcément amener des heurts entre les deux souverains dont les prétentions réciproques s'excluaient les unes les autres. L'intervention dans les affaires d'Orient de l'empereur d'Occident ne pouvait qu'inquiéter et indigner les Byzantins qui jugaient que l'Orient était trop petit pour deux empereurs [1].

Au moment où Conrad revenait à Nicée, les Français y étaient arrivés depuis peu. Avant de continuer le récit de la traversée de l'empire grec par les armées croisées, il convient de remonter

1. Il faut remarquer que c'est au nom de l'empereur allemand que les latins avaient prétendu arrêter Jean Comnène lors de son expédition de 1142, cf *supra*, p. 190.

quelque peu en arrière pour étudier les premiers rapports du roi de France avec le souverain byzantin.

Louis VII avait quitté Metz, en juin 1147; en cours de route, il fut informé que des ambassadeurs de Manuel Comnène l'attendaient à Ratisbonne; aussitôt, il envoya dans cette ville l'évêque d'Arras, Louis, le chancelier Barthélemi et l'abbé de Saint-Bertin, Léon. Des deux envoyés de l'empereur grec Démétrios et Mauros, le premier, comme nous l'avons vu, avait accompli auprès de Conrad une mission analogue à celle que son maître lui avait confiée auprès de Louis VII [1]. Les ambassadeurs byzantins avaient pour mission de s'enquérir des dispositions des chefs de la croisade à l'égard du basileus et d'amener Louis VII à préciser sur certains points la ligne politique qu'il comptait suivre. Il semble bien, en effet, qu'à Etampes, on n'avait pris à l'égard du basileus aucun engagement ferme d'observer les conditions que Manuel avait édictées dans sa lettre d'août 1146, avant d'accorder le passage dans ses états [2]. Au nom de leur souverain, Démétrios et Mauros demandaient que le roi de France prît l'engagement de respecter, pendant tout le temps que ses troupes seraient en territoire grec, les villes et les châteaux et de restituer au basileus celles des villes ayant jadis appartenu aux Byzantins dont les croisés s'empareraient [3]. Il n'est guère douteux, bien qu'Eude de Deuil fasse silence à ce sujet, que la question d'hommage, déjà posée dans la lettre du basileus, l'ait été de nouveau à Ratisbonne.

Les envoyés grecs furent reçus en grande pompe par le roi de France, et, au cours de cette réception, le protocole byzantin étonna profondément les compagnons de Louis VII. Nous trouvons dans l'œuvre d'Eude de Deuil des traces de cet étonnement devant des usages nouveaux. Eude parle des tuniques courtes dont étaient vêtus les ambassadeurs grecs, de leur obséquiosité, mais surtout de leur habitude d'apporter à l'audience royale des tabou-

1. Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1211. Sous le nom de Mauros, il faut, sans doute, reconnaître Jean Doukas que les Occidentaux appelaient Maurodoukas, cf. la lettre de Frédéric I à Otton de Freisingen dans M. G. H. SS., t. XX, p. 349.

2. Eude de Deuil, p. 1212. Il ne paraît pas douteux qu'aucun engagement ferme n'ait été pris alors; cela résulte: 1° du premier refus opposé à Démétrios; 2° de l'attitude des croisés devant Constantinople.

3. Eude de Deuil, *loc. cit.*

rets ; c'est, en effet, dit-il, la coutume en Grèce que tous s'assoient autour du souverain [1].

Les formes cérémonieuses des Byzantins et leur phraséologie pompeuse déplurent à Louis VII, qui s'en plaignit, durant les quelques jours où il fut accompagné des envoyés de Manuel [2]. Ceux-ci ne réussirent pas tout d'abord dans leur mission et virent repousser les demandes qu'ils avaient été chargées de transmettre. Dès ce moment, c'est-à-dire avant que la croisade ait pénétré sur le territoire grec, nous pouvons constater dans l'entourage de Louis VII l'existence de deux courants d'opinion. Certains seigneurs nettement hostiles aux Grecs sont prêts à les ignorer et à repousser toutes leurs demandes ; d'autres véritablement soucieux de la réussite de la croisade, prêchent la conciliation et font tous leurs efforts pour que l'expédition réussisse [3]. Les négociations entre les Byzantins et le roi de France traînèrent pendant plusieurs jours ; à la fin, désireux d'en finir, les ambassadeurs grecs pour obliger les croisés à prendre une décision firent entendre que leur maître, voyant que Louis VII et les siens venaient en ennemis, ne manquerait pas d'incendier et de ravager les régions que la croisade devrait traverser. Cette menace agit sur les esprits et Louis VII, tout en se refusant à satisfaire aux demandes de Manuel, consentit à jurer qu'il ne serait porté aucune atteinte à la sécurité des Grecs [4].

En échange de ce serment, les ambassadeurs de Manuel promirent que, pendant la traversée du territoire grec, les croisés trouveraient des dépôts de vivres pour se ravitailler et aussi des bureaux de change. On verra l'importance prise par cette question du change. Louis VII s'étant refusé à prêter tous les serments demandés par Manuel Comnène, il fut décidé que les questions en litige recevraient leur solution, lors de l'entrevue que le roi de France aurait avec l'empereur de Constantinople [5].

Aussitôt terminée la négociation dont il avait été chargé,

1. Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1211-1212.
2. *Ibid.*
3. Eude de Deuil, p. 1212.
4. Eude de Deuil, *loc. cit.* ; Guillaume de Tyr, XVI, 19, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. I, p. 738, évalue à 70,000 hommes, non compris les non combattants et l'infanterie, l'armée de Louis VII.
5. Eude de Deuil, *loc. cit.*

Démétrios Makrembolitès reprit en grande hâte le chemin de Constantinople pour faire connaître les dispositions du roi de France à Manuel Comnène. Le second des envoyés grecs, Mauros, resta quelques jours avec les croisés français, puis, à son tour, il quitta l'armée, emmenant avec lui les ambassadeurs que le roi de France, à la demande du basileus, envoyait à Constantinople. L'évêque d'Arras, Louis, le chancelier Barthélemi et Archimbaud de Bourbon avaient reçu de Louis VII la mission de poursuivre avec Manuel Comnène les négociations et de résoudre les nombreuses questions que soulevait le passage des croisés français à travers le territoire de l'empire[1]. Nous constatons ici que la situation des Français vis-à-vis de l'empire grec était la même que celle des Allemands. Aucune des conditions mises par Manuel au passage de la croisade n'avait été acceptée et le basileus voyait arriver l'invasion, sans avoir d'autre garantie contre les heurts inévitables, que devaient forcément amener les questions litigieuses à régler, que le serment de sécurité péniblement arraché à Louis VII.

De Ratisbonne jusqu'à la frontière byzantine une grande partie des croisés firent la route par eau ; on embarqua aussi la plus grande partie des bagages et notamment de nombreuses charrettes destinées au transport des vivres. Comme les Allemands, les Français quittèrent le Danube à Braničevo pour gagner Constantinople par la route de terre.

D'une manière générale, aucun incident grave n'a marqué la marche des Français à travers le territoire grec[2]. A ce sujet Eude de Deuil a écrit, avant de s'en prendre aux Grecs, une phrase caractéristique dans laquelle il reconnaît que jusqu'à Constanti-

1. Eude de Deuil, p. 1212. L'évêque d'Arras mourut à Philippopoli le 6 septembre, *ibid.*, p. 1217.

2. Les rapports entre Français et Byzantins ne nous sont connus que par le récit d'Eude de Deuil. Rappelons que celui-ci est nettement hostile aux Grecs et n'est pas toujours de bonne foi ; quelques phrases heureusement ont échappé à sa plume qui permettent de le corriger lui-même et nous montrent que le plus grave grief qu'il a contre les Byzantins est d'être schismatiques. En dehors des divergences religieuses qu'il leur reproche aigrement, Eude n'a contre les Grecs aucune plainte sérieuse à formuler et il laisse même échapper l'aveu précieux, que si les Grecs ont eu à agir avec énergie contre les croisés, la faute en est à ces derniers, car c'est d'eux que sont venues les attaques. En se servant d'Eude de Deuil, il faut se rappeler son hostilité contre les Grecs.

nople les habitants de toutes les villes, de tous les châteaux, de tous les villages ont témoigné à Louis VII les plus grands égards mais que, si tous avaient même volonté, tous n'avaient pas même pouvoir[1]. Ces mots peuvent donner l'explication de bien des difficultés qui se sont élevées entre Grecs et Latins. Ce n'était pas, en effet, une affaire de peu d'importance que d'assurer le ravitaillement des bandes innombrables de croisés, et, malgré les mesures prises pour créer des centres d'approvisionnement, il a pu parfois y avoir insuffisance de vivres ; en outre, il y avait forcément des bandes allant de village en village pour se procurer des vivres[2] ; on comprend parfaitement que les habitants n'aient pas eu toujours le pouvoir de satisfaire aux exigences des croisés ; or, pour les Occidentaux, dès l'instant que les vivres font défaut, c'est la faute des Grecs, et l'on parle de la perfidie de l'empereur aussitôt qu'une discussion se produit entre un changeur et un croisé.

D'après Eude, les difficultés entre Byzantins et Latins auraient amené de nombreux actes de violence ; à ce propos il convient de remarquer que partout Louis VII a été accueilli avec de grands honneurs ; généralement le clergé local, revêtu de ses ornements et portant les saintes icônes, s'avançait processionnellement à sa rencontre[3]. Eude de Deuil ne mentionne pas un seul acte hostile commis contre la troupe commandée par le roi. Ceci s'explique si l'on songe que Louis VII s'est appliqué à faire régner une stricte discipline parmi les siens[4], ce à quoi il n'a, d'ailleurs, guère réussi ; seules les troupes qui se trouvaient immédiatement auprès de lui se sont abstenues d'actes de violence. De là viennent les différences que le récit d'Eudes nous permet de constater entre l'accueil fait aux diverses bandes de croisés ; par là, s'expliquent certaines contradictions apparentes du chroniqueur, qui parle tour à tour de mauvais vouloir des Grecs et de l'accueil empressé qu'ils font

1. Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, 1211 : « *Sed quoniam id toties replicari non potest, quoties illi [regi] gratis devotionem sui animi demonstrarunt, dicendum semel est omnes villas, castella, et civitates usque Constantinopolim honorem illi regium, magis et minus, omnes tamen pro viribus exhibuisse. Sed cum esset omnium par voluntas, magis et minus dico, quia non erat omnium idem posse* ».

2. *Id.*, p. 1215.

3. *Id.*, p. 1217 : « *Conventus tamen ecclesiarum et clerus omnis de civitatibus exeuntes cum iconiis suis et alio græco apparatu illum regem semper cum timore et honore debito suscipiebant.* »

4. *Id.*, p. 1222.

au roi de France. Il est vraisemblable que l'on doive expliquer cette différence de traitement par la raison suivante : alors que l'indiscipline était générale, la grande préoccupation de Louis VII a été de rétablir l'ordre dans les rangs de ses troupes ; il est naturel de penser que le roi a réussi à discipliner surtout les corps qu'il avait immédiatement sous ses ordres ; si l'escorte du roi s'était conduite comme le reste de l'armée, il est bien probable que, malgré la présence du souverain, elle serait entrée en conflit avec les Byzantins.

A Branièevo le gouvernement impérial ne s'était point occupé d'assurer le ravitaillement ; les croisés purent, malgré le peu d'importance de cette localité, se procurer par l'intermédiaire des marchands hongrois les quelques jours de vivres qui leur étaient nécessaires pour atteindre Nisch où le gouverneur de la province avait centralisé les approvisionnements. C'est à Branièevo que les Français firent connaissance avec les monnaies byzantines ; dès leur premier contact avec les changeurs grecs, ils accusèrent ceux-ci de les voler et se répandirent en amères récriminations[1].

Les Français suivirent la route qu'avaient déjà parcourue les Allemands ; comme pour ceux-ci, tant que l'expédition traversa un pays difficile, l'armée marcha à peu près en ordre ; il n'en fut plus de même quand on atteignit une région plus fertile, mais les dommages causés par les Français furent moindres que ceux qu'avaient faits les Allemands. En effet, la population terrorisée par les méfaits des soldats de Conrad avait cherché un refuge dans les châteaux et les villes, et c'est à l'abri qu'elle regardait passer le flot de l'invasion[2]. Instruits par leurs rapports avec les Allemands de la manière dont beaucoup de croisés soldaient leurs achats, les marchands grecs n'étaient pas décidés même par l'appât du gain à quitter leurs abris, et ils ne faisaient plus d'affaires avec les croisés que du haut des murailles. Pour acheter des vivres, les soldats de la croisade devaient s'approcher de l'enceinte et déposer le prix de leurs achats dans des paniers que les marchands à l'aide de cordes descendaient du sommet des murs. Une fois l'argent remonté par le même moyen,

1. Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1215.
2. *Id.*

on descendait les objets achetés [1]. On comprend combien un tel système facilitait la fraude; les marchands byzantins ne s'en privèrent pas. D'autre part, ce mode de commerce ralentissait forcément le mouvement des affaires; aussi, beaucoup de Français, ne pouvant se procurer ce qu'ils désiraient, se mirent-ils à piller ce qui, dans les pays traversés, avait échappé aux Allemands. Bien qu'Eude de Deuil ne parle pas à ce sujet des représailles des Grecs, nous savons par un passage de son ouvrage que des corps auxiliaires de Petchénègues et de Coumans suivaient les croisés, pour réprimer par la force les actes de pillage dont ils se rendaient coupables [2].

De Nisch où Branas fit faire une distribution de vivres, les Français se dirigèrent sur Philippopoli et, de là, sur Andrinople. A son arrivée dans cette ville, Louis VII trouva des envoyés impériaux qui tentèrent de détourner la croisade de Constantinople et invitèrent le roi à prendre la route de Sestos. Louis VII se montra aussi intraitable que Conrad et, se refusant à prendre un chemin inconnu, continua sur Constantinople [3].

Les négociations s'étaient poursuivies activement entre le roi de France et Manuel, jusqu'à ce moment, mais on n'avait encore pu arriver à un accord. D'ailleurs les incidents s'étaient multipliés et avaient aigri les rapports [4].

Un certain nombre de Français, pour se soustraire à l'ennui de marcher lentement avec la foule des croisés, avaient pris les devants [5]. Ils rejoignirent des bandes d'Allemands et eurent avec ceux-ci des relations détestables. Les Allemands prétendaient toujours se ravitailler les premiers, ce qui amena entre les croisés des deux nations plusieurs rixes [6]. Cette première troupe de Français finit par atteindre Constantinople et s'installa devant la capitale pour attendre le roi de France. Après le passage de Conrad en Asie Mineure, il ne resta devant Constantinople que ces premiers Français et des Lorrains qui s'étaient mal entendus avec Conrad

1. Nikétas Choniatès, I, 5, p. 88-89; Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1215.
2. Eude de Deuil, p. 1219.
3. *Id.*, p. 1220.
4. *Id.*, p. 1218-1220.
5. *Id.*, p. 1216.
6. *Id.*, p. 1216.

avaient préféré se joindre à l'armée de Louis VII[1]. Fort du traité conclu avec Conrad, Manuel Comnène refusa aux Lorrains la permission de demeurer devant Constantinople et voulut les contraindre à passer le Bosphore. L'intervention des ambassadeurs de Louis VII n'amena aucun résultat, sinon que les Lorrains obtinrent la promesse qu'une fois passé le détroit, ils pourraient attendre le roi de France et seraient ravitaillés jusqu'à l'arrivée de celui-ci. Vis-à-vis des Français, Manuel tint la même conduite mais ceux-ci refusèrent d'obéir ; sur leur refus, ils furent attaqués dans leur camp par les Coumans et les Petchénègues. L'intervention des ambassadeurs du roi arrêta le combat et les barons français obtinrent d'installer leur camp au pied des murs de la capitale du côté du palais impérial des Blachernes. Le basileus promit, en outre, de les faire ravitailler. Or, au moment où les Français quittaient leurs cantonnements pour aller installer leur camp à l'endroit fixé, ils furent de nouveau attaqués par les troupes byzantines et durent rebrousser chemin et occuper de nouveau leurs anciennes positions où ils furent rejoints par Evrard de Breteuil, Manassès de Bugues et Anseau, sénéchal de Flandre. Cependant, les ambassadeurs de Louis VII, accompagnés du maître du Temple, Evrard de Barre, allaient protester auprès du basileus qui s'excusa en rejetant toute la faute sur ses subordonnés. A la suite de cette démarche les Français vinrent s'installer au pied des murs de la ville.

Toutes ces difficultés excitèrent les esprits chez les Byzantins comme chez les Latins et, des deux côtés, des actes regrettables furent commis. A ce moment, dans les deux camps, on en arriva à se reprocher des actes de violence ; les torts paraissent avoir été réciproques, car, si les Grecs massacraient les croisés isolés, les Latins ne se faisaient pas faute de tuer les Byzantins, qu'ils traitaient de païens, et dans leurs rangs l'indiscipline allait grandissant.

Du côté des Français, il s'était formé autour du roi tout un parti nettement hostile au basileus ; l'évêque de Langres, Geoffroi, en était le chef[2].

Manuel Comnène, de son côté, devait être fort irrité de l'attitude des Français, mais la crainte d'une alliance de Louis VII avec Roger

1. Eude de Deuil, p. 1218-1219. Eude de Deuil nomme l'évêque de Metz, Etienne, son frère, Renaud, et l'évêque de Toul, Henri.
2. *Id.*, p. 1219-1220.

de Sicile l'obligea à dissimuler. Pendant la dernière partie de la route, Louis VII reçut chaque jour des envoyés du basileus ; en même temps, l'impératrice Irène entrait en correspondance avec la reine de France Aliénor[1]. La cour de Byzance fit évidemment, à ce moment, effort pour se réconcilier avec Louis VII. De tous ces échanges d'ambassade la conclusion fut que, pour régler les questions demeurées en suspens, le roi de France à son arrivée à Constantinople aurait une entrevue avec le basileus.

Avant que cette entrevue eût lieu, un nouvel incident acheva d'irriter les esprits contre Manuel. Louis VII n'était plus qu'à une journée de Constantinople, quand il fut informé par ses envoyés que l'empereur grec avait récemment conclu avec les Musulmans une trêve de douze années[2]. Nous avons dit comment la conclusion de cette paix était vraisemblablement la conséquence de l'attaque de l'empire par les Normands et de l'attitude de Conrad vis-à-vis de Manuel. Cette nouvelle produisit sur l'esprit des croisés français un effet déplorable. Le basileus fut accusé de trahison et un certain nombre de seigneurs donnèrent à Louis VII le conseil de faire alliance avec Roger II et de s'emparer de Constantinople dont la possession assurerait bientôt celle de tout le pays.

Telle était la disposition des esprits, quand les croisés français vinrent, le 4 octobre, camper devant la capitale de l'empire grec[3]. Manuel ne pouvait, étant données les ambassades continuelles échangées, ignorer les dispositions de certains conseillers du roi et devait être hanté par la crainte d'une alliance des Français avec les Normands, alliance dont le siège de Byzance aurait été la conséquence[4]. Pour détourner ce péril et faire au plus vite passer les croisés en Asie, le basileus n'épargna rien et accabla Louis VII d'amabilités.

Le roi de France fut accueilli avec toute la solennité possible. A sa rencontre s'avança un long cortège où figuraient le clergé, les membres de la famille impériale, les fonctionnaires de la cour,

1. Eude de Deuil, p. 1220.
2. *Id.*, pp. 1219 et 1220-1221. Pour Eude, la conduite de Manuel est d'autant plus coupable qu'il a appelé les croisés contre les Turks.
3. Lettre de Louis VII à Suger, R. H. G., t. XV, p. 488.
4. Eude de Deuil, p. 1221.

tous revêtus de leurs plus magnifiques costumes[1]. C'est précédé de cette longue procession que Louis VII, accompagné de quelques-uns des siens, fit son entrée dans Constantinople ; il fut reçu sous le portique du palais des Blachernes par l'empereur qui l'accabla de démonstrations d'amitié. Après l'avoir embrassé, Manuel conduisit son hôte dans la grande salle du palais où il le fit asseoir à ses côtés ; en présence de toute la cour, il lui accorda une longue audience durant laquelle par l'intermédiaire d'un interprète il s'efforça par ses paroles et son attitude de convaincre le roi de ses bonnes dispositions à son égard. L'audience terminée, Louis VII fut conduit par les dignitaires de la cour impériale jusqu'au Philopation que le basileus mettait à sa disposition.

Cette entrevue ne fut pas la seule ; Louis VII revint à Constantinople et Manuel condescendit à lui faire les honneurs de sa capitale. Après une visite aux principaux sanctuaires, le roi de France se rendit au Grand Palais pour y vénérer les reliques insignes de la Passion[2]. A la suite de cette promenade, Louis VII s'assit à la table impériale et prit part à un festin servi avec des intermèdes de jongleurs et de musiciens, si bien, dit Eude de Deuil, que le palais, les yeux et les oreilles étaient également satisfaits.

Le 9 octobre, le roi de France, voulant célébrer solennellement la fête de saint Denis, fut l'objet d'une nouvelle attention du basileus[3]. Sur l'ordre de celui-ci, le clergé grec prit part à la cérémonie et les membres du clergé de Constantinople, tenant chacun à la main un cierge doré et peint de diverses couleurs, se rendirent processionnellement au camp des Français. Ceux-ci assistèrent avec une vive curiosité à l'office célébré suivant la liturgie grecque et se montrèrent charmés des chants du clergé byzantin.

Toutes ces entrevues constituaient les relations officielles ; il convient de parler maintenant des relations entre les simples croisés et les Byzantins. La présence du camp latin devant Constantinople amena toute une série de troubles. Les richesses de la capitale de l'empire excitaient la cupidité des Français dont beaucoup se montraient très mécontents de n'être admis qu'en petit nombre

1. Eude de Deuil, p. 1221-1222. Sur la réception de Louis VII, cf. Guillaume de Tyr, XVI, 23, p. 744, et la lettre de Louis VII à Suger, *loc. cit.*
2. Eude de Deuil, p. 1222, et Kinnamos, II, 17, p. 83.
3. Eude de Deuil, p. 1221-1222.

à pénétrer dans la ville. Eude de Deuil s'est fait l'écho du mécontentement suscité par l'ordre donné par Manuel de tenir les portes de la capitale fermées, mais il est obligé de reconnaître que toute une partie de l'entourage de Louis VII trouvait fort naturelle la conduite de l'empereur, eu égard aux dégâts commis par les troupes dans les environs de Constantinople[1]. Les croisés avaient, en effet, commis mille actes de dévastation, brûlant les maisons, coupant les olivettes pour faire du bois, parfois même simplement par haine des Grecs ou par plaisir d'ivrogne. Louis VII avait tenté de réprimer ces excès, et nombre de coupables avaient eu, sur son ordre, la main ou le pied coupé, mais ces exemples étaient insuffisants car, pour faire cesser ces actes de brigandage, il eut fallu châtier des milliers de coupables. N'oublions pas que cet aveu est fait par un ennemi des Grecs.

D'autres difficultés naquirent à propos des mesures prises pour le ravitaillement. C'est par mer que les denrées nécessaires étaient apportées ; le marché se tenait, hors des murs, devant le palais impérial ; c'est là que les changeurs avaient installé leurs étaux, et procédaient à leurs opérations, au grand mécontentement des croisés qui, au bout de quelques jours, virent le change augmenter[2].

Manuel Comnène n'avait qu'un désir, c'était de sortir au plus vite d'une situation qui pouvait à chaque instant devenir très cri-

1. Eude de Deuil, p. 1222.

2. « *Habebamus congruum si duraret concambium, minus quam duobus denariis staminam unam et earum triginta tres solidos propter marcam* », Eude de Deuil, p. 1222, et, trois jours après : « *pro una vel VI denarios et pro XII solidis marcam unam perdebamus* ». On peut à l'aide des données fournies par Eude fixer le taux du change ; fixons, d'abord, le sens des termes employés. Il faut entendre par marc le poids d'un marc de billon en numéraire d'Occident courant ; le marc comprend huit onces ; le denier est la pièce de monnaie d'Occident en billon ; il en faut 20 pour faire un sou, et il faut 12 sous pour faire une livre de compte. La *stamina* est une pièce de monnaie byzantine en billon. (La stamina est mentionnée également dans Muller, *Documenti sulle relazioni dello città toscane coll' Oriente*, p. 10.) Ceci posé nous voyons : 1° que le premier jour les croisés reçoivent une *stamina* pour moins de 2 *denarii* : par conséquent 30 *staminæ* pour moins de 3 sous ou moins de 60 *denarii*. Ces trois sous de deniers d'Occident pèsent 1 marc de billon. 2° Le quatrième jour par suite du renchérissement du change les croisés reçoivent seulement une *stamina* pour 5 ou 6 *denarii* ; par conséquent 30 *staminæ* pour 150 à 180 *denarii* ou pour 8 ou 9 sous.

Par rapport au change primitif qui était trois fois meilleur marché, les croisés perdent donc pour 30 *staminæ* de 90 à 120 deniers, ou, plus exactement,

tique si le parti de la violence l'emportait ou si un incident imprévu amenait une rencontre sérieuse entre les Français et les Byzantins. Pour être sûr que sa capitale ne serait pas attaquée il fallait que l'empereur décidât le roi de France à passer en Asie Mineure. Or, pendant quelques jours, Louis VII se refusa absolument à traverser le détroit, voulant, disait-il, attendre devant Constantinople les croisés qui venaient d'Italie et avaient débarqué à Durazzo [1]. Ce séjour prolongé inquiétait le basileus et avec raison, semble-t-il, car le parti dont l'évêque de Langres était le chef poussait chaque jour davantage Louis VII à s'emparer de Constantinople dont la prise devait être facile, disait-on, étant donné le mauvais état des murailles [2]. Nous avons dit déjà quel était l'état d'esprit d'un grand nombre de croisés vis-à-vis des Byzantins. Aux griefs nés depuis que la croisade était en territoire grec venaient s'ajouter toutes les vieilles rancunes des Occidentaux contre les Grecs. On reprochait aigrement à Manuel la campagne de son père en Cilicie, campagne au cours de laquelle avaient été expulsés les évêques latins remplacés aussitôt par des membres du clergé orthodoxe ; on faisait encore grief à Jean Comnène d'avoir traité avec les Musulmans. Quant à Manuel, auquel on adressait le même reproche, il avait bien d'autres torts ; il violait le droit des églises, élevait autel contre autel, opposait son patriarche au pape et avait extorqué le serment d'hommage. Tant qu'un pareil homme serait sur le trône de Constantinople on ne pouvait songer à faire quoi que ce soit en Orient.

A ces accusations violentes les conseillers plus modérés du roi répondaient avec sagesse. D'après eux, il n'était point sûr que dans l'affaire d'Antioche tous les torts fussent du côté des Grecs ; à leurs yeux, d'ailleurs et en faisant abstraction de cette question, le débat était tranché par le fait que le pape n'avait en rien parlé du siège de Constantinople [1] et que la délivrance du tombeau du

4 marcs ou 12 sous (= 240 deniers) pour 80 *staminæ*; c'est-à-dire : 1 marc = 3 sous = 60 deniers pour 20 *staminæ*. Le change ayant ainsi triplé les croisés en donnant 4 marcs des deniers d'occident perdaient 1 marc, c'est-à-dire 25 %, sur le change primitif. La perte totale étant ainsi portée au bout de quatre jours à 25 %, le change primitif devait être du tiers de ce total, soit environ 8 1/3 %. Il a fallu ainsi ajouter au change primitif une augmentation des 2/3 pour arriver à la dernière équivalence.

1. Eude de Deuil, p. 1223.

2. *Id.*, p. 1223.

Christ était le seul fait proposé à la croisade. On ne sait si ces sages conseils l'auraient emporté si, soudain, le bruit ne s'était alors répandu que les Allemands venaient de remporter une grande victoire sur les Musulmans et que bientôt il n'y aurait plus rien à faire en Asie Mineure. Ces nouvelles qu'Eude de Deuil accuse le basileus d'avoir fait propager excitèrent au plus haut point l'ardeur belliqueuse des Français. L'armée impatiente de rivaliser avec les Allemands se plaignit des lenteurs qui retardaient la marche en avant et réclama de passer en Asie. Sous cette poussée de l'opinion, Louis VII renonça à attendre les croisés venant d'Italie et l'armée franchit le Bosphore [2].

Pour Manuel, les croisés une fois en Asie Mineure, le danger d'un siège de Constantinople par Louis VII était écarté ; on pouvait, dès lors, négocier avec tranquillité. Les rapports du basileus avec le roi de France entrèrent à ce moment dans une nouvelle phase et, pendant quelques jours, Manuel s'efforça d'utiliser la croisade au mieux des intérêts de l'empire.

Le changement d'attitude de l'empereur fut presque immédiat ; il se manifesta dès le premier conflit qui éclata après l'installation des croisés sur la côte asiatique du Bosphore. Encore une fois ce fut la question du ravitaillement qui donna naissance aux difficultés. Un marché avait été installé près du camp français où les vivres étaient apportés par des navires [3]. Les transactions devaient être d'autant plus actives que, tout le monde croyant que l'armée allait bientôt se mettre en marche, on s'occupait d'assurer les approvisionnements pour la route [4]. Naturellement les changeurs dont nous avons déjà parlé avaient suivi les marchands et transporté leurs étaux au nouveau marché [5]. Leur présence fut la cause d'un incident qui prit tout de suite de graves proportions. A la

1. On sait que deux cardinaux, Théodwin et Gui, accompagnèrent la croisade en qualité de légats apostoliques ; le pape avait donné des instructions pour qu'ils tentassent d'obtenir la réunion de l'église grecque, Jaffé-L., n° 9095, lettre du 15 juillet 1147 : cf. *Annales Palidenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 83 ; *Annales Ratisponenses*, *ibid.*, t. XVII, p. 586 ; *Historia pontificalis*, 24, *ibid.*, t. XX, p. 535 ; Guillaume de Tyr, XVII, 1.

2. Eude de Deuil, p. 1224.

3. *Ibid.*

4. Cela résulte du récit d'Eude de Deuil, p. 1225.

5. *Id.*, p. 1224.

vue des étaux sur lesquels s'entassaient les pièces d'or et d'argent, un pèlerin flamand saisi de convoitise se mit un jour à crier : « Haro, Haro ! » et se précipitant il enleva des tables le plus de pièces de monnaie qu'il lui fut possible. Ses cris d'ailleurs avaient trouvé un écho dans l'âme d'autres pèlerins ; une poussée se produisit et la foule se rua pour piller les étalages des marchands grecs qui n'eurent d'autre ressource que de prendre la fuite pour échapper à la mort[1].

Très ennuyé de cette aventure où il était difficile de rejeter les torts sur les Grecs, Louis VII agit avec une parfaite correction. Il donna l'ordre de pendre l'homme qui avait été la cause du tumulte et ordonna que tous ceux qui avaient participé au pillage remissent leur butin entre les mains de l'évêque de Langres. Le lendemain celui-ci fut chargé de rembourser aux changeurs tout ce qu'ils avaient perdu, en se contentant pour tout contrôle, de leur faire affirmer leurs pertes sous la foi du serment. Cette opération coûta fort cher à la cassette du roi de France[2].

Manuel Comnène ne se tint pas pour satisfait de cette restitution et saisissant le moyen qui s'offrait à lui d'amener les croisés à traiter, il fit supprimer le marché où jusque-là les Français avaient pu se ravitailler. L'armée en fut réduite à consommer les provisions faites pour la route et, bientôt, on se mit, sous prétexte de chercher des vivres, à piller toute la région environnante[3].

Cependant Louis VII, désireux d'assurer le ravitaillement, déléguait auprès de Manuel l'évêque de Lisieux, Arnoul et le chancelier Barthélemi pour solliciter le rétablissement du marché[4]. On fit payer aux envoyés du roi de France toutes les blessures d'amour-propre que les croisés avaient infligées au basileus. A leur arrivée à Constantinople, Arnoul et Barthélemi se virent d'abord refuser une audience ; puis ils durent attendre dans les galeries du palais pendant un jour et une nuit le bon plaisir de l'empereur. Pendant tout ce temps, nul ne s'occupa d'eux ni pour les loger ni pour les nourrir. Enfin, ils furent reçus par le basileus qui leur dit que si leur maître demandait quelque chose il n'avait qu'à venir lui-

1. Eude de Deuil, p. 1224-1225.
2. *Id.*, p. 1225.
3. *Id.*, p. 1225-1226.
4. *Id.*, p. 1225.

même. Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi en négociations et ce ne fut que peu à peu que Manuel fit connaître les conditions qu'il entendait imposer aux croisés [1]. Tout d'abord le basileus demandait que Louis VII se rendît de nouveau auprès de lui au palais impérial, en second lieu, il voulait que les barons lui prêtassent le serment d'hommage et, enfin, il désirait que le roi consentît au mariage d'une de ses parentes qui accompagnait Aliénor, avec un prince de la famille impériale. Etait-ce là un mariage politique ou bien au cours des réceptions en l'honneur du roi de France un prince de la maison impériale s'était-il épris de quelque jolie suivante de la reine Aliénor ? Rien ne nous renseigne à cet égard, nous savons seulement que, pour éviter ce mariage, le frère de Louis VII, Robert comte du Perche, fit partir secrètement du camp sa parente qui, escortée de quelques barons, gagna Nicomédie [2].

En échange des conditions énoncées, Manuel proposait aux croisés de leur fournir des guides, s'engageait à organiser des marchés et des bureaux de change partout où cela serait possible et, là où cette organisation ne pouvait être créée, il autorisait les croisés à vivre sur le pays, à piller les villes et les châteaux qui leur refuseraient des vivres, mais à la condition de ne point occuper ces places et de les évacuer. Enfin, à tous les barons, suivant leur dignité, l'empeur promettait des présents [3].

Ses conditions n'ayant pas été immédiatement acceptées, Manuel continua à arrêter le ravitaillement, et empêcha un certain nombre de croisés, venus d'Italie et arrivés à Constantinople depuis le départ de Louis VII, de passer le Bosphore. Parmi eux, étaient le marquis Guillaume de Montferrat, le comte Amédée de Maurienne et le comte Guillaume d'Auvergne [4].

Dans le camp français les propositions du basileus furent l'objet de violentes discussions [5]. On ne comprend guère l'étonnement et l'indignation que les demandes de Manuel paraissent avoir excité chez certains seigneurs français. La demande d'hommage qui était la condition essentielle mise par l'empereur à la

1. Eude de Deuil, p. 1224-1225.
2. *Id.*, p. 1226.
3. *Id.*, p. 1225.
4. *Id.*, p. 1226.
5. *Ibid.*

reprise des relations commerciales avait été énoncée dès le début de la croisade et c'est à ce prix que Manuel avait promis de laisser traverser ses états et de ravitailler l'expédition [1]. Pendant qu'ils étaient devant Constantinople les croisés avaient bénéficié de la crainte qu'ils inspiraient [2], mais, maintenant qu'ils étaient moins redoutables, il était tout naturel que Manuel avant de leur rendre de nouveaux services, s'assurât par quelques garanties qu'il ne jouerait pas plus longtemps le rôle de dupe.

Le parti dont l'évêque de Langres était le chef repoussait avec violence les demandes de Manuel, déclarant qu'il était honteux de prêter hommage à un infidèle [3]; par contre, les modérés défendaient la thèse des Byzantins en disant que c'était un fait très fréquent que d'avoir pour suzerain, outre le roi, plusieurs seigneurs dont on tenait des fiefs, sauf la fidélité au roi, que, dès lors, rien n'empêchait de prêter hommage avec les mêmes restrictions à l'empereur de Byzance. Ils ajoutaient que regarder comme une honte de prêter hommage à Manuel était un sentiment parfaitement ridicule puisque constamment on prêtait hommage à des seigneurs d'un rang beaucoup moins élevé. Pour justifier leur thèse, les représentants de ce parti modéré faisaient remarquer que l'armée se trouvait en pays inconnu, qu'elle avait besoin des Grecs et que, somme toute, les croisés n'avaient pas pris les armes pour combattre des chrétiens.

Tandis que les pourparlers se poursuivaient, Manuel, se relâchant de sa rigueur, laissa la plupart des croisés venus d'Italie rejoindre Louis VII [4]; mais, malgré cette preuve de bonne volonté, l'accord ne se faisait toujours pas et Louis VII se refusait à l'entrevue que le basileus lui proposait d'avoir avec lui dans un de ses châteaux de la côte.

Sur ces entrefaites le bruit se répandit que les Allemands avançaient heureusement [5]. Pressé de suivre leur exemple, Louis VII finit, à contre-cœur, par décider de faire prêter par ses barons le serment d'hommage à Manuel Comnène, car il craignait qu'en

1. Cf. *supra*, p. 264.
2. Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1224.
3. *Ibid.*
4. *Id.*, p. 1226.
5. *Ibid.*

persistant dans son refus l'empereur ne s'arrangeât pour faire échouer l'expédition [1]. Tandis que l'armée levait le camp, le roi de France et ses principaux barons eurent, le 26 octobre, une entrevue avec le basileus [2]. Le serment d'hommage fut prêté et un traité conclu aux conditions énoncées ; seul, le projet de mariage dont il avait été question paraît avoir été abandonné [3]. Dans l'entretien qu'il eut avec Louis VII, Manuel renouvela la tentative qu'il avait faite auprès de Conrad et s'efforça de décider le roi de France à lui prêter son appui contre Roger II [4]. Il ne réussit point à convaincre son interlocuteur qui refusa de se laisser détourner de son but et se mit en route pour rejoindre son armée aussitôt l'entretien terminé [5].

Au début de novembre, la croisade française campait sur les bords du lac de Nicée [6] ; c'est là que l'on apprit la nouvelle du désastre dont l'armée allemande venait d'être victime. Peu après, Louis VII fut officiellement informé de cette défaite par Frédéric de Souabe qui vint lui demander d'aller voir l'empereur [7]. Le roi de France se rendit si vite à cette invitation qu'il arriva auprès de Conrad sans que celui-ci eût été prévenu de sa visite ; il s'efforça de réconforter l'empereur et lui offrit tous les secours qui étaient en son pouvoir [8].

Il est probable que primitivemcment Louis VII comptait d'abord

1. Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1227.

2. La date de l'entrevue est fixée par une éclipse : elle eut lieu le jour même où Conrad était défait par les Musulmans, Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1228. Sur cette entrevue, cf. les remarques fort justes de Kugler, *Studien*, etc., p. 146, il combat l'opinion de Sybel, *Kleine schriften*, p. 441. A ce moment, on n'a aucune raison de douter de la bonne foi de Manuel.

3. Il est impossible de fixer les dates exactes du séjour de Louis VII devant Constantinople et sur la côte asiatique du Bosphore. Eude dit que le roi attendit quinze jours les croisés venant d'Italie et fut retardé quinze jours par les intrigues de Manuel. Ce renseignement est inexact puisque Louis VII est arrivé le 4 octobre devant Constantinople et que, dès le 26, l'armée marchait sur Nicomédie, cf. Kugler, *Studien*, p. 147, note 106.

4. Eude de Deuil, p. 1227.

5. *Id.*, p. 1229.

6. *Id.*, p. 1229-1231, et la lettre de Conrad à Wibald dans Wibald, *Epistolæ*, n° 78, p. 153. Sur la date, cf. *supra*, p. 285.

7. Guillaume de Tyr, XVI, 23.

8. Lettre de Conrad à Wibald, *loc. cit.* ; Eude de Deuil, p. 1229 ; *Historia pontificalis*, M. G. H. SS., t. XX, p. 534 ; *Continuatio Proemonstrat.*, M. G. H. SS., t. VI, p. 452. Kinnamos, II, 18, p. 84, mentionne le retour de Conrad à Nicée.

suivre la même route que Conrad ; à la suite du désastre des Allemands, l'itinéraire fut modifié et l'on décida de gagner Attalia par Philadelphie, afin de rester en territoire grec [1]. Tandis que le roi de France et ses troupes prenaient les devants et allaient attendre les Allemands à Lopadion [2], Conrad s'efforçait de reconstituer son armée. A ce moment, un grand nombre d'Allemands, découragés par les désastres subis, renoncèrent à accomplir leur vœu et reprirent le chemin de leur pays [3]. Les fatigues et les privations éprouvées par ces infortunés avaient été telles qu'une foule d'entre eux périrent avant d'arriver à Constantinople [4]. Nous n'avons aucun renseignement sur la manière dont furent accueillis par Manuel ces malheureux pèlerins et nous ignorons quels incidents marquèrent leur marche à travers l'empire grec.

A Nicée, l'armée allemande se ravitailla non sans peine, car l'arrivée inattendue des troupes battues, en accroissant singulièrement le nombre des bouches à nourrir, amena un renchérissement général des vivres. Beaucoup de croisés n'ayant plus d'argent en furent réduits à vendre aux marchands grecs leurs épées et leurs armures [5]. Au bout de quelques jours, on se mit enfin en route pour rejoindre Louis VII. L'armée de Conrad, traversant une région dévastée par les Français qui avaient déjà eu de graves difficultés avec les indigènes [6], eut beaucoup de peine à assurer sa subsistance; des conflits se produisirent et les Grecs infligèrent à Conrad des pertes si sérieuses que celui-ci dut demander

1. Eude de Deuil, p. 1242, dit que l'empereur a été la cause des grands maux éprouvés par suite de la route ; ceci ne peut s'appliquer au changement de route décidé à Esseron, car, même en passant par Philadelphie, l'armée aurait toujours rejoint la route de Laodicée à Attalia. Il s'agit donc d'une modification à l'itinéraire qui n'a pu avoir lieu qu'à Nicée.

2. Eude de Deuil, p. 1231. Cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 160 (Ulubad=Lopadion.) Sur la date, 5 ou 6 novembre, à laquelle Louis VII se mit en marche, cf. Bernhardi, *op. cit.*, p. 639, note 22.

3. Lettre de Conrad à Wibald, *loc. cit.* ; Eude de Deuil, p. 1230 ; Guillaume de Tyr, XVI, 23 ; *Annales Herbipolenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 6 ; *Annales Palidenses, ibid.*, p. 83 ; *Continuatio Proemonstrat., ibid.*, t. VI, p. 453 ; cf. Bernhardi, *op. cit.*, p. 643.

4. Eude de Deuil, p. 1230 ; *Annales Palidenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 83 ; par suite Kinnamos, II, 18, p. 85, fait erreur sur l'itinéraire.

5. Lettre de Conrad à Wibald, *loc. cit.* ; Eude de Deuil, p. 1230.

6. Eude de Deuil, p. 1231 ; l'*Historia pontificalis*, 24. M. G. H. SS., t. XX, p. 534, parle de l'indiscipline des Français, cf. sur la correction du texte, Giesebrecht, *op. cit.*, t. IV, p. 479, il faut lire *caruerit* et non *claruerit*.

secours à Louis VII. Le comte de Soissons, Ive de Nielle, fut envoyé pour dégager les Allemands[1] ; ceux-ci finirent par arriver à Lopadion où il fut décidé que l'expédition s'achèverait en commun[2].

Les deux armées reprirent alors leur marche, les Français continuant à précéder les Allemands, et, peu après, le 11 novembre, elles campaient à Esseron[3]. Là, une nouvelle modification fut apportée à l'itinéraire à cause des difficultés du ravitaillement et, à l'instigation de Conrad, il fut décidé qu'au lieu de continuer sur Philadelphie, à travers une région peu fertile, on se rapprocherait de la côte[4]. D'Esseron, l'armée se porta donc sur Adramyttion dont on était seulement à deux journées.

Pendant sa marche à travers l'Asie Mineure, la croisade, dans les rangs de laquelle ne régnait plus aucune discipline, faisait le vide sur tout son passage. A son approche, les paysans terrorisés, s'enfuyaient cherchant à gagner la montagne pour y cacher leur bétail[5]. La plupart des excès commis par les croisés provenaient, en effet, des difficultés du ravitaillement. Le pays, dévasté par des guerres continuelles, était très appauvri ; il offrait peu de ressources et sur leur passage les Latins pouvaient apercevoir nombre de villages et de villes entièrement ruinés[6]. Les centres habités que l'armée traversait fournissaient bien des vivres, mais ils ne pouvaient satisfaire à tous les besoins. Ces conditions défavorables amenèrent naturellement le renchérissement du prix des denrées, ce dont Eude fait un grief à Manuel Comnène. Il semble pourtant que celui-ci, pris à l'improviste, il ne faut pas l'oublier, par le changement d'itinéraire de la croisade, ait fait ce qu'il ait pu pour ravitailler l'armée. Nous voyons, en effet, que la flotte grecque suivait la côte et apportait des vivres[7]. Au lieu de s'en prendre à leur imprévoyance, les croisés rendaient les Grecs responsables de tous les maux qui les accablaient et l'exaspération contre eux allait grandissant. On en vint à songer à s'emparer de certaines villes de

1. Eude de Deuil, p. 1231.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, après la saint Martin. Esseron près de Balikestri, cf. Bernhardi, *op. cit.*, p. 645, note 31.
4. Eude de Deuil, p. 1233.
5. *Id.*, p. 1233.
6. *Id.*, p. 1234.
7. *Ibid.*

la côte, mais la difficulté de prendre des places fortifiées et la crainte de voir les habitants s'enfuir par mer firent renoncer à ce projet.

Pergame et Smyrne virent défiler la croisade qui finit par atteindre Ephèse[1]. A ce moment, le plus grand découragement régnait parmi l'armée; beaucoup de croisés abandonnèrent la route de terre et prirent la mer; d'autres, n'ayant plus d'argent, entrèrent au service des Grecs[2]. A Ephèse, Conrad malade s'arrêta, et Louis VII, après l'avoir attendu pendant quatre jours, se remit en route, car il voulait passer les fêtes de Noël dans la vallée du Dekervion[3].

A Ephèse, Louis VII reçut de Manuel une lettre qui l'informait que les Turks avaient fait leur apparition ; l'empereur engageait le roi de France à ne point tenter de les combattre et lui proposait de mettre ses troupes à l'abri derrière les murs des places fortes byzantines[4]. Par là, semble-t-il, Manuel plus au courant que les Occidentaux de la guerre contre les Turks et prévoyant le désastre auquel marchait la croisade, a voulu couvrir sa responsabilité et se mettre à l'abri de l'accusation de trahison. Les propositions du basileus ne furent pas agréées. Louis VII ne répondit même pas à une autre lettre dans laquelle Manuel disait son impuissance à empêcher ses sujets de tirer vengeance des maux dont les accablaient les croisés[5]. Il semble donc que, à ce moment, ait été rompu complètement l'accord entre le basileus et Louis VII auquel on était si péniblement arrivé.

Conrad, après avoir quitté le roi de France à Ephèse, ne devait pas le rejoindre en territoire grec. Dès le début de la croisade, les Allemands et les Français ne s'étaient point entendus[6], et, une fois les deux armées réunies, de nombreux incidents s'étaient produits[7]. Les Français, paraît-il, se moquaient des soldats allemands, et les interpellaient en criant : « Πούτζη Ἀλαμανέ »[8]; en un mot,

1. Eude de Deuil, *loc. cit.*
2. *Ibid.*
3. Lettre de Conrad à Wibald, Wibald *Epistolæ*, n° 78, p. 153 ; Kinnamos, II, 18 ; Eude de Deuil, p. 1234 ; Guillaume de Tyr, XVI, 24.
4. Eude de Deuil, p. 1234.
5. *Ibid.*
6. *Id.*, p. 1217.
7. *Id.*, p. 1231.
8. Kinnamos, II, 18, p. 84, cf. Bernhardi, *op. cit.*, p. 645, note 32. Du Cange

ils étaient insupportables pour leurs compagnons d'armes. De son côté, Conrad, au désespoir de son échec, était profondément humilié d'être à la remorque du roi de France[1]. Aussi, quand il reçut, à Ephèse, la visite de Manuel et de l'impératrice Irène qui le comblèrent de présents, se laissa-t-il facilement persuader d'abandonner momentanément l'expédition et de venir à Constantinople pour s'y reposer[2].

Transporté dans la capitale par mer[3], Conrad y fut soigné par le basileus lui-même, car Manuel se piquait de connaissances médicales[4]. Une fois son beau-frère rétabli, l'empereur grec donna en son honneur de grandes fêtes, notamment des courses[5], le combla de présents et comme les Allemands avaient dans leur marche en Asie perdu beaucoup de chevaux, il lui fournit pour lui et les siens deux mille montures équipées[6]. Ce séjour dans la capitale eut pour conséquence d'amener un rapprochement complet entre les deux empereurs. Conrad fut exccessivement touché par les attentions du basileus à son égard ; ses lettres en font foi[7]. C'est probablement pendant ce séjour que le frère de Conrad, Henri d'Autriche, se fiança à une princesse de la famille impériale, Théodora, fille du frère de Manuel, Andronic[8].

Au début de mars 1148, Conrad avec sa suite quittait Constan-

traduisait par : « *Pousse allemand* ». On a proposé : « *Fuss Deutsch* ». Cf. *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. grecs*, t. II, p. 248.

1. Guillaume de Tyr, XVI, 25.

2. Lettre de Conrad à Wibald, dans Wibald, *Epistolæ*, n° 78, p. 153.

3. Lettre de Conrad à Wibald, *loc. cit.* ; Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1234 ; *Annales Palidenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 82 ; *Annales Herbipolenses*, *ibid.*, p. 6 ; Guillaume de Tyr, XVI, 23, cf. Bernhardi, *op. cit.*, p. 650, note 38. D'après Kinnamos, II, 19, p. 86, Conrad aurait rejoint Manuel en Thrace, d'où il aurait gagné Constantinople. Ce témoignage de Kinnamos est contredit par Guillaume de Tyr, *loc. cit.*, et les *Annales Herbipolenses*, *loc. cit.*, qui font aller Conrad par mer jusqu'à Constantinople. Etant donné qu'en revenant de Terre Sainte, Conrad a débarqué à Salonique, il me paraît certain que Kinnamos a confondu les deux séjours faits par l'empereur allemand à la cour du basileus.

4. Lettre de Conrad à Wibald, *loc. cit.* ; *Annales Herbipolenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 7, et *Annales Palidenses*, *ibid.*, p. 83.

5. Kinnamos, II, 19, p. 86.

6. *Annales Herbipolenses*, *loc. cit.*, cf. Guillaume de Tyr, XVI, 23, et *Hist. Welf.*, 27, M. G. H. SS., t. XXI, p. 468.

7. Lettre de Conrad à Wibald, *loc. cit.*, et *Epistola*, n° 237, p. 356.

8. *Otto Sanblasianus*, 3, ad. ann. 1148, M. G. H. SS., t. XX, p. 305, *Annales Palidenses*, *ibid.*, t. XVI, p. 83 ; *Annales Mellicenses*, *ibid.*, t. IX, p. 504 ; *Continuatio Claustron.*, *ibid.*, p. 632 ; on ne sait avec certitude si le mariage

tinople, après avoir promis au basileus de s'arrêter de nouveau auprès de lui en revenant de Jérusalem. Ce fut une flotte grecque commandée par Nicéphore Dasiotès qui transporta l'empereur allemand en Palestine [1].

Pendant ce temps, la croisade avait continué son chemin, sous la direction de Louis VII [2], et, prenant la route de Magnésie, avait remonté la vallée du Méandre par Tralles et Nysse. Depuis le val du Dekervion, les croisés avaient pris contact avec les Musulmans qui ne cessèrent de les harceler [3], jusqu'à ce qu'ils aient atteint Antioche où la route traversait le Méandre sur un pont. C'est là que les troupes musulmanes s'étaient concentrées pour disputer à Louis VII le passage du fleuve [4]. Après un combat dont on a exagéré l'importance, les Musulmans durent se replier ; ils cherchèrent un refuge derrière les murailles d'Antioche (31 décembre 1147-1er janvier 1148) [5], que les croisés sans matériel de siège n'osèrent attaquer. Les Latins continuant leur marche en avant arrivèrent à Laodicée (3 ou 4 janvier 1148) [6], le dernier centre important avant Attalia qui était leur objectif.

En apprenant l'approche de la croisade, les habitants de Laodicée avaient pris la fuite ; aussi l'armée eut-elle grand'peine à se ravitailler [7]. A la fin, cependant, quelques indigènes se montrèrent et consentirent à procurer des vivres, mais les approvisionnements faits à ce moment furent, comme lors de la marche sur Ikonium, tout à fait insuffisants, car l'armée ne trouva pas à emporter les quinze jours de vivres qui lui étaient nécessaires pour atteindre Attalia [8].

a été célébré au premier ou second séjour, cf. Bernhardi, *op. cit.*, p. 656. Voir dans Neumann, *op. cit.*, p. 65, les vers de Prodromos à Théodora.

1. Lettre de Conrad à Wibald, dans Wibald, *Epistolæ*, n° 78, p. 153, Otton de Freisingen, *Gesta*, I, 58 ; Guillaume de Tyr, XVI, 23 ; *Annales Palidenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 83, *Annales Herbipolenses, ibid.*, p. 7. Kinnamos, II, 19, p. 86. Un certain Théodore Dasiotès avait épousé une nièce de Manuel, cf. Nikétas Choniatès, I, 1.
2. Eude de Deuil, p. 1235 ; Kinnamos, II, 18, p. 85.
3. Eude de Deuil, *loc. cit.*
4. *Ibid.*
5. Sur la date, cf. Kugler, *Studien*, etc., p. 168. Ce combat fut peu important puisque d'après Eude les croisés perdirent seulement un homme, Milon de Nogent, cf. Guillaume de Tyr, XVI, 24.
6. Eude de Deuil, *loc. cit.*
7. *Id.*, p. 1236.
8. *Id.*, p. 1237.

Le 6 janvier 1148, les croisés quittaient Laodicée pour prendre la route d'Attalia. Nous ne savons si, après avoir gagné Themissonion, l'actuelle Kara-euyuk-bazar, ils se dirigèrent sur Attalia, par Tefenni et Istanoz, ou par Kibyra et Elmali[1]. Vraisemblablement ils prirent le premier chemin qui est le plus direct. Ces deux routes qui franchissent la région montagneuse que forment les chaînes du Salbakos et du Kadmos sont très difficiles ; nous verrons combien, en 1158, l'armée de Manuel Comnène fut éprouvée par la traversée de ces montagnes[2]. Non seulement les troupes de Louis VII eurent à surmonter les difficultés naturelles du chemin, mais encore elles se virent disputer le passage des défilés par les Musulmans.

Les cadavres d'un grand nombre de pèlerins qui avaient suivi Otton de Freisingen jalonnaient la route suivie ; ce spectacle aurait dû mettre en garde les chefs de la croisade, mais ceux-ci ne s'inquiétaient nullement de l'ennemi et laissaient leurs troupes s'avancer dans le plus grand désordre ; seuls les Templiers observaient une exacte discipline [3]. En approchant d'un passage où le chemin franchissait des défilés, l'avant-garde commandée par Geoffroi de Rancon s'engagea malgré les ordres du roi dans les passes, sans songer à se maintenir en liaison avec le gros de l'armée[4]. Les Turks profitèrent de cette faute et, au moment où les croisés pénétraient dans les défilés, ils tombèrent sur eux à l'improviste. L'armée latine éprouva dans cette bataille des pertes considérables ; un grand nombre de combattants n'échappèrent aux coups de l'ennemi que pour rouler dans les précipices qui bordaient la route. Louis VII dut soutenir une lutte opiniâtre et, un moment isolé et pressé par l'ennemi, n'échappa qu'à grand'peine[5].

D'autres épreuves attendaient les croisés avant d'arriver à Attalia. Au bout de quelques jours, le fourrage commença à man-

1. Sur la date, cf. Kugler, *op. cit.*, p. 169.
2. Cf. *infra*, p. 441.
3. Eude de Deuil, p. 1239.
4. *Id.*, p. 1236. Nous savons par Abou Chamah que les Turks avaient fait occuper tous les défilés, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. IV, p. 54.
5. Eude de Deuil, p. 1237.

quer pour les bêtes et les vivres pour les hommes [1]. Les chevaux périrent en foule et nombreux furent les chevaliers qui durent cheminer à pied. Quand on eut franchi la partie de la route la plus difficile, la situation ne s'améliora pas, car le pays traversé avait été incendié. Eude de Deuil accuse les Grecs de ce méfait; n'y aurait-il pas lieu de rappeler ici que les Français avaient été précédés sur cette même route par les Allemands d'Otton de Freisingen? Enfin, au prix de mille difficultés et après avoir subi de grandes pertes, la croisade atteignit Attalia [2]..

Quelle a été l'attitude des Grecs à l'égard des croisés depuis le moment où ceux-ci ont quitté Ephèse? Eude de Deuil accuse les Byzantins d'avoir donné abri à Antioche aux Musulmans qui avaient disputé aux Latins le passage du Méandre [3]. Puis, à diverses reprises, mais toujours en termes vagues, il mentionne l'alliance des Grecs et des Turks [4]. Un témoignage plus important est celui du chef de la croisade, Louis VII [5]. Dans une lettre à Suger, le roi de France raconte qu'après avoir passé le Bosphore, il a par sa faute et par la mauvaise foi de l'empereur traversé de graves dangers qu'il énumère: l'armée a beaucoup souffert des embûches des pillards, des mauvaises routes, des attaques des Turks qui par la permission de l'empereur sont venus jusque sur le territoire grec attaquer les croisés et enfin du manque de vivres. En somme, contre Manuel Louis VII n'a pas d'autre grief précis à formuler que celui d'avoir laissé les Turks pénétrer sur son territoire pour attaquer la croisade. Il faut ici rappeler qu'avant de laisser l'armée s'engager au delà d'Ephèse, Manuel a prévenu Louis VII de la présence des troupes musulmanes sur son territoire, ce qui indique qu'il n'y a pas eu guet-apens organisé par l'empereur. Quant à croire que les Turks avaient besoin de la permission du basileus pour passer la frontière, cela indique chez Louis VII une rare ignorance, et l'on ne saurait s'arrêter à disculper Manuel d'une pareille accusation. Tout ce que nous savons de l'histoire des provinces byzantines d'Asie Mineure nous montre que les

1. Eude de Deuil, pp. 1239-1240.
2. *Id.*, p. 1240.
3. *Id.*, p. 1235.
4. *Id.*, p. 1237 et p. 1240.
5. R. H. G., t. XV, p. 496.

bandes musulmanes envahissaient constamment le territoire grec et que ces régions étaient dévastées et ravagées dès que les armées byzantines se retiraient.

On ne saurait donc dire que Manuel a trahi la croisade puisqu'il a prévenu son chef de la présence des Musulmans. Restent les accusations d'Eude : les Byzantins ont donné asile à Antioche aux Musulmans, et, à diverses reprises au cours de la marche sur Attalia, se sont joints aux Turks pour attaquer les croisés. Ici nous ne possédons aucun élément de critique. Les accusations d'Eude, sauf la première, manquent de précision ; il est d'ailleurs parfaitement possible qu'un gouverneur de ville ou de province, que la population indigène terrorisée par l'approche de la croisade aient fait cause commune avec les Turks, mais il ne paraît pas probable que les croisés aient été attaqués par des troupes régulières, car Louis VII n'aurait pas manqué de mentionner cette alliance des soldats du basileus avec les Musulmans. Or, il ne parle que des attaques des Turks et de celles de bandes de pillards. Très probablement ces bandes étaient formées des indigènes et c'est dans ce sens qu'Eude a parlé de l'alliance des Grecs et des Turks. Cette alliance a pu se produire en certaines localités, mais il semble bien que Manuel n'a pas fait appel aux troupes musulmanes.

D'ailleurs, on trouve bien des excuses aux attaques qu'Eude reproche aux Grecs avec tant d'amertume. En cas de besoin, Manuel avait autorisé les croisés à piller le pays et à vivre aux dépens des habitants. L'armée usa amplement de ce privilège ; la fuite des populations à son approche en est la preuve ; les choses se passaient donc régulièrement et entre les gouvernements ce pillage du territoire grec était chose convenue, mais que pensaient ceux qui étaient victimes des violences des Latins? Voilà une question que l'on ne se pose pas assez. La réponse n'est pas difficile à faire, et l'on devine la rage et la haine de tous ces indigènes ruinés par le passage de la croisade. Que toutes ces victimes aient voué aux Latins une haine violente, qu'elles aient cherché à se venger, quoi de plus naturel et que pouvait là contre le gouvernement impérial? Manuel a lui-même donné la réponse à cette question, dans cette lettre à Louis VII que nous avons déjà citée et où il se lamente de son impuissance à empêcher ses sujets

de tirer vengeance des maux dont les accablent les croisés [1].

Il semble donc résulter de tous ces indices que Manuel est demeuré étranger aux attaques dont la croisade de Louis VII a été victime en Asie Mineure. On arrive à une conclusion analogue au sujet des accusations portées contre Manuel à l'occasion du désastre par lequel fut marqué le séjour des croisés à Attalia, désastre pour lequel Eude de Deuil est notre unique source.

A leur arrivée à Attalia les croisés trouvèrent un officier grec, Landulphe [2] qui, après avoir fait renouveler les serments prêtés au basileus, s'occupa activement de ravitailler l'armée. Celle-ci en avait grand besoin ; pendant les derniers jours, la cavalerie avait beaucoup souffert ; ceux des chevaux et des mulets qui avaient tenus jusqu'au bout étaient pour la plupart fourbus et étiques ; pour se procurer du pain, leurs maîtres les vendaient, mais à vil prix, car toutes ces bêtes n'étaient bonnes qu'à abattre [3]. Les hommes avaient, eux aussi, pâti de la disette et les vivres que les Grecs avaient fait venir furent enlevés rapidement ; là encore se produisit le fait que nous avons déjà constaté plusieurs fois, le trop grand nombre des bouches à nourrir amena le renchérissement des denrées ; une poule se payait dix sous, un œuf cinq ou six deniers et deux noix un denier [4]. Eude s'indigne de ce fait qu'il reproche aux Grecs ; de même, il les accuse de n'avoir pas voulu livrer de fourrage pour les bêtes [5]. Il semble bien pourtant que la raison de ce refus soit confirmée par la nature du pays. « Montrant, dit Eude, les rochers dénudés qui entourent la ville, les Grecs nous disaient qu'ils n'avaient pas de fourrage ».

Tous ces menus incidents ne furent presque rien à côté de ceux qui suivirent la décision d'ailleurs parfaitement honteuse que Louis VII prit, pendant son séjour à Attalia.

Le roi de France avait été profondément découragé par les difficultés qu'il avait rencontrées et, en arrivant à Attalia, il recula devant la nécessité de gagner Antioche par la route de terre. Aussi se décida-t-il à négocier avec Landulphe et un duc byzantin le

1. Eude de Deuil, p. 1234.
2. *Id.*, p. 1240. Landulphe, d'après lui, serait venu avec les Turks.
3. *Ibid.*
4. *Id.*, p. 1242.
5. *Id.*, p. 1240.

transport par mer de la croisade jusqu'au port Saint-Siméon. Les Grecs consentirent au marché proposé et demandèrent cinq semaines pour rassembler une flotte [1].

La croisade attendit donc à Attalia ; pendant ce temps, les Turks à l'instigation des Grecs, d'après Eude de Deuil, vinrent attaquer le camp des croisés. Les Musulmans pour cette attaque devaient disposer de forces bien peu nombreuses, puisque les Templiers avec quelques autres chevaliers réussirent à eux seuls à les repousser.

Quand la flotte arriva, le nombre des vaisseaux n'était pas suffisant pour embarquer tout le monde, en outre, le prix du passage, fixé à quatre marcs, dépassait les ressources d'un grand nombre de pèlerins. Pressé d'en finir avec l'expédition dont l'échec n'était plus douteux, Louis VII décida de s'embarquer avec les principaux seigneurs. Il crut avoir assez fait pour son armée en traitant avec le représentant de Manuel moyennant une somme de cinq cents marcs ; les malades devaient être hospitalisés et le reste des croisés conduits à Tarse par la voie de terre [2]. Cette attitude du roi qui laissait ainsi le gros de son armée en pays ennemi est telle que tout commentaire est superflu.

Les pèlerins abandonnés par le roi et les barons reçurent pour chefs Archimbaud de Bourbon et Thierry, comte de Flandre, mais l'exemple royal fut contagieux et les deux chefs n'eurent qu'une idée, imiter le roi et prendre le premier bateau qui toucherait à Attalia. Pour la forme, ils mirent l'armée en marche, puis quelques Musulmans, d'ailleurs vite dispersés, ayant tenté de disputer le passage d'un fleuve, ils donnèrent aussitôt l'ordre de revenir à Attalia. Ce second séjour amena de nouvelles difficultés avec les Grecs qui s'étaient crus débarrassés des croisés. Enfin, Landulphe promit des vaisseaux, et, en attendant leur venue, autorisa les croisés à camper devant la ville [3]. Quand les navires arrivèrent, il ne fut pas encore possible d'embarquer tout le monde. Les barons, imitant l'exemple que leur avait donné le roi, n'hésitèrent pas à partir les premiers, laissant les pèlerins derrière eux.

Sur le sort des malheureux ainsi abandonnés et trahis par leurs

1. Eude de Deuil, p. 1242.
2. *Id.*, p. 1243.
3. *Ibid.*

chefs nous n'avons que des renseignements fort incomplets. Ici Eude de Deuil cesse d'être un témoin oculaire, et c'est par ouï dire qu'il parle. D'après lui, les Grecs, qui commandaient à Attalia, voulant maintenir un certain ordre dans les rangs de la masse indisciplinée qui demeurait à leur charge, auraient parqué les pèlerins dans une enceinte; ceux-ci, voyant que les Byzantins auxquels s'étaient joints les Turks s'amusaient à les abattre à coups de flèches, se seraient mis en route pour gagner Antioche par la route de terre; bien peu seraient arrivés au but et la plupart seraient tombés victimes des Musulmans et des Grecs [1].

Eude de Deuil est ici impossible à contrôler; nous ne pouvons que constater les contradictions que présente son récit. Ainsi, d'après lui, Manuel aurait puni les gens d'Attalia pour avoir secouru les croisés; que deviennent alors toutes les attaques qu'Eude a portées contre les habitants de cette ville à propos de l'accueil fait à la croisade ? Ce simple fait suffit à montrer que le témoignage d'Eude ne peut pas être accepté sans réserve.

A Attalia, finissent les rapports de la seconde croisade avec l'empire grec; au moment où Louis VII quittait le territoire byzantin, il était certain que l'expédition, après les désastres éprouvés en Asie Mineure, ne donnerait pas les résultats espérés.

Au fur et à mesure que s'est développé le récit de la seconde croisade nous avons essayé de caractériser le rôle de Manuel Comnène, et cherché à montrer quelle avait été sa politique. Nous nous bornerons à répéter en terminant qu'il ne paraît point juste de faire remonter au basileus l'insuccès d'une expédition qu'il avait d'ailleurs tant de raisons de voir sans bienveillance. C'est bien plutôt à leur manque d'organisation et à leur indiscipline que les croisés ont dû leur lamentable échec.

1. Eude de Deuil, p. 1244.

CHAPITRE XIII

MANUEL COMNÈNE ET ROGER II. — INVASION DES COUMANS. L'ALLIANCE DES DEUX EMPIRES

Tandis que le flot des pèlerins, avec Conrad et Louis VII, s'écoulait lentement vers l'Asie, Manuel vit un péril encore plus menaçant surgir brusquement à la frontière de ses états ; on apprit tout d'un coup, à Byzance, que les Normands de Sicile, franchissant l'Adriatique, avaient débarqué sur le territoire grec.

Depuis l'échec des négociations qu'il avait entamées avec Jean Comnène et poursuivies avec Manuel, le roi de Sicile se voyait menacé par l'alliance des deux empires. Tout lui indiquait que, dans le cas fort probable où Conrad entreprendrait de régler par les armes, comme l'avait fait Lothaire, la question de l'Italie du sud, Manuel Comnène soutiendrait par tous les moyens la politique de l'empereur d'Allemagne. La prédication de la seconde croisade avait eu lieu fort à propos pour détourner du royaume de Sicile le danger imminent d'une intervention étrangère[1]. Nous avons vu que Roger II avait tout fait pour encourager la croisade et avait proposé de donner à l'expédition des facilités de toute sorte si elle passait par ses états. Sans aucun doute, Roger espérait arriver ainsi à jouer un rôle prépondérant ; vraisemblablement, il comptait trouver la récompense des sacrifices qu'il était disposé à faire dans des conquêtes en Syrie ; peut-être même rêvait-il de détourner la croisade contre l'empire grec. Ses propositions furent repoussées, mais néanmoins un résultat important fut obtenu puisque la mise en marche de l'expédition fut décidée. Or, pour Roger II, c'était là un fait de première importance, car le

1. Aussi l'auteur de la *Continuatio Præmonstratensis*, de Sigebert de Gembloux, M. G. H. SS., t. VI, p. 453, ne mérite-t-il guère créance quand il dit que Roger déclara la guerre parce que Manuel avait fait jeter en prison des ambassadeurs normands.

départ de Conrad pour la Terre Sainte empêchait l'alliance germano-byzantine de sortir ses effets et, par suite, cessait la crainte d'une descente des Allemands en Italie, crainte qui depuis plusieurs années immobilisait les forces de l'état normand. Le roi de Sicile se désintéressa du sort de l'expédition projetée, mais se servit de celle-ci pour tenter de ruiner la puissance de Byzance, pendant que l'empereur allemand ne pouvait porter aucun secours à son allié le basileus.

Manuel fut surpris par l'attaque du roi normand, qui eut lieu tandis qu'il était occupé à surveiller le passage des premières bandes de croisés [1]. Le basileus n'avait pas prévu que, au risque d'entraver la croisade, Roger II oserait ouvrir les hostilités, et il avait commis la faute de dégarnir de troupes les îles et la plupart des villes de la Grèce et du Péloponèse [2]. Aussi, quand, au moment même où les croisés approchaient de Constantinople, se produisit l'attaque des Normands, Manuel se trouva pris au dépourvu.

Vraisemblablement, Roger II avait su se créer des intelligences parmi les sujets du basileus. Nous voyons, en effet, la flotte normande se diriger, aussitôt après avoir quitté Otrante, sur Corfou où toute une partie de la population accueillit les soldats de Roger à bras ouverts [3]. Les habitants de l'île étaient alors très divisés et toute une classe populaire, les Nus, qui avait à se plaindre des exactions d'un percepteur d'impôt, notamment à propos de la taxe du kapnikon, s'empressa de traiter avec le chef de l'expédition [4]. A la suite de l'accord conclu, une garnison normande de mille hommes fut installée dans la citadelle de la capitale de l'île.

1. Tafel et Thomas, *op. cit.*, t. I, p. 110. Dans le chrysobulle en faveur des Vénitiens, mars 1148, Manuel dit que l'attaque de Roger a eu lieu : « *dum sublimitas nostra vacaret susceptioni et ducatui earum, que paulo ante per terram imperii nostri transierunt, innumerabilium expeditionum*, etc., » et après que les villes du Péloponèse et de la Grèce et les îles avaient été dégarnies de troupes. Par suite je ne crois pas que l'on doive avec Simonsfeld, *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichte*, t. I, p. 409, placer au printemps 1147 le début des hostilités, l'été me paraît mieux convenir.

2. Tafel et Thomas, *loc. cit.*

3. Nikétas Choniatès, II, 1, p. 97 ; d'après lui la flotte serait partie de Brindisi ; Kinnamos, III, 2, p. 92 ; Romuald de Salerne, *Chronicon*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 424 ; Otton de Freisingen, *Gesta*, I, 33, *ibid.*, t. XX, p. 370. Sur cette expédition des Normands, cf. les vers de Prodromos, *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, pp. 264 et 280.

4. Nikétas Choniatès, *loc. cit.*

Une fois maîtres de Corfou, les Normands reprirent la mer et allèrent occuper Méthone, sur la côte du Péloponèse ; doublant ensuite le cap Malée, ils tentèrent un infructueux coup de main sur Monembasia et réussirent à s'emparer de Nauplie [1]. Poussant plus loin leur croisière, les marins de Roger II ravagèrent les côtes de l'île d'Eubée et pillèrent Négrepont [2] ; d'après certaines sources occidentales, Athènes, elle-même, n'aurait pas été épargnée [3]. Au retour, les Normands débarquèrent des troupes dans l'île de Cerigo et au cap Malée et installèrent des postes fortifiés qui leur permirent de commander le détroit de Cervi [4]. Remontant alors vers le nord, la flotte normande pénétra dans le golfe de Corinthe et les troupes qu'elle débarqua occupèrent la petite ville de Khrisson, au sud de Salon [5].

Les Normands ne se contentèrent pas d'avoir pillé les côtes, ils organisèrent des corps de débarquement qui poussèrent des pointes hardies dans l'intérieur des terres. L'un d'eux réussit à atteindre Thèbes et à s'en emparer. Thèbes était alors un centre industriel important : l'élevage des vers à soie et le tissage des étoffes de luxe, qui constituaient pour toute la région une source de richesses [6], y avaient pris une extension considérable. Les Normands ne se bornèrent pas à piller la ville et à y faire un immense butin, ils emmenèrent en captivité et envoyèrent à Palerme un grand nombre de femmes connaissant la sériciculture ou habiles dans l'art du tissage. L'arrivée de ces captives dans la capitale du royaume normand donna un nouvel essor à l'industrie de la soie, qui y était déjà florissante [7].

Corinthe, qui était alors l'un des principaux marchés de la

1. Nikétas Choniatès, *loc. cit.; Annales Cavenses*, ad. ann. 1147, M. G. H. SS., t. III, p. 192 ; Otton de Freisingen, *Gesta*, I, 33, *ibid.*, t. XX, p. 372 ; cf. *Gesta Henrici II et Riccardi I, ibid.*, t. XXVII, p. 128.
2. Nikétas Choniatès, *loc. cit.* ; Kinnamos III, 2, p. 119 ; Dandolo, *Chronicon*, Muratori, R. I. SS., t. XII, p. 282.
3. *Annales Palidenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 83 ; Otton de Freisingen, *Gesta*, I, 33, *ibid.*, t. XX, p. 370.
4. Nikétas Choniatès, II, 1, p. 98.
5. *Id.*, *loc. cit.* Sur la prise de Thèbes et de Corinthe, cf. Kinnamos, III, 2, p. 92, et 12, p. 119 ; Otton de Freisingen, *loc. cit.*; Dandolo, *loc. cit.*; Romuald de Salerne, *loc. cit.* ; *Continuatio Præmonstrat.*, M. G. H. SS., t. VI, p. 453.
6. Nikétas Choniatès, II, 1, p. 99, cf. Heyd, *op. cit.*, t. I, p. 247.
7. Cf. mon *Histoire de la domination normande*, t. II, pp. 136 et 703.

Grèce, n'eut pas un sort plus heureux que Thèbes. A l'annonce du débarquement des Normands, les marchandises précieuses entassées dans les boutiques furent en grande hâte transportées dans la citadelle, l'Acro-Corinthe, dont la masse énorme dominait la ville. En même temps, toute la population des environs, fuyant devant l'ennemi, venait demander un abri aux murailles de Corinthe. Cet accroissement du nombre des habitants empêcha la résistance de se prolonger, car, au bout de peu de jours, la famine éclata dans la place assiégée et l'on dut ouvrir les portes aux Normands.

La défense de Corinthe paraît, d'ailleurs, avoir été fort mal conduite ; la garnison n'avait pas de chef capable et Nikétas Choniatès raille la faiblesse de Nicéphore Chalouphès qui se trouva assumer toutes les responsabilités. Les Normands firent un butin énorme et emmenèrent de nombreux prisonniers ; ils dépouillèrent également Corinthe des reliques de saint Théodore qu'ils transportèrent à Corfou. Les vainqueurs, en effet, ne s'installèrent pas à Corinthe, et seule Corfou paraît avoir été occupée par eux d'une façon durable, à la suite de la campagne que nous venons de raconter. Après avoir fait escale à Corfou, la flotte normande regagna la Sicile ; les navires de guerre regorgeant de butin, étaient tellement chargés des dépouilles enlevées aux Grecs qu'ils n'avançaient qu'avec peine et paraissaient de lourds vaisseaux marchands [1].

Cette campagne des troupes de Roger II doit être placée dans la seconde moitié de l'année 1147 ; peut-être se prolongea-t-elle jusque dans les premiers mois de 1148. Manuel Comnène, en effet, nous apprend, comme nous l'avons déjà dit, que les premières hostilités eurent lieu au moment du passage des croisés dans ses états, et nous savons par ailleurs que, au début d'octobre, les succès de Roger II étaient connus à Constantinople [2].

Surpris par l'attaque des Normands, Manuel, au moment même où les croisés arrivaient, chercha à s'assurer leur appui contre les

1. Nikétas Choniatès, II, 1, p. 101-102.
2. Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1223 ; Bar Hebræus, *Chronicon*, t. II, p. 341-342, donne sur cette campagne des renseignements erronés ; d'après lui, Roger aurait pris Thèbes, Andrinople et Philippopoli. Il a sans doute confondu l'expédition de Roger avec la seconde croisade. On a vu les difficultés qui avaient marqué le passage des croisés à Andrinople.

troupes de Roger II ; la guerre normande ne dut pas non plus être étrangère à la décision alors prise par le basileus de faire la paix avec le sultan d'Ikonium [1]. La tentative de l'empereur grec pour obtenir que Conrad laissât un certain nombre de chevaliers allemands n'aboutit pas [2] ; avec Louis VII, le basileus ne fut pas plus heureux [3]. Le roi de France repoussa les offres pécuniaires considérables que lui fit Manuel pour le décider à porter secours à l'empire, et, fidèle à son vœu, refusa de se laisser détourner du but de la croisade pour entrer dans les vues particulières du basileus.

Décidé à reprendre Corfou où une garnison normande assez forte était demeurée, désireux également de tirer vengeance de l'audacieuse agression du roi de Sicile en portant la guerre dans ses propres états, Manuel Comnène se tourna vers les Vénitiens et leur demanda de s'allier à lui [4]. La République qui, depuis quelques années, devait voir avec inquiétude les progrès du royaume normand dont la flotte grandissait chaque jour, ne pouvait envisager favorablement l'établissement de Roger II à Corfou, car, par là, celui-ci, maître des deux rives, pouvait commander l'entrée de l'Adriatique ; or, il était indispensable au commerce vénitien que la navigation demeurât libre [5]. Les propositions d'alliance faites par Manuel arrivèrent donc à un moment où les Vénitiens étaient tout disposés à les accueillir favorablement. Dès le mois de septembre 1147, deux ambassadeurs de la République étaient à Constantinople. C'est probablement par leur intervention que fut obtenu le chrysobulle daté du mois d'octobre de cette même année, par lequel Manuel étendait à Chypre et à Rhodes les privilèges commerciaux des marchands vénitiens [6]. Ce premier traité fut

1. Cf. *supra*, pp. 257 et 280.
2. Cf. *supra*, p. 281.
3. Cf. *supra*, p. 304.
4. D'après le diplôme de Manuel, dont nous avons déjà parlé, Tafel et Thomas, *op. cit.*, t. I, p. 124, les Vénitiens auraient d'eux-mêmes proposé à l'empereur de l'aider. L'*Historia ducum Veneticorum*, M. G. H. SS., t. XIV, p. 75, et Dandolo, *Chronicon*, Muratori, R. I. SS., t. XII, p. 282, mentionnent l'envoi d'ambassadeurs à Venise. Cf. sur ces négociations Neumann, *Zur Geschichte der byzantinisch-venetianischen Beziehungen*, dans la *Byz. Zeitschrift*, t. I, p. 366, où sont étudiés les divers actes.
5. Sur l'hostilité de Venise contre les Normands, cf. mon, *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 126.
6. Tafel et Thomas, *op. cit.*, t. I, p. 114-124. L'acte est daté d'octobre 6656

bientôt suivi d'un autre qui fut conclu au mois de mars 1148[1]. Le quartier que les Vénitiens, à la suite de leurs accords avec Alexis et Jean Comnène, possédaient à Constantinople, entre la porte des Drongaires[2] et l'échelle Hébraikè[3], était devenu trop petit ; aussi, Venise obtint-elle un nouveau terrain, du côté de la porte des Drongaires[4]. En outre, Manuel accorda aux Vénitiens la jouissance d'un quatrième quai, en plus des trois qui leur avaient déjà été concédés. En échange, la République mit à la disposition de l'empereur grec sa flotte jusqu'à la fin du mois de septembre 1148[5], et ordonna à tous les Vénitiens que leurs affaires avaient appelés dans l'empire de rejoindre l'armée[6].

Tandis que se poursuivaient ces négociations, Manuel faisait avec une activité fiévreuse de grands préparatifs militaires. L'armée de terre, dont les contingents atteignaient plusieurs dizaines de milliers d'hommes, vit ses rangs grossis par les troupes d'Asie que le basileus, profitant de la trève conclue avec Macoud, rappela en Europe[7]. La flotte, qui fut alors réunie, aurait compris, au dire de Kinnamos, cinq cents trirèmes et mille navires de transport[8]. Plus modéré dans ses évaluations, Nikétas Choniatès l'évalue seulement à mille vaisseaux[9].

C'est seulement, au printemps 1148, que les préparatifs de l'expédition projetée durent être terminés. Nous savons, en effet, par un acte de février 1148, qu'à ce moment encore l'empereur se préparait à la guerre « contre le dragon de l'occident, l'ennemi commun des chrétiens qui détient injustement la Sicile » ; pour

indiction XI, soit octobre 1147, n. s. Heyd, *op. cit.*, t. I, p. 200, n'a pas fait la correction de la date et place le traité en octobre 1148.

1. Le chrysobulle est édité dans Tafel et Thomas, *op. cit.*, t. I, p. 109 et dans Zachariæ a Lingenthal, *Jus græco-romanum*, t. III, p. 525.

2. La porte des Drongaires ou Vigla est à identifier avec la porte Odoun Kapan Kapoussi, cf. Van Millingen, *Byzantine Constantinople*, Londres, 1899, p. 214.

3. La porte Hebraikè est, sans doute, à identifier avec l'actuelle Balouk Bazaar Kapoussi, cf. Van Millingen, *op. cit.*, p. 217 et plan, p. 18-19.

4. Tafel et Thomas, *op. cit.*, t. I, p. 110-112.

5. *Id.*, p. 110 : « *Usque ad complementum totius mensis septembris futuri cum deo indictionis duodecime.* »

6. *Historia ducum venet.*, M. G. H. SS., t. XIV, p. 75 ; Dandolo, *Chronicon*, Muratori, R. I. SS., t. XII, p. 281.

7. Nikétas Choniatès, II, 2, p. 102.

8. Kinnamos, III, 2, p. 92.

9. Nikétas Choniatès, II, 2, p. 102-103.

combattre ce nouvel Amalek, Manuel sollicitait l'appui du clergé orthodoxe [1]. Le retard apporté à tirer vengeance des attaques de Roger II s'explique facilement par le fait de la croisade qui avait occupé l'armée byzantine jusqu'à l'hiver. Manuel semblait d'ailleurs croire qu'en quelques mois tout serait terminé puisque, en mars 1148, il engageait la flotte vénitienne seulement jusqu'à la fin de septembre de cette même année.

Tandis que le grand domestique Jean Axouch prenait lui-même le commandement de l'armée de terre, le beau-frère de Manuel, Etienne Kontostéphanos, se trouva par ses fonctions de grand duc appelé à diriger les opérations maritimes. L'empereur comptait d'ailleurs rejoindre bientôt l'armée et en prendre lui-même la direction générale [2].

La campagne projetée pour chasser les Normands du territoire grec ne constituait que la première partie du plan dont Manuel se proposait la réalisation ; l'empereur comptait, en effet, après avoir repris Corfou, porter la guerre en territoire ennemi et entreprendre de restaurer la puissance byzantine en Italie. Nous verrons que, pendant de longues années, la conquête des provinces italiennes jadis possédées par l'empire grec sera l'un des buts que se proposera la politique du basileus ; or, c'est en 1148 que, pour la première fois, apparaissent avec netteté les vues de Manuel à ce sujet : les longues négociations diplomatiques auxquelles les affaires italiennes avaient jusque-là donné lieu entre les deux empereurs nous sont si mal connues que nous n'en pouvons savoir l'objet avec certitude, et c'est seulement à partir du siège de Corfou que se précise la politique byzantine.

L'expédition si soigneusement organisée, pour le printemps de 1148, ne devait pas avoir lieu. Tandis que l'armée se dirigeait vers la côte de l'Adriatique et que la flotte mettait à la voile, l'empereur fut informé que des bandes de Coumans venaient de franchir le Danube et s'étaient répandues en territoire grec [3]. D'après Kinnamos, Manuel aurait reçu cette nouvelle à Philippopoli, tandis

1. Chrysobulle de Manuel, ed. Zachariæ a Lingenthal, *Jus græco-romanum*, t. III, p. 443.
2. Nikétas Choniatès, II, 2, p. 103 ; il résulte de Kinnamos, III, 2 et 3, p. 92, que Manuel se rendait à l'armée quand il fut arrêté à Philippopoli.
3. Kinnamos, III, 3, p. 93 ; Nikétas Choniatès, II, 2, p. 103. Tous deux parlent des Scythes ; il pourrait donc être question des Petchénègues, mais une variante

qu'il rejoignait l'armée envoyée contre Corfou [1]. Vraisemblablement, le chroniqueur a fait ici erreur, car, on ne conçoit guère comment pour gagner la côte de l'Adriatique le basileus aurait passé par Philippopoli. On est, semble-t-il, en droit de supposer que Manuel s'est plutôt rendu dans cette ville quand il fut informé de l'invasion des Coumans. Au milieu des préoccupations que lui avaient données la croisade et l'attaque des Normands, Manuel avait quelque peu négligé le soin de la défense de la frontière du nord et les Coumans avaient pu sans difficulté pénétrer sur le territoire de l'empire et ravager la région voisine du Balkan. Nous ne savons pas jusqu'où ils se répandirent et ne connaissons qu'une seule des places qu'ils prirent, à savoir Demnitzikos [2].

Renonçant momentanément à aller assiéger Corfou, Manuel à la tête de quelques troupes se porta sur le Danube, tandis qu'une partie de la flotte recevait l'ordre de se rendre à Anchiale pour remonter ensuite le fleuve et couper la retraite aux bandes des Coumans [3].

Les barbares, qui venaient de passer la frontière, se déplaçaient avec une si grande rapidité qu'il était presque impossible de les joindre. Chaque soldat avait dix ou douze chevaux qu'il enfourchait tour à tour, et réussissait ainsi à faire une étape cinq ou six fois plus longue que celle que la cavalerie ordinaire pouvait fournir. La mobilité des escadrons Coumans était telle qu'à l'aller on ne pouvait songer à les atteindre ; c'est seulement au retour, alors que leur marche était ralentie par le butin dont ils étaient chargés, que l'on avait quelque chance de les joindre [4].

Manuel se proposa comme objectif de couper la retraite aux ennemis, mais, tandis que sur les bords du Danube il attendait sa

de Nikétas nomme les Coumans, ce qui est plus vraisemblable étant donnée la destruction des tribus Petchénègues par Jean Comnène.

1. D'après Nikétas Choniatès, *loc. cit.*, Manuel serait venu à Philippopoli après avoir battu les Coumans.

2. Kinnamos, *loc. cit.;* Vasilievskij, *Iz istorij Vizantij v XII viékié*, dans *Slavanskij sbornik*, t. II, Saint-Pétersbourg, 1877, p. 221, note 13, propose d'identifier cette localité avec Zimnitza sur le Danube. Nikétas Choniatès, *loc. cit.*, indique que les Coumans ont atteint le Balkan.

3. Kinnamos, III, 3, p. 93.

4. On a quelques détails sur les Coumans dans Eustathios de Thessalonique, *Opuscula*, éd. Tafel, p. 49 ; dans Robert de Clari, éd. Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, Berlin, 1873, p. 52, et Nikétas Choniatès, II, 7, p. 123.

flotte, la nouvelle lui parvint que les Coumans venaient de nouveau de franchir le fleuve et rentraient dans leur pays. Sans hésiter, le basileus se décida à leur donner la chasse. A l'aide de ces barques primitives taillées dans un tronc d'arbre qui étaient en usage sur le Danube, il passa le fleuve avec cinq cents cavaliers et se lança à la poursuite de l'ennemi, qui se croyait en sûreté une fois le Danube traversé. Arrêté par deux fleuves, Manuel dut renvoyer chercher des barques sur les bords du Danube [1]. Pendant ce temps, les Coumans avaient pris une grande avance, car eux n'avaient point été retardés par les rivières à franchir; avec des sacs remplis de paille et de foin, ils fabriquaient des radeaux et se faisaient ensuite remorquer par leurs chevaux à la queue desquels ils s'accrochaient. La sécurité dans laquelle se trouvait l'ennemi permit à Manuel de le joindre, près d'Ursitscheni et de tomber sur lui à l'improviste. Dans une escarmouche, où l'empereur se distingua, les Coumans perdirent une centaine d'hommes; même un de leurs chefs, Lazare, tomba aux mains des Byzantins, mais, la plupart, grâce à la rapidité de leurs chevaux, réussirent à gagner la montagne [2].

Les Coumans châtiés, Manuel Comnène revint à Philippopoli [3], comptant pouvoir, avant la fin de l'année, commencer le siège de Corfou. Il rejoignit l'armée au point fixé pour l'embarquement des troupes [4]. La flotte avait quitté Byzance, au printemps; peut-être envoya-t-elle des vaisseaux pour prendre part à l'expédition contre les Coumans; en tout cas, elle arriva en retard au rendez-vous fixé et ne parut qu'à l'automne sur la côte de l'Adriatique [5]. L'empereur s'embarqua et l'armée s'apprêtait à passer à Corfou quand des vents contraires amenèrent la modification du plan primitif. On décida donc que l'armée de terre hivernerait à Eski Sagra [6]. Seule

1. Vasilievskij, *op. cit.*, p. 222, note 16, propose de corriger la phrase de Kinnamos, III, 3, p. 94 : ἐπὶ τὸ ὄρος τένου ὅρμον ἦλθον, en : ἐπὶ τὸν Ὀροστένου ὅρμον ἦλθον; il s'agirait alors d'Ursitscheni, et les deux fleuves seraient l'Ardjisch et la Dimbovitza, affluent et sous-affluent du Danube.

2. Kinnamos, III, 3, p. 94; Nikétas Choniatès, II, 2, p. 104.

3. Nikétas Choniatès, *loc. cit.*

4. Kinnamos, III, 4, p. 96.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.* Je ne partage pas l'opinion de Bernhardi, *op. cit.*, p. 682, note, d'après lequel Manuel aurait simplement attendu à Berrohé la fin de la tempête ; διαχείμαζε a le sens d'hiverner.

la flotte byzantine se joignit à la flotte vénitienne pour commencer le siège [1].

Pendant que l'armée campait à Eski Sagra, Manuel reçut la visite de son beau-frère qui revenait de la croisade. Le 8 septembre 1148, Conrad s'était embarqué à Acre [2], et, soit par crainte de tomber aux mains des marins du roi de Sicile [3], soit pour tenir sa promesse, il se résolut à traverser au retour l'empire grec et vint débarquer à Salonique [4]. Nous ignorons si Manuel vint dans cette ville au-devant de Conrad ou si celui-ci alla trouver le basileus à Eski-Sagra. Les deux empereurs gagnèrent Constantinople où ils passèrent ensemble les fêtes de Noël [5]. Ce séjour à Constantinople fut vraisemblablement marqué par la célébration du mariage du duc Henri d'Autriche avec la princesse Théodora [6]. On commença aussi des pourparlers relatifs à l'union d'Henri, fils de Conrad, avec une parente de Manuel [7]. Ces alliances de familles accomplies ou projetées n'étaient que la conséquence de l'alliance politique qui, à ce moment, fut conclue entre les deux empires.

Manuel recueillit alors le fruit de sa conduite envers Conrad et réussit à assurer l'appui de celui-ci à sa politique anti-normande. Pendant le séjour à Constantinople des deux empereurs, un traité fut, en effet, signé qui donnait au basileus dans sa lutte contre Roger II l'aide des forces allemandes. Par cette convention

1. D'après Nikétas Choniatès, *loc. cit.*, l'empereur se serait rendu à Corfou, aussitôt après sa campagne contre les Coumans; ceci est inexact, puisque pendant l'hiver 1148-1149 Manuel eut une entrevue avec Conrad soit à Berrohé, soit à Salonique. Kinnamos, *loc. cit.*, paraît indiquer que seule l'armée de terre hiverna et que la flotte avec Kontostéphanos alla assiéger Corfou malgré la mauvaise saison. Il est, d'ailleurs, probable que des renforts passèrent à Corfou, pendant l'hiver 1149; cela me paraît résulter de la nomination d'Axouch au commandement des forces maritimes, cf. *infra*, p. 329. Dandolo, *Chronicon*, Muratori, R. I. SS., t. XII, p. 282, place l'envoi de la flotte vénitienne en 1148; celle-ci arriva d'ailleurs en retard à cause de la maladie du doge.

2. Lettre de Conrad à Wibald, dans Wibald, *Epistolæ*, n° 144, p. 225; Otton de Freisingen, *Gesta*, I, 59, M. G. H. SS., t. XX, p. 385.

3. *Historia pontificalis*, M. G. H. SS., t. XX, p. 526.

4. Kinnamos, II, 19, p. 87; Otton de Freisingen, *Gesta*, I, 59, M. G. H. SS., t. XX, p. 385.

5. *Annales Magdeburgenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 188.

6. Cf. *supra*, p. 308. Prodromos a célébré ce mariage, cf. Neumann, *op. cit.*, p. 65, et Miller, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. grecs*, t. II, pp. 768 et 772.

7. Lettre de Conrad à Irène, dans Wibald, *Epistolæ*, n° 243, p. 365. La date exacte de ces pourparlers n'est pas indiquée; ils ont eu lieu dans une entrevue entre Conrad et Manuel.

les deux souverains s'engageaient solennellement à attaquer le roi de Sicile, pendant l'année 1149 ; deux empêchements furent seuls admis comme devant fournir une légitime excuse : une maladie grave ou le risque de perdre la couronne ; encore, fut-il stipulé que, si l'un ou l'autre de ces deux cas se produisait, le traité conserverait toute sa valeur et que l'expédition serait simplement remise à une date ultérieure [1]. Un passage de Kinnamos paraît indiquer que la question du partage des futures conquêtes à faire aux dépens du roi de Sicile fut réglée à l'avance. Le basileus devait, en exécution d'une promesse de Conrad faite à une date qui nous est inconnue, conserver la Pouille et la Calabre, comme dot de l'impératrice Irène [2]. Cette promesse fut ratifiée par les principaux seigneurs qui accompagnaient l'empereur allemand [3]. Il est intéressant de constater ici le sens politique que révèle la concession territoriale faite par Conrad. L'empereur se rendait compte que pour triompher de la puissance normande, qui, depuis vingt ans, avait singulièrement grandi, il avait besoin du concours des forces byzantines. Au lieu de vouer à un échec quasi certain l'intervention des forces impériales en maintenant dans leur intégrité les prétentions de l'empire allemand sur l'Italie méridionale, Conrad, et il faut l'en louer, comprit que le basileus serait un allié utile auquel il était bon de faire quelques concessions puisqu'il ne se contentait plus, comme ses prédécesseurs Alexis et Jean Comnène, de payer l'empereur germanique pour combattre les Normands.

Ainsi, au moment où Conrad quitta Constantinople (février 1149) [4] la situation des deux empires était redevenue telle qu'elle

1. Lettre de Conrad à Irène, dans Wibald, *Epistolæ*, n° 243, p. 363 : *Annales Palidenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 83 ; Wibald, *Epistolæ*, n° 198, p. 316 et n° 252, p. 377 ; *Continuatio Præmonstr.*, M. G. H. SS., t. VI, p. 454, d'après cette source, la flotte normande aurait été commandée par Georges d'Antioche.

2. Kinnamos, II, 19, p. 87, emploie le mot Italie pour désigner les pays qui appartiendront à Manuel ; ce mot doit s'appliquer seulement à la Pouille et à la Calabre, cf. Kap. Herr, *Die abendländische Politik Kaiser Manuels*, Strasbourg, 1881, p. 32, et Schipa, *Le « Italia » del medio evo*, dans l'*Archivio storico per le provincie napoletane* (1895), t. XX, p. 315.

3. Kinnamos, *loc. cit.*, parle de la ratification par le seul Frédéric de Souabe, cf. également *id.*, IV, 1, p. 134. A ce moment, il n'y avait aucune raison pour que celui-ci ratifiât l'engagement de Conrad et non les autres seigneurs, cf. Bernhardi, *op. cit.*, p. 682, note 45, et Simonsfeld (H.), *Jahrbücher des deutschen Reiches unter Friedrich I*, Leipsig, 1908, t. I, p. 14.

4. *Annales Magdeburgenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 188.

était lorsque la prédication de la croisade était venue entraver la politique de Manuel Comnène. Celui-ci pouvait, au début de 1149, espérer que Conrad allait cette année même descendre en Italie et qu'ainsi le châtiment de l'audacieuse agression des Normands ne serait pas plus longtemps différé[1].

L'important pour Manuel était d'en finir avec Corfou, car, sitôt cette place prise, l'armée passerait en Italie pour y opérer sa jonction avec Conrad. Or, les nouvelles reçues étaient déplorables. Le siège de Corfou avait été commencé avec les troupes dont il disposait par le grand duc Etienne Kontostéphanos [2]. Les forces militaires que celui-ci avait amenées avaient été débarquées ainsi que les soldats vénitiens. Pour éviter tout incident entre les alliés, on eut soin de séparer le camp des Vénitiens et celui des Grecs [3].

Corfou, située sur une hauteur et dominée par une citadelle dont la position était très forte, était très difficile à assiéger, car c'est à peine si les machines de guerre des Byzantins étaient assez puissantes pour lancer leurs projectiles jusqu'à la hauteur de la ville ; au contraire, les machines des assiégés, dominant le camp des Grecs, y faisaient de grands ravages [4]. En vain, au début des hostilités, le grand duc avait-il offert aux Normands de capituler, ses propositions avaient été repoussées [5]. Pendant trois mois, le siège se prolongea sans succès [6] ; à la fin, Kontostéphanos résolut de faire l'escalade des murs à l'aide d'une tour roulante [7] ; au cours de cette tentative, une pierre tua le grand duc et la nouvelle de sa

1. Frédéric de Souabe fut envoyé en avant par Conrad qui revint par l'Illyrie et la Dalmatie, Otton de Freisingen, *Gesta*, I, 59, M. G. H. SS., t. XX, p. 385 ; cf. Bernhardi, *op. cit.*, p. 753. Les nouvelles que l'empereur reçut à Aquila l'obligèrent à abandonner le projet de descente en Italie, lettre de Conrad à Irène, Wibald, *Epistolæ*, n° 243, p. 364.

2. Nikétas Choniatès, II, 2, p. 104, indique le rôle important joué par la flotte.

3. *Id.*, II, 5, p. 113. Le marché était situé entre les deux camps.

4. *Id.*, II, 2, p. 104.

5. D'après Nikétas Choniatès, *loc. cit.*, cette proposition aurait été faite par l'empereur, mais nous avons vu que Nikétas faisait erreur en ce qui concerne l'époque de l'arrivée de Manuel devant Corfou.

6. *Id.*, II, 3, p. 109.

7. Kinnamos, III, 4, p. 97. Il faut entendre par « l'échelle » dont il parle une sorte de tour roulante analogue à celle que décrit Nikétas Choniatès, II, 3, p. 109.

mort arrêta l'élan de ses soldats qui avaient déjà réussi à passer de la tour sur les murailles [1].

En apprenant la mort de Kontostéphanos, Manuel désigna le grand domestique Axouch pour prendre le commandement de la flotte, sans toutefois lui accorder le titre de grand duc [2]. Le siège se poursuivait donc avec ce nouveau chef, quand un incident vint mettre aux prises Vénitiens et Byzantins. Entre les camps des assiégeants se tenait un marché où les soldats des deux nations se rencontraient [3]. Un jour, une dispute, commencée par des railleries, dégénéra en rixe et bientôt on vit les soldats vénitiens et grecs accourir au secours des leurs. La mêlée en peu de temps devint générale et c'est en vain que les officiers intervinrent pour rétablir l'ordre. Le commandant en chef en particulier, pendant un moment, s'était efforcé d'arrêter ses soldats, mais, quand il vit que les Vénitiens profitaient de leur supériorité pour massacrer les Grecs, il donna l'ordre à sa garde d'intervenir; en quelques instants la situation changea et bientôt les Byzantins reprenaient l'avantage. Obligés de rentrer dans leur camp, les Vénitiens mirent leurs vaisseaux à la mer et firent voile vers une petite île, située en face de Corfou, sans doute, l'île de Vido [4]. Là, étaient à l'ancre les vaisseaux grecs, les Vénitiens y mirent le feu et s'emparèrent de la galère impériale. Celle-ci leur servit peu après pour une mascarade. Après avoir tendu avec des étoffes de pourpre la partie du bâtiment où se trouvaient les appartements du basileus, les Vénitiens s'amusèrent à parodier les cérémonies de la cour de Byzance et rendirent les honneurs impériaux à un nègre auquel ils firent tenir le rôle de Manuel. Pour comprendre l'intention des organisateurs de la mascarade il faut se rappeler que l'empereur avait le teint très foncé [5]. Manuel devait garder longtemps rancune aux Vénitiens des moqueries dont il avait été l'objet et, quand il le

1. Nikétas Choniatès, II, 2, p. 105; Kinnamos, III, 4, p. 97; Kontostéphanos mourut le troisième mois du siège, sans doute, au début de 1149.

2. Nikétas Choniatès, II, 3, p. 109; Kinnamos, III, 5, p. 98, ne donne pas le nom d'Axouch. Une pièce de vers de Prodromos confirme que Manuel était sur le continent lors de la mort de Kontostéphanos, Papadimitriou, *op. cit.*, p. 353.

3. Nikétas Choniatès, II, 5, p. 113.

4. *Ibid.* et Kinnamos, III, 5, p. 98, qui ne donne aucun détail.

5. Eustathios de Thessalonique, *Opuscula*, ed. Tafel, p. 201; Nikétas Choniatès, I, 1, p. 64.

put, il leur fit payer cher les railleries qu'ils s'étaient permises contre sa personne.

Toutefois, quand il connut les événements dont le camp de Corfou avait été le théâtre l'empereur différa sa vengeance. A ce moment, en effet, le concours de la flotte vénitienne lui était trop nécessaire pour qu'il se décidât à rompre avec la République. L'affaire fut donc arrangée ; les navires vénitiens vinrent reprendre leur place au mouillage devant Corfou et Manuel lui-même se rendit dans l'île pour prendre la direction de l'armée [1].

Sous l'impulsion du basileus, les opérations du siège furent poussées avec une nouvelle vigueur. A l'aide d'une immense tour roulante, une seconde tentative fut faite pour permettre à un corps de quatre cents hommes d'élite, commandés par les quatre frères d'Aulps et Poupakés, d'occuper un des murs. Cette fois encore les Byzantins furent repoussés, et leur tour, mise en pièce par les projectiles des machines ennemies, s'écroula, écrasant sous ses débris les hommes qui y avaient pris place. Seul Poupakés réussit à sauter sur le mur et à regagner le camp byzantin, après avoir dû se frayer un passage à travers l'ennemi.

Tandis que l'empereur demeurait devant Corfou, le roi de Sicile ne restait pas inactif et, au printemps 1149, il envoya sa flotte, sous les ordres de Georges d'Antioche, ravager les côtes de la Grèce. Par cette diversion Roger II espérait obliger Manuel à lever le siège, mais il ne réussit point à atteindre ce but. Le basileus se borna à envoyer, sous les ordres de Chouroupès, une partie de ses vaisseaux surveiller les Normands et maintint le blocus de Corfou avec les navires qui lui restaient [2]. Les flottes grecque et vénitienne se dirigèrent vers la côte méridionale du Péloponèse et rencontrèrent à la hauteur du cap Malée l'escadre normande à laquelle elles infligèrent une défaite sans grande importance, semble-t-il.

Cette bataille navale fut marquée par un incident curieux qui eut, en France, comme en Italie, un grand retentissement. Alors

1. Manuel ne dut aller à Corfou qu'au printemps, car. en mars 1149, il était à Dobrochoubitza près de Salonique. Cf. Papadopoulos Kérameus, Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας, t. IV, p. 240.

2. Chouroupès était vestiarite, Kinnamos, II, 6, p. 44 ; cf. Kodinos, *De officiis*, 5.

qu'elle cinglait vers les côtes de la Grèce la flotte sicilienne rencontra le vaisseau sur lequel Louis VII revenait de Terre-Sainte. Le roi de France monta à bord de l'un des vaisseaux normands ; tandis qu'il s'y trouvait, la flotte grecque vint attaquer les Normands ; il s'en fallut de peu que le roi ne fut fait prisonnier. Louis VII fit arborer l'étendard d'allié des Grecs et réussit à s'enfuir, mais la plupart de ses compagnons furent pris et lui-même perdit tous ses bagages[1]. Ce ne fut qu'au bout d'un certain temps que Manuel donna l'ordre de remettre en liberté les captifs français et se décida à rendre à Louis VII ce qui lui avait été enlevé[2].

Une source d'origine vénitienne qui attribue à la flotte de Venise tout l'honneur de cette journée me paraît exagérer l'importance du succès remporté par les Byzantins[3]. D'après elle, quarante vaisseaux normands auraient été pris, d'autres coulés, et c'est à grand'peine que le reste de l'escadre aurait regagné les états de Roger. Ces renseignements ne paraissent pas exacts. Nous savons, en effet, que quarante navires normands parvinrent jusqu'à la hauteur de Constantinople. Les marins siciliens atteignirent Damalis, où ils tentèrent de débarquer ; ils furent repoussés et tout le dégât qu'ils causèrent se borna au pillage de quelques-unes des villas de la côte asiatique du Bosphore ; en outre, par bravade, ils auraient, en passant, décoché quelques flèches contre le palais impérial. En revenant de Constantinople, l'escadre normande aurait, d'après une autre source, subi un nouvel échec et aurait perdu dix-neuf vaisseaux, à la suite d'une attaque de la flotte gréco-vénitienne[4]. Sur ce combat, les renseignements nous font défaut ; peut-être, convient-il de l'identifier

1. Cf. *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 259-260.
2. *Continuatio Præmonstr.*, M. G. H. SS., t. VI, p. 454 ; *Historia pontificalis*, M. G. H. SS., t. XX, p. 534 ; Kinnamos, II, 19, pp. 87-88. Dandolo, *Chronicon*, Muratori, R. I. SS., t. XII, p. 282 ; *Historia ducum veneticorum* M. G. H. SS., t. XIV, 75 : Vincent de Beauvais, *Speculum historiale*, XXVII, 126, et Ibn el Athir, *El Kamel Altevarykh*, dans *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. I, p. 477 : cf. Du Cange, *Dissertation sur l'histoire de saint Louis*. Une charte fausse de Roger II où cet événement est mentionné est publiée dans Mugnos, *Theatro geneal. delle famiglie di Sicilia*, l. IV, cf. *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 259, et Du Cange, *loc. cit.*
3. *Historia ducum veneticorum*, *loc. cit.*
4. Dandolo, *loc. cit.*

avec celui dont parle Kinnamos[1]. Suivant celui-ci, la flotte normande, après son apparition devant Constantinople, regagnait la Sicile, quand elle rencontra les vaisseaux byzantins qui transportaient dans la capitale le produit des impôts de l'île de Chypre. Attaquer les Grecs fut pour les Normands l'affaire d'un instant, mais l'affaire ne tourna pas à leur avantage, car ils furent vaincus et éprouvèrent des pertes si importantes qu'un petit nombre de leurs navires purent regagner les ports de la Sicile[2].

Louis VII étant arrivé en Calabre, le 29 juillet 1149, nous pouvons placer très exactement en juin et juillet les divers combats que nous venons de raconter[3]. Bien qu'infructueuse cette expédition des Normands contre les côtes de l'empire grec n'en est pas moins importante à signaler, car c'est la première fois qu'une flotte normande réussit à pénétrer dans les eaux de Constantinople.

Victorieuse des Normands, la flotte revint devant Corfou où Manuel était toujours occupé à diriger les opérations du siège qui n'avançaient pas, car la situation naturelle de la ville lui avait permis de braver jusque-là toutes les attaques[4]. Pour en finir avec la résistance de la place, le basileus ne pouvait plus compter que sur la famine ou la trahison. Il semble bien que ce dernier moyen ne fut pas négligé car la conduite du commandant de la garnison, le châtelain Théodore, ne paraît pas avoir été absolument nette de tout soupçon lorsque, pendant l'été 1149, il ouvrit au basileus les portes de la ville. En effet, après avoir négocié la reddition de la place et obtenu que la garnison pût se retirer avec armes et bagages, Théodore passa au service de Manuel[5]. Peut-être aussi, les divisions, qui existaient entre les habitants de

1. Kinnamos, III, 5, p. 101, et II, 19, p. 87, où les deux combats sont distingués.

2. Kinnamos, III, 5, p. 101. C'est, sans doute, à cette attaque de la flotte normande contre Constantinople que font allusion les vers de Prodromos, *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 755-756 ; cf. Neumann, *op. cit.*, p. 64 ; Papadimitriou, *op. cit.*, *Viz. Vremennik*, t. V, p. 111, croit qu'il s'agit des évènements de 1152. Une autre pièce de Prodromos, *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 747, fait allusion à un combat naval entre Grecs et Normands.

3. Lettre de Louis VII à Suger, R. H. G., t. XV, p. 518-519.

4. Dandolo, *Chronicon*, Muratori, R. I. SS., t. XII, p. 283, donne un rôle prépondérant aux Vénitiens dans les derniers temps du siège.

5. Nikétas Choniatès, II, 5, p. 117-118.

la ville et avaient joué un rôle important, lors de l'arrivée des Normands, ne furent-elles pas non plus étrangères au rétablissement de l'autorité impériale.

Une fois la ville rendue, Manuel y pénétra et y installa une garnison de troupes auxiliaires composées de Français[1]. L'empereur paraît avoir pris des mesures de rigueur contre le parti qui avait livré Corfou à l'ennemi. Les Nus, d'après Nikétas Choniatès, auraient perdu toute espèce de liberté[2]. Une tradition, qui viendrait à l'appui du témoignage du chroniqueur, rapporte que le basileus à la suite de sa victoire récompensa les nobles qui lui avaient été fidèles en partageant entre eux tout le territoire de l'île [3].

Dès que les Normands eurent été chassés de Corfou, Manuel entreprit pour châtier l'audace du roi de Sicile de porter la guerre en Italie. Le plan dont le basileus allait tenter la réalisation avait été combiné avec Conrad et c'est pour rejoindre en Italie l'armée de celui-ci que l'on projetait, à Byzance, d'envoyer les troupes grecques au delà de l'Adriatique. De Corfou, Manuel s'était rendu à Avlona d'où il comptait gagner l'Italie. Il y fut retenu par le gros temps qui par deux fois empêcha l'armée de traverser[4]. Sur ces entrefaites, le basileus fut informé que les Serbes venaient de se révolter ; il décida, à cette nouvelle, de demeurer sur le continent pour se porter contre ses vassaux rebelles, mais ne renonça point pour cela à tenir ses engagements vis-à-vis de Conrad. Le grand domestique Axouch reçut le commandement de l'armée qui était destinée à aller combattre Roger II. Axouch, qui avait pour instructions d'aller débarquer à Ancône, ne réussit pas à

1. Nikétas Choniatès, II, 5, p. 118. D'après lui, Manuel mit une garnison de Germains ; ce mot ne désigne pas les Allemands, puisque, à propos de Conrad, Nikétas, I, 4, p. 80, parle de la multitude τῶν Ἀλαμανῶν. Chez Kinnamos, II, 18, p. 85, le mot Germains désigne les Français par opposition aux Allemands. Par les Français laissés à Corfou faut-il entendre des Normands au service de l'empire ? Cela me paraît probable.

2. Nikétas Choniatès, II, 1, p. 97, me paraît indiquer que cette perte de la liberté fut la conséquence de la trahison des Nus.

3. Cf. Marmora, *Storia di Corfu*, Venise, 1672, pp. 203-204. Une lettre, attribuée par Baronius, *Annales ecclesiastici*, ad ann. 1176, n° XXIV, à Georges de Corfou indiquerait que Corfou fut alors donnée à une sœur de Manuel, mais on a montré que ce document se rapportait au XIIIe siècle, cf. Kurtz, *op. cit.*, *Byz. Zeitschrift*, t. XV, p. 607.

4. Nikétas Choniatès, II, 6, p. 118-119 ; Kinnamos, III, 5 et 6, p. 101-102.

accomplir la mission dont il était chargé, car, s'étant avancé jusqu'au fleuve Boosès, il ordonna la retraite. Il faut vraisemblablement identifier le Boosès avec la Viosa (Vovûssa), qui se jette dans l'Adriatique, un peu au nord d'Avlona ; on voit donc, par là, que l'inaction du grand domestique fut à peu près complète[1]. Axouch, d'après Kinnamos, aurait été totalement dépourvu d'expérience pour la guerre maritime et aurait ainsi amené l'échec de l'expédition dont il avait le commandement. Il semble cependant que l'on doive attribuer à une autre cause l'inaction du grand domestique. Venise voyait avec inquiétude les projets de l'empereur grec sur l'Italie se préciser. Tenant avant tout à assurer la liberté de son commerce dans l'Adriatique, elle s'inquiétait de voir les tentatives de Manuel qui, en cas de réussite, auraient donné à l'empire grec les deux rives de la mer et de même qu'elle avait été hostile à l'occupation de Corfou par les Normands, de même elle ne voulait pas que les Byzantins s'installassent dans l'Italie méridionale. Kinnamos fait allusion à cette opposition des Vénitiens aux projets du basileus et il n'est pas douteux que ce soit leurs intrigues qui aient fait renoncer Axouch à son projet de débarquement en Italie. Il semble que leur tactique fut de traîner les choses en longueur jusqu'au moment où vers l'équinoxe d'automne le gros temps détruisit une partie de la flotte. L'escadre byzantine revint à Constantinople pendant l'hiver 1150[2].

La révolte des Serbes qui avait immobilisé si opportunément le basileus était due aux manœuvres du roi de Sicile. Directement menacé par l'union des deux empires, Roger II avait tenté par tous les moyens d'empêcher l'alliance de Conrad et de Manuel de sortir ses effets; pour arriver à ses fins le roi de Sicile déploya une activité remarquable et réussit à trouver en Europe de puissants soutiens qui lui permirent d'immobiliser Conrad et Manuel[3]. Grâce à l'argent sicilien le frère d'Henri le Superbe, Welf, put organiser contre Conrad une ligue où entrèrent de nombreux princes

1. Kinnamos, *loc. cit.* ; Kap-Herr, *op. cit.*, p. 44, 50, note 2, et p. 135, me paraît avoir attaché une importance exagérée à cette expédition d'Axouch, puisque en réalité il n'y a pas eu de tentative directe sur Ancône. En envoyant des troupes en Italie, Manuel ne faisait qu'exécuter le traité conclu avec Conrad.

2. Kinnamos, III, 9, p. 113.

3. Cf. mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 146.

allemands ; en présence de la situation ainsi créée, Conrad dut renoncer à descendre en Italie comme il se l'était proposé. Quant à Manuel, au même moment, grâce aux intrigues du roi de Sicile, il se trouva aux prises avec les Serbes soutenus par les Hongrois et dut lui aussi renoncer à porter la guerre en Italie [1]. Nous parlons plus loin de la lutte de Manuel contre les Serbes et les Hongrois, nous nous bornons à indiquer ici la place qu'occupent ces évènements dans l'histoire générale de la politique byzantine.

A cette époque, en effet, la rivalité de Manuel Comnène et du roi de Sicile joue un rôle capital dans la politique européenne. Menacé par l'union des deux empires, Roger II ne se contenta pas de susciter à chacun des deux empereurs de graves embarras dans leurs propres états, mais, encore, essaya de ruiner leur alliance et de tourner contre l'empire grec toutes les forces de l'Europe chrétienne. Pour atteindre ce but, il entreprit une campagne diplomatique fort habile ; de son côté, Manuel Comnène tenta de déjouer les intrigues de Roger II et dans cette lutte, qui remplit plusieurs années, les deux partenaires surent témoigner d'une égale maîtrise.

L'échec de la seconde croisade avait eu dans toute l'Europe un douloureux retentissement. Dû pour la plus grande partie à l'indiscipline des soldats, aux rivalités, à l'égoïsme des chefs et au manque d'organisation, l'insuccès de l'expédition n'en fut pas moins attribué aux Grecs auxquels on prêta tous les torts et Manuel fut regardé comme l'auteur responsable de tous les maux qui avaient frappé les croisés [2]. Aussi la nouvelle qu'un traité d'alliance avait été conclu entre Conrad et Manuel fut-elle fort mal accueillie par le pape Eugène III. Non seulement, celui-ci était mécontent de l'attitude de Manuel envers les croisés, mais, encore, il craignait que l'accord des deux empereurs ne modifiât au détriment de la papauté l'équilibre politique de la Péninsule.

Le roi de France, Louis VII, n'avait aucune bienveillance à l'égard du basileus de Constantinople et, à son retour de la croisade, il devait être particulièrement irrité de l'agression dont avait

1. Kinnamos, III, 6, p. 101, indique clairement le rapport entre l'expédition de Sicile et l'attaque des Serbes et des Hongrois.
2. Cf. la pièce de vers publiée dans Martène, *Amplissima collectio*, t. V, p. 540 et sq.

été l'objet le vaisseau qui le portait, car, à ce moment, les divers personnages de sa suite et ses bagages étaient, sans doute, encore aux mains des Grecs.

Très habilement Roger II, qui, depuis peu, s'était réconcilié avec le pape, chercha à tirer parti de la situation. Les premiers pourparlers eurent lieu, selon toute vraisemblance, lors de l'entrevue, que le roi de Sicile eut avec Louis VII, à Potenza[1], quand celui-ci revint de la croisade. Peut-être même, Roger II s'était-il ouvert déjà de ses projets à Welf qu'il avait chargé de remettre des lettres à plusieurs princes allemands[2]. Dans ce cas, il n'y aurait rien d'impossible à ce qu'Eugène III eût eu connaissance des intentions du roi de Sicile à la suite de l'entrevue de Welf avec Cencio Frangipanni, le chef du parti pontifical[3]. Quoi qu'il en soit, il est fort probable que, lors de l'entrevue de Potenza, Roger II proposa à Louis VII d'organiser une ligue européenne pour tirer vengeance du basileus de Constantinople[4]. Il n'est guère douteux que le roi de France, lors de son passage à Tivoli, ait fait part de ce projet à Eugène III, mais il n'est pas certain que celui-ci ait donné son approbation[5]. Si mécontent, en effet, que fût le pape de l'alliance conclue entre les deux empereurs, il se souciait peu, semble-t-il, de favoriser une expédition dont le résultat le plus certain serait d'accroître la puissance du roi de Sicile. Aussi, si le projet de Roger II fut soutenu avec énergie par le cardinal Theodwin, par Pierre le Vénérable et par saint Bernard, le pape ne paraît point s'être compromis[6]. Il est infiniment probable que, si l'entente avait pu se faire, Eugène III aurait eu la main forcée, comme dans l'affaire de la deuxième croisade[7].

En France, Suger se montra encore plus favorable que son maître

1. Cf. mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 147-148.
2. *Historia Welforum Weingartensis*, M. G. H. SS., t. XXI, p. 468; Wibald, *Epistolæ*, n° 147, p. 228, cf. n° 198, p. 316; Otton de Freisingen, *Gesta*, I, 59, M. G. H SS., t. XX, p. 385; *Annales Herbipolenses*, *ibid.*, t. XVI, p. 7.
3. Cf. mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 146.
4. Cf. *ibid.*, t. II, p. 148.
5. Cf. Wibald, *Epistolæ*, n° 279, p. 401.
6. *Id.*, *Epistolæ*, n° 252, p. 377; Pierre le Vénérable, *Epistolæ*, VI, n° 16, dans Migne, P. L., t. CLXXXIX, p. 424; saint Bernard, *Epistolæ*, n° 207, *ibid.*, t. CLXXXII, p. 374,
7. Pour le décider, Suger fit briller aux yeux du pape la perspective de la réunion des églises, Jaffé-L., n°s 9398 et 9385, cf. saint Bernard, *Epistolæ*, n° 256, Migne, P. L., t. CLXXXII, p. 463.

au plan proposé et quand après leurs défaites les chrétiens de l'Orient implorèrent les secours de l'Occident, ce fut lui-même qui eut l'initiative d'une nouvelle expédition [1]. Cette question de la croisade prit alors une importance considérable dans la politique européenne. Très habilement Roger II, qui se souciait fort peu de secourir les chrétiens d'Orient, chercha à tirer parti de la situation pour grouper autour de lui tous les ennemis des Grecs et régler la vieille querelle des Normands de Sicile et de l'empire d'Orient, car il ressort clairement de tout ce que nous savons qu'une expédition contre Byzance devait être le prélude de la croisade projetée.

Le principal obstacle que rencontrait le plan de Roger II était l'alliance de Conrad avec Manuel Comnène. On ne pouvait songer à une nouvelle croisade sans être assuré de l'appui de l'empereur allemand; or, celui-ci se montrait nettement opposé à toute idée de ce genre et persévérait dans son hostilité contre le royaume de Sicile. Néanmoins, pendant quelque temps, on espéra qu'il serait possible de modifier les dispositions de Conrad et pour l'amener à abandonner la cause du basileus, on fit agir sur lui les influences les plus considérables. Dans les premiers mois de 1150, saint Bernard dont le rôle avait été décisif trois ans auparavant tenta de nouveau de gagner l'empereur à ses vues. Son désir était de rétablir la paix entre l'empire et le roi de Sicile, soutien et défenseur nécessaire de l'Eglise, dont les services devaient être à l'avenir plus utiles que jamais [2]. La tentative échoua complètement; Conrad avait trop sujet de se repentir d'avoir écouté les exhortations de l'abbé de Clairvaux pour suivre une seconde fois ses avis en politique. Le cardinal Théodwin et Pierre le Vénérable n'obtinrent pas un meilleur succès [3].

Conrad, que la révolte de Welf, subventionnée par Roger II, avait dû indisposer encore davantage contre ce dernier, accueillit fort mal les ouvertures qui lui étaient faites. Il comprit parfaitement que son intérêt véritable n'était pas de favoriser une expédition dont Roger II serait le premier à bénéficier, et, poursuivant

1. *Vita Sugerii*, l. III, 8, R. H. G., t. XII, p. 110. C'est, sans doute, alors que Roger II écrivit à Suger, *ibid.*, p. 495, n° 34 et 35.
2. Wibald, *Epistolæ*, n° 252, p. 377.
3. *Id.*, *loc. cit.*; Pierre le Vénérable, *Epistolæ*, VI, n° 16, Migne, P. L., t. CLXXXIX, p. 424.

toujours son rêve de rétablir en Italie la puissance impériale et de détruire le royaume de Sicile, il demeura obstinément fidèle à l'alliance byzantine.

En même temps que ses troupes luttaient contre les Serbes et les Hongrois, Manuel Comnène ne demeurait point inactif, et conduisait de son côté une campagne diplomatique pour s'assurer l'appui de Venise et de Pise dans la guerre qu'il comptait bientôt entreprendre contre le roi de Sicile [1]. Pendant l'hiver 1150, nous trouvons auprès de Conrad un envoyé byzantin, Michel Bardalia, dont la mission devait sans doute consister à s'informer des dispositions prises par l'empereur allemand pour la campagne que, d'après le traité de l'année précédente, il était tenu de conduire contre Roger II dans le courant de l'année 1150 [2]. Après la victoire de Flochberg (8 février 1150), Conrad répondit à Manuel Comnène. Dans sa lettre, il faisait savoir qu'il comptait toujours exécuter les engagements qu'il avait pris et s'excusait de n'avoir pu les tenir à cause de sa santé et des troubles qui avaient éclaté dans ses états. Il disait encore une fois toute sa reconnaissance pour l'accueil qu'il avait trouvé à Constantinople et annonçait qu'aussitôt après la diète qu'il comptait tenir, le 1er mai, à Merseboug, il enverrait à Constantinople une ambassade avec laquelle repartirait Michel Bardalia [3].

A la date indiquée, l'ambassade annoncée se mit en route ; elle était chargée de porter une lettre de Conrad à l'impératrice Irène [4]. Cette lettre, qui nous a été conservée, nous montre que Conrad fut informé seulement après sa précédente réponse des intentions de Louis VII. L'empereur, après s'être excusé sur sa maladie et sur la révolte de Welf de n'avoir pu encore tenir ses engagements, mettait sa belle-sœur au courant du projet de coalition que Roger II et Louis VII tentaient de faire aboutir, projet qui d'après lui devait faire encore ajourner l'expédition d'Italie. En termi-

1. Lettre de Conrad à Irène, Wibald, *Epistolæ*, n° 243, p. 365, n° 344, p. 477, n° 147, p. 229 ; cf. Nikétas Choniatès, II, 6, p. 120, qui montre que les négociations avec Venise ont continué. Les envoyés grecs furent envoyés à Pise par Conrad.

2. Lettre de Conrad à Manuel, Wibald, *Epistolæ*, n° 237, p. 355.

3. Lettre de Conrad, Wibald, *loc. cit.* Le fils de Conrad, Henri, avait écrit à Manuel et à Irène, après Flochberg, *ibid.*, n° 244, et n° 245.

3. Lettre de Conrad à Irène, Wibald, *Epistolæ*, n° 243, p. 363.



nant, Conrad assurait qu'il était décidé à prendre parti pour l'empire grec dans la lutte dont Manuel était menacé et pressait sa belle-sœur de terminer l'affaire du mariage négocié entre les deux cours. Il voulait, en faisant épouser à son fils Henri une princesse byzantine, faire éclater à tous les yeux l'union des deux empires. L'un des ambassadeurs de Conrad était le comte Alexandre de Gravina. Celui-ci était à Venise, chargé d'une mission par Manuel, quand Conrad l'avait fait appeler pour lui donner des instructions verbales qu'il devait faire connaître au basileus.

Il ne faut pas voir dans cette lettre de Conrad une banale assurance d'intervention et de médiation ; nous savons, en effet, qu'à ce moment l'empereur est absolument décidé à descendre en Italie, dès que cela lui sera possible[1].

Pendant tout l'été 1150, les négociations se poursuivirent entre l'Allemagne et Constantinople, mais nous en ignorons le détail[2]. Au mois de mars 1151, Manuel Comnène écrivait à Wibald pour lui demander des nouvelles de Conrad ; en même temps, il lui envoyait des cadeaux [3]. La guerre contre la Sicile était toujours à l'ordre du jour et, dans sa réponse au basileus, Wibald annonçait que son maître, fidèle aux engagements pris, préparait l'expédition qu'il se proposait de conduire en Italie après la Pentecôte [4]. Une ambassade allemande, à la tête de laquelle était Albert, évêque de Meisen, fut envoyée à Constantinople dans le courant de 1151 pour resserrer les liens qui unissaient les deux empires[5]. La mort de son fils[6] étant survenue avant que le mariage projeté avec une princesse byzantine eût été conclu, Conrad se décida à se remarier et fit demander à Manuel la main d'une de ses parentes[7]. Nous voyons par là que les partisans du projet de coalition ne réussirent pas à entamer l'alliance des deux empires.

1. Wibald, *Epistolæ*, n° 226, p. 345 et n° 227, p. 346.
2. *Id.*, n° 280, p. 408.
3. *Id.*, n° 325, p. 454.
4. *Id.*, n° 343. p. 476. En même temps, Conrad négociait avec les Pisans et les Romains, *Id.*, n° 344, p. 477, et n° 345, p. 479.
5. *Annales Palidenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 86. Albert mourut, en 1152, après s'être acquitté de sa mission.
6. Cf. Bernhardi, *op. cit.*, p. 852.
7. Wibald, *Epistolæ*, n° 411, p. 550.

Tout en demeurant fidèle à Manuel, Conrad qui, pendant l'été 1150, avait refusé les propositions de paix faites par Roger[1], cherchait par un rapprochement avec le pape Eugène III à enlever l'appui de celui-ci aux partisans d'une nouvelle croisade et à dénouer ainsi la ligue formée contre Manuel Comnène. La situation du pape était alors particulièrement difficile. L'accord provisoire conclu, en 1149, entre la papauté et le royaume de Sicile avait laissé de nombreuses questions en suspens[2]. Malgré une nouvelle tentative, Roger II, lors de l'entrevue de Ceprano (juillet 1150), ne put obtenir qu'Eugène III lui donnât l'investiture de ses états[3]. Soucieux de réserver l'avenir, le pape ne voulut pas, à un moment où l'intervention de Conrad paraissait devoir se produire prochainement, consacrer la création du royaume normand. On comprend, dès lors, qu'il se soit montré fort réservé dans l'affaire de la croisade, qui devait procurer au royaume de Sicile un accroissement de puissance. D'autre part, Eugène III avait besoin d'un appui pour régler la situation difficile avec laquelle il était aux prises à Rome ; or, ne voulant pas chercher cet appui auprès du roi de Sicile, il ne pouvait s'adresser qu'à Conrad. Mais ici la situation était particulièrement délicate. Conrad devait être fort irrité de voir qu'Eugène III, en 1149, s'était mis sous la protection de Roger II. D'un autre côté, l'alliance de Conrad avec le basileus avait causé un profond mécontentement à la cour pontificale[4], et l'entrée d'Eugène III dans l'alliance germano-byzantine eût constitué un véritable scandale, car, il ne faut point l'oublier, Manuel était le bouc émissaire chargé de toutes les fautes des croisés. Or, le pape ne pouvait s'appuyer sur Conrad que si celui-ci consentait à abandonner le basileus. Détacher l'empereur allemand de l'alliance byzantine n'était point chose facile. On trouvait que son séjour à Constantinople avait été funeste à Conrad, qu'au contact de la civilisation byzantine, ses sentiments vis-à-vis de l'Eglise s'étaient modifiés, qu'il n'était plus le fils soumis de la papauté. Il est curieux, notons-le en passant, de constater que sous l'influence des Grecs les idées de Conrad au sujet

1. Wibald, *Epistolæ*, n° 280, p. 408.
2. Cf. mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 119.
3. *Id.*, p. 120.
4. Wibald, *Epistolæ*, n° 252, p. 377, et n° 198, p. 316.

des rapports de l'Eglise et de l'Empire avaient changé.

Si, malgré les difficultés, une entente entre le pape et l'empereur finit par se faire, c'est en grande partie à l'habileté de Wibald que fut dû ce résultat. Dès le début de 1150, Conrad a l'intention d'envoyer une ambassade à Rome et pendant tout l'hiver, ses rapports avec le pape sont fréquents [1]. A ce moment, Eugène III entretient une correspondance avec Wibald, qu'il voudrait amener à agir sur l'empereur. Wibald, ennemi particulier de Roger II qui l'avait chassé de son abbaye du Mont Cassin, devait se soucier fort peu d'entrer dans les vues du pape [2]. Il chercha toutefois à empêcher une rupture complète entre la papauté et l'empire : dans ses lettres il prodiguait de bonnes paroles à Eugène III, et l'assurait que Conrad n'avait pas signé avec Manuel de traité proprement dit ; il excusait son maître en disant au pape que Conrad avait été joué par l'empereur grec. Jusqu'au mois d'avril 1150, Wibald, soi-disant par crainte de la colère impériale, se refusa à parler à Conrad des désirs d'Eugène III et, jusqu'en juin 1150, nous voyons que ce dernier croit que l'opposition de l'empereur n'est pas absolue et ne désespère pas d'arriver à une entente [3]. C'est, sans aucun doute, à cet espoir qu'il faut attribuer l'attitude adoptée par Eugène III vis-à-vis de Roger II, lors de l'entrevue de Ceprano (juillet) [4]. Les négociations directes entre le pape et l'empereur avaient, en effet, commencé un peu auparavant puisque nous savons que, au printemps 1150, Eugène III attendait les envoyés de Conrad [5]. A partir de ce moment, nous sommes moins bien renseignés ; l'empepeur allemand, satisfait de la rupture qui s'était produite entre Roger et le pape, et poussé par Wibald, demeura plus que jamais fidèle à l'alliance byzantine [6].

Le jour de Pâques 1151, Roger II rompit définitivement avec le pape en faisant, sans l'autorisation de celui-ci, couronner son fils [7]. Les nécessités de la situation triomphèrent alors des

1. Wibald, *Epistolæ*, n° 223, p. 342, n° 217, p. 336, n° 236, p. 355, n° 239, p. 358, n° 242, p. 362.
2. *Id.*, n° 232, p. 351, n° 276, p. 403, n° 246, p. 368.
3. *Id.*, n° 251, p. 374 ; Jaffé-L., n° 9403.
4. Cf. mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 120.
5. Wibald, *Epistolæ*, n° 276, p. 403.
6. *Id.*, n° 325, p. 454, n° 343, p. 476.
7. Cf. mon *Histoire de la domination normande*, *loc. cit.*

scrupules d'Eugène III qui envoya une ambassade à Conrad [1]. En juin, les envoyés pontificaux étaient auprès de l'empereur, qui leur annonçait que l'expédition d'Italie est attendue avec impatience [2]. A ce moment, le rapprochement d'Eugène III et de Conrad achève de ruiner la cause d'une nouvelle croisade et le projet de coalition formé contre Manuel est définitivement abandonné.

L'alliance des deux empires a donc eu pour Byzance un résultat particulièrement important, car c'est grâce à Conrad que les projets de Louis VII et de Roger II n'ont pas abouti. Après l'assemblée de Wurzbourg (15 septembre 1151), il sembla qu'on allait enfin pouvoir régler la question du royaume normand, qui, par suite de l'entente de Conrad avec Eugène III, se trouvait désormais seul en face de l'empire grec et de l'empire allemand. La situation politique était alors redevenue la même qu'en 1147 et tout paraissait indiquer qu'en automne de l'année suivante l'expédition projetée se ferait [3]. Tandis que, comme on l'a vu, l'alliance des deux empires se resserrait encore plus, Conrad se préparait à descendre en Italie et négociait à ce sujet avec Pise et Rome.

C'est au moment même où Manuel Comnène pouvait espérer cueillir les fruits de la politique qu'il avait suivie depuis quatre années que la mort de Conrad (15 février 1152), en le privant de son fidèle allié, vint encore une fois retarder la solution de la question normande.

1. *Annales Palidenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 86; *Historia pontificalis*, 38, *ibid.*, t. XX, p. 541, cf. Bernhardi, *op. cit.*, p. 883, note 3.

2. Cf. Bernhardi, *op. cit.*, p. 882.

3. Lettres de Conrad aux Pisans et aux Romains, Wibald, *Epistolæ*, n° 344, p. 477 et n° 345, p. 479, cf. n° 346, p. 480, n° 343, p. 476; *Annales Palidenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 86; Otton de Freisingen, *Gesta*, I, 63, *ibid.*, t. XX, p. 389 : cf. mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 153.

CHAPITRE XIV

L'EMPIRE GREC, L'EMPIRE ALLEMAND, LA PAPAUTÉ ET LE ROYAUME DE SICILE (1152-1158)

La disparition de Conrad amena dans les rapports des deux empires des modifications profondes et mit fin à l'alliance intime qui, pendant plusieurs années, les avait unis.

Le successeur de l'empereur défunt, Frédéric de Souabe, ne partageait point à l'égard du basileus les sentiments de son prédécesseur; si, dès le début de son règne, il épousa les idées de Conrad quant à une intervention de l'empire dans les affaires italiennes, il n'en fut pas de même de l'idée de l'alliance byzantine, qui fut alors tout à fait abandonnée, malgré les recommandations faites à ce sujet par Conrad sur son lit de mort. D'après la conception qu'il se faisait des droits et des devoirs de l'empereur, Frédéric ne pouvait admettre l'idée de diminuer en quoi que ce fût la puissance impériale; par suite, l'idée d'un partage de la terre italienne avec l'empereur de Constantinople lui paraissait monstrueuse et il refusa toujours de s'y arrêter. A cet égard, le traité de Constance, conclu en mars 1153, entre Barberousse et Eugène III contient des clauses tout à fait remarquables[1]. Par ce traité, Frédéric s'engageait à n'accorder à l'empereur grec aucune concession sur le territoire italien et à le chasser de tous les

1. M. G. H., CC., t. I, p. 201. La clause relative à l'exclusion des Grecs de l'Italie a été interprétée de façon très différente par les divers historiens. Pour les uns, il n'y a là rien d'hostile à Manuel ; pour les autres, Frédéric aurait été effrayé par la tentative des Byzantins sur Ancône; d'autres encore supposent que la papauté a voulu rompre le traité entre Manuel et Conrad. Cf. Ribbeck, *Friedrich I und die römische Kurie in den Jahren 1157-1159*, Leipsig, 1881, p. 5; Jungfer, *Untersuchung der Nachrichten über Friedrichs I griechische und normannische Politik bis zum Wormser Reichstage*, Berlin, 1874, p. 11; Mann, *Wibald, Abt von Stablo und Corvey nach seiner politischen Thätigkeit*, Halle, 1875, p. 83; Döberl, *Mon. Germ. selecta*, Munich, 1889, IV, note 78, cf. Simonsfeld, *op. cit.*, p. 165, note 56, Kap-Herr, *op. cit.*, p. 30 et *supra*, p. 341.

points où il aurait pu s'établir. Le pape, de son côté, prenait des engagements analogues et promettait d'employer toutes ses forces à expulser les Byzantins d'Italie. Il est à noter que dans ce document Manuel Comnène est désigné par le titre de *rex* et non par celui d'*imperator* qui lui était attribué par Conrad.

Il semble donc que, jusqu'au printemps 1153, Frédéric Barberousse ait été animé de sentiments peu favorables au basileus de Constantinople. Le traité de Constance qui scellait la réconciliation de la papauté et de l'empire aux dépens du royaume normand devait marquer, semble-t-il, également la fin de l'alliance des deux empires. Or, c'est précisément à ce moment que nous constatons la reprise des relations entre les deux empereurs. A quels motifs pouvons-nous attribuer le changement de Barberousse qui, après la mort d'Eugène III (8 juillet 1153), parut un moment revenir à l'idée de l'alliance byzantine. Il est difficile de se prononcer. Peut-être doit-on tenir compte des projets de Barberousse contre la Hongrie[1] et dans une certaine mesure de l'influence de l'ancien conseiller de Conrad, Wibald, partisan de l'alliance grecque[2]. Nous sommes à ce sujet fort mal renseignés et ne pouvons formuler que des hypothèses.

Ce fut Manuel Comnène qui engagea les premiers pourparlers avec l'empereur allemand. Dans le courant de l'année 1153, Barberousse vit arriver des envoyés du basileus chargés de lui faire des ouvertures dont nous ne connaissons pas l'objet[3]. En même

1. En 1152, à cause de l'opposition de ses vassaux, Frédéric avait dû renoncer à la guerre de Hongrie, Otton de Freisingen, *Gesta*, II, 6, M. G. H. SS., t. XX, p. 393 ; Wibald, *Epistolæ*, n° 391, p. 522. Cf. Pelzer, *Friedrichs I Politik gegenüber Dänemark Polen und Ungarn*, Leipsig, 1906, p. 5, Peut-être Frédéric a-t-il voulu, au moment de descendre en Italie, se servir de Manuel pour immobiliser les Hongrois.

2. Wibald, *Epistolæ*, n° 411, p. 550.

3. Il résulte de la correspondance échangée qu'il y a eu :

a) Une ambassade grecque, Wibald, *Epistolæ*, n° 410, p. 548.

b) Une ambassade allemande, *Id.*, *loc. cit.*

c) Une ambassade grecque apportant une lettre écrite le 22 novembre 1153, *Id.*, n° 424, p. 561. D'autre part, Otton de Freisingen, *Gesta*, II, 11, M. G. H. SS., t. XX, p. 395, mentionne, à la date de septembre 1153, l'envoi à Constantinople comme ambassadeur d'Anselme de Havelberg. Nous ne trouvons pas mention de celui-ci en Allemagne de juin 1153 à janvier 1154 et de mai 1154 à la fin de mai 1155, cf. Kap-Herr, *op. cit.*, p. 148 ; nous savons par ailleurs que le 9 avril 1155, Anselme est à Thessalonique. Schmidt, *Des Basilius aus Achrida, Erzbischofs von Thessalonich bisher unedierte Dialoge*, Munich, 1901, p. 33, et



temps, Wibald recevait une lettre de Manuel qui le priait d'user de son influence pour amener Barberousse à entrer dans ses vues[1]. On peut supposer, d'après la réponse de Frédéric, que le basileus demandait le renouvellement de l'alliance conclue avec Conrad et proposait de faire en commun une expédition contre le roi de Sicile[2]. L'offre de Manuel se produisait au moment où l'empereur allemand, qui, depuis son élection, ne songeait qu'à l'expédition d'Italie[3], venait d'en fixer la date à l'automne 1154; aussi fut-elle favorablement accueillie, l'appui des Byzantins pouvant être précieux pour réduire le roi de Sicile[4]. Il fallait seulement discuter les conditions dans lesquelles Manuel interviendrait dans les affaires italiennes. Il n'est pas douteux que Frédéric était hostile à

que en mai, il était de retour de son ambassade, Stumpf, *Die Reichskanzler*, II, n° 3707. Otton de Freisingen, *Gesta*, II, 20, M. G. H. SS., t. XX, p. 403. On a remarqué avec raison, Kap-Herr, *op. cit.*, p. 149, que les données synchroniques d'Otton de Freisingen s'appliquent à l'année 1154 et non à 1153. Il faut donc placer une ambassade d'Anselme en septembre 1154. Cette opinion me paraît confirmée par une lettre de Wibald, n° 432, p. 568, à Manuel où il lui recommande les envoyés impériaux et ne parle pas du projet de mariage qui, d'après la lettre de Frédéric à Manuel, devait être négocié par les premiers ambassadeurs. Il faut donc très vraisemblablement admettre qu'il y a eu une ambassade envoyée à Constantinople en 1153 et une autre en 1154, ce qui s'accorde avec les renseignements fournis par Kinnamos, IV, 1, p. 134-135. Celui-ci nous fait en effet connaître plusieurs ambassades :

1° Ambassade de Frédéric faisant des ouvertures matrimoniales, cette ambassade est certainement à identifier avec *b*; il s'agit du mariage de Frédéric avec Maria, fille du sébastocrator Isaac.

2° Ambassade de Manuel qui échoue ; cette ambassade est, sans doute, à identifier avec *c*.

3° Les envoyés byzantins obtiennent l'envoi d'une nouvelle ambassade allemande à Constantinople, celle-ci est, sans doute, l'ambassade de septembre 1154 dont font partie Anselme de Havelberg et Alexandre de Gravina. L'entente n'ayant pu se faire Manuel se décide à envoyer une ambassade en Italie d'où l'ambassade suivante.

4° Ambassade de Manuel. D'après Kinnamos, IV, 1, p. 135, il semblerait que les envoyés byzantins soient arrivés en Italie avant que Barberousse ait franchi les Alpes : c'est du moins ce qui paraît résulter au premier abord de la façon dont les ambassadeurs grecs interprètent leurs instructions; mais puisque l'un d'eux Anselme était, comme nous l'avons vu plus haut, à Thessalonique, le 9 avril 1155, il est difficile de placer avant le printemps 1155 l'arrivée des envoyés de Manuel, en Italie. Cf. *infra*, p. 350, note 6.

1. Wibald, *Epistolæ*, n° 411, p. 550.
2. *Id.*, n° 410, p. 549.
3. *Id.*, n° 375, p. 504 ; cf. *Pactio Frederici regis et Bertolfi IV ducis de Zeringen*, dans Jaffé, *Bibl. rerum germanicarum*, t. I, p. 515 ; Otton de Freisingen, *Gesta*, II, 7, M. G. H. SS., t. XX, p. 393.
4. Lettre de Frédéric à Manuel Comnène, Wibald, *Epistolæ*, n° 410, p. 548.

toute idée d'établissement des Byzantins dans l'Italie méridionale et qu'il estimait que Manuel serait assez payé de son appui par la destruction du royaume normand.

Les envoyés impériaux, qui furent, peut-être, Anselme de Havelberg et Alexandre de Gravina[1], portèrent au basileus la réponse de Frédéric ; celle-ci nous a été conservée dans le registre de la correspondance de Wibald. Dans sa lettre, Barberousse, après avoir remercié le basileus de ses dispositions bienveillantes envers l'empire allemand, disait comment Conrad, à son lit de mort, l'avait exhorté à demeurer attaché à l'alliance byzantine. Fidèle aux conseils de son prédécesseur, Frédéric priait donc Manuel de lui accorder la main d'une princesse de sa famille, et demandait à ce sujet une prompte réponse. Il annonçait ensuite qu'il comptait être prêt, l'été suivant, à marcher contre le royaume de Sicile, et qu'il avait donné à cet égard des instructions orales que ses ambassadeurs feraient connaître au basileus[2].

Les envoyés allemands emportaient également une lettre de Wibald à Manuel, dans laquelle l'abbé de Corvey disait ses efforts pour décider Frédéric à rester fidèle à l'alliance grecque et à épouser une princesse byzantine[3]. D'après Kinnamos, le choix de l'empereur s'était porté sur une fille du sébastocrator Isaac, Maria, que Frédéric avait peut-être vue lors de son séjour à Constantinople[4].

Nous possédons seulement la réponse de Manuel à Wibald ; elle fut écrite au camp de Pélagonia, où Manuel passa l'automne 1153, et porte la date du 22 novembre[5]. Elle nous montre que les propositions de Barberousse relativement à son mariage avec une parente de Manuel furent favorablement accueillies, le basileus tenant de plus en plus à réaliser l'union des deux empires.

Une ambassade fut donc envoyée par Manuel à Barberousse, vers la fin de novembre 1153 ; elle arriva après le moment où l'empe-

1. Otton de Freisingen, *Gesta*, II, 11, M. G. H. SS., t. XX, p. 395, dit que Anselme et Alexandre furent chargés de la négociation du mariage de Frédéric avec une princesse byzantine ; on peut donc supposer qu'Anselme et Alexandre ont été chargés des deux ambassades.

2. Lettre de Frédéric à Manuel, dans Wibald, *Epistolæ*, n° 410, p. 548.

3. Wibald, *Epistolæ*, n° 411, p. 550.

4. Kinnamos, IV, 1, p. 134-135.

5. Wibald, *Epistolæ*, n° 424, p. 561 ; Kinnamos, *loc. cit.*

reur allemand venait de fixer à l'automne suivant l'expédition d'Italie[1]. Il est probable que le basileus fit alors préciser les conditions de l'alliance entre les deux empires et que ses demandes rencontrèrent chez Frédéric une opposition irréductible, car nous voyons que les envoyés byzantins reprirent aussitôt la route de Constantinople. Il serait fort intéressant de connaître les motifs qui amenèrent les représentants de Manuel à interrompre les négociations, malheureusement les sources sont muettes à cet égard. Il semble résulter du récit de Kinnamos que Frédéric a commencé par faire à Manuel au sujet de l'Italie les mêmes promesses que Conrad, promesses que lui-même avait ratifiées lors de son passage à Constantinople[2]. Ce renseignement de Kinnamos me paraît devoir être accueilli avec beaucoup de réserves ; il semble, en effet, que l'on doit regarder les clauses du traité de Constance relatives aux Grecs et à l'Italie comme l'expression des idées personnelles de Barberousse sur la question de l'Italie du sud, et il paraît difficile d'admettre que le seul fait de la mort d'Eugène III ait pu sur une question aussi importante amener un pareil revirement chez l'empereur. D'un passage d'Otton de Freisingen, il résulte avec certitude que Barberousse n'admettait pas qu'en Italie l'autorité du basileus pût contrebalancer la sienne[3] ; or, Manuel, depuis 1149, était décidé à reprendre pied en Italie et seuls des événements indépendants de sa volonté avaient retardé la réalisation du plan qu'il avait conçu. Très vraisemblablement, ce sont les prétentions du basileus à cet égard qui ont empêché les négociations d'aboutir.

Avant de quitter Frédéric Barberousse, les envoyés de Manuel obtinrent qu'une ambassade allemande viendrait bientôt à Constantinople[4]. Quand, à l'automne 1154, Anselme de Havelberg et Alexandre de Gravina, chargés par Barberousse d'aller poursuivre les négociations, se mirent en route[5], un grave événement s'était produit : en février 1154, le roi de Sicile, Roger II, était mort[1].

1. Otto Morena, M. G. H. SS., t. XVIII, p. 590, cf. Simonsfeld, *op. cit.*, p. 202.
2. Kinnamos, IV, 1, p. 35.
3. Otton de Freisingen, *Gesta*, II, 20 M. G. H. SS., t. XX, p. 428.
4. Kinnamos, IV, 1, p. 135.
5. Cf. *supra*, p. 344, note 3.

Aussitôt qu'il fut monté sur le trône, son fils, Guillaume Ier, craignant de voir Barberousse et Manuel attaquer ses états, alors que son autorité n'était pas encore solidement établie, chercha à dénouer l'alliance des deux empires. Dans ce but, dès les premiers jours de son règne, il envoya à Manuel Comnène une ambassade composée d'évêques pour demander la paix[2]. D'après Kinnamos, qui est notre unique source, le roi de Sicile aurait offert au basileus de lui restituer tout le butin fait lors de l'expédition de Thèbes et de rendre la liberté aux prisonniers grecs. Le chroniqueur byzantin ajoute que Guillaume Ier proposait, en outre, à Manuel de l'assister dans tout ce qu'il voudrait.

Au moment où il reçut les envoyés du roi normand, Manuel ne devait pas encore, suivant toute vraisemblance, connaître l'issue des négociations poursuivies avec Barberousse ; il croyait encore que l'entente conclue avec Conrad serait renouvelée avec son successeur et que la conquête de l'Italie du sud serait faite par les deux empires. Il refusa donc d'entrer dans les vues du roi de Sicile et ne s'arrêta pas aux propositions qui lui étaient faites.

Non seulement Manuel ne consentit pas à traiter avec Guillaume Ier, mais il prit aussitôt contre lui des mesures nettement hostiles et se prépara à la guerre. Sous les ordres de Constantin l'Ange, quelques navires byzantins furent envoyés à Monembasia, avec ordre d'attendre là le reste de la flotte[3]. Constantin l'Ange ne se conforma pas aux instructions qu'il avait reçues et, comme on lui signalait l'approche d'une escadre normande qui revenait d'Egypte où elle avait pillé Tinnis, il se décida à l'attaquer, croyant qu'il pourrait triompher facilement, malgré l'infériorité numérique de ses forces, de navires dont la lourde cargaison entravait la liberté de manœuvre. L'événement devait déjouer ces prévisions, et la victoire demeura à l'escadre normande ; seuls quelques vaisseaux byzantins réussirent à s'échapper ; la plupart demeurèrent au pouvoir de l'ennemi, et Constantin l'Ange lui-même fut fait prisonnier.

1. Cf. mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 166.
2. Kinnamos, III, 12, p. 118-119.
3. *Id.*, III, 12 et 13, p. 119-121 ; cf. mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 189-190.

La tentative de Guillaume Ier pour ramener la paix entre Byzance et le royaume normand n'aboutit donc pas et l'incident que nous venons de raconter marqua la reprise des hostilités. Le principal résultat de la démarche du roi de Sicile fut, sans doute, d'éclairer le basileus sur les difficultés intérieures contre lesquelles le roi normand avait à lutter et de lui montrer combien les circonstances étaient favorables à une action énergique en Italie.

Jusque-là, Manuel avait compté que la guerre contre le royaume de Sicile se ferait avec les forces réunies de l'empire byzantin et de l'empire allemand ; il dut, dans le courant de 1154, être informé des difficultés que Barberousse soulevait. L'arrivée à Constantinople, dans les derniers mois de 1154[1], d'Anselme de Havelberg et d'Alexandre de Gravina ne fit qu'accentuer les divergences de point de vue qui empêchaient la conclusion d'un accord entre les deux empereurs. En apprenant que l'expédition de Barberousse était commencée, Manuel Comnène, sans abandonner entièrement l'espoir d'une entente, craignit que l'expédition allemande en Italie, se faisant sans qu'il fût appelé à y prendre part, ne se fît aussi contre lui ; aussitôt, modifiant suivant les circonstances nouvelles le plan précédemment conçu, il se décida à profiter des difficultés auxquelles Guillaume Ier devait faire face pour tenter de son côté la fortune et entreprendre, le cas échéant sans les Allemands, la conquête du royaume normand en cherchant à tirer parti de l'opposition que le roi de Sicile rencontrait parmi ses barons. Certainement, Alexandre de Gravina, qui, depuis plusieurs années, avait été auprès de l'empereur allemand et du basileus l'agent des seigneurs normands mécontents, était tenu au courant des intrigues dont la cour de Palerme était le théâtre et par lui Manuel Comnène dut être informé exactement de la situation. Soucieux avant tout de rentrer dans ses anciennes possessions, Alexandre de Gravina, quand il vit le basileus disposé à intervenir immédiatement en Italie, l'encouragea dans ce projet et consentit à s'entremettre entre l'empereur grec et les seigneurs normands. Nous voyons, en effet, qu'il accompagna Michel Paléologue et Jean Doukas, auxquels Manuel Comnène confia

1. Cf. *supra*, p. 344, note 3.

le soin de tenter la conquête de l'Italie méridionale [1].

Les envoyés grecs reçurent l'ordre de se rendre à Ancône où, sans doute, l'empereur avait su se créer des intelligences, pour organiser l'expédition projetée [2]. Il n'est pas douteux, en effet, que Manuel, comme d'ailleurs Barberousse, entretenaient des relations suivies avec l'Italie [3].

Quoique décidé à agir en dehors de Barberousse, Manuel Comnène, ainsi que cela résulte des instructions données à ses envoyés, résolut néanmoins de tenter auprès de celui-ci une dernière démarche. Paléologue et Doukas reçurent, en effet, l'ordre de se rendre auprès de Frédéric, si celui-ci était en Italie ; mais le basileus, informé peut-être de l'opposition que rencontraient auprès de certains seigneurs allemands les projets impériaux, prévit dans ses instructions le cas où déjà Barberousse aurait repassé les Alpes : dans cette hypothèse, Alexandre de Gravina et Doukas devaient se rendre auprès de l'empereur allemand, tandis que Paléologue demeurerait en Italie où il lèverait des troupes pour envahir le royaume normand : dans ce but il reçut des sommes considérables [4].

En arrivant à Ancône [5], Michel Paléologue trouva bon accueil auprès des habitants qui lui jurèrent de garantir sa personne et ses biens contre tout homme [6]. Sur les premiers temps du séjour

1. Kinnamos, IV, 1, p. 135 ; Nikétas Choniatès, II, 6, p. 120 ; Romuald de Salerne, *Chronicon*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 428 ; Boson, *Vita Hadriani IV*, éd. Duchesne, *Liber Pontificalis*, t. II, p. 394. Sur Michel Paléologue, cf. *supra*, p. 218 et 225.

2. Romuald de Salerne, *Chronicon*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 441 ; *Historia ducum venet.*, M. G. H. SS., t. VI, p. 81.

3. A Spolète, Barberousse délivre Gui Guerra, son envoyé en Pouille et plusieurs autres ambassadeurs, Otton de Freisingen, *Gesta*, II, 24, M. G. H. SS., t. XX, p. 408 ; à Tortona, la présence d'un envoyé grec nous montre que Manuel entretenait des intelligences en Italie avant l'envoi de Paléologue. *Id.*, II, 20, p. 403.

4. Kinnamos, IV, 1, p. 135-136.

5. Nikétas Choniatès, II, 6, p. 120, dit que Paléologue alla à Venise. Cela paraît peu probable étant donné que les relations de Byzance avec les Vénitiens sont médiocres à ce moment ; en février 1155, Venise avait traité avec le royaume de Sicile, cf. mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 192.

6. Sudendorf, *op. cit.*, t. II, p. 131. A quelle date doit-on placer l'arrivée à Ancône des envoyés byzantins ? Se basant sur une phrase de Kinnamos, *loc. cit.*, où il est fait allusion aux difficultés rencontrées par Barberousse, on a placé l'arrivée de l'ambassade grecque entre le mois d'octobre et le mois de décembre 1154, Siragusa, *Il regno di Guglielmo I*, Palerme, 1885, t. I, p. 34-35 ; d'autres historiens ont choisi l'été 1155, Kap-Herr, *op. cit.*, p. 138. D'une part,

des ambassadeurs grecs nous ne savons rien jusqu'au moment où ils vinrent trouver Frédéric Barberousse. Celui-ci, après son couronnement à Rome (18 juin), avait été contraint par l'opposition de ses vassaux à renoncer à l'expédition contre le roi de Sicile et malgré les sollicitations du pape, Hadrien IV, qui, le 4 décembre 1154, avait succédé au pacifique Anastase IV, il avait décidé de rentrer en Allemagne[1]. La retraite de l'armée allemande était commencée, quand, près d'Ancône, les envoyés de Manuel Comnène vinrent trouver Barberousse auquel ils remirent les présents de leur maître consistant en étoffes, en chevaux et en une somme d'argent[2]. De nouveau, les ambassadeurs byzantins proposèrent à l'empereur la main d'une princesse grecque et tentèrent en lui faisant des promesses de subsides considérables de le décider à marcher contre Guillaume Ier. Frédéric était personnellement tout disposé à faire cette expédition, mais il se heurta à l'opposition de la plupart de ses vassaux[3]. Il ne put amener ceux-ci à entrer dans ses vues et reprit à contre-cœur la route du nord après avoir gardé plusieurs

je ne crois pas que l'on puisse admettre la date de 1154. Alexandre de Gravina qui accompagne Paléologue, ayant quitté Barberousse en septembre, peut difficilement, en un laps de temps aussi court, avoir été à Constantinople et être revenu à Ancône; la phrase de Kinnamos est très vague et peut aussi bien s'appliquer aux difficultés rencontrées par Barberousse, au printemps ou en été 1155 qu'à la situation de la fin de 1154. D'autre part, en ce qui concerne l'été 1155, ce que dit, dans M. G. H. SS., t. XX. p. 349, Frédéric Barberousse et, d'après lui, Otton de Freisingen, *Gesta*, II, 23, *ibid.*, p. 408, de son entrevue avec les envoyés grecs pendant l'été 1155, n'empêche nullement que Paléologue et Doukas soient arrivés plus tôt. Les 9 et 10 avril, nous trouvons à Thessalonique Anselme de Havelberg, cf. *supra*, p. 344, note 3, et nous savons qu'il rejoignit l'empereur à la Pentecôte 22 mai, Otton de Freisingen, *Gesta*, II, 20, dans M. G. H. SS., t. XX, p. 403; il me semble d'autant plus vraisemblable d'admettre que les ambassadeurs byzantins sont revenus avec lui, que nous savons par Nikétas Choniatès, II, 6, p. 120, que Paléologue est venu au printemps. Il est peu probable qu'il faille voir Paléologue ou l'un de ses compagnons dans l'ambassadeur grec fait prisonnier par Obizon de Malaspina et délivré par Barberousse après la prise de Tortona, Otton de Freisingen, *Gesta*, II, 20, p. 403.

1. Cf. Simonsfeld, *op. cit.*, t. I, p. 334 et sq.

2. Lettre de Frédéric Barberousse dans M. G. H. SS., t. XX, p. 348-349, et Otton de Freisingen, *Gesta*, II, 23, *ibid.*, p. 408, qui appelle Jean Doukas, Maurodoukas; cf. Simonsfeld, *op. cit.*, t. I, p. 365; Kinnamos, IV, 2, p. 136; Geoffroi de Viterbe, *Gesta Friderici*, M. G. H. SS., t. XXII, p. 310, fait erreur v. 138 en faisant assister les envoyés de Manuel au couronnement.

3. Otton de Freisingen, *Gesta*, II, 24, M. G. H. SS., t. XX, p. 408; Boson, *Vita Hadriani*, dans *Liber Pontificalis*, éd. Duchesne, t. II, p. 393; Guillaume de Tyr, XVIII, 7.

jours les Byzantins auprès de lui [1]. A la suite de cette entrevue Wibald fut envoyé à Constantinople [2].

Il semble qu'à ce moment les deux empereurs aient été très près de s'entendre sur la question normande, mais il nous est impossible de connaître sur quelles bases les négociations se poursuivirent.

Après avoir quitté Barberousse, les envoyés de Manuel Comnène, suivant leurs instructions, tentèrent de réaliser sans le concours des Allemands le plan qui leur avait été tracé et, dès ce moment, Michel Paléologue chercha à faire jouer par son maître le rôle que le souverain allemand venait de se montrer impuissant à remplir. Les circonstances se prêtaient à ce dessein, car, comptant sur la venue de Barberousse et excités, sans doute, à la révolte par ses émissaires, un certain nombre de seigneurs normands s'étaient, dès le printemps, révoltés contre le roi de Sicile, et une grande partie de la Pouille était alors fort agitée [3]. La nouvelle de la retraite des Allemands dut causer une profonde déception aux barons normands qui comptaient tout à fait sur l'appui de Frédéric [4]. Un des principaux rebelles, Robert comte de Loritello [5], cousin de Guillaume Ier, fit tenter auprès de Barberousse une dernière démarche pour le décider à appuyer sa révolte, mais ses envoyés n'obtinrent aucun succès [6]. C'est alors que Michel Paléologue entra en scène ; nous allons le voir s'appliquer à gagner à la cause de son maître tous les adversaires du roi de Sicile, qui avaient vainement escompté une intervention de Frédéric Barberousse, à savoir le pape et les barons normands exilés ou rebelles. Sa tâche fut d'autant plus facile que Manuel avait mis à sa disposition des sommes importantes, grâce auxquelles il put fournir aux seigneurs normands de larges subsides qui leur permirent de lever et d'entretenir des troupes.

Les représentants de Robert de Loritello auprès de Barberousse, ayant échoué dans leur mission, revenaient auprès de leur maître

1. Otton de Freisingen, *Gesta*, II, 36.
2. *Id.*
3. Cf. à ce sujet mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 201.
4. Otton de Freisingen, *Gesta*, II, 24, M. G. H. SS., t. XX, p. 409.
5. Robert II de Bassonville, d'abord comte de Conversano, puis, en 1154, comte de Loritello, fils de Robert I de Bassonville, comte de Conversano et de Judith, sœur du roi Roger II, cf. mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 182.
6. Kinnamos, IV, 2, p. 136.

quand ils rencontrèrent Alexandre de Gravina et Jean Doukas, qui les mirent en rapport avec Paléologue [1]. Informé par une lettre de ses envoyés des offres de ce dernier, le comte de Loritello demanda à l'ambassadeur byzantin de lui accorder une entrevue. La ville de Pescara fut d'abord choisie comme lieu de rendez-vous : mais, pour des raisons inconnues, ce choix fut modifié et c'est à Viesti que Michel Paléologue et Robert de Loritello se rencontrèrent et conclurent un accord.

Quelle était à ce moment la situation des Byzantins en Italie? Il paraît vraisemblable que Paléologue, en dehors d'Ancône, avait déjà réussi à gagner plusieurs seigneurs des environs de cette ville [2]; il avait pu ainsi lever et équiper un grand nombre de troupes mercenaires. Peut-être même certaines cités s'étaient-elles également données aux Grecs [3]. Kinnamos paraît indiquer que Viesti avait embrassé le parti du comte de Loritello et que Flavinia (Fano?) avait été prise par les Byzantins [4]. Tout ce que nous pouvons savoir c'est que les Byzantins, qui ne disposaient alors que de forces peu nombreuses, ont cherché à occuper d'abord quelques places maritimes leur permettant d'assurer leurs communications avec l'autre rive de l'Adriatique [5]. C'est, en effet, seulement après les premiers

1. Kinnamos, IV, 2, p. 136-137.

2. Otton de Freisingen, *Gesta*, III, 23, dans M. G. H. SS., t. XX, p. 428, cf. Sudendorf, *Registrum*, t. II, p. 131 ; Nikétas Choniatès, VII, 1, p. 262 ; il est ici question d'Alexis, envoyé à Ancône en 1157, mais il est probable que, lors de la venue de Paléologue, les choses ont dû se passer de même.

3. D'après Otton de Freisingen, *Gesta*, II, 29, M. G. H. SS., t. XX, p. 413, les envoyés byzantins auraient décidé les habitants de plusieurs villes à se donner à eux, en leur montrant des lettres scellées du sceau de Frédéric par lesquelles celui-ci concédait au basileus diverses places. On ne saurait guère songer ici aux villes de la Pouille dont les habitants devaient se soucier fort peu de l'autorité de l'empereur, mais plutôt à des villes dépendant de l'empire comme Ancône. Il est impossible actuellement de savoir quoique ce soit de certain au sujet de ces lettres, qui ont motivé une foule d'hypothèses, cf. Giesebrecht, *op. cit.*, t. V, p. 69, Döberl, *Mon. Germ. sel.*, IV, 122, Simonsfeld, *op. cit.*, t. I, p. 370.

4. Kinnamos, *loc. cit.*; Simonsfeld, *op. cit.*, t. I, p. 408, identifie Flavinia avec San Flaviano-Giulianova, en Pouille. Dans le *Dizionario geografico postale del regno d'Italia*, Rome, 1885, je ne trouve que Giulianova, circ. et prov. de Teramo, qui ne me paraît pas convenir. Dans l'*Histoire de la domination normande*, t. II, p. 205, j'avais proposé Fano, l'ancienne Flavia Fanestris.

5. Kinnamos, IV, 2, p. 137, dit que Paléologue dispose de dix vaisseaux. Les *Annales Pisani*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 243, parlent de trente galères byzantines, mais ce texte me paraît faire allusion à l'envoi des secours postérieurs.

succès que des renforts furent envoyés de Byzance et c'est seulement lors de la bataille d'Andria que nous constatons la présence d'un corps auxiliaire byzantin [1].

L'appui du comte de Loritello avait pour Michel Paléologue une importance considérable, car les possessions de son allié, situées à la frontière du royaume normand, donnaient aux Grecs toute facilité pour envahir les états de Guillaume I[er] et leur permettaient de maintenir par terre leurs communications avec Ancône qui demeurait leur centre.

Ce fut après l'occupation de Fano par les Byzantins que, par l'intermédiaire de Guillaume de Loritello, frère de Robert, Michel Paléologue fut informé que tout était prêt et qu'il ne lui restait qu'à s'avancer pour voir les Normands rebelles se joindre à lui [2]. A l'arrivée des Byzantins, l'insurrection s'étendit rapidement. Tout d'abord, dans la partie des Abruzzes où est situé Manopello, les anciens comtes du pays chassés par Roger II firent une rentrée triomphante [3]. Dans toute cette région les hostilités furent très vives et, au dire du *Chronicon Casauriense*, on se battit presque partout. De l'autre côté des Apennins, la révolte avait déjà commencé, le prince de Capoue, Robert, et André de Rupecanina, exilés par Roger II, étaient à la tête du mouvement et avaient été accueillis par leurs anciens vassaux qui, à ce moment, croyaient encore que l'empereur allemand allait bientôt paraître [4]. Le 21 août, la ville d'Arce était prise.

L'effort des Byzantins se porta surtout sur la Pouille. Dès qu'il eut reçu du comte de Loritello avis que tout était prêt, Paléologue se rendit à Viesti dont les habitants avaient pris le parti de Robert.

1. Cf. *infra*, p. 363.
2. Kinnamos, IV, 2, p. 138.
3. *Chronicon Casauriense*, dans Muratori, R. I. SS., t. II, 2, p. 895-897 ; sur les comtes de Manopello, cf. mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 185-186.
4. Otton de Freisingen, *Gesta*, II, 24, M. G. H. SS., t. XX, p. 408, paraît placer vers le mois de juillet la rentrée du prince de Capoue et d'André de Rupecanina ; les Annales régionales ne nous donnent de renseignements sur la guerre qu'à partir de la fin d'août ; elles établissent une corélation entre la rentrée des exilés et la maladie de Guillaume I[er], qui commença en septembre, *Annales Casinenses*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 311 ; pour les événements régionaux je préfère, leur autorité à celle d'Otton de Freisingen. Simonsfeld, *op. cit.*, t. I, p. 358, suit au contraire Otton. Sur la maladie de Guillaume I[er], cf. mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 219.

De là, il gagna Trani, dont il tenta inutilement de s'emparer, les gens de la ville étant demeurés fidèles à Guillaume Ier[1]. Désireux de frapper un grand coup, Paléologue alla assiéger Bari, la capitale de la province, qui était de beaucoup la place la plus importante de la région. Il comptait, sans doute, en cas de succès, que la prise de la ville rehausserait singulièrement le prestige de l'empereur grec et amènerait dans les rangs des rebelles tous les mécontents que la prudence empêchait encore de se déclarer ouvertement contre le roi.

Bari était défendue par une nombreuse garnison et ses fortes murailles lui permettaient de soutenir un long siège dont l'issue était fort problématique. Mais, pour s'emparer de la place, Paléologue comptait sur d'autres moyens que ceux de la guerre. A Bari, comme dans la plupart des villes de Pouille, la population, éprise de liberté, avait vu avec peine les progrès de l'autorité royale qui l'avait privée d'une partie des privilèges obtenus jadis des conquérants normands. Lors de la grande révolte de 1135, Roger II avait pris une série de mesures de rigueur qui n'avaient fait qu'exaspérer les passions politiques[2]. Il y avait dans la ville tout un parti qui n'aimait guère les Normands et n'attendait que l'occasion favorable pour revendiquer les libertés perdues. L'arrivée de Paléologue fournit l'occasion attendue par un grand nombre d'habitants. Les mécontents négocièrent secrètement avec un envoyé de Michel ; ils gagnèrent à leurs idées les indécis et finirent par ouvrir aux Byzantins les portes de la ville. Les partisans de Guillaume Ier et la garnison royale furent impuissants à empêcher cette trahison et durent s'enfermer dans le donjon et dans le quartier de la ville où la basilique de Saint-Nicolas formait une seconde citadelle. Par une surprise heureuse les rebelles réussirent à occuper le quartier qui était au pouvoir des partisans du roi ; seule la citadelle leur échappa. Pendant sept jours, ses défenseurs réussirent à tenir tête à l'ennemi, mais l'arrivée de Robert de Loritello qui conduisait de nombreux renforts les décida à se rendre. Malgré le désir de Paléologue, qui désirait le conserver pour commander la ville,

1. Kinnamos, IV, 3, p. 138.
2. Chalandon, *op. cit.*, t. II, p. 86.

les habitants de Bari rasèrent le donjon, symbole d'une domination abhorrée [1].

Ces premiers succès des Byzantins et des rebelles eurent dans toute l'Italie du sud un retentissement considérable. Trani s'empressa de traiter avec Paléologue et son exemple fut suivi par Giovenazzo, malgré les efforts du comte Richard d'Andria qui commandait la place [2].

Vers cette époque, les progrès des Byzantins furent singulièrement favorisés par le bruit de la mort du roi Guillaume Ier. La nouvelle était inexacte, mais, pendant les derniers mois de l'année 1155, le roi de Sicile fut très gravement malade. En présence des succès des rebelles et de l'inertie de l'armée royale, l'agitation ne fit que croître ; les villes de la Pouille se distinguèrent par leur hâte à se révolter contre l'autorité royale. Pour comprendre la facilité de la conquête byzantine, il faut tenir compte de cet état de l'esprit public qui poussa nombre des principales cités à traiter soit avec les Grecs, soit avec le comte de Loritello [3].

Après la reddition de Trani, l'armée royale qui jusque-là s'était tenue sur l'expectative, entra en campagne sous les ordres d'Asclettin, chancelier du royaume de Sicile [4]. Aux côtés du chancelier nous trouvons le comte Richard d'Andria, ce qui paraît prouver qu'une partie au moins de la garnison de Giovenazzo était restée fidèle au roi de Sicile. Asclettin, qui avait avec lui deux mille chevaliers et nombre de gens de pied, se proposa comme objectif de reprendre Trani et vint mettre le siège devant la ville [5]. Informé de cette tentative, Jean Doukas se hâta de se porter au devant de l'armée royale. Il semble qu'à ce moment les troupes alliées étaient déjà descendues assez loin vers le sud ; nous voyons, en effet, qu'en

1. Kinnamos, IV, 3, p. 138-139 ; Romuald de Salerne, *Chronicon*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 428 ; *Annales Pisani*, *ibid.*, p. 243 ; *Annales Casinenses*, *ibid.*, p. 311 ; Otton de Freisingen, *Gesta*, II, 29, *ibid.*, t. XX, p. 413, et lettre de Frédéric à Otton de Freisingen, *ibid.*, p. 349. Le quartier Saint-Nicolas fut pris à l'aide d'une ruse : des soldats déguisés en moines se présentèrent de grand matin aux portes de l'église qui leur furent ouvertes ; une fois dans l'église ils s'en emparèrent.

2. Kinnamos, IV, 4, p. 141. Sur le comte d'Andria, cf. Chalandon, *op. cit.*, t. II, p. 208, note 3.

3. Falcand, *Liber de regno Sicilie*, éd. Siragusa, p. 13-14.

4. Kinnamos, IV, 4, p. 141-142.

5. *Id.*, *loc. cit.*

se dirigeant vers Trani Jean Doukas passa par Ruvo. Les habitants de cette ville lui offrirent de se rendre, mais, craignant de ne point arriver à temps au secours de Trani, Doukas repoussa les offres qui lui étaient faites et remit à plus tard l'occupation de Ruvo. La seule nouvelle de l'approche de l'armée de secours suffit à faire lever le siège de Trani. Asclettin et Richard d'Andria se replièrent sur Barletta où ils s'enfermèrent. Ils furent suivis de près par Doukas qui infligea un sérieux échec à une troupe de Normands qui lui avaient tendu une embuscade ; il ne put toutefois empêcher ses adversaires de pénétrer dans Barletta. Dès que l'armée royale fut enfermée dans cette ville, Doukas tenta de la prendre comme dans un filet. De nombreux renforts furent envoyés par Paléologue et le comte de Loritello pour empêcher les Normands de s'échapper de la ville. Richard d'Andria se rendit compte du danger et réussit avec une partie de ses troupes à sortir de Barletta avant que l'investissement fût complet. Poursuivi par les alliés, Richard accepta, près d'Andria, le combat que Doukas lui offrait[1]. Les Normands parurent tout d'abord devoir être victorieux, car les troupes ennemies n'ayant pu soutenir leur choc se débandèrent. En s'enfuyant les Byzantins s'engagèrent dans des chemins bordés, suivant l'usage du pays, de murs en pierre sèche. Ceux-ci formèrent un abri derrière lequel l'infanterie de Doukas put se reformer et faire tête aux Normands qui, lourdement armés, ne réussirent pas à se dégager. Les soldats de Guillaume Ier, assaillis de tous les côtés par une grêle de pierres, furent mis en déroute. Le comte d'Andria lui-même fut atteint par un projectile et désarçonné. Un prêtre de Trani, l'acheva en lui ouvrant le ventre pour en retirer les entrailles. Ce nouveau succès des Byzantins, outre Andria, leur valut des renforts, car nous voyons qu'une partie des troupes de Richard passa au service de Paléologue[2].

L'armée aux ordres de celui-ci fut alors divisée en deux corps, dont l'un forma la garnison de Bari, tandis que le second, sous les ordres de Doukas, parcourut le pays pour amener la soumission des petites places des environs. Cette campagne ne semble pas avoir donné de résultats très importants. Doukas paraît même

1. Kinnamos, IV, 4, p. 142-143.
2. *Id.*, IV, 4, p. 144-145.

avoir subi un léger échec dans les environs de Bari où il revint après avoir poussé jusqu'à Monopoli [1].

A quelle date convient-il de placer les événements qui viennent d'être racontés ? Kinnamos ne nous fournit aucune indication chronologique précise. Selon lui, après la prise de Bari, Paléologue reçut une ambassade chargée de lui annoncer que le pape était prêt à entrer en campagne [2]. Nous savons, par ailleurs, qu'Hadrien IV envahit les états de Guillaume Ier, vers le 29 septembre [3]. Si le renseignement fourni par le chroniqueur grec est exact, il faut donc placer entre le mois d'août et la fin de septembre 1155, toutes ces premières conquêtes des Grecs.

Pendant la première partie de la campagne, la diplomatie byzantine n'était point demeurée inactive et avait cherché à se créer des amitiés utiles. Depuis l'affaire de Corfou que nous avons racontée, les rapports de Venise et de Byzance s'étaient refroidis et la République avait répondu aux avances que le roi de Sicile, Guillaume Ier, lui avait faites. Avant février 1155, un traité avait été conclu entre le roi normand et les Vénitiens [4]. Ces derniers, depuis lors, avaient dû suivre avec inquiétude les opérations des Grecs en Italie et leurs relations avec Byzance se tendirent encore davantage. Pour faire échec à Venise et éviter que les deux républiques n'unissent leurs forces contre l'empire grec, Paléologue, en octobre 1155, entama, par l'intermédiaire de Démétrios Makrembolitès, des négociations avec Gênes. Un traité fut alors conclu par lequel, en échange de divers privilèges, les Génois s'engageaient à ne point s'allier aux ennemis de Byzance [5].

En même temps, des négociations étaient entamées par Michel Paléologue avec le pape Hadrien IV. A en croire Guillaume de Tyr, le pape aurait par lettre demandé au basileus de l'aider contre le roi de Sicile en même temps qu'il adressait de vive voix pareille

1. Kinnamos, IV, 5, p. 145.
2. *Id.*, IV, 5, p. 146.
3. *Vita Hadriani*, IV, dans *Liber Pontificalis*, éd. Duchesne, t. II, p. 393, cf. *infra*, p. 361.
4. Cf. Chalandon, *op. cit.*, t. II, p. 192.
5. Cafaro, *Annales*, M. G. H. SS., t. XVIII, p. 23, et Bertolotto, *Documenti sulle relazioni di Genova coll' impero bizantino*, dans *Atti della società ligure di storia patria*, t. XXVIII, 2, p. 337 et sq., cf. *infra*, p. 576.

demande à Barberousse [1]. Kinnamos confirme ce témoignage et raconte que des envoyés d'Hadrien IV se rendirent à Bari pour demander aux représentants de Manuel Comnène que l'un d'eux se rendît auprès du pape afin de conclure avec lui une alliance contre le roi de Sicile. Hadrien IV faisait savoir qu'il avait levé des troupes et était prêt à entrer en campagne [2]. Les généraux grecs jugèrent que la situation de la Pouille ne leur permettait pas de quitter le théâtre de la guerre ; ils se bornèrent donc à envoyer auprès du pape un des scribes impériaux, un certain Basilakios, chargé de remettre à Hadrien des subsides pour lever des mercenaires [3]. D'après l'auteur de la *Vie d'Hadrien IV*, Manuel faisait offrir au pape de lui fournir des troupes pour combattre Guillaume Ier et de lui payer cinq mille livres d'or s'il consentait à le laisser occuper trois villes maritimes de la Pouille [4]. Nous ignorons quelles furent les suites de cette négociation [5]. Il me semble toutefois que l'on peut à bon droit conjecturer que les pourparlers se prolongè-

1. Guillaume de Tyr, XVIII, 2, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. I, 2, p. 819 et p. 828.

2. Kinnamos, IV, 5, p. 146-147. Il y a une erreur dans son récit le pape n'était pas à Rome, comme il le dit, mais dans les environs, Jaffé-L., 10079-10090.

3. D'après Guillaume de Tyr, *loc. cit.*, Hadrien IV serait entré en rapport avec Manuel Comnène ; et d'après Boson, *Vita Hadriani IV*, éd. Duchesne, t. II, p. 394, l'empereur aurait *promis* des subsides, si le pape acceptait ses conditions, or, d'après Kinnamos, *loc. cit.*, Basilakios envoyé par Paléologue aurait *porté* des subsides. Il y a donc peut-être lieu de supposer qu'à la suite de la demande d'Hadrien IV, Paléologue envoya une première ambassade et que les envoyés pontificaux, qui vinrent à Bari, apportaient la ratification des accords : ce qui expliquerait que l'envoi des sommes promises ait été fait. La mention de Rome par Kinnamos, cf. note précédente, pourrait provenir de ce que les négociations auraient commencé pendant que le pape était dans les environs de Rome pendant le mois de juillet, cf. Jaffé-L., 10079-10090. Boson mentionne les négociations à propos du séjour du pape à Bénévent qui commença à la fin de novembre (21 novembre) Jaffé-L., 10097. Les négociations devaient être terminées à cette date, car le pape entra en campagne à la fin de septembre. On peut expliquer que Boson fasse une mention aussi tardive de ces pourparlers par le fait qu'il en parle, à propos des offres faites par Guillaume Ier pour détacher le pape de l'alliance byzantine dans l'hiver 1155-1156, cf. mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 225.

4. *Vita Hadriani IV*, dans *Liber Pontificalis*, t. II, p. 394. Les historiens ont envisagé ces négociations à des points de vue très divers, cf. Reuter, *Geschichte Alexanders III*, t. I, p. 19 ; Ribbek, *op. cit.*, p. 14 : Holzach, *Die auswärtige Politik des Königreichs Sizilien 1154-1177*, p. 23 ; Simonsfeld, *op. cit.*, t. I, p. 405.

5. Rahewin, *Gesta*, IV, 34, et Geoffroi de Viterbe, *Gesta*, v, 269, M. G. H. SS., t. XXII, p. 313, font allusion à un traité entre Manuel et Hadrien IV.

rent et amenèrent l'ouverture de négociations directes entre le pape et l'empereur. On possède, en effet, une lettre, malheureusement non datée. par laquelle Hadrien IV recommande à Basile, archevêque de Thessalonique, deux notaires pontificaux qu'il envoie au basileus[1]. Toute la lettre est relative à la question de l'union des Églises. Or, quelques années plus tard, lors de la lutte de Frédéric Barberousse contre la papauté, Manuel cherchera à obtenir le rétablissement de l'unité de l'empire. Toute sa politique en Italie sera inspirée par le désir de se faire attribuer la couronne impériale, et, pour atteindre ce but, il proposera au pape d'accomplir la réunion de l'Eglise grecque à l'Eglise romaine. Ne pourrait-on supposer, en voyant cette question de la réunion des Églises remise sur le tapis, dès le pontificat d'Hadrien IV, que Manuel Comnène, au moment où il est entré en négociations avec Rome, a songé à se faire accorder la couronne impériale en échange de l'union des Eglises? Le grand intérêt de la démarche tentée par Paléologue consiste dans le fait de voir l'empereur grec se poser en protecteur du Saint-Siège vis-à-vis du roi de Sicile. Il me paraît évident que Manuel Comnène a voulu jouer auprès du pape le rôle que Barberousse n'avait pas tenu. Pour la première fois, dans cette tentative d'accord entre l'empire grec et la papauté, apparaît chez le basileus byzantin l'idée d'assumer la fonction de protecteur de la papauté. Déjà, Alexis Ier Comnène avait songé à rétablir l'unité de l'empire; son petit-fils ne faisait ici que reprendre cette politique; on verra que, quelques années plus tard, il cherchera par tous les moyens à la faire triompher.

Les conditions posées, d'après l'auteur de la *Vie d'Hadrien IV*, ne paraissent pas conformes aux propositions qui ont pu être faites par le basileus ; il est impossible de savoir ce qu'il faut entendre par les trois villes maritimes dont il est ici question. Manuel Comnène n'a jamais pu sérieusement penser à borner ses prétentions sur l'Italie méridionale à la possession de trois villes. Peut-être, a-t-il, au début, songé à n'occuper que les villes du littoral, quoiqu'il soit bien invraisemblable que les projets primitifs d'établissement en Italie aient été aussi limités.

Il est fort probable que les négociations de Paléologue et

1. Mansi, *Concilia*, t. XXI, p. 796.

d'Hadrien IV contribuèrent à amener dans les affaires de l'Italie du sud l'intervention active de la papauté et que les subsides grecs aidèrent le pape à lever des troupes à Rome et en Campanie [1]. En dehors des mercenaires à sa solde, Hadrien IV vit se grouper autour de lui la plupart des exilés normands dont les espérances avaient été déçues par le départ de Barberousse [2]. Il semble d'ailleurs que celui-ci, en partant, ait donné aux barons normands toute liberté d'agir [3]. L'ancien prince de Capoue, Robert, Richard d'Aquila, comte de Fondi, et André de Rupecanina promirent au pape de le reconnaître comme leur suzerain légitime s'il les aidait à reprendre possession de leurs terres [4]. Il y eut aussi des offres analogues faites par les seigneurs et les villes de Pouille.

Les hostilités commencèrent à la fin d'août [5]; le pape ne se mit en route que vers le 29 septembre; par San Germano, il gagna Bénévent [6]. Les exilés normands occupèrent Alife et Capoue, et Robert de Capoue fut bientôt maître du pays jusqu'à Naples et Salerne [7]. Néanmoins, pendant tout l'hiver de 1155-1156, la région de la Terre de Labour fut le théâtre d'hostilités continuelles entre les envahisseurs et l'armée royale.

La diversion ainsi créée par l'intervention armée du pape et la révolte des vassaux siciliens de Guillaume Ier, révolte qui éclata à l'automne 1155, permirent aux Byzantins de continuer, du côté de la Pouille, la campagne qu'ils avaient si heureusement commencée. Pour les faits dont le récit va suivre, nous ne possédons pas de données chronologiques précises. On peut seulement placer

1. Kinnamos, IV, 5, p. 147 et *Vita Hadriani IV*, *loc. cit.*

2. Otton de Freisingen, *Gesta*, II, 24, M. G. H. SS., t. XX, p. 408; Romuald de Salerne, *Chronicon*, *ibid.*, t. XIX, p. 428; *Vita Hadriani IV*, *loc. cit.*; *Annales Ceccanenses*, *ibid.*, t. XIX, p. 284; *Annales Casinenses*, *ibid.*, p. 311; *Annales Pisani*, *ibid.*, p. 242; Guillaume de Tyr, XVIII, 2, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. occidentaux*, t. I, p. 819.

3. Otton de Freisingen, *Gesta*, II, 24, M. G. H. SS., t. XX, p. 408. Ailleurs, *Gesta*, II, 29, p. 413, Otton paraît indiquer que les exilés normands avaient fait cause commune avec les Grecs.

4. *Vita Hadriani IV*, p. 393.

5. *Annales Ceccanenses*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 284; *Annales Casinenses*, *ibid.*, p. 311.

6. Jaffé-L., 10091-10097.

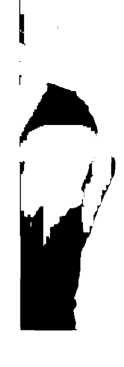
7. *Annales Ceccanenses*, *loc. cit.*; *Annales Casinenses*, *loc. cit.*; Romuald de Salerne, *Chronicon*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 428; Guillaume de Tyr, XVIII, 7, p. 828. Cf. Chalandon, *op. cit.*, t. II, p. 213-214.

les évènements entre les derniers mois de 1155 et le 14 avril de l'année suivante.

Nous avons, par Guillaume de Tyr, quelques renseignements sur la situation de la Pouille, après le début de la conquête byzantine. Le patriarche de Jérusalem, Foucher, arriva, à la fin de l'été 1155, à Otrante ; là, il se vit refuser par le chancelier de Sicile, Asclettin, la permission de traverser la Pouille, où l'on se battait partout, et dût, pour se rendre auprès du pape, gagner Ancône par mer [1]. D'après le récit de Guillaume de Tyr, les Byzantins auraient, déjà à ce moment, été maîtres de Brindisi et seule la citadelle serait demeurée au pouvoir des troupes de Guillaume Ier. Kinnamos, qui nous donne la date exacte du siège de Brindisi, avril 1156 [2], contredit ici Guillaume de Tyr, à moins que l'on ne suppose que Doukas, dans l'expédition que nous lui avons vu faire vers le sud, ne se soit avancé jusqu'à Brindisi [3].

La seconde partie de la campagne des Byzantins commença par le siège de Monopoli ; les habitants, effrayés par les succès continus des Grecs, firent offrir à Paléologue de lui rendre la ville sans tenter de résistance si, dans un délai de quelques jours, les troupes royales ne venaient pas les secourir. Leurs propositions furent agréées et les Byzantins se retirèrent [4]. A ce moment, les succès des représentants de Manuel Comnène paraissent avoir passé leurs espérances. Surpris de l'étendue et de la promptitude de leur victoire, Michel Paléologue et Jean Doukas crurent que rien ne leur serait plus facile que de restaurer, par leurs propres forces, la domination impériale et commencèrent à négliger les Normands auxquels ils étaient redevables de leurs succès.

Dans toute la Pouille, les partisans et les adversaires du roi menaient grande guerre, quand arrivèrent des renforts envoyés de



1. Guillaume de Tyr, XVIII, 7, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. I, 2, p. 828-829.
2. Kinnamos, IV, 10, p. 159.
3. Simonsfeld, *op. cit.*, t. I, p. 447, place, en avril 1156, les renseignements donnés par Guillaume de Tyr, *loc. cit.*, sur l'occupation de Brindisi, cela me paraît inexact, la situation décrite ici est celle de la Pouille à l'arrivée de Foucher : or celui-ci est arrivé pendant l'été 1155, puisqu'en arrivant à Rome, il apprit le départ du pape pour Ferentino, or Hadrien IV est à Ferentino le 30 septembre, Jaffé-L., 10091.
4. Kinnamos, IV, 5, pp. 145-147.

Sicile. Le comte de Loritello, se croyant en danger d'être écrasé par l'armée royale, demanda aux généraux grecs de lui fournir des troupes [1]. Sa demande fut repoussée, et on lui répondit que les Byzantins n'étaient pas venus en Italie pour lui prêter appui, mais pour soumettre le pays à leur maître. Serré de près par les partisans du roi, Robert de Loritello sollicita une entrevue des généraux byzantins et obtint de se rencontrer avec eux à Bitetto, mais Paléologue et Doukas, craignant d'être trahis par Robert qu'ils soupçonnaient de négocier avec le roi de Sicile, ne se rendirent au rendez-vous qu'après s'être entourés de toutes les garanties possibles. Une réconciliation eut lieu à la suite de cet entretien, mais il est facile de constater que, dès ce moment, la défiance règne entre les Byzantins et leurs alliés normands.

Un autre fait, qui permet d'expliquer le changement d'attitude des chefs byzantins, vient encore attester le désir des Grecs de garder pour eux seuls les conquêtes faites depuis le début de la campagne. En apprenant les succès de ses généraux, Manuel s'était décidé à faire passer en Italie des renforts importants. Déjà, lors de la bataille d'Andria, nous constatons la présence d'une troupe de Petchénègues [2] ; un peu après, un corps expéditionnaire, composé de troupes régulières de Massagètes et de Normands, fut formé et placé sous le commandement de Jean l'Ange [3]. Ce dernier eut pour lieutenant Joannikios et Alexandre, qu'il faut, sans doute, identifier avec Alexandre de Gravina. Grâce à ces secours, les généraux byzantins purent étendre le théâtre de leurs opérations. Tandis qu'une partie de l'armée assiégeait Bosco, qui avait appartenu à Richard d'Andria, Jean Doukas, avec le reste de l'armée, allait assiéger Molfetta [4]. Une tentative du chancelier Asclettin pour délivrer la place fut repoussée ; ce succès amena la reddition de la ville. L'armée rentra alors à Bari [5] d'où, peu après, des troupes furent envoyées pour occuper Montepeloso et Gravina. Il est probable que de petites opérations furent dirigées à l'intérieur des terres. Kinnamos évalue, en effet, à plus de cinquante le

1. Kinnamos, IV, 6, p. 147.
2. *Id.*, IV, 4, p. 143.
3. *Id.*, IV, 6, p. 148. Chez lui le mot Germains désigne les Français, cf. *supra*, p. 333, note 1.
4. *Id.*, IV, 6, p. 149-150.
5. *Id.*, IV, 7, p. 150,

nombre des villes ou forteresses qui tombèrent alors au pouvoir des Grecs[1].

Toutes ces conquêtes s'étaient effectuées si facilement que Paléologue crut sa situation assez solidement établie pour pouvoir se passer de l'appui des Normands révoltés et refusa au comte de Loritello les subsides qu'il lui avait promis. Il lui offrit de lui verser seulement le tiers de la somme qu'il s'était engagé à lui payer[2]. Du récit de Kinnamos, il résulte très clairement qu'à ce moment Paléologue a cessé de regarder le comte de Loritello comme un allié, il ne voit plus en lui qu'un sujet du basileus. Le refus de Paléologue mécontenta Robert qui se sépara des Byzantins, mais bientôt ceux-ci eurent besoin de lui et il fut rappelé par Jean Doukas, devenu brusquement le commandant des forces byzantines par suite de la mort inopinée de Paléologue, survenue à la suite d'une courte maladie[3].

Rappelé à Bari par Paléologue, Doukas n'arriva que lorsque celui-ci était déjà mort. Peu après, il rentra en campagne, mais la disparition de Michel Paléologue, auquel doit revenir tout l'honneur des succès remportés par les Byzantins, jeta un certain trouble dans l'armée grecque. Doukas trouva inopportun de rompre avec les Normands dont il pouvait encore avoir besoin; aussi, un de ses premiers actes fut-il de traiter avec le comte de Loritello et de satisfaire à toutes ses exigences[4].

Doukas paraît s'être alors proposé de continuer à étendre la domination byzantine à l'intérieur des terres, avant d'aller attaquer les deux places très importantes de Tarente et de Brindisi. Kinnamos qui, pour toute cette partie de la campagne, nous fournit des renseignements très détaillés, indique Polymilios comme ayant été la première place attaquée[5]. La garnison de la ville était placée sous les ordres d'un Normand du nom de Flameng; celui-ci se replia sur Tarente, laissant les Byzantins

1. Kinnamos, IV, 7, p. 150.
2. *Id.*, IV, 8, p. 152.
3. *Id.*, IV, 7, p. 150-151. Nikétas Choniatès, II, 7, p. 124-125, dit à tort que Paléologue fut rappelé; cf. la lettre de Frédéric Barberousse à Otton de Freisingen, M. G. H. SS., t. XX, p. 349 et Otton de Freisingen, *Gesta*, II, 29, *ibid.*, p. 413.
4. Kinnamos, IV, 8, p. 152.
5. Il faut sans doute identifier Polymilios avec Polignano.

entrer librement. A Molissa (sans doute Mottola), les choses ne se passèrent pas de même, et les Grecs durent recourir à la force pour pénétrer dans la place. L'armée byzantine, se dirigeant vers le sud, mit en fuite les troupes de Flameng qui avait tenté de lui couper la route de Tarente et s'empara de Massafra. Une nouvelle victoire encore remportée sur Flameng permit à Jean Doukas de s'avancer jusqu'aux portes de Tarente. La ville ne fut point alors attaquée, car le commandant de l'armée byzantine se rendit compte qu'il était inutile d'en entreprendre le siège sans s'être assuré de l'appui de la flotte. Il envoya donc au commandant de l'escadre byzantine, qui se trouvait alors à Bari, l'ordre de rallier Tarente et d'apporter tout le matériel nécessaire pour un siège. En attendant que ses instructions fûssent exécutées, Doukas, remontant vers le nord, gagna Monopoli[1].

La campagne de l'armée byzantine avait été excessivement fructueuse et les Grecs emportaient un butin considérable. D'après Kinnamos, l'abondance des vivres était telle que, dans le camp de Doukas, on vendait dix bœufs pour un statère d'or et cent trente brebis pour le même prix[2].

En arrivant devant Monopoli, Jean Doukas réclama des habitants l'exécution de la promesse qu'ils avaient faite de livrer la ville au basileus; il se heurta à un refus et dut entreprendre un siège en règle auquel collabora, en bloquant l'entrée du port, la flotte grecque qui arriva à ce moment. La résistance ne fut pas de longue durée. A Monopoli, comme dans les autres villes de la Pouille, nous constatons l'existence d'un parti hostile aux Normands, et bientôt les mécontents se mirent en rapport avec le général grec pour négocier la reddition de la place. Ce fut en vain que Flameng réussit à faire pénétrer dans la ville un secours de cent chevaliers; malgré cela, le parti grec l'emporta et ouvrit les portes aux Byzantins. Quand Flameng revint avec de nouveaux renforts il était trop tard, et déjà les bannières impériales flottaient sur les remparts[3].

Si brillants et si rapides que fussent les succès remportés jusque-là, Doukas ne disposait pas de forces suffisantes pour organiser

1. Kinnamos, IV, 8, p. 153-154.
2. *Id.*, IV, 8, p. 154.
3. *Id.*, IV, 9, p. 154-158.

d'une façon effective l'occupation de toute la région conquise ; en outre, il était loin d'être d'accord avec ses alliés normands. La question des renforts préoccupait donc le général grec, et nous savons qu'il avait sollicité Manuel Comnène de lui envoyer des secours. Il espérait que son armée, renforcée par quelques corps byzantins, lui permettrait de se passer du concours des seigneurs normands, dont il redoutait une trahison, et le mettrait à même de résister avec succès au roi de Sicile qui, comme le bruit s'en répandit alors, réunissait des forces considérables pour rentrer en campagne[1].

En attendant l'arrivée des renforts demandés, Doukas tenta de s'emparer de Brindisi, l'une des places les plus importantes de l'Italie du sud. Par Ostuni, qu'elle prit au passage, l'armée byzantine gagna Brindisi (14 avril). Le siège commença après Pâques (15 avril). Les murailles qui entouraient la ville étaient en grande partie de construction antique, mais elles avaient été si solidement construites que bientôt Doukas renonça à se servir des machines de siège, et se borna à faire lancer à l'intérieur de la ville une grêle de pierres. Kinnamos nous a peint la panique que ce mode d'attaque fit naître parmi les habitants qui s'enfermèrent dans leurs maisons sans oser en sortir. Le parti des mécontents profita de la terreur générale pour négocier avec les Grecs et leur livrer la ville, mais ici le succès fut incomplet, car la garnison se retira dans la citadelle. Tous les efforts de l'armée byzantine échouèrent contre le donjon, et les machines de guerre ne purent ouvrir la moindre brèche dans les murs formés d'énormes blocs de pierre. Tandis qu'une partie des forces de Doukas continuait le siège, une autre partie parcourait les environs de Brindisi et soumettait tout le pays[2].

Ce succès partiel devait être le dernier remporté par les troupes grecques, et l'entrée en campagne de Guillaume Ier changea brusquement la situation. Les progrès des Byzantins soutenus par les seigneurs normands avaient été singulièrement favorisés par la maladie qui retint en Sicile le roi normand, à partir du mois de

1. Kinnamos, IV, 10, p. 159 et sq.
2. Kinnamos, IV, 14, p. 171, dit que trois cents places avaient été occupées par les Byzantins. Il est fait allusion aux succès des Grecs dans des vers de Prodromos, Papadimitriou, *op. cit.*, dans *Viz. Vremennik*, t. X, p. 141-143.

septembre 1155. En outre, l'insurrection des seigneurs siciliens ne permit pas à Maion de Bari, le ministre de Guillaume Ier, d'envoyer en Italie des troupes de secours et c'est avec des effectifs tout à fait insuffisants que l'armée royale dut soutenir une lutte inégale. Après sa guérison, au début de 1156, Guillaume Ier eut à s'occuper d'abord de rétablir l'ordre en Sicile et ce fut seulement après la prise de Butera, centre de la rébellion, qu'il put songer à passer en Italie [1].

Avant d'entrer en campagne contre les Byzantins, Guillaume Ier tenta de détacher Hadrien IV de l'alliance grecque, mais il n'y put réussir [2].

A la fin d'avril ou au début de mai, le roi de Sicile quittait Messine [3]; il avait sous ses ordres une armée si nombreuse qu'il comptait, au dire de Kinnamos, envelopper entièrement l'armée grecque et la prendre comme dans un filet [4]. Les craintes de Doukas, la hâte avec laquelle nous voyons Manuel Comnène envoyer des renforts à l'armée d'Italie sont autant d'indices qui paraissent confirmer le témoignage du chroniqueur byzantin. D'après Guillaume de Tyr, l'armée du roi normand aurait été formée pour la plus grande partie des contingents de la Calabre et de la Sicile [5].

L'armée royale et la flotte se dirigèrent vers Brindisi. La marche à travers la Calabre ne paraît pas avoir présenté de difficultés ; il ne semble pas d'ailleurs que les seigneurs de cette région aient pris part à l'insurrection ; aussi Guillaume Ier put-il arriver jusqu'à Brindisi sans rencontrer de résistance.

Au moment où Doukas fut informé de l'approche de l'armée royale, la citadelle de Brindisi tenait toujours et, malgré leurs attaques répétées, les Byzantins n'avaient pu s'en emparer. Cinq jours s'étaient à peine écoulés depuis le moment où le commandant des forces byzantines avait été averti de l'arrivée du roi que la flotte normande parut en vue de Brindisi, devançant de quelques jours l'armée de terre. Doukas n'avait alors sous ses ordres que quatre vaisseaux. Très probablement le reste de la flotte grecque avait été renvoyé pour transporter les renforts attendus.

1. Cf. Chalandon, *op. cit.*, t. II, p. 219 et sq.
2. Cf. *id.*, p. 225.
3. La bataille de Brindisi est de la fin de mai, cf. *infra*, p. 370.
4. Kinnamos, IV, 11, p. 162.
5. Guillaume de Tyr, XVIII, 8, dans *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. I, 2, p. 831.

L'étroitesse de la passe qui faisait communiquer le port avec la mer empêcha les Normands de profiter de la supériorité numérique de leur flotte et permit au général byzantin de tenter de défendre l'accès de la rade. L'armée de terre sous les ordres de Jean l'Ange et du comte de Loritello fut disposée sur les deux rives du goulet pour s'opposer à toute tentative de débarquement tandis que Doukas prenait le commandement des forces maritimes. Ce fut en vain que les Normands tentèrent de forcer le passage, ils ne purent pénétrer dans le port et durent se retirer [1].

Profitant du répit qui lui était laissé, Doukas fit une nouvelle tentative pour occuper la citadelle avant l'arrivée de Guillaume Ier. Les assiégeants réussirent à faire écrouler une partie des murs ; mais ils ne purent venir à bout de la résistance acharnée de la garnison normande.

Sur ces entrefaites, arriva une partie des renforts dont Doukas avait demandé l'envoi à Manuel Comnène [2]. L'empereur avait confié le commandement des troupes de secours à son cousin, Alexis Bryennios. Celui-ci, en apprenant le danger qui menaçait l'armée byzantine d'Italie, n'avait pas attendu que fût terminée la concentration des troupes désignées pour passer en Italie et s'était embarqué à la hâte emmenant avec lui tous les contingents dont il pouvait disposer. Aussi les renforts qui débarquèrent à Brindisi étaient-ils tout à fait insuffisants et l'armée byzantine telle qu'elle se trouva alors composée ne paraissait pas en état d'affronter les forces royales. Ce fut là du moins l'avis du comte de Loritello, qui, jugeant fort précaire la situation des Byzantins, n'hésita pas à se retirer et à aller rejoindre les rebelles du nord. A diverses reprises, nous avons parlé des difficultés qui s'étaient élevées entre Robert et les généraux byzantins. Le comte de Loritello n'avait point pardonné aux Grecs de l'avoir abandonné quand il avait demandé des secours ; il n'attendait qu'une circonstance favorable pour les punir de leur perfidie ; l'arrivée de Guillaume lui fournit l'occasion cherchée, et il se hâta d'en profiter. Il est fort probable que son exemple fut imité par un certain nombre des Normands qui avaient fait alliance avec les Byzantins. En même temps, les



1. Kinnamos, IV, 11, p. 162.

2. *Id.*, IV, 12, p. 164.

soldats mercenaires levés par les Grecs dans la région d'Ancône demandèrent à Doukas une augmentation de solde ; ne l'ayant pas obtenue, ils désertèrent en masse. Toutes ces défections affaiblirent singulièrement l'armée byzantine et il semble bien que Doukas, en dehors d'un contingent de Normands demeurés fidèles, ait vu ses forces réduites aux seules troupes que le basileus, à diverses reprises, avait fait passer en Italie.

L'armée grecque qui assiégeait Brindisi se trouvait exposée à être attaquée en même temps par la garnison de la citadelle et par les troupes conduites par le roi. Certains d'entre les chefs byzantins jugèrent la situation périlleuse et proposèrent la retraite sur Bari où l'armée pourrait soutenir un long siège. On recula devant l'effet désastreux que cette mesure produirait sur les populations récemment soumises, et on refusa d'abandonner sans lutte tout le pays conquis. Il fut donc décidé qu'un dernier effort serait tenté pour occuper la citadelle de Brindisi avant l'arrivée du roi. Cette nouvelle attaque eut le même sort que les précédentes, et les Normands réussirent à demeurer en possession du donjon [1].

Telle était la situation, quand le roi de Sicile parut devant la place assiégée. Pour empêcher les Byzantins de s'échapper en s'embarquant sur leurs navires, Guillaume I[er] fit occuper par ses marins les petits îlots qui fermaient la rade de Brindisi. La flotte normande pouvait ainsi s'opposer à la sortie des vaisseaux grecs et, en même temps, empêcher toute tentative de débarquement si des renforts étaient envoyés par le basileus. Ces mesures nous montrent que Doukas comptait toujours être secouru ; aussi le voyons-nous éviter de s'engager à fond et chercher à faire traîner les hostilités en longueur [2].

Les premiers engagements qui mirent aux prises les deux armées se bornèrent à quelques combats de fourrageurs où la cavalerie byzantine eut l'avantage. Sur ces entrefaites, un corps de Celtes au service du basileus passa à l'ennemi. Il faut très probablement voir, dans ces Celtes, dont parle Kinnamos, des Normands qui avaient pris du service dans l'armée byzantine [3]. Ces transfuges, suivant toute vraisemblance, apprirent à Guillaume I[er] que le géné-

1. Kinnamos, IV, 12, p. 165-166.
2. *Id.*, IV, 13, p. 168.
3. *Ibid.*

ral byzantin attendait incessamment des secours, car nous voyons que le roi de Sicile se décida très brusquement à livrer bataille. Les Byzantins furent contraints d'accepter le combat malgré leur infériorité numérique et subirent une grave défaite. Battus sur terre, ils ne purent nulle part trouver un abri et furent complètement enveloppés par les troupes normandes. La plus grande partie de l'armée dut rendre les armes. Doukas, Alexis Bryennios et un grand nombre des Normands rebelles tombèrent au pouvoir du roi de Sicile, qui s'empara également de la flotte grecque et des sommes d'argent confiées par le basileus à Doukas. Les *Annales Casinenses* placent au 28 mai cette grande victoire de Guillaume Ier [1].

La défaite de l'armée grecque a été très sensible à l'orgueil byzantin ; il suffit pour s'en convaincre de lire le récit de Kinnamos [2]. A Byzance, on rendit responsable de cet insuccès Doukas et Bryennios auxquels on reprocha de n'avoir point fait embarquer l'armée avant l'arrivée du roi de Sicile. Il semble qu'il serait plus juste de faire remonter les responsabilités jusqu'au basileus lui-même, qui ne sut ou ne put donner à ses lieutenants les moyens matériels de conserver leurs conquêtes. Les premiers succès des Byzantins avaient sans doute dépassé les prévisions les plus optimistes de Manuel Comnène ; la plus grande faute de l'empereur grec fut de ne pas se rendre compte que la domination grecque en Italie ne reposait sur aucune base sérieuse, que, pour conserver les pays conquis, il fallait en organiser l'occupation militaire et ne point se contenter de répandre à profusion l'or et l'argent [3]. La victoire de Brindisi ruina en un seul jour les établissements que les Byzantins avaient réussi à fonder en Italie.

Guillaume Ier se montra impitoyable dans la répression, la sévérité qu'il déploya envers les rebelles fit rentrer promptement dans l'obéissance toutes les villes qui avaient embrassé le parti



1. *Annales Casinenses*, dans M. G. H. SS., t. XIX, p. 311 ; *Annales Ceccanenses*, *ibid.*, p. 284 ; Romuald de Salerne, *Chronicon*, *ibid.*, p. 428 ; Falcand, p. 20 ; Guillaume de Tyr, XVIII, 8, dans *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. occidentaux*, t. I, 2, p. 831 ; Nikétas Choniatès, II, 7, p. 125 et Kinnamos, *loc. cit.* Les Grecs auraient perdu 40.000 hommes d'après les *Annales Sancti Rudberti Salisburgensis*, M. G. H. SS., t. IX, p. 776 ; ce nombre parait exagéré.

2. Kinnamos, IV, 13, p. 168-169.

3. Ces deux tentatives sur l'Italie méridionale coûtèrent à Manuel Comnène plus de 30.000 livres d'or, Nikétas Choniatès, II, 8, p. 127.

des Grecs[1]. Quand l'armée normande remonta vers le nord, pas une ville n'osa fermer ses portes au roi. A Bari même, la population sans armes vint au devant de Guillaume Ier et demanda merci. Décidé à faire un exemple, le roi montra aux habitants la citadelle qu'ils avaient renversée et leur annonça qu'il ferait subir le même sort à leurs demeures; sur son ordre la ville fut rasée. Nous ignorons ce que devinrent les troupes byzantines laissées dans les diverses villes pour y tenir garnison. Comme, nulle part, il n'y eut une tentative de résistance, il est probable que les Grecs réussirent, soit à s'embarquer, soit à regagner Ancône.

Les alliés de Manuel Comnène, le pape et les seigneurs normands ne purent tenir contre le roi[2]. Tandis que le comte de Loritello gagnait les Abruzzes, où la configuration du pays facilitait la résistance, le prince de Capoue était fait prisonnier au moment où il cherchait à gagner l'état pontifical. Quant à Hadrien IV, assiégé par les Normands dans Bénévent, il dut accepter les conditions du vainqueur et souscrire un traité qui reconnut comme légitimes toutes les usurpations des rois de Sicile contre lesquelles les papes protestaient depuis tant d'années (18 juin 1156)[3].

Au moment même où l'éphémère domination des Byzantins en Italie était définitivement ruinée par la victoire de Guillaume Ier, des envoyés de Manuel Comnène arrivaient en Allemagne accompagnant Wibald, qui, en juin 1156, revenait de Constantinople, après avoir accompli, nous ne savons avec quel succès, la mission que Barberousse lui avait confiée l'année précédente[4]. Depuis le départ de Wibald, les idées de Barberousse sur l'alliance byzantine s'étaient modifiées, et, au début de l'été 1156, il était bien loin de songer à une entente avec le basileus. Les rapides et foudroyants succès des Byzantins dans l'Italie méridionale avaient eu en Allemagne un retentissement extraordinaire. Désormais, Barberousse connaissait les véritables projets de Manuel Comnène, qui n'avait pas craint de choisir Ancône, ville dépendant de l'empire germanique, pour y établir ses envoyés. Moins que jamais,

1. Cf. sur cette campagne mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 229.
2. *Id.*, p. 230-231.
3. *Id.*, p. 232-234. Ce traité est édité dans M. G. H. CC., t. I, p. 588-590.
4. Otton de Freisingen, *Gesta*, II, 49.

après la campagne de 1155-1156, Frédéric pouvait croire aux protestations d'amitié du basileus ; il savait, dès lors, avec certitude que Manuel Comnène ne cherchait à renverser la domination normande que pour s'établir en Italie. Or, la politique de l'empire allemand n'était point de substituer la domination byzantine à celle des Normands dans l'Italie méridionale ; c'était pour lui-même et non pour Byzance, que Barberousse revendiquait les territoires du sud de la Péninsule. Dès lors, la défiance, qui, dès son avénement, avait éloigné Frédéric de l'alliance byzantine, ne fera que croître, rendant impossible tout accord entre les deux empires.

Lorsque les ambassadeurs de Manuel Comnène arrivèrent dans ses états, Barberousse était décidé à franchir bientôt les Alpes pour aller arracher aux Grecs le fruit de leurs conquêtes ; aussi, en apprenant l'arrivée des envoyés du basileus, non seulement l'empereur allemand se refusa à les recevoir et les fit rester à Salzbourg, mais encore il parla de les faire punir comme traîtres [1]. D'après Otton de Freisingen, Barberousse était irrité contre Manuel à cause des fausses lettres impériales dont Paléologue et Doukas s'étaient servis pour amener la soumission de certaines villes [2]. Nous ne savons le cas qu'il convient de faire de ce renseignement, mais le fait important à constater est la colère que ressentit Barberousse quand il apprit que les Byzantins avaient occupé la Pouille. Evidemment, lors de l'arrivée de Wibald, Frédéric connaissait seulement les succès des Grecs et n'avait pas encore reçu la nouvelle des victoires de Guillaume I[er].

Les craintes qu'avait conçues Barberousse se dissipèrent, quand il eut connaissance de la défaite infligée aux Grecs par le roi de Sicile. L'empereur renonça alors à son dessein d'aller attaquer les Byzantins en Italie [3], et nous pouvons constater qu'une certaine détente se produisit dans les rapports de l'empire allemand avec Byzance. Dès l'instant, en effet, que les troupes byzantines avaient été vaincues et avaient perdu toutes leurs conquêtes,



1. Otton de Freisingen, *Gesta*, II, 29, M. G. H. SS., t. XX, p. 413-414.
2. *Ibid.*,
3. Lettre de Frédéric à Wibald, Wibald, *Epistolæ*, n° 456, p. 588, cf. Simonsfeld, *op. cit.*, t. I, p. 521, note 39.

le basileus cessait d'avoir en Italie une situation privilégiée et n'était plus un rival bien redoutable. Barberousse se montra donc plus favorablement disposé envers les envoyés de Manuel. En juin, il songeait à les punir; en juillet, à Nuremberg, il consentait à les recevoir et les traitait fort honorablement. La mission envoyée par le basileus avait un double but; elle devait de nouveau traiter la question toujours en suspens du mariage de Barberousse avec une princesse byzantine; en outre, elle était chargée de solliciter un secours immédiat pour la campagne que Manuel comptait diriger contre les Hongrois, au mois de septembre de cette même année (1156)[1].

Les ambassadeurs de Manuel Comnène échouèrent complètement dans leur mission. D'une part, Barberousse, au moment où il était décidé à rompre avec l'empereur de Byzance, avait renoncé au projet du mariage grec et, en juin 1156, avait épousé Béatrice, fille et héritière du comte Renaud de la Haute Bourgogne[2]. D'autre part, Frédéric, qui n'était peut-être pas fâché de laisser le basileus aux prises avec les Hongrois, se refusa à lui prêter la moindre assistance. Fut-il également question dans ces entretiens des affaires de Sicile? Nous l'ignorons, mais nous pouvons avec beaucoup de vraisemblance le supposer. En effet, à la suite de l'ambassade grecque de 1156, nous voyons Barberousse envoyer à Constantinople son chapelain Etienne[3]. Or, une lettre du pape, datée du 19 janvier 1157, nous apprend qu'il est question d'une alliance entre les deux empires, dirigée contre la papauté et le royaume normand[4]. Le pape écrit à Wibald qu'il ne veut pas croire ce qui lui a été raconté de ses intrigues à Constantinople et le supplie d'intervenir pour que ceux qui cherchent à brouiller l'empereur allemand et l'Eglise ne réussissent pas dans leur entreprise. Les faits auxquels il est fait allusion se rapportent au voyage de Wibald à Constantinople (1155-1156), mais il paraît fort probable que la lettre d'Hadrien IV a été motivée par les pourparlers qui ont été la suite de l'ambassade de 1156.

Comme les précédentes, ces négociations ne devaient pas

1. Otton de Freisingen, *loc. cit.*
2. Cf. Simonsfeld, *op. cit.*, t. I, p. 431 et sq.
3. Otton de Freisingen, *loc. cit.*
4. Jaffé-L., 10246.

aboutir. Au mois de mars 1157, Frédéric Barberousse dans une de ses lettres fait allusion aux difficultés qu'il a avec les Grecs. A cette date, il est bien question d'une expédition en Italie, mais l'empereur a renoncé momentanément à marcher contre le royaume normand et son intervention doit se borner à rétablir l'autorité impériale dans le nord de la Péninsule[1]. Pendant l'été, Frédéric attendait prochainement des envoyés du basileus et donnait à Wibald ses instructions au sujet de leur réception[2]; un peu après il conviait l'abbé de Stavelot à se trouver, le 28 septembre, à Wurzbourg pour donner son avis au sujet de l'ambassade byzantine[3].

Les envoyés de Manuel parurent eux aussi à Wurzbourg et remirent à Frédéric des présents de la part de leur maître. L'impératrice Irène avait spécialement chargé les ambassadeurs grecs d'obtenir de Barberousse qu'il conférât la chevalerie au jeune fils de Conrad, Frédéric. Elle leur avait même enjoint de ne revenir qu'une fois qu'ils auraient obtenu satisfaction à ce sujet. Barberousse agréa la demande d'Irène, et fit lui-même son cousin chevalier. Ce fut là le seul succès obtenu par la mission[4]; des difficultés s'élevèrent sur lesquelles Rahewin ne nous fournit que de vagues renseignements[5]. Des discussions si violentes se produisirent que Barberousse faillit rompre les négociations et que peu s'en fallut que son entourage ne fît un mauvais parti aux repré-

1. Lettre de Frédéric à Wibald, *Wibald, Epistolæ*, n° 456, p. 588; M. G. H. CC., I, p. 223 : Otton de Freisingen, *Gesta*, II, 30, M. G. H. SS., t. XX, p. 414.
2. Lettre de Frédéric à Wibald, *Wibald. Epistolæ*, n° 465, p. 598.
3. *Id.*, n° 470, p. 602.
4. Otton de Freisingen et Rahewin, *Gesta*, III, 6, p. 419, et *Annales Marbacenses*, M. G. H. SS., t. XVII, p. 160.
5. Otton de Freisingen et Rahewin, *Gesta*, III, 6, p. 419 : « *Non multo post apud Herbipolim civitatem Constantinopolitani imperatoris legati coram principe cum muneribus suam peragunt legationem ; quia tamen verba eorum in quibusdam fastum regalem et graecum in subornato sermone videbantur sapere tumorem, imperator eos despexit, et nisi in melius commutata sententia commodius sibi prospexissent, si fieri poterat salvo nunciorum privilegio, dissimulationem agente principe, prope fuit ut quibusdam ignominiosum et erumpnosum accepissent responsum. Placatus tamen multis eorum precibus et lacrymis imperator, veniam super his donavit, accepta sponsione, quod deinceps spernentes ampullosa, non nisi eam quam deceret Romanum principem et Orbis ac Urbis dominatorem, reverentiam suis salutationibus apportarent.* » et *id.*, IV, 76, p. 491 : « *Imperatorem Constantinopolitanum Manuel, ultro amicitiam et societatem ejus expetentem, cum sese, sicut antecessores sui, Romanorum appellaret imperatorem, inflexit, ut se, non Romæ, sed Neoromæ vocet imperatorem.* »



sentants de Manuel. L'empereur se serait laissé finalement toucher par les supplications des ambassadeurs et aurait consenti à continuer les négociations à la condition qu'à l'avenir Manuel s'intitulerait non plus empereur des Romains, mais empereur de la nouvelle Rome. Ceci paraît indiquer que les difficultés se produisirent à propos de questions d'étiquette. Pour comprendre l'attitude prêtée par le chroniqueur à Barberousse, il faut se rappeler les prétentions de celui-ci à la monarchie universelle; en ce qui concerne les rapports de dépendance que l'empereur allemand prétendait imposer au basileus de Constantinople, il convient de mentionner ici une lettre écrite par lui quelques années plus tard à Manuel Comnène pour affirmer hautement la suprématie du saint empire romain germanique sur les basileis de Constantinople [1].

A supposer que les envoyés de Manuel aient par crainte cédé aux exigences impériales, on peut être certain que celles-ci ont été dédaigneusement rejetées par l'empereur grec. Les prétentions de Barberousse une fois connues montrèrent à Byzance que toute entente était impossible et, dès lors, l'alliance allemande qui avait inspiré la politique grecque depuis de nombreuses années fut abandonnée. A la suite de l'ambassade de 1157, il y eut entre les deux empires une rupture presque complète. C'est en vain que Wibald fut envoyé à Constantinople pour tenter un rapprochement; il mourut, en 1158, pendant son voyage; il semble certain que sa mission n'avait pas réussi; en effet, les rapports entre les deux empires sont si mauvais à cette date que le basileus craint d'être accusé d'avoir fait assassiner Wibald et envoie des ambassadeurs pour se justifier auprès de l'empereur allemand [2].

Tout espoir d'une entente avec Barberousse étant désormais perdu, la politique italienne de Manuel Comnène subit une évolution complète que nous allons maintenant exposer.

Une période d'hostilités ouvertes avait suivi la tentative des Byzantins sur l'Italie méridionale. Guillaume I[er] et son ministre, Maion de Bari, aussitôt après le traité de Bénévent, avaient songé

1. Ed. Kap-Herr, *op. cit.*, p. 156-157, cf. *infra*, p. 600.
2. Cf. Jaffé, *Monumenta Corbeiensia*, dans *Bibl. rerum germanicarum*, t. I, p. 607. Otton de Freisingen et Rahewin, *Gesta*, IV, 22, M. G. H, SS., t. XX. p. 458.

à tirer vengeance de Manuel Comnène en portant la guerre sur le territoire byzantin. On n'avait point oublié, à Palerme, le rôle joué, lors du siège de Corfou, par la flotte vénitienne; celle-ci n'était plus à craindre, Venise ayant traité avec Guillaume I[er]; mais on redoutait que les Génois ne tinssent le rôle des Vénitiens et ne prêtassent au basileus l'appui de leur marine. Guillaume I[er] entama donc avec Gênes des pourparlers qui aboutirent à la conclusion d'un traité, en novembre 1156[1]. Assuré de la neutralité des Génois, le roi de Sicile put donner tous ses soins à la préparation de l'expédition qu'il avait le dessein d'envoyer attaquer et ravager les côtes de l'empire grec. Durant l'hiver 1157, les préparatifs furent poussés avec activité et une flotte, forte de cent quarante galères et de vingt-quatre navires de transport, fut équipée. Au printemps, tout était prêt et les vaisseaux normands sous les ordres d'Etienne, frère du grand émir Maion de Bari, cinglaient vers les côtes de l'empire grec emportant une armée de près de dix mille hommes[2]. En juin, la flotte sicilienne parut à la hauteur de l'île de Négrepont et surprit un certain nombre de vaisseaux byzantins qui furent incendiés. Les Normands débarquèrent dans l'île et brûlèrent Négrepont, Almira, Saint-Jacques, où ils détruisirent une tour qui appartenait aux Pisans; d'après Nikétas Choniatès, les marins de Guillaume I[er] ne se seraient pas bornés au pillage de l'île de Négrepont, mais auraient poussé une pointe audacieuse jusque dans les eaux de Constantinople. La flotte normande aurait défilé devant les murailles de la Ville gardée de Dieu, et serait parvenue jusqu'à la hauteur du palais des Blachernes. La population de Byzance, qui se pressait sur le haut des murs de la capitale, entendit les marins normands proclamer à grands cris leur maître roi de Sicile, du duché de Pouille et du principat de Capoue; elle les aurait vus également cribler de flèches d'argent le palais des Blachernes. Faut-il admettre le témoignage de Choniatès ou ne devons-nous pas croire qu'il a par erreur rapporté au



1. *Liber jurium*, dans *Historiæ patriæ monumenta*, t. I, p. 190 et 202, cf. Chalandon, *op. cit.*, t. II, p. 246, notes 3. Olivieri, *Cronologia dei consoli del comune di Genova*, dans *Atti della società ligure di storia patria*, t. I, p. 292; Caffaro, *Annales*, M. G. H. SS., t. XVIII, p. 25.

2. Sur cette campagne, cf. *Annales Pisani*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 243; Romuald de Salerne, *Chronicon*, *ibid.*, p. 429; Nikétas Choniatès, II, 8, p. 30, cf. Chalandon, *op. cit.*, t. II, p. 247.

règne de Guillaume Ier les détails de l'expédition de 1149? Nous ne pouvons que constater l'analogie de son récit avec ceux d'Ibn el Athir, de Dandolo et de Vincent de Beauvais, qui nous racontent avec des détails analogues l'expédition de Georges d'Antioche[1]. Il faut toutefois noter que Nikétas donne comme chef à la flotte Maion de Bari. Si l'on peut admettre qu'il a très probablement confondu le grand émir avec son frère, une confusion entre Georges d'Antioche et Maion paraît plus difficile. Quoi qu'il en soit, le récit du chroniqueur byzantin se rapporte bien au temps de Guillaume Ier, et, peut-être, faut-il admettre que le fils de Roger II a voulu comme son père aller défier le tout-puissant basileus jusque sous les murs de sa capitale. La flotte normande était de retour en Sicile vers le mois de septembre.

Il semble que, pour répondre à l'agression des Normands contre Négrepont, Manuel Comnène se soit décidé à tenter de nouveau la fortune des armes et à porter la guerre en Italie. A la suite du désastre qui avait frappé l'armée grecque à Brindisi, Manuel paraît s'être résolu à revenir au plan primitivement suivi par Paléologue et à n'employer en Italie que des mercenaires du pays. Il est d'ailleurs probable que les échecs successifs dont nous avons parlé avaient coûté à la flotte byzantine un certain nombre d'unités et que par là les transports étaient devenus plus difficiles.

C'est vers le moment où il se préparait à reprendre les hostilités que Manuel se rendit compte de l'impossibilité qu'il y avait à conclure une alliance avec Barberousse ; aussi, tout en faisant organiser de nouvelles bandes pour envahir le royaume de Sicile, songea-t-il à négocier avec Guillaume Ier. Il semble que l'initiative des pourparlers qui devaient amener une entente entre l'empire grec et le royaume normand fut prise par le pape Hadrien IV[2]. Nikétas Choniatès nous apprend, en effet, que ce dernier envoya à Constantinople des ambassadeurs chargés d'amener Manuel à traiter avec le roi de Sicile. Le basileus ne repoussa pas les propositions qui lui étaient transmises, mais il résolut, tout en négociant, de continuer les préparatifs de l'expédition qu'il voulait organiser

1. Cf. Chalandon, *op. cit.*, t. II, p. 144, notes 1 et 3 et p. 248, note 1.
2. Nikétas Choniatès, II, 8, p. 128.

en Italie. Pendant l'été 1157 [1], Alexis, fils du grand domestique Axouch, reçut l'ordre de se rendre à Ancône pour y remplir une double mission : il devait, tout d'abord, s'occuper de lever des troupes pour envahir les états de Guillaume Ier, mais, en même temps, il avait tous les pouvoirs nécessaires pour entamer des négociations si les circonstances lui paraissaient favorables pour la conclusion de la paix. En recrutant ainsi des troupes à la frontière du royaume normand, Manuel comptait sans doute peser sur les négociations et espérait que la crainte d'une nouvelle invasion déciderait Guillaume Ier à conclure la paix en accordant à l'empire grec des conditions avantageuses.

Alexis se rendit à Ancône, dont les habitants étaient demeurés fidèles à l'alliance byzantine et distribua au nom de son maître de nouveaux subsides [2]. Nous savons que les gens de Ravenne entrèrent en négociations avec l'envoyé du basileus et promirent leur concours. De nombreux seigneurs de la région se laissèrent également gagner et embrassèrent le parti de l'empereur grec. Il semble résulter du récit de Nikétas Choniatès que l'on se rendait parfaitement compte à Byzance que ces diverses alliances impliquaient une rupture complète avec Frédéric Barberousse dont on débauchait les sujets. Les Ancônitains réservèrent, il est vrai, leur fidélité envers l'empereur allemand, mais il ne semble pas qu'il en ait été de même des habitants de Ravenne. On verra plus loin que les représentants de Barberousse ne paraissent pas avoir fait de distinction entre les deux villes et regardèrent comme également coupables les habitants de l'une et de l'autre.

Comme Paléologue, Alexis, en dehors des troupes mercenaires qu'il réussit à lever, trouva un appui dans les seigneurs normands révoltés. Une partie de ceux-ci était restée en armes, soit dans les Abruzzes, soit dans les environs de la frontière ; ils eurent pour chefs André de Rupecanina et Robert de Loritello qui joua de nouveau un rôle important dans toutes ces intrigues [3]. Muni des subsides des Grecs, André de Rupecanina recruta des troupes un

1. La date résulte des *Annales Ceccanenses*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 284 et des *Annales Casinenses*, *ibid.*, p. 311.
2. Sur ce qui suit, cf. Otton de Freisingen et Rahewin, *Gesta*, III, 20, p. 428 et Sudendorf, *Registrum*, t. II, p. 131 et 132.
3. Cf. Chalandon, *op. cit.*, t. II, p. 250.

peu partout ; il poussa même jusqu'à Rome pour y lever des soldats. Malgré l'opposition du pape, il s'entendit avec le sénat de Rome et réussit à former une petite armée [1]. Très mécontent de ces préparatifs, Hadrien IV prit avec énergie la défense du roi de Sicile et, irrité de l'appui prêté aux Byzantins, il prononça de nouveau l'excommunication contre les Romains [2].

A la fin du mois d'août 1157, les Byzantins et leurs alliés engagèrent les hostilités sur toute la frontière nord du royaume de Sicile [3]. Le comte de Manopello, Bohémond, fut alors chassé par les anciens seigneurs du pays, tandis que Robert de Loritello, aidé de Richard de Mandra, attaquait les états de Guillaume Ier du côté de Penne. Les troupes royales sous les ordres d'Etienne, frère de Maion et de Simon, alors catépan de la Pouille et de la Terre de Labour, réussirent à repousser les rebelles et firent prisonniers plusieurs chefs de la révolte.

Pendant ce temps, à la tête d'une armée composée de Grecs et de Romains, André de Rupecanina envahissait le principat de Capoue, occupait Fondi, Traetto, le territoire du Mont-Cassin et dévastait Comino, Porta et Aquino. Le 6 janvier 1158, devant San Germano, il battait complètement une armée royale. A la suite de ce succès, André réussit à se maintenir dans le pays qu'il venait d'occuper jusqu'au 10 mars ; à cette date, il se retira sur Ancône abandonnant toutes ses conquêtes et, peu après, il alla avec Robert de Loritello rejoindre Barberousse, alors en Lombardie [4].

Il faut vraisemblablement établir un rapport entre le départ du comte André et les événements dont Ancône fut le théâtre, à peu près à la même époque. Vers la fin de janvier de l'année 1158, Barberousse chargea d'une mission en Italie Renaud de Dassel et Otton de Wittelsbach [5]. Après s'être arrêtés quelque temps à Crémone et à Vérone, les deux représentants de l'empereur arrivèrent à Ravenne. Pendant leur séjour dans cette ville ils apprirent qu'un certain nombre d'habitants, parmi lesquels le podestat, se trouvaient à Ancône où ils s'étaient rendus pour traiter avec l'envoyé

1. Kinnamos, IV, 14, p. 170, cf. Chalandon, *op. cit.*, t. II, p. 251.
2. Kinnamos, *loc. cit.*
3. Cf. Chalandon, *loc. cit.*
4. Cf., *id.*, pp. 251-252.
5. Sudendorf, *loc. cit.*









